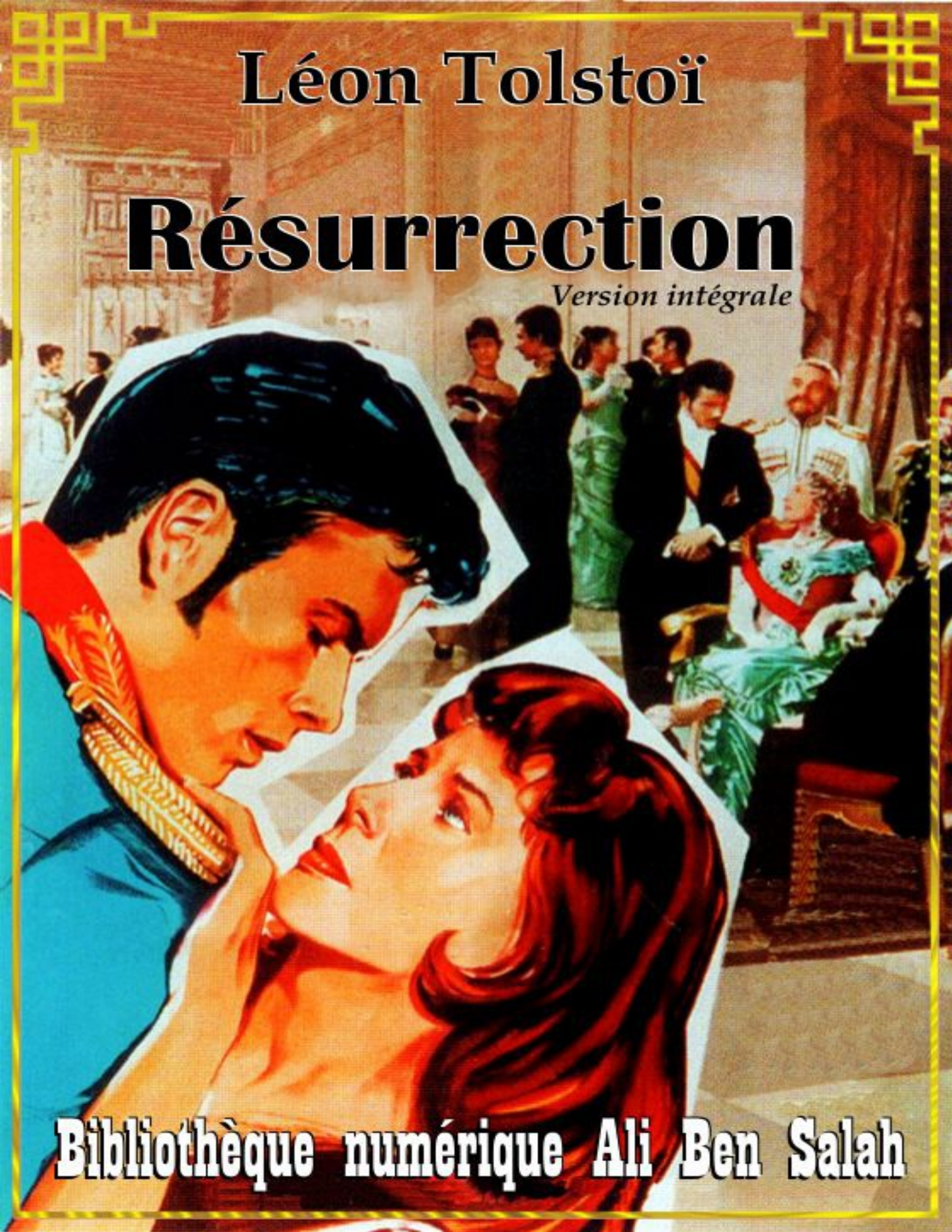
Léon Tolstoï

Résurrection

Version intégrale



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Léon Tolstoï

Résurrection

Roman

Traduit du Russe par Teodor de Wyzewa

1900

KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

En vain quelques centaines de milliers d'hommes, entassés dans un petit espace, s'efforçaient de mutiler la terre sur laquelle ils vivaient ; en vain ils en écrasaient le sol sous des pierres, afin que rien ne pût y germer ; en vain ils arrachaient jusqu'au moindre brin d'herbe ; en vain ils enfumaient l'air de pétrole et de houille ; en vain ils taillaient les arbres ; en vain ils chassaient les bêtes et les oiseaux : le printemps, même dans la ville, était toujours encore le printemps. Le soleil rayonnait ; l'herbe, ravivée, se reprenait à pousser, non seulement sur les pelouses des boulevards, mais entre les pavés des rues ; les bouleaux, les peupliers, les merisiers déployaient leurs feuilles humides et odorantes ; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons déjà prêts à percer ; les choucas, les moineaux, les pigeons, gaiement, travaillaient à leurs nids ; les abeilles et les mouches bourdonnaient sur les murs, ravies d'avoir retrouvé la bonne chaleur du soleil. Tout était joyeux, les plantes, les oiseaux, les insectes, les enfants. Seuls, les hommes continuaient à tromper et à tourmenter eux-mêmes et les autres. Seuls les hommes estimaient que ce qui était important et sacré, ce n'était point cette matinée de printemps, ce n'était point cette beauté divine du monde, créée pour la joie de tous les êtres vivants, et les disposant tous à la paix, à l'union, et à la tendresse ; mais que ce qui était important et sacré, c'était ce qu'ils avaient eux-mêmes imaginé pour se tromper et se tourmenter les uns les autres.

Et ainsi, dans le bureau de la prison du gouvernement, ce qui était considéré comme important et sacré, ce n'était point que la grâce et la délice du printemps vinssent d'être accordées aux hommes et aux choses : c'était que, la veille, les employés de ce bureau avaient reçu une feuille ornée d'un sceau, de nombreux en-têtes, et d'un numéro, et les avisant que, ce même matin du 28 avril, à neuf heures, trois prévenus, un homme et deux femmes, auraient à être conduits, chacun séparément, au Palais de Justice pour y être jugés. Et voici que, conformément à cet avis, le 28 avril, à huit heures du

matin, dans le sombre et puant corridor de la division des femmes pénétra un vieux gardien. Aussitôt, de l'autre extrémité du corridor, la surveillante de la division s'avança à sa rencontre, une créature d'aspect maladif, vêtue d'une camisole grise et d'un jupon noir.

— Vous venez chercher la Maslova ? — dit-elle.

Et aussitôt elle s'approcha, avec le gardien, de l'une des nombreuses portes donnant sur le corridor.

Le gardien, avec un bruit de ferraille, introduisit une grosse clé dans la serrure de cette porte, qui, en s'entrebâillant, laissa échapper une puanteur plus affreuse encore que celle du corridor. Puis il cria :

— Maslova ! Au Palais de Justice !

Et il referma la porte et se tint immobile, attendant la femme qu'il avait appelée.

À quelques pas de là, dans la cour de la prison, on pouvait respirer un air pur et vivifiant, apporté des champs par la brise printanière. Mais dans le corridor de la prison l'air était accablant et malsain, un air infecté de fiente, d'humidité, et de pourriture, un air que personne ne pouvait respirer sans être aussitôt envahi d'une morne tristesse. C'est ce que sentait, tout habituée qu'elle fût à cet air empesté, la surveillante de la division. Elle venait de la cour, et, à peine entrée dans le corridor, elle éprouvait un mélange pénible de nausée et de somnolence.

Derrière la porte, dans la chambre des prisonnières, l'agitation était grande : on entendait des voix, des rires, des pas de pieds nus.

— Allons, presse-toi ! — cria le vieux gardien, entr'ouvrant de nouveau la porte.

Quelques instants après, une femme sortit vivement de la chambre, une jeune femme, petite, mais de taille bien prise. Elle avait endossé un sarrau gris sur sa camisole et sa jupe blanches. Ses pieds, couverts de bas de toile, étaient chaussés des gros souliers des détenues. Un fichu blanc enserrait sa tête, laissant dépasser quelques boucles de cheveux noirs soigneusement frisées. Et sur tout le visage de la femme se voyait cette pâleur d'un genre particulier qui ne se voit que sur le visage de personnes ayant depuis

longtemps séjourné dans un lieu clos. Mais d'autant plus ressortait, en contraste avec cette pâleur mate de la peau, l'éclat de deux grands yeux noirs, dont l'un louchait quelque peu ; et l'ensemble avait une expression très spéciale de grâce caressante. La jeune femme se tenait très droite, tendant son ample poitrine.

Arrivée dans le corridor, elle inclina légèrement la tête, puis fixa, droit dans les yeux, le vieux gardien ; et puis elle se tint prête à faire tout ce qu'on lui commanderait. Le gardien, cependant, s'apprêtait à refermer la porte, lorsque celle-ci s'entrebâilla une fois de plus ; et l'on en vit sortir le sombre visage d'une vieille femme aux cheveux blancs, tête nue. Cette vieille se mit à parler tout bas à la Maslova : mais le gardien la repoussa vivement à l'intérieur de la chambre, et referma la porte. La Maslova, alors, s'approcha d'un judas pratiqué dans la porte ; et le visage de la vieille femme se montra aussitôt, de l'autre côté. On entendit, à travers la porte, une voix éraillée :

— Fais attention, et surtout n'aie pas peur ! Et nie tout, tiens bon, voilà tout !

— Bah ! — répondit la Maslova, en secouant la tête, — une chose ou l'autre, c'est tout un ! Il ne peut toujours rien m'arriver de pire que ce que j'ai à présent !

— Bien sûr que c'est tout un, et non pas tout deux ! — fit le vieux gardien, fier de son trait d'esprit. — Allons, suis-moi, et en route !

La tête de la vieille femme disparut du judas, et la Maslova s'avança dans le corridor, marchant de son pas léger, derrière le vieux gardien. Ils descendirent l'escalier de pierre, ils longèrent les salles fétides et bruyantes de la division des hommes, où des yeux curieux épiaient leur passage à travers les lucarnes des portes, et ils arrivèrent enfin dans le bureau de la prison. Deux soldats s'y trouvaient déjà, le fusil au bras, attendant la détenue pour la conduire au Palais de Justice. Le greffier inscrivit quelque chose, et remit à l'un des soldats une feuille de papier tout imprégnée d'odeur de tabac. Le soldat glissa la feuille dans le revers de la manche de sa capote, puis, après avoir malicieusement cligné de l'œil à son compagnon en lui désignant la Maslova, il se plaça à la droite de celle-ci, tandis que l'autre soldat se plaçait à sa gauche. C'est dans cet ordre qu'ils sortirent du bureau, traversèrent la

cour extérieure de la prison, franchirent la grille, et se trouvèrent bientôt sur le pavé des rues de la ville.

Les cochers, les boutiquiers, les cuisinières, les manœuvres, les employés s'arrêtaient au passage du cortège et considéraient la prisonnière avec curiosité. Plusieurs songeaient, en secouant la tête : « Voilà où mène une mauvaise conduite, au contraire de la nôtre qui nous profite si bien ! » Les enfants s'arrêtaient aussi, mais leur curiosité était mêlée de terreur ; et c'est à peine s'ils se rassuraient à la pensée que la criminelle avait maintenant des soldats pour la garder, ce qui la mettait hors d'état de nuire. Un paysan qui vendait du charbon dans la rue s'avança, fit le signe de la croix, et voulut donner un kopeck à la femme : les soldats l'en empêchèrent, faute de savoir si la chose était autorisée.

La Maslova s'efforçait d'aller aussi vite que le lui permettait ses pieds, déshabitués de la marche, et alourdis encore par leurs gros souliers de prison. Sans remuer la tête, elle observait ceux qui la regardaient au passage, heureuse de se voir l'objet de tant d'attention ; elle jouissait aussi de la douceur de l'air printanier, au sortir de l'atmosphère malsaine d'où elle venait. En passant devant un magasin de farine, devant lequel se promenaient quelques pigeons, elle frôla du pied un ramier bleu. L'oiseau s'envola, fila tout contre le visage de la jeune femme, qui sentit sur sa joue le vent de ses ailes. Elle sourit ; mais aussitôt après elle poussa un soupir, ramenée soudain à la pénible conscience de sa situation.

CHAPITRE II

L'histoire de la Maslova était des plus banales.

Elle était l'enfant naturelle d'une paysanne qui aidait sa mère à soigner les vaches, dans un château. La paysanne, non mariée, accouchait tous les ans d'un enfant ; et, ainsi que cela arrive souvent en pareil cas, les enfants, aussitôt nés, étaient baptisés ; après quoi leur mère ne les nourrissait pas, attendu qu'ils étaient venus sans qu'elle les demandât, qu'elle n'avait pas besoin d'eux, et qu'ils la gênaient dans son travail : de sorte que les pauvres petits ne tardaient pas à mourir de faim.

Cinq enfants, déjà, s'en étaient allés de cette façon. Tous avaient été baptisés, aussitôt nés, puis la mère ne les avait pas nourris, et ils étaient morts. Le sixième enfant, conçu d'un bohémien qui passait, se trouva être une fille : ce qui, d'ailleurs, ne l'aurait pas empêchée d'avoir le même sort que les cinq aînés, si le hasard n'avait fait qu'une des deux vieilles demoiselles à qui appartenait le château entrât un instant dans la vacherie pour gronder ses servantes, au sujet de certaine crème qui sentait la vache. Dans la vacherie l'accouchée était étendue par terre, ayant auprès d'elle un bel enfant plein de vie et de santé. La dame gronda ses servantes et d'avoir mal préparé la crème et d'avoir recueilli dans leur vacherie une femme en couches ; mais, en apercevant l'enfant, elle se radoucit, s'offrit même à être marraine. Puis, prenant pitié de sa filleule, elle fit donner à la mère du lait et un peu d'argent, afin que la petite pût être nourrie ; et ainsi l'enfant resta en vie. Aussi bien les deux vieilles dames l'appelaient-elles « la sauvée ».

L'enfant avait trois ans quand sa mère tomba malade et mourut. Et comme la vachère, son aïeule, ne savait que faire d'elle, les deux vieilles dames la prirent au château. Avec ses grands yeux noirs, c'était une fillette extraordinairement vive et gentille : les deux vieilles s'amusaient à la voir. La plus jeune des deux, la plus indulgente aussi, s'appelait Sophie Ivanovna : c'était la marraine de l'enfant. L'aînée, Marie Ivanovna, avait plus de penchant à être sévère. Sophie Ivanovna parait la petite, lui apprenait à lire,

rêvait d'en faire une gouvernante. Marie Ivanovna, au contraire, disait qu'il fallait en faire une servante, une jolie femme de chambre : en conséquence de quoi elle se montrait exigeante, donnait des ordres à l'enfant, et parfois la battait, dans ses moments de mauvaise humeur. Ainsi, sous l'effet de cette double influence, la petite, en grandissant, se trouva être à demi une femme de chambre, à demi une demoiselle. Le nom même qu'on lui donnait correspondait à cet état intermédiaire ; on ne la nommait ni Katia ni Katenka, mais Katucha. Elle cousait, mettait les chambres en ordre, nettoyait à la craie l'image sainte, servait le café, préparait les petites lessives, et quelquefois était admise à tenir compagnie à ses maîtresses et à leur faire la lecture.

On l'avait, à plusieurs reprises, demandée en mariage, mais elle avait toujours refusé : elle sentait que la vie lui serait difficile avec un ouvrier ou un domestique, gâtée comme elle l'était par la douceur de la vie des maîtres.

C'est de cette manière qu'elle avait vécu jusqu'à dix-huit ans. Elle entrait dans sa dix-neuvième année lorsqu'arriva au château un neveu des deux dames, qui, précédemment déjà, avait passé tout un été chez ses tantes, et dont la jeune fille s'était alors follement éprise. Il était officier, et venait se reposer quelques jours, en passant, avant d'aller avec son régiment se battre contre les Turcs. Le troisième jour, à la veille de son départ, il séduisit Katucha ; et le lendemain il partit, après lui avoir glissé un billet de cent roubles. Trois mois après le départ du jeune homme, elle reconnut, sans erreur possible, qu'elle était enceinte.

Depuis ce moment, tout lui parut à charge ; elle ne songeait qu'aux moyens d'échapper à la honte qui l'attendait ; elle servait ses maîtresses à contre-cœur et avec négligence.

Les deux vieilles dames ne furent pas longtemps sans le remarquer. Marie Ivanovna la gronda une ou deux fois ; mais à la fin, comme elles disaient toutes deux, elles se virent contraintes à « se séparer d'elle », ce qui signifie qu'elles la jetèrent dehors. Au sortir de chez elles elle entra, en qualité de femme de chambre, chez un stanovoï ; mais elle ne put y rester plus de trois mois, parce que le stanovoï, un vieil homme de plus de cinquante ans, se mit, dès le second mois, à lui faire la cour. Un jour qu'il se montrait particulièrement pressant, elle le traita de brute et de vieux diable, et fut renvoyée pour impertinence. À chercher une autre place, elle ne pouvait plus

songer, le terme de sa grossesse étant prochain, Elle entra en pension chez une de ses tantes, une veuve, qui, tout en tenant un cabaret, était aussi, vaguement, sage-femme. Ses couches eurent lieu sans trop de souffrances. Mais la sage-femme, étant allée dans le village auprès d'une paysanne malade, rapporta à Katucha la fièvre puerpérale. Et l'enfant, un petit garçon, malade aussi, fut expédié dans un asile, où il mourut aussitôt, sous les yeux même de la femme qui l'avait amené.

Pour toute fortune, Katucha possédait cent vingt-sept roubles : vingt-sept qu'elle avait gagnés, et les cent roubles que lui avait donnés son séducteur. Quand elle sortit de chez la sage-femme, il lui restait six roubles. La sage-femme lui avait pris quarante roubles pour sa pension pendant deux mois ; vingt-cinq roubles avaient servi à payer l'envoi de l'enfant à l'asile ; et la sage-femme avait encore soutiré quarante roubles, en manière d'emprunt, pour s'acheter une vache ; quant aux vingt roubles qui restaient, Katucha les avait dépensés elle ne savait comment, en achats inutiles, en cadeaux : de sorte que, lorsqu'elle fut guérie, elle se trouva sans argent et forcée de chercher une place. Elle se plaça chez un garde forestier. Ce garde forestier était marié ; mais dès le premier jour, comme le stanovoï, il se mit à faire la cour à la jeune servante. Celle-ci, d'abord, essaya d'échapper à ses poursuites, car elle tenait à garder sa place. Mais il avait plus d'expérience et plus de ruse qu'elle, et surtout il était son maître, pouvant lui commander ce qui lui plaisait : et ainsi, ayant enfin guetté la minute propice, il se jeta sur elle et la posséda. Sa femme ne tarda pas à en être informée. Un jour, surprenant son mari seul dans une chambre avec Katucha, elle frappa celle-ci au visage jusqu'à la faire saigner, et la congédia sans lui payer ses gages.

Katucha se rendit alors à la ville chez une cousine, dont le mari était relieur ; ce mari avait eu autrefois une bonne situation, mais il avait perdu sa clientèle et était devenu ivrogne, dépensant au cabaret tout l'argent qui lui tombait sous la main. Sa femme tenait un petit fonds de blanchisseuse dont les maigres bénéfices lui servaient à nourrir ses enfants et à entretenir son ivrogne de mari. Elle proposa à Katucha de lui apprendre son métier. Mais, en voyant la pénible existence des ouvrières blanchisseuses qui travaillaient chez sa cousine, la jeune femme hésita, et s'adressa de préférence à un bureau de placement pour demander un emploi de servante. Elle trouva un emploi, en effet, chez une dame veuve qui vivait avec ses deux jeunes fils ; et, une

semaine environ après qu'elle fut entrée dans cette maison, l'aîné des fils, un collégien de la sixième classe, aux moustaches naissantes, négligea ses études pour faire la cour à la jolie bonne. La mère rejeta toute la faute sur celle-ci, et la renvoya.

Aucune place nouvelle ne s'offrait ; et un jour, étant venue au bureau de placement, Katucha y rencontra une dame dont les mains nues étaient chargées de bagues et de bracelets. Cette dame, dès qu'elle sut la situation de la jeune femme, lui donna son adresse et l'invita à venir la voir. Et la Maslova y alla. La dame lui fit un accueil des plus aimables, la régala de gâteaux et de vin sucré, la retint jusqu'au soir. Le soir, Katucha vit entrer dans la chambre un homme de haute taille, avec de longs cheveux gris et une barbe grise, qui, aussitôt, s'assit près d'elle et, les yeux luisants et le sourire aux lèvres, se mit à l'examiner et à plaisanter avec elle. La dame le prit à part un moment, dans la chambre voisine. Katucha put entendre les mots : « Toute fraîche, venant droit de la campagne. » Puis ce fut elle-même que la dame appela : elle lui dit que le vieux monsieur était un écrivain, qu'il avait beaucoup d'argent, et qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait si seulement elle savait lui plaire. Effectivement elle lui plut, et l'écrivain lui donna vingt-cinq roubles, en lui promettant de la revoir souvent. Cet argent fut d'ailleurs vite dépensé : Katucha en remit une partie à sa cousine en paiement de sa pension ; avec le reste, elle s'acheta une robe, un chapeau, et des rubans. Quelques jours après, l'écrivain lui fixa de nouveau un rendez-vous ; elle y vint ; il lui donna de nouveau vingt-cinq roubles, et l'engagea à s'installer en chambre garnie.

Dans la chambre que l'écrivain avait louée pour elle, la Maslova fit connaissance avec un commis de boutique, un joyeux garçon, qui demeurait dans la même cour. Elle s'éprit de lui, avoua la chose à l'écrivain, qui, aussitôt, la quitta ; et le commis, après lui avoir promis de l'épouser, ne tarda pas à la quitter à son tour. La jeune femme aurait volontiers continué à vivre seule en garni, mais cela lui fut défendu : on lui apprit qu'elle pouvait bien, en vérité, vivre de cette façon, mais seulement à la condition de prendre, au bureau de police, une carte rouge, et de se soumettre à l'examen médical.

Alors Katucha revint chez sa cousine. Celle-ci, la voyant vêtue d'une robe à la mode, avec un beau chapeau et un manteau de fourrure, l'accueillit avec

respect, et n'osa plus lui proposer d'entrer dans son atelier ; elle la jugeait désormais promue à une classe supérieure de la société. Pour la Maslova elle-même, d'ailleurs, il ne pouvait plus être question d'entrer dans un atelier de blanchisseuse. C'est tout au plus si elle se résignait à séjourner provisoirement dans la chambre de sa cousine : elle considérait avec une pitié mêlée de mépris la vie de travaux forcés que menaient, dans l'atelier, les blanchisseuses, s'épuisant à frotter et à repasser, par trente degrés de chaleur, avec la fenêtre ouverte hiver comme été. Et c'est à cette époque que, tandis que la Maslova se trouvait dans un dénuement extrême, ne parvenant pas à rencontrer un seul protecteur, elle fut rejointe par une entremetteuse qui racolait des filles pour les maisons de tolérance.

La Maslova avait pris depuis longtemps déjà l'habitude de fumer ; et, dans les derniers temps de ses rapports avec le commis, elle s'était de plus en plus entraînée à boire. Le vin l'attirait non seulement parce qu'il lui paraissait agréable au goût, mais surtout parce qu'il lui procurait une distraction, et faisait taire en elle la voix de sa conscience ; car, à jeun, elle s'ennuyait, et souvent avait honte. Aussi l'entremetteuse eut-elle soin de l'inviter à un repas ; puis, l'ayant grisée, elle lui proposa de la faire entrer dans une belle maison, la meilleure de la ville, étalant devant elle toutes les commodités et tous les privilèges de la vie qu'elle y mènerait. La Maslova avait à choisir : d'une part, un emploi humiliant de servante, dans lequel, suivant toute probabilité, elle aurait à subir les instances des hommes, et devrait se livrer à une prostitution secrète et précaire ; d'autre part, une position assurée et tranquille, une prostitution avouée, protégée par la loi, grassement rétribuée.

Elle choisit naturellement le second parti. Elle avait, en outre, l'impression de se venger ainsi du prince qui l'avait séduite, et du commis, et de tous les hommes dont elle avait eu à se plaindre. Mais ce qui la tenta surtout, et qui fut la cause principale de sa détermination, c'est que l'entremetteuse lui dit qu'elle pourrait se commander toutes les robes qu'elle voudrait, en velours, en faille, en soie, et des robes de bal découvrant les épaules et les bras. Lorsque la Maslova se vit, en imagination, vêtue d'une robe de soie jaune clair, décolletée, avec des revers de velours noir, elle n'y tint plus et signa l'engagement : sur quoi l'entremetteuse fit aussitôt venir un fiacre, et la conduisit dans une maison connue et estimée de la ville entière, la maison de Caroline Albertovna Rosanov.

De ce jour commença pour la Maslova cette vie de violation continue des lois divines et humaines que des centaines de milliers de femmes mènent aujourd'hui, non seulement avec l'autorisation, mais sous la protection effective d'un pouvoir légal soucieux du bien-être de ses subordonnés : cette vie dégradante et monstrueuse qui aboutit, neuf fois sur dix, après d'horribles souffrances, à une décrépitude et à une mort prématurées.

Le matin et durant la plus grande partie de la journée, un lourd sommeil, après les fatigues de la nuit. Entre trois et quatre heures, un réveil las, dans les draps souillés ; des gorgées d'eau de seltz, de café, des flâneries à travers la chambre, en chemise, en peignoir, en camisole, des coups d'œil dans la rue par les fenêtres aux persiennes fermées, d'indolentes querelles entre femmes ; puis des lavages, des maquillages, l'étouffement du corps dans un corset trop serré, le choix d'une robe, des disputes à ce sujet avec la patronne, des études de poses devant la glace, des applications de fard sur les joues et de khol sur les cils, des mets gras et sucrés ; puis l'endossement d'une robe de soie claire, laissant à nu la moitié du corps ; puis la descente dans un salon trop orné, éclairé d'une lumière trop crue, et alors la réception des clients : de la musique, des danses, des gâteaux, du vin, du tabac ; et un commerce galant avec des jeunes gens, des hommes mûrs, des adolescents, des vieillards tombant en ruine, avec des célibataires, des hommes mariés, des marchands, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tartares, avec des riches et des pauvres, des bien portants et des malades, avec des ivrognes et des hommes à jeun, avec des brutes et des hommes du monde, avec des militaires, des fonctionnaires, des étudiants, des collégiens, avec des gens de toutes les conditions, de tous les âges, et de tous les caractères. Et des cris et des moqueries, et des rires et de la musique, et du tabac et du vin, et du vin et du tabac, et de la musique depuis le soir jusqu'à l'aube. Et, le matin seulement, la liberté et le lourd sommeil. Et de même tous les jours, d'un bout à l'autre de la semaine. Et à la fin de chaque semaine, la visite légale, au bureau de police : une vraie loterie, où les fonctionnaires et médecins présents au bureau tantôt se montrent sérieux et sévères, tantôt s'amusent joyeusement à humilier ce sens de la pudeur donné par la nature, comme une sauvegarde, non seulement à l'espèce humaine mais aux bêtes elles-mêmes. On passe en revue les femmes, après quoi on leur donne une patente les autorisant à poursuivre la même vie pendant la semaine qui suit. Et de nouveau la même

vie, pendant cette semaine. Et cela indéfiniment, en hiver comme en été, les jours de grandes fêtes comme les jours ouvrables.

La Maslova vécut cette vie durant plus de six ans. Deux fois elle changea de maison, et une fois elle dut faire un séjour à l'hôpital. La septième année, — elle avait alors vingt-six ans, — se produisit l'événement qui lui valut d'être arrêtée, et qui lui valait maintenant d'être menée devant la cour d'assises, après un emprisonnement préventif de plusieurs mois en compagnie de créatures ayant pour métier le vol et l'assassinat.

CHAPITRE III

I

Au moment où la Maslova, assise sur un banc, dans une cellule du Palais de Justice, était occupée à déchausser ses pieds, que le frottement des souliers avait meurtris pendant le trajet à travers la ville, ce même prince Dimitri Ivanovitch Nekhludov qui, jadis, l'avait séduite, se réveillait, dans son grand lit à ressorts, couvert d'un mol édredon de duvet. Vêtu d'une chemise de nuit en toile de Hollande élégamment plissée sur la poitrine, il s'accoudait avec nonchalance et, allumant une cigarette, il songeait à ce qu'il avait fait la veille et à ce qu'il ferait ce jour-là. Le souvenir lui revint de sa soirée de la veille, passée chez les Korchaguine. C'était un couple très riche et très considéré, et dont, de l'avis de tous, il devait épouser la fille. Ce souvenir le fit soupirer ; après quoi, jetant sa cigarette, il étendit la main vers un étui d'argent pour en prendre une seconde, mais aussitôt se ravisa, souleva courageusement son corps alourdi, et, mettant hors du lit ses pieds blancs semés de poils, il les chaussa de pantoufles. Puis il couvrit ses larges épaules d'une robe de chambre de soie, et, d'un pas lourd mais vif, il alla dans un cabinet de toilette voisin de la chambre à coucher.

Là, il commença par brosser soigneusement, avec une poudre spéciale, ses dents, plombées en plusieurs endroits ; puis il les rinça avec un élixir parfumé ; puis il s'approcha du lavabo de marbre, et, avec un savon parfumé, se lava les mains, employant ensuite un zèle tout particulier à nettoyer et à brosser ses ongles, qu'il gardait très longs. Cela fait, il ouvrit tout large le robinet du lavabo et se lava le visage, les oreilles, et le cou. Il passa alors dans une troisième chambre, où était installé un appareil de douches : le jet d'eau froide rafraîchit son corps musculeux, déjà tout chargé de graisse. Quand il se fut essuyé avec des serviettes-éponges, il changea de chemise,

chaussa ses bottines, luisantes comme un miroir, s'assit devant une glace, et, à l'aide de deux jeux de brosses, se mit à peigner d'abord sa barbe noire, puis ses cheveux, très rares déjà sur le sommet de la tête. Tous les objets qu'il employait à sa toilette, le linge, les vêtements, la chaussure, les cravates, les épingles, les boutons de manchettes, tout cela était de première qualité, très simple, très peu voyant, très solide et très cher.

Sans se hâter, Nekhludov acheva de se vêtir ; il se rendit ensuite dans sa salle à manger, une longue pièce, dont trois hommes de peine avaient, la veille, ciré le parquet. Dans cette salle à manger se trouvaient un énorme buffet de chêne et une table non moins énorme, une table à rallonges, en chêne aussi, et qui avait quelque chose de solennel, avec ses quatre pieds sculptés, largement étendus, imitant la forme de pattes de lion. Sur cette table, couverte d'une nappe mince et bien amidonnée, avec de grands nœuds aux angles, on avait placé une cafetière d'argent pleine d'odorant café, un sucrier d'argent, un pot à crème, et une corbeille contenant les petits pains frais, des rôties et des biscuits. Enfin, à côté du couvert, on avait mis le courrier du matin : des lettres, des journaux, une livraison de la Revue des Deux Mondes.

Nekhludov s'apprêtait à décacheter les lettres lorsque, par la porte qui donnait sur l'antichambre, entra dans la salle à manger une grosse femme d'un certain âge, toute vêtue de noir, avec un bonnet de dentelles sur la tête. C'était Agrippine Petrovna, la femme de chambre de la vieille princesse, mère de Nekhludov, qui était morte quelque temps auparavant dans cette même maison. La Femme de chambre de la mère était restée auprès du fils, en qualité d'économe.

Agrippine Pétrovna avait, à diverses reprises, fait de longs séjours à l'étranger avec la mère de Nekhludov : elle avait la tenue et les manières d'une dame. Elle demeurait dans la maison des Nekhludov depuis l'enfance, et avait connu Dimitri Ivanovitch quand il n'était encore que « Mitenka ».

— Bonjour, Dimitri Ivanovitch !

— Bonjour, Agrippine Pétrovna ! Qu'y a-t-il ? — demanda Nekhludov.

— C'est une lettre pour vous. La femme de chambre des Korchaguine l'a apportée depuis longtemps déjà : elle attend chez moi, — dit Agrippine

Pétrovna, tendant une lettre, et souriant d'un sourire significatif.

— C'est bien, tout de suite ! — dit Nekhludov en prenant la lettre. Mais il vit le sourire d'Agrippine Pétrovna, et se rembrunit.

Le sourire d'Agrippine Pétrovna signifiait qu'elle savait que la lettre venait de la jeune princesse Korchaguine, avec laquelle Agrippine Pétrovna supposait que son maître allait se marier. Or cette supposition déplaisait à Nekhludov.

— Dites à la femme de chambre d'attendre encore !

Et Agrippine se poussa hors de la chambre, non sans avoir d'abord saisi une brosse de table qu'on avait déplacée, et qu'elle remit à la place où elle devait être.

Nekhludov décacheta l'enveloppe parfumée que venait de lui donner Agrippine Pétrovna, et ouvrit la lettre, écrite sur un épais papier gris, avec des lignes inégales, d'une écriture anglaise aux lettres pointues :

« Remplissant la charge que j'ai prise sur moi d'être votre mémoire, lut-il dans cette lettre, je vous rappelle que, aujourd'hui, le 28 avril, vous devez faire partie du jury à la cour d'assises, et que, par conséquent, il vous sera tout à fait impossible d'aller avec nous et Kolossov voir la galerie des Z…, comme vous nous l'aviez promis hier avec votre légèreté habituelle, à moins que vous ne soyez disposé à payer à la cour d'assises les 300 roubles que vous vous refusez pour votre cheval. Je me suis souvenue de cela hier, dès que vous étiez parti. Ainsi, ne l'oubliez pas !

« Princesse M. KORCHAGUINE. »

Sur l'autre page était écrit :

« Maman vous fait dire que votre couvert vous attendra jusqu'à la nuit. Venez absolument, à quelque heure que ce soit !

« M. K. »

Nekhludov fronça les sourcils. Ce billet était une continuation de la campagne entreprise autour de lui, depuis deux mois déjà, par la princesse Korchaguine, à l'effet de l'enserrer dans des liens sans cesse plus difficiles à rompre. Et, d'autre part, outre cette hésitation qu'éprouvent toujours, devant le mariage, des hommes d'âge mûr, habitués au célibat, et, avec cela, médiocrement amoureux, il y avait encore un autre motif pour lequel, même s'il s'était décidé à ce mariage, il n'aurait pas pu se déclarer à ce moment. Ce motif n'avait naturellement rien à voir avec le fait que, huit ans auparavant, Nekhludov avait séduit Katucha et l'avait abandonnée : à cela il n'aimait pas à penser, et l'idée ne lui serait pas venue d'y trouver un obstacle à son mariage avec la jeune princesse. Ce motif, c'était que Nekhludov entretenait des relations secrètes avec une femme mariée, relations que, en vérité, il s'était récemment décidé à rompre, mais que sa maîtresse, elle, ne reconnaissait nullement comme rompues.

Nekhludov était très timide avec les femmes. Et c'est cette timidité qui avait suggéré à Marie Vassilievna, la femme d'un maréchal de la noblesse, le désir de le subjuguer. Elle l'avait, en effet, entraîné dans une liaison qui tous les jours devenait pour Nekhludov plus absorbante, et qui tous les jours lui paraissait plus pénible. Mais, d'abord, il n'avait pu résister à la séduction, et, plus tard, se sentant coupable vis-à-vis de sa maîtresse, il ne pouvait se résoudre à briser ses liens sans qu'elle y consentît. Et elle, loin d'y consentir, elle lui disait que, s'il l'abandonnait après qu'elle lui avait tout sacrifié, elle ne manquerait pas de se tuer aussitôt.

Il y avait précisément dans le courrier de Nekhludov, ce matin-là, une lettre du mari de sa maîtresse ; le prince reconnut l'écriture et le cachet. Il rougit et éprouva cette sorte de sursaut d'énergie qu'il éprouvait toujours à l'approche du danger. Mais son émotion s'apaisa dès qu'il eut ouvert la lettre. Le mari de Marie Vassilievna, maréchal de la noblesse du district où se trouvaient les principaux domaines de la famille de Nekhludov, écrivait au prince pour lui annoncer qu'une session extraordinaire du conseil qu'il présidait s'ouvrirait à la fin de mai et pour le prier de venir, sans faute, y assister et lui donner un « coup d'épaule » ; car on allait discuter deux questions des plus graves, la question des écoles et la question des chemins vicinaux, et sur toutes les deux on pouvait s'attendre à une vive opposition du parti réactionnaire.

Ce maréchal de la noblesse était, en effet, un libéral : avec quelques autres libéraux de la même nuance, il luttait contre la réaction, qui tendait à se renforcer ; et cette lutte l'accaparait tout entier, de sorte qu'il n'avait même pas le temps de s'apercevoir que sa femme le trompait.

Nekhludov se rappela les angoisses qu'il avait eu à subir si souvent déjà ; il se rappela comment, un jour, ayant imaginé que le mari avait tout découvert, il s'était préparé à un duel avec lui, ou il avait eu l'intention de tirer en l'air ; il revit la terrible scène qu'il avait eue avec sa maîtresse, le jour où celle-ci, désespérée, s'était élancée dans le jardin et avait couru vers l'étang pour se noyer.

« Je ne puis y aller en ce moment, ni rien entreprendre avant qu'elle m'ait répondu », songeait-il. Huit jours auparavant, il avait écrit à sa maîtresse une lettre décisive, où il se reconnaissait coupable, se déclarait prêt à tout pour racheter sa faute, mais terminait en disant que, pour le bien de la jeune femme, leurs relations devaient cesser à jamais. C'est à cette lettre qu'il attendait une réponse qui ne venait pas. L'absence de réponse, d'ailleurs, lui paraissait d'un bon signe. Si sa maîtresse n'avait pas consenti à la rupture, elle aurait écrit depuis longtemps, ou bien elle serait arrivée elle-même, comme elle l'avait déjà fait une autre fois. Nekhludov avait entendu parler d'un certain officier qui faisait la cour à Marie Vassilievna ; et la pensée de ce rival le faisait souffrir de jalousie, mais en même temps le réjouissait, en lui donnant l'espoir qu'il pourrait enfin s'affranchir d'un mensonge qui lui pesait.

Une autre lettre que Nekhludov trouva dans son courrier lui venait de l'intendant principal des biens de sa mère, qui maintenant étaient ses biens. Cet intendant écrivait que Nekhludov devait absolument se rendre dans son domaine pour recevoir la confirmation de ses droits de succession, comme aussi pour trancher la question de la façon dont ses biens seraient gérés à l'avenir. La question consistait à savoir si ces biens continueraient à être gérés de la même façon qu'ils l'étaient du vivant de la défunte princesse, ou si, comme l'intendant l'avait conseillé à celle-ci, et comme il le conseillait maintenant au jeune prince, on ne ferait pas mieux de rompre les contrats et de reprendre aux paysans toutes les terres qu'on leur avait louées. L'intendant affirmait que l'exploitation directe de ces terres serait infiniment plus

fructueuse. Il s'excusait ensuite d'avoir un peu retardé l'envoi de la rente de 3.000 roubles qui revenait au prince : cette somme lui serait expédiée par le prochain courrier ; et le retard provenait de ce que l'intendant avait eu toutes les peines du monde à recevoir cet argent des paysans, qui poussaient si loin leur manque de conscience qu'on avait dû recourir à la force pour les faire payer.

Cette lettre fut à la fois agréable et désagréable à Nekhludov. Il trouvait agréable de se sentir maître d'une fortune plus grande que celle qu'il avait eue jusqu'alors. Mais, d'autre part, il se rappelait que, dans sa première jeunesse, avec la générosité et la résolution de son âge, s'étant enthousiasmé pour les théories sociologiques de Spencer et d'Henry George, non seulement il avait pensé, proclamé et écrit que la terre ne pouvait pas être un objet de propriété individuelle, mais qu'il avait même donné aux paysans un petit bien qui lui venait de son père, afin de conformer ses actes à ses principes. Et, maintenant que la mort de sa mère avait fait de lui un grand propriétaire, il avait à choisir entre deux partis : ou bien il pouvait renoncer à tous ses domaines, comme il avait fait dix ans auparavant pour les deux cents hectares qui lui venaient de son père ; ou bien, en prenant possession de ses domaines, il pouvait, d'une façon tacite mais formelle, reconnaître pour faux et mensongers les principes qu'il avait autrefois soutenus.

Le premier de ces deux partis était, pour lui, impossible en fait, car ses domaines constituaient toute sa fortune. De reprendre du service, il n'en avait pas le courage ; et il était trop accoutumé à sa vie d'oisiveté et de luxe pour pouvoir songer à y renoncer. Et puis, le sacrifice aurait été inutile, car Nekhludov ne se sentait plus ni la force de conviction ni la résolution qu'il avait eues dans sa jeunesse.

Mais le second parti, celui qui consistait à renier formellement des principes désintéressés, généreux, dont il s'était souvent enorgueilli, ce parti lui était désagréable.

Et c'est pour cela que la lettre de son intendant lui était désagréable.

II

Quand il eut achevé son déjeuner, Nekhludov passa dans son cabinet. Il voulait voir, dans la lettre d'avis officielle, à quelle heure il devrait être au Palais de Justice, et il avait aussi à répondre à la princesse Korchaguine. Il traversa, pour se rendre dans son cabinet, son atelier, où se dressait sur un chevalet un tableau commencé, et où des études diverses pendaient aux murs. La vue de ce tableau, auquel il travaillait depuis deux ans sans pouvoir l'achever, la vue de ces études et de tout l'atelier raviva en lui le sentiment sans cesse plus fort de son impuissance à faire des progrès en peinture, et la conscience de son manque de talent. Il attribuait, en vérité, ce sentiment à l'excès de délicatesse de son goût artistique ; mais il ne pouvait s'empêcher de songer que, cinq ans auparavant, il avait quitté l'armée parce qu'il avait cru se découvrir un talent de peintre. Et c'est avec une disposition d'esprit assez mélancolique qu'il entra dans son énorme cabinet de travail, pourvu de toute sorte d'ornements et de commodités. S'approchant d'un grand bureau plein de tiroirs étiquetés, il ouvrit le tiroir qui portait l'étiquette Convocations, et y trouva aussitôt l'avis qu'il cherchait. Cet avis l'informait qu'il eût à être au Palais de Justice à onze heures. Nekhludov referma le tiroir, s'assit, et commença une lettre où il voulait dire à la princesse qu'il la remerciait de son invitation, et qu'il espérait pouvoir venir dîner dans l'après-midi. Mais, après avoir écrit sa lettre, il la déchira : elle était trop intime. La seconde qu'il écrivit était trop froide, presque impolie : il la déchira encore. Il sonna, et un laquais entra dans la chambre, un homme âgé, de mine grave, à la face rasée ; il portait un tablier de calicot gris.

— Faites-moi venir un fiacre !

— Tout de suite, Votre Excellence.

— Et dites à la personne qui attend que c'est bien, que je remercie, que je tâcherai de venir.

« Ce n'est pas très convenable, songea Nekhludov, mais je n'arrive pas à écrire ! De toute façon, je la verrai aujourd'hui. »

Il s'habilla et sortit sur le perron. La voiture qu'il prenait d'ordinaire, une élégante voiture aux roues caoutchoutées, était déjà là, qui l'attendait.

— Hier soir, — lui dit le cocher en se tournant à demi vers lui, — vous

veniez à peine de sortir de chez le prince Korchaguine quand je suis arrivé. Le valet de pied m'a dit : « Il vient de partir. »

« Les cochers eux-mêmes connaissent mes relations avec les Korchaguine ! » pensa Nekhludov, et de nouveau se présenta devant lui la question de savoir s'il devait ou non se marier avec la jeune princesse. Et il ne parvenait toujours pas à trancher cette question dans un sens ni dans l'autre.

Deux arguments plaidaient en faveur du mariage en général. D'abord le mariage, en plus du repos du foyer domestique, lui assurait la possibilité d'une vie honnête et morale ; en second lieu et surtout, Nekhludov espérait qu'une famille, des enfants, donneraient un but à sa vie, maintenant sans objet. Contre le mariage en général, d'autre part, il y avait le sentiment dont nous avons déjà parlé, cette sorte de crainte qu'inspire aux célibataires d'un certain âge la perspective de perdre leur liberté ; et il y avait aussi une peur inconsciente du mystère que renferme toujours une nature de femme.

En faveur du mariage avec Missy, en particulier (Missy était le surnom que portait, dans l'intimité, la jeune princesse Korchaguine, dont le vrai prénom était Marie), le premier argument en faveur de ce mariage était que la jeune fille était de bonne famille et que, en toutes choses, depuis ses toilettes jusqu'à sa manière de parler, de marcher, de rire, elle différait des femmes du commun non point par quelque chose d'exceptionnel, mais par sa « distinction ». Il ne trouvait pas d'autre mot pour désigner cette qualité, qu'il prisait extrêmement. Le second argument était que la jeune princesse l'appréciait mieux que personne, le comprenait mieux ; et dans ce fait qu'elle le comprenait, c'est-à-dire qu'elle reconnaissait ses hautes qualités, Nekhludov trouvait la preuve de son intelligence et de la sûreté de son jugement. Mais il y avait aussi des arguments très sérieux contre le mariage avec Missy en particulier : le premier était que, suivant toute vraisemblance, Nekhludov aurait pu trouver une jeune fille encore plus « distinguée » que Missy ; en second lieu, que celle-ci avait déjà vingt-sept ans, que probablement elle avait aimé d'autres hommes : et cette pensée était un tourment pour Nekhludov. Sa vanité ne pouvait admettre que, même dans le passé, la jeune fille eût aimé quelqu'un qui n'était pas lui. Sans doute, il ne pouvait exiger qu'elle eût su d'avance qu'elle le rencontrerait un jour dans la

vie ; mais la seule idée qu'elle avait pu aimer un autre homme, avant lui, était pour lui une humiliation. Ainsi les arguments pour et contre se trouvaient être en nombre égal ; et Nekhludov, riant de lui-même, se comparaît volontiers à l'âne de Buridan. Mais il n'en continuait pas moins à faire comme l'âne, ne sachant vers laquelle des deux bottes de foin il devait se tourner.

« Au surplus, aussi longtemps que je n'aurai pas reçu de réponse de Marie Vassilievna, et que cette affaire ne sera pas terminée, il m'est impossible de prendre aucun engagement », songea-t-il.

Et ce sentiment de la nécessité d'ajourner sa décision lui fit plaisir. « Et puis je penserai à tout cela plus tard, — se dit-il encore, tandis que sa voiture roulait sans bruit sur l'asphalte de la cour du Palais de Justice. — Il s'agit maintenant pour moi de remplir un devoir social, avec le soin que j'apporte à tout ce que je fais. Sans compter que ces séances sont souvent très intéressantes. »

CHAPITRE IV

I

Quand Nekhludov entra au Palais de Justice, les corridors étaient déjà fort animés. Des gardiens couraient, portant des papiers ; d'autres marchaient d'un pas grave et lent, les mains derrière le dos. Les huissiers, les avocats, les avoués se promenaient de long en large ; les demandeurs et les prévenus libres s'effaçaient humblement contre les murs, ou restaient assis sur les bancs, attendant.

— Le tribunal du district ? — demanda Nekhludov à l'un des gardiens.

— Quel tribunal ? Criminel, ou civil ?

— Je suis juré.

— Alors c'est la cour d'assises ! Il fallait le dire tout de suite ! Vous prendrez à droite, puis à gauche, la deuxième porte !

Nekhludov s'avança dans les corridors.

Devant la porte que le gardien lui avait désignée, deux hommes se tenaient debout, en conversation. L'un était un gros marchand qui, pour se préparer à remplir sa tâche, avait sans doute bu et mangé copieusement, car il paraissait être dans une disposition d'esprit des plus gaies ; l'autre était un commis, d'origine juive. Les deux hommes s'entretenaient du cours des laines, lorsque Nekhludov, s'approchant d'eux, leur demanda si c'était bien là que se réunissaient les jurés.

— C'est ici, Monsieur, c'est parfaitement ici. Un juré aussi, sans doute, un de nos confrères ? — ajouta le brave marchand en souriant et en clignant

de l'œil.

— Eh bien ! nous allons travailler ensemble ! — poursuivit-il après la réponse affirmative de Nekhludov. — Baklachov, de la deuxième guilde ! — ajouta-t-il en tendant au prince sa large main. — Et à qui ai-je l'honneur de parler ?

Nekhludov se nomma, et entra dans la salle de jury.

— C'est celui dont le père a été attaché à la personne de l'empereur ! — murmura le juif.

— Et il a de la fortune ? — demanda le marchand.

— Un richard !

Dans la petite salle du jury, une dizaine d'hommes de toute condition étaient réunis. Tous venaient d'arriver ; les uns étaient assis, les autres marchaient de long en large. On s'examinait et on faisait connaissance. Il y avait là un colonel retraité, en uniforme ; d'autres jurés étaient en redingote, en jaquette ; un seul avait mis son habit. Plusieurs d'entre eux avaient dû renoncer à s'occuper de leurs affaires pour remplir les fonctions de jurés, et ils ne se faisaient pas faute de s'en plaindre, mais avec tout cela on lisait sur leurs visages une satisfaction mêlée d'orgueil, et la conscience d'accomplir un grand devoir social.

Le premier examen achevé, on s'était simplement groupé, sans se lier plus à fond. On s'entretenait du temps qu'il faisait, de la venue précoce du printemps, des affaires inscrites au rôle. Un grand nombre de jurés s'empressaient de faire connaissance avec le prince Nekhludov, jugeant évidemment que c'était là, pour eux, un honneur exceptionnel. Et Nekhludov trouvait cela naturel et légitime, comme il faisait toujours en pareille circonstance. Si on lui avait demandé pourquoi il se considérait comme supérieur à la majorité des hommes, il aurait été incapable de répondre, car sa vie, surtout pendant les derniers temps, n'avait guère rien eu de bien méritoire. Il savait, en vérité, parler couramment l'anglais, le français et l'allemand ; son linge, ses vêtements, ses cravates, ses boutons de manchettes venaient toujours des premiers magasins, et étaient toujours les plus chers qu'il y eût ; mais lui-même ne prétendait pas que ce fût là un titre suffisant pour faire de lui un être supérieur. Et cependant il avait une conscience très

profonde de sa supériorité ; et il considérait comme lui étant dus tous les hommages qu'il recevait, et l'absence de ces hommages le blessait comme un affront.

Un affront de ce genre l'attendait précisément dans la salle du jury. Parmi les jurés se trouvait un homme qu'il connaissait, un certain Pierre Gérassimovitch, — jamais Nekhludov n'avait su son nom de famille, — qui avait été précepteur des enfants de sa sœur. Ce Pierre Gérassimovitch avait, depuis, terminé ses études et était maintenant professeur au gymnase. Nekhludov l'avait toujours trouvé insupportable pour sa familiarité, son rire suffisant, et ses mauvaises manières.

— Ah ! le sort vous a désigné aussi ? — dit-il à Nekhludov en s'avançant vers lui avec un gros rire. — Et vous ne vous êtes pas fait dispenser ?

— Jamais je n'ai en l'idée de me faire dispenser, — répondit sèchement Nekhludov.

— Hé bien ! voilà un beau trait de courage civique ! Vous allez voir comme vous souffrirez de la faim ! Et pas moyen de dormir, ni de boire ! — poursuivit le professeur en riant encore plus haut.

« Ce fils de pope va bientôt se mettre à me tutoyer ! » songea Nekhludov ; et, donnant à sa figure une expression aussi morne que s'il venait d'apprendre la mort d'un de ses parents, il tourna le dos à Pierre Gérassimovitch pour s'approcher d'un groupe formé autour d'un personnage de haute taille, rasé, éminemment représentatif, et qui paraissait raconter quelque chose. Ce personnage parlait d'un procès qu'on était en train de juger au tribunal civil ; il en parlait en homme qui connaissait à fond toute l'affaire, nommant par leurs prénoms les juges et les avocats. Il ne tarissait pas sur le tour merveilleux qu'avait su donner à l'affaire un fameux avocat de Pétersbourg, et grâce auquel une vieille dame, tout en ayant absolument raison, était assurée désormais de perdre sa cause.

— Un homme de génie ! — proclamait-il en parlant de l'avocat.

On l'écoutait avec attention ; et quelques-uns des jurés essayaient de placer leur mot, mais il les interrompait aussitôt, comme si lui seul savait au juste ce qui en était.

Nekhludov, qui cependant était arrivé en retard au Palais de Justice, eut encore à rester très longtemps dans la salle des jurés. Un des membres du tribunal n'était pas arrivé, et on l'attendait pour ouvrir la séance.

II

Le président de la cour d'assises, au contraire, était arrivé au Palais de très bonne heure. Ce président était un homme grand et gros avec de longs favoris grisonnants. Il était marié, mais menait une vie très dissipée, et sa femme faisait comme lui : ils avaient pour principe de ne pas se gêner l'un l'autre. Le matin même de ce jour-là, le président avait reçu un billet d'une gouvernante suisse qui avait autrefois demeuré chez lui, et qui, passant par la ville pour se rendre à Pétersbourg, lui écrivait qu'elle l'attendrait, entre trois et six heures, à l'Hôtel d'Italie. Aussi avait-il hâte de commencer et de finir le plus vite possible la séance du jour, afin de pouvoir rejoindre à six heures cette rousse Clara, avec qui il avait entamé un roman l'été précédent.

Étant entré dans son cabinet, il ferma la porte au verrou, prit dans le tiroir inférieur d'une armoire deux haltères, et exécuta vingt mouvements en avant, en arrière, sur le côté, en haut et en bas ; après quoi, trois fois de suite, il ploya légèrement les genoux en élevant les haltères au-dessus de sa tête.

« Rien ne donne du ressort comme l'hydrothérapie et la gymnastique », songeait-il en pinçant de sa main gauche, où brillait un anneau d'or, le biceps saillant de son bras droit. Il s'apprêtait à faire encore le moulinet, — ayant toujours l'habitude de faire ces deux exercices avant les séances un peu longues, — quand la porte remua. Quelqu'un essayait de l'ouvrir. Le président se hâta de cacher ses haltères et ouvrit la porte.

— Excusez-moi ! — dit-il.

Un des juges du tribunal entra dans la chambre, un petit homme aux épaules anguleuses et au visage triste, portant des lunettes d'or sur le nez.

— Eh bien ! il est temps ! — dit-il d'une voix aigre.

— Je suis prêt, — répondit le président en revêtant son uniforme. — Mais Mathieu Nikititch n'arrive toujours pas !

— Il pousse vraiment trop loin le manque de conscience ! — dit le juge. Et, s'asseyant avec mauvaise humeur, il alluma une cigarette.

Ce juge, homme extrêmement ponctuel, avait eu dans la matinée une scène des plus désagréables avec sa femme, parce que celle-ci avait dépensé trop vite l'argent qu'il lui avait donné pour le mois. Elle avait demandé une avance, il avait refusé : d'où la scène. La femme avait déclaré que, dans ces conditions, il n'y aurait pas de dîner, et l'avait prévenu de ne pas s'attendre à dîner chez lui. C'est là-dessus qu'il était parti ; et il craignait qu'elle n'accomplît sa menace, car il la savait capable de tout. « Allez donc vivre d'une vie honnête et irréprochable ! » se disait-il en regardant le président, ce gros homme tout rayonnant de santé et de bonne humeur, qui, les coudes étendus, lissait de ses belles mains blanches les poils épais et soyeux de ses longs favoris, pour les disposer sur les deux côtés de son collet galonné. « Lui, il est toujours gai et satisfait, tandis que, moi, je n'ai que des ennuis ! »

À ce moment entra le greffier du tribunal, apportant des pièces que lui avait demandées le président.

— Je vous remercie, — dit le président en allumant, lui aussi, une cigarette. — Eh bien ! par quelle affaire allons-nous commencer ?

— Mais, par l'empoisonnement, à moins que vous ne préfériez changer l'ordre, — répondit le greffier.

— Allons, soit, va pour l'empoisonnement ! — fit le président, supputant que c'était là une affaire assez simple, qu'elle pourrait être finie vers quatre heures, et qu'ensuite il serait libre d'aller rejoindre sa Suissesse.

— Et Breuer est-il arrivé ? — demanda-t-il encore au greffier qui s'apprêtait à sortir.

— Oui, je crois.

— Alors dites-lui, si vous le rencontrez, que nous commençons par l'empoisonnement.

Breuer était le substitut qui devait soutenir l'accusation, à cette session

des assises.

Et, de fait, le greffier le rencontra dans le corridor. La tête penchée en avant, la redingote déboutonnée, portant son portefeuille sous l'aisselle, il marchait à grands pas, courait presque, frappant des talons, et agitant le bras d'un mouvement fiévreux.

— Michel Petrovitch demande si vous êtes prêt ? — lui dit le greffier en l'accostant.

— Naturellement ! Je suis toujours prêt. Par quelle affaire commence-t-on ?

— Par l'empoisonnement.

— C'est parfait ! — répondit le substitut.

Mais, en réalité, il ne trouvait pas le moins du monde que ce fût parfait : il avait passé toute la nuit à jouer aux cartes dans un café, avec d'autres jeunes gens ; ils avaient reconduit un camarade, on avait beaucoup bu, joué jusqu'à cinq heures du matin, et puis on était allé voir des femmes, dans cette même maison où, six mois auparavant, vivait la Maslova, de sorte que le jeune substitut n'avait pas eu le temps de jeter même un coup d'œil sur le dossier de l'affaire d'empoisonnement qu'on allait juger. Et le greffier le savait, et c'est à dessein qu'il avait soufflé au président de commencer par cette affaire, que le substitut n'avait pas eu le temps d'étudier. Ce greffier était, en effet, un libéral, pour ne pas dire un radical, ce qui ne l'empêchait pas de servir dans la magistrature avec une pension de 1.200 roubles, et d'aspirer même à une place de substitut. Breuer, au contraire, était conservateur, et tout particulièrement zélé dans l'orthodoxie, comme la plupart des Allemands qui sont fonctionnaires en Russie ; de telle façon que le greffier, sans compter qu'il guettait sa place, avait encore contre lui une antipathie personnelle.

— Et l'affaire des Skoptsy ? — demanda le greffier.

— J'ai déclaré que c'était impossible en l'absence de témoins, — répondit le substitut. — Je le répéterai au tribunal.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Impossible ! — dit encore le substitut. Et, agitant le bras, il courut à

son cabinet.

Il ajournait cette affaire des Skoptsy, non point à cause de l'absence de quelques témoins insignifiants, mais parce que cette affaire, si on la jugeait dans une grande ville, où la plupart des jurés appartenaient aux classes instruites, risquait de se terminer par un acquittement ; aussi s'était-il entendu avec le président pour que l'affaire fût déférée aux assises d'une petite ville, où le jury serait en majorité formé de paysans, et où, par suite, la condamnation serait plus facile à obtenir.

Cependant le mouvement dans le corridor avait encore grandi. La foule s'amassait surtout devant la salle du tribunal civil, où s'était jugée une de ces affaires dont on a coutume de dire qu'elles sont « intéressantes », celle-là même dont parlait avec tant de compétence, dans la salle des jurés, le personnage représentatif. Sans ombre de raison ni de droit moral, mais d'une façon strictement légale, un homme de loi avisé s'était emparé de toute la fortune d'une vieille dame. La plainte de la vieille dame était absolument juste. Les juges le savaient, et plus encore le savaient l'homme de loi et son avocat : mais cet avocat avait imaginé une procédure si adroite que la vieille femme devait fatalement perdre son procès.

Au moment où le greffier allait entrer dans le bureau de la chancellerie, il vit précisément passer devant lui, dans le corridor, la vieille dame qui venait d'être, en bonne forme, dépouillée de sa fortune. C'était une grosse femme, avec d'énormes fleurs sur son chapeau. Elle sortait de la salle d'audience et, étendant puis ramenant vers elle ses mains courtes et grasses, elle ne cessait de répéter : « Qu'est-ce que tout cela va donner ? Qu'est-ce que tout cela va donner ? » Elle s'assit sur un banc où son avocat ne tarda pas à la rejoindre. Et, aussitôt, elle se mit à lui raconter quelque chose de très compliqué, qui n'avait absolument aucun rapport avec son affaire. L'avocat considérait les fleurs de son chapeau, l'approuvait de la tête, et, évidemment, ne l'écoutait pas.

Soudain une petite porte s'ouvrit et, tout rayonnant, étalant son plastron empesé sur son gilet grand ouvert, la mine satisfaite, sortit d'un pas rapide ce même avocat fameux qui avait fait en sorte que la vieille femme aux fleurs restât sans ressources, et que l'homme de loi, moyennant dix mille roubles qu'il lui avait donnés pour sa plaidoirie, en obtînt cent mille où il n'avait

aucun droit. Il passa devant la vieille dame. Tous les yeux, sur-le-champ, se tournèrent respectueusement vers lui ; et, lui, il s'en rendait bien compte, mais toute sa personne semblait dire : « Par pitié, Messieurs, ménagez-moi les marques de votre admiration ! »

III

Enfin Mathieu Nikitich, le juge qu'on attendait, arriva. Aussitôt les jurés virent entrer, dans la salle où ils étaient réunis, l'huissier du tribunal, un petit homme maigre, avec un cou trop long et une démarche inégale. Cet huissier était d'ailleurs un brave homme, et qui avait fait toutes ses études à l'université ; mais il ne pouvait rester en place nulle part, parce qu'il buvait. Trois mois auparavant, une certaine comtesse, qui s'intéressait à sa femme, lui avait procuré cet emploi d'huissier au Palais de Justice, et il avait pu s'y maintenir jusque-là, ce dont il se réjouissait comme d'un miracle.

— Eh bien ! Messieurs, tout le monde est-il là ? — demanda-t-il en mettant son pince-nez et en regardant les jurés.

— Mais oui, à ce qui me semble ! — répondit le marchand jovial.

— Nous allons vérifier, — dit l'huissier.

Il tira une liste de sa poche et se mit à appeler les noms, regardant au fur et à mesure les jurés, tantôt à travers son pince-nez, tantôt par dessus :

— Le conseiller d'Etat I. M. Nikiforov ?

— C'est moi ! — répondit le personnage représentatif qui connaissait le fond de tous les procès.

— Le colonel retraité Ivan Semenovitch Ivanov ?

— Voici ! — répondit l'homme en uniforme.

— Le marchand de la deuxième guilde Pierre Baklachov ?

— Présent ! — fit le marchand jovial, en promenant un sourire épanoui

sur toute la compagnie. — Je suis prêt !

— Le capitaine de la garde, prince Dimitri Nekhludov ?

— C'est moi ! — dit Nekhludov.

L'huissier s'inclina avec un mélange de déférence et d'amabilité, comme s'il voulait par là distinguer Nekhludov du reste des jurés. Puis il poursuivit l'énumération :

— Le capitaine Georges Dimitrievitch Danchenko ? le marchand Grégoire Efimovitch Koulechov ? etc., etc.

Tous les jurés étaient présents, excepté deux.

— Et maintenant, Messieurs, prenez la peine de passer dans la salle des assises ! — dit l'huissier en montrant la porte d'un geste engageant.

Tous se mirent en mouvement et sortirent de la salle, chacun s'écartant poliment, devant la porte, pour laisser passer son collègue.

La cour d'assises était une grande salle de forme allongée, au fond de laquelle se dressait une estrade précédée de trois marches. Au milieu de l'estrade était placée une table recouverte d'un drap vert, avec des franges d'un vert plus sombre ; derrière la table se voyaient trois fauteuils, avec de hauts dossiers de chêne sculpté ; et derrière ces fauteuils pendait au mur, dans un cadre doré, un portrait aux couleurs criardes, représentant l'empereur en uniforme, le grand cordon au cou, les jambes écartées, et une main sur la garde de son épée. Dans le coin droit, un retable contenait une image du Christ couronné d'épines, avec un pupitre sur le devant ; et c'est aussi à droite de l'estrade que se trouvait la petite chaire destinée au procureur impérial. À gauche, dans le fond, était située la table du greffier ; et sur le devant, plus près du public, une barrière de bois entourait le banc des prévenus, vide encore, comme le reste de l'estrade. Sur le côté droit de celle-ci, en face du banc des prévenus, une série de sièges à hauts dossiers attendaient les jurés, et au-dessous d'eux étaient disposées des tables pour les avocats. Quant à l'autre partie de la salle, séparée de l'estrade par une grille, elle était formée de bancs en gradins qui s'élevaient jusqu'au mur du fond. Dans les premières rangées de ces bancs quatre femmes étaient assises, vêtues comme des ouvrières ou des servantes, et accompagnées de deux

hommes qui devaient, eux aussi, être des ouvriers. Ce petit groupe était évidemment très impressionné par la grandeur de la décoration de l'estrade, car il ne s'entretenait qu'à voix basse, timidement.

Dès qu'il eut introduit et placé les jurés, l'huissier s'avança au milieu de l'estrade, et, d'une voix très haute, destinée à intimider encore l'assistance, il annonça :

— Le tribunal !

Tout le monde se leva, et les juges parurent sur l'estrade. D'abord le président aux beaux favoris. Nekhludov le reconnut aussitôt : il l'avait rencontré deux ans auparavant, à la campagne, dans un bal où ce président avait conduit le cotillon et dansé toute la nuit, avec beaucoup de charme et d'entrain.

Derrière lui venait le juge à la mine morose ; sa mine était devenue plus morose encore depuis que, au moment d'entrer en séance, il avait rencontré son beau-frère, et que celui-ci lui avait dit que sa sœur venait de lui apprendre qu'il n'y aurait pas de dîner à la maison ce soir-là.

— Que voulez-vous ? nous serons forcés d'aller dîner au cabaret, — avait ajouté le beau-frère en riant.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de risible dans tout cela ! — avait répondu le juge morose ; et il était devenu encore plus morose.

L'autre juge, celui qui arrivait toujours en retard, était un homme à grande barbe, avec des bons gros yeux ronds, aux poches gonflées. Ce juge souffrait d'un catarrhe de l'estomac, et, ce matin-là même, son médecin lui avait fait commencer un nouveau régime qui l'obligeait à rester chez lui plus tard encore que de coutume. Il s'avançait sur l'estrade avec un air absorbé ; et en effet il était très préoccupé. Il avait l'habitude de deviner, par toute sorte de moyens de hasard, des réponses à des questions qu'il se posait intérieurement. Il s'était dit cette fois que, si le nombre des pas qu'il aurait à faire pour aller de la porte de son cabinet jusqu'à son siège, si ce nombre se trouvait être divisible par trois, c'est que son nouveau régime le guérirait de son catarrhe ; si non, non. Or il n'y avait en tout que vingt-six pas ; mais, au dernier moment, le juge tricha un peu, fit un petit pas de plus, et arriva à son siège en comptant le vingt-septième pas.

Les figures du président et des deux juges, se dressant sur l'estrade avec leurs uniformes aux collets cousus d'or, présentaient un spectacle des plus imposants. Les juges eux-mêmes, du reste, en avaient le sentiment ; et tous trois, comme s'ils étaient confus de leur grandeur, se hâtèrent de s'asseoir, en baissant modestement les yeux, devant la grande table verte, sur laquelle on avait posé un instrument triangulaire surmonté de l'aigle impériale, des encriers, des plumes, des feuilles de papier blanc, et une énorme quantité de crayons de dimensions diverses, fraîchement taillés.

Derrière les juges entra le substitut du procureur. Il s'avança, lui aussi, le plus vite qu'il put vers son siège, tenant toujours sa serviette sous l'aisselle et agitant le bras. Aussitôt assis, il se plongea dans la lecture du dossier, profitant des moindres minutes pour préparer son réquisitoire. Nous devons ajouter, en effet, que Breuer avait été tout récemment nommé substitut, et que c'était la quatrième fois seulement qu'il requérait en assises. Il était fort ambitieux, rêvait de faire une belle carrière, et jugeait indispensable, pour y réussir, d'obtenir des condamnations dans tous les procès où il prenait part. Il avait déjà combiné le plan général du réquisitoire qu'il prononcerait dans l'affaire de l'empoisonnement ; mais il avait encore à prendre connaissance des faits mêmes de l'affaire, pour appuyer et étoffer son argumentation.

Enfin le greffier, assis à l'extrémité opposée de l'estrade, et ayant disposé devant lui toutes les pièces qu'il aurait à lire, parcourait un article d'un journal prohibé, qu'il avait reçu la veille et lu déjà une première fois. Il voulait parler de cet article avec le juge à la grande barbe, qu'il savait être de même opinion que lui en politique : et, avant d'en parler, il désirait le connaître à fond.

IV

Le président, après avoir consulté des papiers, fit quelques questions à l'huissier et au greffier ; puis, ayant reçu d'eux des réponses affirmatives, il donna ordre d'introduire les prévenus.

Aussitôt une porte s'ouvrit, dans le fond, et deux gendarmes entrèrent, le bonnet de poil sur la tête, le sabre hors du fourreau. Derrière eux apparurent les trois prévenus : d'abord un homme, un roux au visage couvert de taches de rousseur, puis deux femmes. L'homme était vêtu d'un costume de prison, trop long et trop large pour lui. Il tenait ses bras serrés contre son corps, pour retenir les manches, qui, sans cela, eussent caché ses mains. Il semblait ne voir ni les juges ni le public, et gardait ses yeux obstinément fixés sur le banc auprès duquel il passait. Quand il en eut fait le tour, il s'assit et, levant les yeux sur le président, il se mit à agiter les lèvres comme s'il murmurait quelque chose.

La femme qui venait ensuite, également vêtue d'un costume de détenue, pouvait avoir une cinquantaine d'années. Elle avait autour de la tête un fichu de prison. Et son visage, d'une pâleur grise, n'aurait eu rien que de très ordinaire si l'on n'y avait remarqué une absence complète de sourcils et de cils. Elle paraissait, d'ailleurs, absolument calme. En arrivant à sa place, comme sa robe s'était accrochée à un clou, elle la tira avec soin, sans hâte, la rajusta, et s'assit.

L'autre femme était la Maslova.

Dès qu'elle entra, les yeux de tous les hommes présents dans la salle se tournèrent vers elle et considérèrent longtemps son doux visage, sa taille fine, son ample poitrine saillante sous son sarrau. Le gendarme lui-même, devant qui elle devait passer, la regarda sans la quitter des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût assise ; après quoi, comme s'il s'était senti en faute, il se pressa de détourner le visage, et, s'étant secoué, fixa la fenêtre, en face de lui.

Le président attendit que les prévenus se fussent assis. Puis il se tourna vers le greffier. Et la procédure ordinaire commença : l'appel des jurés, des suppléants, le jugement de ceux qui manquaient, leur condamnation à l'amende, l'examen des excuses de ceux qui s'étaient excusés, le remplacement des jurés absents par des suppléants. Puis le président demanda au pope de faire prêter serment aux jurés.

Ce pope était un gros vieillard chauve, au visage rouge, avec quelques cheveux blancs et une barbe blanche mal fournie. Il était vêtu d'une soutane de soie cannelle, avec une croix d'or, attachée à une chaîne, et qu'il ne cessait

de retourner sur sa poitrine, de ses doigts enflés. Il portait aussi une petite décoration cousue sur le côté. Il était dans les ordres depuis quarante-neuf ans, et s'apprêtait à célébrer, l'année suivante, son jubilé, comme avait fait tout récemment l'archiprêtre de la cathédrale. Il était attaché au tribunal depuis la construction du Palais de Justice ; il s'enorgueillissait fort d'avoir fait prêter serment à plusieurs dizaines de milliers de personnes, et de continuer, dans sa vieillesse. à travailler pour le bien de l'Église, de la patrie, et aussi de sa famille, à qui il comptait laisser, en plus de sa maison, un capital d'au moins trente mille roubles en bonnes obligations. L'idée ne lui était jamais venue qu'il pût mal agir en faisant prêter serment sur l'Évangile devant un tribunal ; loin d'en être embarrassé, il aimait cette occupation, qui, souvent, lui fournissait l'occasion de faire connaissance avec des personnages distingués. C'est ainsi qu'il avait été très heureux, ce jour-là, de faire connaissance avec le fameux avocat de Pétersbourg, pour qui sa considération avait encore doublé quand il avait su qu'un seul procès lui avait rapporté dix mille roubles.

Dès que le président l'eut autorisé à faire prêter serment aux jurés, le vieux pope, soulevant avec lenteur ses pieds enflés, se mit en marche vers le pupitre dressé devant l'image sainte. Les jurés se levèrent, et, en troupe pressée, le suivirent.

— Un instant ! — dit le pope, taquinant sa croix de sa main droite, et attendant que tous les jurés se fussent approchés.

Quand tous furent arrivés auprès de l'image, le pope, penchant sur le côté sa tête blanche, la passa dans le trou graisseux de son étole, puis, ayant remis en ordre ses cheveux clairsemés, se tourna vers les jurés ; « Vous lèverez la main droite et vous disposerez vos doigts comme ceci ! » dit-il, en même temps qu'il soulevait sa grosse main, les doigts pliés comme pour prendre une prise. « Et maintenant, répétez avec moi : Je jure devant le Saint Évangile et la croix vivifiante de Notre-Seigneur que, dans l'affaire dans laquelle… Ne baissez pas la main ! » dit-il, s'interrompant et s'adressant à un jeune homme qui faisait mine de détendre le bras. Puis il reprit lentement, avec des arrêts après chaque membre de phrase : « que dans l'affaire… dans laquelle… ».

Le personnage représentatif aux beaux favoris, le colonel retraité, le marchand, et d'autres jurés tenaient le bras levé et les doigts pliés exactement

comme le voulait le pope ; certains autres, au contraire, semblaient procéder sans entrain et d'une façon indécise. Les uns répétaient très haut la formule du serment, avec expression et passion ; d'autres la murmuraient tout bas, restaient en retard sur les paroles du pope, puis, comme effrayés, se hâtaient de le rattraper. Mais tous éprouvaient une impression de gêne, à l'exception du vieux pope, qui gardait la conviction sereine d'accomplir un acte éminemment important et utile.

Après le serment, le président enjoignit aux jurés de se choisir un président du jury. Aussitôt les jurés se levèrent de nouveau et se rendirent dans leur salle de délibération, où presque tous, immédiatement, prirent des cigarettes et se mirent à fumer. Quelqu'un proposa d'élire pour président le personnage représentatif, ce à quoi tous se hâtèrent de consentir. Puis, après avoir jeté leurs cigarettes, les jurés rentrèrent dans la salle. Le personnage représentatif déclara au président que c'était lui qu'on avait élu, et tous se rassirent sur leurs sièges aux hauts dossiers.

Tout marcha sans accident, mais non pas sans solennité ; et cette solennité, cette légalité, ces formalités confirmaient encore magistrats et jurés dans leur sentiment de remplir un devoir social grave et sérieux. Nekhludov, lui aussi, partageait ce sentiment.

Quand les jurés se furent assis, le président du tribunal leur adressa une allocution pour leur exposer leurs droits, leurs obligations, et leur responsabilité. En parlant, il ne cessait de changer de pose : tantôt il se tournait à droite, tantôt à gauche, tantôt il s'adossait dans son fauteuil, ou se penchait en avant, tantôt il égalisait les feuilles de papier sur la table, tantôt il soulevait le coupe-papier, tantôt il jouait avec un des crayons.

Les droits des jurés, d'après ce qu'il leur dit, consistaient en ce qu'ils pourraient poser des questions aux prévenus par l'intermédiaire du président, et en ce qu'ils pourraient examiner et toucher les pièces à conviction. Leurs obligations consistaient en ce qu'ils devaient juger non pas suivant l'injustice, mais suivant la justice. Enfin leur responsabilité consistait en ce que, s'ils ne gardaient pas le secret sur leurs délibérations, ou s'ils communiquaient avec des étrangers, dans l'exercice de leur fonction de jurés, ils s'exposeraient aux sévérités de la loi.

Les jurés écoutèrent tout cela avec une attention recueillie. Le marchand, répandant autour de lui une forte odeur d'eau-de-vie, approuvait chaque phrase d'un hochement de tête.

V

Son allocution finie, le président se tourna vers les prévenus :

— Simon Kartymkine, levez-vous !

Simon fit un bond nerveux ; ses lèvres se mirent à remuer plus vite.

— Votre nom ?

— Simon Pétrovitch Kartymkine, — répondit tout d'un trait, d'une voix claquante, le prévenu, qui évidemment avait préparé d'avance ses réponses.

— Votre condition ?

— Nous sommes paysan.

— Quel gouvernement ? Quel district ?

— Du gouvernement de Toula, district de Krapivo, commune de Koupianskoïe, village de Borki.

— Quel âge ?

— Trente-quatre ans, né en mil huit cent…

— Quelle religion ?

— Nous sommes de la religion russe orthodoxe.

— Marié ?

— Nous ne nous sommes jamais marié.

— Quel métier faisiez-vous ?

— Nous travaillions dans les corridors de l'Hôtel de Mauritanie.

— Avez-vous déjà passé en justice ?

— Jamais nous n'avons passé en justice, parce que, comme nous vivions, avant…

— Vous n'avez jamais passé en justice ?

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu, jamais !

— Avez-vous reçu une copie de l'acte d'accusation ?

— Nous l'avons reçue.

— Asseyez-vous ! Euphémie Ivanovna Botchkov ! — poursuivit le président en s'adressant à l'une des deux femmes.

Mais Simon continuait à rester debout et cachait la Botchkova.

— Kartymkine, asseyez-vous !

Kartymkine restait toujours debout. Il ne s'assit que quand l'huissier, inclinant la tête et ouvrant de grands yeux sévères, lui intima, d'une voix tragique, l'ordre de s'asseoir.

Le prévenu s'assit alors avec la même précipitation avec laquelle il s'était levé, et, s'enveloppant dans son manteau, se remit à agiter les lèvres.

— Votre nom ?

Avec un soupir de fatigue, en homme impatienté d'avoir toujours à répéter la même chose, le président se tourna vers l'aînée des deux femmes, sans même lever les yeux sur elle et sans cesser de consulter un papier qu'il tenait en main. Cette procédure lui était devenue si familière que, pour aller plus vite, il pouvait parfaitement s'occuper de deux choses à la fois.

La Botchkova avait quarante-trois ans. Condition, bourgeoise. Métier, femme de chambre dans le même Hôtel de Mauritanie. Elle n'avait jamais passé en jugement. Elle avait reçu la copie de l'acte d'accusation. Elle répondait aux questions du président avec une hardiesse provocante, comme si elle disait : « Eh bien, oui, je suis Euphémie Botchkov, et j'ai reçu la copie, et je m'en vante, et je ne permets à personne d'en rire ! » Elle n'attendit pas qu'on lui dît de s'asseoir, et s'assit dès que l'interrogatoire fut fini.

— Votre nom ? — dit le président en s'adressant avec une douceur toute

particulière à l'autre prévenue. — Il faut vous lever ! — ajouta-t-il d'un ton affable, en remarquant que la Maslova restait assise. La Maslova se dressa debout et, la tête droite, la poitrine tendue en avant, sans répondre, elle fixa résolument le président de ses yeux noirs ingénus et charmeurs.

— Comment vous appelle-t-on ?

Elle murmura quelque chose d'indistinct.

— Parlez plus haut ! — dit le président.

— On m'appelait la Lubova, — répondit-elle.

Cependant Nekhludov, ayant mis son pince-nez, considérait les prévenus à mesure qu'on les interrogeait. « C'est impossible ! songeait-il, les yeux attachés sur le visage de la prévenue. Elle s'appelle Lubova, ce n'est pas le même nom ! Mais quelle ressemblance prodigieuse ! »

Le président voulait passer à une autre question ; mais le juge en lunettes lui dit tout bas quelques mots qui parurent le frapper. Et, se tournant vers la prévenue :

— Comment ! Lubova ? — demanda-t-il. — Mais vous êtes inscrite sous un autre nom !

La prévenue se taisait.

— Je vous demande quel est votre vrai nom ?

— Votre nom de baptême ? — suggéra le juge en lunettes.

Elle murmura quelque chose, sans cesser de fixer le président.

— Parlez plus haut !

— Autrefois, on m'appelait Catherine.

« C'est impossible ! » se disait encore Nekhludov ; mais déjà il ne doutait plus, il était certain que c'était elle, la pupille-femme de chambre Katucha, qu'il avait autrefois aimée, vraiment aimée, et qu'il avait plus tard séduite, dans un moment de folie, puis abandonnée, et à qui il avait toujours, depuis lors, évité de songer, parce que son souvenir lui était trop pénible, l'humiliait trop, en lui montrant que lui, si fier de sa droiture, il s'était conduit lâchement, bassement, envers cette femme.

Oui, c'était bien elle ! Il distinguait clairement à présent, sur son visage, cette particularité mystérieuse qu'il y a dans chaque visage, et qui le rend différent de tous les autres, en fait une chose unique, spéciale, sans équivalent.

Malgré la pâleur maladive et l'amaigrissement, il retrouvait cette particularité dans tous les traits du visage, dans la bouche, dans les yeux qui louchaient un peu, dans la voix, mais surtout dans le regard ingénu et charmeur, dans l'expression avenante non seulement de la face, mais de la personne tout entière.

— Vous auriez dû répondre cela tout de suite ! — dit le président, toujours avec le même ton de douceur, tant était irrésistible l'attrait qu'elle exerçait. — Et votre nom patronymique ?

— Je suis fille naturelle, — répondit la Maslova.

— Cela ne fait rien ; du nom de votre parrain, comment vous a-t-on appelée ?

— Mikaïlovna.

« Mais quel crime peut-elle bien avoir commis ? » se demandait Nekhludov, tout haletant.

— Et votre nom de famille, votre surnom ? — poursuivait le président.

— On m'appelait la « Sauvée »,

— Comment ?

— La « Sauvée », — répondit-elle, avec un léger sourire. — On m'appelait aussi du nom de ma mère, Maslova.

— Votre condition ?

— Bourgeoise.

— De la religion orthodoxe ?

— Orthodoxe.

— Profession ? Quel métier faisiez-vous ?

La Maslova se taisait.

— Quel métier faisiez-vous ? — répéta le président.

— J'étais dans une maison ! — dit-elle.

— Dans quelle maison ? — demanda avec sévérité le juge en lunettes.

— Vous savez bien vous-même dans quelle maison j'étais ! — répondit la Maslova, et, après avoir un instant détourné les yeux, elle se remit à fixer le président. Une rougeur lui monta au visage.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans l'expression de son visage, de si terrible et de si navrant dans ses paroles et dans le regard rapide dont elle avait enveloppé l'assistance, que le président baissa la tête et qu'un silence général régna un instant dans la salle. Ce silence fut coupé par un rire, venu du fond de la salle, où se tenait le public. L'huissier siffla, pour commander le silence. Le président releva la tête et poursuivit son interrogatoire.

— Vous n'avez jamais passé en jugement ?

— Jamais, — fit à voix basse la Maslova avec un soupir.

— Vous avez reçu la copie de l'acte d'accusation ?

— Oui, — répondit-elle.

— Asseyez-vous !

La prévenue souleva le bas de sa jupe, du geste dont les femmes en grande toilette relèvent la queue de leur robe, s'assit, plongea ses mains dans les manches de son sarrau, sans quitter des yeux le président. Son visage avait repris son calme et sa pâleur.

On procéda ensuite à l'énumération des témoins, on fit sortir les témoins, on s'occupa du médecin expert, que l'on envoya rejoindre les témoins dans la salle où ils devaient attendre qu'on les rappelât.

Puis le greffier se leva, et commença la lecture de l'acte d'accusation. Il lisait d'une voix haute et distincte, mais si vite que ses paroles ne formaient qu'un bruit sourd, continu et endormant.

Les juges se tournaient d'un côté et de l'autre sur leurs sièges, visiblement impatients de voir la lecture finie. Un des gendarmes eut fort à

faire pour dissimuler un bâillement nerveux.

Au banc des prévenus, Kartymkine ne cessait pas d'agiter les lèvres ; la Botchkova se tenait assise d'un air parfaitement calme, refoulant du doigt, par intervalles, ses cheveux sous le fichu ; la Maslova continuait à rester immobile, les yeux fixés sur le greffier ; deux ou trois fois elle poussa un soupir et changea la pose de ses mains.

Et Nekhludov, assis au premier rang des jurés, sur son haut siège, continuait à considérer la Maslova : et dans son âme s'accomplissait un profond et douloureux travail.

VI

L'acte d'accusation commençait ainsi :

« Le 17 octobre 188…, avis fut donné par le gérant de l'Hôtel de Mauritanie, sis en cette ville, de la mort subite d'un des locataires demeurant dans le susdit hôtel, le marchand sibérien Férapont Smielkov, de la deuxième guilde. Le certificat du médecin de la quatrième division attestait que la mort de Smielkov était due à un arrêt du cœur, causé par l'abus des boissons spiritueuses ; et le corps de Smielkov fut régulièrement inhumé, le troisième jour après le décès. Cependant, le quatrième jour après le décès de Smielkov, un compatriote et confrère de celui-ci, le marchand sibérien Timochine, arrivant de Saint-Pétersbourg, et s'étant renseigné sur les circonstances du décès de Smielkov, émit le soupçon que cette mort n'avait pas été naturelle, mais que le défunt avait été empoisonné par des malfaiteurs qui s'étaient ensuite emparés d'une bague en brillants et d'une forte somme d'argent, somme que Smielkov avait en sa possession, et qui ne se trouvait pas mentionnée dans l'inventaire fait après son décès.

« Une enquête fut en conséquence ordonnée, qui mit au jour ce qui suit :

« 1º Qu'au su du gérant de l'Hôtel de Mauritanie, et aussi du commis principal du marchand Starikov, avec qui Smielkov, en arrivant dans la ville,

avait eu affaire, le susdit Smielkov devait avoir en sa possession une somme de 3.800 roubles, touchée par lui dans une banque de la ville, tandis que, d'autre part, on n'a trouvé après sa mort, dans sa valise et son portefeuille, qu'une somme de 312 roubles 16 kopecks ;

« 2º Que, la veille de sa mort, Smielkov a passé toute sa journée avec la fille Lubka, qui est venue deux fois dans sa chambre ;

« 3º Que ladite fille Lubka a cédé à la maîtresse de la maison où elle vivait une bague en brillants ayant appartenu au marchand Smielkov ;

« 4º Que la femme de chambre de l'hôtel, Euphémie Botchkov, le lendemain de la mort du marchand Smielkov, a déposé, à la Banque du Commerce, en compte courant, une somme de 1.800 roubles ;

« 5º Que, au dire de la fille Lubka, le valet de chambre de l'hôtel, Simon Kartymkine, lui a remis certaines poudres, en lui conseillant de les verser dans l'eau-de-vie que boirait le marchand Smielkov, ce que la fille Lubka, de son propre aveu, a fait.

« Interrogée par le magistrat instructeur en qualité de prévenue, la fille galante surnommée Lubka a déclaré que, pendant que le marchand Smielkov se trouvait dans la maison de tolérance où, suivant son expression, elle travaillait, elle avait été envoyée par le susdit marchand Smielkov dans la chambre qu'il occupait à l'Hôtel de Mauritanie pour y prendre de l'argent, et que, après avoir ouvert la valise du marchand avec la clé qu'il lui avait donnée, elle y avait pris 40 roubles, comme il le lui avait ordonné. Elle a déclaré qu'elle n'avait pas pris d'autre argent, ce dont pourraient témoigner Simon Kartymkine et Euphémie Botchkov, en présence desquels elle avait ouvert et refermé la valise.

« En ce qui concerne l'empoisonnement de Smielkov, la fille Lubka a déclaré que, étant revenue une seconde fois dans la chambre du marchand Smielkov, elle avait en effet versé, dans un verre de cognac que celui-ci allait boire, une poudre que lui avait donnée Simon Kartymkine, mais qu'elle croyait que cette poudre était simplement un soporifique, et qu'elle l'avait versée pour que le marchand s'endormît et la laissât plus vite s'en aller. Elle a ajouté qu'elle n'avait point pris d'argent, et que c'était Smielkov lui-même qui lui avait donné la bague, après l'avoir d'abord battue, et pour l'empêcher

de s'en aller.

« Interrogés par le magistrat instructeur en qualité de prévenus, Euphémie Botchkov et Simon Kartymkine ont déclaré ce qui suit :

« Euphémie Botchkov a déclaré qu'elle ne savait absolument rien de la disparition de l'argent, qu'elle n'était pas entrée dans la chambre du marchand, et que, seule, la Lubka y était entrée. Elle a affirmé que, si une somme d'argent avait été prise chez le marchand, elle avait dû être prise par la Lubka, lorsque celle-ci était venue dans la chambre avec la clé de la valise. (À cet endroit de la lecture de l'acte d'accusation, la Maslova sursauta et, entr'ouvrant la bouche comme pour pousser un cri, se retourna vers la Botchkova.) Interrogée sur la provenance des 1.800 roubles déposés par elle à la Banque, elle a déclaré que cet argent avait été gagné, au cours des douze années passées, par elle et par Simon, avec qui elle était sur le point de se marier.

« Simon Kartymkine, interrogé, a d'abord avoué que, de complicité avec la Botchkova et à l'instigation de la Maslova, à qui le marchand avait donné la clé de sa valise, il avait pris une grosse somme d'argent, qu'on avait partagée entre la Maslova, la Botchkova et lui ; il a aussi avoué qu'il avait donné à la Maslova une poudre pour endormir le marchand. Mais, dans son second interrogatoire, il a nié toute participation au vol de l'argent comme à la remise de la poudre, rejetant toute la faute sur la Maslova. Interrogé sur l'argent placé en banque par la Botchkova, il a répondu, lui aussi, que cet argent avait été gagné par eux en commun pendant douze ans de service, et qu'il était le produit des pourboires à eux donnés par les locataires.

« L'autopsie du corps du marchand Smielkov, pratiquée conformément à la loi, a révélé la présence dans les intestins d'une certaine quantité de poison… »

Suivaient, dans l'acte d'accusation, le récit des confrontations, les dépositions des témoins, etc. Et l'acte se terminait ainsi :

« En conséquence de quoi Simon Kartymkine, paysan, âgé de trente-quatre ans ; Euphémie Ivanovna Botchkov, bourgeoise, âgée de quarante-trois ans, et Catherine Mikaïlovna Maslov, âgée de vingt-sept ans, sont accusés d'avoir, le 16 octobre 188…, dérobé en commun au marchand

Smielkov une somme de 2.500 roubles, et d'avoir ensuite, afin de cacher les traces de leur vol, attenté délibérément à la vie du susdit Smielkov en lui faisant avaler du poison, d'où est résultée sa mort.

« Ces délits sont prévus par l'article 1455 du Code Pénal : en conséquence de quoi Simon Kartymkine, paysan, et Euphémie Botchkov et Catherine Maslov, bourgeoises, sont déférés au jugement du tribunal du district, siégeant en cour d'assises avec la collaboration des jurés. »

Ayant terminé sa lecture, le greffier rangea les feuilles de l'acte qu'il venait de lire, s'assit et lissa de ses deux mains ses longs cheveux noirs. Toute l'assistance poussa un soupir de soulagement ; et chacun eut l'agréable impression que l'enquête était désormais ouverte, que tout allait aussitôt s'éclaircir, et que la justice allait être satisfaite. Seul Nekhludov n'éprouva point ce sentiment : il continuait à songer avec épouvante au crime qu'avait pu commettre cette Maslova, qu'il avait connue pleine d'innocence dix ans auparavant.

VII

Quand la lecture de l'acte d'accusation fut terminée, le président, après avoir pris l'avis de ses assesseurs, se tourna vers Kartymkine avec une expression qui signifiait : « À présent, nous allons tout savoir de la façon la plus certaine, jusqu'aux moindres détails. »

— Simon Kartymkine ! — fit-il en se penchant à gauche.

Simon Kartymkine se leva, releva les manches de son manteau et s'avança de tout son corps sans cesser d'agiter les lèvres.

— Vous êtes accusé d'avoir, le 16 octobre 188…, de connivence avec Euphémie Botchkov et Catherine Maslov, dérobé dans la valise du marchand Smielkov une somme d'argent lui appartenant, puis de vous être procuré de l'arsenic, et d'avoir engagé Catherine Maslov à le verser dans la boisson du marchand Smielkov, ce qu'elle a fait, et qui a eu pour conséquence la mort de

Smielkov.

— Vous reconnaissez-vous coupable ? — conclut le président en se penchant à droite.

— C'est impossible, parce que notre métier…

— Vous direz cela plus tard. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— C'est impossible… J'ai seulement…

— Vous nous direz cela plus tard ! Vous reconnaissez-vous coupable ! — répéta le président d'une voix calme, mais sévère.

— C'est impossible, parce que…

De nouveau l'huissier se tourna brusquement vers Simon Kartymkine et l'arrêta d'un « chut ! » tragique.

Le président, avec une expression qui signifiait que cette partie de l'affaire était terminée, changea son coude de place, et s'adressant à Euphémie Botchkov :

— Euphémie Botchkov, vous êtes accusée d'avoir, le 16 octobre 188…, de connivence avec Simon Kartymkine et Catherine Maslov, dérobé dans la valise du marchand Smielkov une somme d'argent et une bague, puis, ayant partagé entre vous trois le produit du vol, d'avoir fait avaler au marchand Smielkov de l'arsenic, dont il est mort. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— Je ne suis coupable de rien ! — répondit la prévenue d'une voix dure et hardie. — Je ne suis même pas entrée dans la chambre… et puisque cette ordure y est entrée, c'est elle, bien sûr, qui a tout fait.

— Vous nous direz cela plus tard, — fît de nouveau le président de sa voix tranquille et ferme. — Ainsi vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Je n'ai pas pris d'argent, je n'ai pas donné de poison, je ne suis pas entrée dans la chambre ! Si j'y étais entrée, j'aurais jeté dehors cette salope !

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Pas du tout !

— Fort bien !

— Catherine Maslov, — dit ensuite le président s'adressant à l'autre prévenue, — vous êtes accusée d'avoir, étant venue dans une chambre de l'Hôtel de Mauritanie avec la clé de la valise du marchand Smielkov, dérobé dans cette valise de l'argent et une bague…

Le président s'interrompit dans sa phrase pour écouter ce que lui disait à l'oreille le juge de gauche, qui lui faisait remarquer qu'une des pièces à conviction notées sur la liste, un flacon, manquait sur la table. « Nous allons voir cela tout à l'heure ! » murmura en réponse le président ; puis, continuant sa phrase comme une leçon apprise par cœur : — Dérobé dans cette valise de l'argent et une bague, d'avoir partagé le produit du vol avec vos deux complices, puis, étant revenue dans l'hôtel avec le marchand Smielkov, de lui avoir donné à boire de l'eau-de-vie empoisonnée. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— Je ne suis coupable de rien ! — répondit aussitôt l'accusée. — Comme je l'ai dit depuis le commencement, je le dis encore : je n'ai rien pris, rien pris, rien pris, rien du tout ! Et la bague, c'est lui-même qui me l'a donnée !

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir pris les 2.600 roubles ? — demanda le président.

— Je n'ai rien pris, rien que les 40 roubles !

— Et d'avoir versé la poudre dans le verre du marchand Smielkov, de cela vous reconnaissez-vous coupable ?

— Cela, je l'avoue. Mais je pensais, comme on me l'avait dit, que cette poudre était pour endormir, qu'il n'en sortirait aucun mal. Est-ce que j'aurais été capable d'empoisonner quelqu'un ? — ajouta-t-elle en fronçant les sourcils.

— Ainsi vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir dérobé l'argent et la bague du marchand Smielkov ; mais, d'autre part, vous avouez que vous avez versé la poudre ?

— Je l'avoue, seulement je croyais que c'était une poudre pour endormir. Je l'ai donnée seulement pour qu'il s'endormît. Et voilà que…

— Fort bien ! — interrompit le président, évidemment satisfait des résultats obtenus. — Racontez-nous maintenant comment la chose s'est

passée ! — poursuivit-il en se renversant dans le fond du fauteuil et en mettant les deux mains sur la table. — Racontez-nous tout ce que vous savez ! Un aveu sincère pourra adoucir votre position.

La Maslova continuait à fixer le président ; mais elle se taisait et rougissait, et l'on voyait qu'elle s'efforçait de vaincre sa timidité.

— Allons ! racontez-nous comment les choses se sont passées !

— Comment elles se sont passées ? — fit brusquement la Maslova. — Eh bien ! le marchand est venu un soir dans la maison où je travaillais ; il s'est assis près de moi, m'a offert du vin…

Elle se tut de nouveau, comme si elle avait perdu le fil de son récit, ou qu'un autre souvenir lui fût revenu en mémoire.

— Eh bien ! ensuite ?

— Quoi, ensuite ? Eh bien ! il est resté, et puis il est reparti.

À ce moment le substitut du procureur se souleva à demi, s'appuyant avec affectation sur un de ses coudes.

— Vous désirez poser une question ? — demanda le président.

Et, sur la réponse affirmative du substitut, il lui donna à entendre, d'un geste, qu'il pouvait parler.

— La question que je voudrais poser est celle-ci : la prévenue connaissait-elle antérieurement Simon Kartymkine ? — demanda solennellement le substitut, sans tourner les yeux vers la Maslova. Puis, la question posée, il serra les lèvres et fronça les sourcils. Le président répéta la question. La Maslova jetait des regards épouvantés sur le substitut.

— Simon ? Oui, je le connaissais, — dit-elle.

— Je voudrais savoir encore en quoi consistaient les relations de la prévenue avec Kartymkine. Se voyaient-ils souvent ?

— En quoi consistaient nos relations ? Il me recommandait aux étrangers de l'hôtel, mais ce n'étaient pas des relations ! — répondit la Maslova, promenant un regard inquiet du substitut sur le président, et inversement.

— Je voudrais savoir pourquoi Kartymkine ne recommandait aux

étrangers que la Maslova, et non pas d'autres filles ! — dit le substitut avec un sourire rusé, et de l'air d'un homme qui tendrait un piège longuement préparé.

— Je ne sais pas ! Comment le saurais-je ? — répondit la Maslova, regardant autour d'elle avec épouvante. — Il recommandait celles qu'il voulait.

« M'aurait-elle reconnu ? » songeait Nekhludov, sur qui les yeux de la prévenue s'étaient arrêtés une seconde ; et tout son sang lui affluait au visage. Mais la Maslova ne l'avait pas distingué des autres jurés, et avait vite rejeté ses regards terrifiés sur le substitut.

— Ainsi la prévenue nie qu'elle ait eu aucune relation intime avec Kartymkine ? C'est parfait. Je n'ai rien de plus à demander.

Et le substitut, retirant aussitôt son coude de la table, se mit à écrire quelque chose. En réalité, il n'écrivait rien du tout, se bornant à faire repasser sa plume sur les lettres de l'acte d'accusation ; mais il avait vu que les procureurs et les avocats, après chaque question posée par eux, notaient toujours dans leurs discours des remarques destinées ensuite à écraser leur adversaire.

Le président qui, pendant ce temps, s'était entretenu tout bas avec le juge en lunettes, se retourna aussitôt vers la prévenue.

— Et que s'est-il passé ensuite ? — demanda-t-il, poursuivant son interrogatoire.

— C'était la nuit, — déclara la Maslova, reprenant courage à la pensée qu'elle n'avait plus affaire qu'au seul président. — J'étais remontée dans ma chambre et j'allais me coucher, quand la femme de chambre Berthe vint me dire : « Descends, voilà ton marchand qui est revenu ! » Et, moi, je ne voulais pas descendre, mais Madame me l'a ordonné. Et le défunt était là, au salon, en train de faire boire toutes les dames ; et puis il voulait commander encore du vin, et voilà qu'il n'avait plus d'argent ! Madame n'a pas voulu lui faire crédit. Alors il m'a envoyée dans sa chambre, à l'hôtel. Il m'a dit où était son argent, et combien je devais prendre. Et je suis partie.

Le président continuait à parler tout bas avec son voisin et n'avait pas

écouté ce que venait de dire la Maslova ; mais, pour prouver qu'il avait cependant tout entendu, il crut devoir répéter ses dernières paroles :

— Vous êtes partie ! Et ensuite ?

— Je suis arrivée à l'hôtel et j'ai tout fait comme le marchand me l'avait ordonné ; j'ai pris quatre billets rouges de dix roubles, — dit la Maslova ; et de nouveau elle s'interrompit, comme si une crainte subite l'avait envahie ; puis, reprenant : — Je ne suis pas allée seule dans la chambre, poursuivit-elle, j'ai appelé Simon Mikaïlovitch, et elle aussi, ajouta-t-elle en désignant la Botchkova.

— Elle ment ! Pour entrer, je ne suis pas entrée ! — commença la Botchkova, mais l'huissier l'arrêta.

— C'est en leur présence que j'ai pris les quatre billets rouges.

— Je voudrais savoir si l'accusée, en prenant ces quarante roubles, a vu combien il y avait d'argent dans la valise ? — demanda de nouveau le substitut.

— Je n'ai pas compté, j'ai vu qu'il n'y avait que des billets de cent roubles.

— Ainsi la prévenue a vu des billets de cent roubles ! Je n'ai rien de plus à demander.

— Et alors vous avez rapporté l'argent ? — poursuivit le président en consultant sa montre.

— Je l'ai rapporté.

— Et ensuite ?

— Ensuite le marchand m'a de nouveau fait venir dans sa chambre, — dit la Maslova.

— Hé bien ! et comment lui avez-vous donné la poudre ? — demanda le président.

— Je l'ai versée dans un verre, et puis il l'a bue.

— Et pourquoi la lui avez-vous donnée ?

— Mais pour me délivrer ! — dit-elle avec un sourire gêné.

— Comment ! Pour vous délivrer ? — fit le président, souriant aussi.

— Eh bien, pour me délivrer ! Il ne voulait pas me lâcher. Alors je suis sortie dans le corridor et j'ai dit à Simon Mikaïlovitch : « S'il pouvait me laisser partir ! »

La Maslova s'arrêta un instant. Puis elle reprit :

— Et Simon Mikaïlovitch m'a dit : « Nous aussi, il nous ennuie. Donnons-lui une poudre pour s'endormir, et vous pourrez vous en aller ! » Et, moi, j'ai cru que c'était une poudre qui ne faisait pas de mal. Je l'ai prise pour la verser dans son verre. Quand je suis rentrée, le marchand était couché dans l'alcôve, et tout de suite il m'a commandé de lui apporter du cognac. Alors j'ai pris sur la table la bouteille de fine champagne, j'ai rempli deux verres, pour moi et pour lui, et dans son verre j'ai versé la poudre, et je la lui ai apportée. Et moi, je croyais que c'était de la poudre pour dormir, et qu'il allait s'endormir ; mais à aucun prix je ne lui en aurais donné si j'avais su…

— Eh bien ! comment êtes-vous entrée en possession de la bague ? — demanda le président. — Quand vous l'a-t-il donnée ?

— Quand je suis arrivée dans sa chambre, je voulais m'en aller, alors il m'a frappée sur la tête, il m'a cassé mon peigne. Je me suis mise à pleurer ; et lui, il a retiré sa bague de son doigt et m'en a fait cadeau pour que je ne m'en aille pas.

À cet instant, le substitut se souleva de nouveau et demanda la permission de poser encore quelques questions.

— Je voudrais savoir, — dit-il d'abord, — combien de temps la prévenue est restée dans la chambre du marchand Smielkov ?

De nouveau une terreur subite s'empara de la Maslova. Promenant son regard inquiet du substitut sur le président, elle répondit, très vite :

— Je ne me rappelle pas. Un certain temps.

— Ah ! et la prévenue a-t-elle également oublié si, en sortant de chez le marchand Smielkov, elle est entrée quelque autre part, dans l'hôtel ?

La Maslova réfléchit un moment.

— Dans la chambre voisine, qui était vide, j'y suis entrée ! — répondit-elle.

— Et pourquoi donc y êtes-vous entrée ? — demanda le substitut, se retournant tout d'un coup et s'adressant directement à elle.

— C'était pour me rajuster et pour attendre le fiacre.

— Kartymkine est-il entré aussi dans la chambre avec la prévenue, oui ou non ?

— Il y est entré aussi.

— Et pourquoi y est-il entré ?

— Il y avait encore de la fine champagne dans la bouteille, nous l'avons bue ensemble.

— Et la prévenue a-t-elle parlé de quelque chose avec Simon ?

— Je n'ai parlé de rien. Tout ce qu'il y a eu, je l'ai dit ! — déclara-t-elle.

— Je n'ai rien de plus à demander, — dit le substitut au président ; après quoi il se mit à inscrire précipitamment, dans l'esquisse de son discours, que la prévenue avait avoué elle-même être entrée dans une chambre vide avec son complice.

Un silence suivit.

— Vous n'avez rien de plus à dire ?

— Tout ce qu'il y avait, je l'ai dit, — répéta la Maslova. Puis elle soupira et se rassit.

Alors le président nota quelque chose sur ses papiers, écouta une communication que lui faisait à l'oreille un des assesseurs, déclara que la séance serait suspendue pendant vingt minutes, se leva en hâte, et sortit de la salle.

L'assesseur qui lui avait parlé était le juge à la grande barbe, avec de bons gros yeux : ce magistrat se sentait l'estomac légèrement dérangé, et il avait exprimé le désir de prendre un cordial. C'est à cet effet que le président avait suspendu la séance.

Tout de suite après le président et les juges, les jurés se levèrent également, et se retirèrent dans leur chambre de délibérations, avec l'agréable impression d'avoir déjà accompli une bonne partie de l'œuvre sacrée dont la société les avait chargés.

Nekhludov, aussitôt entré dans la chambre du jury, s'assit devant la fenêtre et se mit à rêver.

CHAPITRE V

I

Oui, c'était bien Katucha !

Et Nekhludov se rappela les circonstances où il l'avait connue.

Quand il l'avait vue pour la première fois, il venait de finir sa troisième année d'université, et s'était installé chez ses tantes pour préparer à loisir sa thèse. Il passait d'ordinaire ses étés avec sa mère et sa sœur dans le château que possédait sa mère aux environs de Moscou. Mais, cette année-là, sa sœur s'était mariée, et sa mère était allée prendre les eaux à l'étranger. Nekhludov n'avait pu l'accompagner, ayant à écrire sa thèse ; et c'est ainsi qu'il s'était décidé à passer l'été chez ses tantes. Il savait que, dans leur retraite, il trouverait le calme nécessaire pour son travail, sans que rien vînt l'en distraire ; il savait aussi que ses tantes l'aimaient beaucoup, et lui-même il les aimait, il aimait la simplicité de leur vie à l'ancienne mode.

Il était alors dans la disposition enthousiaste d'un jeune homme qui, pour la première fois, reconnaît de ses propres yeux toute la beauté et toute l'importance de la vie ; qui, tout en se rendant compte de la gravité de l'œuvre imposée à l'homme dans cette vie, conçoit la possibilité pour lui de travailler immédiatement à sa réalisation, et qui se voue à cette réalisation non seulement avec l'espoir, mais avec la certitude d'atteindre au plus haut degré de la perfection telle qu'il l'imagine. Il avait lu, peu de temps auparavant, les écrits sociologiques de Spencer et de Henry George, et l'impression qu'il en avait reçue avait été d'autant plus forte que les questions qu'il y voyait traitées le touchaient directement, sa mère étant propriétaire d'un domaine considérable. Son père, en vérité, n'avait pas eu de fortune, mais sa mère avait apporté en dot environ dix mille arpents de terre, dont la

plus grande partie, un jour, devait lui revenir. Et voici que, pour la première fois, il découvrait tout ce qu'avait de cruel et d'injuste le régime de la propriété territoriale particulière !

Et comme, par nature, il était de ceux pour qui le sacrifice accompli au nom d'un besoin moral constitue une vraie jouissance, il avait aussitôt décidé de renoncer pour sa part au droit de propriété territoriale, et de donner aux paysans tout ce que, dès lors, il possédait, c'est-à-dire le petit domaine qu'il avait hérité de son père. C'était d'ailleurs dans le même esprit qu'était conçue sa thèse : il y avait pris pour sujet la Propriété foncière.

La vie qu'il menait, à la campagne, chez ses tantes, était des plus régulières. Il se levait très tôt, parfois dès cinq heures du matin, il allait se baigner dans la petite rivière qui coulait au pied des collines, puis il revenait vers la vieille maison, à travers les prés encore tout mouillés de rosée. Après son déjeuner, tantôt il travaillait à sa thèse, tantôt, au lieu de lire ou d'écrire, il sortait de nouveau et errait par les champs jusque vers onze heures. Avant le dîner, il faisait un somme dans un coin du jardin ; pendant le dîner, il amusait et charmait ses tantes par son intarissable gaieté ; puis il montait à cheval ou se promenait en barque ; et, le soir, ou bien il se remettait à lire, ou bien il restait dans le salon avec ses tantes et apprenait d'elles à faire des réussites. Et souvent, la nuit, surtout dans les nuits de lune, il ne pouvait pas dormir, tenu en éveil par la juvénile joie de vivre qui était en lui ; il marchait alors dans le jardin, jusqu'à l'aube, laissant libre cours à sa rêverie.

Telle avait été, calme et heureuse, sa vie durant le premier mois de son séjour chez ses tantes ; et pas une fois, durant tout ce mois, il n'avait même fait attention à la jeune fille qui vivait auprès de lui, à demi pupille de ses tantes, à demi femme de chambre, à cette souple, légère, Katucha, avec ses yeux noirs. Élevé sous l'aile de sa mère, il gardait encore, à dix-neuf ans, l'innocente ingénuité d'un enfant. Il ne rêvait des femmes qu'au point de vue du mariage ; et toutes celles qui, suivant lui, ne pouvaient pas se marier avec lui, n'étaient pas pour lui des femmes, mais simplement des « gens ».

Or, dans ce même été, la veille de l'Ascension, une dame du voisinage vint en visite chez les deux vieilles demoiselles, accompagnée de ses enfants et d'un jeune peintre de race paysanne, un ami de son fils. Après le thé, les jeunes gens organisèrent une partie de courses sur un pré qui s'étendait

devant la maison, et dont l'herbe avait été récemment fauchée. Katucha fut invitée à prendre part au jeu, et un moment arriva où Nekhludov eut à courir avec elle. Elle était charmante, et, comme tout le monde, il avait plaisir à la voir ; mais l'idée ne lui venait pas qu'entre elle et lui pût s'établir aucune relation plus intime.

Ils devaient courir en se tenant par la main, suivant la règle du jeu : et c'était le jeune peintre qui devait essayer de les rattraper. « Oh ! pensa celui-ci, j'aurai de la peine à rejoindre ces deux-là ! » Il courait cependant fort bien, sur ses jambes de moujik, courtes et un peu tordues, mais solidement musclées.

— Une ! Deux ! Trois ! — Il donna le signal en frappant trois fois ses mains l'une contre l'autre. Katucha, souriante, se rapprocha de Nekhludov, lui prit la main, d'un robuste mouvement de sa petite main, et s'élança légèrement sur la gauche ; on entendait le froufrou de son jupon empesé.

Nekhludov, lui aussi, était bon coureur. Et comme il tenait, lui aussi, à ne pas se laisser attraper par le peintre, il eut vite fait de devancer Katucha et de se trouver au bout du pré. Arrivé là, il se retourna et vit que le peintre poursuivait Katucha ; mais elle, jouant des jambes, lui échappait et s'éloignait toujours davantage vers la gauche. Il y avait là un bouquet de sureaux derrière lequel on avait convenu qu'on ne courrait pas ; mais Katucha y courut, pour ne pas être prise, et Nekhludov, son partenaire, se mit en devoir de l'y aller rejoindre.

Il avait oublié que, tout contre le bouquet de sureaux, se trouvait un fossé recouvert d'orties. Il trébucha, se piqua les mains, s'humecta de la rosée qui déjà avait paru sur les feuilles, à l'approche du soir, et il tomba dans le fossé ; mais aussitôt il se releva en riant, et, d'un saut, se trouva derrière les sureaux.

Katucha, sans cesser de sourire de ses grands yeux noirs, s'élança au-devant de lui. Ils se rencontrèrent et se tendirent la main.

— Qu'est-ce que c'est donc ? Vous avez buté ? — lui demanda-t-elle en fixant sur lui ses grands yeux souriants, tandis que, d'une main, elle rajustait les mèches de cheveux qui s'étaient échappées de sa natte.

— J'avais tout à fait oublié ce fossé ! — répondit Nekhludov. Il souriait aussi et continuait à la tenir par la main. Et comme elle se rapprochait de lui,

soudain, sans qu'il sût comment, il lui serra fortement la main et la baisa sur la bouche.

D'un mouvement rapide, la jeune fille dégagea sa main et fit quelques pas en arrière. Elle cueillit deux branches de sureau, les appuya contre ses joues brûlantes pour les rafraîchir et, agitant les bras, courut rejoindre les autres joueurs.

Dès ce moment, les relations entre Nekhludov et Katucha changèrent. Les deux jeunes gens se trouvèrent désormais dans la situation où se trouvent un jeune garçon et une jeune fille, également naïfs, innocents, et qui se sentent attirés l'un vers l'autre.

Aussitôt que Katucha entrait dans la chambre où était Nekhludov, aussitôt que de loin il apercevait sa robe rose et son tablier blanc, c'est comme si tout pour lui, aussitôt, s'ensoleillait : tout lui paraissait intéressant, gai, important ; la vie lui devenait une joie. Et elle, de son côté, elle éprouvait la même impression. Et ce n'était pas seulement la présence, l'approche de Katucha qui agissait ainsi sur Nekhludov : la pensée même de l'existence de Katucha le remplissait de bonheur ; et elle, de son côté, elle rayonnait de bonheur à la pensée qu'il existait. Et si, par hasard, Nekhludov avait reçu de sa mère une lettre qui l'avait chagriné ; si son travail ne marchait pas bien, s'il ressentait un accès de ces tristesses vagues que connaissent tous les jeunes gens, il songeait à Katucha, et toute sa peine aussitôt s'enfuyait.

Katucha avait beaucoup à faire dans la maison, mais elle travaillait vite ; et, dans ses instants de loisir, elle aimait à lire. Nekhludov lui prêta des romans de Dostoïevsky et de Tourguenef ; l'Antchar, de Tourguenef, surtout, l'enchanta.

Plusieurs fois par jour, ils échangeaient quelques paroles en se rencontrant dans le corridor, sur le perron, et dans la cour ; et parfois ils se rejoignaient à l'office, en compagnie de la vieille gouvernante des deux demoiselles, Matrena Pavlovna : Nekhludov y venait goûter et prendre le thé. Et ces entretiens, en présence de Matrena Pavlovna, leur étaient à tous deux d'une exquise douceur. Mais quand, au contraire, ils étaient seuls dans la salle, la conversation n'allait pas aussi bien. Tout de suite leurs yeux se mettaient à parler de choses tout autres, et infiniment plus intéressantes pour

eux, que ce que disaient leurs lèvres ; et leurs lèvres se taisaient, et un sentiment de gêne les envahissait, et ils se hâtaient de se séparer.

Ces relations nouvelles se prolongèrent entre eux tout le temps que Nekhludov resta chez ses tantes. Et les tantes s'aperçurent de ces relations : elles s'en inquiétèrent et crurent même devoir en informer, dans une de leurs lettres, leur belle-sœur, la mère du jeune homme. La tante Marie Ivanovna craignait que Dimitri n'eût une liaison galante avec Katucha : crainte bien vaine, car Nekhludov n'avait aucune idée d'une liaison de ce genre. Il aimait Katucha, mais d'un amour absolument ingénu ; et cet amour même aurait suffi à le préserver d'une chute, aussi bien qu'elle. Non seulement il ne désirait point la posséder, mais il n'en eût pas admis la possibilité. La seconde tante, Sophie Ivanovna, d'un tour d'esprit plus poétique, craignait que Dimitri, avec son caractère entier et résolu, n'eût un jour la pensée d'épouser la jeune fille, malgré ses origines et sa condition. Et cette crainte était, en fait, beaucoup plus fondée que celle de l'autre tante. Car, lorsque Marie Ivanovna, ayant mandé son neveu près d'elle, se mit à lui faire entendre, avec mille précautions, que ses relations avec Katucha lui déplaisaient, et quand elle eut ajouté, par manière d'argument, que c'était mal agir de rendre amoureuse de soi une jeune fille avec laquelle on ne pouvait pas se marier, il répondit, d'un ton décidé :

— Et pourquoi donc ne pourrais-je pas me marier avec Katucha ?

En réalité, jamais il n'avait songé à la possibilité de ce mariage. Il était tout imprégné de ce sentiment d'exclusivisme aristocratique qui défend aux hommes de sa condition de prendre pour femmes des jeunes filles telles que Katucha. Mais, à la suite de son entretien avec sa tante, il s'avisa que, en somme, on pouvait se marier avec Katucha. Et cette pensée fut même bien près de lui plaire. Avec l'élan de sa jeunesse, il aimait les opinions radicales. Il avait plaisir à se dire : « Après tout, Katucha est une femme comme les autres. Si je l'aime, pourquoi ne l'épouserais-je pas ? »

Il ne s'arrêta pas, cependant, à cette pensée, car, tout en sentant qu'il aimait Katucha, il avait la certitude qu'il trouverait plus tard, dans la vie, une autre femme qui lui était destinée, une femme qu'il aimerait plus encore, et dont il serait plus aimé. Et il était convaincu que ce qu'il éprouvait pour Katucha n'était qu'une image réduite de ce qu'il éprouverait plus tard, quand

il aurait rencontré cette femme extraordinaire, — résumé de toute perfection, — que l'avenir ne pouvait manquer de lui tenir en réserve.

Mais le jour de son départ, lorsqu'il vit Katucha debout sur le perron à côté de ses tantes, lorsqu'il vit fixés tendrement sur lui les grands yeux noirs de la jeune fille, tout remplis de larmes, il eut l'impression nette que, ce jour-là, s'achevait pour lui quelque chose de très beau, de très précieux, et qui jamais ne se renouvellerait plus. Et il se sentit pris d'une profonde tristesse.

— Adieu, Katucha, et merci pour tout ! — lui dit-il tout bas, derrière le dos de ses tantes, avant de monter dans la voiture qui devait l'emmener.

— Adieu, Dimitri Ivanovitch ! — dit-elle de sa voix chantante. Après quoi, faisant effort pour retenir les larmes qui commençaient à couler de ses yeux, elle s'enfuit dans l'antichambre afin de pouvoir pleurer à son aise.

II

Trois années se passèrent sans que Nekhludov revît Katucha. Et quand, après ces trois années, il la revit, pendant un arrêt qu'il fit chez ses tantes en allant rejoindre son régiment, — car il venait d'être nommé officier dans la garde, — c'était désormais un homme tout autre que celui qui naguère avait eu avec la jeune fille ces naïves relations d'amour.

Naguère il était un jeune homme loyal et désintéressé, toujours prêt à s'abandonner tout entier à ce qu'il croyait être le bien ; à présent, il n'était plus qu'un égoïste et un débauché, ne se préoccupant que de son plaisir personnel. Naguère, le monde lui apparaissait comme une énigme qu'il s'efforçait de déchiffrer avec un enthousiasme joyeux ; à présent, tout, dans le monde, était pour lui simple et clair ; tout lui semblait subordonné aux conditions de sa vie personnelle. Naguère, il tenait pour important et nécessaire de communier avec la nature et avec les hommes qui avaient vécu, pensé et senti avant lui, les philosophes et les poètes du passé ; à présent, il tenait pour important et nécessaire d'être en communion avec ses camarades et de se conformer aux habitudes mondaines de sa caste.

Naguère, il voyait dans la femme une créature mystérieuse et charmante, dont le charme venait de son mystère même ; à présent, la femme, toute femme, — à l'exception de ses parentes et des femmes de ses amis,— avait à ses yeux un sens très précis et très défini : elle n'était pour lui que l'instrument d'une jouissance que déjà il connaissait, et qui lui plaisait entre toutes. Naguère, il n'avait nul besoin d'argent ; il dépensait à peine la troisième partie de la pension que lui donnait sa mère ; il pouvait renoncer à l'héritage paternel et le donner aux paysans : à présent, il n'avait plus assez des 1.500 roubles par mois que sa mère lui donnait ; et déjà des explications désagréables s'étaient plus d'une fois produites, entre sa mère et lui, pour des questions d'argent.

Et cette transformation si profonde, qui s'était accomplie en lui, venait simplement de ce qu'il avait cessé de croire en lui-même et s'était mis à croire dans les autres. Et s'il avait cessé de croire en lui-même pour se mettre à ne plus croire que dans les autres, la cause en était dans ce que vivre en croyant en soi-même lui paraissait trop difficile : pour vivre en croyant en soi-même, en effet, il lui fallait se décider non pas au profit de sa personne égoïste, uniquement préoccupée du plaisir, mais au contraire presque toujours contre les intérêts de cette personne ; tandis que, à vivre en croyant dans les autres, il n'avait besoin de rien décider, tout se trouvant décidé d'avance et toujours décidé au profit de sa personne. Bien plus, en croyant en soi, il s'exposait sans cesse à la désapprobation des hommes ; tandis qu'en croyant dans les autres il était certain de s'attirer l'éloge du monde qui l'entourait.

Ainsi, quand Nekhludov se préoccupait de la vérité, de la destinée de l'homme, de la richesse et de la pauvreté, tous ceux qui l'entouraient jugeaient ces préoccupations déraisonnables et souvent ridicules ; sa mère, ses tantes, l'appelaient, avec une douce ironie, « notre cher philosophe » ; et quand, au contraire, il lisait des romans, quand il racontait des anecdotes scabreuses, quand il rapportait des détails sur le vaudeville que venait de jouer le Théâtre-Français, tout le monde l'approuvait et le trouvait charmant. Quand, croyant de son devoir de modérer ses besoins, il portait un veston de l'année précédente, ou s'abstenait de boire du vin, tout le monde l'accusait de se singulariser, de chercher, par vanité, à paraître original ; mais quand, au contraire, il dépensait pour ses plaisirs plus d'argent qu'il n'en avait, quand il

chassait, quand il offrait des dîners fins, tout le monde l'approuvait ; et comme il s'était mis en tête d'orner son cabinet avec un luxe particulier, chacun s'était empressé de lui donner des objets de prix. Quand il était chaste, et exprimait le désir de le rester jusqu'à son mariage, toute sa famille tremblait pour sa santé ; et sa mère, que la seule pensée qu'il pût se marier avec Katucha remplissait de terreur, sa mère, loin de s'attrister, s'était presque réjouie en apprenant qu'il venait de ravir une certaine dame française à un de ses camarades. Enfin, quand Nekhludov avait donné aux paysans le petit bien qui lui venait de son père, et cela parce qu'il considérait comme injuste de posséder de la terre, sa décision avait terrifié sa famille et lui avait valu, de la part de son entourage, des reproches et des railleries sans fin. On n'avait pas cessé de lui répéter que le don qu'il avait fait aux paysans, au lieu de les enrichir, les avait appauvris, qu'ils avaient établi dans leur village trois cabarets, et avaient complètement renoncé au travail. Mais quand, au contraire, Nekhludov, étant entré dans la garde et se trouvant admis dans la société la plus aristocratique, avait commencé à dépenser tant d'argent que sa mère avait dû prendre une avance sur son capital, la vieille princesse s'était bien un peu fâchée, mais au fond de son cœur elle s'était réjouie, trouvant naturel et bon que la jeunesse jetât sa gourme, sans parler du plaisir qu'elle avait à voir son fils se dissiper en si brillante compagnie.

Dans les premiers temps, Nekhludov avait lutté contre cette nouvelle manière de vivre ; mais la lutte lui était très difficile parce que tout ce qu'il tenait pour bon, quand il croyait en soi-même, était considéré par les autres comme mauvais et déraisonnable, tandis que, inversement, tout ce qui lui semblait mauvais passait pour excellent aux yeux de son entourage. De telle sorte que Nekhludov avait fini par céder : il avait cessé de croire en lui-même et s'était mis à croire dans les autres. Et d'abord ce renoncement à soi-même lui avait coûté ; mais cette première impression n'avait pas duré ; il avait commencé à fumer, à boire du vin, et il avait même fini par ressentir un vrai soulagement à la pensée qu'il n'avait plus désormais à s'inquiéter que du jugement des autres.

Et dès lors Nekhludov, avec sa nature passionnée, s'était livré tout entier à cette vie nouvelle, que menait tout son entourage ; et il avait complètement étouffé en lui la voix qui réclamait quelque chose de différent. Ce changement avait commencé en lui quand il était arrivé à Saint-Pétersbourg :

il s'était achevé lors de son entrée dans le corps de la garde.

— Nous sommes prêts à sacrifier notre vie ; et, par suite, la vie que nous menons, cette vie insouciante et gaie, non seulement est excusable, mais est encore indispensable pour nous. Aussi serions-nous insensés d'en mener une autre !

Ainsi raisonnait inconsciemment Nekhludov, durant cette période de sa vie ; et il jouissait de se sentir affranchi de toutes les contraintes morales qu'il s'était imposées dans sa jeunesse ; et il ne cessait point de s'entretenir dans un véritable état de folie égoïste.

C'est dans cet état qu'il se trouvait lorsque, trois ans après sa première rencontre avec Katucha, et au moment où il allait partir pour la guerre contre les Turcs, il revint de nouveau dans la maison de ses tantes.

III

Nekhludov avait plusieurs motifs pour s'arrêter chez ses tantes. D'abord leur domaine se trouvait sur la route qu'il devait suivre pour rejoindre son régiment ; puis les deux vieilles demoiselles lui avaient instamment demandé de venir les voir en passant ; mais surtout il avait lui-même tenu à revoir Katucha. Peut-être avait-il d'avance, au fond de son âme, un mauvais dessein à l'égard de la jeune fille, un dessein que lui dictait l'homme nouveau qui était né en lui ; mais en tout cas il ne se l'avouait pas, et l'unique dessein qu'il s'avouait était de se retrouver dans les lieux où il avait été si heureux avec elle, et de la revoir, et de revoir ses tantes, personnes un peu ridicules, mais bonnes et aimables, et qui l'avaient toujours entouré d'une atmosphère de tendresse et d'admiration.

Il arriva dans les derniers jours de mars, un matin de vendredi saint, en plein dégel, sous une pluie battante, de sorte qu'en approchant de la maison il se sentait mouillé et transi, mais vaillant et très en train, comme il était toujours à cette époque de sa vie.

« Pourvu qu'elle y soit encore ! » — pensait-il en pénétrant dans la cour, toute remplie de neige fondue, et en apercevant la vieille maison de briques qu'il connaissait si bien. — « Si je pouvais la voir apparaître, là, sur le seuil, pour me recevoir ! »

Sur le seuil apparurent deux servantes, pieds nus, les jupes retroussées, portant des seaux, et évidemment occupées à laver le plancher. Mais de Katucha nulle trace ; et Nekhludov vit seulement s'avancer au-devant de lui le vieux Tikhon, le valet de chambre, en tablier lui aussi, qui venait, sans doute, de s'interrompre de quelque nettoyage. Dans le salon, il fut reçu par Sophie Ivanovna, vêtue d'un manteau jaune et coiffée d'un bonnet.

— Ah ! comme c'est gentil à toi d'être venu ! — dit Sophie Ivanovna en l'embrassant. — Marie est un peu souffrante ; elle s'est fatiguée, ce matin, à l'église. Nous nous sommes confessées.

— Bonjour, tante Sonia, — dit Nekhludov en lui baisant la main. — Excusez-moi, je vous ai mouillée !

— Va vite te changer dans ta chambre ! Tu es tout trempé. Et voilà que tu as déjà des moustaches !… Katucha ! Katucha ! vite, qu'on lui prépare du café !

— Tout de suite ! — répondit, du corridor, une voix chantante. Et le cœur de Nekhludov battit joyeusement. C'était elle ! Elle était encore là ! Et, au même instant, le soleil se montra entre les nuages.

Gaîment Nekhludov suivit Tikhon, qui le conduisit dans la même chambre où il avait autrefois logé. Il aurait bien voulu questionner le vieux valet sur Katucha, lui demander comment elle allait, ce qu'elle devenait, si elle était fiancée. Mais Tikhon était à la fois si respectueux et si digne, il insistait si fort pour verser lui-même l'eau de l'aiguière sur les mains de Nekhludov, que celui-ci n'osa point le questionner sur la jeune fille, et se borna à lui demander des nouvelles de ses petits-enfants, du vieux cheval, du chien de garde Polkan. Tout le monde était en vie, tout le monde allait bien, à l'exception de Polkan, qui avait pris la rage l'année précédente.

Nekhludov était en train de changer de vêtements, lorsqu'il entendit un pas léger dans le corridor ; et l'on frappa à la porte. Nekhludov reconnut et le pas et la manière de frapper ; elle seule marchait, elle seule frappait de cette

façon ! Il se hâta de jeter sur ses épaules son manteau tout trempé ; puis il cria : « Entrez ! »

C'était elle, Katucha, toujours la même, mais plus jolie encore, plus charmante qu'autrefois. Comme autrefois, ses yeux noirs brillaient avec un sourire ingénu ; et, comme autrefois, elle avait un tablier blanc d'une propreté exquise. Elle venait lui apporter, de la part de ses tantes, un savon parfumé dont on avait à l'instant décacheté l'enveloppe, et aussi deux serviettes, une grande de toile fine, et une autre de coton rugueux pour les mains. Et le savon, à peine sorti de son enveloppe, et les serviettes, et Katucha elle-même, tout cela était également propre, frais, intact, charmant.

— Heureuse arrivée à vous, Dimitri Ivanovitch ! — dit-elle, non sans effort ; et une rougeur envahit son visage. — Je te salue !… Je vous salue !… — Il ne savait s'il devait lui dire « tu » ou « vous » ; et lui aussi il se sentit rougir. — Vous allez bien ?

— Mais oui, Dieu merci ! Ce sont vos tantes qui vous envoient votre savon préféré, à la rose, — reprit-elle, en déposant le savon sur la table, et en étalant les serviettes sur le dossier d'une chaise.

— Dimitri Ivanovitch a apporté le sien ! — fit remarquer Tikhon, d'un ton solennel, en désignant du doigt à la jeune fille le grand nécessaire aux fermoirs d'argent que Nekhludov avait ouvert sur la table, et qui était rempli d'une foule de flacons, de brosses, de poudres, de parfums et d'instruments de toilette.

— Dites bien à mes tantes que je les remercie. Et comme je suis heureux d'être venu ! — ajouta Nekhludov, sentant que, dans son âme, tout était soudain redevenu doux et clair comme autrefois.

Pour toute réponse, elle sourit, et elle sortit de la chambre.

Les deux tantes, qui avaient toujours adoré Nekhludov, l'accueillirent cette fois avec plus d'empressement encore que de coutume. Dimitri allait à la guerre : il pouvait être blessé, tué ! Cela bouleversait les deux vieilles demoiselles.

Nekhludov n'avait eu d'abord l'intention que de rester durant une journée ; mais, dès qu'il revit Katucha, il décida de passer encore près d'elle

le jour de Pâques, et il télégraphia à son camarade Chembok, à qui il avait donné rendez-vous à Odessa, pour le prier de venir plutôt le rejoindre chez ses tantes.

Dès le premier instant où il avait revu Katucha, Nekhludov avait senti se réveiller en lui ses impressions d'autrefois. Comme autrefois, il ne pouvait sans émotion voir le tablier blanc de la jeune fille ; il ne pouvait entendre sans plaisir sa voix, son rire, le bruit de ses pas ; il ne pouvait subir de sang-froid le regard de ses yeux noirs, surtout quand elle souriait ; comme autrefois, il ne pouvait, sans être troublé, voir comment elle rougissait en sa présence. De nouveau, il se sentait amoureux, mais non plus de la même façon qu'autrefois, où son amour était pour lui un mystère, où il n'osait pas s'avouer à lui-même qu'il était amoureux, où il était convaincu qu'on ne pouvait aimer qu'une fois ; maintenant il savait qu'il était amoureux, et il s'en réjouissait, et il savait aussi, tout en essayant de n'y point penser, en quoi consistait cet amour et ce qui en pouvait résulter.

En Nekhludov, comme en tout homme, il y avait deux hommes. Il y avait l'homme moral, disposé à ne chercher son bien que dans le bien des autres ; et il y avait l'homme animal, ne cherchant que son bien individuel et prêt à sacrifier pour lui le bien du monde entier. Et dans l'état de folie égoïste où il se trouvait à ce moment de sa vie, l'homme animal avait pris le dessus en lui, au point d'étouffer complètement l'autre homme. Mais, quand il eut revu Katucha, et que ses anciens sentiments pour elle se furent de nouveau éveillés en lui, l'homme moral releva la tête et réclama ses droits. De sorte que, durant toute cette journée et la suivante, une lutte incessante se livra au-dedans de lui. Il savait, dans le secret de son âme, que son devoir était de partir ; il savait qu'il faisait mal de prolonger son séjour chez ses tantes ; il savait que rien de bon ne pourrait en résulter ; mais il éprouvait tant de plaisir et de bonheur qu'il refusait d'entendre la voix de sa conscience, et qu'il restait.

Le samedi soir, veille de Pâques, le prêtre, avec le diacre et le sacristain, vint bénir les pains, suivant l'usage ; ils avaient eu grand'peine, racontaient-ils, à traverser en traîneau les mares produites par le dégel, le long des trois verstes qui séparaient l'église de la maison des vieilles demoiselles. Nekhludov assista à la cérémonie, avec ses tantes et tous les domestiques. Il

ne cessait pas de considérer Katucha, qui se tenait près de la porte, le vase d'encens en main. Et, ayant échangé trois baisers, suivant la coutume, avec le prêtre, puis avec ses tantes, il était sur le point de rentrer dans sa chambre, lorsqu'il entendit dans le corridor la voix de Matréna Pavlovna, la vieille gouvernante, disant qu'elle se préparait à se rendre à l'église avec Katucha, pour assister à la messe de nuit et à la bénédiction des pains. — « J'irai, moi aussi ! » se dit Nekhludov.

Impossible de songer à faire le trajet en voiture, ni en traîneau. Nekhludov fit seller le vieux cheval qui, jadis, lui servait pour ses promenades ; il revêtit son brillant uniforme, endossa son manteau d'officier ; et, sur la vieille bête trop nourrie, alourdie, et qui ne cessait pas de hennir, dans la nuit, à travers la neige et la boue, il se rendit à l'église du village.

IV

Cette messe de nuit devait rester toujours, pour Nekhludov, un des plus doux et des plus forts souvenirs de sa vie.

Quand, après une longue course dans les ténèbres qu'éclairait seulement, par places, la blancheur de la neige, il pénétra enfin dans la cour de l'église, le service était déjà commencé.

Les paysans, reconnaissant dans le cavalier le neveu de Marie Ivanovna, le conduisirent dans un endroit sec ou il pût descendre, emmenèrent son cheval, et lui ouvrirent la porte de l'église. L'église était déjà pleine de monde.

Sur la droite se tenaient les hommes. Les vieux, en vestes qu'eux-mêmes avaient cousues, les jambes entourées de bandes de toile blanche ; les jeunes, en vestes de drap neuves, une écharpe claire autour des reins, de grandes bottes aux pieds. Sur la gauche se tenaient les femmes, la tête couverte de fichus de soie, vêtues de camisoles de velours, avec des manches rouge vif et des jupes bleues, vertes, rouges, les pieds chaussés de souliers ferrés. Les plus vieilles s'étaient placées dans le fond, modestement, avec leurs fichus

blancs et leurs vestes grises. Et entre elles et les femmes plus jeunes s'étaient rangés les enfants, en grande toilette.

Les hommes faisaient des signes de croix ; les femmes, surtout les vieilles, les yeux obstinément fixés sur l'icône entourée de cierges, appuyaient tour à tour, d'une pression vigoureuse, leurs doigts repliés sur leur front, leurs deux épaules, et leur ventre, tandis que leurs lèvres ne cessaient de murmurer des prières. Les enfants, imitant les grandes personnes, priaient avec zèle, surtout quand ils sentaient les regards de leurs parents arrêtés sur eux. L'iconostase d'or étincelait de lumière, ayant autour d'elle de grands cierges enveloppés d'or. Le candélabre, lui aussi, était tout garni de cierges. Et des deux chœurs s'élevaient les chants joyeux des chanteurs de bonne volonté ; le mugissement des basses s'alliait au soprano aigu des enfants.

Nekhludov s'avança dans l'église. Au milieu se tenait l'aristocratie. Il y avait là un propriétaire avec sa femme et son fils, ce dernier habillé en matelot ; il y avait le stanovoï, le télégraphiste, un marchand chaussé de bottes à hautes tiges, la staroste avec sa médaille, et, à droite de l'ambon, derrière la femme du propriétaire, se tenait Matrena Pavlovna, vêtue d'une robe de couleurs changeantes, les épaules recouvertes d'un châle rayé. Katucha était près d'elle. Elle était en robe blanche avec un corsage plissé. Une ceinture bleue entourait sa taille, et Nekhludov vit qu'elle avait mis un nœud rouge dans ses cheveux noirs.

Tout avait un air de fête ; tout était solennel, gai et beau : et le prêtre avec sa chasuble d'argent traversée d'une croix d'or, et le diacre et le sacristain avec leurs étoles brodées d'or et d'argent, et les chants joyeux des chantres amateurs, et la façon dont, à tout instant, le prêtre levait un cierge pour bénir l'assistance, et la façon dont tout le monde répétait, d'instant en instant : « Christ est ressuscité ! Christ est ressuscite ! » Tout cela était beau, mais plus belle que tout cela était Katucha, avec sa robe blanche et sa ceinture bleue, et son nœud rouge dans ses cheveux noirs.

Nekhludov sentait que, sans se retourner, elle le voyait. Il passa près d'elle pour aller vers l'autel. Il n'avait rien à lui dire, mais il imagina pourtant de lui dire, en passant près d'elle :

— Ma tante vous prévient qu'on ne soupera qu'après la seconde messe.

Le jeune sang de Katucha, comme toujours quand elle apercevait Nekhludov, se répandit sur son visage, et ses yeux noirs s'arrêtèrent sur lui, souriants et heureux.

— Oui, je sais, — répondit-elle.

Dans cet instant, le sacristain, qui traversait la foule pour faire la quête, passa près de Katucha et, sans la voir, la frôla de son étole. Il avait voulu, par déférence, s'écarter devant Nekhludov, et c'est ainsi qu'il avait frôlé Katucha. Mais Nekhludov fut stupéfait de voir que ce sacristain ne comprenait pas que tout ce qui se faisait dans l'église, tout ce qui se faisait dans le monde, ne se faisait que pour Katucha, et qu'elle seule ne pouvait pas rester inaperçue, puisqu'elle était le centre de l'univers entier. C'est pour elle que brillait de l'or de l'iconostase, pour elle que brûlaient les cierges du candélabre ; c'est pour elle que s'élevaient tous ces chants joyeux : « La Pâque du Seigneur ! hommes, réjouissez-vous ! » Et tout ce qu'il y avait de bon et de beau sur la terre n'était que pour elle. Et Katucha, sans doute, devait comprendre que tout cela était pour elle. C'est ce que sentait Nekhludov quand il voyait les formes gracieuses de la jeune fille, dessinées par la robe blanche, et ce visage plein d'une joie recueillie, dont l'expression lui disait que tout ce qui chantait en lui devait chanter aussi en elle.

Dans l'intervalle qui séparait la première messe de la seconde, Nekhludov sortit de l'église. La foule s'écartait devant lui et le saluait. Les uns le reconnaissaient, d'autres demandaient : « Qui est-ce ? » Sur le parvis il s'arrêta. Les mendiants l'entourèrent : il leur distribua toute la petite monnaie qu'il put trouver dans ses poches, et il se mit à descendre l'escalier de la cour.

Déjà la nuit était devenue plus claire, mais le soleil ne paraissait pas encore. La foule, sortant de l'église, envahissait le parvis et la cour ; mais Katucha ne se montrait toujours pas, et Nekhludov revint en arrière, pour l'attendre.

La foule continuait à sortir ; les dalles résonnaient sous les clous des chaussures. Un vieillard à la tête branlante, l'ancien cuisinier de Marie Ivanovna, arrêta Nekhludov, l'embrassa trois fois ; puis sa femme, une petite vieille toute ridée, lui tendit un œuf peint en jaune safran[1]. Derrière eux s'approcha en souriant un jeune et musculeux moujik, vêtu d'une veste neuve

avec une ceinture verte.

— Christ est ressuscité ! — dit-il avec un bon sourire dans ses yeux ; et, passant ses bras au cou de Nekhludov, il le baisa trois fois en pleine bouche, lui chatouillant le visage de sa petite barbe frisée, en même temps qu'il l'imprégnait de son odeur de moujik.

Pendant que Nekhludov, après s'être laissé embrasser par le moujik, recevait de lui un œuf peint en couleur cannelle, il vit sortir de l'église la robe changeante de Matrena Pavlovna, et puis la chère petite tête noire avec le nœud rouge.

Katucha l'aperçut tout de suite, à travers la foule qui les séparait ; et il vit que, de nouveau, elle rougissait.

Arrivée sur le parvis, elle s'arrêta pour donner des sous aux mendiants. Un des mendiants, un malheureux qui avait une grande plaie rouge à la place du nez, s'approcha d'elle. Elle prit quelque chose dans sa robe ; puis, s'avançant vers lui, sans aucun signe de répulsion, trois fois elle l'embrassa. Et tandis qu'elle embrassait le mendiant, ses yeux rencontrèrent ceux de Nekhludov. C'était comme s'ils lui eussent demandé : « Est-ce bien ce que je fais là ? — Mais oui, bien-aimée, tout est bien, tout est beau, je t'aime ! »

Les deux femmes descendirent les marches, et Nekhludov alla au-devant d'elles. Il n'avait pas l'intention de leur souhaiter la Pâque, mais il ne pouvait s'empêcher d'approcher de Katucha.

— Christ est ressuscité ! — dit Matrena Pavlovna avec un signe de tête, et un sourire, et une voix qui donnaient à entendre que, ce jour-là, tous étaient égaux ; après quoi, s'étant essuyé la bouche avec son mouchoir, elle la tendit au jeune homme.

— En vérité, il est ressuscité ! — répondit Nekhludov, et il l'embrassa.

Il jeta un regard sur Katucha ; elle rougit de nouveau, et s'avança tout contre lui.

— Christ est ressuscité, Dimitri Ivanovitch !

— En vérité, il est ressuscité ! — dit-il. — Ils s'embrassèrent deux fois et s'arrêtèrent, comme pour se demander s'il fallait continuer ; puis aussitôt,

comme s'ils avaient décidé qu'il le fallait, ils s'embrassèrent une troisième fois ; et tous deux sourirent.

— Vous n'allez pas chez le prêtre ? — demanda Nekhludov.

— Non, nous allons attendre ici, Dimitri Ivanovitch, — dit-elle, parlant avec effort.

Sa poitrine se soulevait fiévreusement ; et sans cesse elle le regardait dans les yeux, de ses yeux timides, innocents, et tendres.

Dans l'amour entre l'homme et la femme, il y a toujours une minute où cet amour atteint son plus haut degré, où il n'a plus rien de réfléchi ni rien de sensuel, ou il est l'entière union de deux êtres en un seul. C'est cette minute que Nekhludov avait connue, dans cette nuit de Pâques. Lorsque maintenant, assis dans la salle du jury, il essayait de se rappeler toutes les circonstances où il avait vu Katucha, c'est cette minute qui ressuscitait devant lui, effaçant tout le reste : la petite tête noire soigneusement peignée, avec son nœud rouge, la robe blanche au corsage plissé, la taille mince et la poitrine encore à peine formée, et cette rougeur, et ces yeux noirs brillants, et, dans toute la personne de Katucha, l'expression manifeste de la pureté, comme aussi d'un amour innocent et profond non seulement pour lui, Nekhludov, mais pour tout ce qu'il y avait de beau au monde, et non seulement pour ce qu'il y avait de beau, mais pour tout ce qui existait, pour ce mendiant défiguré qu'elle venait d'embrasser. Cet amour, il le sentait en elle, cette nuit-là, parce qu'il le sentait en lui-même ; et il sentait que cet amour les fondait tous deux en un seul être.

Ah ! s'il avait pu en rester à ce sentiment, éprouvé la nuit de Pâques !

— Oui, tout ce qui s'est passé d'affreux entre nous n'est venu qu'après cette nuit de Pâques ! — songeait-il, assis devant la fenêtre dans la salle du jury.

V

En revenant de l'église, Nekhludov soupa avec ses tantes. Pour se remettre de sa fatigue, suivant une habitude prise au régiment, il but plusieurs verres de vin et d'eau-de-vie. Puis, rentré dans sa chambre, il s'étendit sur son lit, sans se dévêtir, et s'endormit aussitôt. Un coup frappé à la porte le réveilla. À la façon de frapper, il reconnut que c'était elle. Il sauta à bas de son lit en se frottant les yeux :

— Katucha, est-ce toi ? Entre ! — dit-il.

Elle entr'ouvrit la porte.

— On vous appelle pour le déjeuner, — dit-elle.

Elle portait la même robe blanche, mais sans le nœud dans les cheveux. Elle le regardait dans les yeux, et son visage rayonnait, comme si elle lui avait annoncé quelque chose d'extraordinairement joyeux.

— Tout de suite, j'y vais, — répondit-il.

Elle resta une minute encore, sans rien dire. Et brusquement, Nekhludov s'élança vers elle. Mais au même instant elle se retourna, d'un mouvement léger, et s'enfuit dans le corridor.

— Quel sot je suis de ne pas l'avoir retenue ! — se dit Nekhludov. Et il sortit de sa chambre pour la rattraper.

Ce qu'il voulait d'elle, lui-même ne le savait pas. Mais il avait l'impression que, quand elle était entrée dans sa chambre, il aurait dû faire ce que tout le monde faisait en pareille circonstance, et qu'il ne l'avait pas fait.

— Katucha, arrête-toi ! — lui dit-il.

Elle se retourna.

— Qu'y a-t-il ? — demanda-t-elle en cessant de courir.

— Il n'y a rien ; seulement…

Et, faisant effort sur lui-même, et se rappelant comment se comportaient tous les hommes de sa classe, il lui passa le bras autour de la taille.

Elle s'arrêta tout à fait, et le fixa dans les yeux.

— Ce n'est pas bien, Dimitri Ivanovitch, ce n'est pas bien ! — dit-elle,

devenant toute rouge et prête à pleurer. Puis, de sa petite main robuste, elle écarta le bras qui l'avait enlacée.

Nekhludov la lâcha. Il sentit tout à coup une impression non seulement de malaise et de honte, mais de répugnance pour lui-même. Il aurait dû croire en lui-même, à cet instant décisif ; mais il ne comprit pas que cette honte et cette répugnance étaient l'expression du fond de son âme ; et, au contraire, il se figura que c'était sa sottise qui parlait en lui, et que son devoir était de faire comme tout le monde.

De nouveau, il poursuivit Katucha ; de nouveau, il la prit par la taille ; et il lui glissa un baiser dans le cou.

Ce baiser n'avait plus rien de commun avec ceux qu'il lui avait donnés les deux fois précédentes : une première fois derrière le bouquet de sureaux, la seconde fois à l'église, le matin même de ce jour. Son baiser d'à présent avait quelque chose de terrible ; et elle le sentit.

— Que faites-vous ? — s'écria-t-elle d'une voix effrayée. Puis, prenant son élan, elle s'enfuit à toutes jambes. Nekhludov se rendit dans la salle à manger. Ses tantes, en grande toilette, le médecin, et une voisine étaient déjà à table. Tout se passait comme à l'ordinaire, mais dans l'âme de Nekhludov la tempête grondait. Il ne comprenait rien de ce qu'on lui disait, répondait de travers, et ne pensait toujours qu'à Katucha, se rappelant la sensation de ce baiser qu'il lui avait pris. Soudain il entendit son pas dans le corridor ; et dès ce moment il n'entendit plus rien d'autre. Quand elle entra dans la salle, il ne leva pas les yeux sur elle, mais de tout son être il sentait, aspirait sa présence.

Après le dîner, il rentra aussitôt dans sa chambre. Secoué d'émotion, longtemps il marcha de long en large, prêtant l'oreille à tous les bruits de la maison, dans l'attente du pas de Katucha. L'animal, qui vivait en lui, à présent non seulement avait relevé la tête, mais avait complètement foulé aux pieds l'être aimant et loyal qu'avait été Nekhludov durant son premier séjour, qu'il avait été encore le matin de ce même jour, à l'église. Seul, désormais, l'animal régnait dans son âme.

Mais, bien qu'il ne cessât point d'épier la jeune fille, pas une fois, de toute la journée, il ne put se trouver seul avec elle. Évidemment, elle l'évitait. Vers le soir, cependant, elle fut obligée d'entrer dans une chambre voisine de

celle qu'il occupait. Le médecin avait consenti à rester jusqu'au lendemain, et Katucha avait reçu l'ordre de lui préparer une chambre pour la nuit. Quand il entendit ses pas, Nekhludov, marchant sans bruit et retenant son souffle, comme s'il se préparait à commettre un crime, se glissa dans la chambre où elle était entrée.

Katucha avait passé ses deux mains dans une taie d'oreiller et s'apprêtait à y introduire l'oreiller, lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir. Elle se retourna vers Nekhludov et lui sourit ; mais ce n'était plus son sourire confiant et joyeux d'auparavant : c'était un sourire plaintif, épouvanté. Il semblait dire à Nekhludov que ce qu'il faisait là était mal, qu'il ne devrait pas le faire. Et en vérité, pendant une minute, Nekhludov s'arrêta ; la lutte des deux hommes en lui faillit s'engager de nouveau. Une dernière fois, et faiblement, il entendit la voix de son véritable amour pour elle, qui lui parlait d'elle, de ses sentiments à elle, de sa vie à elle. Mais une autre voix lui dit aussitôt : « Prends garde, tu vas laisser échapper ton plaisir ! » Et cette autre voix étouffa la première. D'un pas résolu il marcha vers la jeune fille. Et un sentiment bestial, irrésistible, s'empara de lui.

La tenant embrassée d'une étreinte nerveuse, il l'assit sur le lit et s'assit près d'elle.

— Dimitri Ivanovitch, mon chéri, par grâce, laissez-moi ! — dit-elle d'une voix suppliante. — Voici Matréna Pavlovna qui vient ! — ajouta-t-elle en se dégageant brusquement.

Et en effet quelqu'un venait.

— Ecoute ! j'irai te rejoindre la nuit, — lui murmura Nekhludov. — Tu seras seule, n'est-ce pas ?

— Qu'avez-vous ? Pourquoi ? Non, non, ce n'est pas bien ! — dit-elle. Mais c'étaient seulement ses lèvres qui disaient cela ; et toute sa personne émue, soulevée, démentait ses lèvres.

Matréna Pavlovna entra dans la chambre. Elle apportait des serviettes, pour le médecin. Elle jeta un regard de reproche à Nekhludov et gronda Katucha, qui avait oublié de prendre les serviettes.

Nekhludov se hâta de sortir. Mais il n'éprouvait plus aucune honte. Il

avait bien vu, au regard de Matréna Pavlovna, qu'elle le soupçonnait, et il savait qu'elle avait raison de le soupçonner ; il savait aussi que ce qu'il faisait était mal ; mais l'instinct bestial, qui avait pris en lui la place de son ancien amour pour Katucha, désormais le dominait, régnait seul en lui. Et, sentant qu'il devait satisfaire cet instinct, il ne songeait plus qu'aux moyens de le satisfaire.

De toute la soirée il ne put tenir en place, tantôt entrant chez ses tantes, tantôt revenant dans sa chambre ou sortant sur le perron. Et il n'avait qu'une seule pensée, qui était de revoir Katucha. Mais Katucha l'évitait, et Matréna Pavlovna s'efforçait de ne pas la perdre de vue.

VI

Ainsi se passa toute la soirée, et la nuit arriva. Le médecin alla se coucher, les tantes rentrèrent dans leurs chambres. Nekhludov savait que Matréna Pavlovna, à ce moment, était auprès de ses tantes qu'elle aidait à se déshabiller. Katucha devait être seule, à l'office.

De nouveau, Nekhludov sortit sur le perron. La nuit était sombre, humide, chaude, et tout l'air était rempli de ce brouillard blanc que produit, au printemps, la fonte des neiges. De la rivière, à cent pas de la maison, on entendait venir un bruit étrange : c'était la glace qui craquait.

Nekhludov descendit du perron, et, barbotant dans des mares de neige fondue, il s'avança jusqu'à la fenêtre de l'office. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il en entendait les battements ; sa respiration tantôt s'arrêtait, tantôt s'exhalait en un souffle lourd.

L'office était éclairé de la lueur tremblante d'une petite lampe. Katucha y était seule. Elle était assise près de la table, les yeux fixés dans le vide, devant elle, d'un air pensif. Et longtemps Nekhludov resta à la considérer, curieux de savoir ce qu'elle ferait ensuite. Elle se tint dans la même pose pendant quelques minutes, puis leva les yeux, sourit, fit un signe de tête comme si elle se parlait à elle-même ; après quoi, d'un geste saccadé, elle mit ses deux

mains sur la table ; et de nouveau elle commença à regarder devant elle.

Il restait là à la considérer, écoutant malgré lui et les battements de son cœur et le bruit étrange qui venait de la rivière. Là-bas, en effet, sur la rivière, le même travail se poursuivait sans interruption, dans le brouillard : tantôt quelque chose ronflait, tantôt craquait, tantôt s'éboulait, tantôt résonnait comme un verre qui se brise.

Nekhludov restait devant la fenêtre, épiant sur le visage fatigué et pensif de Katucha les traces de cet autre travail qui se poursuivait en elle ; et il avait pitié d'elle, mais, chose singulière, cette pitié ne faisait que le renforcer dans son désir de la posséder. Ce désir, dès cet instant, l'avait envahi tout entier.

Il frappa à la fenêtre. Comme sous l'effet d'un choc électrique, elle frémit de tout son corps, et la terreur se peignit sur ses traits. Puis elle se leva en sursaut, s'élança vers la fenêtre, et colla son visage à la vitre. L'expression de terreur ne disparut pas lorsque, s'étant mis les deux mains au-dessus des yeux pour mieux voir, elle reconnut Nekhludov. Son visage avait une mine sérieuse que jamais encore le jeune homme ne lui avait connue. Elle ne sourit que quand il lui eut souri ; et elle ne sourit que par soumission pour lui, car il vit bien que, dans son âme, il n'y avait point de sourire, mais au contraire la seule épouvante.

Il lui fit signe de la main pour l'engager à venir le rejoindre dans la cour. Elle secoua la tête : non, elle ne sortirait pas ! et elle resta devant la fenêtre. Une fois de plus il colla son visage contre la vitre, voulant lui crier de sortir ; mais, au même instant, elle se retourna vers la porte. Quelqu'un, évidemment, l'avait appelée.

Nekhludov s'éloigna de la fenêtre. Le brouillard était devenu si épais que, à cinq pas de la maison, on ne voyait pas les fenêtres, ni rien qu'une grande masse sombre, d'où jaillissait la lueur rouge d'une lampe. Sur la rivière, c'était toujours le même ronflement, le même frottement, le même craquement, le même tintement de la glace. À travers le brouillard, soudain, un coq chanta ; d'autres lui répondirent dans la cour ; d'autres, plus loin, dans la campagne, firent entendre leurs appels alternés, qui finirent par se fondre dans un même grand bruit. Alentour, tout était silencieux : la rivière seule continuait son fracas.

Après avoir fait quelques pas en long et en large, devant la maison, Nekhludov de nouveau se rapprocha de la fenêtre de l'office. À la lumière de la lampe, il vit de nouveau Katucha assise près de la table. Mais à peine s'était-il approché qu'elle leva les yeux vers la fenêtre. Il frappa. Et aussitôt, sans même regarder qui frappait, elle sortit de l'office ; et il entendit la porte grincer en s'ouvrant, puis se refermer. Il courut l'attendre devant le perron, et tout de suite, sans lui dire un mot, il l'enlaça de ses bras. Elle se serra contre lui, leva la tête, et offrit ses lèvres à son baiser. Et ils se tinrent debout, devant le coin de la maison, dans un endroit qui se trouvait sec ; et toujours Nekhludov sentait grandir en lui l'irrésistible désir de la posséder. Mais soudain ils entendirent une fois de plus grincer la porte ; et la voix irritée de Matréna Pavlovna cria, dans la nuit : « Katucha ! » Elle s'arracha de ses bras et courut à l'office. Il entendit se fermer le verrou. Puis tout redevint silencieux ; la lueur rouge de la lampe s'éteignit. Plus rien que le brouillard et le bruit de la rivière.

Nekhludov s'approcha de la fenêtre : il ne put rien voir. Il frappa : personne ne répondit. Il rentra dans la maison par le grand perron, revint dans sa chambre : mais il ne se coucha point. Une demi-heure après, il ôta ses bottes et s'avança, dans le corridor, jusqu'à la chambre où couchait Katucha. En passant devant la chambre de Matréna Pavlovna, il entendit que la vieille gouvernante ronflait tranquillement. Déjà il s'apprêtait à poursuivre son chemin, lorsque soudain Matréna Pavlovna se mit à tousser et se retourna sur son lit. Il fit le mort, et cinq minutes s'écoulèrent ainsi. Lorsque de nouveau tout se tut et qu'il entendit de nouveau le ronflement de la vieille, Nekhludov poursuivit son chemin, s'efforçant d'éviter de faire craquer le plancher. Il se trouva enfin devant la porte de Katucha. Aucun bruit de souffle, à l'intérieur : évidemment elle ne dormait pas. Mais à peine eut-il murmuré : « Katucha ! » qu'elle s'élança vers la porte, et, d'un ton fâché, à ce qui lui sembla, elle lui dit de s'en aller.

— À quoi pensez-vous ? est-ce possible ? Vos tantes vont se réveiller ! — disaient ses lèvres. Mais toute sa personne disait : « Je suis à toi tout entière ! » et c'est cela seulement qu'entendit Nekhludov.

— Je t'en prie, ouvre-moi pour une minute seulement, je t'en supplie ! — Il parlait sans songer à ce qu'il disait. Il y eut un silence ; puis Nekhludov

entendit le frottement d'une main qui, dans les ténèbres, cherchait à tâtons le verrou. Le verrou s'ouvrit, et Nekhludov entra dans la chambre. Il saisit dans ses bras la jeune fille, couverte seulement d'une chemise de grosse toile, la souleva, et la porta sur le lit.

— Ah ! que faites-vous ? — murmurait-elle.

Mais lui, sans écouter ses paroles, il la serrait contre lui.

— Ah ! c'est mal, laissez-moi ! — disait-elle, et elle-même se serrait contre lui.

Quand il l'eut quittée, toute tremblante et blême, et ne répondant rien à ses paroles, il sortit sur le perron et y resta debout, s'efforçant de saisir la signification de ce qui venait de se passer.

Au dehors, la nuit était devenue plus claire. Dans le lointain, le fracas du dégel avait encore augmenté : au craquement, au ronflement, au tintement de la glace s'ajoutait maintenant le murmure de l'eau. Le brouillard commençait à descendre, et derrière le brouillard transparaissait, vaguement, le croissant de la lune.

— Qu'est-ce que tout cela ? est-ce un grand bonheur ou un grand malheur qui m'est arrivé ? — se demandait Nekhludov.

— Bah ! c'est toujours ainsi, tout le monde fait ainsi ! — se dit-il.

Sur quoi, rassuré, il entra dans sa chambre, se coucha, et s'endormit.

VII

Le lendemain, jour de Pâques, l'ami de Nekhludov, Chembok, vint le rejoindre chez ses tantes. Beau, brillant, gai, il ravit littéralement les deux vieilles demoiselles par son éloquence, sa politesse, sa munificence, et par l'affection qu'il témoignait à Dimitri. Sa munificence, pourtant, tout en leur plaisant beaucoup, ne laissa pas de leur paraître un peu exagérée. Elles furent étonnées quand elles le virent donner un rouble à un mendiant aveugle,

distribuer, d'un seul coup, quinze roubles de pourboire aux domestiques, et quand elles le virent déchirer sans hésitation un mouchoir de batiste brodé, valant au moins quinze roubles, pour bander le pied d'une servante qui, en sa présence, s'était blessée jusqu'au sang. Les dignes tantes n'avaient encore jamais rien vu de pareil ; et elles ignoraient, en outre, que ce Chembok avait 200.000 roubles de dettes qu'il était bien résolu à ne jamais payer, de telle sorte que vingt-cinq roubles de plus ou de moins n'avaient guère d'importance pour lui.

Chembok ne passa d'ailleurs qu'une journée chez les tantes, et, dès le soir, il repartit avec Nekhludov. Ils ne pouvaient prolonger leur séjour plus longtemps, étant parvenus à l'extrême limite du délai dont ils disposaient.

L'âme de Nekhludov, durant cette première journée, était tout entière au souvenir de la nuit précédente. Deux sentiments contraires y étaient en lutte : d'une part, le jeune homme se plaisait à l'évocation sensuelle de la jouissance éprouvée : — jouissance bien inférieure, pourtant, à ce qu'il avait espéré, — et il s'enorgueillissait aussi d'avoir heureusement atteint son but ; d'autre part, il avait l'impression d'avoir commis une sottise, et une sottise qu'il devait réparer, et cela non point dans l'intérêt de Katucha, mais dans son propre intérêt.

Car, dans l'état de folie égoïste où il se trouvait alors, Nekhludov ne pouvait penser qu'à lui. Il se demandait ce que l'on dirait de lui si l'on apprenait la façon dont il s'était conduit à l'égard de la jeune fille : et il ne songeait nullement à ce que celle-ci pouvait ressentir, ni à ce qui risquait de lui arriver.

Il était très anxieux, par exemple, de savoir si Chembok devinait ses relations avec Katucha. — Voilà donc pourquoi tu t'es subitement pris d'une telle affection pour tes tantes ! — lui dit Chembok dès qu'il eut aperçu la jeune fille. — Ma foi, je crois bien qu'à ta place j'aurais aussi prolongé mon séjour ! Une vraie beauté !

Et Nekhludov pensait encore que, si pénible que fût pour lui de devoir partir avant d'avoir pu rassasier ses désirs, l'obligation où il était de partir avait toutefois un grand avantage : elle avait l'avantage de rompre, d'un seul coup, des relations qui eussent été difficiles à maintenir. Et il pensait encore

qu'il avait le devoir de donner à Katucha de l'argent, non point pour elle, non point pour lui venir en aide, mais parce que c'est ainsi que faisait tout homme d'honneur en pareille circonstance. Et, en effet, il résolut de lui donner de l'argent, une somme en rapport avec leur situation à l'un et à l'autre.

Après le dîner, il l'attendit dans le corridor. En le voyant, elle devint toute rouge et voulut s'enfuir, lui désignant, d'un coup d'œil, la porte de la chambre de Matréna, qui était entr'ouverte. Mais il la retint par le bras.

— Je tiens à te demander pardon, — lui dit-il en essayant de lui glisser dans la main une enveloppe où il avait mis un billet de cent roubles. — Tiens…

Elle regarda l'enveloppe, fronça les sourcils, secoua la tête, et repoussa la main tendue du jeune homme.

— Allons, prends ! — murmura-t-il. Il lui enfonça l'enveloppe dans l'ouverture de son corsage. Puis, fronçant à son tour les sourcils, et soupirant, comme s'il s'était blessé, il courut s'enfermer dans sa chambre. Et longtemps ensuite il marcha de long en large, et il soupira, et le souvenir de cette scène le tortura comme eût fait une vraie blessure. Mais que faire ? Tout le monde n'agissait-il pas de même ? N'est-ce pas ainsi qu'avait agi Chembok à l'égard de la gouvernante qu'il avait séduite ? n'est-ce pas ainsi qu'avait agi son oncle Grégoire ? n'est-ce pas d'une façon analogue qu'avait agi son propre père, quand il avait eu d'une paysanne, à la campagne, ce fils naturel qui vivait encore ? Et puisque tout le monde agissait de cette façon, c'est donc de cette façon qu'on devait agir ! Et par de telles raisons il essayait de se rassurer, mais sans jamais y parvenir tout à fait. Le souvenir de sa dernière entrevue avec Katucha brûlait sa conscience.

Dans le fond, dans le coin le plus profond de son cœur, il sentait qu'il avait agi d'une façon si vilaine, si basse, si cruelle, qu'il avait désormais perdu le droit non seulement de juger personne, mais même de regarder personne en face. Et cependant il était forcé de se considérer soi-même comme un homme plein de noblesse, d'honneur et de générosité : ce n'était qu'à ce prix qu'il pouvait continuer à vivre la vie qu'il vivait. Et pour cela il n'y avait qu'un seul moyen : ne point penser à ce qu'il venait de faire. Aussi s'entraîna-t-il à n'y point penser.

L’existence nouvelle qui s’ouvrait devant lui, le voyage, les camarades, la guerre, autant de circonstances qui lui rendaient la chose plus facile. Et, à mesure que le temps coulait, il oubliait davantage, de telle sorte qu’il avait vraiment fini par oublier tout à fait.

Il avait eu cependant un serrement de cœur lorsque, plusieurs mois après son retour de la guerre, étant venu chez ses tantes, il avait appris que Katucha n’était plus chez elles, qu’elle avait quitté la maison peu de temps après son départ, qu’elle avait eu un enfant, et que, au dire des deux vieilles demoiselles, elle était tombée au degré le plus bas de la corruption. À en juger par les dates, l’enfant qu’elle avait mis au monde pouvait être de lui : mais il pouvait aussi ne pas être de lui. Les tantes, en lui racontant cela, avaient ajouté que d’ailleurs Katucha, même avant de les quitter, s’était complètement pervertie : c’était une nature vicieuse et mauvaise, comme sa mère.

Ce jugement porté par les deux tantes plaisait à Nekhludov : il s’en trouvait, en quelque sorte, justifié et absous. Il eut d’abord, toutefois, l’intention de rechercher Katucha et l’enfant ; mais comme, au fond de son cœur, le souvenir de sa conduite continuait à lui être pénible et à lui faire honte, il ne tenta, en fait, aucune des démarches qu’il avait projetées ; et il oublia sa faute plus profondément encore, et il cessa tout à fait d’y penser.

Et voici maintenant qu’un hasard extraordinaire venait lui remettre tout en mémoire, et le forçait à reprendre conscience de l’égoïsme, de la cruauté, de la bassesse qui lui avaient permis, durant ces neuf ans, de vivre tranquillement avec une telle faute sur le cœur ! Mais il était loin encore de consentir à avouer franchement cette conscience de son indignité ; et, dans ce moment, il ne pensait qu’aux moyens d’éviter que tout ne fût découvert, et que Katucha ou son avocat, en révélant tout, ne le montrassent aux yeux de tous tel qu’il avait été.

1. ↑ C’est l’usage, dans le peuple russe, d’échanger des œufs le jour de Pâques en se baisant trois fois sur la bouche.

CHAPITRE VI

I

C’est dans cette disposition d’esprit que se trouvait Nekhludov pendant que, dans la salle du jury, il attendait la reprise de la séance. Assis près de la fenêtre, il entendait bruire autour de lui les conversations de ses collègues, et, sans arrêt, il fumait des cigarettes.

Le marchand jovial, évidemment, sympathisait de toute son âme avec son confrère, le défunt Smielkov, et goûtait fort sa manière de se divertir.

— Hé ! il s’amusait solidement, à la sibérienne ! Et pas bête, le gaillard ! Il avait, ma foi, choisi un beau brin de fille !

Le président du jury exposait des considérations d’où l’on pouvait conclure que tout le nœud de l’affaire allait consister dans les expertises. Pierre Gérassimovitch plaisantait avec le commis juif, et tous deux riaient aux éclats.

Quand l’huissier du tribunal, avec sa démarche sautillante, entra dans la salle pour rappeler les jurés, Nekhludov éprouva un sentiment de terreur, comme si ce n’était pas lui qui allait juger, mais qu’on l’emmenât pour être jugé. Dans le fond de son cœur, il se rendait compte, dès lors, qu’il était un misérable, indigne de regarder les autres hommes en face ; et cependant telle était en lui la force de l’habitude que c’est du pas le plus assuré qu’il remonta sur l’estrade et regagna son siège, au premier rang, tout près de celui du président ; après quoi il croisa tranquillement ses jambes et se mit à jouer avec son pince-nez. Les prévenus, eux aussi, avaient été emmenés hors de la salle : on les y ramenait dans ce même moment.

De nouvelles figures avaient été introduites sur l’estrade. C’étaient les

témoins. Nekhludov observa que Katucha jetait de fréquents coups d'œil sur une grosse dame très somptueusement vêtue de soie et de velours, coiffée d'un immense chapeau aux rubans démesurés, et ayant les bras nus jusqu'au coude. Assise au premier rang des témoins, cette dame tenait en main un ridicule des plus élégants. C'était — Nekhludov ne tarda pas à l'apprendre — la maîtresse de la maison où avait, en dernier lieu, « travaillé » la Maslova.

On procéda aussitôt à l'audition des témoins. On leur demanda leurs noms, prénoms, leur religion, etc. Et quand ensuite on leur eut demandé s'ils voulaient être interrogés sous la foi du serment ou non, de nouveau apparut sur l'estrade, traînant péniblement ses pieds, le vieux pope ; et de nouveau le vieillard, taquinant la croix d'or qui pendait sur sa poitrine, se dirigea vers le crucifix, où il fit prêter serment aux témoins et à l'expert, toujours avec la même sérénité, avec la même conscience de remplir une fonction éminemment grave et utile.

Cette cérémonie achevée, le président fit sortir tous les témoins, à l'exception d'un seul, qui se trouva être la grosse dame, M^me^ Kitaiev, directrice de la maison de tolérance. M^me^ Kitaiev fut invitée à dire ce qu'elle savait concernant l'affaire de l'empoisonnement. Avec un sourire affecté, plongeant sa tête dans son chapeau à chacune de ses phrases et parlant avec un accent allemand très marqué, la dame exposa, minutieusement et méthodiquement, tout ce qu'elle savait. Elle raconta comment le riche marchand sibérien Smielkov était venu une première fois dans sa maison, comment il y était revenu une seconde fois, — « en extase », ajouta-t-elle avec un léger sourire, — comment il avait continué à boire et à régaler toutes les femmes, et comment enfin, n'ayant pas assez d'argent sur lui, il avait envoyé à l'hôtel où il demeurait cette même Lubka, « pour qui il s'était pris d'une vraie prédilection », dit-elle en souriant de nouveau et en tournant ses regards vers la prévenue.

Nekhludov crut voir que la Maslova, en entendant ces paroles, avait souri aussi ; et ce sourire fit naître en lui une impression de dégoût. Un mélange singulier de répulsion et de souffrance s'empara de lui.

— Le témoin voudrait-il nous dire son opinion sur la Maslova ? — demanda à M^me^ Kitaiev l'avocat de la Maslova, un jeune homme qui se préparait à entrer dans la magistrature, et que le tribunal avait désigné

d'office pour défendre la prévenue.

— Mon opinion sur elle est aussi bonne que possible ! — répondit M^me^ Kitaiev. — C'est une jeune personne d'excellentes manières, et pleine de chic. Elle a été élevée dans une famille noble : elle sait même le français ! Peut-être lui est-il arrivé autrefois de boire un peu trop : mais jamais je ne l'ai vue s'oublier une seule minute. Une jeune personne tout à fait gentille !

Katucha avait tenu les yeux fixés sur M^me^ Kitaiev ; elle les transporta ensuite sur les jurés, et notamment sur Nekhludov, qui observa qu'au même instant son visage prenait une expression grave et presque sévère. Longtemps ces deux yeux, avec leur étrange regard, restèrent fixés sur Nekhludov ; et lui, malgré son épouvante, il ne pouvait détacher ses yeux de ces prunelles noires qui pesaient sur lui. Il se rappelait la nuit décisive, le craquement de la glace sur la rivière, le brouillard, et cette lune échancrée, renversée, qui s'était levée, vers le matin, éclairant quelque chose de sombre et de terrible. Ces deux yeux noirs, fixés sur lui, lui rappelaient, malgré lui, quelque chose de sombre et de terrible. « Elle m'a reconnu ! » songeait-il. Et, machinalement, il se soulevait sur son siège, attendant l'arrêt.

Mais la vérité est que, cette fois encore, elle ne l'avait nullement reconnu. Elle poussa un petit soupir, et de nouveau tourna ses yeux vers le président. Et Nekhludov soupira aussi : « Ah ! — songea-t-il — mieux eût valu qu'elle m'eût reconnu tout de suite ! »

Il éprouvait une impression pareille à celle qu'il avait maintes fois éprouvée à la chasse, lorsqu'il avait à achever un oiseau blessé : une impression mêlée de pitié et de chagrin. L'oiseau blessé se débat dans la carnassière ; et on le plaint, et on hésite, et en même temps on souhaite de l'achever au plus tôt.

C'était un mélange de sentiments du même genre qui remplissait à cette heure l'âme de Nekhludov, pendant qu'il écoutait les dépositions des témoins.

II

Or l'affaire, comme par un fait exprès, traînait en longueur. Après qu'on eut interrogé un à un les témoins et l'expert, après que, suivant l'habitude, le substitut du procureur et les avocats eurent posé, de l'air le plus important, une foule de questions inutiles, le président invita les jurés à prendre connaissance des pièces à conviction, qui consistaient en une dizaine de bocaux, en un filtre qui avait servi à l'analyse du poison, et en une énorme bague avec une rose de brillants, une bague si énorme qu'elle avait dû orner un index d'une grosseur inaccoutumée. Tous ces objets étaient revêtus d'un sceau et accompagnés d'une étiquette.

Les jurés s'apprêtaient à se lever de leurs sièges pour aller examiner ces objets, lorsque le substitut du procureur, se redressant, demanda qu'avant de montrer les pièces à conviction on donnât lecture des résultats de l'enquête médicale pratiquée sur le cadavre du défunt Smielkov.

Le président, qui pressait l'affaire autant qu'il pouvait afin de rejoindre au plus vite sa Suissesse, savait en outre fort bien que la lecture de ces documents ne pourrait avoir d'autre effet que d'ennuyer tout le monde. Il savait que le substitut du procureur en exigeait la lecture uniquement parce qu'il avait le droit de l'exiger. Mais le président savait aussi qu'il ne pouvait pas s'y opposer, et force lui fut d'ordonner la lecture. Le greffier prit des papiers, et, de sa voix grasseyante, lugubrement, il se mit à lire.

De l'examen extérieur du cadavre résultait la conclusion que :

1º La taille de Féraponte Smielkov était de 2 archines 12 verchoks (« Un rude gaillard, tout de même ! » — murmura le marchand à l'oreille de Nekhludov) ;

2º L'âge, autant qu'un examen extérieur permettait d'en juger, devait être d'environ quarante ans ;

3º Le cadavre, au moment de l'examen, était très gonflé ;

4º Les veines étaient d'une couleur verdâtre, parsemées de taches noires ;

5º La peau était soulevée sur toute la surface du corps, et pendante en plusieurs endroits ;

6º Les cheveux, d'un roux sombre et très épais, se détachaient de la peau au moindre contact du doigt ;

7º Les yeux sortaient de l'orbite et la cornée était ternie ;

8º Des narines, des deux oreilles et de la bouche entr'ouverte, découlait un pus mousseux et fétide ;

9º Le cadavre n'avait presque pas de cou, par suite du gonflement de la face et du buste ;

10º Etc., etc…

Sur quatre pages s'étalait ainsi, en vingt-sept points, la description de tous les détails notés au sujet du cadavre gonflé du joyeux Smielkov, qui avait profité de son séjour dans la ville pour s'amuser tout son soûl. Et l'invincible sentiment de dégoût qu'éprouvait Nekhludov s'accrut encore sous l'effet de cette lecture macabre. La vie de Katucha, et le pus découlant des narines du marchand, et ces yeux sortis de leurs orbites, et la façon dont lui-même jadis s'était conduit envers la jeune fille, tout cela lui paraissait former un ensemble ignoble et écœurant.

Quand enfin la lecture de l'examen extérieur fut achevée, le président poussa un soupir de soulagement et releva la tête ; mais aussitôt le greffier se mit à lire un second document, le procès-verbal de l'examen intérieur du cadavre.

Le président laissa de nouveau retomber sa tête et, s'accoudant sur la table, plaça ses mains devant ses yeux. Le marchand jovial, assis près de Nekhludov, faisait de vigoureux efforts pour échapper au sommeil, et, de temps à autre, baissait la tête en avant, d'un mouvement brusque ; les prévenus eux-mêmes et les gendarmes qui les gardaient se tenaient immobiles, envahis d'une somnolence.

L'examen intérieur du cadavre avait montré que :

1º La peau de l'enveloppe du crâne était légèrement séparée des os, sans qu'il y eût aucune trace d'hémorragie ;

2º Les os du crâne étaient de dimension normale, et intacts ;

3º Sur l'enveloppe du cerveau se voyaient deux petites taches, d'environ quatre pouces, etc., etc… Il y avait encore treize autres points du même genre.

Suivaient les noms des témoins de l'enquête, leurs signatures, et enfin les conclusions du médecin-expert, déclarant que, des changements produits dans l'estomac, les intestins, et les reins du marchand Smielkov, on pouvait inférer, suivant toute vraisemblance, que Smielkov était mort de l'absorption d'un poison, avalé par lui en même temps que de l'eau-de-vie. Quant à dire exactement le nom du poison, cela était impossible ; et, quant à l'hypothèse que le poison avait été absorbé en même temps que l'eau-de-vie, cette hypothèse se fondait sur la grande quantité d'eau-de-vie contenue dans l'estomac du marchand.

— Hé ! on voit qu'il buvait ferme ! — murmura de nouveau à l'oreille de Nekhludov son voisin le marchand, soudain réveillé.

La lecture de ces procès-verbaux avait duré près d'une heure ; mais le substitut du procureur était insatiable. Quand le greffier eut fini de lire les conclusions du médecin-expert, le président dit, en se tournant vers le substitut :

— Je crois qu'il n'y a pas d'utilité à lire les résultats de l'analyse des viscères !

— Pardon, je demande que lecture en soit faite ! — dit, d'un ton sévère, sans regarder le président, le représentant du ministère public, en même temps qu'il se penchait légèrement sur le côté ; et son ton de voix donnait à entendre que c'était son droit d'exiger cette lecture, et qu'il ne renoncerait à son droit pour rien au monde, et que le refus de cette lecture serait un motif de cassation du procès.

Le juge à la grande barbe se sentait de nouveau dérangé par son catarrhe d'estomac.

— Pourquoi cette lecture ? — demanda-t-il au président. Cela ne servira qu'à nous faire perdre du temps ! Le juge aux lunettes dorées, lui, ne disait rien. Il regardait devant lui, d'un air sombre et décidé, en homme qui n'attendait rien de bon ni de sa femme en particulier, ni de la vie en général.

Et la lecture de l'acte commença :

« Le 15 décembre 188…, nous, soussigné, sur l'ordre de l'inspection médicale, et en vertu de l'article…, — le greffier s'était remis à lire d'un ton résolu, élevant le diapason de sa voix, comme pour vaincre sa propre somnolence et celle de la salle entière, — en présence du délégué de la susdite inspection médicale, avons procédé à l'analyse des objets dénommés ci-dessous :

« 1º Du poumon droit et du cœur (enfermés dans un bocal de verre de six livres) ;

« 2º Du contenu de l'estomac (enfermé dans un bocal de verre de six livres) ;

« 3º De l'estomac (enfermé dans un bocal de verre de six livres) ;

« 4º Du foie, de la rate et des reins (enfermés dans un bocal de verre de trois livres) ;

« 5º Des intestins (enfermés dans un bocal de verre de six livres)… »

À cet endroit de la lecture, le président murmura quelque chose dans l'oreille de l'un, puis de l'autre de ses deux assesseurs. Ayant reçu de tous les deux une réponse affirmative, il fit signe au greffier de cesser de lire.

— Le tribunal estime cette lecture inutile, — déclara-t-il.

Aussitôt le greffier se tut et se mit à réunir les feuillets du procès-verbal, tandis que le substitut du procureur griffonnait une note, d'un air irrité.

— Messieurs les jurés peuvent, dès maintenant, prendre connaissance des pièces à conviction, — dit le président. Bon nombre de jurés se levèrent ; et, manifestement préoccupés de la façon dont ils devaient tenir leurs mains durant l'inspection, ils s'approchèrent de la table, où, l'un après l'autre, ils considérèrent la bague, les bocaux et le filtre. Le marchand se risqua à passer la bague à un de ses doigts.

— Eh bien ! — dit-il à Nekhludov en regagnant sa place, — eh bien ! voilà un doigt ! Gros comme un gros concombre ! — ajouta-t-il.

III

Quand les jurés eurent examiné les pièces à conviction, le président déclara l'enquête judiciaire terminée ; et, sans interruption, pressé comme il était d'expédier l'affaire, il donna la parole au substitut du procureur. Il se disait que le substitut, lui aussi, était homme, que, sans doute, lui aussi avait hâte de fumer, de manger, et qu'il aurait pitié de l'assistance. Mais le substitut du procureur n'eut pitié ni de lui-même ni des autres. Ce magistrat, naturellement sot, avait, en outre, le malheur d'être sorti du gymnase avec une médaille d'or, et plus tard, à l'Université, d'avoir remporté un prix pour sa thèse sur les Servitudes dans le droit romain ; de telle sorte qu'il était, au plus haut degré, vaniteux, satisfait de soi, — ce à quoi avaient encore contribué ses succès auprès des femmes ; — et la conséquence de tout cela était que sa sottise naturelle avait pris des proportions extraordinaires.

Lorsque le président lui eut donné la parole, il se leva lentement, guindant ses formes élégantes dans son uniforme brodé ; et, ayant posé ses deux mains sur son pupitre, ayant incliné la tête, ayant promené un large regard sur toute l'assistance, à l'exception des prévenus, il commença son discours, qu'il avait eu le temps de préparer pendant la lecture des procès-verbaux :

« L'affaire qui est soumise à votre jugement, Messieurs les jurés, constitue, si je puis employer cette expression, un fait de criminalité essentiellement caractéristique. »

Le réquisitoire du substitut du procureur devait avoir, dans sa pensée, une portée générale, et ressembler ainsi aux discours fameux qui avaient fondé la gloire des grands avocats. Son auditoire de ce jour-là n'était, en vérité, formé que de couturières, de cuisinières, de cochers et de portefaix, mais ce n'était pas une considération qui pût l'arrêter. Les maîtres du barreau, eux aussi, avaient débuté devant des auditoires du même genre. Et le substitut s'était donné pour principe de s'élever toujours, comme il disait, « jusqu'au sommet des questions », en dégageant la signification psychologique de chaque délit, et en mettant à nu la plaie sociale dont ce délit était l'expression.

« Vous voyez devant vous, Messieurs les jurés, un crime absolument

typique de notre fin de siècle, un crime qui porte en lui, pour ainsi parler, tous les traits spécifiques de ce processus particulier de décomposition morale qui atteint aujourd'hui de nombreux éléments de notre société… »

Le substitut du procureur parla très longtemps sur ce ton. Il avait surtout deux choses en vue, pendant qu'il prononçait son réquisitoire : il s'efforçait, d'abord, de faire mention de chacun des faits relatifs à l'affaire, grands ou petits ; et d'autre part, et surtout, il tenait à ne pas s'arrêter une seule minute, à faire en sorte que son discours coulât sans interruption pendant une durée d'au moins une heure et quart. Une fois, cependant, il dut s'arrêter, ayant perdu le fil de son argumentation ; mais dès l'instant d'après il reprit son élan, et parvint même à racheter ce trouble momentané par un supplément d'éloquence. Il parlait tantôt d'une voix basse et insinuante, en se balançant d'un pied sur l'autre et en fixant les jurés, tantôt d'un ton posé et naturel, en consultant ses dossiers, et tantôt encore d'une voix tonnante et inspirée, en se tournant vers le public et les avocats. Seuls les prévenus, qui tous trois avaient les yeux rivés sur lui, n'obtinrent pas de lui l'honneur d'un coup d'œil. Son réquisitoire était tout rempli des formules les plus nouvelles, de ces formules qui étaient alors de mode dans son cercle, et qui passaient alors, et qui passent aujourd'hui encore, pour le dernier mot de la science. Il y était question d'hérédité, de criminalité innée, et de Lombroso, et de Tarde, et d'évolution, et de lutte pour la vie, et de Charcot, et de dégénérescence.

Le marchand Smielkov, d'après la définition du substitut du procureur, était le type du Russe naturel et foncier, qui, par l'effet de sa confiance et de sa générosité, était devenu la proie d'êtres profondément pervers, au pouvoir desquels il était tombé. Simon Kartymkine était un produit atavique de l'ancien servage, un homme incomplet, sans instruction, sans principes, sans religion. Euphémie Botchkov, sa maîtresse, était une victime de l'hérédité : son apparence physique et son caractère moral présentaient tous les stigmates de la dégénérescence. Mais l'agent principal du crime était la Maslova, qui représentait, sous sa forme la plus basse, le type de la décadence sociale contemporaine.

« Cette créature, — poursuivait le substitut, toujours sans tourner les yeux vers elle, — au contraire de ses complices, a été admise à jouir du bienfait de l'instruction. Nous venons d'entendre tout à l'heure la déposition de la

directrice de la maison où elle était : elle nous a dit que la prévenue sait non seulement lire et écrire, mais qu'elle comprend et parle le français. Fille naturelle, marquée sans doute d'une tare atavique, la Maslova a été élevée dans une famille noble des plus distinguées ; elle aurait pu parfaitement vivre d'un travail honorable ; mais elle a abandonné ses bienfaiteurs pour se livrer tout entière à ses mauvais instincts ; et c'est pour pouvoir mieux les satisfaire qu'elle est entrée dans une maison de tolérance, où sa supériorité intellectuelle lui a permis, — comme vous venez de l'entendre affirmer, Messieurs les jurés, — d'exercer sur ses adorateurs cette « influence mystérieuse dont la science s'est tant occupée ces temps derniers, et que l'école de Charcot, en particulier, a si heureusement définie la suggestion mentale. C'est ce pouvoir de suggestion qu'elle a exercé sur l'honnête et naïf géant russe qui lui est tombé entre les mains, et de la confiance de qui elle a usé pour le dépouiller d'abord de son argent, puis de sa vie ! »

— Ma parole d'honneur, il divague ! — dit avec un sourire le président, en se penchant vers le juge sévère.

— Un terrible imbécile ! — répondit le juge sévère.

« Messieurs les jurés, — poursuivait pendant ce temps le substitut du procureur, avec une inclinaison de tête pleine de déférence, — c'est entre vos mains qu'est désormais le sort de ces trois criminels ; et c'est aussi entre vos mains qu'est, en partie, le sort de la société, car votre jugement a toute l'importance d'un grand acte social. Vous pénétrerez jusqu'au fond de la signification de ce crime ; vous vous convaincrez du danger que constituent, pour la société, des éléments dégénérés, des phénomènes pathologiques, dirais-je, tels que la Maslova ; et vous préserverez la société de la contagion de ces phénomènes, vous empêcherez les éléments sains et robustes de la société d'être contaminés au contact de ces éléments morbides ! »

Et, comme s'il était lui-même écrasé de l'importance sociale du verdict à venir, le substitut du procureur, ravi de son discours, se laissa retomber sur son siège. Le sens positif de son réquisitoire, sous l'amoncellement de fleurs d'éloquence dont il l'avait recouvert, consistait à soutenir que la Maslova avait hypnotisé le marchand, qu'elle s'était emparée de toute sa confiance, qu'elle avait voulu le dépouiller de son argent, et que, son projet ayant été découvert par Simon et Euphémie, elle s'était vue forcée de partager avec

eux. Puis, pour cacher la trace de son vol, elle avait contraint le marchand à revenir avec elle à l'hôtel, où elle l'avait empoisonné.

Aussitôt que le réquisitoire fut terminé, on vit se lever, au banc des avocats, un petit homme d'âge moyen, en habit, avec un vaste plastron fortement empesé ; et aussitôt ce petit homme commença un vigoureux discours pour défendre Kartymkine et la Botchkova. C'était un agent d'affaires assermenté, et les deux prévenus lui avaient d'avance donné 300 roubles pour sa plaidoirie. Aussi ne négligea-t-il rien pour les innocenter l'un et l'autre en rejetant toute la faute sur la Maslova.

Il s'attacha en particulier à réfuter l'affirmation de la Maslova, qui avait dit que Simon et Euphémie se trouvaient dans la chambre au moment où elle avait pris l'argent. L'affirmation, — déclarait l'agent d'affaires, — ne pouvait avoir aucune valeur, venant de la part d'une personne convaincue du crime d'empoisonnement. Les 1.800 roubles déposés en banque par Simon pouvaient parfaitement être le produit des gains de deux domestiques laborieux et honnêtes, qui, de l'aveu du directeur de l'hôtel, recevaient chaque jour de trois à cinq roubles de pourboire. Quant à l'argent du marchand, il avait été incontestablement volé par la Maslova, qui, ou bien l'avait donné à quelqu'un, ou bien l'avait perdu, l'enquête ayant prouvé qu'elle était, cette nuit-là, en état d'ivresse. Et sur le fait même de l'empoisonnement, le doute était moins possible encore : la Maslova reconnaissait, elle-même, que c'était elle qui avait versé le poison.

En conséquence, l'agent d'affaires priait les jurés de déclarer Kartymkine et la Botchkova innocents du vol de l'argent, ajoutant que, si même les jurés les reconnaissaient coupables du vol de l'argent, il les priait de les déclarer innocents de l'empoisonnement, ou, en tout cas, d'écarter l'hypothèse de la préméditation.

Pour conclure, le défenseur de Simon et d'Euphémie fit remarquer que « les brillantes considérations de M. le substitut du procureur sur l'atavisme », de quelque importance qu'elles pussent être au point de vue scientifique, se trouvaient inapplicables dans l'espèce, la Botchkova étant née de père et mère inconnus.

Le substitut du procureur prit une mine fâchée, inscrivit en hâte quelque

chose sur un papier, et haussa les épaules d'un geste dédaigneux.

Quand le premier avocat se fut rassis, le défenseur de la Maslova se leva, et, d'un ton timide, en bégayant, il se déchargea de sa plaidoirie.

Sans nier que la Maslova eût pris part au vol de l'argent, il se borna à soutenir qu'elle n'avait pas eu l'intention d'empoisonner Smielkov et ne lui avait donné la poudre que pour l'endormir. Il voulut ensuite se lancer à son tour dans l'éloquence, en faisant un tableau de la façon dont sa cliente avait été poussée au vice par un homme qui l'avait séduite et qui était resté impuni, tandis qu'elle-même avait dû porter tout le poids de sa faute ; mais cette excursion dans le domaine de la psychologie pathétique ne lui réussit pas, et chacun eut le sentiment qu'elle était manquée. Au moment où il s'étendait sur la cruauté des hommes et l'infériorité sociale et légale de la condition des femmes, le président, pour le tirer d'embarras, l'invita à rentrer dans la discussion des faits.

L'avocat se hâta de terminer sa plaidoirie. Après lui, le substitut du procureur prit de nouveau la parole. Il tenait à défendre ses vues sur l'atavisme et à répondre aux critiques dirigées contre elles par l'agent d'affaires. Il déclara que, si même la Botchkova était fille de parents inconnus, la valeur scientifique de la théorie de l'atavisme n'en était nullement diminuée : « Cette théorie, dit-il, est si solidement établie par la science que nous pouvons désormais non seulement, de l'atavisme, déduire le crime mais aussi, du crime, induire l'atavisme. »

Quant à la supposition émise par le second avocat, et suivant laquelle la Maslova aurait été pervertie par un séducteur plus ou moins imaginaire (le substitut insista d'une façon particulièrement ironique sur le mot « imaginaire »), toutes les données portaient plutôt à croire que c'était elle qui avait toujours été la séductrice des innombrables victimes que le hasard avait mises à portée de sa main. Cela dit, le substitut se rassit d'un air victorieux.

Le président demanda alors aux prévenus ce qu'ils avaient à ajouter pour leur défense.

Euphémie Botchkov répéta, une dernière fois, qu'elle ne savait rien, n'avait rien fait, et que seule la Maslova était coupable de tout.

Simon se borna à redire :

— Qu'il en soit comme vous voudrez, mais je suis innocent !

Quand vint le tour de la Maslova, elle ne dit rien. Le président lui ayant demandé ce qu'elle avait à ajouter pour sa défense, elle leva simplement les yeux sur lui, puis les promena sur toute la salle, comme une bête traquée ; et puis elle les baissa de nouveau et se mit à pleurer avec de grands sanglots.

— Qu'avez-vous ? — demanda le marchand à son voisin Nekhludov, qui venait de faire entendre brusquement un cri singulier. Ce cri était, en réalité, un sanglot. Mais Nekhludov ne se rendait toujours pas compte de sa situation nouvelle, et c'est à la tension de ses nerfs qu'il attribua ce sanglot imprévu, comme aussi les larmes dont ses yeux étaient inondés.

La crainte de l'opprobre dont il ne manquerait pas d'être couvert si tout le monde, là, dans la salle du tribunal, apprenait sa conduite à l'égard de la Maslova, cette crainte l'empêchait d'avoir conscience du travail intérieur qui, peu à peu, se faisait en lui.

IV

Quand les prévenus eurent achevé de dire « ce qu'ils avaient à dire pour leur défense », on s'occupa de rédiger les questions qui seraient posées aux jurés. Et, aussitôt après, le président commença son résumé des débats.

Avant d'aborder l'affaire elle-même, il expliqua très longuement aux jurés, avec des intonations protectrices, que le vol simple ne devait pas être confondu avec le vol par effraction, et que le fait de dérober quelque chose dans un endroit clos devait être soigneusement distingué du fait de dérober quelque chose dans un endroit ouvert. En expliquant tout cela, il arrêtait de préférence ses regards sur Nekhludov, comme si c'eût été tout particulièrement à lui que fussent destinées les explications, afin que lui-même à son tour, les ayant comprises, se chargeât de les confirmer à ses compagnons du jury. Puis, lorsqu'il eut jugé son auditoire suffisamment imprégné de ces importantes vérités, il passa à des vérités d'un autre ordre. Il exposa que le meurtre signifiait un acte d'où résultait la mort d'un homme, et

que, par suite, l'empoisonnement constituait bien un meurtre. Et, quand cette vérité-là, elle aussi, lui parut suffisamment établie, il expliqua aux jurés que, dans le cas où le vol et le meurtre se trouvaient réunis, il y avait ce qu'on appelait un meurtre accompagné de vol.

Le président, cependant, n'oubliait pas qu'il avait hâte de terminer l'affaire au plus vite, afin de rejoindre sa Suissesse, qui l'attendait. Mais il était tellement accoutumé à son métier que, dès qu'il commençait à parler, il ne pouvait plus s'arrêter. Aussi expliqua-t-il longuement aux jurés que, si les prévenus leur paraissaient coupables, ils avaient le droit de les déclarer coupables, et que, s'ils leur paraissaient innocents, ils avaient le droit de les déclarer innocents ; que, s'ils les reconnaissaient coupables sur l'un des chefs de l'accusation et innocents sur l'autre, ils avaient le droit de les déclarer coupables sur l'un, innocents sur l'autre. Il leur dit ensuite que, bien que ce droit leur fût départi en toute plénitude, ils avaient le devoir d'en faire un usage raisonnable. Mais, au moment où il allait leur expliquer encore que, s'ils faisaient une réponse affirmative aux questions posées, leur réponse s'appliquerait à l'ensemble de la question, et que, s'ils voulaient que leur réponse portât seulement sur une partie de telle ou telle question, ils devaient avoir soin de le spécifier ; au moment où il allait se lancer dans cette nouvelle explication, qui lui aurait pris encore un bon quart d'heure, il eut l'idée de regarder sa montre et s'aperçut avec épouvante qu'il était déjà trois heures moins cinq minutes. Aussi se hâta-t-il d'aborder le fond de l'affaire.

— Voici quel est le fond de l'affaire qui vous est soumise, — commença-t-il, et il se mit à répéter tout ce qui avait été dit déjà un grand nombre de fois et par les avocats, et par le substitut du procureur, et par les témoins.

Le président parlait, et, à ses deux côtés, les deux assesseurs écoutaient d'un air pénétré, en regardant à la dérobée leur montre, et en trouvant que le discours était un peu long, mais d'ailleurs excellent, c'est-à-dire tel qu'il devait être. C'était aussi le sentiment du substitut du procureur, et de tout le personnel du tribunal, et de la salle entière.

Le résumé fini, tout ce qu'il y avait à dire semblait dit. Mais le président ne pouvait se décider à cesser de parler, tant il avait de plaisir à écouter les intonations caressantes de sa voix : de sorte qu'il jugea à propos de dire encore aux jurés quelques mots sur l'importance du droit que la loi leur

conférait, et sur la sagesse et sur la circonspection avec lesquelles ils devaient user de ce droit, — en user, non en abuser, — et sur ce que leur serment les liait. Il leur dit qu'ils étaient la conscience de la société, et que le secret de leurs délibérations devait être sacré, etc., etc.

Dès l'instant où le président avait commencé à parler, la Maslova avait fixé les yeux sur lui, comme si elle eût craint de perdre un seul mot de ce qu'il disait. Aussi Nekhludov put-il la considérer longuement, sans avoir à redouter de rencontrer son regard. Et il sentit se passer en lui ce qui se passe d'ordinaire en chacun de nous, quand nous revoyons, après des années, un visage qui autrefois nous a été familier. Il avait été frappé d'abord des changements survenus pendant la séparation ; mais peu à peu l'impression de ces changements s'effaçait, et le visage redevenait pareil à ce qu'il avait été dix ans auparavant. Les yeux de son âme, reprenant le dessus sur ses sens, ne lui faisaient plus voir que les traits essentiels, ceux qui exprimaient l'individualité de la jeune femme, ceux que nul changement n'avait pu modifier.

Oui, malgré la tenue de prison, malgré tout l'ensemble du corps devenu plus ample, malgré la poitrine fortement développée, malgré l'épaississement du bas du visage, malgré les rides du front et des tempes, malgré le gonflement des paupières et malgré l'expression pitoyable et impudente à la fois de l'ensemble du visage, c'était bien la même Katucha qui, une certaine nuit de Pâques, avait si innocemment levé son regard sur lui, qui l'avait regardé de ses yeux amoureux, tout souriants de bonheur et tout brillants de vie !

« Et un hasard aussi prodigieux ! Que cette affaire se trouve jugée précisément dans la session où je suis juré, afin que, n'ayant jamais rencontré Katucha depuis dix ans, je la revoie ici, sur le banc des accusés ! Et comment tout cela finira-t-il ? Ah ! si cela pouvait, du moins, se hâter de finir ! »

Il ne cédait toujours pas au sentiment de repentir qui, peu à peu, se formait et grandissait en lui. Il s'obstinait à voir là un simple accident qui passerait sans troubler sa vie. Et déjà il reconnaissait la bassesse de ce qu'il avait fait, il avait l'impression qu'une main puissante le ramenait de force en présence de sa faute ; mais il ne voulait toujours pas voir la véritable signification de ce qu'il avait fait, ni comprendre ce que cette main qui le

poussait exigeait de lui. Il se refusait à croire que ce qu'il avait devant lui fût son œuvre. Mais la main invisible le tenait, le serrait, et déjà il pressentait qu'elle ne le lâcherait plus.

Il s'efforçait de paraître vaillant, il croisait ses jambes l'une sur l'autre d'un air dégagé, il jouait avec son pince-nez, il gardait une pose pleine d'abandon et de naturel, assis sur son siège au premier rang des jurés. Et pendant ce temps, au fond de son âme, il se rendait compte déjà de toute l'ignominie, non seulement de sa conduite d'autrefois à l'égard de Katucha, mais de toute cette vie inutile, perverse, méchante et misérable qu'il menait depuis douze ans. Et c'était comme si le rideau qui, jusque-là, lui avait caché d'une étrange façon et l'infamie de sa conduite envers Katucha et toute la vanité de sa vie, c'était comme si ce rideau eût commencé déjà à se soulever devant lui, lui permettant d'entrevoir ce que, jusqu'alors, il lui avait caché.

V

Enfin le président acheva son discours, et, agitant en l'air, d'un geste gracieux, la feuille qui contenait la liste des questions, il la remit au président du jury. Les jurés se levèrent, et, mal à l'aise, comme s'ils avaient honte d'être là et qu'ils fussent heureux de pouvoir quitter leurs sièges, ils passèrent, l'un derrière l'autre, dans leur salle de délibérations. Dès que la porte se fut refermée sur eux, un gendarme se plaça devant cette porte, tira son épée du fourreau, la mit sur son épaule, et resta ainsi en faction. Les juges se levèrent et sortirent aussi ; et l'on emmena aussi les prévenus.

En entrant dans leur salle de délibérations, les jurés, cette fois comme la précédente, commencèrent par prendre des cigarettes et les allumer. La conscience de ce qu'il y avait d'artificiel et de faux dans leur position, cette conscience que tous avaient éprouvée plus ou moins nettement pendant qu'ils étaient assis dans la salle du tribunal, s'effaça entièrement de leurs âmes dès qu'ils se retrouvèrent libres, la cigarette en bouche : de sorte que, soulagés et reprenant leur aise, ils s'installèrent suivant leur fantaisie. Et aussitôt

commença une discussion des plus animées.

— La petite n'est pas coupable, — elle s'est laissée entortiller ! — déclara le brave marchand. Il faut avoir pitié d'elle !

— C'est ce que nous allons examiner ! — répondit le président. — Prenons bien garde de ne pas céder à nos impressions personnelles !

— Le président des assises a fait un bien beau résumé ! — observa le colonel.

— Très beau, en effet. Mais croiriez-vous que j'ai failli m'endormir ?

— Le point principal, c'est que les deux domestiques n'auraient pu rien savoir de l'argent du marchand si la Maslova n'avait pas été d'accord avec eux ! — dit le commis au type juif.

— Alors, d'après vous, elle aurait volé ? — demanda un des jurés.

— Jamais on ne me fera croire cela ! — s'écria le gros marchand. C'est cette canaille de servante aux yeux sans sourcils qui a fait tout le mal !

— Fort bien, — interrompit le colonel, — mais cette femme affirme qu'elle n'est pas entrée dans la chambre.

— Et c'est elle que vous préférez croire ? Moi, de ma vie, je ne voudrais me fier à une telle charogne !

— Eh bien ! et après ? — fit ironiquement le commis. — Il n'en est pas moins vrai que c'est la Maslova qui avait la clé !

— Qu'est-ce que cela prouve ? — cria le marchand.

— Et la bague ?

— Mais elle nous a expliqué toute l'affaire ! Le Sibérien avait la tête chaude, et puis il avait bu : il l'a battue. Et ensuite, eh bien ! il en a eu pitié. « Tiens, voilà pour toi, et ne pleure plus ! » On nous a bien dit quel homme c'était : 12 archines, 12 verschoks de taille, et le poids en proportion !

— La question n'est pas là, — fit observer Pierre Gérassimovitch. — La question est de savoir si c'est elle qui a prémédité et accompli toute l'affaire, ou si ce sont les deux domestiques.

— Mais les deux domestiques ne peuvent pas avoir agi sans elle ! — répéta le juif. C'était elle qui avait la clé !

Ainsi le débat se poursuivit assez longtemps, à l'aventure.

— Permettez, Messieurs ! — dit enfin le président du jury, asseyons-nous autour de la table, et délibérons !

Sur quoi, donnant l'exemple, il prit place dans le grand fauteuil présidentiel.

— Quelles rosses que ces filles ! — déclara alors le commis.

Et, pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendaient que la Maslova n'avait pas volé, il raconta comment une créature de la même espèce, sur le boulevard, avait un jour volé la montre d'un de ses collègues. Le colonel, après lui, raconta un trait plus étrange et plus probant encore : le vol d'un samovar d'argent.

— De grâce, Messieurs, arrivons aux questions ! — fit le président, en frappant de son crayon sur la table.

Tous se turent, et le président commença la lecture des questions posées au jury.

Ces questions étaient rédigées ainsi :

1º Le paysan Simon Petrovitch Kartymkine, du village de Borki, district de Krapivo, trente-quatre ans, est-il coupable d'avoir, le 16 octobre 188…, volontairement attenté à la vie du marchand Smielkov, dans l'intention de le voler ? et est-il coupable d'avoir dérobé au susdit marchand, après l'avoir empoisonné avec la complicité d'autres personnes, une somme d'environ 2.500 roubles et une bague en brillants ?

2º Euphémie Ivanovna Botchkov, bourgeoise, âgée de quarante-trois ans, est-elle coupable d'avoir commis, de complicité avec Simon Petrovitch Kartymkine, les actes énumérés dans la première question ?

3º Catherine Mikaïlovna Maslov, âgée de vingt-sept ans, est-elle coupable d'avoir, de complicité avec les deux autres prévenus, commis les

actes énumérés dans la première question ?

4º Au cas où Euphémie Botchkov ne serait pas reconnue coupable des actes énumérés dans la première question, est-elle coupable d'avoir, le 16 octobre 188…, étant domestique dans l'Hôtel de Mauritanie, pris secrètement dans la valise fermée du marchand Smielkov une somme d'environ 2.500 roubles ?

Ayant achevé sa lecture, le président reprit la première question.

Hé bien ! Messieurs, comment allons-nous répondre sur ce premier point ?

La réponse fut vite trouvée. Tous se mirent d'accord pour l'affirmative, tant au sujet du vol que de l'empoisonnement. Un seul des jurés refusa de tenir Kartymkine pour coupable : un vieil artisan qui, sans commentaires, répondait toujours négativement à toutes les questions.

Le président se figura d'abord que ce vieillard ne comprenait pas, et il se mit en devoir de lui expliquer que, sans l'ombre d'un doute, Kartymkine et la Botchkova étaient coupables ; mais le vieillard répondit qu'il comprenait fort bien, et que, suivant lui, mieux valait tout pardonner. « Nous-mêmes, dit-il, ne sommes pas des saints ! » Et rien ne put l'amener à changer d'avis.

Sur la seconde question, concernant la Botchkova, après de longs débats la réponse fut : « Non, elle n'est pas coupable. » On estima, en effet, que les preuves manquaient de sa participation à l'empoisonnement : c'était d'ailleurs sur ce point qu'avait particulièrement insisté son avocat.

Le marchand, qui cherchait à innocenter la Maslova, soutint de nouveau que la Botchkova était l'agent principal de toute l'affaire. Et plusieurs des jurés furent de son avis, jusqu'au moment où le président, soucieux de se maintenir sur le terrain de la stricte légalité, fit observer que, en tout cas, sa participation à l'empoisonnement n'était établie par aucune preuve matérielle. On discuta longtemps encore, mais l'avis du président finit par prévaloir.

On déclara en revanche, sur la quatrième question, que la Botchkova était coupable d'avoir pris l'argent. À la demande de l'artisan, on ajouta : « Avec

des circonstances atténuantes. »

Enfin vint le tour de la troisième question, qu'on avait réservée pour la fin. Elle donna lieu à une discussion plus vive encore que les trois autres.

Le président affirmait que la Maslova était coupable. Le marchand soutenait qu'elle était innocente, et le colonel et l'artisan appuyaient son avis. Le reste des jurés hésitait, mais semblait pencher vers l'opinion du président ; et cela tenait surtout à ce que tous les jurés étaient fatigués, et se rangeaient de préférence à celle des deux opinions qui, en mettant plus vite tout le monde d'accord, pourrait plus vite leur rendre la liberté.

D'après les résultats des interrogatoires, et d'après ce qu'il savait de la Maslova, Nekhludov avait la conviction que celle-ci n'était coupable ni de vol ni de l'empoisonnement. Il avait cru d'abord que tout le monde serait de ce même avis ; mais il dut reconnaître bientôt qu'il s'était trompé, et que la majorité, sur la question, penchait plutôt vers l'affirmative, un peu à cause de la lassitude générale, un peu par égard pour le président, et un peu parce que le brave marchand, qui ne cachait pas que la Maslova lui plaisait, mettait vraiment trop de maladresse à la défendre. Nekhludov, en voyant cela, fut tenté de prendre la parole ; mais une peur l'envahit à l'idée d'intercéder pour Katucha, comme s'il eût senti que tout le monde, aussitôt, devinerait les relations qu'il avait eues avec elle. Et cependant il se disait que les choses ne pouvaient pas se passer d'une telle façon et qu'il avait absolument le devoir d'intervenir. Il rougissait et il pâlissait ; et il allait enfin se décider à parler, lorsque Pierre Gérassimovitch, évidemment agacé du ton autoritaire du président, intervint dans la discussion et dit, précisément, ce que lui-même s'apprêtait à dire.

— Permettez, — disait le professeur, — vous affirmez qu'elle est coupable du vol parce que c'était elle qui avait la clé de la valise ; mais est-ce que les domestiques de l'hôtel ne pouvaient pas ouvrir la valise avec une autre clé ?

— C'est cela, c'est cela même ! — appuyait le marchand.

— En réalité, il est impossible que la Maslova ait pris l'argent, car, dans sa situation, elle n'aurait su qu'en faire.

— Parfaitement, c'est tout juste ce que je dis ! — ajoutait encore le

marchand.

— J'estime plutôt que son arrivée à l'hôtel avec la clé aura suggéré l'idée du vol aux deux domestiques, qu'ils auront profité de l'occasion, et, ensuite, tout rejeté sur la Maslova.

Pierre Gérassimovitch parlait d'une voix agacée. Et son agacement se communiqua au président, qui insista de plus en plus fort sur son opinion. Mais Pierre Gérassimovitch parlait avec tant d'assurance que la majorité se rangea à son avis, et reconnut que la Maslova n'avait point pris de part au vol de l'argent, ni de la bague, celle-ci lui ayant été donnée en cadeau par le marchand.

Restait à décider si elle avait été coupable de l'empoisonnement. De nouveau le marchand, ardent défenseur de la prévenue, déclara qu'on avait le devoir de la proclamer innocente ; mais le président répliqua, avec beaucoup d'énergie, qu'il y avait impossibilité matérielle à la proclamer innocente sur ce point, attendu qu'elle-même avouait qu'elle avait versé la poudre dans le verre.

— Elle a versé la poudre, oui, mais elle croyait que c'était de l'opium ! — fit le marchand.

— Mais l'opium lui-même est un poison, — répondit le colonel, qui aimait les digressions ; et il raconta, à ce propos, l'aventure de la femme de son beau-frère, qui avait absorbé de l'opium par accident, et qui serait morte sans l'habileté miraculeuse d'un médecin appelé en hâte auprès d'elle. Le colonel racontait avec tant de complaisance que personne n'avait le courage de l'interrompre. Seul, le commis juif, entraîné par l'exemple, s'enhardit à lui couper la parole :

— On peut si bien s'accoutumer au poison, dit-il qu'on finit par en supporter, sans danger, de très fortes doses ; et la femme d'un de mes parents…

Mais le colonel n'était pas homme à se laisser interrompre ; il continua son histoire, et tout le monde connut à fond le rôle qu'avait joué l'opium dans la vie de la femme de son beau-frère.

— Mon Dieu ! Messieurs, voici qu'il est déjà quatre heures ! — s'écria

un juré.

— Eh bien ! — Messieurs, demanda le président, — qu'allons-nous répondre ? Voulez vous que nous répondions quelque chose comme ceci : « Oui, elle est coupable d'avoir versé le poison, mais sans intention de voler ? » Pierre Gérassimovitch, satisfait du succès qu'il venait d'obtenir sur la question précédente, donna, cette fois, sa pleine approbation.

— Je demande qu'on ajoute : « Avec circonstances atténuantes ! » — s'écria le marchand.

Tout le monde y consentit aussitôt. Seul l'artisan insista de nouveau pour que l'on répondît : « Non, elle n'est pas coupable. »

— Mais la réponse que j'ai proposée revient à dire cela ! — lui expliqua le président. — « Sans intention de voler », c'est comme si nous disions qu'elle n'est pas coupable.

— Oui, mais à la condition d'ajouter : avec circonstances atténuantes, pour achever d'absoudre l'accusée ! — déclara le marchand, tout fier de son invention.

Et tout le monde était si fatigué, et ces longues discussions avaient tellement brouillé tous les esprits, que personne n'eut l'idée d'ajouter à la réponse : « Oui, mais sans intention de donner la mort. » Nekhludov lui-même n'en eut point l'idée, absorbé comme il était par sa douleur et son inquiétude. Les réponses furent écrites, sous la forme adoptée par les jurés, et c'est sous cette forme qu'elles furent remises au tribunal.

Rabelais raconte qu'un juriste, appelé à trancher un procès, après avoir énuméré une foule d'articles de lois, et après avoir lu vingt pages de fatras incompréhensible, proposa à ses collègues de tirer au sort le jugement. Si les dés donnaient un nombre pair, c'était l'accusateur qui avait raison ; si le nombre était impair, c'était l'accusé.

De même il en fut cette fois encore. Les réponses adoptées par le jury ne le furent point parce que tous les jurés étaient du même avis. Elles furent adoptées, d'abord, parce que le président du tribunal, s'étant laissé entraîner à un trop long discours, avait négligé de dire ce qu'il disait d'ordinaire en

pareil cas, à savoir que les jurés pouvaient répondre : « Oui, mais sans intention de donner la mort. » Les réponses furent adoptées, en second lieu, parce que le colonel avait très longuement raconté l'histoire de la femme de son beau-frère, ce qui avait ennuyé et fatigué les jurés ; en troisième lieu, parce que Nekhludov, absorbé par ses préoccupations personnelles, ne s'était pas aperçu de ce que les mots : « sans intention de voler » auraient dû être accompagnés des mots : « sans intention de donner la mort » ; en quatrième lieu, parce que Pierre Gérassimovitch, enchanté d'avoir une première fois imposé son opinion au jury, s'était désintéressé de la suite du débat et était même sorti de la salle pendant que le président relisait les réponses. Mais ces réponses furent adoptées, surtout, parce que les jurés étaient las, parce qu'ils avaient hâte de se retrouver libres et d'aller dîner, de telle sorte qu'ils s'étaient jetés sur le premier avis qu'on leur avait proposé.

Quand le président eut achevé de relire les réponses, il sonna. Le gendarme, qui s'était tenu devant la porte avec l'épée au clair, remit son épée dans le fourreau et s'écarta. Les juges revinrent s'asseoir sur leurs sièges, et les jurés, l'un après l'autre, rentrèrent dans la grande salle.

Le président du jury, d'un air solennel, portait la feuille contenant les réponses. Il s'avança jusqu'à la table où siégeait le tribunal et remit la feuille au président.

Celui-ci, l'ayant lue d'un coup d'œil, parut très surpris, agita les bras, et se tourna vers ses collègues pour leur demander leur avis. Il était stupéfait de voir que le jury, ayant répondu négativement à la question du vol, eût répondu affirmativement et sans réserves à celle du meurtre. De cette réponse découlait la conclusion que la Maslova n'avait pas pris l'argent ni la bague, et que, cependant, en l'absence de tout motif, elle avait empoisonné le marchand.

— Voyez donc l'ineptie qu'ils ont rapportée ! — dit le président à son voisin de gauche. — Ce sont les travaux forcés pour cette fille, et, très certainement elle est innocente !

— Et pourquoi serait-elle innocente ?

— Mais cela saute aux yeux ! À mon avis, il y a lieu d'appliquer l'article 817.

L’article 817 déclare que le tribunal a le droit de modifier la décision du jury, s’il la juge mal fondée.

— Et vous, qu’en pensez-vous ? — demanda le président à son autre voisin.

— Peut-être devrions-nous, en effet, appliquer l’article 817 ? — dit le juge aux bons yeux.

— Et vous ? — demanda le président au juge grognon.

— J’estime que pour rien au monde nous ne devons le faire ! — répondit ce magistrat d’un ton résolu. — On se plaint déjà suffisamment de ce que les jurés acquittent les coupables : que dirait-on si le tribunal se mettait à renchérir sur eux ? Pour rien au monde je ne puis y consentir !

Le président tira sa montre.

— Je suis désolé, mais qu’y faire ? — songea-t-il ; et il remit les réponses au président du jury, afin que celui-ci en donnât lecture.

Aussitôt tous les jurés se levèrent ; et leur président, se balançant d’une jambe sur l’autre, lut à haute voix les questions et les réponses. Le greffier, les avocats, le procureur lui-même ne purent cacher leur stupéfaction. Seuls les prévenus restaient immobiles sur leur banc, ne comprenant pas le sens de ces réponses.

Puis les jurés se rassirent. Le président, se tournant vers le substitut, lui demanda quelles peines il proposait d’appliquer aux prévenus.

Le substitut, enchanté de la sévérité du jury à l’égard de la Maslova, qu’il attribuait uniquement à son éloquence, se rengorgea, fit mine de réfléchir, et dit :

— Pour Simon Kartymkine, je demande l’application de l’article 1452 ; pour Euphémie Botchkov, l’application de l’article… ; et pour Catherine Maslov, l’application de l’article… paragraphe…

Les peines énoncées par ces articles étaient, naturellement, les plus dures qu’on pût appliquer dans l’espèce.

— Le tribunal va se retirer pour délibérer sur l’application de la peine ! — dit le président en se levant.

Et il sortit avec les deux juges. Sur l'estrade, chacun éprouvait le soulagement que donne la conscience de la besogne achevée ; et les jurés, notamment, bavardaient à leur aise.

— Eh bien ! petit père, vous avez fait du bel ouvrage ! — dit Pierre Gérassimovitch en s'approchant de Nekhludov à qui le président du jury expliquait quelque chose. — Voilà que vous avez envoyé cette malheureuse aux travaux forcés !

L'émotion de Nekhludov fut telle, en entendant ces paroles, que c'est à peine s'il songea à se formaliser de la choquante familiarité de l'ancien employé de sa sœur.

— Quoi ? que dites-vous ?

— Mais sans doute ! — répondit Pierre Gérassimovitch. Vous avez oublié d'ajouter, dans votre réponse : mais sans intention de donner la mort. Et le greffier vient de me dire que le procureur demande quinze ans de travaux forcés.

— Mais la réponse est conforme à ce que nous avons arrêté en commun ! — fit le président.

Pierre Gérassimovitch, de nouveau, le contredit, déclarant que, puisqu'on avait affirmé que la Maslova n'avait pas pris l'argent, on aurait eu le devoir d'ajouter qu'elle n'avait pas eu l'intention de donner la mort.

— Mais j'ai relu les réponses avant de rentrer en séance ! — se justifiait le président. — Personne n'a réclamé !

— J'ai été forcé de sortir pour un instant, durant cette lecture, — dit Pierre Gérassimovitch. — Mais vous, Dimitri Ivanovitch, comment avez-vous pu laisser passer cela ?

— Je ne me suis aperçu de rien, — dit Nekhludov.

— La chose était pourtant assez facile à remarquer !

— Mais on peut réparer le mal ! — fit Nekhludov.

— Oh ! non, il est trop tard ! maintenant tout est fini.

Nekhludov jeta les yeux sur les prévenus. Pendant que leur destin se

décidait, ils continuaient à rester assis sur leur banc, entre les deux soldats. La Maslova souriait. Et une pensée mauvaise se glissa dans l'âme de Nekhludov. Tout à l'heure, prévoyant l'acquittement de la Maslova et sa mise en liberté, il se préoccupait de savoir comment il devrait se conduire envers elle. Mais maintenant les travaux forcés et la Sibérie supprimaient du coup, pour lui, la possibilité de toute reprise de relations avec elle. L'oiseau blessé allait bientôt cesser de se débattre, dans la carnassière.

VI

Les choses se passèrent comme l'avait prédit Pierre Gérassimovitch.

Après une courte délibération, les trois juges rentrèrent dans la salle, et le président donna lecture de l'arrêt, qui commençait ainsi :

Le 28 avril 188…, par ordre de Sa Majesté Impériale, la section criminelle du tribunal du district de N…, siégeant avec la collaboration des jurés, en vertu des articles 771, 776 et 777 du Code de procédure criminelle, a condamné Simon Kartymkine, paysan, âgé de trente-quatre ans, et Catherine Maslov, bourgeoise, âgée de vingt-sept ans, à la perte de tous leurs droits tant civils que personnels, et a ordonné que tous deux seraient envoyés aux travaux forcés : Kartymkine pour une durée de huit ans, la femme Maslov pour une durée de quatre ans, conformément à l'article 23 du Code Pénal ;

A condamné Euphémie Botchkov, bourgeoise, âgée de quarante-quatre ans, à la perte des droits personnels et à un emprisonnement de trois ans, conformément à l'article 48 du Code Pénal ;

A condamné, en outre, les trois prévenus à payer, conjointement, tous les frais du procès, en décrétant toutefois que, dans le cas où les trois prévenus seraient insolvables, les susdits frais retomberaient à la charge du trésor…

L'arrêt spécifiait ensuite que la bague aurait à être restituée aux héritiers

du marchand Smielkov, et que le reste des pièces à conviction serait vendu ou détruit.

En écoutant cet arrêt, Simon kartymkine continuait à s'agiter, à promener ses mains le long des coutures de son pantalon, et à remuer les lèvres. La Botchkova gardait une attitude impassible. Catherine Maslov, elle, était brusquement devenue d'un rouge pourpre.

— Je ne suis pas coupable ! Pas coupable ! — s'écria-t-elle dès que le président eut fini sa lecture. — Je le jure ! Je ne suis pas coupable ! Je n'ai pas voulu le tuer, je n'ai pas pensé à le tuer ! Je dis la vérité ! La vérité vraie !

Puis, ayant crié ces quelques mots avec une telle force que la salle entière les entendit, elle se laissa retomber sur son banc, se couvrit le visage de ses deux mains, et éclata en bruyants sanglots.

Lorsque Simon et Euphémie se levèrent pour sortir, elle resta assise, toujours sanglotante ; un des gendarmes dut la secouer par le bras pour la forcer à se lever.

— Non, il est impossible de laisser les choses se passer ainsi ! — se dit Nekhludov, oubliant tout à fait la mauvaise pensée qu'il avait eue quelques instants auparavant. Et, sans réfléchir, poussé par une impulsion irrésistible, il s'élança vers le corridor afin de revoir, une fois encore, la jeune femme qu'on venait d'emmener.

Devant la porte se pressait la foule des jurés et des avocats, bavardant, gesticulant, de sorte que Nekhludov dut attendre assez longtemps avant de pouvoir sortir de la salle. Quand il se trouva enfin dans le corridor, la Maslova était déjà loin. Il courut vers elle, indifférent à l'attention qu'il provoquait, et il ne s'arrêta que quand il l'eut rejointe.

Elle ne pleurait plus, mais de gros sanglots saccadés soulevaient sa poitrine, par instants, pendant qu'elle essuyait, du bout de son fichu, les gouttes de sueur qui coulaient sur ses joues. Elle passa devant Nekhludov sans le regarder. Et, lui non plus, il ne fit pas un geste pour attirer ses regards. Il la laissa passer devant lui, et, reprenant sa course dans le corridor, il se mit à la recherche du président du tribunal.

Celui-ci, lorsque Nekhludov parvint à le rencontrer, était déjà dans la loge

du portier, s'apprêtant à partir. Il endossait un élégant pardessus de demi-saison, et le portier, en face de lui, lui tendait respectueusement sa canne à pommeau d'argent.

— Monsieur le président, — lui dit Nekhludov, — pourrais-je vous entretenir un moment ? C'est au sujet de l'affaire qui vient d'être jugée. Je fais partie du jury.

— Mais comment donc ? Le prince Nekhludov, n'est-ce pas ? Trop heureux de vous retrouver ! — ajouta le président en lui serrant la main.

Il se rappelait, avec une vive satisfaction, le bal où il l'avait rencontré, ce bal où il avait dansé avec plus de charme et d'entrain que tous les jeunes gens.

— En quoi pourrai-je vous servir ?

— Il y a eu un malentendu pour notre réponse concernant la fille Maslov ! Elle est innocente de l'empoisonnement et voilà qu'elle est condamnée aux travaux forcés ! — fit Nekhludov, dont le visage s'était subitement assombri.

— Mais c'est sur vos réponses que nous avons établi l'arrêt ! — dit le président en s'avançant vers la porte, — encore que, nous-mêmes, nous ayons trouvé ces réponses assez incohérentes.

Le président se souvint tout à coup que, dans son résumé, il avait été sur le point d'expliquer aux jurés la façon dont ils devaient formuler leurs réserves, au cas où ils auraient des réserves à faire ; et il se souvint que, pour gagner du temps, il avait renoncé à cette partie de son explication. Mais il n'eut garde d'en rien dire à son interlocuteur.

— Il y a eu une erreur, — poursuivit Nekhludov, — Est-ce qu'on ne pourrait pas réparer cette erreur ?

— Des motifs de cassation peuvent toujours se trouver ! Adressez-vous à un avocat ! — dit le président en étirant ses bras dans les manches de son pardessus, et en faisant, de nouveau, un pas vers la porte.

— Mais c'est une chose affreuse !

— Voyez-vous, il n'y avait pour nous que deux solutions possibles…

Le président était évidemment partagé entre son désir d'être agréable à Nekhludov et la crainte d'arriver trop tard à son rendez-vous. Dès qu'il eut achevé d'étaler ses favoris sur les deux revers de son pardessus, il prit légèrement le coude de Nekhludov, et, l'entraînant vers la porte :

— Voulez-vous que nous sortions d'ici ? — lui dit-il.

— Parfaitement ! — répondit Nekhludov.

Il mit en hâte son manteau et sortit avec le président. Au dehors un gai soleil brillait, les rues étaient pleines de bruit et de mouvement. Et le président dut élever la voix, à cause du cahot des roues sur le pavé.

— Voyez-vous, — reprit-il, — la situation est des plus simples. Comme je vous le disais, il n'y avait à cette affaire que deux solutions possibles. Ou bien cette créature, cette Maslova, pouvait être, pour ainsi dire, acquittée, condamnée simplement à quelques mois de prison, et sa détention préventive pouvait être admise en décompte, ce qui achevait de rendre la peine insignifiante ; ou bien c'étaient pour elle les travaux forcés. Nous étions dans la nécessité d'adopter l'une ou l'autre de ces deux situations : et notre choix était subordonné à votre réponse.

— Je n'ai point songé à faire ajouter la restriction qui aurait traduit notre pensée ! Je suis inexcusable de n'y avoir pas songé ! — dit Nekhludov.

— Eh bien ! toute l'affaire est là ! — répondit le président avec un sourire.

Il tira sa montre et regarda l'heure. À peine s'il avait trois petits quarts d'heure à passer avec sa Clara.

— Et maintenant, si vous le voulez bien, adressez-vous à un avocat ! Il s'agit de trouver un motif de cassation. Ce motif, d'ailleurs, se trouve toujours ! — répéta le président.

— Hôtel d'Italie ! — cria-t-il au cocher d'un fiacre qui passait. — Trente kopeks pour la course ! C'est le prix que je donne toujours.

— Que Son Excellence daigne monter !

— Toutes mes amitiés, — dit le président à Nekhludov en prenant congé de lui. — Et si je puis vous servir en quoi que ce soit : maison Dvornikov, rue

Dvorianskaïa ; c'est aisé à retenir !

Et il s'éloigna, après avoir, une dernière fois, salué Nekhludov d'un léger signe de tête.

VII

L'entretien avec le président du tribunal, et aussi l'air frais du dehors, avaient un peu calmé Nekhludov. Il se dit que l'émotion extraordinaire qu'il venait d'éprouver tenait surtout à sa fatigue, et que les circonstances anormales où il s'était trouvé depuis le matin avaient dû contribuer encore à l'exagérer. « Mais, tout de même, songea-t-il, quelle stupéfiante et incroyable rencontre ! Il faut absolument que je fasse tout mon possible pour adoucir le sort de cette malheureuse, et cela au plus vite ! Et dès maintenant, pendant que je suis ici, je vais en profiter pour demander l'adresse de Faïnitzin ou de Mikinin. » C'étaient deux avocats célèbres, dont le nom lui était revenu en mémoire.

Retournant sur ses pas, il rentra au Palais de Justice, ôta de nouveau son pardessus, et monta l'escalier. Dans l'entrée même du corridor, il rencontra Faïnitzin. Il l'aborda, lui dit qu'il avait à s'entretenir avec lui. L'avocat, qui le connaissait de vue et savait son nom, s'empressa de lui répondre qu'il serait trop heureux de pouvoir lui être agréable.

— Je suis malheureusement un peu fatigué, et j'ai encore à faire ; mais vous pouvez toujours m'expliquer, en deux mots, de quoi il s'agit. Voulez-vous que nous entrions ici, pour un instant ?

Et il fit entrer Nekhludov dans une petite pièce qui se trouvait ouverte, sans doute le cabinet de quelque employé du tribunal. Tous deux s'assirent près de la table.

— Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

— Je vous demanderai avant tout, — dit Nekhludov, — de faire en sorte que personne ne sache la part que je prends dans l'affaire dont j'ai à vous

parler.

— Mais certainement, cela va de soi. Et alors ?…

— J'ai été juré, aujourd'hui, et nous avons condamné une femme aux travaux forcés. Or cette femme n'est pas coupable ! Cela me tourmente.

Malgré lui, Nekhludov rougit et se troubla. Faïnitzin le dévisagea d'un coup d'œil rapide ; après quoi il baissa de nouveau les yeux, et se remit à considérer le tapis vert de la table.

— Et alors ? — demanda-t-il.

— Nous avons condamné une innocente. Et je voudrais faire casser le jugement et transporter l'affaire devant une juridiction supérieure.

— Devant le Sénat, — précisa l'avocat.

— Et je suis venu vous demander de prendre cette affaire en main.

Nekhludov avait hâte de régler un point qui lui était particulièrement pénible à toucher ; de sorte qu'il ajouta aussitôt, sans reprendre haleine :

— Vos honoraires, et tous les frais que l'affaire pourra occasionner, si élevés qu'ils soient, je me charge de tout cela, bien entendu.

Et, pour la seconde fois, il se sentit rougir.

— Oui, oui, nous nous arrangerons toujours ! — répondit l'avocat en souriant complaisamment de l'inexpérience de son aristocratique client.

Nekhludov lui raconta brièvement l'affaire.

— Voilà ! Et maintenant je voudrais savoir ce qu'il y a à faire, — conclut-il.

— Parfait ! Dès demain je vais demander le dossier, et me mettre en état de vous renseigner. Voyons ! après-demain… Non, mettons plutôt jeudi… Donc, jeudi, vers six heures du soir, si vous voulez bien venir chez moi, je vous donnerai une réponse. Convenu, n'est-ce pas ? Ainsi, à jeudi. Je vous prie de m'excuser, mais j'ai encore diverses choses à faire au Palais avant de rentrer.

Nekhludov prit congé de l'avocat et sortit du Palais de Justice.

Ce nouvel entretien l'avait calmé plus encore que le précédent ; il était tout heureux à la pensée d'avoir déjà commencé des démarches en faveur de la Maslova. Il jouissait du beau temps, il respirait avec délice le souffle de l'air printanier. Des cochers de fiacre, s'arrêtant devant lui, lui offraient leurs services : mais il était trop heureux de pouvoir marcher. Et aussitôt se mit à bourdonner en lui tout un essaim de pensées et de souvenirs sur Katucha, et sur la façon dont il s'était conduit envers elle. « Non, non, se dit-il, à tout cela je penserai plus tard ; maintenant je dois, avant tout, me distraire des pénibles impressions que je viens de traverser ! »

Il se rappela alors le dîner des Korchaguine et regarda sa montre. Le dîner ne devait pas être encore fini. Nekhludov courut vers une station de fiacres qu'il savait tout proche, examina les chevaux, choisit la meilleure voiture, et, dix minutes après, il se trouva devant le perron de la vaste et élégante maison des Korchaguine.

CHAPITRE VII

I

— Que Votre Excellence daigne entrer, on l'attend là-haut ! — dit à Nekhludov, avec un sourire complaisant, le gros portier de la maison des Korchaguine, en s'avançant vers lui jusque sur le perron. — On est à table. On prie Votre Excellence de monter à la salle à manger.

Le portier fit entrer Nekhludov dans le vestibule ; puis, allant vers l'escalier, il tira le cordon d'une sonnette.

— Est-ce qu'il y a du monde ? — demanda Nekhludov tout en ôtant son pardessus.

— Il y a M. Kolossoff et puis Michel Sergueievitch ; mais, sauf cela, personne, — répondit le portier.

Au haut de l'escalier se montra l'élégante figure d'un valet de chambre en habit, des gants blancs aux mains.

— Que Votre Excellence daigne monter ! On la prie d'entrer.

Nekhludov monta l'escalier, traversa l'immense et somptueuse antichambre, et entra dans la salle à manger. Autour de la grande table était assise toute la famille des Korchaguine, à l'exception de la mère de Missy, la princesse Sophie Vassilievna, qui prenait toujours ses repas dans sa chambre. Le vieux Korchaguine occupait le haut de la table : il avait à sa droite le médecin de la maison, à sa gauche son ami Ivan Ivanovitch Kolossof, ancien fonctionnaire, à présent membre du conseil d'administration d'une banque. Puis venaient, à gauche, Miss Redort, l'institutrice de la petite sœur de Missy, et cette sœur elle-même, une enfant de quatre ans ; à droite, en face d'elle, le frère de Missy, Petia, collégien de la septième classe, qui se préparait à passer

ses examens, et un jeune étudiant, son répétiteur. Plus loin, vis-à-vis l'un de l'autre, étaient assis Michel Sergueievitch Téléguine ou Mitia, fils d'un premier mariage de la princesse Korchaguine, et une parente pauvre, Catherine Alexievna, vieille fille et slavophile ; et enfin, au bas de la table, Missy, avec une place vide entre elle et la vieille demoiselle.

— Ha ! voilà qui est bien ! Arrivez vite, nous n'en sommes encore qu'au poisson ! — dit le vieux Korchaguine en levant sur Nekhludov ses yeux injectés de sang.

— Etienne ! — cria-t-il ensuite au majestueux maître d'hôtel ; et il lui fit signe d'avoir à conduire Nekhludov à la place qui lui était réservée.

Nekhludov connaissait depuis longtemps le vieux Korchaguine, et bien souvent déjà il l'avait vu à table : mais, ce soir-là, son visage rouge et congestionné, sa bouche sensuelle, son gros cou, l'ensemble de sa figure, et jusqu'à la façon dont il passait un coin de sa serviette dans le revers de son gilet, tout cela le frappa désagréablement. Il se rappela aussitôt, malgré lui, tout ce qu'on lui avait dit de la dureté de cet homme, qui, dans le temps où il était gouverneur de province, avait fait fusiller une foule de malheureux, et même en avait fait pendre un bon nombre.

— On va tout de suite s'occuper de servir Votre Excellence ! — dit Etienne en prenant dans un des tiroirs du buffet une grande cueiller[1] à soupe, pendant que l'élégant valet de chambre se plaçait derrière la chaise vide, et que Missy rarrangeait, sur l'assiette de Nekhludov, un des plis de la serviette artistement dressée en forme d'éventail.

Mais Nekhludov dut d'abord faire le tour de la table et serrer la main de chacun des convives. Chacun se leva de sa chaise pour lui tendre la main, à l'exception des dames et du vieux Korchaguine. Et cette promenade autour de la table, et ces poignées de main données à des personnes à quelques-unes desquelles il n'avait même jamais adressé la parole, tout cela lui parut, ce soir-là, particulièrement ridicule et désagréable.

Il s'excusa de venir si tard ; et déjà il s'apprêtait à s'asseoir à sa place, entre Missy et Catherine Alexievna, quand le vieux Korchaguine exigea que, à défaut d'un petit verre d'eau-de-vie, il prît au moins des hors-d'œuvre. Nekhludov dut s'approcher de la petite table où étaient les hors-d'œuvre, le

homard, le caviar, le fromage, les anchois. Il s'imaginait n'avoir pas faim ; mais le fait est qu'ayant goûté au caviar il se mit à dévorer avec avidité.

— Hé bien ! avez-vous sapé les bases ? — lui demanda Kolossov, reprenant ironiquement l'expression employée peu de temps auparavant par un journal réactionnaire, dans un article destiné à montrer les dangers de l'institution du jury. — Vous avez acquitté des coupables, condamné des innocents, hein, n'est-ce pas ?

— Sapé les bases ! Sapé les bases ! — répéta le vieux prince en se tordant de rire. Il éprouvait une confiance illimitée dans l'esprit et la science de son ami, dont il partageait pleinement les opinions libérales.

Mais Nekhludov, au risque de paraître impoli, ne répondit rien. Il s'assit devant son assiette, se servit du potage, et continua de manger avec un extrême appétit.

— Laissez-le donc se rassasier ! — dit en souriant Missy avec une familiarité qui montrait le caractère particulièrement amical de leurs relations.

Kolossov, d'ailleurs, avait déjà oublié sa question. D'un ton violent et à très haute voix, il discutait l'article du journal réactionnaire sur l'institution du jury. Et Michel Sergueievitch, lui donnant la réplique, signalait les monstrueuses erreurs d'un autre article récent, publié dans le même journal.

Missy était, comme toujours, parfaitement distinguée. Elle avait une toilette d'une élégance discrète et sobre, mais irréprochable.

— Vous devez être épuisé de faim et de fatigue ! — dit-elle à Nekhludov quand il eut achevé d'avaler son potage.

— Mais non, pas trop ! Et vous ? Êtes-vous allée voir ces tableaux ?

— Non, nous avons remis la visite à plus tard. Nous sommes allés jouer au tennis chez les Salomonov. Et, vous savez, c'est vrai que Mister Crooks joue admirablement !

Nekhludov était venu chez les Korchaguine pour se distraire. Ses visites chez eux lui avaient, du reste, toujours été agréables, tant pour le ton de luxe et de richesse qui régnait dans la maison et qui charmait ses goûts de raffiné, que pour l'atmosphère de caressante flatterie dont, inconsciemment, il s'y

sentait entouré. Mais, ce soir-là, par un hasard singulier, tout dans cette maison se trouva lui déplaire : tout, depuis le portier, l'énorme vestibule, les fleurs, les valets de chambre en habit, l'ornementation de la table, jusqu'à Missy elle-même, qu'il ne put s'empêcher de juger affectée et antipathique. Il était choqué et du ton suffisant et grossier de Kolossov, et de son libéralisme, et de la figure sensuelle et vicieuse du vieux Korchaguine, et des citations françaises de la vieille demoiselle slavophile, et des mines maussades de l'institutrice et du précepteur ; et tout spécialement l'avait choqué la façon familière dont Missy avait parlé de lui, au lieu de le désigner par ses prénoms comme le reste des convives.

Nekhludov était toujours ballotté entre deux sentiments contraires au sujet de Missy. Tantôt, la voyant, pour ainsi dire, dans une pénombre, il découvrait en elle toutes les perfections : elle lui paraissait franche, et belle, et intelligente, et pleine de naturel. Et tantôt, comme s'il passait tout d'un coup de la pénombre au grand jour, il était forcé de se rendre compte de ses imperfections. C'est dans cette dernière disposition qu'il se sentait ce soir-là. Il distinguait toutes les rides de son front, il distinguait les deux fausses dents qu'elle avait dans la bouche, il reconnaissait la trace du fer à friser dans les boucles de ses cheveux, il voyait saillir les os de ses coudes ; et surtout il était frappé de la largeur des ongles de ses doigts, qui lui rappelaient les doigts épais du vieux Korchaguine.

— Quel jeu assommant, ce tennis ! — dit Kolossov. — Le jeu de paume, de notre temps, était bien plus gai !

— Mais non, c'est que vous ne connaissez pas le tennis ! Il n'y a rien de plus follement entraînant ! — s'écria Missy.

Et Nekhludov eut l'impression qu'elle avait prononcé le mot « follement » avec une affectation insupportable.

Un débat s'engagea où prirent part aussi Michel Sergueievitch et la vieille demoiselle. Seuls le répétiteur, l'institutrice et les enfants se taisaient, et, manifestement, s'ennuyaient.

— Allons, disputez-vous une bonne fois ! — dit enfin, en riant aux éclats, le prince Korchaguine.

Sur quoi, prenant à pleine main sa serviette, il la posa toute fripée sur la

table, et se leva, tandis qu'un valet de chambre s'empressait pour reculer sa chaise. Tout le monde se leva à sa suite et s'avança vers une petite table où étaient rangés des bols et des verres d'eau tiède parfumée. Les convives se rincèrent la bouche, tout en poursuivant leur discussion entre deux gorgées.

— N'est-ce pas que c'est moi qui ai raison ? — demanda Missy à Nekhludov, après avoir affirmé à Michel Sergueievitch que rien ne révélait le caractère des gens aussi bien que le jeu. Elle avait tout de suite reconnu sur le visage de son ami cette expression concentrée et sévère qui, plusieurs fois déjà, l'avait inquiétée chez lui ; et elle était résolue à en découvrir la cause.

— En vérité, je n'en sais rien : jamais encore je n'ai réfléchi à cette question, — répondit Nekhludov.

— Voulez-vous que nous montions chez maman ? — dit alors la jeune fille.

— Mais parfaitement, très volontiers ! — répondit-il en allumant une cigarette ; mais le ton de sa réponse signifiait clairement qu'il se serait fort bien dispensé de cette corvée.

Elle se tut, jeta sur lui un regard interrogateur, et son inquiétude s'accentua encore.

« On dirait vraiment que je ne suis venu ici que pour y répandre l'ennui ! » se disait pendant ce temps Nekhludov ; et, s'efforçant d'être aimable, il se mit en devoir d'ajouter quelques mots sur le plaisir qu'il aurait à présenter ses hommages à la princesse, si toutefois sa visite ne la dérangeait pas.

— Mais non, au contraire, maman sera enchantée. Et vous pourrez fumer chez elle aussi bien qu'ici. Ivan Ivanovitch doit déjà y être monté.

La maîtresse de la maison, la princesse Sophie Vassilievna, passait sa vie couchée sur sa chaise-longue. Depuis huit ans déjà elle ne mangeait plus à table. Elle ne se plaisait que dans sa chambre, parmi les velours, les dorures, les bronzes, les laques, et les fleurs. Jamais elle ne sortait. Et elle ne voyait absolument, comme elle aimait à le répéter, que « ses amis », c'est-à-dire les personnes qui, pour une raison ou une autre, se distinguaient à ses yeux de l'ordinaire des hommes. Nekhludov faisait naturellement partie du nombre de

ces « amis », à la fois parce qu'il passait pour un jeune homme intelligent, et parce que sa mère avait eu des relations avec les Korchaguine, et aussi, et surtout, parce que Sophie Vassilievna désirait lui faire épouser sa fille.

La chambre de la vieille princesse était précédée d'un grand et d'un petit salon. Dans le grand salon, Missy, qui marchait devant Nekhludov, s'arrêta brusquement, et, empoignant d'un geste nerveux le dossier d'une chaise, elle leva les yeux sur le jeune homme.

Missy avait le plus grand désir de se marier, et Nekhludov était pour elle un beau parti. En outre, il lui plaisait ; et puis elle s'était accoutumée à la pensée de l'avoir à elle, — non pas de lui appartenir, mais de l'avoir à elle. Et elle poursuivait ce dessein avec une ruse inconsciente, mais tenace. Elle dit donc à Nekhludov, à brûle-pourpoint, en le fixant dans les yeux, pour l'obliger à s'expliquer franchement :

— Je vois que quelque chose vous est arrivé. Dites-moi ce que c'est.

Nekhludov se rappela son aventure de la cour d'assises. Il fronça les sourcils et rougit.

— Oui, quelque chose m'est arrivé, — répondit-il, ne voulant pas mentir, — quelque chose d'étrange, d'imprévu, et de grave.

— Qu'est-ce que c'est ? vous ne voulez pas me le dire ?

— Je ne le puis pas à présent. Excusez-moi ! Il m'est arrivé une chose à laquelle j'ai encore besoin de réfléchir, — ajouta-t-il : et il rougit davantage.

— Ainsi, vous ne voulez pas me le dire ?

Un muscle de son visage tressaillit. Elle repoussa le dossier de la chaise où elle s'appuyait.

— Non, je ne le puis pas ! — répondit Nekhludov, tout en sentant que, par cette réponse, il accentuait encore, vis-à-vis de lui-même, l'extraordinaire gravité de ce qui venait de lui arriver.

— Soit ! Eh bien, allons vite chez maman !

Elle secoua la tête, comme pour chasser une pensée déplaisante, et reprit sa marche d'un pas plus rapide.

Nekhludov crut s'apercevoir qu'elle faisait un effort pour ne pas pleurer. Il eut honte et se reprocha de l'avoir chagrinée ; mais il savait que la moindre faiblesse le perdrait, c'est-à-dire le lierait à jamais, et c'est de quoi, ce soir-là, il avait peur plus que tout au monde. Il continua donc de se taire, et parvint ainsi, avec la jeune fille, jusqu'à la chambre de la princesse Korchaguine.

II

La princesse Sophie Vassilievna venait d'achever son dîner, un dîner très délicat et très abondant, qu'elle mangeait toujours seule, afin que personne ne la vît dans cette occupation trop prosaïque. Près de sa chaise-longue, sur un petit guéridon, le café était servi ; elle le buvait par légères gorgées, en fumant des cigarettes parfumées.

La princesse Sophie Vassilievna était une vieille dame très maigre, très longue, avec de longues dents et de grands yeux noirs. Son âge ne l'empêchait pas de se donner encore les airs d'une jeune femme.

Toute sorte de bruits couraient sur ses relations avec son médecin. Et Nekhludov, qui jamais jusqu'alors n'avait fait attention à ces racontars, ne put se défendre de se les rappeler lorsque, en entrant dans la chambre, il aperçut, assis tout près de la vieille dame, le corpulent médecin, avec sa barbe huileuse élégamment taillée. Sa vue lui causa une impression de dégoût.

Au pied de la chaise-longue, sur un tabouret, était assis Kolossov. Il s'occupait à mêler son sucre dans son café. Un petit verre de liqueur était placé devant lui sur le guéridon.

Missy, qui était entrée dans la chambre avec Nekhludov, n'y resta qu'un instant.

— Quand maman sera fatiguée et vous mettra dehors, vous viendrez me rejoindre, n'est-ce pas ? — dit-elle à Kolossov et à Nekhludov, en souriant gaîment à ce dernier, comme si rien d'anormal ne s'était passé entre eux.

Après quoi elle sortit de la chambre, glissant légèrement sur le tapis

moelleux.

— Hé ! bonjour, cher ami ! Asseyez-vous là et racontez ! — dit la princesse Sophie Vassilievna, avec son sourire apprêté, artificiel, mais imitant à merveille le sourire naturel. Nous parlions précisément de vous. Ces messieurs disaient que vous étiez revenu de la cour d'assises en très mauvaise humeur. De telles séances doivent être si pénibles pour des hommes de cœur ! — ajouta-t-elle en français.

— Oui, certainement, — répondit Nekhludov. — On y sent bien souvent sa propre inf…, je veux dire qu'on sent qu'on n'a pas, soi-même, le droit de juger les fautes des autres…

— Comme c'est vrai ! — s'écria la vieille dame d'un ton destiné à laisser voir que la justesse de la réflexion de Nekhludov l'avait émerveillée ; car elle avait pour habitude de flatter toujours ses interlocuteurs.

— Eh bien ! et votre tableau, où en est-il ? — reprit-elle. Vous savez qu'il m'intéresse énormément ! Si j'étais plus forte, il y a longtemps déjà que je serais allée chez vous pour le voir.

— Je l'ai tout à fait abandonné ! — lui répondit sèchement Nekhludov, pour qui la fausseté de ses flatteries était aussi visible, ce soir-là, que sa vieillesse, soigneusement cachée. Et il avait beau s'efforcer d'être aimable, tous ses efforts restaient inutiles.

— Mais c'est un crime ! Savez-vous que Répine lui-même m'a dit qu'il y avait chez notre ami un vrai talent ? — dit-elle en se tournant vers Kolossov et en lui désignant Nekhludov.

« Comment n'a-t-elle pas honte de mentir ainsi ! » songeait Nekhludov.

Cependant la vieille dame, lorsqu'elle eut constaté que Nekhludov n'était vraiment pas en train, et qu'il n'y avait pas à espérer de pouvoir causer agréablement avec lui, se rejeta de nouveau sur Kolossov. Elle lui demanda son opinion sur une pièce nouvelle qu'on venait de jouer. Elle la lui demanda d'un ton qui semblait dire que son opinion trancherait aussitôt tous les doutes, et que chacune de ses paroles aurait la valeur d'un oracle.

Kolossov fut très dur pour la pièce nouvelle, et profita de cette occasion pour exposer toutes ses idées sur l'art. La princesse Sophie Vassilievna se

montrait, comme toujours, effarée de la justesse de ses observations ; si parfois elle se risquait à défendre l'auteur de la pièce, ce n'était que pour s'avouer vaincue dès l'instant suivant, ou pour trouver un juste milieu. Et Nekhludov regardait et écoutait ; et ce qu'il voyait et ce qu'il entendait différait tout à fait de ce qui se passait devant lui.

Regardant et écoutant tour à tour la vieille dame et Kolossov, Nekhludov constatait d'abord que ces deux personnes n'avaient rien à faire avec la pièce dont elles parlaient, qu'elles n'avaient rien à faire l'une avec l'autre, et que leur conversation avait simplement pour objet de satisfaire un besoin physique : le besoin d'activer la digestion en remuant les muscles de la langue et du gosier. Il constatait ensuite que Kolossov, ayant bu de l'eau-de-vie, du vin, du café et de la liqueur, était un peu ivre : ivre non pas à la façon des gens qui n'ont pas l'habitude de boire, mais à la façon de ceux qui boivent régulièrement. Kolossov ne divaguait pas, ne disait pas de sottises ; mais il se trouvait dans un état anormal d'excitation et de contentement de soi-même. En troisième lieu, Nekhludov constatait que la vieille dame, au plus fort de l'entretien, ne cessait pas de jeter des regards inquiets vers la fenêtre, par où entrait à présent un rayon oblique de soleil couchant, qui risquait de laisser voir trop clairement les rides de son visage.

— Comme vous avez raison ! — répondit-elle à une observation de Kolossov, tout en pressant le timbre d'une sonnerie électrique.

Un moment après, le médecin se leva, et, sans rien dire, en familier de la maison, il sortit de la chambre. Et Nekhludov vit que Sophie Vassilievna, tout en continuant l'entretien, le suivait des yeux.

— Philippe, ayez la bonté de baisser ce rideau ! — dit-elle au beau valet de chambre qui était accouru à son coup de sonnette.

— Oui, vous avez raison, il manque de mysticisme ; et sans mysticisme il n'y a pas de poésie, — poursuivit-elle en s'adressant à Kolossov, pendant que ses yeux noirs épiaient les mouvements du valet de chambre occupé à baisser le rideau.

— Le mysticisme et la poésie, n'est-ce pas ? sont nécessaires l'un à l'autre. Le mysticisme sans poésie, c'est de la superstition ; la poésie sans mysticisme, c'est de la prose !

Mais brusquement elle s'interrompit dans sa dissertation :

— Mais non, Philippe ! vous voyez bien que c'est l'autre rideau !

Et elle s'affaissa sur la chaise-longue, comme épuisée de l'effort que lui avaient coûté ces paroles ; puis aussitôt, pour se calmer, portant à sa bouche sa main toute chargée de bagues, elle alluma une cigarette parfumée.

Le robuste et élégant valet inclina légèrement la tête, en signe de repentir. Mais Nekhludov crut apercevoir dans ses yeux un éclair qui ne dura qu'une seconde, et qui signifiait :

— Hé ! que le diable t'emporte, vieille folle, avec tes manières !

Et Philippe se mit respectueusement à remplir les ordres de la fragile et éthérée princesse Sophie Vassilievna.

— Quant à Darwin, — reprit alors Kolossov en s'agitant sur son tabouret, — j'avoue qu'il y a beaucoup de vrai dans sa doctrine ; mais parfois il va trop loin. Parfaitement !

— Et vous, est-ce que vous croyez à l'hérédité ? — demanda la princesse à Nekhludov, dont le silence lui était pénible.

— L'hérédité ? Non, je n'y crois pas ! — répondit-il au hasard, sans pouvoir se détacher des étranges images que lui présentait son imagination. Et, de nouveau, il se tut.

Sophie Vassilievna lui lança un regard perçant.

— Mais je vous retiens, et j'oublie que Missy vous attend ! — dit-elle. — Allez la rejoindre ; elle a l'intention de vous jouer un morceau qu'elle vient d'apprendre, du Schumann. Vous verrez, c'est très intéressant !

« Elle n'a l'intention de rien me jouer du tout ! Tout cela, ce sont des mensonges qu'elle invente on ne sait pas pourquoi ! » songea Nekhludov en se levant, et en déposant ses lèvres sur la main blanche, osseuse, et couverte de bagues, de Sophie Vassilievna.

Dans le salon, il rencontra Catherine Alexievna, la vieille demoiselle, qui l'arrêta au passage :

— C'est égal, je vois que les fonctions de juré ont sur vous une influence

déprimante ! — lui dit-elle, parlant en français comme d'habitude.

— C'est vrai ! Excusez-moi ! Je ne me sens pas en train, ce soir, et je n'ai pas le droit d'infliger mon ennui aux autres, — répondit Nekhludov.

— Et pourquoi donc n'êtes-vous pas en train ?

— Cela, je vous demanderai la permission de ne pas vous le dire !

— Avez-vous donc oublié que vous nous avez déclaré, l'autre soir, qu'il fallait toujours dire la vérité, et que vous en avez même profité pour nous dire à tous des vérités cruelles ? Pourquoi ne voulez-vous pas dire la vérité aujourd'hui ?

— Tu te souviens, n'est-ce pas, Missy ? — ajouta Catherine Alexievna en se tournant vers la jeune fille, qui venait d'entrer.

— C'est que, ce soir-là, nous plaisantions, — répondit Nekhludov d'un ton sérieux. — En plaisantant, la chose est possible. Mais dans la réalité nous sommes si misérables… ou, du moins, je suis si misérable… qu'il n'y a pas à songer pour moi à dire la vérité.

— Vous avez tort de vous reprendre ! Dites plutôt que nous tous nous sommes des misérables, — reprit gaîment Catherine Alexievna, sans paraître remarquer le sérieux de Nekhludov.

— Rien n'est pire que de s'avouer qu'on n'est pas en train, — interrompit Missy. — Moi, jamais je ne me l'avoue à moi-même ; et c'est pour cela que je suis toujours en train. Allons, venez avec moi, nous allons essayer de dissiper votre mauvaise humeur !

Nekhludov éprouva un sentiment pareil à celui que doivent éprouver les chevaux quand on s'apprête à leur mettre le mors et à les atteler. Et jamais encore il n'avait eu une telle peur de se laisser atteler.

Il finit par s'excuser, en disant qu'il avait besoin de rentrer chez lui.

Missy, quand il lui tendit la main pour prendre congé, retint sa main plus longtemps qu'à l'ordinaire.

— N'oubliez pas que ce qui est grave pour vous l'est en même temps pour vos amis ! — dit-elle. — Vous viendrez demain ?

— J'espère pouvoir venir, — répondit Nekhludov.

Il se sentait honteux, sans savoir si c'était pour lui ou pour elle. Et il s'empressa de sortir, voulant cacher sa honte.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Comme cela m'intrigue ! — dit Catherine Alexievna quand il eut quitté le salon. — Il est tout changé ! Quelque affaire d'amour propre ! Notre cher Dimitri est si susceptible !

— Bah ! nous avons, tous, nos bons et nos mauvais jours ! — répondit Missy d'un ton indifférent.

Mais son visage avait une expression tout autre que celle qu'elle avait fait voir à Nekhludov. Et, au-dedans de soi, elle se disait :

— Pourvu que celui-là aussi ne se dérobe pas ! Après tout ce qui s'est passé entre nous, ce serait bien mal de sa part !

Si l'on avait demandé à Missy ce qu'elle entendait par ces mots : « Tout ce qui s'est passé entre nous ! » elle n'aurait pu répondre rien de précis. Et cependant elle avait l'impression très nette que Nekhludov non seulement avait éveillé en elle des espérances, mais qu'il lui avait presque promis de l'épouser. Ce qui s'était passé entre eux, ce n'étaient pas des paroles précises, mais des regards, des sourires, des allusions, des silences. Et cela avait suffi pour qu'elle le considérât comme lui appartenant : et la pensée de le perdre lui était très cruelle.

III

« Honte et dégoût, dégoût et honte ! » se disait au même instant Nekhludov, tandis qu'il revenait chez lui, à pied, refaisant un chemin qu'il avait fait bien souvent. L'impression pénible qu'avait éveillée en lui son entretien avec Missy ne parvenait toujours pas à se dissiper. Il sentait que, matériellement, il était libre vis-à-vis de la jeune fille, ne lui ayant jamais fait une déclaration formelle, ne lui ayant rien dit qui pût l'engager, mais que, en réalité, il ne s'en était pas moins engagé envers elle. Il sentait cela ; et il

sentait aussi, de toute la force de son être, qu'il lui serait impossible de se marier avec elle.

« Honte et dégoût, dégoût et honte ! » se répétait-il, en pensant non seulement à ses relations avec Missy, mais à toute sa vie et à celle des autres. Ces mots revenaient sans cesse dans son âme, comme un refrain ; il se les répétait encore au moment où il rentra chez lui.

— Je ne souperai pas ce soir, — dit-il à son valet de chambre Kornéï, qui s'était avancé au-devant de lui, dans la salle à manger, et s'apprêtait à le servir. Allez-vous-en !

— À vos ordres ! — répondit le valet de chambre ; mais il ne s'en alla pas et se mit aussitôt à desservir la table. Et Nekhludov ne put s'empêcher de penser qu'il agissait ainsi pour le contrarier. Il aurait voulu que tout le monde le laissât en paix, et voilà que tout le monde, par un fait exprès, s'obstinait à l'importuner !

Enfin le valet de chambre sortit. Nekhludov s'approcha du samovar pour préparer son thé ; mais, en entendant dans l'antichambre les pas pesants d'Agrippine Petrovna, il s'enfuit précipitamment, par peur de la voir. Il passa dans son salon, et ferma la porte à clé derrière lui.

C'est dans ce salon que, cinq mois auparavant, était morte sa mère. Deux lampes à réflecteurs éclairaient la vaste pièce, mettant en lumière deux grands portraits suspendus au mur, les portraits du père et de la mère de Nekhludov. Et celui-ci, en revoyant ces portraits, se rappela les dernières relations qu'il avait eues avec sa mère. Il s'aperçut que celles-là aussi avaient été pleines de fausseté. Là encore, il ne trouvait que honte et dégoût. Il se rappelait comment, dans les derniers temps de la maladie de sa mère, il avait presque souhaité sa mort. Il s'était dit qu'il souhaitait cette mort pour voir la malheureuse délivrée de ses souffrances ; mais maintenant il sentait qu'il l'avait souhaitée pour être délivré, lui-même, de la vue de ces souffrances.

Voulant échapper à l'obsession de ces souvenirs, il s'approcha du portrait, œuvre d'un peintre célèbre, et qui avait jadis été payé 5.000 roubles. La princesse Nekhludov y était représentée en robe de velours noir, la gorge découverte. On voyait que l'artiste avait mis tout son soin à peindre la naissance des seins, l'intervalle qui les séparait, et le cou, et les épaules, que

la dame avait fort belles. Et Nekhludov eut de nouveau une impression de dégoût et de honte. Il fut épouvanté de ce qu'il y avait de choquant dans cette façon de représenter sa mère sous l'aspect d'une beauté à demi nue. La chose était d'autant plus choquante que, cinq mois auparavant, dans cette même chambre, la même femme s'était étendue sur un divan, desséchée comme une momie, et répandant une odeur dont toute la maison était infectée. Et Nekhludov se souvint que, la veille de sa mort, elle avait pris sa main dans ses pauvres mains décharnées, l'avait regardé dans les yeux, et lui avait dit : « Ne me juge pas, Mitia, si j'ai péché ! » et que de ses yeux épouvantés avaient jailli des larmes.

— Quelle honte ! — se dit-il, en considérant de nouveau le portrait, où sa mère étalait l'ampleur de sa poitrine avec un sourire emprunté.

Et la nudité de cette poitrine le fit songer à une autre femme qu'il avait vue, quelque temps auparavant, décolletée de la même façon. C'était Missy qui, un soir de bal, l'avait invité à venir la voir dans une nouvelle robe. Et Nekhludov se rappela avec une véritable répugnance le plaisir qu'il avait eu à considérer les jolies épaules et les beaux bras de la jeune fille ; il se rappela que les parents de Missy assistaient à sa toilette : ce père grossier et sensuel, avec son passé de cruauté, et cette mère, de réputation suspecte ! Tout cela était répugnant, à la fois, et honteux. Honte et dégoût, dégoût et honte !

— Non, non, songea-t-il, cela ne peut pas durer. Il faut que je me délivre ! Il faut que je rompe toutes ces relations mensongères et avec les Korchaguine, et avec Marie Vassilievna, et avec les autres !… Oui, m'enfuir, respirer en paix ! M'en aller à l'étranger, à Rome, pour m'occuper de peinture !

Le souvenir lui revint, aussitôt, de ses doutes sur son talent.

— Bah ! qu'importe ! L'essentiel est que je respire en paix. J'irai d'abord à Constantinople, puis à Rome ! Je partirai dès que j'en aurai fini avec la cour d'assises et que j'aurai réglé cette affaire avec l'avocat.

De nouveau se dressa vivante, devant lui, l'image de la prisonnière, avec ses yeux noirs qui louchaient un peu. Comme elle avait pleuré, aux dernières paroles qu'elle avait dites ! Nekhludov, d'un mouvement brusque, jeta la cigarette qu'il venait d'allumer. Il en alluma une autre et se mit à marcher de

long en large à travers le salon. Et, l'une après l'autre, il revit en imagination les minutes qu'il avait passées avec Katucha. Il revit la scène de la petite chambre, la passion sensuelle qui l'avait entraîné, et la désillusion qu'il avait éprouvée quand sa passion s'était assouvie. Il revit la robe blanche et le nœud rouge, il revit la messe de nuit.

« Oui, je l'ai aimée, je l'ai vraiment aimée d'un bel et pur amour, cette nuit-là ; et je l'ai aimée aussi avant cette nuit ! Combien je l'ai aimée pendant que je demeurais chez mes tantes pour écrire ma thèse ! »

Et Nekhludov se revit lui-même tel qu'il était alors. Il se sentit inondé d'un parfum de fraîcheur, de jeunesse, de vie pleine et libre ; et la tristesse qui l'accablait en fut encore aggravée.

La différence entre l'homme qu'il avait été alors et celui qu'il était maintenant, cette différence lui parut énorme : aussi grande, sinon davantage, que celle qui existait entre la Katucha de l'église, dans la nuit de Pâques, et la prostituée, la maîtresse du marchand sibérien, qu'il avait eu à juger tout à l'heure. Alors il était un homme courageux et libre, devant qui s'ouvraient des possibilités infinies ; maintenant il se voyait enveloppé de toutes parts dans les liens d'une vie inutile et stupide, à laquelle il n'apercevait aucune issue, ou plutôt de laquelle il n'avait plus la force de vouloir sortir. Il se rappela combien, alors, il était fier de sa franchise, comment il s'était donné pour principe de dire toujours la vérité, et comment, en effet, il la disait, tandis que maintenant il était tout entier plongé dans le mensonge, dans un bizarre et malheureux mensonge que le monde qui l'entourait feignait de prendre pour la vérité. Et à ce mensonge il n'apercevait aucune issue. Il s'y était enfoncé, il s'était accoutumé à lui, il s'en était imprégné.

Comment se délivrer de ses relations avec Marie Vassilievna ? comment arriver à pouvoir de nouveau regarder en face le mari de cette femme, et ses enfants ? Comment rompre son engagement avec Missy ? Comment trancher la contradiction qu'il y avait, pour lui, entre le fait d'avoir proclamé l'injustice de la propriété territoriale et l'exploitation par lui d'un domaine dont il savait que le revenu lui était indispensable pour vivre ? Comment effacer la faute commise contre Katucha ? Les choses, pourtant, ne pouvaient pas rester où elles en étaient. « Je ne puis, se disait Nekhludov, abandonner une femme que j'ai aimée, en me bornant à payer un avocat pour l'arracher

aux travaux forcés, à ces travaux forcés que, d'ailleurs, elle n'a pas mérités ! Vouloir effacer ma faute par de l'argent, c'est recommencer la faute que j'ai commise quand j'ai voulu m'acquitter envers Katucha en lui donnant cent roubles ! »

Et il revit aussitôt la minute où, dans le corridor de la maison de ses tantes, ayant réussi à rejoindre Katucha, il lui avait glissé l'argent et s'était enfui. « Ah ! cet argent ! se dit-il avec le même mélange de terreur et de honte qu'il avait ressenti durant cette minute. Aimer une femme, se faire aimer d'elle, la séduire, et puis l'abandonner en lui laissant un billet de cent roubles ! Mais c'est le fait d'un misérable ! Et moi, j'aurais été ce misérable ! — se dit-il encore. — Serait-ce possible ? Serais-je donc vraiment un misérable ? »

« Mais, sans doute ! — lui répondit une voix au dedans de lui. — Tes relations avec Marie Vassilievna, ton amitié avec son mari, tout cela n'est-il pas le fait d'un misérable ? Et ton attitude à l'égard de l'héritage de ta mère ? La façon dont tu profites d'une fortune que tu as toi-même proclamée immorale ? Et toute cette vie inutile et malpropre ? Et, par-dessus tout, ta conduite envers Katucha ? Un misérable, voilà ce que tu es ! Peu importe comment les autres te jugent ; tu peux tromper les autres, mais non te tromper toi-même ! »

Et Nekhludov comprit que l'aversion qu'il avait cru ressentir, depuis quelque temps, — et ce soir-là en particulier, — pour les hommes, pour le vieux prince, pour Sophie Vassilievna, pour Missy, pour sa gouvernante et son valet de chambre, que c'était, en réalité, pour lui-même qu'il la ressentait. Et, par un étrange phénomène, cet aveu de sa bassesse, tout en lui étant pénible, eut pour lui quelque chose de calmant et de consolant.

Plusieurs fois déjà, dans sa vie, il avait procédé à ce qu'il appelait des « nettoyages de conscience ». Il appelait ainsi des crises morales où, sentant comme un ralentissement et parfois même comme un arrêt de sa vie intérieure, il se décidait à balayer les ordures qui obstruaient son âme.

Au sortir de ces crises, Nekhludov ne manquait jamais de s'imposer des règles, qu'il se jurait de suivre toujours désormais. Il écrivait un journal, il recommençait une nouvelle vie, il « tournait une page », d'après son

expression. Mais, toutes les fois, le contact du monde l'avait entraîné, et insensiblement il était retombé au même point, ou plus bas encore, qu'il n'avait été avant la crise.

Il avait procédé pour la première fois à un tel « nettoyage » l'été où il était venu passer ses vacances chez ses tantes. La crise avait été alors très vive, une crise d'exaltation juvénile ; et ses suites avaient duré assez longtemps. La seconde crise avait eu lieu lorsque, au moment de la guerre contre les Turcs, il avait rêvé de sacrifier sa vie et s'était fait envoyer sur le théâtre de la guerre. Mais, cette fois-là, les suites de la crise s'étaient effacées très vite. Enfin la dernière crise avait eu lieu lorsqu'il avait quitté l'armée pour se livrer tout entier à la peinture.

Jamais, depuis lors, il n'avait « nettoyé » sa conscience : et de là venait que jamais encore la différence n'avait été aussi grande entre ce que sa conscience lui ordonnait d'être et la vie qu'il menait. Il sentit cela et en fut épouvanté. L'abîme était si grand qu'il lui parut d'abord impossible à combler.

« Tu as déjà plus d'une fois essayé de te corriger et de devenir meilleur, et tu y as échoué ! — disait en lui une voix secrète. — À quoi bon recommencer une nouvelle tentative ? Et, d'ailleurs, tu n'es point seul dans ce cas, tout le monde est comme toi ! »

Mais l'être moral, l'être libre, actif, vivant, le seul être véritable qui soit en chacun de nous, cet être s'était, dès ce moment, révélé en lui. Et il l'écoutait, il ne pouvait se défendre de l'écouter et de croire en lui. Si énorme que fût la différence entre ce qu'il était et ce qu'il aurait voulu devenir, cet être intérieur lui affirmait que tout lui était encore possible.

« Je romprai les liens du mensonge où je suis plongé, quoi qu'il puisse m'en coûter, et j'avouerai tout, et je dirai et ferai la vérité ! décida-t-il. Je dirai la vérité à Missy : je lui dirai que je suis un débauché, que je ne puis me marier avec elle, et que je lui demande pardon de l'avoir troublée ! Je dirai à Marie Vassilievna… Ou plutôt, non, je ne lui dirai rien, mais je dirai à son mari que je suis un misérable, indigne de son amitié. Et à elle, à Katucha, je dirai aussi que je suis un misérable, que j'ai péché contre elle. Et je ferai tout pour adoucir son sort. Oui, je la reverrai, et je lui demanderai de me

pardonner… Je lui demanderai pardon comme font les enfants… »

Il s'arrêta un instant et reprit : « Je me marierai avec elle, s'il le faut ! »

Il s'arrêta de nouveau. Son exaltation intérieure grandissait de minute en minute. Soudain, il joignit les mains, comme il faisait dans son enfance ; il leva les yeux et dit :

— Seigneur, viens à mon aide, instruis-moi, pénètre en moi pour me purifier !

Nekhludov priait. Il demandait à Dieu de pénétrer en lui pour le purifier : et cependant le miracle qu'il demandait dans sa prière s'était déjà accompli. Dieu, qui vivait en lui, avait repris possession de sa conscience. Et Nekhludov non seulement sentait la liberté, la bonté, la joie de la vie ; il sentait encore que tout était possible au bien. Tout le bien qu'un homme pouvait faire, il se sentait en état de le faire.

Et des larmes apparaissaient dans ses yeux, des larmes à la fois bonnes et mauvaises : bonnes, parce que c'étaient des larmes de bonheur, provoquées par l'éveil de cet être intérieur qui, durant des années, avait dormi en lui ; mais mauvaises aussi, parce que c'étaient des larmes d'orgueil, d'admiration pour lui-même et pour sa grandeur d'âme.

Il étouffait. Il s'avança vers la fenêtre et l'ouvrit. La fenêtre donnait sur le jardin. La nuit était fraîche, claire, silencieuse. Un bruit de roues résonna au loin, puis tout redevint muet. Sous la fenêtre, l'ombre d'un grand peuplier dénudé se dessinait sur le sable de l'allée et sur le gazon. À gauche, le toit de la remise paraissait tout blanc sous les rayons de la lune. Et Nekhludov considérait le jardin, rempli d'une douce lumière argentée, et la remise, et l'ombre du peuplier ; il aspirait le souffle vivifiant de la nuit.

— Comme il fait beau, mon Dieu ! comme il fait beau ! — disait-il.

Mais c'était dans son âme, surtout, qu'il faisait beau.

1. ↑ Mot de vieux français pour « cuillère ».

CHAPITRE VIII

I

La Maslova ne fut ramenée dans la prison que vers six heures. Elle se sentait complètement épuisée. La sévérité imprévue de l'arrêt porté contre elle l'avait comme assommée ; et le long trajet qu'elle avait dû faire ensuite à travers les rues mal pavées de la ville avait achevé de l'anéantir.

Et puis elle mourait de faim. Pendant une des suspensions d'audience, ses gardiens avaient dîné, sous ses yeux, avec du pain et des œufs durs : sa bouche s'était aussitôt remplie de salive, et elle s'était aperçue qu'elle avait faim ; mais elle n'avait rien voulu demander aux gardiens, par dignité. Et l'audience avait recommencé, avait duré plus de trois heures encore : de sorte que la Maslova avait fini par ne plus sentir sa faim, à force de fatigue et d'abrutissement. C'est dans cette disposition qu'elle avait entendu la lecture de l'arrêt.

En l'entendant, elle avait d'abord cru qu'elle rêvait. Elle n'avait pu se faire tout de suite à l'idée des travaux forcés. Cela lui semblait un cauchemar, et dont elle allait se réveiller d'un instant à l'autre. Mais à la façon toute naturelle dont magistrats, avocats, témoins, dont la salle entière avait accueilli la lecture de sa condamnation, elle s'était bientôt rendu compte que celle-ci était bien réelle. Un élan de passion, alors, l'avait saisie, et elle avait crié, de toutes ses forces, qu'elle était innocente. Puis elle avait vu que son cri, lui aussi, était accueilli comme une chose naturelle, attendue, incapable de rien changer à sa situation. Et elle avait fondu en larmes, pleinement résignée dès lors à subir jusqu'au bout l'étrange et cruelle injustice que sa mauvaise chance faisait peser sur elle.

Une chose l'étonnait surtout : c'était qu'une sentence aussi dure eût pu

être portée contre elle par des hommes, — et des hommes dans la force de l'âge, non des vieillards ; des hommes qui, tout le temps du procès, l'avaient dévisagée avec des yeux complaisants. Car, à l'exception du substitut du procureur, dont les regards lui avaient tout le temps paru pleins de malveillance, il n'y avait personne qui n'eût pris plaisir à la voir. Et voilà que ces mêmes hommes qui lui avaient jeté des coups d'œil aimables, voilà qu'ils avaient imaginé de la condamner aux travaux forcés, bien qu'elle fût innocente du crime qu'on lui reprochait ! Et elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Mais à la fin ses larmes avaient cessé de couler ; et, quand, après le procès, on l'avait enfermée dans une cellule du Palais de Justice, en attendant de la faire reconduire dans la prison, elle n'avait plus pensé qu'à deux choses : à fumer et à boire.

Elle était seule depuis quelque temps déjà dans la cellule, lorsque le gendarme chargé de la surveiller, entr'ouvrant la porte, lui avait remis trois roubles.

— Tiens, prends ça ! c'est une dame qui te l'envoie !

— Quelle dame ?

— Allons ! prends, je n'ai pas à faire la conversation avec toi.

L'argent était envoyé à la Maslova par M^me^ Kitaïev, la directrice de la maison de tolérance.

En sortant de l'audience, cette dame avait demandé à l'huissier si elle pouvait donner un peu d'argent à la condamnée. Sur la réponse affirmative de l'huissier, ôtant avec précaution le gant à trois boutons qui recouvrait sa main gauche, elle avait pris, dans la poche de derrière de sa jupe de soie, une bourse remplie de billets et de menue monnaie, et elle avait remis à l'huissier un billet de deux roubles cinquante, en y joignant cinquante kopecks de cuivre, somme que l'huissier, sous ses yeux, avait aussitôt transmise au gendarme.

— Mais, vous savez, il ne faudra pas manquer de tout lui donner, et tout de suite ! — avait ajouté M^me^ Kitaïev.

Le gendarme s'était offensé d'une telle recommandation : d'où sa mauvaise humeur contre la Maslova.

Mais celle-ci n'en avait pas moins été ravie à la vue de cet argent, qui allait lui permettre de réaliser son double désir.

— Pourvu seulement que je puisse me procurer vite de l'eau-de-vie et des cigarettes ! — se disait-elle ; et toutes ses pensées étaient concentrées dans cet unique souhait. Elle avait tellement envie de boire de l'eau-de-vie que l'idée même d'en boire lui en faisait venir le goût à la bouche. Et elle aspirait avec joie l'odeur de tabac qui, par bouffées, entrait dans sa cellule.

Elle dut, cependant, attendre longtemps encore la réalisation de son désir. Le greffier, qui devait s'occuper de la faire reconduire à la prison, l'avait en effet oubliée, et s'était attardé à parler politique avec le gros juge et un avocat. Mais enfin, vers cinq heures, après qu'on eut fait partir Kartymkine et la Botchkova, on était venu la chercher pour la remettre entre les mains des deux soldats qui l'avaient amenée le matin. Et tout de suite, en sortant du Palais de Justice, elle avait donné à l'un des soldats les cinquante kopecks, en le priant d'aller lui acheter des cigarettes, deux petits pains, et une demi-bouteille d'eau-de-vie.

Le soldat s'était mis à rire.

— Allons ! tu vas t'en payer ! — avait-il dit.

Et effectivement il était allé acheter les cigarettes et les petits pains ; mais, pour l'eau-de-vie il avait refusé d'en acheter. La Maslova avait, du moins, mangé l'un des pains, tout en marchant ; mais c'était comme s'il n'eût servi qu'à la creuser davantage.

Elle n'était arrivée à la prison qu'après le coucher du soleil. Et elle avait dû attendre longtemps encore dans le vestibule, parce que, au même moment, des gardiens venaient d'amener un convoi de cent prisonniers expédiés d'une ville voisine.

Il y avait là des hommes barbus et d'autres rasés, des vieux et des jeunes, des Russes et des étrangers. Quelques-uns avaient la moitié de la tête rasée et portaient des fers aux pieds. Et tous, en passant près de la Maslova, l'avaient considérée avec convoitise ; et plusieurs, le visage tout allumé de désir, lui avaient souri, s'étaient approchés d'elle, lui avaient pincé la taille.

— Hé ! hé ! la jolie fille ! Une garce de Moscou, bien sûr ! — avait dit

l'un.

— Mademoiselle, tous mes hommages ! — avait dit un autre en clignant des yeux.

Et l'un d'eux, un brun, avec le dessus de la tête rasé et d'énormes moustaches, avait poussé la familiarité jusqu'à l'embrasser.

— Allons ! allons ! pas tant de manières ! — lui avait-il dit quand elle l'avait repoussé.

— Eh bien, cochon, qu'est-ce que tu fais là ? — s'était écrié un gardien, sortant tout à coup du bureau de la prison.

Le forçat aussitôt s'était retiré, tremblant de tous ses membres. Alors le gardien s'était tourné du côté de la Maslova :

— Et toi, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

La Maslova avait voulu répondre qu'elle revenait de la cour d'assises ; mais elle était si fatiguée que la force de parler lui avait manqué.

— Elle arrive du tribunal, Monsieur le surveillant, — avait répondu l'un des deux soldats, en portant la main à son bonnet.

— Il faut la conduire au gardien-chef ! allons et plus vite que ça !

Le gardien-chef avait pris livraison de la prisonnière, l'avait secouée par le bras pour la réveiller, et avait daigné la conduire lui-même, à travers les longs corridors, jusqu'à la salle d'où elle était partie le matin.

II

La salle où l'on ramenait la Maslova était une grande pièce de neuf archines de long sur sept de large, avec deux fenêtres ; elle n'était meublée que d'un vieux poêle tout déblanchi et d'une vingtaine de lits de planches mal jointes, qui occupaient les deux tiers de son étendue. Sur le mur, en face de la porte, était fixée une icône noire de crasse, devant laquelle brûlait une bougie,

et sous laquelle pendait un vieux bouquet d'immortelles. Derrière la porte, à gauche, se dressait le cuveau à ordures.

On venait de faire l'appel du soir, dans cette salle, et d'enfermer les prisonnières pour la nuit.

La salle était habitée par quinze personnes : douze femmes et trois enfants.

On voyait clair encore : et deux femmes seulement étaient couchées. L'une, qui dormait, la tête couverte de son manteau, était une idiote, incarcérée pour cause de vagabondage : celle-là dormait toute la journée. L'autre, condamnée pour vol, était phtisique. Elle ne dormait pas, mais restait étendue, les yeux grands ouverts, la tête soulevée sur son manteau, qu'elle avait plié en forme d'oreiller. Pour ne pas tousser, elle retenait avec peine, dans sa gorge, un jet de salive qui suintait sur ses lèvres.

Quant aux autres femmes, dont la plupart étaient vêtues seulement de chemises de grosse toile, sept d'entre elles se tenaient debout devant les fenêtres, partagées en deux groupes, et regardaient passer dans la cour le convoi des prisonniers. Devant l'une des fenêtres, dans un groupe de trois femmes, était la vieille qui, le matin, avait parlé à la Maslova par le judas de la porte. On l'appelait la Korableva. C'était une créature de mine renfrognée, avec d'épais sourcils froncés, des replis de peau qui lui pendaient sous le menton, de rares cheveux roux grisonnant sur les tempes, et une verrue, toute couverte de poils, au milieu de la joue ; d'ailleurs, grande, robuste, et solidement bâtie. Cette vieille avait été condamnée à la prison pour avoir tué son mari, qu'elle avait un jour trouvé débauchant sa fille. Elle était la doyenne de la salle, et c'était elle qui avait le privilège de vendre de l'eau-de-vie. En ce moment, elle cousait, près de la fenêtre, tenant l'aiguille à la façon paysanne, avec trois doigts de sa forte main noire.

À côté d'elle se trouvait, également occupée à coudre, une petite femme noire, au nez camus, avec de bons petits yeux noirs toujours en mouvement. Celle-ci était une garde-barrière du chemin de fer. On l'avait condamnée à trois mois de prison parce qu'elle avait, une nuit, négligé d'agiter son drapeau au passage d'un train, et avait été ainsi cause d'un accident.

Enfin la troisième femme était Fédosia, — ou Fénitchka, comme

l'appelaient ses compagnes, — toute jeune, toute blanche, toute rose, avec de clairs yeux d'enfant et deux longues nattes de cheveux blonds enroulées autour de sa petite tête. Elle était en prison pour avoir essayé d'empoisonner son mari. Et, en effet, elle avait essayé de l'empoisonner, le soir même de ses noces, sans trop savoir pourquoi. Elle avait alors à peine seize ans ; et l'homme avec qui on l'avait mariée lui était odieux. Mais, pendant les huit mois qui avaient précédé sa condamnation, non seulement elle s'était réconciliée avec son mari, elle avait même fini par en devenir amoureuse, de sorte que, au moment où on l'avait jugée, elle lui appartenait de toute son âme et de tout son corps, ce qui n'avait pas empêché le tribunal de la condamner, malgré les supplications de son mari et de ses beaux-parents, qui, durant ces huit mois, s'étaient pris pour elle d'une vraie tendresse. Bonne, gaie, toujours prête à sourire, cette Fédosia s'était trouvée la voisine de lit de la Maslova ; elle n'avait pas tardé à s'attacher à elle, et il n'y avait pas de soins ni d'égards dont elle ne la comblât.

Deux autres femmes étaient assises non loin de là, sur un lit. L'une, âgée d'une quarantaine d'années, était maigre et pâle, gardant toutefois encore quelques traces d'une ancienne beauté. Elle tenait dans ses bras un petit enfant à qui elle donnait le sein. C'était une paysanne qui avait été mise en prison pour crime de rébellion contre l'autorité. Un jour que la police était venue dans son village pour prendre et conduire au régiment un de ses neveux, les paysans, considérant la mesure comme illégale, s'étaient emparés du stanovoï et avaient délivré le jeune homme, et c'était cette femme qui, la première, s'était jetée à la tête du cheval sur lequel on avait fait monter son neveu. L'autre femme, assise près d'elle, était une petite vieille, bossue, aux cheveux déjà gris. Elle faisait semblant de vouloir attraper un gros garçon de quatre ans, rose et joufflu, qui courait autour d'elle en éclatant de rire. Et l'enfant, en chemise, courait, courait autour d'elle, ne s'interrompant de rire que pour répéter : « Kiss, kiss, m'attrapera pas ! »

Cette vieille femme avait été déclarée complice de son fils, condamné pour tentative d'incendie. Elle supportait son emprisonnement avec une résignation parfaite. Elle ne s'inquiétait que de son fils, et surtout de son mari, qui, en son absence, ne devait avoir personne pour le nettoyer et lui ôter ses poux.

Quatre autres femmes se tenaient debout devant la seconde fenêtre, la tête appuyée contre les barreaux de fer ; elles parlaient avec des prisonniers qui passaient dans la cour, ces mêmes prisonniers que la Maslova avait rencontrés, un instant auparavant, dans le couloir d'entrée de la prison. Une de ces femmes, — condamnée pour vol, — était une grande rousse au corps flasque, avec un visage jaune tout couvert de taches de rousseur. D'une voix enrouée, elle criait, par la fenêtre, toute sorte de mots orduriers. Près d'elle se tenait une petite femme brune, qui avait l'air d'une fillette de dix ans, avec sa longue taille et ses jambes courtes. Son visage était rouge et plein de taches, avec de grands yeux noirs et de grosses lèvres retroussées, qui découvraient une rangée de dents blanches saillantes. Elle riait, par accès, en écoutant le dialogue engagé entre sa voisine et les prisonniers de la cour. On l'appelait la Beauté, à cause de sa laideur. Derrière elle, une autre femme, maigre et osseuse et de mine pitoyable, une malheureuse condamnée pour recel d'objets volés, restait debout, sans rien dire, se bornant parfois à sourire d'un air approbateur aux grossièretés qu'elle entendait. Et il y avait là encore une quatrième détenue, condamnée pour vente frauduleuse d'eau-de-vie. C'était elle qui était la mère du petit garçon qui jouait avec la bossue, et aussi d'une petite fille de sept ans, qu'on avait autorisée également à vivre dans la prison avec sa mère, faute de savoir à qui la confier. La petite fille se tenait près de sa mère, et prêtait une attention recueillie aux propos obscènes qui s'échangeaient par la fenêtre. Elle était délicate et fine, avec des yeux bleus charmants, et deux nattes de cheveux presque blancs tombant sur son dos.

Enfin, la douzième des prisonnières était une fille de diacre, coupable d'avoir noyé dans un puits son enfant nouveau-né. C'était une grande et forte fille, blonde, avec des cheveux en désordre et des yeux ronds au regard immobile. Celle-là ne cessait pas de marcher de long en large, dans l'espace libre entre les lits, ne voyant personne, ne parlant à personne, et se bornant à pousser une sorte de grognement inarticulé chaque fois qu'elle arrivait auprès du mur et se retournait.

III

Quand la porte s'ouvrit pour donner passage à la Maslova, la fille du diacre interrompit, pour une minute, sa promenade à travers la salle, et, relevant les sourcils, considéra la nouvelle venue ; après quoi, sans rien dire, elle se remit à marcher de son pas décidé. La Korableva piqua son aiguille dans le sac qu'elle cousait, et, regardant la Maslova par-dessus ses lunettes, d'un air interrogateur :

— La voilà ! — s'écria-t-elle de sa voix de basse. — Elle est revenue ! Et moi qui croyais toujours qu'on allait l'acquitter !

Elle ôta ses lunettes, les déposa sur son lit avec son ouvrage.

— Et nous qui, avec la petite tante, étions justement en train de dire qu'on l'avait peut-être tout de suite mise en liberté ! Cela arrive, à ce qu'il paraît ! On vous donne même de l'argent, des fois ! — reprit la garde-barrière d'une voix chantante.

— Et alors, ils t'ont condamnée ? — demanda Fenitchka, en levant timidement sur la Maslova ses clairs yeux enfantins.

Et son jeune et gai visage s'obscurcit, tout prêt à pleurer.

Mais la Maslova ne répondit rien. Elle s'approcha de son lit, voisin de celui de la Korableva, et s'assit.

— Jamais je ne me serais attendue à cela ! — dit Fenitchka en s'asseyant près d'elle.

La Maslova, après être restée quelques instants immobile, se releva, posa sur le rebord du mur le pain qui lui restait, ôta son sarrau, blanc de poussière, défit le fichu qui couvrait ses cheveux noirs bouclés, et se laissa de nouveau retomber sur le lit.

La vieille bossue, qui jouait avec le petit garçon à l'autre extrémité de la salle, s'approcha à son tour :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — fit-elle d'un ton plaintif en secouant la tête.

Le petit garçon accourut derrière elle. La bouche ouverte, les yeux tout grands, il resta en arrêt devant le pain que la Maslova avait apporté.

Celle-ci, en voyant tous ces visages pleins de sollicitude, avait eu tout de suite envie de pleurer. Elle était parvenue, pourtant, à se contenir jusqu'au moment où la vieille et le petit garçon étaient venus près d'elle. Mais quand elle entendit le cri désolé de la vieille, et surtout quand ses yeux rencontrèrent ceux de l'enfant, dont le regard sérieux s'était reporté sur elle, elle ne put se contenir davantage. Tous ses traits frémirent, et elle fondit en larmes.

— Je te l'avais toujours dit : choisis-toi un avocat habile ! — reprit la Korableva.

— Et alors, quoi ? La Sibérie ? — ajouta-t-elle.

La Maslova voulut répondre, mais ses larmes l'en empêchèrent. Elle prit sous sa chemise et tendit à la Korableva un petit paquet de cigarettes, sur l'enveloppe duquel était représentée une dame toute rose, avec un haut chignon et les seins découverts. La Korableva regarda l'image, hocha la tête d'un air de désapprobation, comme pour reprocher à la Maslova d'avoir si sottement dépensé son argent ; puis, tirant une cigarette du paquet, elle l'alluma à la bougie de l'icône, en aspira une bouffée, et la rendit à la Maslova, qui, sans s'interrompre de pleurer, se mit à fumer avec avidité.

— Les travaux forcés ! — dit-elle enfin entre deux sanglots.

— Ils ne craignent donc pas Dieu, ces bourreaux maudits ! — s'écria la Korableva. — Elle n'avait rien fait ! Pourquoi la condamner ?

Au même instant, les quatre femmes qui se trouvaient devant l'autre fenêtre partirent d'un gros rire. La fillette riait aussi : on entendait son petit rire frais mêlé aux rudes éclats de ses compagnes. Un des prisonniers, sans doute, venait de faire un geste qui avait provoqué ce redoublement de gaieté ordurière.

— Hein ! Le chien rasé ! Avez-vous vu ce qu'il a fait ? — dit la femme rousse avec un frémissement de tout son gros corps flasque.

— En voilà une peau de tambour ! Il y a bien de quoi rire ! — fit la Korableva en désignant la femme rousse. Puis, se retournant vers la Maslova :

— Et pour combien d'années ?

— Pour quatre ans ! — répondit la Maslova, avec un surcroît de larmes si abondant que la garde-barrière crut devoir de nouveau intervenir pour la consoler.

— Aussi vrai que je le dis, ce sont des brigands ! Et nous qui étions sûres qu'on allait te mettre en liberté ! La petite tante disait : « On va la mettre en liberté ! » Et moi, je répondais : « Mais, ma petite tante, croyez-moi, ils l'attraperont ! » Et voilà que j'avais raison ! — reprit-elle de sa voix chantante, s'écoutant parler avec complaisance.

Pendant qu'elle poursuivait ses lamentations, les prisonniers avaient fini de traverser la cour. Aussitôt qu'ils furent partis, les quatre femmes qui avaient échangé des gros mots avec eux s'écartèrent de la fenêtre, et s'approchèrent, elles aussi, de la Maslova.

— Eh bien ! ils t'ont condamnée ? — demanda la cabaretière en tenant sa fille par le bras.

— Ils l'ont condamnée parce qu'elle n'avait pas d'argent ! — répondit la Korableva. — Si elle avait eu de l'argent, elle aurait loué un avocat habile, un malin, qui l'aurait fait acquitter. Il y en a un, — je ne sais plus comment on l'appelle, — un renard qui n'a pas son pareil : celui-là, aussi vrai que je le dis, il vous retirerait du fond de l'eau, et sans vous mouiller ! C'était celui-là qu'il fallait prendre !

— Sans doute que c'est la destinée qui a voulu que cela fût ainsi ! — interrompit la bonne vieille, condamnée pour complicité d'incendie. — Croyez-vous, par exemple, que ce ne soit pas terrible de séparer un vieillard de sa femme et de son fils, de le laisser sans personne pour le nettoyer ; et moi, qu'on m'a mise ici, dans la vieillesse de mes ans !

Et, pour la centième fois, elle reprit le récit de ce qui lui était arrivé.

— Personne n'échappe à sa destinée ! — répétait-elle en hochant la tête.

La cabaretière s'était assise sur son lit, en face de la Maslova ; elle avait pris son petit garçon sur ses genoux, et tout en s'occupant de faire la chasse à ses poux :

— C'est toujours comme ça que ça se passe avec ces maudits juges ! — disait-elle. — « Pourquoi as-tu fait commerce d'eau-de-vie ? » — Et avec

quoi aurais-je nourri mon enfant ?

Ces mots rappelèrent la Maslova au sentiment de la réalité.

— Je voudrais bien boire un verre ! — dit-elle à la Korableva, en essuyant ses larmes avec la manche de sa chemise.

Sa grande émotion s'était apaisée : et ce n'est plus que de temps à autre qu'on l'entendait sangloter.

— Tu veux de l'eau-de-vie ? — répondit la Korableva. — Allons ! donne ton argent, tu vas te régaler !

IV

La Maslova prit, dans la poche de son sarrau, le billet que lui avait fait remettre M^me^ Kitaïev et le tendit à la Korableva. Celle-ci, bien qu'elle ne sût pas lire, reconnut cependant, à l'image, que c'était un billet de deux roubles cinquante ; mais, pour plus de sûreté, elle le montra à la Beauté, qui avait la réputation de tout savoir ; après quoi elle se traîna jusqu'au poêle, ouvrit la bouche de chaleur, et en tira une bouteille qui y était cachée, La Maslova, en attendant l'eau-de-vie, se releva, secoua la poussière de son sarrau et de son fichu, et se mit à manger son pain.

— Je t'avais préparé du thé, mais à présent il est froid, — lui dit Fenitchka.

Et la jeune femme alla prendre, sur une planche clouée au-dessus de son lit, une théière et un gobelet de fer blanc, enroulés dans une paire de bas.

Le thé était entièrement froid, en effet, et avait un goût de fer-blanc plutôt que de thé. Mais la Maslova n'en continua pas moins à le boire, en y trempant son pain.

— Fédia, tiens, c'est pour toi ! — cria-t-elle au petit garçon ; et, cassant le pain en deux, elle lui en donna la moitié.

Pendant ce temps, les femmes dont les lits étaient de l'autre côté de la salle s'étaient éloignées. La Maslova, dès qu'elle eut en main la bouteille, se versa une rasade, la but, puis offrit à boire à la Korableva et à la Beauté, qui constituaient, avec elle, l'aristocratie de l'endroit, étant les seules qui eussent parfois de l'argent.

Quelques minutes après, la Maslova se sentait déjà toute agaillardie, et c'est avec beaucoup d'entrain qu'elle raconta à ses deux compagnes tout ce qui lui était arrivé depuis le matin, imitant tour à tour la voix et les gestes du président, du substitut, et des avocats. Elle dit combien elle avait été frappée de l'empressement qu'avaient mis les hommes, toute la journée, à « lui courir après ». Au tribunal, tout le monde l'avait lorgnée, et on était encore venu la regarder, après le jugement, dans la cellule où elle était enfermée.

Elle racontait cela en souriant, avec un mélange d'étonnement et de vanité.

— C'est que c'est comme ça ! — déclara la garde-barrière qui s'était approchée de nouveau ; et elle recommença à discourir, de sa voix chantante. Les hommes, suivant elle, se pressaient autour des femmes « comme les mouches autour du sucre ».

— Ici encore, — l'interrompit en souriant la Maslova, — ici encore la même chose m'est arrivée. Au moment où je rentrais dans la prison, voilà qu'une troupe de prisonniers, arrivant de la gare, me barrent le passage. Et les voilà qui se mettent à me poursuivre avec tant d'insistance que je ne sais que devenir. Heureusement qu'un gardien est venu me délivrer ! Il y en avait un surtout qui était enragé : j'ai dû le frapper pour m'en délivrer !

— Et comment était-il ? — demanda la Beauté.

— Tout noir, la tête rasée, avec de grandes moustaches.

— Bien sûr que ce sera lui !

— Qui ça ?

— Eh bien, Cheglov ! Il vient de passer dans la cour.

— Quel Cheglov ?

— Comment ! tu ne connais pas Cheglov ? Il s'est enfui deux fois déjà

des travaux forcés. Et maintenant on l'a rattrapé, mais il se sauvera encore. Les gardiens eux-mêmes ont peur de lui ! — ajouta la Beauté, qui, ayant souvent à faire des écritures pour le bureau, était au courant des moindres bruits de la prison. — Pour sûr, il se sauvera de nouveau !

— Il se sauvera peut-être ! mais, pour sûr, il ne nous prendra pas avec lui ! — dit la Korableva. — Écoute, poursuivit-elle en se retournant vers la Maslova, raconte-nous plutôt ce que t'a dit ton avocat au sujet de ton pourvoi. C'est maintenant qu'il faut que tu le signes !

La Maslova répondit qu'elle n'en avait point entendu parler au Palais de Justice. À ce moment la femme rousse, plongeant dans son épaisse toison ses bras tout couverts de taches de rousseur, et se grattant la tête de toute la force de ses ongles, s'approcha des trois femmes qui continuaient à siroter leur eau-de-vie.

— Je vais te dire ce qu'il faut faire, moi, Catherine ! — dit-elle à la Maslova. — Il faut que tu adresses d'abord une supplique aux juges, et puis ensuite au procureur.

— Qu'est-ce que tu viens nous raconter là ? — lui demanda la Korableva d'une voix irritée. — Voyez-vous cette espèce ! Elle a flairé l'eau-de-vie, et la voilà qui vient nous apprendre des choses qu'elle ne sait pas elle-même ! On sait mieux que toi ce qu'il y a à faire ; va-t'en d'ici, on n'a pas besoin de toi !

— On ne te parle pas, à toi ! De quoi te mêles-tu ?

— C'est l'eau-de-vie qui t'a tentée, hein ? Mais elle n'est pas pour ta belle bouche !

— Allons ! verse-lui un verre, — dit la Maslova, toujours prête à distribuer tout ce qu'elle avait.

— Attends un peu ! Tu vas voir ce que je vais lui verser, si elle ne veut pas nous laisser tranquilles !

— Quoi ! quoi ! je n'ai pas peur de toi ! — répondit la femme rousse en s'avançant encore vers la Korableva.

— Voyez-vous ça, cette tripe molle !

— Moi, une tripe molle ! Tu as le front de m'injurier, toi, sale gibier de bagne ! — s'écria la femme rousse

— Allons ! va-t'en, je te dis ! — répondit la Korableva ; et, comme la femme rousse, au contraire, faisait un nouveau pas en avant, elle la frappa du poing sur sa poitrine nue.

La femme rousse, comme si elle n'avait attendu que cette provocation, abattit brusquement un de ses poings sur les côtes de son adversaire, tandis que, de l'autre main, elle essayait de l'atteindre au visage. La Maslova et la Beauté s'efforcèrent de la retenir, mais elle avait si fortement empoigné les cheveux de la vieille qu'il n'y eut pas moyen de les lui faire lâcher. La Korableva, la tête penchée, tapait au hasard sur le corps de son ennemie, et essayait de la mordre au bras. Toutes les autres femmes de la salle, amassées autour d'elles, s'agitaient et criaient. La phtisique elle-même s'était levée pour voir la bataille, mêlant aux cris de ses compagnes l'aboiement de sa toux. Les enfants pleuraient, en se serrant l'un contre l'autre. Et tel était le vacarme, que la surveillante de la section des femmes ne tarda pas à accourir.

On sépara les deux femmes. La Korableva dénoua sa natte grise pour secouer les poignées de cheveux que son adversaire lui avait arrachées. Celle-ci, de son côté, ramena sur sa poitrine jaune les morceaux de sa chemise déchirée. Et toutes deux se mirent à crier, hurlant des plaintes et des explications.

— Oui, oui, je sais, — dit la surveillante ; — tout cela, c'est l'effet de l'eau-de-vie. Demain matin, je le dirai au directeur : vous verrez comme il vous fera votre affaire. Allons ! qu'on se couche tout de suite ! ou, sans cela, gare à vous ! Tout le monde à sa place, et silence !

Mais le silence n'était pas si facile à obtenir. Longtemps encore les femmes se querellèrent entre elles, chacune racontant à sa façon comment les choses avaient commencé. Enfin la surveillante sortit, et les femmes s'apprêtèrent à se coucher pour la nuit. La vieille bossue vint se placer devant l'icône et se mit à réciter des prières.

— Hein ! croyez-vous ! ces deux gibiers du bagne qui voudraient nous faire la leçon ! — dit tout à coup, de son lit la femme rousse, en élevant la voix pour être entendue de la Maslova et de la Korableva, dont les lits étaient

à l'autre extrémité de la salle.

— Toi, prends garde que je ne t'éborgne dès ce soir ! — répondit la Korableva.

Et de nouveau toutes deux se turent. Mais d'instant en instant un court échange de menaces et d'injures revenait entrecouper le silence de la salle endormie.

Toutes les prisonnières étaient couchées, quelques-unes ronflaient déjà. Seules la vieille bossue et la fille du diacre restaient sur leurs pieds. La vieille, qui priait toujours très longtemps, continuait à faire des salutations devant l'icône ; la fille du diacre, aussitôt après le départ de la surveillante, s'était relevée de son lit et avait repris sa marche de long en large, à travers la pièce.

La Maslova ne pouvait pas s'endormir. Elle pensait sans cesse à ce fait, qu'elle était maintenant un « gibier de bagne ». Deux fois déjà, depuis quelques heures, on l'avait appelée de ce nom : la Botchkova, au Palais de Justice, et, tantôt, la femme rousse ! Elle ne parvenait pas à se faire à cette pensée.

Le Korableva, qui d'abord lui avait tourné le dos pour dormir, se retourna brusquement.

— Et moi qui n'ai rien fait ! — dit tout bas la Maslova. — Les autres font le mal et on ne leur dit rien ; et moi, il faut que je sois perdue sans avoir rien fait !

— Ne te tourmente pas, ma fille ! En Sibérie aussi on vit ! Tu n'y périras pas ! — lui répondit la Korableva pour la consoler.

— Je sais bien que je n'y périrai pas ; mais c'est la honte qu'il y a ! Ce n'est pas à cette destinée-là que je m'étais attendue ! Et moi qui étais habituée à vivre dans le luxe !

— Contre Dieu, personne ne peut aller, — reprit la Korableva avec un soupir. — Contre lui, personne ne peut aller.

— Je le sais, petite tante, mais tout de même c'est dur !

Elles se turent.

La femme rousse, non plus, ne dormait pas.

— Écoute ! C'est cette ordure ! — reprit après un instant la Korableva, en signalant à sa voisine un bruit étrange, qui venait jusqu'à elles de l'autre extrémité de la salle.

C'était, en effet, la femme rousse qui pleurait dans son lit. Elle pleurait parce qu'on l'avait injuriée, frappée, parce qu'on lui avait refusé cette eau-de-vie qu'elle désirait tant ! Elle pleurait aussi à la pensée que, toute sa vie, elle n'avait trouvé autour d'elle qu'injures, railleries, humiliations et coups. Pour se consoler, elle avait voulu se rappeler son premier amour, les relations qu'elle avait eues jadis avec un jeune ouvrier ; mais, en même temps que les débuts de cet amour, elle s'était rappelée la manière dont il avait fini. Elle avait revu la terrible nuit où son amant, après boire, lui avait lancé du vitriol par plaisanterie, et s'était ensuite amusé avec des camarades à la regarder se tordre de souffrance. Et une grande tristesse l'avait envahie ; et, croyant que personne ne l'entendrait, elle s'était mise à pleurer. Elle pleurait comme les enfants, en reniflant et en avalant ses larmes salées.

— Elle souffre ! — dit la Maslova.

— À chacun sa peine ! — répliqua la vieille femme.

Et, de nouveau, elle se retourna pour dormir.

CHAPITRE IX

I

En se réveillant, le lendemain matin, Nekhludov eut tout de suite vaguement conscience que quelque chose lui était arrivé la veille, quelque chose de très beau et de très important. Puis ses souvenirs se précisèrent. « Katucha, la cour d'assises ! » Oui, et la résolution prise de cesser de mentir, et de dire désormais toute la vérité !

Et voici que, par une coïncidence étonnante, il trouva dans son courrier, en se levant, la lettre, si longtemps attendue, de Marie Vassilievna, la femme mariée dont il avait été l'amant. Elle lui rendait sa liberté, ajoutant qu'elle faisait des vœux de bonheur pour son prochain mariage.

— Mon mariage ! — se dit-il avec un sourire, — comme cela est loin !

Et il se rappela le projet qu'il avait fait, la veille, de tout dire au mari de sa maîtresse, de lui demander pardon, et de se mettre à sa disposition pour telle réparation qu'il exigerait de lui. Mais ce beau projet ne lui parut plus, le matin, aussi facile à exécuter que la veille. Et puis, pourquoi rendre un homme malheureux en lui révélant une vérité qui ne pouvait manquer de le faire souffrir ? « S'il me demande ce qui en est, je le lui dirai. Mais aller moi-même le lui dire, non, cela n'est pas nécessaire ! »

Non moins irréalisable lui parut, à la réflexion, son projet de dire toute la vérité à Missy. Là encore, il n'avait nul besoin de parler : c'était s'humilier inutilement. Mieux valait, avec elle, s'en tenir à des sous-entendus. Et Nekhludov décida, en fin de compte, ce matin-là, qu'il n'irait plus chez les Korchaguine, sauf à leur en expliquer le motif, s'ils désiraient le savoir.

Pour ce qui était de ses relations avec Katucha, en revanche, il jugea qu'il

n’y avait lieu là à rien sous-entendre. « J’irai la voir dans sa prison, je lui dirai tout, je lui demanderai de me pardonner. Et, s’il le faut,… eh bien ! s’il le faut, je me marierai avec elle ! »

L’idée de tout sacrifier pour la satisfaction de sa conscience, et de se marier au besoin avec Katucha, cette idée continuait à lui sourire autant que la veille.

Enfin, quant à la question d’argent, il résolut de conformer décidément sa conduite aux principes proclamés par lui sur l’injustice de la propriété foncière. Que s’il n’avait pas la force de se priver de toute sa fortune, il se promit au moins de n’en garder qu’une partie, et de faire tout son possible pour être sincère vis-à-vis de lui-même et des autres.

Depuis longtemps il n’avait commencé une journée avec autant d’énergie. Agrippine Petrovna étant venue prendre ses ordres, dans la salle à manger, il lui déclara aussitôt, avec une fermeté dont il fut lui-même surpris, qu’il allait changer de logement et se voyait forcé de renoncer à ses services. Jamais encore, depuis la mort de sa mère, il ne s’était expliqué avec la gouvernante sur ce qu’il comptait faire de sa maison, trop grande et trop luxueuse pour un célibataire mais c’était chose convenue, par une entente tacite, qu’il continuerait à l’habiter, étant sur le point de se marier. Son projet de quitter la maison avait donc un sens particulier, qu’Agrippine Petrovna comprit tout de suite. Elle jeta sur Nekhludov un regard étonné.

— Je vous suis très reconnaissant de votre sollicitude pour moi : mais je n’ai plus besoin désormais d’un logement aussi grand, ni d’un service aussi nombreux. Si donc vous voulez bien encore me venir en aide, je vous demanderai d’avoir la bonté de tout préparer pour mon déménagement, et, en attendant, de faire emballer tous les meubles inutiles. Quand ma sœur viendra, elle verra ce qu’il convient d’en faire.

Agrippine Petrovna secoua la tête.

— Comment ? Ce qu’il convient d’en faire ? Mais vous aurez besoin de tout cela plus tard ! — dit-elle.

— Non, je n’en aurai pas besoin, Agrippine Petrovna, en vérité, je n’en aurai pas besoin ! — fit Nekhludov, répondant à l’intention qu’il devinait sous les paroles et le ton de la gouvernante. — Et puis, s’il vous plaît, ayez la

bonté de dire à Korneï que je lui paierai deux mois d'avance, et que dès aujourd'hui il peut chercher à se placer ailleurs.

— Vous avez tort d'agir ainsi, Dimitri Ivanovitch ! Même si vous avez l'intention d'aller à l'étranger, il vous faudra toujours un local pour mettre vos meubles.

— Ce n'est pas cela que vous pensez, Agrippine Petrovna ! — répliqua Nekhludov avec un sourire. — Mais d'ailleurs je ne vais pas à l'étranger, ou, si je vais quelque part, c'est pour un tout autre voyage que celui que vous pourriez supposer !

À ces mots une rougeur subite envahit ses joues. « Allons, il faut tout lui dire ! — songea-t-il ; — je n'ai ici aucune raison pour me taire, et c'est tout de suite que je dois commencer à dire la vérité ! »

— J'ai eu hier une aventure très étrange et très grave, — reprit-il. — Vous souvenez-vous de Katucha, qui servait chez ma tante Marie Ivanovna ?

— Parfaitement ! c'est moi qui lui ai appris à coudre.

— Eh bien, voilà ! On l'a condamnée hier en cour d'assises, où j'étais juré.

— Ah ! Seigneur, quelle pitié ! — dit Agrippine Petrovna. — Et pour quel crime l'a-t-on condamnée ?

— Pour meurtre !… Et c'est moi qui ai tout fait !

— Voilà, en effet, qui est bien étrange. Comment est-ce possible que vous ayez tout fait ?

— Oui, c'est moi qui suis cause de tout ! Et cet événement a bouleversé tous mes plans.

— Que dites-vous là ?

— Mais sans doute ! Puisque c'est moi qui suis cause qu'elle a pris ce chemin, c'est à moi de faire tout pour lui porter secours !

— Je reconnais bien là votre bon cœur, Dimitri Ivanovitch ! Mais de votre faute, dans tout cela, il n'en est pas question. La même aventure arrive à tout le monde : et quand une personne a du jugement, tout s'arrange, tout

s’oublie, et la vie continue. Croyez-moi, ce serait folie à vous de vous en rendre responsable ! On m’a dit depuis longtemps que cette créature était sortie du droit chemin : c’est elle qui l’aura voulu, allez ! et la faute n’en est qu’à elle !

— Non, non, la faute en est à moi ! Et c’est à moi de la réparer.

— Comment la réparer ?

— Je verrai bien à le faire, cela me regarde. Mais, si vous êtes en peine pour vous-même, Agrippine Petrovna, je m’empresse de vous dire que ce que ma mère a décidé dans son testament…

— Oh ! non, pour moi je ne suis pas en peine ! La défunte m’a tellement comblée de ses bienfaits que je n’ai plus besoin de rien. J’ai une parente qui m’invite à venir auprès d’elle : j’irai, quand je serai tout à fait certaine de ne pouvoir plus vous servir. Mais je dois vous avertir que vous avez tort de vous mettre cette affaire sur le cœur ; il n’y a personne à qui de pareilles choses ne soient arrivées !

— Que voulez-vous ? Je ne pense pas comme vous sur ce sujet-là ! Et je vous prie encore de vouloir bien tout préparer pour mon départ d’ici. Et ne soyez pas fâchée contre moi ! Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait, Agrippine Petrovna !

Chose surprenante, dès l’instant où Nekhludov avait compris qu’il était lui-même un sot et un misérable, il avait cessé de mépriser et de haïr les autres. Tout au contraire, il éprouvait les sentiments les plus affectueux pour Agrippine Petrovna et pour Korneï, son valet de chambre. Et un désir le prit de s’humilier devant Korneï, comme il venait de le faire devant la gouvernante ; mais Korneï était d’une servilité si plate que, au dernier moment, Nekhludov ne se sentit pas le courage de s’humilier devant lui.

Pour se rendre au Palais de Justice, où il avait de nouveau à être juré, il prit la même voiture qu’il avait prise la veille, et le cocher le fit passer par les mêmes rues : ce qui l’amena à s’étonner de l’énorme changement accompli en lui, durant ces vingt-quatre heures. Il s’aperçut qu’il était vraiment devenu un autre homme.

Son mariage avec Missy, qui, la veille, lui avait paru si proche, lui

semblait maintenant tout à fait impossible. La veille, il était convaincu qu'il ferait le bonheur de la jeune fille en se mariant avec elle : maintenant il se jugeait indigne non seulement de se marier avec elle, mais même de la fréquenter. « Si elle savait qui je suis, pour rien au monde elle ne consentirait à me recevoir ! Et moi qui poussais l'inconscience jusqu'à lui reprocher ses coquetteries avec Romanov ! Et puis, même si je m'étais marié avec elle, est-ce que je pourrais avoir un instant de bonheur, ou simplement de repos, en sachant que l'autre, la malheureuse, est en prison, et que demain ou après-demain elle partira, par étapes, pour les travaux forcés ? Cela pendant que moi, ici, j'aurais reçu des félicitations, ou fait des visites de noces avec ma jeune femme ! Ou bien pendant que, siégeant à côté d'un ami que j'ai indignement trompé, dans l'assemblée de la noblesse, j'aurais compté les votes sur la nouvelle loi scolaire, après quoi je serais allé rejoindre en secret la femme de ce même ami ! Ou bien encore pendant que j'aurais continué à m'escrimer contre mon tableau, ce maudit tableau que jamais je n'achèverai, car je vois bien que l'entreprise est au-dessus de mes forces ! — Non, rien de tout cela désormais ne m'est plus possible ! » se disait Nekhludov ; et il ne cessait point de se réjouir du changement intérieur qui s'était fait en lui.

— Avant tout, — se disait-il encore, — revoir l'avocat, connaître le résultat de son enquête ; et puis, après cela… après cela, aller la voir, et tout lui dire !

Et toutes les fois qu'en imagination il se représentait la façon dont il l'aborderait, dont il lui dirait tout, dont il étalerait devant elle l'aveu de sa faute, dont il lui déclarerait que c'était lui seul qui avait tout fait, — toutes les fois il s'attendrissait sur son héroïque bonté, et des larmes lui montaient aux yeux.

II

Dans le corridor du Palais de Justice, Nekhludov rencontra l'huissier de la cour d'assises. Il lui demanda où l'on mettait les condamnés, après le

jugement, et puis aussi à qui on devait s'adresser pour obtenir l'autorisation de les voir. L'huissier répondit que les condamnés étaient répartis en divers endroits, et que c'était le procureur qui, seul, pouvait donner l'autorisation de les voir.

— D'ailleurs, — ajouta-t-il, — je viendrai vous prendre, après la séance, et je vous conduirai moi-même chez le procureur. Mais, maintenant, je vous prie d'aller au plus vite dans la salle du jury. L'audience va commencer.

Nekhludov remercia l'huissier, et courut vers la salle du jury.

Au moment où il y entrait, les jurés s'apprêtaient déjà à passer dans la salle d'audience. Le marchand était d'humeur joviale, comme la veille, et l'on voyait que, de nouveau, il avait mangé et bu solidement avant de venir. Il accueillit Nekhludov comme un vieil ami. Et Pierre Gérassimovitch lui-même, malgré sa familiarité, ne fit plus du tout au jeune homme l'impression désagréable qu'il lui avait faite jusque-là.

Nekhludov se demanda s'il devait révéler aux jurés les relations qu'il avait eues avec la femme qu'ils avaient condamnée le jour précédent. « Dès hier, — songeait-il, — j'aurais dû me lever, au moment du verdict, et faire publiquement l'aveu de ma faute ! » Mais, lorsqu'il entra dans la salle d'audience, et qu'il vit se renouveler la procédure de la veille, — l'arrivée sur l'estrade des juges en uniforme, le silence, l'appel des jurés, les gendarmes, le portrait, le vieux prêtre, — il eut le sentiment que, même avec la meilleure volonté, il n'aurait pas trouvé la force, la veille, de déranger un ensemble aussi solennel.

Les préparatifs du jugement furent pareils à ceux de la première séance, à cela prés qu'on ne fit point prêter serment aux jurés et que le président leur épargna sa petite allocution préliminaire.

L'affaire jugée ce jour-là se trouvait être un vol avec effraction. L'accusé était un garçon de vingt ans, étroit d'épaules, maigre, jaune, et vêtu d'un sarrau gris. Il restait assis sur le banc des prévenus, entre deux gendarmes, et il toussait sans interruption. Ce garçon avait, avec un camarade, forcé la porte d'une remise, et s'était emparé d'un paquet de balais, valant ensemble trois roubles et demi. L'acte d'accusation racontait que les deux coupables avaient été arrêtés par un agent au moment où ils s'enfuyaient, portant les balais sur

leur dos. Tous deux avaient fait aussitôt les aveux les plus complets, et on les avait tous deux gardés en prison. L'un d'eux était mort dans la prison ; et c'est ainsi que l'autre comparaissait seul devant le jury. Les balais figuraient sur la table des pièces à conviction.

Le procès suivit le même cours que celui de la Maslova, avec le même appareil d'interrogatoires, de témoignages, d'expertises et de contre-expertises. L'agent qui avait arrêté l'accusé répondait à toutes les questions du président, du substitut, de l'avocat : « Parfaitement ! » ou : « Je ne sais pas. » Mais, sous ces réponses machinales, et sous son respect de la discipline, on devinait qu'il plaignait l'accusé et n'était pas très fier de sa capture.

Un second témoin, un vieillard à la mine souffrante, était le propriétaire de la maison où s'était commis le vol. Quand on lui demanda s'il reconnaissait ses balais, il mit une mauvaise volonté évidente à les reconnaître. Et quand le substitut lui demanda si les balais lui étaient d'un grand usage, il répondit d'un ton irrité : « Que le diable les emporte, ces maudits balais ! Ils ne me servaient de rien. Je donnerais bien le double de ce qu'ils valent pour n'avoir pas les soucis que cette affaire m'a causés ! Rien qu'en fiacres, j'ai dépensé le double de ce qu'ils valent ! Et moi, je suis malade ! Il y a sept ans que j'ai la goutte ! »

Ainsi parlèrent les témoins. Quant à l'accusé, il avouait tout, racontait la chose telle qu'elle s'était passée ; il parlait d'une voix sans cesse interrompue par des accès de toux, et il tournait la tête dans tous les sens, le regard égaré comme une bête prise au piège.

Mais le substitut du procureur, de même que la veille, s'ingéniait à lui poser des questions subtiles, destinées à déjouer sa ruse et à la confondre.

Dans son réquisitoire, il établit que le vol avait été commis avec préméditation, qu'il avait été accompagné d'effraction, et que, par suite, l'accusé devait être frappé des peines les plus sévères.

Au contraire l'avocat, désigné d'office par le tribunal, établit que le vol avait été commis sans préméditation, qu'il n'avait pas été accompagné d'effraction, et que, malgré la gravité de sa faute, l'accusé n'était pas aussi dangereux pour la société que l'avait affirmé le substitut du procureur.

Enfin le président, avec le même effort d'impartialité que la veille, expliqua en détail aux jurés ce qu'ils savaient de l'affaire, ce qu'ils n'avaient pas le droit de ne pas en savoir. Comme la veille, il y eut des suspensions d'audience, les jurés fumèrent des cigarettes, l'huissier annonça : « Le tribunal ! » Comme la veille, les gendarmes qui gardaient le prévenu, sabre au clair, firent de leur mieux pour ne pas s'endormir.

Les débats révélèrent que l'accusé, à quinze ans, avait été placé par son père dans une fabrique de tabac, qu'il y était resté cinq ans, et qu'au mois de janvier il avait été congédié, à la suite d'une querelle qui s'était produite entre le directeur de la fabrique et ses ouvriers. Il s'était alors trouvé sans travail. Errant au hasard dans les rues, il avait lié connaissance avec un ouvrier serrurier qui avait, lui aussi, perdu sa place, et qui buvait. Ensemble, une nuit qu'ils étaient ivres tous deux, ils avaient enfoncé la porte d'une remise et y avaient pris le premier objet qui leur était tombé sous la main. Le serrurier était mort en prison ; et voici que son complice était déféré au jury comme un être dangereux, devant être mis hors d'état de nuire davantage à la société.

— Un être aussi dangereux que la condamnée d'hier ! songeait Nekhludov en voyant se dérouler devant lui les détails du procès. Tous deux sont des êtres dangereux ! Soit ! Mais nous, nous tous qui les jugeons ? Moi, par exemple, moi, le débauché, le menteur, l'imposteur ? Ainsi nous, nous ne sommes pas dangereux ?… Et puis, en admettant même que ce malheureux enfant soit le seul être dangereux qui se trouve dans cette salle, que devons-nous faire de lui, maintenant qu'il s'est laissé prendre ?

« C'est chose bien évidente que ce garçon n'est pas un criminel de profession, un malfaiteur extraordinaire, mais qu'il appartient, au contraire, à l'espèce la plus ordinaire. Cela, tout le monde le sait et le sent, comme aussi que, s'il est devenu ce qu'il est, c'est parce qu'il s'est trouvé dans des conditions qui, fatalement, devaient l'amener à le devenir. C'est donc chose non moins évidente, aux yeux de tout homme de bon sens, que, pour empêcher de tels êtres de se perdre, il faut, avant tout, s'efforcer de détruire les conditions qui ont pour effet inévitable de les conduire à leur perte. »

« Or, que faisons-nous ? Nous empoignons, au hasard, un de ces pauvres diables, tout en sachant fort bien que des milliers d'autres restent en liberté, nous le mettons en prison, nous le condamnons à une oisiveté complète, ou

encore à un travail malsain et stupide, en compagnie d'autres pauvres diables de son espèce, et nous le faisons ensuite transporter, aux frais de l'État, du gouvernement de A… dans le gouvernement d'Irkoutsk, cette fois en compagnie des pires criminels.

« Mais pour détruire les conditions qui produisent de tels êtres, pour cela nous ne faisons rien. Que dis-je ? Nous faisons tout pour les développer, en multipliant les fabriques, les usines, les ateliers, les cabarets, les maisons de tolérance. Non seulement nous ne détruisons pas ces conditions, mais nous les tenons pour nécessaires, nous les encourageons, nous leur donnons l'appui de la loi.

« Nous formons ainsi non pas un malfaiteur, mais des milliers de malfaiteurs ; et après cela nous en empoignons un, au hasard, et nous nous figurons avoir sauvé la société et avoir rempli tout notre devoir, quand nous avons obtenu que le pauvre diable soit transporté du gouvernement de A… dans celui d'Irkoutsk ! »

Ainsi songeait Nekhludov, pendant que, assis sur son siège au haut dossier, à côté du président du jury, il écoutait les voix diverses du substitut, de l'avocat, et du président.

« Et quand je pense, — poursuivit-il en considérant le pâle visage de l'accusé, — quand je pense qu'il aurait suffi que quelqu'un se rencontrât qui eût pitié de ce misérable, au moment où son père, sous la pression du besoin, l'envoyait à la ville pour y être ouvrier, ou plus tard, au moment où, après douze heures de travail, l'infortuné allait avec ses camarades chercher un peu de distraction dans les cabarets ! Si à ce moment un homme s'était rencontré qui eût pitié de lui et qui lui dît : « Ne va pas là, Vania, ce n'est pas bien ! » l'enfant n'y serait pas allé, il ne se serait pas perverti, il n'aurait pas fait le mal qu'il a fait !

« Mais pas un seul homme ne s'est rencontré qui eût pitié de lui durant tout le temps qu'il a passé à vivre comme un petit animal, dans sa fabrique. Et, au contraire, tout le monde, contremaîtres et camarades, tout le monde lui a appris, durant ces cinq ans, que la sagesse consistait, pour un garçon de son âge, à mentir, à boire, à dire des gros mots, à donner des coups, à courir les filles.

« Et quand ensuite, épuisé et dépravé par un travail malsain, par l'ivresse et la basse débauche, quand, après avoir erré, sans but, au long des rues, il se laisse entraîner à pénétrer dans une remise et à y dérober quelques vieux balais hors d'usage, alors nous, qui ne manquons de rien, nous, hommes riches et instruits, nous nous assemblons dans une salle pleine de solennité, et nous jugeons ce malheureux, qui est notre frère, et que nous avons contribué à perdre ! »

Ainsi songeait Nekhludov, sans plus faire attention à ce qui se passait autour de lui. Et il se demandait comment il avait pu ne pas s'apercevoir plus tôt de tout cela, comment les autres pouvaient ne pas s'en être encore aperçus.

III

Quand, après le résumé du président, le jury se retira dans sa salle de délibération pour répondre aux questions posées, Nekhludov, au lieu de suivre ses collègues, se faufila dans le corridor, ayant pris tout d'un coup la résolution de se désintéresser de la suite du procès. « Qu'ils fassent ce qu'ils voudront de ce malheureux ! — se dit-il ; — je ne puis, quant à moi, prendre plus longtemps ma part d'une telle comédie ! »

Il demanda à un gardien de lui indiquer le cabinet du procureur et s'y rendit aussitôt. Là, le suisse refusa d'abord de le laisser entrer, affirmant que le procureur était occupé ; mais Nekhludov, sans l'écouter, ouvrit la porte de l'antichambre, aborda l'employé qui s'y tenait assis, et le pria de dire tout de suite au procureur qu'un juré désirait l'entretenir d'un sujet très urgent. Son titre de prince et l'élégance de sa mise en imposèrent à l'employé, qui insista auprès du procureur, et obtint que Nekhludov fût aussitôt admis.

Le procureur le reçut debout, visiblement mécontent de son insistance.

— En quoi puis-je vous servir ? — demanda-t-il d'un ton sévère.

— Je suis juré, je m'appelle Nekhludov, et j'ai absolument besoin de voir

une femme qui est en prison, la Maslova, — répondit tout d'un trait Nekhludov en rougissant.

Il sentait qu'il faisait là une démarche qui aurait une influence décisive sur toute sa vie.

Le procureur était un petit homme maigre et sec, avec des cheveux courts grisonnants, des yeux très vifs, et une barbiche en pointe sur un menton saillant.

— La Maslova ? Oui, je la connais ! Accusée d'empoisonnement, n'est-ce pas ? Pourquoi donc avez-vous besoin de la voir ?

Puis, d'un ton plus aimable :

— Excusez ma question, mais il m'est impossible de vous accorder l'autorisation que vous demandez sans connaître d'abord le motif qui vous porte à la demander.

— J'ai besoin de voir cette femme ; c'est une chose de la plus haute importance pour moi ! — dit Nekhludov rougissant de nouveau.

— Ah ! vraiment ! — fit le procureur ; et, levant les yeux, il fixa sur Nekhludov un regard pénétrant. — Cette femme a été jugée hier, n'est-ce pas ?

— Elle a été condamnée à quatre ans de travaux forcés. Elle a été condamnée injustement ! Elle est innocente !

— Hier ? — reprit le procureur, sans prêter la moindre attention à ce que disait Nekhludov sur l'innocence de la Maslova. — Comme elle n'a été jugée qu'hier, elle doit se trouver encore dans la maison de détention préventive. On ne peut y voir les détenus qu'à de certains jours. Je vous engage à vous adresser là.

— C'est que j'ai besoin de la voir tout de suite, — dit Nekhludov.

Ses lèvres tremblaient. Il sentait l'approche de la minute décisive.

— Mais pourquoi donc avez-vous besoin de la voir ? — demanda le procureur, fronçant les sourcils d'un air quelque peu inquiet.

— J'ai besoin de la voir parce qu'elle est innocente et qu'on l'a

condamnée aux travaux forcés. C'est moi qui suis coupable, et non pas elle ! — ajouta Nekhludov d'une voix frémissante.

— Et comment cela ?

— C'est moi qui l'ai séduite, et mise dans l'état où elle se trouve ! Si je ne l'avais pas mise dans cet état, elle n'aurait pas été exposée à l'accusation portée contre elle hier !

— Tout cela ne me dit pas votre motif pour désirer la voir.

— Mon motif, c'est que je veux réparer ma faute et… me marier avec elle ! — déclara Nekhludov.

Et, tandis qu'il prononçait ces mots, des larmes d'attendrissement et d'admiration pour lui-même lui mouillaient les yeux.

— En vérité ! — fit le procureur. — Voilà en effet un cas assez curieux. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez été membre du Zemstvo de Krasnopersk ? — ajouta-t-il, comme s'il s'était enfin rappelé à quelle occasion il avait entendu parler déjà, précédemment, de ce Nekhludov qui venait de lui faire part d'une résolution aussi imprévue.

— Parfaitement ! Mais, pardonnez-moi, je ne crois pas que cela ait le moindre rapport avec ma demande ! — répliqua Nekhludov d'un ton piqué.

— Non sans doute, — répondit le procureur avec un sourire légèrement ironique ; — mais le projet que vous m'annoncez est si bizarre et si éloigné des formes ordinaires…

— Mais enfin, puis-je obtenir cette autorisation ?

— L'autorisation ? Oui, certainement. Je vais vous la délivrer tout de suite. Prenez la peine de vous asseoir.

Il alla vers son bureau, s'assit et se mit à écrire.

— Asseyez-vous, je vous en prie !

Nekhludov resta debout.

Quand le procureur eut fini d'écrire, il se leva et tendit un papier à Nekhludov en l'observant avec curiosité.

— Il y a encore une chose que je dois vous dire, — reprit celui-ci, — c'est qu'il me sera désormais impossible de prendre part aux délibérations du jury.

— Vous aurez, comme vous savez, à vous en faire dispenser par le tribunal, après lui avoir présenté vos raisons.

— La raison est que je tiens tous ses jugements pour inutiles et pour immoraux.

— Bah ! — s'écria le procureur avec le même sourire ironique, signifiant que de tels principes lui étaient connus, et que ce n'était pas la première fois qu'il s'en amusait. — Vous comprendrez sans peine, n'est-ce pas ? que, en ma qualité de procureur, je ne puisse pas partager votre avis sur ce point. Mais allez expliquer tout cela au tribunal ! Le tribunal appréciera vos explications, les déclarera recevables ou non recevables, et, dans ce dernier cas, vous infligera une amende. Adressez-vous au tribunal !

— Comme je vous l'ai dit, je suis résolu à n'y pas retourner ! — déclara sèchement Nekhludov.

— Mes salutations ! — fit alors le magistrat, manifestement impatient de se débarrasser de son étrange visiteur.

— Qui est-ce donc que vous venez de recevoir ? — demanda au procureur, quelques instants après, un juge qui venait d'entrer dans son cabinet au moment où Nekhludov en sortait.

— C'est Nekhludov, vous savez bien, celui qui déjà autrefois, dans le Zemstvo de Krasnopersk, s'était fait remarquer par toute sorte de propositions excentriques ! Figurez-vous que, étant juré, il a retrouvé sur le banc des prévenus une fille publique qui, à ce qu'il prétend, a été séduite par lui. Et le voilà qui, maintenant, veut se marier avec elle !

— Est-ce possible ?

— C'est ce qu'il vient de me dire ! Et si vous saviez avec quelle exaltation extravagante !

— On dirait vraiment que quelque chose d'anormal se passe dans le cerveau des jeunes gens d'à présent !

— Mais c'est que celui-là n'a plus l'air tout jeune !… Dites donc, en a-t-il raconté, hein ? votre fameux Ivachenkov ? Cet animal-là a juré de nous faire mourir ! Il parle, parle à l'infini !

— On devrait simplement lui retirer la parole ! À ce degré-là, cela devient de l'obstructionnisme !

IV

En sortant de chez le procureur, Nekhludov se rendit tout droit à la maison de détention préventive. Mais il n'y trouva point la Maslova. À la suite d'une effervescence politique qui s'était produite quatre mois auparavant, on avait dirigé vers d'autres prisons la plupart des détenus que contenait cet établissement, pour y installer à leur place une foule d'étudiants, d'étudiantes, d'employés et d'artisans. La Maslova avait été transférée dans la vieille prison du gouvernement. Nekhludov s'y fit aussitôt conduire.

Mais la vieille prison était située à l'autre extrémité de la ville, de sorte que Nekhludov n'y arriva qu'à la nuit tombante. Devant la porte, au moment où il s'apprêtait à entrer, un factionnaire l'arrêta. Le factionnaire sonna, la porte s'ouvrit, et un gardien sortit au-devant de Nekhludov. Il lut d'un bout à l'autre, très lentement, le papier que Nekhludov lui tendait, le relut, et finit par déclarer que, sans l'autorisation du directeur, il ne pouvait rien faire.

Nekhludov obtint du moins la permission de se rendre chez le directeur. Dans l'escalier qui conduisait à l'appartement de ce fonctionnaire, il entendit les sons étouffés d'un morceau de musique, joué sur un piano. Et, dès qu'une servante à la mine hargneuse, avec un bandeau sur un œil, lui eut ouvert la porte de l'appartement, ce fut comme si les sons du piano, s'échappant d'une chambre voisine, se fussent brusquement rués sur ses oreilles. C'était la plus rebattue des Rapsodies de Liszt, et fort bien jouée, mais avec cette singularité que la personne qui l'exécutait n'allait jamais que jusqu'à un certain endroit. Arrivée à cet endroit du morceau, elle s'arrêtait net et reprenait aussitôt le commencement, pour le jouer, de nouveau, jusqu'au même endroit.

Nekhludov demanda à la servante borgne si le directeur était chez lui :

— Non, il n'y est pas.

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je vais aller demander !

Et la servante rentra dans l'appartement, laissant Nekhludov debout dans l'antichambre.

Un instant après, la Rapsodie s'arrêta, sans être parvenue, cette fois, jusqu'à l'endroit magique. Et Nekhludov entendit une voix de femme, dans la pièce voisine, qui disait :

— Répondez que papa est sorti, qu'il dîne en ville. Impossible de le voir aujourd'hui ! Qu'on revienne une autre fois !

Et de nouveau la Rapsodie recommença ; mais elle s'interrompit après quelques mesures, et Nekhludov entendit le bruit d'une chaise qu'on remuait. Évidemment la pianiste s'était décidée à venir en personne congédier l'importun qui prenait la liberté de la déranger.

— Papa est sorti ! — déclara-t-elle en effet, d'un ton fâché, en entr'ouvrant la porte qui donnait sur l'antichambre. C'était une jeune fille pâle, avec des cheveux jaunes en désordre et de larges cercles bleus sous les yeux.

En apercevant un jeune homme, et de mise élégante, elle changea de ton.

— Prenez la peine d'entrer !… Vous auriez quelque chose à demander à mon père ?…

— Je voudrais voir une femme qui est détenue ici.

— Dans la section des détenus politiques, sans doute ?

— Non, pas dans cette section-là. J'ai l'autorisation écrite du procureur.

— Je suis désolée ! Mon père est sorti, je ne puis rien sans lui.

— Mais entrez, je vous en prie, asseyez-vous un moment ! — reprit-elle.

Et comme Nekhludov faisait mine de sortir :

— Vous pouvez vous adresser au sous-directeur. Il doit être au bureau. Il vous dira ce qui en est… Comment vous appelez-vous ?

— Je vous remercie beaucoup, — dit Nekhludov sans répondre à sa question.

Et il redescendit l'escalier, tandis que retentissaient de nouveau derrière lui les sons bruyants de la Rapsodie, aussi peu en harmonie avec le lieu où ils se faisaient entendre qu'avec l'aspect pitoyable de la créature qui les produisait.

Dans la cour, Nekhludov rencontra un jeune officier aux moustaches en croc et lui demanda où il pourrait trouver le sous-directeur. Ce jeune officier était précisément le sous-directeur. Il prit le permis, y jeta les yeux, et déclara que, le permis ne faisant mention que de la maison de détention préventive, il ne pouvait prendre sur lui de le considérer comme valable pour la prison du gouvernement. De toute façon, au reste, l'heure était trop avancée : l'appel du soir avait déjà été fait.

— Revenez demain ! C'est demain dimanche : dès dix heures du matin, tout le monde est admis à faire visite aux détenus. Le directeur sera là. Vous pourrez voir la femme Maslov dans le parloir des femmes, ou peut-être, si le directeur y consent, dans le bureau.

Déçu ainsi de son espérance de voir Katucha ce jour-là, Nekhludov reprit le chemin de sa maison. Tout frémissant d'émotion, il courait le long des rues ; et sans cesse lui revenaient en mémoire des détails de sa journée. Il se répétait qu'il avait cherché à revoir Katucha, qu'il l'avait demandée dans deux prisons, qu'il avait parlé au procureur de son projet de s'humilier devant elle. Et le sentiment d'avoir fait tout cela redoublait encore son exaltation.

En rentrant chez lui, il alla aussitôt prendre dans un tiroir le cahier où, autrefois, il écrivait le journal de ses actes et de ses pensées. Il en relut quelques passages, et, fiévreusement, il y ajouta les lignes suivantes :

« Il y a deux ans déjà que je n'ai plus rien écrit dans ce cahier, et je croyais bien que jamais plus je ne me livrerais à cet enfantillage. Mais en réalité ce n'était nullement un enfantillage. C'était au contraire un entretien avec moi-même, avec mon moi véritable et sacré. Depuis ces deux ans, ce moi s'était endormi au fond de mon cœur, de sorte que je n'avais personne

avec qui m'entretenir. Mais il s'est brusquement réveillé, hier, le 28 avril, à la suite d'un événement extraordinaire qui s'est passé à la cour d'assises, où j'étais juré. Sur le banc des accusés, j'ai retrouvé cette Katucha que j'ai autrefois séduite et abandonnée. Un malentendu singulier, que j'aurais eu le devoir d'empêcher, a eu pour conséquence la condamnation de la malheureuse aux travaux forcés. Je suis allé aujourd'hui chez le procureur et à la prison où elle est détenue. Je n'ai pu être admis auprès d'elle, mais j'ai pris la ferme résolution de tout faire pour la voir, de lui demander pardon, et de réparer ma faute, dussé-je pour cela me marier avec elle. Seigneur, prête-moi ton aide ! Jamais je n'ai eu plus de repos ni plus de joie dans le cœur. »

CHAPITRE X

I

La nuit qui avait suivi sa condamnation, la Maslova, brisée de fatigue, avait dormi d'un sommeil de plomb ; mais la seconde nuit, au contraire, elle ne put dormir. Seule éveillée dans toute la salle, elle restait étendue sur son lit, les yeux grands ouverts, et songeant.

Elle songeait que, pour rien au monde, elle ne consentirait à se marier avec un forçat quand elle serait dans l'île de Sakhaline, où on lui avait dit qu'elle serait sans doute transportée. À tout prix elle s'arrangerait pour empêcher cela. Elle essaierait de se marier avec un inspecteur, ou un greffier, fût-ce même avec un gardien. « Tous ces gens-là sont faciles à séduire ! — se disait-elle. — Pourvu seulement que je ne maigrisse pas trop, car alors je serais perdue ! »

Elle se rappelait la façon dont l'avaient regardée les avocats, le président, les jurés, et comment, sur son passage à travers la ville, tous les hommes avaient eu pour elle des yeux pleins de désir. Elle se rappelait que son amie Claire, étant venue la voir en prison, lui avait raconté qu'un étudiant, son client préféré, avait été désolé de ne plus la retrouver chez M^me^ Kitaïev. Elle pensait à tous les hommes qui l'avaient aimée, à tous, sauf à Nekhludov.

À son enfance et à sa jeunesse, mais surtout à son amour pour Nekhludov, jamais elle ne pensait. C'étaient pour elle des souvenirs trop pénibles, qu'elle avait enfouis quelque part au fond de son cœur, pour n'y plus toucher. Même en rêve, jamais elle ne revoyait Nekhludov. Si elle ne l'avait pas reconnu à la cour d'assises, ce n'était pas seulement parce que l'âge l'avait changé, parce qu'il portait une barbe, parce que ses moustaches avaient poussé, et parce que ses cheveux étaient devenus plus rares : elle l'aurait reconnu malgré tout cela,

si elle n'avait pas pris l'habitude de ne jamais penser à lui. Et cette habitude avait commencé dès la sombre et terrible nuit où Nekhludov, revenant de la guerre, avait passé tout près de la maison de ses tantes sans s'y arrêter.

Katucha savait déjà, à ce moment, qu'elle était enceinte. Mais aussi longtemps qu'elle avait espéré revoir Nekhludov, non seulement la pensée de l'enfant qui allait naître ne la chagrinait pas, elle en était parfois toute joyeuse et toute attendrie.

Les deux vieilles tantes, sachant que Nekhludov allait passer près de leur maison, l'avaient prié de s'arrêter chez elles : mais il avait répondu, par dépêche, qu'il ne pourrait s'arrêter, ayant besoin d'être au plus vite à Saint-Pétersbourg. Aussitôt Katucha avait formé le projet d'aller à la gare pour le revoir au passage.

Le train passait en gare la nuit, à deux heures du matin. Katucha, après avoir aidé ses maîtresses à se mettre au lit, avait chaussé de grosses bottines, s'était couvert la tête d'un fichu, et était partie en compagnie d'une fillette de dix ans, la fille de la cuisinière.

La nuit était noire et froide. La pluie tantôt commençait à tomber en gouttes pressées, et tantôt s'interrompait. À travers les champs, on pouvait encore distinguer le sentier devant soi, mais dans le bois l'obscurité était complète, de sorte que Katucha, tout en connaissant très bien le chemin, avait failli s'égarer, et n'était arrivée à la petite station que lorsque le train y était déjà.

S'élançant sur le quai, elle avait aussitôt reconnu Nekhludov, assis près de la fenêtre d'un wagon de première classe. Le wagon était vivement éclairé. Installés en face l'un de l'autre sur les banquettes de velours, deux officiers jouaient aux cartes ; et lui, tourné vers eux, il les regardait en souriant.

Dès qu'elle l'avait aperçu, la jeune femme avait voulu grimper sur la plate-forme du wagon, pour l'appeler. Mais au même instant la machine avait sifflé, et les wagons, lentement, s'étaient ébranlés. Le conducteur du train avait fait descendre Katucha avant de remonter lui-même dans le wagon ; et la jeune femme s'était retrouvée sur le quai, tandis que déjà le wagon de première classe l'avait dépassée. Elle s'était mise à courir pour le rattraper. Mais le train courait plus vite, elle voyait passer les wagons de seconde

classe, puis ceux de troisième, enfin le dernier wagon avec sa lanterne rouge. Arrivée au bout du quai, elle avait continué à courir le long de la voie ; le vent, qui soufflait par rafales, avait fait tomber le fichu qu'elle portait sur la tête ; et elle courait, les cheveux en désordre, s'enfonçant à chaque pas dans des flaques de boue.

— Petite tante Katucha ! — lui avait crié la petite fille en accourant derrière elle, — votre fichu est tombé !

Réveillée par ce cri, Katucha s'était enfin arrêtée. Et aussitôt elle avait senti un vide terrible se creuser en elle.

« Ainsi il est là, dans ce wagon bien chaud, assis dans un fauteuil de velours, et il sourit, et il s'amuse, — s'était-elle dit, — et moi je suis seule ici dans la nuit, sous la pluie et le vent ! » Elle s'était assise à terre et avait éclaté en des sanglots si forts que la petite fille, épouvantée, n'avait su que lui dire pour la consoler.

— Petite tante ! — suppliait la petite, — allons-nous en, rentrons bien vite !

Mais Katucha restait assise, sous la pluie et le vent. « Un train va passer : m'étendre sur les rails, et tout sera fini ! » Elle s'apprêtait déjà à exécuter ce projet, lorsque soudain l'enfant qui était en elle avait tressailli ; et aussitôt son désespoir s'était apaisé. Tout ce qui, l'instant d'auparavant, l'avait remplie d'angoisses, le sentiment de l'impossibilité pour elle de vivre, sa haine pour Nekhludov, son désir de se venger de lui en se tuant, toutes ces mauvaises pensées s'étaient effacées. Elle s'était levée, avait remis son fichu sur sa tête, et s'en était retournée.

C'est cette nuit-là que s'était fait le bouleversement complet de son âme, et qu'elle avait commencé à devenir ce qu'elle était désormais devenue. C'est cette nuit-là qu'elle avait cessé de croire en Dieu. Jusqu'alors elle avait cru en Dieu, et elle avait cru que les autres y croyaient ; mais, cette nuit-là, elle s'était dit qu'il n'y avait pas de Dieu, que personne n'y croyait, et que tous ceux qui parlaient de Dieu et de ses lois n'avaient d'autre objet que de la tromper. Cet homme qu'elle aimait, et qui l'avait aimée aussi, et qui l'avait séduite et abandonnée, elle savait qu'il était le meilleur de tous. Les autres étaient pires encore ! Et tout ce qui était arrivé dans la suite à Katucha avait

fortifié en elle cette conviction. Les tantes de Nekhludov, ces vieilles dames confites en dévotion, l'avaient chassée le jour où elle n'avait plus été en état de travailler autant que par le passé. Des personnes diverses à qui elle avait eu affaire ensuite, les unes, — les femmes surtout, — n'avaient vu en elle que de l'argent à gagner, les autres, — les hommes, depuis le stanovoï jusqu'aux gardiens de la prison, — n'avaient vu en elle que la satisfaction de leurs instincts sensuels. Il n'y avait personne au monde qui s'inquiétât d'autre chose que de satisfaire ses instincts. C'est ce qu'avait achevé de faire comprendre à Katucha le vieil homme de lettres dont elle avait été autrefois la maîtresse : celui-là lui avait ouvertement déclaré que la satisfaction des instincts sensuels était l'unique sagesse, l'unique beauté de la vie.

Personne au monde ne vivait que pour soi, et tout ce qu'on disait de Dieu et du bien n'était que duperie ! Voilà ce que pensait la Maslova ; et quand, par aventure, la question se présentait à elle de savoir pourquoi tout, dans le monde, était si mal arrangé et pourquoi les hommes ne faisaient que se tourmenter les uns les autres au lieu de jouir en paix de la vie, elle se hâtait de repousser cette question importune. Une cigarette, un verre d'eau-de-vie, et de nouveau elle se sentait rassurée.

II

Le jour suivant était un dimanche. À cinq heures du matin, aussitôt qu'eut retenti dans le corridor de la prison le coup de sifflet du garde, la Korableva éveilla sa voisine, qui n'avait pu s'endormir qu'à l'aube.

« Travaux forcés », se dit avec épouvante la Maslova en se frottant les yeux et en aspirant, malgré elle, l'infecte puanteur de la salle. Elle eut envie de se rendormir, pour se réfugier de nouveau dans l'inconscience ; mais l'habitude et la peur avaient chassé le sommeil, de sorte qu'elle se souleva, s'assit sur son lit, les jambes pendantes, et se mit à regarder autour d'elle.

Toutes les femmes étaient déjà éveillées : seuls le petit garçon et la fillette dormaient encore. Leur mère tirait avec précaution son sarrau, sur lequel ils

étaient couchés. La femme condamnée pour révolte étendait, devant le poêle, des torchons qui servaient de langes au nouveau-né pendant que celui-ci, sur les bras de Fenitchka, s'agitait, pleurait, poussait des cris que les paroles caressantes de la jeune femme ne parvenaient pas à calmer. La phtisique, le visage tout injecté de sang, et tenant sa poitrine de ses deux mains, toussait sa quinte du matin, et, dans les intervalles de sa toux, exhalait de profonds soupirs pareils à des sanglots. La Rousse restait étendue sur le dos, étalant sur le lit ses grosses jambes nues : elle racontait, d'une voix haute et gaie, un rêve compliqué qu'elle venait d'avoir. La vieille femme, — la bossue, — debout devant l'icône, répétait infatigablement les mêmes paroles, faisait des signes de croix et des salutations. La fille du diacre s'était assise sur son lit et fixait devant elle ses grands yeux, épuisés d'insomnie. La Beauté frisait sur ses doigts ses cheveux noirs graisseux.

De lourds pas d'hommes se firent entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit, et deux prisonniers entrèrent, deux hommes de mine maussade et hargneuse, vêtus de vestes de toile grise et de pantalons gris relevés jusqu'au-dessus des genoux. Ils soulevèrent le cuveau empesté, l'emportèrent sur leurs épaules. Les femmes, l'une après l'autre, sortirent, dans le corridor pour aller se laver au robinet. La femme rousse, en attendant son tour, eut une dispute avec une autre femme, sortie d'une salle voisine. De nouveau s'échangèrent des injures, des cris, des réclamations.

— Vous avez donc juré d'aller au cachot ! — s'écria le gardien ; après quoi, s'approchant de la Rousse, il lui appliqua sur le dos un coup si violent qu'on l'entendit résonner dans tout le corridor.

— Allons, que je n'entende plus ta voix ! — reprit-il en s'éloignant.

— Vrai ! le vieux a le poing solide ! — dit la Rousse sans se fâcher d'une caresse aussi rude.

— Et qu'on se hâte ! — reprit le gardien. Il est temps pour la messe !

La Maslova n'avait pas achevé de se coiffer lorsqu'arriva le sous-directeur avec un registre en main.

— En place pour l'appel ! — cria le gardien.

Des autres salles sortirent d'autres femmes ; et toutes les prisonnières se

placèrent sur deux rangs, le long du corridor, celles du second rang ayant à tenir les deux mains sur les épaules des femmes placées devant elles. L'officier les compta, fit l'appel de leurs noms et s'éloigna avec son registre.

Quelques instants après, se montra la surveillante chargée de conduire les prisonnières à la messe. La Maslova et Fenitchka se trouvèrent placées au milieu de la colonne, formée de plus de cent femmes qui, toutes, portaient le costume blanc de la prison avec des fichus blancs sur leurs têtes. De loin en loin seulement on voyait quelques paysannes vêtues à la mode de leurs villages : c'étaient des femmes de condamnés aux travaux forcés, admises à partager le sort de leurs maris.

La longue colonne remplissait tout l'escalier. On entendait le bruit des souliers sur les dalles, un murmure de voix, et, par instants, des rires. À un tournant, la Maslova aperçut la méchante figure de son ennemie la Botchkova, qui marchait en tête de la colonne : elle la montra à Fenitchka.

Au bas des marches, toutes les femmes firent silence, et, avec des signes de croix et des salutations, entrèrent deux par deux dans la chapelle, encore vide, mais déjà étincelante de lumières. Elles allèrent se placer à droite et s'assirent sur une rangée de bancs, en troupe serrée. Aussitôt après, ce fut le tour des hommes, qui, tous vêtus de gris, vinrent s'installer sur la gauche et au centre de la chapelle. Quelques-uns furent conduits par un petit escalier à l'orgue, placé dans le haut de la nef.

La chapelle de la prison avait été récemment restaurée et remise à neuf par les soins d'un riche marchand, qui avait dépensé, à cet effet, plusieurs dizaines de milliers de roubles. Elle brillait de dorures et de couleurs vives.

Pendant quelque temps, la chapelle resta silencieuse : on n'entendait que des bruits de nez qui se mouchaient, des toux, des cris d'enfants, et, parfois, le son des chaînes remuées. Mais, bientôt, les prisonniers qui se tenaient au centre s'écartèrent pour laisser un passage libre, et par ce passage s'avança jusqu'au premier rang, solennellement, le directeur de la prison.

Aussitôt commença le service divin.

Debout au milieu de la foule des prisonnières, la Maslova ne pouvait rien voir que le dos des femmes qui étaient devant elle ; mais, quand tout le monde se mit en mouvement pour aller baiser la croix et la main du prêtre,

elle eut une grande distraction à voir les assistants, le directeur, les gardiens, et à reconnaître derrière eux un homme à la barbiche et aux cheveux blonds, le mari de Fenitchka, tenant ses yeux tendrement fixés sur sa femme.

— La Maslova ! au parloir ! dit un gardien, au moment où les femmes sortaient de la chapelle.

— Oh ! quelle chance ! — se dit la Maslova, ravie de la distraction nouvelle qui lui arrivait.

Elle songea que c'était sans doute Berthe, ou plutôt encore son amie Claire, qui venait la voir. Et, d'un pas tout joyeux, elle suivit, le long des corridors, celles de ses compagnes qu'on venait, également, d'appeler au parloir.

CHAPITRE XI

I

Nekhludov, lui aussi, s'était levé de bonne heure. Quand il sortit de chez lui pour se rendre à la prison, tout le monde dans la ville semblait encore dormir. Seul un paysan allait de porte en porte avec sa charrette, en criant d'une voix sourde : « Du lait ! Du lait ! Du lait ! »

La première pluie chaude du printemps était tombée dans la nuit. Partout où les pavés ne l'écrasaient pas, l'herbe verdissait. Les bouleaux, dans les jardins, s'étaient ornés d'un duvet vert ; les merisiers et les peupliers étiraient leurs longues feuilles odorantes. Dans les rues, les portes s'ouvraient paresseusement. Mais sur le marché de friperie, que Nekhludov eut à traverser, il y avait foule déjà. Hommes et femmes, des bottes aux pieds, se pressaient auprès des tentes disposées par rangées, tâtant, mesurant, marchandant les vestes, les gilets, et les pantalons.

Dans les cabarets aussi, il y avait foule déjà. On y voyait entrer des ouvriers en vestes propres et en bottes luisantes, enchantés de pouvoir échapper pour un jour aux fatigues de l'usine ; et plusieurs étaient accompagnés de leurs femmes, avec des fichus de soie voyante sur la tête et des vestes ornées de verroteries. Des sergents de ville en grande tenue, avec des pistolets attachés à leur ceinture par des cordons jaunes, se tenaient immobiles aux coins des rues, attendant quelque désordre qui vînt un peu les distraire de leur ennui. Dans les allées des boulevards et sur le gazon encore humide des pelouses, enfants et chiens couraient, jouaient, pendant que les nourrices, assises en groupes sur les bancs, bavardaient en riant aux éclats. Et de toutes parts dans les rues, se mêlant au bruit des charrettes sur le pavé,

retentissaient le son et l'écho des cloches, convoquant la foule à assister à un service divin tout pareil à celui qui se célébrait dans la chapelle de la prison. Et de rares passants, endimanchés, prenaient le chemin de l'église de leur paroisse.

La prison, quand Nekhludov y arriva, était encore fermée.

Sur une petite place, à une centaine de pas de la porte, se tenait un groupe d'hommes et de femmes, la plupart portant des paquets à la main. À droite de la place s'étendait une construction basse en bois, à gauche se dressait un édifice à deux étages, avec une enseigne. Au fond se voyait l'énorme entrée de pierre de la prison, dont un soldat, le fusil sur l'épaule, défendait l'approche.

Devant le guichet de la baraque en bois, un gardien était assis, vêtu d'un uniforme galonné, et tenant un registre sur ses genoux. C'est à lui que s'adressaient les visiteurs pour faire inscrire les noms des prisonniers qu'ils désiraient voir.

Nekhludov s'approcha de lui et nomma : « La femme Catherine Maslov. »

— Pourquoi ne laisse-t-on pas entrer ? — demanda-t-il.

— On est en train de dire la messe, — répondit le gardien. — Aussitôt la messe finie, vous pourrez entrer.

Nekhludov se rapprocha du groupe des visiteurs. Au même instant se détacha de ce groupe et se glissa jusqu'à la porte de la prison un homme vêtu de haillons, les pieds nus, avec tout le visage rayé de sillons rouges.

— Dis donc, toi, où vas-tu ? — lui cria le soldat en portant la main à son fusil.

— Et toi, qu'est-ce que tu as à brailler comme ça ? — répondit l'homme en revenant lentement sur ses pas, sans s'émouvoir le moins du monde du cri du soldat. — Tu ne veux pas me laisser entrer ? C'est bon, j'attendrai ! Mais a-t-on vu brailler comme ça, comme si monsieur était un général ! Un rire approbateur accueillit cette plaisanterie. Les visiteurs étaient en grande partie de pauvres gens, maigrement vêtus, et quelques-uns tout à fait déguenillés ; mais il y en avait aussi quelques-uns, des hommes et des femmes, d'une mise

plus élégante. Près de Nekhludov se tenait un homme en redingote, soigneusement rasé, gras et rose, portant dans la main un lourd paquet qui paraissait contenir du linge. Nekhludov lui demanda si c'était la première fois qu'il venait à la prison. Non, l'homme au paquet y était déjà venu bien souvent, il y venait chaque dimanche. Il raconta à Nekhludov toute son histoire. Il était portier dans une banque, et le prisonnier qu'il venait voir était son frère, condamné pour faux.

Au moment où le brave portier, ayant tout dit sur lui-même, s'apprêtait à interroger Nekhludov, leur attention fut attirée par l'arrivée d'une calèche de louage, d'où sortirent un jeune étudiant et une dame en robe claire. L'étudiant tenait en main un gros paquet. Il s'avança vers Nekhludov et lui demanda s'il croyait qu'on lui permettrait de donner aux prisonniers une ration de pain blanc, que contenait son paquet.

— C'est ma fiancée qui a eu cette idée. Cette jeune femme est ma fiancée. Ses parents nous ont autorisés à apporter cela aux prisonniers.

— C'est la première fois que je viens ici moi-même, et j'ignore les usages de l'endroit, mais je crois que vous feriez bien de vous adresser là ! — répondit Nekhludov en désignant du doigt le gardien galonné, assis devant son registre.

Soudain la porte de fer de la prison s'ouvrit, et l'on en vit sortir un officier en grand uniforme, accompagné d'un gardien qui, après avoir échangé tout bas quelques mots avec son chef, déclara que les visiteurs étaient admis à entrer.

Le factionnaire se rangea sur le côté, et tout le monde se pressa vers la porte de la prison, comme si l'on craignait d'arriver en retard.

Derrière la porte se tenait un gardien qui, à mesure que les visiteurs passaient devant lui, les comptait à haute voix. Et, quelques pas plus loin, au fond du premier corridor, il y avait encore un autre gardien qui, touchant au bras toutes les personnes qui passaient, avant de leur laisser franchir une petite porte, les comptait de nouveau, afin que, à la sortie, on pût s'assurer que pas un seul des visiteurs ne restait dans la prison, et que pas un seul des prisonniers n'en était sorti. Ce gardien, trop occupé de son calcul pour voir les figures à qui il avait affaire, secoua vivement au passage l'épaule de

Nekhludov, ce dont celui-ci, malgré ses excellentes intentions, ne laissa pas de se sentir quelque peu irrité.

La petite porte donnait sur une grande pièce voûtée, avec des barreaux de fer aux fenêtres. Nekhludov la traversa d'un pas lent, laissant passer devant lui le flot pressé des visiteurs. Il éprouvait à la fois un sentiment de répugnance pour les malfaiteurs enfermés dans cette prison, un sentiment de compassion pour les innocents qui, comme l'accusé de la veille et comme Katucha, y étaient enfermés en leur compagnie, et un sentiment de joie et d'orgueil à la pensée de l'acte héroïque qu'il allait accomplir.

À l'autre extrémité de la grande salle, un gardien disait quelque chose aux visiteurs qui défilaient devant lui. Mais Nekhludov, plongé dans ses réflexions, ne l'entendit pas et continua à suivre le groupe qui marchait devant lui. Il se trouva ainsi amené au parloir des hommes, tandis que c'était au parloir des femmes qu'il aurait dû se rendre.

Quand il entra, le dernier de tous, dans le parloir, il fut tout d'abord frappé d'un bruit assourdissant, forme du mélange d'un grand nombre de voix qui criaient en même temps. Il ne comprit la cause de ce bruit que lorsqu'il fut parvenu au milieu de la salle, où la foule des visiteurs se tenait debout devant un grillage, pareille à un essaim de mouches sur un morceau de sucre.

La salle était divisée en deux moitiés par un double grillage, qui allait du plafond jusqu'à terre. Entre les deux grillages s'étendait un espace d'environ trois archines, où des soldats se promenaient de long en large. Et, d'un côté, se tenaient les prisonniers ; de l'autre, les visiteurs. Ils étaient séparés par deux grillages et par un espace vide de trois archines, de telle sorte que non seulement c'était chose impossible aux visiteurs de rien donner aux prisonniers, mais qu'il leur était même difficile de les voir. Et non moins difficile était de parler d'un groupe à l'autre : on était obligé de crier de toutes ses forces pour se faire entendre. Et comme chacun voulait se faire entendre, et que les voix se couvraient l'une l'autre, chacun se trouvait bientôt contraint à essayer de crier plus fort que les autres. De là provenait l'extraordinaire clameur qui avait frappé Nekhludov en entrant dans la salle.

À distinguer ce qui se disait, on n'y pouvait songer. On pouvait

seulement, par les visages, deviner les sujets dont il était question, et les relations qui existaient entre les prisonniers et leurs visiteurs.

Tout près de Nekhludov était une petite vieille, un mouchoir sur la tête, qui, collée contre la grille, criait quelque chose à un jeune homme, un forçat, avec la moitié de la tête rasée : et le jeune homme, fronçant les sourcils, paraissait l'écouter avec une extrême attention. Venait ensuite l'homme en haillons qui, tout à l'heure, avait tant amusé la foule, devant la porte ; il causait avec un ami, faisait de grands gestes, criait et riait. Et, près de lui, Nekhludov vit, assise à terre, une jeune femme proprement vêtue qui, tenant un enfant sur les bras, pleurait et sanglotait, sans même avoir la force de lever les yeux sur le forçat qui se tenait en face d'elle, de l'autre côté de la grille, la tête rasée, les fers aux pieds.

Quand Nekhludov comprit que lui aussi aurait à s'entretenir avec Katucha dans les mêmes conditions, une haine le saisit contre les hommes qui avaient pu inventer et autoriser un tel supplice. Il fut stupéfait de penser qu'une institution aussi affreuse, un affront aussi cruel aux sentiments les plus sacrés, que cela n'eût, avant lui, indigné personne. Et il fut scandalisé de voir que les soldats et le gardien, et les prisonniers eux-mêmes, s'accommodaient de cette façon de s'entretenir comme d'une chose naturelle et inévitable.

Nekhludov resta ainsi immobile, durant plusieurs minutes, accablé d'une étrange impression de mélancolie, où se mêlaient un dégoût de toutes choses et la conscience de sa propre faiblesse.

II

— Tout de même, se dit Nekhludov, il faut faire ce pour quoi je suis venu ! Mais à qui m'adresser ?

Il chercha des yeux le surveillant de la salle et finit par le découvrir, mêlé à la foule. C'était un petit homme sec, avec des épaulettes d'officier à son uniforme. Nekhludov s'avança vers lui :

— Pardon, monsieur, — lui dit-il avec une déférence contrainte, — ne pourriez-vous pas m'indiquer où se trouve la section des femmes, et où l'on peut s'adresser pour les voir ?

— C'est au parloir des femmes que vous vouliez aller ?

— Oui. Je désirerais voir une femme qui est emprisonnée ici.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout à l'heure, dans la première salle, quand on vous l'a demandé ?

Puis se radoucissant :

— Et qui est-ce que vous désirez voir ?

— La femme Catherine Maslov.

— Une détenue politique ?

— Non, elle est simplement…

— Mais enfin quoi ? une prévenue ? une condamnée ?

— Oui, condamnée depuis avant-hier, — répondit doucement Nekhludov, craignant de détruire, par une parole trop vive, la bonne disposition qu'il croyait distinguer chez le surveillant.

Et le fait est que sa douceur parut toucher le terrible homme.

— Je vais vous faire conduire au parloir des femmes, bien qu'il me soit défendu de laisser sortir personne d'ici avant le signal. Mais, une autre fois, ne vous trompez plus !

— Sidorov ! — cria-t-il à un gardien tout couvert de médailles, arrive ici et conduis monsieur au parloir des femmes !

Le gardien ouvrit la porte, qui était fermée à double tour, fit sortir Nekhludov dans le corridor, le ramena dans la grande salle voûtée, puis, par un autre corridor, le conduisit au parloir des femmes.

Ce parloir, comme l'autre, était divisé en trois parties par deux grillages ; et, bien qu'il fût sensiblement plus petit, et que le nombre des visiteurs y fût moindre, les cris y étaient peut-être plus assourdissants encore. Là aussi, entre les deux grillages se tenait l'autorité, mais représentée cette fois par une

surveillante également en uniforme, avec des galons sur les manches, des revers bleus et une ceinture de la même couleur. Et, tout comme dans l'autre parloir, d'un côté se cramponnaient au grillage des visiteurs libres, vêtus des façons les plus diverses ; de l'autre, se tenaient les prisonnières, la plupart en costume blanc, avec des fichus blancs sur leurs têtes. Pas une place libre sur toute la largeur du grillage. Et, du côté des visiteurs, l'encombrement était tel que plusieurs femmes étaient forcées de se dresser sur la pointe des pieds pour crier par-dessus la tête des personnes qui se trouvaient devant elles.

Lorsque Nekhludov se fut un peu accoutumé au vacarme de la salle, son attention fut attirée par la haute et maigre figure d'une bohémienne qui, au centre du grillage, du côté des prisonnières, expliquait quelque chose, avec des gestes rapides et d'une voix criarde à un visiteur en veste bleue, un bohémien aussi, debout de l'autre côté. Près de ce bohémien se tenait un jeune paysan à la barbiche blonde, qui, rougissant, semblait faire effort pour retenir ses larmes. Il écoutait ce que lui disait une jolie prisonnière en face de lui, et celle-ci, tout en parlant, le considérait tendrement de ses grands yeux bleus. C'était Fenitchka avec son mari.

Nekhludov examina, l'un après l'autre, les visages des prisonnières appuyées contre la grille : la Maslova n'était point dans le nombre. Mais, cachée derrière la rangée du premier plan, une femme se tenait debout, et Nekhludov devina que c'était elle. Aussitôt il sentit son souffle s'arrêter et redoubler les battements de son cœur. La minute décisive approchait.

Il s'avança jusqu'au grillage, parvint péniblement à se frayer une place, et fixa son regard sur la Maslova.

Elle s'était placée derrière la paysanne aux yeux bleus et paraissait écouter, en souriant, son entretien avec son mari. Au lieu du sarrau gris qu'elle portait l'avant-veille, elle était toute vêtue de blanc. Sous son fichu apparaissaient les boucles charmantes de ses cheveux noirs.

— Allons ! il faut prendre parti ! — songea Nekhludov. — Mais comment l'appeler ? Si elle pouvait me voir et venir d'elle-même !

Elle, cependant, n'en eut point l'idée. Elle s'attendait toujours à voir arriver Berthe ou Claire, et ne soupçonnait pas que cet élégant visiteur pût être là pour elle.

— Qui désirez-vous voir ? — demanda à Nekhludov la surveillante, s'arrêtant devant lui.

— Catherine Maslov ! — répondit Nekhludov, parlant à grand'peine.

— Hé ! la Maslova ! — cria la surveillante, — du monde pour toi !

III

La Maslova se retourna brusquement, et, levant la tête, la poitrine droite, avec cette expression d'empressement que lui avait autrefois connue Nekhludov, elle s'approcha de la grille, après s'être glissée entre deux prisonnières. Et elle se mit à regarder Nekhludov avec un mélange de surprise et d'interrogation. Elle ne le reconnaissait toujours pas. Mais elle eut vite fait de deviner en lui, à sa mise, un homme riche. Et elle lui sourit.

— Vous êtes venu pour moi ? — demanda-t-elle, collant contre le grillage ses yeux souriants, qui louchaient un peu.

— Oui, j'ai voulu…

Nekhludov s'arrêta, ne sachant pas s'il devait lui dire « vous » ou la tutoyer. Il se décida à employer le « vous ».

— J'ai voulu vous voir… je…

— Tu m'embêtes avec tes histoires ! — criait, près de lui, un visiteur en guenilles. — L'as-tu pris, oui ou non ?

— Tous les jours plus malade ! elle se meurt ! — criait-on de l'autre côté.

La Maslova ne put rien distinguer de ce que lui disait Nekhludov. Mais, à l'expression de son visage, pendant qu'il parlait, elle le reconnut. Ou plutôt elle crut le reconnaître, car dans l'instant d'après elle se dit qu'elle s'était trompée. Le sourire n'en disparut pas moins de ses lèvres, et son front resta serré d'un pli de souffrance.

— On n'entend pas ce que vous dites ! — cria-t-elle en clignant des yeux,

tandis que son front se plissait de plus en plus.

— Je suis venu…

« Oui, je fais mon devoir, j'expie ! » songeait Nekhludov.

Et à peine cette pensée lui fut-elle venue que des larmes lui remplirent les yeux et la gorge, et que, s'accrochant des doigts à la grille, il se tut. Il sentait qu'au premier mot il éclaterait en sanglots.

— Aussi vrai que Dieu m'entend, je n'en sais rien ! — criait une prisonnière du fond de la salle.

L'émotion avait donné au visage de Nekhludov une expression que la Maslova reconnut aussitôt. Tous ses doutes s'effacèrent.

— Je ne suis pas bien sûre de vous reconnaître, — crut-elle cependant devoir dire, sans lever les yeux sur lui. Et une rougeur soudaine inonda ses joues, et l'expression de ses traits s'assombrit encore.

— Je suis venu te demander pardon ! — dit alors Nekhludov.

Il dit cela aussi haut qu'il put, d'une voix monotone, comme une leçon apprise.

Et quand il eut dit cela, une honte le prit, et il regarda autour de lui. Mais il songea que cette honte était bonne, et que c'était son devoir de s'exposer à la honte. Et, aussi haut qu'il put, il cria :

— Pardonne-moi ! Je suis lourdement coupable envers…

Elle se tenait immobile, derrière la grille, et ne le quittait pas des yeux.

Il n'eut pas la force d'achever sa phrase, et s'éloigna de la grille, faisant effort pour retenir les sanglots qui lui secouaient la poitrine.

Le gardien qui l'avait amené était resté dans la salle ; et, sans doute, il avait suivi des yeux les détails de la scène. En voyant Nekhludov s'écarter du grillage, il s'avança vers lui, lui demanda pourquoi il ne continuait pas à s'entretenir avec la femme avec qui il avait affaire. Nekhludov se moucha, fit de son mieux pour reprendre contenance, et répondit :

— Il n'y a pas moyen de parler à travers ce grillage ! on ne s'entend pas !

Le gardien réfléchit un instant.

— Écoutez, — reprit-il, — je crois que, pour vous, on pourrait peut-être faire venir la prisonnière ici ! Mais une minute seulement !

— Maria Karlovna ! — cria-t-il à la surveillante, — faites venir ici la Maslova ! C'est pour une affaire très grave !

Eh bientôt, par une porte de côté, entra la Maslova. S'approchant doucement de Nekhludov, elle le regardait en dessous sans lever la tête. Son visage malsain, enflé, exsangue, pourtant toujours agréable à voir, semblait parfaitement calme ; mais les yeux noirs, sous les paupières gonflées, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Vous pouvez vous entretenir ici, une minute ou deux ! — dit le gardien ; après quoi, d'une mine discrète, il s'écarta.

Nekhludov s'était assis sur un banc fixé dans le mur. La Maslova s'arrêta d'abord devant le gardien, d'un air respectueux, mais, quand il se fut écarté, elle se décida à rejoindre Nekhludov, et s'assit près de lui sur le banc, en relevant sa jupe.

— Je sais qu'il vous est difficile de me pardonner, — commença Nekhludov. Il s'arrêta de nouveau, comme pour reprendre courage, et poursuivit :

— Mais si ce n'est plus chose possible de réparer le passé, du moins je suis résolu à faire maintenant tout ce que je pourrai. Dites-moi…

— Comment avez-vous fait pour me trouver ? — demanda-t-elle, sans répondre à sa question. Et tantôt elle fixait sur lui, tantôt elle ramenait vers le sol le regard de ses yeux brillants.

« Mon Dieu ! viens à mon aide ! Enseigne-moi ce que je dois faire ! » se disait intérieurement Nekhludov, épouvanté de l'expression vicieuse et basse qu'il lisait sur ce visage blême.

— C'est avant-hier, à la cour d'assises, — dit-il, — quand on vous a jugée… J'étais juré… Vous ne m'avez pas reconnu ?

— Non, pas du tout ! Comment aurais-je pensé à vous reconnaître ? D'ailleurs, je n'ai regardé personne ! ajouta-t-elle.

— Ainsi, il y a eu un enfant ? — demanda Nekhludov ; et il se sentit rougir.

— Il est mort tout de suite, Dieu merci ! — répondit la Maslova d'une voix brève et méchante, en détournant les yeux.

— Et de quoi ? Et comment ?

— J'étais malade moi-même, j'ai failli mourir ! — Elle continuait à parler sans lever les yeux.

— Et mes tantes, elles vous ont renvoyée ?

— Est-ce qu'on garde une femme de chambre qui va avoir un enfant ? Dès qu'elles se sont aperçues que j'étais enceinte, elles m'ont congédiée… Mais, d'ailleurs, à quoi bon parler de tout cela ? Je ne me souviens plus de rien, j'ai tout oublié ! Tout cela est bien fini.

— Non, cela n'est pas fini ! Je ne puis admettre que cela soit fini ! Je veux à présent racheter ma faute.

— Il n'y a rien à racheter : ce qui est fait est fait, et tout cela est fini ! — reprit-elle.

Et de nouveau elle leva les yeux sur Nekhludov, avec un vilain sourire plaintif et caressant.

La Maslova ne s'était pas attendue à revoir jamais Nekhludov, ni surtout à le revoir à ce moment et dans cet endroit. De là venait que, d'abord, sa vue l'avait blessée et lui avait remis en mémoire des choses auxquelles elle avait résolu de ne jamais songer. Elle s'était d'abord rappelé, en revoyant Nekhludov, le monde merveilleux de sentiments et de rêves que lui avait jadis révélé son premier amour ; elle s'était rappelé comment elle avait aimé cet homme, et comment il l'avait aimée, et puis aussi elle s'était rappelé la cruauté de son abandon, et la longue série d'humiliations et de souffrances qui avait suivi ces instants de bonheur. Et tous ces souvenirs lui avaient fait peine. Mais, n'ayant pas la force de s'y appesantir, elle avait eu recours, une fois de plus, à son procédé habituel : elle avait refoulé ces souvenirs douloureux dans les ténèbres de son âme.

En revoyant Nekhludov, elle l'avait d'abord identifié avec le jeune

homme qu'elle avait jadis aimé ; mais, dès l'instant d'après, la chose lui étant pénible, elle y avait renoncé. Et, dès lors, ce monsieur élégamment vêtu, avec sa belle barbe bien taillée, n'avait plus été pour elle qu'un de ces « clients » qui, lorsqu'ils en avaient besoin, se servaient de créatures comme elle, et dont les créatures comme elle avaient le devoir de se servir autant qu'elles pouvaient. De là venait que maintenant elle le regardait avec ce sourire caressant. Elle se taisait, réfléchissant à la manière dont elle pourrait le mieux se servir de lui.

— Oui, — dit-elle, — tout cela est fini. Et voici qu'on m'a condamnée aux travaux forcés !

Ses lèvres frémirent, quand elle eut à prononcer ces terribles mots.

— Je savais, j'étais certain que vous n'étiez pas coupable ! — dit Nekhludov.

— Bien sûr, je n'étais pas coupable ! Est-ce que je suis une voleuse ou une empoisonneuse ?

Elle se tut de nouveau un instant, puis reprit :

— On dit ici que tout est la faute de l'avocat. On dit qu'il faut signer un pourvoi. Mais on dit que cela coûte très cher… pour les frais… l'avocat…

— Oui, sans doute, — dit Nekhludov. — Je me suis déjà adressé à un avocat.

— Mais il faut en prendre un bon…, un cher…

— Je ferai tout ce qui sera possible.

De nouveau, un silence. Le sourire de la Maslova devenait de plus en plus caressant.

— Je voudrais vous demander… si cela ne vous gêne pas… un peu d'argent. Pas beaucoup… dix roubles Mais seulement si cela ne vous gêne pas ! Je n'ai pas besoin de plus !

— Sans doute, sans doute, — répondit Nekhludov, tout confus ; et il tira son portefeuille.

La Maslova jeta un coup d'œil rapide sur le gardien qui se promenait de

long en large dans le fond de la salle.

— Attendez qu'il ait le dos tourné, sans quoi on me prendrait l'argent !

Nekhludov prit dans son portefeuille un billet de dix roubles, mais, au moment où il allait le donner, le gardien se retourna. Il cacha le billet dans la paume de sa main.

« Mais c'est là une créature morte ! » songeait Nekhludov, en considérant ce visage blême et gonflé, qui, de ses yeux trop brillants, épiait tour à tour les mouvements du gardien et les gestes de la main tenant les dix roubles. Et le malheureux eut un instant de découragement.

Le tentateur qui lui avait parlé dans la nuit de l'avant-veille de nouveau éleva la voix au dedans de lui, pour le détourner de penser à ce qu'il devait faire, et pour le faire penser plutôt aux conséquences de ce qu'il voulait faire.

« Jamais tu ne feras rien de cette femme ! » disait le tentateur ; « tu ne réussiras qu'à t'attacher au cou une pierre qui te noiera et t'empêchera de te rendre utile aux autres ! Lui donner de l'argent, voilà ce qui est bien ! Tout l'argent que tu as dans ton portefeuille ! Et puis lui dire adieu, et en finir avec elle ! »

Mais aussitôt Nekhludov sentit que, dans cette minute même, une crise décisive s'accomplissait en lui, et que son âme se trouvait comme à la rencontre de deux routes, et que, ayant choisi l'une, jamais plus elle ne pourrait revenir à l'autre. Il sentit que c'était dans cet instant même qu'il devait faire l'effort d'où dépendrait toute sa vie. Et il fit cet effort, après avoir invoqué à son aide ce Dieu dont il avait, l'avant-veille, si clairement constaté la présence dans son cœur.

Il résolut de tout dire à la Maslova, et, sur-le-champ :

— Katucha ! Je suis venu vers toi pour te demander pardon ! Et toi, tu ne m'as pas répondu, tu ne m'as pas dit si tu me pardonnais, si jamais tu me pardonnerais !

Mais elle ne l'écoutait même pas, continuant à épier tour à tour les dix roubles et le gardien. Et, à un moment où le gardien se retournait, d'un geste rapide elle étendit la main, saisit le billet, et le cacha dans sa ceinture.

— C'est bien étrange, ce que vous me dites ! — reprit-elle avec un sourire dont Nekhludov fut tout écœuré.

Il eut l'impression qu'il y avait en elle, sous ce sourire, quelque chose comme de la haine pour lui, qui l'empêcherait toujours de pénétrer plus à fond dans son âme.

Et cette impression, sans qu'il sût comment, non seulement ne le détournait plus de la Maslova, mais le liait plus étroitement à elle. Il sentait qu'il avait le devoir de parvenir, malgré tout, à réveiller cette âme, que la tâche était affreusement difficile, mais que cette difficulté même l'attirait encore. Il éprouvait à l'égard de la Maslova un sentiment que jamais jusqu'alors il n'avait éprouvé à l'égard de personne ; il ne désirait d'elle rien pour lui-même, il désirait uniquement qu'elle cessât d'être telle qu'elle était à présent pour redevenir telle qu'elle avait été autrefois.

— Katucha, pourquoi me parles-tu ainsi ? Tu sais pourtant que je te connais, que je me souviens de ce que tu étais autrefois, à Panofka…

— Ce qui est vieux s'efface ! — répondit-elle sèchement.

— Je me souviens de tout cela pour réparer, pour racheter ma faute ! — reprit Nekhludov.

Et il allait lui dire qu'il était prêt à se marier avec elle : mais il leva les yeux sur elle, et il lut dans ses yeux quelque chose de si grossier et de si repoussant qu'il ne trouva pas la force de poursuivre son aveu.

En cet instant, on donna le signal du départ. Le gardien, s'approchant de Nekhludov, lui dit que le moment était venu de finir l'entretien. La Maslova se leva, considérant Nekhludov d'un regard caressant, mais, au fond, ravie d'en être débarrassée.

— Au revoir, j'ai encore bien des choses à vous dire, fit Nekhludov en lui tendant la main.

La Maslova toucha sa main, mais sans la serrer.

— Je viendrai encore vous voir, et alors je vous dirai des choses très importantes qu'il faut que je vous dise ! — ajouta Nekhludov.

— C'est cela ! venez ! vous me ferez plaisir ! — répondit-elle, retrouvant

pour lui le sourire qu'elle accordait à ses « clients » en pareille occasion.

— Vous êtes plus proche de moi qu'une sœur ! — dit encore Nekhludov.

— Que dites-vous là ? — fit-elle, sans s'étonner autrement ; et, avec un dernier sourire, elle courut vers la porte.

IV

Nekhludov s'était figuré que Katucha, en le revoyant, en découvrant son repentir et son intention de lui venir en aide, se réjouirait, et s'attendrirait, et redeviendrait aussitôt l'ancienne Katucha. Il dut constater que Katucha n'existait plus et que seule désormais existait la Maslova. Et cette constatation le remplit d'étonnement.

Et ce qui l'étonnait surtout, c'était que la Katucha non seulement n'eût pas honte de son état — de son état de prostituée, car elle avait bien suffisamment honte, au contraire, de son état de prisonnière, — que non seulement elle n'eût pas honte d'être une prostituée, mais qu'elle en parût même heureuse et presque fière.

Or, la chose, en réalité, n'avait rien d'étonnant. Tous en effet, pour pouvoir agir, nous avons besoin de considérer notre mode d'activité comme important et beau : d'où résulte que, quelle que soit la condition d'un être humain, cet être se fait nécessairement de la vie une conception dans laquelle son mode particulier d'activité apparaît comme important et beau.

On s'imagine volontiers que le voleur, le traître, l'assassin, la prostituée rougissent de leur métier, ou, tout au moins, le tiennent pour mauvais. En réalité, rien de tel. Les hommes que leur destinée et leurs fautes ont placés dans une situation déterminée, si immorale qu'elle soit, s'arrangent toujours pour se faire une conception générale de la vie où leur situation particulière puisse leur apparaître comme légitime et considérable. Et, pour confirmer en eux cette exception, ils s'appuient instinctivement sur d'autres hommes qui se trouvent dans la même situation qu'eux, et qui conçoivent de la même façon

qu'eux la vie en général et leur place dans cette vie en particulier.

Nous sommes étonnés de voir des voleurs s'enorgueillissant de leur adresse, des prostituées de leur corruption, des meurtriers de leur insensibilité. Mais nous nous en étonnons seulement parce que l'espèce de ces personnes est très restreinte, et parce que leur cercle, leur atmosphère se trouvent en dehors des nôtres. Et nous ne sommes pas surpris, par exemple, de voir des riches s'enorgueillissant de leur richesse, — c'est-à-dire de leur vol ou de leur recel, — ou encore de voir des puissants s'enorgueillissant de leur puissance, c'est-à-dire de leur violence et de leur cruauté. Nous ne nous apercevons pas de la façon dont ces personnes déforment et pervertissent leur conception naturelle de la vie, leur sens primitif du bien et du mal, afin de justifier leur situation à leurs propres yeux. Nous ne nous en apercevons pas, nous ne pensons pas à nous en étonner : et cela simplement parce que le cercle des personnes ayant cette conception pervertie est grand, et parce que nous-mêmes en faisons partie.

C'est une conception de ce genre que s'était faite la Maslova et de la vie en général, et de son propre rôle en particulier. Prostituée du plus bas degré, condamnée aux travaux forcés, elle ne s'en faisait pas moins une conception de la vie qui lui permettait de justifier sa conduite, et même de s'enorgueillir devant autrui de sa condition.

Cette conception reposait sur l'idée que le principal bonheur de tous les hommes, — tous sans exception, vieux et jeunes, riches et pauvres, instruits et illettrés, — était la possession corporelle de la femme. La Maslova admettait comme une chose certaine que tous les hommes, malgré les autres pensées qu'ils prétendaient avoir en tête, n'avaient en réalité que cette pensée-là. Et comme elle se savait une femme agréable, pouvant satisfaire ou non, à son gré, ce désir des hommes, elle se tenait en même temps pour un personnage infiniment important et nécessaire.

Telle était sa conception de la vie ; et en effet toute son expérience personnelle, passée et présente, était pleinement faite pour la confirmer.

Depuis dix ans, partout où elle avait été, elle avait vu tous les hommes remplis du désir de la posséder. Peut-être y avait-il eu, sur son chemin, des hommes qui n'avaient pas éprouvé ce désir : mais ceux-là, elle ne s'était

jamais avisée de les remarquer. Et ainsi le monde entier lui apparaissait comme une réunion d'hommes épris de son corps, infatigables à le désirer, et s'efforçant de le posséder par quelque moyen que ce fût, par la séduction, la violence, la ruse, ou à prix d'argent.

Et à cette conception de la vie la Maslova s'était d'autant plus attachée qu'elle sentait bien qu'en la perdant elle aurait perdu, à ses propres yeux, l'importance qu'elle s'attribuait. Et c'est pour ne pas perdre cette conception de la vie qu'instinctivement elle s'accrochait au cercle des personnes qui concevaient la vie de la même façon. De là venait aussi le soin qu'elle mettait à chasser de son cœur les souvenirs de sa première jeunesse, qui ne concordaient pas avec sa conception présente de la vie ; et sans doute elle n'était point parvenue à les chasser tout à fait : mais, dans le recoin de son cœur où elle les avait refoulés, elle les avait effacés, murés de son mieux, comme les abeilles bouchent l'entrée des nids de certains insectes qu'elles savent capables de détruire leur ruche. Et c'est pour cela qu'en Nekhludov, dès qu'elle l'avait revu, elle s'était refusée à voir l'homme jadis aimé par elle d'un amour innocent et chaste ; et c'est pour cela qu'elle n'avait voulu voir en lui qu'un « client » riche, un homme dont elle avait le droit et le devoir de tirer profit, et avec lequel elle avait à entretenir des relations du même genre qu'avec les autres hommes de sa « clientèle ».

« Non, je n'ai pas pu lui dire aujourd'hui ce que j'avais à lui dire de plus important ! Je n'ai rien pu lui dire ! » songeait Nekhludov en sortant du parloir avec la foule des visiteurs. « Mais, la prochaine fois, je lui dirai tout ! »

Dans la grande salle, les deux gardiens comptaient de nouveau les passants, afin que pas un prisonnier ne sortît et que pas un visiteur ne restât dans la prison. Et de nouveau on rudoya Nekhludov, on le frappa sur l'épaule ; mais il ne pensa même pas à s'en apercevoir.

CHAPITRE XII

Dès le lendemain du jour où il avait retrouvé Katucha sur les bancs de la cour d'assises, Nekhludov avait formé le projet de changer sa manière de vivre : il avait résolu de sous-louer sa maison, de renvoyer ses domestiques et d'aller vivre en chambre garnie comme un étudiant.

Mais Agrippine Petrovna lui démontra que c'eût été folie pour lui de changer son train de vie avant l'hiver ; car personne ne voudrait, l'été, louer la maison, ni acheter les meubles, et force était, jusqu'à l'hiver, de mettre ceux-ci quelque part. Ainsi les efforts de Nekhludov sur ce point et ses belles résolutions se trouvèrent sans effet.

Et non seulement tout, dans sa maison, continua à aller comme par le passé, mais on s'y mit en devoir de décrocher, d'inventorier et d'épousseter les meubles, les fourrures, les vêtements et la literie : travail où prirent part le portier et son aide, et la cuisinière, et le valet Korneï. Nekhludov vit tirer des armoires et pendre sur des cordes une foule d'habits, de pantalons d'uniforme, de pelisses, dont personne désormais ne pouvait faire usage ; il vit déclouer les tapis, transporter les meubles d'une pièce dans une autre ; il assista à d'innombrables nettoyages ; il dut subir l'odeur de naphtaline qui s'était répandue à travers toutes les chambres. Et il s'étonna de découvrir quelle énorme quantité de choses inutiles il avait gardées, jusque-là, dans sa maison. « L'unique raison d'être et destination de tout cela, songeait-il, était sans doute de fournir à Agrippine Petrovna, à Korneï, au portier, à son aide et à la cuisinière, une occasion de tuer leur temps ! »

« Mais au reste, — se disait-il encore, — c'est vrai que je ne puis penser à changer mon train de vie aussi longtemps que le sort de la Maslova ne sera pas décidé. Tout va dépendre de ce qu'on fera d'elle, suivant qu'on lui rendra la liberté ou qu'on l'enverra en Sibérie : car, dans ce cas, j'irai avec elle ! »

Au jour fixé, Nekhludov se rendit chez l'avocat Faïnitzin. Ce personnage habitait une grande et somptueuse maison, ornée de plantes rares, avec de

magnifiques rideaux aux fenêtres, et tout un ameublement cher et de mauvais goût, un de ces ameublements qu'on ne voit que chez les gens enrichis trop vite, sans effort, et par de bas moyens. Dans le salon d'attente, Nekhludov trouva une dizaine de clients qui attendaient leur tour, comme chez un dentiste, tristement assis autour des tables, et contraints à chercher quelque consolation dans la lecture de vieux journaux illustrés. Mais le secrétaire de l'avocat, qui siégeant au fond du salon devant un imposant bureau, reconnut aussitôt Nekhludov, s'avança vers lui, et lui dit qu'il allait informer son chef de son arrivée.

Au même instant, la porte du cabinet de Faïnitzin s'ouvrit, et l'on en vit sortir l'avocat lui-même, poursuivant un entretien des plus animés avec un jeune homme trapu, au visage rubicond, vêtu d'un beau costume neuf. Ses traits et ceux de Faïnitzin avaient cette expression particulière qu'on voit sur les traits d'hommes qui viennent de terminer une excellente affaire, pas très propre, mais tout à fait excellente.

— C'est votre faute, petit père ! — disait en souriant Faïnitzin.

— Je voudrais bien aller au ciel, mais mes péchés ne veulent pas me lâcher !

— C'est bon, c'est bon, vieux farceur ; on sait ce qui en est !

Et tous deux se mirent à rire, d'un air affecté.

— Ah ! prince, donnez-vous la peine d'entrer !… dit Faïnitzin en apercevant Nekhludov ; et il l'introduisit dans son cabinet de travail, qui, au contraire du salon, était d'une décoration éminemment austère.

— Ne vous gênez pas, je vous en prie, fumez à votre aise ! — poursuivit-il en s'asseyant en face de Nekhludov et en faisant effort pour cacher le sourire que provoquait en lui la pensée de l'excellente affaire qu'il y venait de conclure.

— Merci ! — répondit Nekhludov ; — je suis venu pour cette affaire de la Maslova…

— Oui, oui, parfaitement ! Hein ! quelle canaille que ces gros bourgeois ! Vous avez vu, tout à l'heure, le gaillard qui est sorti d'ici ? Figurez-vous qu'il a douze millions de capital ! Et s'il peut seulement vous soustraire un billet

de vingt-cinq roubles, il vous l'arrachera avec les dents plutôt que de vous le laisser !

L'avocat débitait cela d'un ton familier et plaisant, comme pour rappeler à Nekhludov qu'avec lui, Nekhludov, il était du même bord, tandis qu'il n'avait rien de commun avec son précédent visiteur, ni avec ceux qui se morfondaient à l'attendre dans le salon.

— Je vous demande pardon, mais vraiment le misérable m'a trop agacé ! J'avais besoin de m'épancher un peu ! — reprit-il comme pour s'excuser de sa digression. — Et maintenant arrivons à notre affaire ! J'ai soigneusement étudié le dossier. Ce maudit avocaillon a été au-dessous de tout ! Il a laissé échapper tous les motifs de cassation.

— Et alors, que décidez-vous ?

— Je suis à vous, dans une minute. — Dites-lui, déclara-t-il à son secrétaire, qui venait d'entrer et de lui remettre une carte, — dites-lui que ce sera comme j'ai dit ! s'il a le moyen, c'est bien ; sinon, rien de fait !

— Mais il prétend qu'il ne peut pas accepter vos conditions !

— Alors, rien de fait ! — répliqua Faïnitzin ; et son visage, de joyeux et aimable qu'il était, devint, pour un moment, sombre et malveillant.

— On dit que les avocats gagnent de l'argent sans rien faire ! — reprit-il en se tournant de nouveau vers Nekhludov avec un sourire empressé. — Imaginez-vous que je suis parvenu à tirer un débiteur malhonnête d'un procès qu'il avait toutes les chances de perdre, et voilà que maintenant tous ses pareils s'adressent à moi ! Et si vous saviez la peine que cela me donne ! Il faut pourtant que je gagne de quoi manger !

— Pour en revenir à votre affaire, ou plutôt à l'affaire qui vous intéresse, elle a été menée, comme je vous le disais, en dépit du sens commun. De bons motifs de cassation, je n'en ai guère trouvé ; mais enfin, on peut toujours essayer d'en découvrir quelques-uns. Tenez, voici un projet de pourvoi que j'ai préparé pour vous.

Il prit sur sa table un papier et se mit à lire tout haut, en passant très vite sur les formules de procédure, et en insistant, au contraire, sur d'autres endroits :

« Pourvoi devant la chambre de cassation criminelle du Sénat, etc., etc…, contre le verdict de la cour d'assises, etc…, condamnant la femme Catherine Maslova à la peine de, etc., etc…, travaux forcés, pour meurtre commis sur la personne de, etc…, en vertu des articles, etc… »

Ici l'avocat s'arrêta et leva les yeux sur Nekhludov. Évidemment, malgré sa longue habitude, il se plaisait à écouter le beau document qu'il venait de produire.

« Ce verdict, — reprit-il, — nous paraît avoir été précédé d'illégalités de procédure et d'erreurs si graves qu'il ne saurait être maintenu. En premier lieu, la lecture du procès-verbal d'autopsie du marchand Smielkov a été interrompue par le président avant la fin. »

— Mais c'était le ministère public qui réclamait cette lecture ! — dit Nekhludov tout surpris.

— Oh ! cela ne fait rien ! La défense pouvait aussi avoir à s'appuyer sur cette pièce.

— Mais cette pièce ne pouvait être d'aucun usage pour personne !

— Qu'importe ! c'est toujours un motif de cassation ! Continuons : « En second lieu, le défenseur de la femme Maslov a été arrêté par le président au moment où, dans sa plaidoirie, voulant caractériser la personnalité de la prévenue, il exposait les raisons intimes de sa chute, ce que le président a déclaré être sans rapport avec l'affaire : or, dans les causes criminelles, ainsi que le Sénat l'a constaté tout récemment encore, la définition psychologique du caractère est d'une importance considérable pour l'évaluation du degré de la criminalité. » Et de deux ! — dit l'avocat en levant de nouveau les yeux sur Nekhludov.

— C'est que cet avocat parlait très mal, — observa celui-ci ; — on ne pouvait rien comprendre à ce qu'il disait.

— Je m'en doute bien ! c'est un petit serin qui ne pouvait dire que des sottises. Mais enfin, on peut toujours trouver là un motif de cassation. Et maintenant, écoutez la suite : « En troisième lieu, le président, dans son résumé, contrairement aux articles… du Code de procédure criminelle, n'a pas expliqué aux jurés qu'ils pouvaient déclarer que la femme Maslov, en

versant le poison au marchand Smielkov, n'avait pas eu l'intention de lui donner la mort. D'où a pu résulter le verdict des jurés, tandis que, si le président les avait avertis de la possibilité d'une telle restriction, l'acte commis par la femme Maslov aurait eu des chances d'être traité non comme un meurtre, mais comme un homicide par imprudence. » Ceci est très important !

— Mais, cela, nous aurions bien pu le comprendre nous-mêmes, sans avoir besoin qu'on nous l'expliquât ! C'est nous seuls qui sommes responsables de l'erreur commise !

— « Enfin, en quatrième lieu, la réponse des jurés est rédigée sous une forme qui implique une contradiction. Les jurés ont reconnu la femme Maslov non coupable d'avoir voulu s'approprier les biens du marchand, tandis que, d'autre part, ils la déclaraient coupable de l'avoir empoisonné : d'où résulte que, dans leur pensée la prévenue a en effet donné la mort au marchand Smielkov, mais sans intention de la lui donner, le désir du vol pouvant seul expliquer, chez elle, une telle intention. En conséquence de quoi cette réponse du jury tombait sous le coup de l'article 817, etc., et le président aurait eu le devoir de signaler aux jurés l'erreur commise et de les renvoyer dans leur salle de délibération pour obtenir d'eux une nouvelle réponse. »

— Mais pourquoi le président n'a-t-il pas fait cela ?

— Ah ! ça, par exemple, c'est son affaire ! — répondit gaîment Faïnitzin.

— Et croyez-vous que le Sénat réparera l'erreur ?

— Cela dépendra des sénateurs entre les mains desquels tombera le pourvoi. Et maintenant, la conclusion !

Et l'avocat lut encore à Nekhludov un long passage où, en s'appuyant sur de nombreux articles du Code et sur divers précédents, il demandait que le jugement fût cassé, et l'affaire renvoyée devant un nouveau tribunal.

— Voilà ! — dit en terminant l'avocat. — Tout ce que l'on pouvait faire, je l'ai fait. Mais je vais vous dire franchement ma pensée : nous n'avons guère de chances de réussir. D'ailleurs, tout dépendra des sénateurs qui siègent à la chambre de cassation. Si vous en avez le moyen, voyez à chauffer l'affaire de ce côté-là !

— Oui, j'ai quelques relations au Sénat.

— Et hâtez-vous, car ces vénérables magistrats ne vont pas tarder à aller soigner leurs hémorroïdes, et alors il vous faudra attendre trois mois. Et puis, en cas d'insuccès, nous aurons la ressource d'un recours en grâce. C'est là que tout dépendra d'un travail dans la coulisse ! Et je n'ai pas besoin de vous dire que, dans ce cas encore, je suis prêt à vous servir, aussi bien pour manœuvrer dans la coulisse que pour rédiger la requête.

— Je vous remercie infiniment… Et pour les honoraires…

— Mon secrétaire vous donnera une copie de l'acte avec toutes les indications sur les démarches à faire.

— Il y a encore une chose que je voulais vous demander. Le procureur m'a donné une permission écrite de voir la condamnée dans sa prison ; mais je désirerais pouvoir m'entretenir avec elle en dehors des jours de visites, et ailleurs que dans le parloir commun. À qui dois-je m'adresser pour en obtenir l'autorisation ?

— Au gouverneur ! Mais il est absent pour le moment, et c'est le vice-gouverneur qui le remplace. Un idiot sans pareil : je doute que vous obteniez quelque chose de lui !

— Maslinnikov, n'est-ce pas ? je le connais beaucoup, — dit Nekhludov.

Et il se leva pour prendre congé.

Pendant l'entretien de Nekhludov avec l'avocat, dans le salon d'attente était entrée, d'un pas rapide, une petite femme affreusement laide, toute jaune, tout osseuse, avec un nez camard. C'était la femme de Faïnitzin. Sans se laisser décourager par sa laideur, elle était mise avec un luxe extraordinaire. Elle avait sur elle et de la soie, et du velours, et des dentelles ; et ses cheveux clairsemés étaient entortillés de la façon la plus prétentieuse. Elle s'était élancée dans le salon, où s'était aussitôt précipité vers elle un homme grand et maigre, de teint terreux, vêtu d'une redingote à revers de soie. C'était un écrivain : Nekhludov le connaissait de vue.

— Anatole ! — dit la dame à son mari en entr'ouvrant la porte de son cabinet, — voici Sémen Ivanovitch ! Nous allons t'attendre dans le petit salon. Il apporte son poème, et toi, tu vas venir nous lire ton essai sur

Garchine !

Nekhludov voulut prendre congé ; mais la dame, se tournant vers lui :

— Le prince Nekhludov, n'est-ce pas ? Je vous connais depuis longtemps de réputation. Faites-nous le plaisir d'assister à notre matinée littéraire ! Ce sera très intéressant ! Anatole lit dans la perfection.

— Vous voyez combien mes occupations sont diverses ! — dit Anatole en souriant et en désignant sa femme d'un geste qui signifiait qu'on ne pouvait rien refuser à une personne aussi séduisante.

Mais Nekhludov, très poliment, bien que d'un visage un peu froid, remercia M^me^ Faïnitzin de l'honneur qu'elle lui faisait, et dit qu'à son grand regret il ne pouvait accepter.

— Quel grimacier ! — dit de lui la dame dès qu'il fut sorti.

Dans le salon, le secrétaire remit à Nekhludov une copie du pourvoi en cassation ; et à sa demande touchant les honoraires il répondit qu'Anatole Petrovitch les avait fixés à mille roubles, s'empressant d'ajouter, en manière d'explication, qu'Anatole Petrovitch ne se chargeait jamais d'affaires de ce genre, et n'avait consenti à se charger de celle-là que par pure complaisance.

— Et qui devra signer ce papier ? — demanda Nekhludov.

— La condamnée pourra le signer elle-même, si elle est en état de le faire ; sinon, Anatole Petrovitch signera pour elle.

— Non, non, je vais porter le papier à la condamnée, et je le lui ferai signer ! — s'écria Nekhludov, trop heureux d'avoir un prétexte pour aller, dès le lendemain matin, s'expliquer de nouveau avec Katucha.

CHAPITRE XIII

À l'heure habituelle, dans les corridors de la prison, résonnèrent les sifflets des gardiens ; les portes de fer des salles s'ouvrirent, des bruits de pas se firent entendre, les corridors furent remplis de la puanteur des cuveaux portés à l'égout : prisonniers et prisonnières se vêtirent, furent passés en revue et, après la revue, s'assirent sur leurs lits pour boire leur thé.

Dans toutes les salles, ce jour-là, les conversations furent particulièrement animées : elles roulaient sur l'événement du jour, la bastonnade qui devait être donnée à deux prisonniers.

L'un de ces prisonniers était un jeune homme intelligent et instruit, un commis, nommé Vassiliev, condamné pour avoir tué sa maîtresse dans un accès de jalousie. Tous ses camarades de chambrée l'aimaient pour sa gaîté, sa libéralité, et pour la façon dont il savait tenir tête aux gardiens : car il connaissait à fond le règlement et n'admettait pas qu'on y manquât jamais. Aussi les gardiens et les surveillants, au contraire, ne pouvaient-ils pas le souffrir.

Trois semaines auparavant, un gardien avait frappé un des prisonniers qui, en passant, avait renversé de la soupe sur son uniforme neuf. Vassiliev était intervenu pour son camarade, disant que le règlement défendait de frapper les prisonniers. « Le règlement ? Je vais te l'apprendre, moi, le règlement ! » avait répondu le gardien ; et il s'était mis à injurier Vassiliev. Celui-ci avait répliqué sur le même ton, le gardien avait voulu le frapper, mais Vassiliev lui avait pris les deux mains, l'avait tenu ainsi quelques instants, puis l'avait repoussé hors de la salle. Le gardien s'était plaint, et l'inspecteur avait condamné Vassiliev au cachot.

Les cachots étaient une rangée de cellules noires, fermées du dehors à double verrou. Dans ces noires et froides cellules, il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise, de sorte que le prisonnier devait s'asseoir et coucher sur le plancher sale, où, tout autour de lui, et même sur lui, couraient des rats si nombreux et

si hardis que le prisonnier ne pouvait pas garder un morceau de pain sans qu'ils vinssent le lui dérober des mains.

Vassiliev avait déclaré qu'il n'irait pas au cachot, n'étant pas coupable. On l'avait emmené de force. Il s'était débattu, et deux de ses camarades l'avaient aidé à s'échapper des mains des gardiens. Ceux-ci avaient alors demandé du renfort, et appelé notamment un certain Petrov, renommé pour sa force. Les trois prisonniers rebelles avaient été repris et remis au cachot. Un rapport avait été aussitôt adressé au gouverneur, où l'affaire était présentée comme un commencement de révolte. En réponse, était venu du palais du gouverneur un ordre condamnant les deux principaux coupables, Vassiliev et un rôdeur nommé Népomniak, à recevoir chacun trente coups de verge. La bastonnade devait avoir lieu ce matin-là même, dans le parloir des femmes. Depuis la veille, toute la prison savait la nouvelle ; et dans les diverses salles, à l'heure du thé, il n'était pas question d'autre chose.

La Korableva, la Beauté, Fenitchka et la Maslova étaient assises dans leur coin favori et bavardaient, toutes quatre rouges et animées, ayant déjà bu de l'eau-de-vie qui, à présent, grâce à l'argent de la Maslova, ne cessait plus de couler pour elles. Elles buvaient leur thé et s'entretenaient de la bastonnade.

— Comme s'il s'était révolté ! — disait la Korableva, mordillant de ses fortes dents un morceau de sucre. — Il n'a fait que prendre la défense d'un camarade. On n'a plus le droit aujourd'hui de frapper pour cela !

— On dit qu'il est jeune, et très brave, — ajouta Fenitchka, tout en continuant de surveiller la théière.

— Tu devrais lui parler du pauvre garçon, Mikhaïlovna ! — dit à la Maslova la garde-barrière.

Par le mot lui, elle entendait Nekhludov.

— Bien sûr que je lui en parlerai. Il est prêt à tout faire pour moi ! — répondit la Maslova avec un sourire vaniteux.

— Mais Dieu sait quand il viendra, et on dit qu'on est déjà allé chercher Vassiliev, — dit Fenitchka. — C'est affreux ! — reprit-elle en soupirant.

— Moi, un jour, j'ai vu battre un homme, au bailliage. On m'avait envoyée chez le beau-père du chef de gare, et voilà qu'en arrivant au

bailliage…

Et la garde-barrière entama une longue histoire. Mais son histoire fut brusquement interrompue par des bruits de pas et de voix, dans le corridor de l'étage supérieur.

Les femmes se turent, tendirent l'oreille.

— Ils l'ont emmené, les diables ! — déclara la Beauté. — Ils vont le tuer, maintenant ! Avec ça que les gardiens sont furieux contre lui, parce qu'il les empêche d'agir à leur tête !

Au-dessus, tout redevint silencieux. La garde-barrière reprit son histoire, racontant comment, devant elle, sous un hangar, on avait fouetté à mort un moujik, et comment, à cette vue, ses entrailles avaient sauté dans son ventre. La Beauté raconta comment on avait battu Chéglov sans qu'il fît entendre une plainte. Puis Fenitchka desservit le thé ; la Korableva et la garde-barrière reprirent leur couture ; et la Maslova s'étendit sur son lit, les genoux relevés. Elle s'apprêtait à faire un somme, pour se désennuyer, lorsque la surveillante vint lui dire d'avoir à se rendre au bureau, où il y avait une visite pour elle.

— Ne manque pas de lui parler de nous ! — dit la vieille dévote à la Maslova, pendant que celle-ci arrangeait ses cheveux devant une glace à demi dépolie. — Tu lui diras que ce n'est pas nous qui avons mis le feu, mais le cabaretier lui-même, ce brigand ; qu'un ouvrier l'a vu ! Tu lui diras qu'il fasse appeler Mitri ! Mitri lui expliquera tout, clair comme la paume de la main. Que nous, on nous a mis en prison, qui n'avons rien fait, tandis que lui, le brigand, il fait le tsar dans son cabaret avec la femme d'autrui, et que mon vieux n'a personne pour lui nettoyer ses poux !

— Je le lui dirai, sans faute je le lui dirai ! — répondit la Maslova.

— Allons ! — ajouta-t-elle, — buvons encore un coup pour nous donner de l'aplomb !

La Korableva lui versa un verre d'eau-de-vie. La Maslova le vida d'un trait, s'essuya la bouche, et, avec le même sourire joyeux avec lequel elle avait demandé à boire « pour se donner de l'aplomb », elle rejoignit la surveillante, qui l'attendait dans le corridor.

CHAPITRE XIV

I

Nekhludov était déjà depuis longtemps dans la prison.

Arrivé de très bonne heure, il avait montré au factionnaire, puis à un gardien, l'autorisation du procureur.

— Impossible en ce moment ! — déclara le gardien, — le directeur est occupé.

— Au bureau ? — demanda Nekhludov.

— Non, ici, au parloir ! — répondit le gardien avec un certain embarras.

— Est-ce que c'est jour de visite ?

— Oh ! non, c'est pour une autre affaire !

— Et comment ferai-je pour voir le directeur ?

— Vous n'avez qu'à l'attendre ici. Tout à l'heure, quand il passera, vous le verrez !

Quelques minutes après, Nekhludov vit entrer, dans la salle où il se trouvait, un jeune sous-officier aux galons étincelants, tout fringant et la moustache relevée, qui, en l'apercevant, se tourna sévèrement vers le gardien.

— Pourquoi avez-vous laissé entrer du monde ici ? Il fallait envoyer au bureau.

— On m'a dit que le directeur allait passer par ici : j'ai à lui parler ! — dit Nekhludov, surpris de découvrir sur le visage du sous-officier la même expression embarrassée qui l'avait frappé déjà chez le gardien.

À cet instant, la porte par laquelle était entré le sous-officier s'ouvrit de nouveau, et un gardien entra, un colosse, tout échauffé, le visage en sueur. C'était le fameux Petrov.

— Il se la rappellera, celle-là ! — déclara-t-il en s'adressant au sous-officier. Mais celui-ci lui fit remarquer, d'un signe de tête, la présence d'un étranger, et Petrov, sans ajouter un mot, sortit par une autre porte.

« Qui est-ce qui va se rappeler quelque chose ? Et pourquoi ont-ils tous l'air si gêné ? » se demandait Nekhludov.

— On n'attend pas ici ! Veuillez aller au bureau ! — lui dit le sous-officier.

Et déjà Nekhludov se préparait à sortir, lorsqu'il vit entrer, par la même porte que les deux autres, le directeur de la prison. Celui-là semblait plus gêné encore que ses subordonnés. Il avait le visage décomposé d'émotion.

Nekhludov l'aborda, lui montra le permis du procureur.

— Fédotov ! — cria aussitôt le directeur à un des gardiens, — allez tout de suite chercher la Maslova, cinquième salle des femmes ! Qu'on la conduise au parloir des avocats !

Puis se tournant vers Nekhludov :

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

Ils montèrent un escalier tournant, et pénétrèrent dans une petite pièce meublée d'une table et de quelques chaises.

Le directeur s'assit.

— Quel dur métier ! quel dur métier ! — dit-il, avec un soupir, pendant qu'il tirait de son étui une grosse cigarette.

— Vous paraissez fatigué ? — demanda Nekhludov.

— Je suis fatigué de tout mon service. Ce sont, vraiment, des obligations trop dures ! On voudrait adoucir le sort de ces misérables, et tout ce qu'on fait tourne à plus mal encore. Si, du moins, je voyais un moyen de m'en aller d'ici ! Dur, dur métier !

Nekhludov ignorait en quoi consistaient les difficultés de la tâche du

directeur ; mais, sans le connaître, il crut sentir en lui, ce jour-là, une souffrance exceptionnelle, une disposition particulièrement triste et découragée.

— Oui, je n'ai pas de peine à croire que c'est un dur métier, — lui dit-il. — Mais, s'il vous met dans un tel état, pourquoi n'y renoncez-vous pas ?

— Le manque de fortune, la famille…

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

— Et ce n'est pas tout. Car enfin, dans la mesure de mes forces, je fais tout de même ce que je peux pour adoucir le sort des prisonniers, et sur certains points j'y parviens ; tandis qu'un autre, à ma place, aurait une tout autre façon de les traiter. Croyez-vous que ce soit peu de chose d'avoir à diriger près de deux mille personnes, et des personnes de cette espèce ? Il faut savoir comment les prendre. Ce sont des hommes, on ne peut s'empêcher de les plaindre. Mais si on les gâte, tout est perdu.

Et le directeur se mit à raconter une aventure récente : une lutte entre deux prisonniers, qui avait fini par la mort de l'un d'eux.

Son récit fut interrompu par l'entrée de la Maslova, en compagnie d'un gardien.

Nekhludov la vit dès le seuil, avant qu'elle-même s'aperçût de la présence du directeur. Son visage était rouge et enflammé. Elle marchait vivement derrière le gardien, sans cesser de sourire et de secouer la tête. En apercevant le directeur, elle s'arrêta un instant devant lui, d'un air effrayé, mais, aussitôt après, elle se tourna gaîment vers Nekhludov :

— Bonjour ! — lui dit-elle toute souriante ; et, au lieu de toucher simplement sa main, comme l'autre fois, elle la lui serra avec force.

— Je vous ai apporté à signer votre pourvoi en cassation ! — dit Nekhludov, étonné de la voir si animée. — C'est l'avocat qui a rédigé le pourvoi : vous n'avez qu'à le signer, et nous l'enverrons à Pétersbourg.

— Eh bien ! nous allons signer cela ! Rien de plus simple. Elle continuait à sourire, et un de ses yeux louchait plus qu'à l'ordinaire.

Nekhludov tira de sa poche la feuille de papier et s'approcha de la table.

— Est-ce qu'on peut signer cela ici ? — demanda-t-il au directeur.

— Allons, assieds-toi là ! — dit le directeur à la Maslova. — Voici une plume et de l'encre. Sais-tu écrire ?

— Je l'ai su autrefois ! — répondit-elle avec un sourire à l'adresse de Nekhludov.

Puis après avoir relevé sa jupe et retroussé ses manches, elle s'assit devant la table, prit énergiquement la plume, de sa petite main, et, se retournant vers Nekhludov avec un nouveau sourire, elle lui demanda ce qu'elle devait faire.

Il lui expliqua où et en quels termes elle devait signer.

— Et c'est tout ? — demanda-t-elle quand elle eut fini, en regardant tour à tour Nekhludov et le directeur.

— J'ai encore quelque chose à vous dire ! — répondit Nekhludov en lui ôtant la plume de la main.

— Eh bien, dites !

Et soudain son visage redevint sérieux, comme si une rêverie lui était passée par l'esprit, ou encore comme si elle s'était sentie prise d'une somnolence.

Le directeur se leva et sortit de la chambre. Nekhludov resta en tête-à-tête avec la Maslova.

II

L'instant décisif était enfin venu pour Nekhludov. Il n'avait pas cessé de se reprocher que, dès sa première entrevue avec la Maslova, il n'eût pas osé lui dire la chose principale, qui était son intention d'expier sa faute en l'épousant. Mais cette fois, quoi qui pût arriver, il lui dirait tout !

Il en prit une fois de plus la résolution, en s'asseyant en face de la

prisonnière, de l'autre côté de la table.

La pièce où ils se trouvaient était claire ; et Nekhludov put observer à loisir le visage de la Maslova : il vit les rides autour des yeux et de la bouche, le gonflement des paupières, l'aspect général d'usure précoce et de dégradation. Et il se sentit plus pénétré encore de tristesse, et sa pitié pour elle s'accrut encore.

Se plaçant devant la table de façon à ne pas être vu ni entendu du gardien qui avait amené la Maslova, et qui restait assis dans le recoin de la fenêtre, à l'autre extrémité de la pièce, Nekhludov se pencha vers la Maslova et lui dit :

— Si le pourvoi en cassation ne réussit pas, nous adresserons un recours en grâce à l'empereur. Nous ferons tout ce qui sera possible.

— Quel malheur que vous ne m'ayez pas retrouvée plus tôt ! vous m'auriez procuré un bon avocat ! Tandis que celui que j'ai eu, l'imbécile, est cause de tout ! Tout le monde me fait des compliments à votre sujet, — ajouta-t-elle, et elle se mit à rire. — Ah ! si on avait su, le jour du jugement, que vous me connaissiez, la chose aurait tourné tout autrement. Tandis que sans cela… Eh bien, se sont-ils dit, ce n'est rien qu'une voleuse !

« Comme elle est étrange, aujourd'hui ! » songea Nekhludov. Il allait cependant aborder le grand sujet, lorsque, de nouveau, elle prit la parole :

— Écoutez un peu ce que j'ai à vous dire… Il y a dans notre salle une vieille femme, que personne ne peut la voir sans en être émerveillé. Une petite vieille extraordinaire, comme vous n'en verrez pas deux ! Et voilà qu'on l'a condamnée, Dieu sait pourquoi, avec son fils ; et tout le monde sait qu'ils sont innocents ; et voilà qu'on les a accusés d'avoir mis le feu ! Alors voilà qu'elle a entendu dire que je vous connaissais, et alors voilà qu'elle me dit : « Dis-lui, ma colombe, de parler à mon fils ; il lui expliquera tout ! » Menchov, c'est leur nom de famille. Si vous saviez, une petite vieille si extraordinaire ! On voit bien tout de suite qu'elle n'est pas coupable. N'est-ce pas, mon chéri, que vous vous en occuperez ? — dit-elle, en le regardant au fond des yeux avec un sourire familier.

— Fort bien ! je m'en occuperai, je m'informerai ! — répondit Nekhludov, de plus en plus surpris de la trouver si expansive. — Mais je voudrais m'entretenir avec vous d'une affaire personnelle. Vous rappelez-

vous ce que je vous ai dit, l'autre jour ?

— Vous m'avez dit tant de choses, l'autre jour ! Qu'est-ce que vous m'avez dit ? — demanda-t-elle.

Elle ne cessait pas de lui sourire, et penchait la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— Je vous ai dit que j'étais venu vous prier de me pardonner, — dit-il.

— Mais oui, c'est parfait. Il n'y a rien à pardonner ! Vous feriez mieux…

— J'ai encore à vous dire, — poursuivit Nekhludov — que je veux réparer ma faute, et la réparer non par des paroles, mais par des actes…… Je suis résolu à me marier avec vous !

À ces mots, le visage de la Maslova prit de nouveau une expression de frayeur. Ses yeux cessèrent de loucher et se fixèrent avec sévérité sur ceux de Nekhludov.

— Il ne manquait plus que cela ! — dit-elle d'un ton mauvais.

— J'ai le sentiment que, devant Dieu, je dois le faire !

— Et le voilà encore qui parle de Dieu, par-dessus le marché ! Dieu ? Quel Dieu ? Vous auriez mieux fait de penser à Dieu autrefois, le jour où…

Et elle s'arrêta, la bouche ouverte.

Nekhludov sentit alors, pour la première fois, la forte odeur d'eau-de-vie qui s'exhalait de sa bouche ; et il comprit la cause de son animation.

— Calme-toi ! — dit-il.

— Je n'ai pas besoin de me calmer ! Tu crois que je suis ivre ? Eh bien ! oui, je suis ivre, mais je sais ce que je dis ! — répliqua-t-elle d'un seul trait, et tout son sang lui monta au visage. — Moi, je suis une fille publique, une condamnée au bagne, et vous un seigneur, un prince. Vous n'avez rien à faire avec moi. Va-t'en rejoindre tes princesses !

— Si cruellement que tu me parles, tes paroles ne sont rien auprès de ce que je sens moi-même, — répondit tout bas Nekhludov, en tremblant ; — tu ne peux pas te figurer à quel point j'ai conscience de ma faute envers toi !

— Conscience de ta faute ! — reprit-elle avec un rire méchant. — Tu n'en avais pas conscience, quand tu m'as glissé ces cent roubles !

— Je sais, je sais ; mais, à présent, que faire ? À présent, je me suis juré de ne pas t'abandonner. Et ce que j'ai dit, je le ferai.

— Et moi je te dis que tu ne le feras pas !

— Katucha ! — fit Nekhludov en essayant de lui prendre la main.

— Ne me touche pas ! Je suis une condamnée au bagne, toi tu es un prince : tu n'as rien à faire ici ! — cria-t-elle, folle de colère, en retirant sa main.

— Va-t'en d'ici ! — reprit-elle. — Je te déteste ; tout de toi me dégoûte, et ton lorgnon, et toute ta sale figure pleine de graisse ! Va-t'en ! Va-t'en d'ici !

Et, d'un mouvement rapide, elle sauta sur ses pieds.

Le gardien s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce que tu as à faire du scandale ?

— Laissez-la, je vous prie ! — dit Nekhludov.

— Je t'apprendrai, moi, à t'oublier comme ça ! reprit le gardien.

— Je vous en prie, attendez une minute encore !

Le gardien s'éloigna, et alla de nouveau s'asseoir près de la fenêtre.

La Maslova se rassit. Elle baissa les yeux, et se mit à jouer fiévreusement avec les doigts repliés de ses petites mains.

Nekhludov se tenait debout près d'elle, ne sachant que faire.

— Tu ne me crois pas ? — demanda-t-il.

— Qu'est-ce que je ne crois pas ? Que vous voulez vous marier avec moi ? Non, non, jamais cela n'arrivera ! J'aimerais mieux me pendre ! Voilà pour vous !

— N'importe, je n'en continuerai pas moins à te servir !

— Ça, c'est votre affaire. Seulement, je n'ai aucun besoin de vous. Aussi

vrai que je vous le dis !

— Pourquoi ne suis-je pas morte dans ce temps-là ! — ajouta-t-elle.

Et elle fondit en larmes.

Nekhludov voulut lui parler, mais il ne put. La vue de ces larmes lui déchirait le cœur.

Au bout d'un instant, elle releva les yeux, jeta un coup d'œil sur lui, comme étonnée, et se mit à essuyer avec son fichu les larmes qui coulaient sur ses joues.

Le gardien, s'approchant de nouveau, déclara que le moment était venu de la reconduire.

— Vous êtes aujourd'hui tout agitée. Demain, si c'est possible, je reviendrai. Et vous, en attendant, vous réfléchirez ! — dit Nekhludov.

Elle ne répondit rien ; et, sans le regarder, elle sortit avec le gardien.

— Oh ! bien, ma petite, tu vas être tirée d'affaire maintenant ! — dit la Korableva à la Maslova, lorsque celle-ci entra dans la salle. — Il saura bien te faire sortir d'ici ! Aux gens riches, tout est possible !

— Ça, c'est bien vrai ! — reprit de sa voix chantante la garde-barrière. — L'homme riche, il n'a qu'à désirer une chose, tout arrive comme il le veut. Il y en avait un chez nous…

— Lui avez-vous parlé de moi ? — demanda la petite vieille.

Mais la Maslova, sans répondre à personne, s'étendit sur son lit, et, les yeux fixés devant elle, resta étendue jusqu'au soir.

Ce que lui avait dit Nekhludov avait réveillé en elle la vision d'un monde où elle avait souffert et dont elle était sortie, et qu'elle s'était mise à haïr, et qu'elle croyait avoir oublié à jamais. Maintenant cet oubli où elle avait vécu s'était dissipé ; mais, d'autre part, le clair souvenir du passé lui était insupportable. Vers le soir, elle acheta de nouveau une demi-bouteille d'eau-de-vie et la vida avec ses compagnes.

III

« Voilà donc ce qui en est ! » se disait machinalement Nekhludov, en suivant les longs corridors de la prison.

C'était maintenant seulement que, pour la première fois, il se rendait compte de l'étendue de sa faute. S'il n'avait pas essayé de racheter sa faute, de la réparer, jamais il n'en aurait senti toute l'étendue ; et elle non plus, Katucha, jamais elle n'aurait senti l'immensité du mal qu'il lui avait fait ! Pour la première fois tout cela venait au jour, dans son horreur.

Jusque-là, Nekhludov s'était amusé à s'attendrir sur lui-même ; son expiation lui était apparue comme un jeu ; mais à présent il éprouvait une véritable épouvante. Abandonner cette femme, c'était désormais pour lui chose impossible ; mais ce qui pourrait sortir de ses relations avec elle, il ne parvenait pas à l'imaginer.

Devant la porte de la prison, il vit s'approcher de lui un gardien, un homme de mine sournoise et déplaisante, avec un type juif très marqué. Mystérieusement, le gardien lui glissa un papier dans la main.

— Voici pour Votre Excellence ! — murmura-t-il. — C'est une lettre d'une certaine personne…

— De quelle personne ?

— Que Votre Excellence prenne la peine de lire, elle verra ! Une prisonnière de la section de politique. C'est moi qui les garde. Alors voilà, elle m'a prié… c'est défendu, mais par humanité… ajouta le gardien d'un ton hypocrite.

Un peu surpris de voir un gardien se charger d'une pareille commission, Nekhludov mit le papier dans sa poche et, dès qu'il fut sorti de la prison, il s'empressa de le lire. On y avait écrit au crayon, à la hâte, les mots suivants :

« Ayant appris que vous venez dans la prison et que vous portez intérêt à une détenue de la section criminelle, je désirerais vivement m'entretenir avec vous. Demandez l'autorisation de me voir. On vous l'accordera, et je vous

dirai bien des choses importantes et pour votre protégée et pour notre groupe. Votre reconnaissante : VÉRA BOGODOUCHOVSKA. »

« Bogodouchovska ! Où ai-je déjà entendu ce nom-là ! » se demanda Nekhludov, encore tout remué du souvenir de son entretien avec Katucha. — Ah ! oui, je me rappelle ! La fille du diacre, pendant la chasse à l'ours ! »

Véra Bogodouchovska était institutrice dans un village du gouvernement de Novgorod lorsque Nekhludov était venu dans ce village, avec des amis, pour une chasse à l'ours. L'institutrice avait demandé au jeune homme de lui donner de l'argent pour qu'elle pût quitter son école et aller étudier à l'Université. Nekhludov lui avait donné la somme qu'elle voulait, et jamais, depuis lors, il n'en avait plus entendu parler. Voici maintenant que cette personne lui réapparaissait sous la forme d'une détenue politique, et qu'elle lui promettait de lui révéler des choses intéressantes sur la Maslova !

Comme tout était simple et léger, alors, et comme maintenant tout était lourd et compliqué ! Nekhludov eut un vrai soulagement à se rappeler le jour où il avait rencontré la Bogodouchovska.

C'était la veille du carnaval, dans un village perdu, à soixante verstes du chemin de fer. La chasse avait été très heureuse. On avait tué deux ours, on avait parfaitement dîné, et l'on s'apprêtait à repartir, lorsque le patron de la petite auberge était venu dire que la fille du diacre demandait à voir le prince Nekhludov.

— Jolie ? — avait demandé l'un des chasseurs.

— C'est ce que nous allons voir, — avait répondu Nekhludov. Puis, reprenant sa mine la plus sérieuse, il s'était levé de table, s'était essuyé la bouche, et était sorti, n'imaginant pas ce que pouvait lui vouloir une fille de diacre.

Dans la chambre voisine se tenait, vêtue d'une grossière pelisse de paysanne, mais la tête coiffée d'un chapeau de feutre, une jeune fille maigre et osseuse, avec un long visage sans grâce, où seuls les yeux avaient quelque beauté.

— Voici le prince, Véra Efremovna ! — avait dit l'aubergiste.

Et il les avait laissés seuls dans la chambre.

— En quoi puis-je vous servir ? — avait demandé Nekhludov.

— Je… Je… Voyez-vous, vous êtes riche, vous dépensez votre argent à vous amuser, à chasser ! Je sais cela, avait repris la jeune fille avec un peu d'embarras, et moi je ne désire qu'une chose, je ne désire que me rendre utile aux autres. Et je ne peux rien, parce que je ne sais rien !

Ses yeux étaient pleins de franchise ; et tout son visage exprimait un tel mélange de résolution et de timidité que Nekhludov, comme cela lui arrivait souvent, s'était tout de suite mis à sa place, l'avait comprise, et en avait eu pitié.

— Eh bien ! que puis-je faire pour vous ?

— Je suis institutrice ici ; je voudrais aller à l'Université, et on ne me laisse pas y aller. Ou plutôt ce n'est pas qu'on ne me laisse pas y aller, mais il faut de l'argent. Donnez-moi de l'argent ! Quand j'aurai fini mes cours, je vous le rendrai ! Je me dis : « Les gens riches tuent des ours, enivrent des moujiks, et tout cela est mal ; pourquoi ne feraient-ils pas aussi un peu de bien ? » Je n'ai besoin que de 80 roubles. Si vous ne voulez pas, peu importe !…

— Mais, au contraire, je vous suis reconnaissant de l'occasion que vous m'offrez. Tout de suite je vais vous apporter l'argent !

Nekhludov était rentré dans la salle à manger. Sans répondre aux plaisanteries de ses camarades, il était allé prendre son sac, en avait retiré quatre billets de vingt roubles, et les avait portés à l'institutrice.

— Je vous en prie, — lui avait-il encore répété, — ne me remerciez pas ; c'est moi seul qui vous dois des remerciements !

Nekhludov avait maintenant grand plaisir à se rappeler tout cela. Il avait grand plaisir à se rappeler comment il avait failli se prendre de querelle avec un de ses camarades qui avait voulu tourner l'aventure en plaisanterie, comment un autre de ses camarades l'avait approuvé, et comment toute la chasse avait été heureuse et gaie, et comment il s'était senti joyeux, la nuit, en revenant du village à la station du chemin de fer. Les traîneaux glissaient par paires, sans bruit, le long de la route, entre les sapins tout couverts de neige. Dans l'obscurité brillaient, d'une jolie lumière rouge, les cigarettes allumées.

Le garde-chasse Ossip courait d'un traîneau à l'autre, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux ; il parlait aux chasseurs des élans qui, dans cette saison, erraient dans le bois, se nourrissant de l'écorce des trembles ; et il leur parlait aussi des ours qui, à cette heure, se reposaient au chaud dans leurs profondes tanières.

Nekhludov se rappelait tout cela, mais surtout il se rappelait la délicieuse impression qui lui venait alors de la conscience de sa santé, de sa force, et de son insouciance.

« Une légère pelisse, un air froid et sec, la neige fouettant le visage. Chaud au corps, frais au visage, et dans l'âme ni soucis, ni remords, ni craintes, ni désirs ! Comme c'était bon ! Et maintenant ! Dieu ! comme tout maintenant est difficile et pénible ! »

Évidemment Véra Efremovna était devenue une révolutionnaire et s'était fait mettre en prison pour ses opinions. Nekhludov décida qu'il demanderait à la voir. Peut-être lui dirait-elle, en effet, quelque chose d'intéressant sur les moyens d'adoucir le sort de la Maslova.

CHAPITRE XV

À son réveil, le lendemain matin, Nekhludov revit d'un seul coup tout ce qui lui était arrivé le jour précédent ; et, de nouveau, l'épouvante s'empara de lui.

Mais il avait beau être épouvanté : il se sentait plus résolu que jamais à poursuivre l'œuvre entreprise, quelles qu'en fussent les conséquences.

C'est dans cette disposition que, vers neuf heures, il sortit de chez lui pour se rendre chez le vice-gouverneur Maslinnikov. Il voulait lui demander l'autorisation de s'entretenir, dans la prison, non seulement avec la Maslova, mais aussi avec le fils de cette vieille dont la Maslova lui avait parlé. Et puis, il y avait encore la créature qui lui avait écrit la veille, la Bogodouchovska : celle-là aussi, il essaierait d'obtenir l'autorisation de la voir.

Nekhludov connaissait depuis longtemps Maslinnikov. Il l'avait connu au régiment, où le futur vice-gouverneur était trésorier-payeur. C'était alors un honnête et consciencieux officier, ne voyant et ne voulant voir rien d'autre au monde que son régiment et la famille impériale. Il avait ensuite quitté l'armée pour l'administration, sur les instances de sa femme, personne très riche et très adroite, qui rêvait pour lui, dans le service civil, un avancement plus brillant.

Cette femme se moquait de son mari et le cajolait, le traitant comme un petit chien apprivoisé. Nekhludov était allé lui faire visite l'hiver précédent ; mais il l'avait jugée si dénuée d'intérêt que jamais, depuis, il n'était retourné chez elle.

Il retrouva Maslinnikov exactement pareil à ce qu'il l'avait toujours connu. C'était toujours le même visage gras et vide, la même corpulence, la même mise d'une élégance exagérée. Au régiment, Maslinnikov portait un uniforme militaire d'une propreté irréprochable, coupé à la dernière mode et lui sanglant le dos et la poitrine : il portait maintenant un uniforme civil d'une propreté irréprochable, coupé à la dernière mode, serrant son gros corps et

faisant saillir sa large poitrine.

La vue de Nekhludov le remplit de joie.

— À la bonne heure ! voilà qui est gentil à toi, d'être venu ! Je vais te conduire chez ma femme. Cela se trouve à merveille, j'ai précisément dix minutes à moi avant la séance. Mon chef est absent. C'est moi qui fais fonction de gouverneur ! — dit-il en se rengorgeant, avec une satisfaction qu'il ne parvenait pas à cacher.

— C'est que… je suis venu te voir pour affaire.

— Hein ? — fit Maslinnikov, en prenant tout d'un coup une mine et un ton de voix plus sévères.

— Eh bien ! voici. Dans la vieille prison du gouvernement il y a une personne à qui je m'intéresse beaucoup (au mot de « prison » le visage de Maslinnikov se fit encore plus sévère) ; et je voudrais bien avoir l'autorisation de m'entretenir avec elle ailleurs qu'au parloir commun, et en dehors des heures de visite. On m'a dit que cela dépendait de toi.

— Naturellement, et il va sans dire, mon cher, que je n'ai rien à te refuser ! — répondit le gros homme en appuyant ses deux mains sur les genoux de Nekhludov, comme pour lui montrer sa condescendance. — Et ce que tu demandes n'a pour moi rien d'impossible, car, vois-tu ? je suis calife, pour l'instant !

— Ainsi, tu peux me donner un papier qui me permette de la voir à toute heure ?

— C'est une femme ?

— Oui.

— Et qui est-elle ?

— Condamnée aux travaux forcés. Mais elle a été condamnée injustement.

— Ah ! voilà bien les jurés, ils n'en font pas d'autres[1] ! — dit Maslinnikov, se mettant tout d'un coup, sans l'ombre d'un motif, à parler français.

— Je sais, — reprit-il, — que nous ne sommes pas d'accord sur ce sujet : mais que faire, c'est mon opinion bien arrêtée ! Tandis que toi, sans doute, tu es toujours libéral ?

Nekhludov se demanda, une fois de plus, quel rapport pouvait exister entre une opinion politique, comme le libéralisme, et le fait d'exiger, pour un accusé, le droit de se défendre, ou le fait de ne pas admettre qu'on ait le droit de tourmenter et de battre même les pires criminels, ou encore le fait de préférer tel mode de jugement à tel autre.

— Je ne sais pas si je suis libéral ou non, — répondit-il à Maslinnikov, — mais je sais que notre justice d'à présent, avec tous ses défauts, vaut encore mieux que celle d'autrefois.

— T'es-tu adressé à un avocat ?

— Oui, à Faïnitzin !

À ce nom, Maslinnikov fit une grimace.

— Quelle fâcheuse idée de t'adresser à celui-là !

Le vice-gouverneur ne pouvait pas oublier que Faïnitzin, l'année précédente, l'avait forcé à comparaître dans un procès, en qualité de témoin, et que, durant une demi-heure, il avait très poliment amusé la salle à ses dépens.

— Je ne t'aurais pas conseillé d'avoir affaire à lui ! C'est un homme taré !

— J'ai encore quelque chose à te demander, — dit Nekhludov sans paraître l'entendre. — J'ai connu autrefois une jeune fille, une institutrice… La malheureuse se trouve, aujourd'hui, elle aussi, en prison, et m'a fait savoir qu'elle voudrait me parler. Peux-tu me donner également une autorisation pour elle ?

Maslinnikov pencha légèrement la tête sur le côté et réfléchit un instant.

— Dans quelle section, ton institutrice ?

— On m'a dit qu'elle était dans la section politique.

— C'est que, vois-tu, le droit de faire visite aux détenus politiques n'est accordé qu'aux parents ! Mais écoute ! Je vais te donner une autorisation

générale. Je sais que tu n'en abuseras pas… Et comment est-elle, ta protégée ? Jolie ?

— Affreuse.

Maslinnikov secoua la tête d'un air de désapprobation ; puis il se retourna vers son bureau, prit une feuille à en-tête imprimé, et se mit à écrire.

— Tu verras le bel ordre qui règne dans la prison ! Et ce n'est pas chose commode d'y maintenir l'ordre, surtout maintenant où les salles sont encombrées, et où nous avons beaucoup de forçats ! Mais je veille sévèrement à tout ; cela m'intéresse beaucoup. Tu verras comme tout est bien arrangé, et comme tout le monde est content ! L'essentiel, avec ces gens-là, est de savoir les prendre. Ainsi, ces temps derniers, il y a eu un petit désagrément : un cas d'insoumission. Tout autre, à ma place, aurait considéré cela comme une révolte, et aurait fait du malheur. Tandis qu'avec moi tout s'est fort bien passé.

— Ce qu'il faut, — reprit-il en allongeant hors de sa manchette aux boutons dorés sa grosse main, où brillait l'énorme chaton bleu d'une bague, — ce qu'il faut, c'est d'avoir à la fois de l'indulgence et de l'autorité ! Oui, l'indulgence et l'autorité, tout est là !

— Je ne me connais guère à tout cela ! — répondit Nekhludov. — Je ne suis allé que deux fois dans la prison, et j'avoue que j'y ai eu une impression tout à fait lamentable.

— Sais-tu quoi ? Tu devrais aller voir la comtesse Passek. Vous vous entendriez à merveille. Elle s'est vouée tout entière à ce genre d'œuvres. Elle fait beaucoup de bien. Grâce à elle, — et aussi grâce à moi, je peux l'avouer sans fausse modestie, — tout le régime de nos prisons a été transformé. Rien n'y subsiste plus des horreurs du régime ancien ; et les prisonniers, désormais, sont vraiment très heureux. Tu verras cela… Mais quelle idée de t'adresser à ce Faïnitzin ! Je ne le connais pas personnellement ; nos situations sociales, à lui et à moi, ne sont pas faites pour nous mettre en rapport ; mais je sais de source sûre que c'est un sot. Sans compter qu'il se permet de dire, en plein tribunal, des choses…

— Je te remercie infiniment de ton obligeance ! — fit Nekhludov en prenant la feuille que venait d'écrire le vice-gouverneur.

Et il se leva pour sortir.

— Et maintenant, allons chez ma femme !

— Hélas ! Excuse-moi près d'elle, impossible aujourd'hui !

— Elle ne me pardonnerait pas de t'avoir laissé partir ! — répondit Maslinnikov, en reconduisant son ancien camarade jusqu'aux marches de l'escalier, honneur qu'il faisait non pas en vérité à ses visiteurs de première importance (car, pour ceux-là, il descendait jusqu'au bas des marches), mais à ceux qui venaient, au point de vue de l'importance, immédiatement après les premiers. — Allons, un bon mouvement ! Rien que pour une minute !

Mais Nekhludov resta inflexible. Et quand Maslinnikov le vit parvenu au bas de l'escalier, où deux valets s'empressaient autour de lui, lui présentant son manteau et sa canne, il lui cria, familièrement :

— Hé ! bien, alors, viens sans faute jeudi ! C'est le jour de ma femme ; je lui annoncerai ta visite !

Et il rentra dans son cabinet.

1. ↑ Les mots en italiques sont en français dans le texte.

CHAPITRE XVI

I

Au sortir de chez Maslinnikov, Nekhludov se fit conduire tout droit à la prison. Il dit aux gardiens qu'il voulait parler au directeur ; et en effet, aussitôt entré, il se dirigea vers l'appartement de ce fonctionnaire.

De nouveau, comme la première fois qu'il était venu dans la prison, il entendit, en s'approchant, les sons d'un mauvais piano. Au lieu de la Rapsodie de Liszt, on jouait à présent une Étude de Clementi ; mais c'était toujours le même excès de vigueur, la même précision mécanique, la même rapidité.

La servante qui vint ouvrir à Nekhludov dit que « le capitaine » était chez lui, et l'introduisit dans un petit salon meublé d'un divan, d'une table, de trois chaises, et d'une énorme lampe avec un abat-jour de carton rose. Un instant après, le directeur lui-même entra, avec son visage fatigué et chagrin.

— Tous mes respects, prince. En quoi puis-je vous servir ? — demanda-t-il en achevant de boutonner son uniforme.

— Je suis allé chez le vice-gouverneur, et voici l'autorisation qu'il m'a donnée ! — répondit Nekhludov. — Je voudrais voir la Maslova.

— La Markova ? — demanda le directeur, que la musique avait empêché de bien entendre le nom.

— La Maslova.

— Ah ! oui, je sais !

Le directeur se leva et s'avança vers la porte, d'où venaient les roulades de Clementi.

— Par pitié, Maroussia, arrête-toi au moins une minute — dit-il d'un ton qui signifiait assez clairement que cette musique était la croix de sa vie. — On ne s'entend pas !

Le piano se tut, des chaises furent remuées d'un mouvement de mauvaise humeur, et quelqu'un entr'ouvrit la porte pour jeter un coup d'œil dans le salon.

Visiblement soulagé par l'arrêt de la musique, le directeur tira d'un étui une grosse cigarette, et en offrit une à Nekhludov.

— Puis-je voir la Maslova ?

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? — demanda le directeur à une fillette de cinq ou six ans qui s'était glissée dans le salon, et qui, sans quitter des yeux Nekhludov, s'efforçait de grimper sur les genoux de son père. — Prends garde, tu vas tomber ! — poursuivit-il, avec un sourire indulgent pour la manœuvre de l'enfant.

— Eh bien ! si c'est possible, je vous demanderai de me faire amener la Maslova ! — répéta Nekhludov.

— La Maslova ! C'est que, malheureusement, vous ne pourrez pas la voir aujourd'hui !

— Et pourquoi ?

— Écoutez, c'est bien sa faute ! — répondit le directeur avec un léger sourire. — Prince, croyez-moi, ne lui donnez plus d'argent ! Si vous voulez, remettez-moi de l'argent pour elle, tout ce que vous me remettrez sera à elle… Mais voilà ce que c'est : hier, sans doute, vous lui avez donné de l'argent, et voilà qu'elle s'est procuré de l'eau-de-vie, — jamais vous ne déracinerez ce mal-là ! — et aujourd'hui elle s'est trouvée tout à fait ivre, de sorte qu'elle a fait du tapage !

— Et alors ?

— Alors on a été forcé de la punir : on l'a transportée dans une autre salle. C'est d'ailleurs, en temps ordinaire, une détenue tranquille ; mais, je vous en prie, ne lui donnez plus d'argent en main ! Si vous connaissiez comme moi cette espèce !

Nekhludov revit en souvenir la scène de la veille, et toute son épouvante lui revint de nouveau.

— Et la Bogodouchovska, de la section des politiques, est-ce que je pourrais la voir ? — demanda-t-il après un silence.

— Parfaitement !

Le directeur prit par les bras sa petite fille, qui continuait à dévisager Nekhludov, la fit doucement sortir d'entre ses genoux, et se leva pour conduire Nekhludov vers la prison.

Il n'avait pas encore achevé de revêtir son manteau, dans l'antichambre, lorsque de nouveau se firent entendre, sèchement rythmées, les roulades de Clementi.

— Elle était au Conservatoire ; mais il y a eu des désordres, on a congédié les élèves ! — dit le directeur en descendant l'escalier. — Elle a des dispositions ! Elle voudrait jouer dans les concerts !

Nekhludov et le directeur se dirigèrent vers le bureau. Toutes les portes, en un clin d'œil, s'ouvrirent sur leur passage. Dans le corridor, quatre forçats, qui portaient des seaux, les rencontrèrent ; et Nekhludov les vit trembler en apercevant le directeur. L'un d'eux, en particulier, baissa la tête et prit un air méchant, et ses yeux noirs s'allumèrent soudain.

— Évidemment le talent doit être encouragé, on n'a pas le droit de l'entraver ; mais, dans un petit appartement comme le nôtre, voyez-vous, ce piano qui n'arrête pas, c'est souvent pénible ! — poursuivit le directeur sans faire aucune attention à ses prisonniers.

Et, traînant ses jambes lasses, il conduisit Nekhludov dans la grande salle.

— Comment s'appelle la détenue que vous voulez voir ? — demanda-t-il.

— Bogodouchovska !

— Elle est dans l'autre bâtiment, avec les politiques. Il faudra que vous ayez l'obligeance d'attendre un peu. Je vais l'envoyer chercher.

— Ne pourrais-je pas, en attendant, voir le prisonnier Menchov, condamné pour incendie ?

— Celui-là est en cellule. Voulez-vous aller le voir dans sa cellule ?

— Mais oui, cela m'intéressera !

— Oh ! vous verrez, il n'y a là rien de bien intéressant ! Au même instant entra dans la salle l'élégant sous-directeur.

— Conduisez le prince dans la cellule de Menchov ! lui dit son chef, — puis vous le ramènerez au bureau. Et moi, pendant ce temps, je vais faire appeler la Bogodouchovska.

— Voudriez-vous avoir la bonté de me suivre ? — dit le sous-directeur à Nekhludov, avec un sourire aimable. — Vous vous intéressez à notre établissement ?

— Oui, mais je m'intéresse surtout à ce Menchov, qui, à ce qu'on m'a dit, est innocent du crime qu'on lui a reproché.

Le jeune blondin haussa les épaules.

— Cela arrive ! — dit-il tranquillement après s'être arrêté, par politesse, pour laisser Nekhludov entrer le premier dans un large corridor, d'une puanteur infecte. — Mais souvent aussi ils mentent…… Après vous !

Les portes des chambres étaient ouvertes, et plusieurs détenus se tenaient dans le corridor. Le sous-directeur, en passant, répondait distraitement au salut des gardiens et ne prenait pas même la peine de répondre à celui des détenus, dont quelques-uns, du reste, en le voyant, se glissaient dans leurs chambres, tandis que d'autres s'arrêtaient et restaient immobiles, respectueusement, les mains à la couture du pantalon.

Le sous-directeur fit traverser à Nekhludov tout le grand corridor, et, par une porte de fer, l'introduisit dans un second corridor, plus étroit, plus sombre, et d'une puanteur encore plus affreuse.

Sur ce corridor donnaient, des deux côtés, des portes fermées à clé et percées de petits judas. Ce second corridor était vide ; seul un gardien s'y promenait de long en large, un vieux gardien au visage triste et hargneux.

— Menchov ? Dans quelle cellule ?

— La huitième à gauche.

— Et toutes ces cellules-ci sont occupées ? — demanda Nekhludov.

— Toutes, excepté une seule !

II

Nekhludov s'approcha de l'une des portes.

— Puis-je regarder ? — demanda-t-il à son compagnon.

— À votre aise ! — répondit celui-ci avec son sourire aimable ; et il se mit à causer avec le gardien. Nekhludov tira le couvercle du judas et colla son œil contre la petite lucarne. Dans la cellule était enfermé un jeune homme de haute taille. Il marchait à travers la pièce, d'un pas rapide, vêtu seulement d'une chemise. En entendant du bruit, il leva la tête, jeta un coup d'œil sur la porte, fronça les sourcils ; puis il reprit sa marche.

Nekhludov s'arrêta devant une autre cellule. Son regard rencontra le regard étrange et inquiétant d'un grand œil noir collé au judas, de l'autre côté. Il se hâta de refermer le couvercle. Dans une troisième cellule, il vit un petit homme qui dormait sur un lit, les jambes repliées, la tête recouverte. Dans la cellule suivante, un prisonnier était assis, la tête baissée, les coudes appuyés sur les genoux. En entendant le judas s'ouvrir, cet homme releva la tête et la tourna machinalement vers la porte ; mais tout son pâle visage, et en particulier ses yeux caves, montrait clairement que peu lui importait de savoir qui venait regarder dans sa cellule. Qui que ce fût qui regardât le malheureux, évidemment celui-ci n'attendait plus aucun bien de personne.

La vue de ce visage désespéré fit peur à Nekhludov. Il n'eut plus le courage de regarder dans les autres cellules, et alla tout droit à celle de Menchov.

Le gardien ouvrit la porte, fermée à double tour. Nekhludov aperçut un jeune homme musculeux, avec un long cou, une petite barbiche, et de bons yeux ronds, qui, debout, près de sa couchette, s'empressait de revêtir sa veste d'un air effrayé. Ses bons yeux ronds, avec un mélange d'étonnement et

d'inquiétude, couraient, sans s'arrêter, de Nekhludov au sous-directeur et inversement.

— Voici un Monsieur qui veut te questionner sur ton affaire !

— Oui, on m'a parlé de vous ! — dit Nekhludov, s'avançant au fond de la chambre et se plaçant près de la fenêtre grillée. — Je voudrais entendre de votre bouche le récit de ce qui vous est arrivé.

Menchov s'approcha, lui aussi, de la fenêtre, et commença aussitôt son récit. Il parlait d'abord avec timidité, en lançant des regards inquiets sur le sous-directeur ; mais peu à peu il s'enhardit, et quand le sous-directeur sortit de la cellule pour rejoindre le gardien dans le corridor, sa timidité disparut tout à fait.

Il avait le langage et les manières d'un honnête et simple paysan, et Nekhludov éprouvait une impression singulière à trouver ce brave petit moujik sous un costume de prison, dans une sombre cellule. Tout en l'écoutant, il considérait le lit de toile avec son matelas de paille, la fenêtre sale avec son lourd grillage de fer, les murs tachés d'humidité, et le misérable visage et les formes amaigries de cet homme, si évidemment né pour une libre vie de travail au plein air des champs ; et sans cesse il se sentait plus triste, et il se refusait à croire que ce que lui racontait le malheureux fût vrai, tant il avait d'horreur à penser qu'on eût pu vraiment arracher un homme, sans motif, à sa vie normale, l'accoutrer d'une veste de prisonnier, et l'enfermer dans ce sinistre endroit. Mais, d'autre part, il avait plus d'horreur encore à penser que ce naïf récit, fait de cette voix simple et franche, avec ce bon regard, pût être une invention et une tromperie.

Le prisonnier disait que, tout de suite après son mariage, le cabaretier de son village lui avait enlevé sa femme. Il s'était adressé partout pour obtenir justice ; mais partout le cabaretier avait soudoyé les autorités et avait été renvoyé indemne. Un jour, Menchov avait ramené sa femme chez lui, de force : dès le lendemain elle s'était enfuie. Alors il était retourné chez le cabaretier, il avait réclamé sa femme. Le cabaretier lui avait répondu que sa femme n'était pas chez lui, après quoi il lui avait ordonné de sortir. Il n'était pas sorti. Le cabaretier, avec l'aide d'un ouvrier, l'avait battu jusqu'au sang. Le lendemain la grange du cabaretier avait pris feu. On avait accusé Menchov

et sa mère. Mais Menchov n'avait pas mis le feu : il était, ce jour-là, chez un ami.

— Et c'est vrai, bien vrai, que tu n'as pas mis le feu ?

— Je n'y ai pas même pensé, Excellence, pas même pensé ! C'est lui, le brigand, bien sûr, qui a mis le feu lui-même ! On a dit qu'il venait de faire assurer sa grange. Et nous, ma mère et moi, voilà qu'on nous a accusés de l'avoir menacé de l'incendie. Et c'est vrai que, ce jour-là, quand je suis allé lui réclamer ma femme, je l'ai injurié et menacé : mon cœur n'y tenait plus. Mais pour mettre le feu, non, je n'ai pas mis le feu ! Je n'étais pas là quand le feu a pris ! C'est lui qui a mis le feu exprès, et qui ensuite nous a accusés !

— C'est bien vrai ?

— Aussi vrai que je parle devant Dieu, Excellence ! Soyez mon père ! — poursuivit-il en s'efforçant de s'agenouiller devant Nekhludov, — ayez pitié de moi, empêchez que je périsse sans motif !

Et de nouveau ses lèvres tremblèrent, et il se mit à pleurer, et, retroussant sa veste, il essuya ses yeux avec la manche de sa chemise sale.

— Vous avez fini ? — demanda le sous-directeur.

— Oui ! — répondit Nekhludov. Puis, se tournant vers Menchov, avant de sortir :

— Allons ! ne te décourage pas, nous ferons tout ce qui sera possible !

Menchov se tenait près de l'entrée, de sorte que le gardien, en refermant la porte, le repoussa à l'intérieur. Mais, jusqu'à ce que la porte fût entièrement fermée, le malheureux s'obstina à regarder par la fente.

III

Le sous-directeur fit de nouveau passer Nekhludov par le grand corridor. C'était l'heure du dîner, et toutes les portes des salles étaient ouvertes. En

voyant autour de lui cette foule d'hommes, tous vêtus de la même façon, et qui tous le dévisageaient avec curiosité, Nekhludov éprouva un bizarre mélange de compassion pour ces prisonniers, et d'étonnement et d'horreur pour les hommes qui les tenaient ainsi enfermés, et de honte pour lui-même qui assistait à tout cela d'un regard tranquille. De l'une des salles, sur son passage, plusieurs prisonniers sortirent et vinrent se placer devant lui, avec de profonds saluts.

— Nous vous en supplions, Excellence, daignez faire en sorte qu'on décide quelque chose à notre égard !

— Je ne suis pas de l'administration, vous vous trompez, je ne puis rien pour vous.

— N'importe ! — reprit une voix mécontente. — Vous pouvez parler de nous à quelqu'un de l'administration. Nous n'avons rien fait, et voilà deux mois qu'on nous garde ici !

— Comment ? Pourquoi ? — demanda Nekhludov.

— Eh bien ! voilà ! on nous a fourrés en prison ! Il y a deux mois que nous sommes ici, et nous-mêmes ne savons pas pourquoi !

— C'est vrai, mais la chose est purement accidentelle, — dit le sous-directeur. — On a arrêté tous ces gens-là pour manque de passeports, et on devait les expédier dans leur gouvernement ; mais, dans leur gouvernement, la prison a brûlé, de sorte qu'on nous a demandé de ne pas les expédier. Tous ceux des autres gouvernements ont été renvoyés, mais ceux-là nous sommes forcés de les garder.

— Est-ce possible ? — demanda Nekhludov.

Il s'approcha de la porte et jeta un coup d'œil dans la salle.

Un groupe d'une quarantaine d'hommes, tous en tenue de prison, entourèrent Nekhludov et le sous-directeur. Plusieurs élevèrent la voix en même temps. Enfin, l'un d'eux, un robuste paysan déjà grisonnant, prit sur lui de parler au nom de ses compagnons. Il expliqua qu'on les avait mis en prison parce qu'ils n'avaient pas de passeports. En réalité, cependant, ils avaient des passeports, mais qui se trouvaient périmés depuis quinze jours. Cela arrivait tous les ans, d'avoir ainsi des passeports périmés, et jamais on

ne disait rien, tandis que cette fois on les avait tous arrêtés, et depuis deux mois on les tenait en prison comme des criminels !

— Nous sommes tous carriers, et de la même équipe. Nous sommes venus tous ensemble travailler par ici. On dit que, dans notre gouvernement, la prison a brûlé. Mais nous n'en sommes pas cause, ce n'est pas nous qui l'avons brûlée. Pour l'amour de Dieu, faites quelque chose pour nous !

Nekhludov écoutait ce discours un peu distraitement, car son attention était attirée, malgré lui, par la vue d'un énorme pou gris qui, sorti des cheveux du brave carrier, lui courait sur la joue.

— Est-ce possible ? — demanda de nouveau Nekhludov au sous-directeur, en se détournant.

— Hé ! que voulez-vous ? La loi ordonne de les réexpédier dans leur gouvernement pour y être jugés ! Le sous-directeur avait à peine fini de parler quand un petit homme, se détachant du groupe, prit à son tour la parole pour se plaindre de la façon dont les gardiens les tourmentaient sans motifs.

— On nous traite plus mal que des chiens !… — déclara-t-il.

— Allons ! allons ! il ne faut pas non plus abuser de notre indulgence ! — dit le sous-directeur. — Tais-toi, ou, sans cela, tu sais…

— Qu'est-ce que j'ai à savoir ? — répliqua le petit homme d'un accent désespéré. — Est-ce que nous avons mérité d'être ici ?

— Silence ! cria un gardien.

Et le petit homme se tut.

— Est-ce possible ? — continuait à se demander à lui-même Nekhludov, en poursuivant son chemin le long du corridor, pendant que des centaines d'yeux l'épiaient sur son passage.

— Mais cela ne devrait pas être permis de garder ainsi en prison des innocents ! — dit-il à son compagnon quand ils furent sortis du corridor.

— Que voulez-vous faire ? Et puis, vous savez ces gens-là mentent beaucoup ! À les entendre, ils sont tous innocents !

— Mais enfin, ceux-là, ils sont vraiment innocents ?

— Oui, admettons-le pour ceux-là. Mais c'est une espèce extrêmement dépravée ; sans sévérité, on n'en ferait rien. C'est que nous en avons, ici, des vauriens terribles, qui ne demanderaient qu'à se jeter sur nous ! Ainsi, hier, on a été obligé d'en punir deux.

— Comment, de les punir ?

— En les fouettant de verges, par ordre supérieur !

— Je croyais que les punitions corporelles étaient défendues !

— Pas pour les prisonniers privés de leurs droits ! Pour ceux-là, on n'a pas pu les supprimer.

Nekhludov se rappela alors la scène à laquelle il avait assisté la veille, dans la grande salle. Il comprit que, pendant qu'il attendait l'inspecteur, on avait procédé à la « punition ». Et il éprouva plus vivement encore qu'il n'avait fait jusque-là ce mélange de curiosité, de tristesse, d'étonnement, de honte, et d'une répugnance qui allait presque jusqu'à la nausée.

Sans écouter le sous-directeur et sans regarder autour de lui, il courut vers le bureau. Le directeur s'y trouvait ; mais il avait été si occupé qu'il avait oublié de faire appeler la Bogodouchovska.

Il ne se souvint de sa promesse qu'en voyant entrer Nekhludov.

— Mille excuses ! — lui dit-il. Je vais immédiatement faire appeler la détenue. — Prenez la peine de vous asseoir en attendant !

IV

Le bureau était formé de deux pièces. Dans la première, éclairée de deux fenêtres sales, et ornée d'un poêle tout couvert de crasse, on voyait, sur l'un des murs, une règle noire servant à mesurer la taille des prisonniers, et sur l'autre mur un grand Christ en croix, — comme si, par dérision pour la doctrine du Sauveur, on se fût amusé à mettre son image dans tous les lieux de torture ! Cette première salle était presque vide : seuls, quelques gardiens

s’y trouvaient.

La seconde pièce, plus grande, contenait une vingtaine de personnes des deux sexes, assises par groupes séparés, sur des bancs le long du mur, et qui s’entretenaient à voix basse. Près de l’une des deux fenêtres, dans un coin, était placée une table.

C’est devant cette table qu’était assis le directeur lorsque Nekhludov entra dans le bureau. Il le fit asseoir près de la table et se rendit un instant dans l’autre pièce, pour donner l’ordre d’appeler la Bogodouchovska. Nekhludov, de son coin, eut tout le loisir d’observer ce qui se passait autour de lui.

Son attention fut tout d’abord attirée par la vue d’un jeune homme en jaquette qui se tenait debout devant deux personnes assises, une jeune fille et un détenu, et leur racontait quelque chose, avec une mimique des plus animées.

Plus loin, Nekhludov vit un vieillard en lunettes bleues qui, tenant par la main une jeune détenue, écoutait avidement ce qu’elle lui disait. Un petit garçon au visage réfléchi et craintif, debout près du vieillard, ne le quittait pas des yeux.

Dans un coin, derrière eux, un couple d’amoureux chuchotait gaiement. La jeune femme, élégamment vêtue, était une jolie blonde, de tournure distinguée ; son amoureux, un détenu, avait un beau visage aux contours arrêtés.

À quelques pas de la table, le long d’un autre mur, Nekhludov aperçut une femme en cheveux gris, habillée de noir, évidemment une mère : elle regardait de tous ses yeux un jeune phtisique, vêtu d’une veste de caoutchouc, et essayait de lui parler, mais ne pouvait y réussir, étranglée par ses larmes ; elle commençait un mot, et de nouveau s’arrêtait. Le jeune homme, gêné, pliait et froissait machinalement un papier qu’il tenait en main. Et Nekhludov vit, à côté d’eux, une charmante jeune fille en robe grise, avec une pèlerine sur les épaules. Assise tout contre la mère qui pleurait, elle s’efforçait de la consoler en la caressant doucement sur le bras. Tout était beau dans cette jeune fille, et ses longues mains blanches, et ses cheveux ondulés, coupés court, et son nez droit, et sa petite bouche ; mais le principal charme de son beau visage lui venait de ses grands yeux bruns saillants, des

yeux pleins de douceur, de franchise, et de bonté.

Pendant que Nekhludov, assis près du directeur, considérait ces groupes divers avec curiosité, le petit garçon s'approcha de lui et, d'une voix toute menue, lui demanda :

— Et vous, qui attendez-vous ?

Nekhludov fut d'abord stupéfait de la question ; mais le visage réfléchi de l'enfant, avec ses yeux vivants et mobiles, le toucha, et c'est le plus sérieusement du monde qu'il lui répondit qu'il attendait une dame.

— C'est votre sœur ? — demanda le petit.

— Non, ce n'est pas ma sœur. Mais toi, avec qui es tu ici ?

— Moi, avec maman ! Elle est de la section des politiques ! — répondit l'enfant avec une visible fierté.

— Maria Pavlovna, appelez Kolia ! — dit le directeur, qui jugeait sans doute illégal l'entretien de Nekhludov avec le petit garçon.

Maria Pavlovna, la belle jeune fille qui était assise à deux pas de Nekhludov, se leva et s'avança vers eux.

— Il vous demande, bien sûr, qui vous êtes ? — dit-elle à Nekhludov avec un léger sourire de sa jolie bouche, en le regardant bien en face de ses yeux saillants. Et son sourire, et son regard, et son accent étaient si simples, qu'on voyait tout de suite que toujours, avec tous, elle se sentait à l'aise, n'ayant elle-même pour tous que des sentiments affectueux et fraternels.

— Il est ainsi ! Il a toujours besoin de tout savoir ! — reprit-elle ; et elle sourit à l'enfant d'un sourire si doux et si tendre que l'enfant, et Nekhludov lui-même, tous deux involontairement, lui sourirent en réponse.

— Oui, il me demandait pour qui j'étais venu.

— Maria Pavlovna, vous n'avez pas le droit de parler à des étrangers. Vous le savez bien, pourtant ! — dit le directeur.

— Bon ! bon ! — fit-elle ; — et, prenant dans sa longue main blanche la petite main de Kolia, elle revint près de la mère du jeune phtisique.

— De qui est-il le fils ? — demanda Nekhludov au directeur.

— D’une détenue politique. Figurez-vous qu’il est né en prison.

— Vraiment !

— Oui, et maintenant il va en Sibérie avec sa mère.

— Et cette jeune fille ?

— Pardonnez-moi, mais je n’ai pas le droit de vous répondre sur tout cela ! Et, d’ailleurs, voici la Bogodouchovska !

V

Nekhludov vit en effet entrer, de son pas agile, dans la pièce, la petite, maigre, jaune, Vera Bogodouchovska, ouvrant devant elle ses énormes yeux sans malice.

— Ah ! comme c’est bien que vous soyez venu ! — dit-elle en tendant la main à Nekhludov. — Vous souvenez-vous encore de moi ? Asseyez-vous !

— Je ne m’attendais pas à vous revoir ici !

— Oh ! moi, je m’y trouve bien, si bien que je ne saurais rien souhaiter de mieux ! — dit Vera Efremovna.

Les années ne l’avaient pas changée. Elle fixait sur Nekhludov le regard de ses yeux ronds, et ne cessait point, tout en parlant, de tourner en tous sens son long cou, maigre et jaune, sortant du collet sale et chiffonné de sa veste.

Nekhludov lui ayant demandé pourquoi on l’avait mise en prison, elle commença, avec beaucoup d’animation, un récit des plus détaillés, où ses propres aventures tenaient infiniment moins de place que l’organisation et les entreprises de son « parti ». Son récit était d’ailleurs tout parsemé de mots étrangers ; elle parlait de propagande, d’organisation, de groupes, de sections, de sous-sections, et d’autres divisions révolutionnaires qu’elle était évidemment convaincue que tout le monde connaissait, mais dont Nekhludov, pour sa part, entendait le nom pour la première fois.

Elle lui racontait tout cela avec la certitude qu'il aurait le plus vif plaisir, et un intérêt extrême, à connaître cette organisation dans tous ses détails. Et Nekhludov, considérant son maigre cou, ses cheveux rares et mal peignés, et ses grands yeux ronds, se demandait pourquoi elle lui racontait tout cela, pourquoi elle-même s'intéressait à tout cela. Et il la plaignait, mais d'une tout autre façon qu'il plaignait le moujik Menchov, avec son visage et ses mains blêmes, enfermé sans aucun motif dans sa cellule empestée. Il ne la plaignait point du sort qu'elle s'était attiré, mais de l'évidente confusion qui régnait dans sa tête. La malheureuse, — c'était clair, — se croyait une héroïne, elle se posait devant lui en héroïne, et c'était de cela qu'il la plaignait le plus.

L'illusion lamentable qu'il découvrait chez elle, il la retrouvait aussi sur le visage de plusieurs des autres personnes qui étaient dans la salle. Il sentait que son arrivée avait attiré leur attention et qu'elles n'auraient pas eu les mêmes gestes, ni les mêmes attitudes, s'il n'avait pas été là pour en être témoin. Il sentait cela dans les attitudes et les gestes de la jeune femme en tenue de prison, et dans ceux même des deux amoureux. Il le sentait, en vérité, dans les attitudes et les gestes de tous, autour de lui, sauf dans ceux du vieillard, du phtisique, et de la belle jeune fille aux yeux bruns saillants.

L'affaire dont Vera Efremovna voulait entretenir Nekhludov ne laissait pas d'être assez compliquée. Une camarade de la jeune femme, nommée Choustov, avait été, cinq mois auparavant, arrêtée avec elle et emprisonnée, bien qu'elle ne fît partie d'aucune sous-section. On avait seulement trouvé chez elle des papiers et des livres, que ses camarades avaient mis en dépôt dans sa chambre. Et Vera Efremovna, se considérant comme responsable en partie de cet emprisonnement, désirait prier Nekhludov, « qui avait des relations », de faire tout son possible pour obtenir la mise en liberté de la Choustova.

Quant à sa propre histoire, elle raconta à Nekhludov que, après avoir achevé ses études de sage-femme, elle s'était affiliée à une section de « libérateurs du peuple », avait lu le Capital de Karl Marx, et avait pris la résolution de se consacrer tout entière au progrès de la « révolution ». Au début, tout avait parfaitement marché. On avait écrit des proclamations, fait de la propagande dans les mines ; mais un jour un des membres de la section avait été arrêté, la police avait saisi chez lui des papiers, et toute la section

était en prison.

Nekhludov lui demanda qui était la belle jeune fille. C'était la fille d'un général. Affiliée depuis longtemps déjà au parti révolutionnaire, elle s'était déclarée coupable d'un coup de revolver tiré sur un gendarme. Lorsque la police s'était présentée devant l'appartement qui servait aux délibérations du parti, les membres qui se trouvaient là avaient barricadé les portes, de façon à avoir le temps de brûler ou de cacher les pièces compromettantes. Mais la police avait forcé les barricades et s'apprêtait à saisir les conspirateurs, lorsque l'un d'eux avait tiré un coup de revolver qui avait mortellement blessé un gendarme. On avait aussitôt fait une enquête pour découvrir le meurtrier, et la jeune fille avait pris la faute sur elle ; bien qu'elle n'eût jamais tenu un revolver en main, on avait dû admettre son aveu pour valable. Et maintenant, condamnée aux travaux forcés, elle était sur le point de partir pour la Sibérie.

— Une personnalité très intéressante, éminemment altruiste ! — dit Vera Efremovna en achevant son récit.

Elle avait manifestement plaisir à s'écouter parler, peut-être aussi à faire étalage de sa science et de son éloquence. Nekhludov se contentait de lui poser, de temps à autre, une question ; elle repartait et ne s'arrêtait plus. Il trouva cependant le moyen de lui dire que, pour l'affaire de la Choustova, il craignait bien de n'y rien pouvoir, n'ayant point l'influence que l'imagination de la jeune révolutionnaire s'était empressée de lui attribuer.

Restait à savoir ce que Vera Efremovna avait à lui apprendre touchant la Maslova. Il se hasarda enfin à le lui demander. La jeune femme, comme toute la prison, connaissait l'histoire de la Maslova, et était déjà au courant de l'intérêt que lui portait Nekhludov. Elle voulait donc conseiller à celui-ci d'obtenir que sa protégée fût transférée au service de l'infirmerie, où l'on avait besoin d'aides supplémentaires. Au point de vue moral comme à tous les points de vue, elle y serait beaucoup mieux que dans sa section.

VI

L’entretien fut interrompu par le directeur qui, se levant, déclara que l’heure accordée pour les visites était écoulée, et que les visiteurs devaient s’en aller. Nekhludov prit congé de Vera Efremovna et se prépara à sortir : mais sur le seuil de la pièce il s’arrêta, curieux d’assister aux adieux des autres visiteurs.

L’avertissement du directeur n’avait eu pour effet que de rendre les conversations plus rapides et plus animées, sans que personne fît mine de vouloir s’en aller. Deux ou trois groupes seulement s’étaient levés et causaient debout. Mais bientôt commencèrent les adieux, et les sanglots, et les larmes. La mère du jeune phtisique, surtout, semblait bouleversée. Son fils continuait à chiffonner entre ses doigts la feuille de papier ; et Nekhludov vit que son visage prenait une expression presque méchante, dans le grand effort qu’il faisait pour résister à la contagion du désespoir de sa mère. Celle-ci, la tête appuyée sur l’épaule du jeune homme, fondait en larmes, comme un petit enfant.

La belle jeune fille, — le regard de Nekhludov, involontairement, revenait toujours à elle, — se tenait debout devant la mère éplorée et ne cessait point de lui parler pour la consoler. Le vieillard aux lunettes bleues continuait à garder dans ses deux mains la main de sa fille, en hochant la tête à ce qu’elle lui disait. Les deux amoureux s’étaient levés et restaient immobiles en face l’un de l’autre, sans rien se dire, les yeux dans les yeux.

— En voilà, au moins, qui sont heureux ! — dit à Nekhludov, en les lui désignant du doigt, le jeune homme en jaquette qui, lui aussi, s’était arrêté sur le seuil et assistait à la scène.

— Ils se marient la semaine prochaine, ici, dans la prison, et dans un mois elle part avec lui pour la Sibérie ! — reprit le jeune homme en jaquette.

— Et lui, qui est-il ?

— Condamné aux travaux forcés ! Eux, du moins, ils sont gais : mais ceci est trop affreux à entendre ! — ajouta le jeune homme, en signalant à Nekhludov les forts sanglots qui, maintenant, sortaient de la gorge du vieillard aux lunettes bleues.

— Allons, Messieurs, je vous en prie, ne me forcez pas à sévir ! — s'écria le directeur, répétant deux fois chacune de ses phrases. — Allons ! allons ! — poursuivit-il d'un ton faible et irrésolu. — Qu'est-ce que cela signifie ? L'heure est passée depuis longtemps ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je vous le dis pour la dernière fois ! — fit-il après un instant.

Il se levait, se rasseyait, tirait une bouffée de sa cigarette, la laissait s'éteindre, la rallumait de nouveau.

On sentait que, si invétérés que fussent en lui les arguments spécieux qui permettent à un homme de faire souffrir d'autres hommes sans se croire responsable de cette souffrance, le directeur ne pouvait cependant s'empêcher d'avoir conscience qu'il était un des auteurs de l'épouvantable angoisse qui se trouvait répandue dans cette salle. Et l'on sentait que, lui aussi, il souffrait, et qu'un poids douloureux pesait sur son cœur.

Enfin prisonniers et visiteurs commencèrent à se séparer : les uns se dirigeant vers la porte de derrière, les autres vers la grande porte qui donnait sur la pièce voisine. Par la porte de derrière, Nekhludov vit sortir le phtisique, et la fille du vieillard aux lunettes bleues, et la jolie Marie Pavlovna, tenant par la main l'enfant qui était né en prison. Puis ce fut le tour des visiteurs : et Nekhludov sortit avec eux.

— Oui, ce sont là des séances bien extraordinaires ! — lui dit dans l'escalier le jeune homme en jaquette, qui, évidemment, aimait à causer. Heureusement encore que le « capitaine » est un brave homme, et qui ne s'en tient pas au règlement des prisons ! Ailleurs, c'est un vrai martyre ! Tout le monde le dit.

— Est-ce que, dans les autres prisons, ces visites ne se font pas de la même façon ?

— Bah ! rien de pareil ! Tout au plus si on peut voir les détenus politiques à travers deux grillages, comme les forçats de droit commun !

Au bas de l'escalier, Nekhludov se vit séparé de son compagnon par le directeur qui, l'ayant rejoint, le prit à part pour lui dire, de sa voix fatiguée :

— Ainsi, prince, vous pourrez voir la Maslova demain, si vous voulez !

On devinait qu'il avait particulièrement à cœur d'être aimable pour Nekhludov.

— Merci beaucoup ! — répondit celui-ci ; et il se hâta de sortir. Il éprouvait une impression de répugnance et d'effroi plus forte encore que celle qu'il avait éprouvée le dimanche précédent, en pénétrant pour la première fois dans les corridors de la prison.

Effroyables lui paraissaient les souffrances de Menchov, injustement condamné, — et non seulement ses souffrances physiques, mais ce doute, cette défiance à l'égard de Dieu et du bien, que ne pouvait manquer de ressentir le malheureux moujik en voyant la cruauté d'hommes qui, sans motif, s'acharnaient à le tourmenter. Effroyables, la contrainte et la torture infligées à ces carriers qui n'avaient commis aucune faute, et qu'on gardait en prison, simplement, parce que leurs papiers n'étaient pas en règle. Effroyable, la folie de ces gardiens qui, uniquement occupés de faire souffrir d'autres hommes, leurs frères, s'imaginaient accomplir une œuvre utile et bonne. Mais plus effroyable encore, et plus répugnant, et plus pitoyable, apparaissait à Nekhludov le rôle de ce vieux directeur qui avait à séparer une mère de son fils, un frère de sa sœur, à martyriser des êtres semblables à lui-même et à ses enfants, et qui se résignait à le faire, malgré sa fatigue, sa vieillesse, et malgré la bonté naturelle de son cœur !

— Pourquoi tout cela ? — se demandait Nekhludov. Et il ne parvenait toujours pas à comprendre pourquoi.

CHAPITRE XVII

I

Le lendemain matin, Nekhludov se rendit chez l'avocat Faïnitzin, lui exposa la situation de Menchov et le pria de vouloir bien prendre l'affaire en main. L'avocat lui répondit qu'il allait examiner le dossier et que, si les choses s'étaient vraiment passées de la façon que disait Menchov, non seulement il consentirait sans doute à prendre l'affaire en main, mais s'en chargerait encore gratuitement, trop heureux d'une aussi belle occasion d'ennuyer la magistrature.

Nekhludov lui parla ensuite des cent trente malheureux carriers qu'on retenait en prison pour une erreur de passeport. Il voulait savoir de qui la chose dépendait, à qui en revenait la responsabilité. Faïnitzin réfléchit un instant, visiblement en peine de trouver une réponse précise.

— À qui revient la responsabilité ? — dit-il enfin. — À personne. Adressez-vous au procureur : il mettra tout sur le compte du gouverneur. Interrogez le gouverneur, il vous affirmera que c'est le procureur qui est seul responsable. Au total, personne ne sera en faute !

— J'irai aujourd'hui même chez Maslinnikov, pour le mettre au courant.

— Bah ! vous perdrez votre temps ! C'est, — mais, pardon ! il n'est ni votre parent ni votre ami, n'est-ce pas ? — c'est — passez-moi le mot — un tel crétin, et avec cela une telle canaille !…

Nekhludov se rappela en quels termes Maslinnikov lui avait parlé de l'avocat. Il ne répondit rien, et prit congé.

L'après-midi, il se fit conduire chez le vice-gouverneur. Il avait deux choses à lui demander : d'abord la permission pour la Maslova d'être

transférée au service de l'infirmerie, puis, si c'était possible, la mise en liberté des cent trente carriers emprisonnés sans motif. Quelque répugnance qu'il eût à solliciter un homme qu'il méprisait, il se disait que c'était pour lui le seul moyen d'atteindre son but.

En approchant de la maison de Maslinnikov, il vit que la cour était pleine d'équipages, coupés, calèches, carrosses, et il se rappela avec épouvante que c'était le jour de M^me^ Maslinnikov, ce jour où le mari de la dame l'avait si instamment invité à venir lui faire visite. D'un carrosse arrêté devant le perron, un magnifique valet de pied en pèlerine de fourrure, la cocarde au chapeau, aidait à descendre une dame qui, relevant la queue de sa robe, montrait un maigre mollet recouvert d'un bas de soie noire. Et, parmi les voitures qui attendaient dans la cour, Nekhludov reconnut le landau des Korchaguine. Le vieux cocher, gras et rouge, en l'apercevant, ôta son chapeau et lui sourit, avec un mélange de déférence et de familiarité.

Nekhludov avait à peine fini de demander au portier si Michel Ivanovitch était chez lui, lorsque celui-ci apparut en personne au haut de l'escalier. Il reconduisait un hôte qui devait être un personnage d'une importance considérable, car il lui faisait l'honneur de l'accompagner jusqu'au bas des marches.

Nekhludov reconnut, en effet, un des plus hauts fonctionnaires du gouvernement. S'entretenant en français avec Maslinnikov, tandis qu'il descendait l'escalier, il parlait de tableaux vivants qu'on avait projeté d'organiser au bénéfice d'une œuvre charitable. Il exprimait l'avis que c'était là, pour les dames, une excellente occupation. « Elles s'amusent, et l'argent pleut. »

— Tiens ! voilà ce brave Nekhludov ! — s'écria-t-il, interrompant tout d'un coup la série de ses réflexions morales. — Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! Allez vite présenter vos devoirs à ces dames ! Les Korchaguine sont déjà là-haut ! Et Nadine Bucksheyden aussi ! Toutes les jolies femmes de la ville vous attendent, heureux gaillard ! — ajouta-t-il en tendant son large dos au valet galonné qui, respectueusement, lui remettait son manteau. — À revoir, mon cher !

Il serra une dernière fois la main de Maslinnikov.

— Montons vite au salon ! Comme je suis ravi de te voir ! — dit celui-ci à Nekhludov d'un air tout surexcité. Puis l'ayant empoigné par le bras, et courant avec l'agilité d'un jeune homme, malgré sa corpulence, il l'entraîna le long de l'escalier. Sa joyeuse surexcitation — Nekhludov le vit bien — avait pour cause principale la satisfaction qu'il avait eue des égards à lui témoignés par le haut fonctionnaire. La bienveillance avec laquelle celui-ci l'avait traité avait fait naître en lui un enthousiasme du même genre que celui qu'on remarque chez les petits chiens d'appartement, lorsque leur maître les a caressés, secoués, leur a tiré les oreilles. Les petits chiens remuent la queue, se tortillent ou se mettent à courir en rond, sans l'ombre d'un motif : tout cela, Maslinnikov était prêt à le faire. Il ne remarquait pas l'expression sérieuse du visage de Nekhludov, ne l'écoutait pas, et, joyeusement, l'entraînait vers le salon. Impossible de lui résister ni de s'excuser. Nekhludov dut le suivre.

— Nous parlerons d'affaires tout à l'heure ! Et puis, tu sais, tout ce que tu voudras, je le ferai ! — dit Maslinnikov en conduisant à travers l'antichambre ce visiteur malgré lui.

— Prévenez la générale que le prince Nekhludov est là, — dit-il à un valet, sur le seuil du salon. Après quoi, se retournant vers Nekhludov :

— Vous n'aurez qu'à commander, je vous obéirai ! Mais que tu voies d'abord ma femme, cela est indispensable. J'ai déjà eu suffisamment sur les doigts, l'autre jour, pour t'avoir laissé partir sans que tu l'aies vue !

Quand ils entrèrent dans le salon, Anna Ignatievna, la femme du vice-gouverneur, la « générale », comme on l'appelait, fit à Nekhludov un petit signe d'yeux des plus aimables, par-dessus le cercle de têtes qui entourait son divan. À l'autre extrémité du salon, autour de la table à thé, des dames étaient assises, causant avec des hommes debout devant elles, et l'on entendait un bourdonnement ininterrompu de voix graves ou flûtées.

— Enfin ! Vous ne voulez donc plus nous connaître ? Êtes-vous fâché ? Qu'est-ce que nous vous avons fait ?

C'est par ces mots, donnant à supposer entre elle et Nekhludov une intimité qui jamais n'avait existé, c'est par ces mots qu'Anna Ignatievna accueillit le nouveau venu.

— Vous vous connaissez, n'est-ce pas ? Madame Bielavskaïa, Michel Ivanovitch Chernov… Allons ! asseyez-vous là, tout près de moi !

— Missy, venez donc à notre table ! On vous apportera votre thé ! — reprit-elle en élevant la voix et en s'adressant à l'autre groupe. — Et vous, prince, un peu de thé ?

— Jamais vous n'arriverez à me le faire croire ! Elle ne l'aimait pas, voilà tout ! — dit une voix de femme.

— C'est excellent, ces gaufrettes, et si léger ! — dit une autre voix. — Donnez-m'en donc encore une.

— Et vous partez déjà pour la campagne ?

— Oui, demain. C'est pour cela que nous sommes venues aujourd'hui. Un si beau printemps ! Il doit faire si bon, sous les arbres !

Coiffée d'un petit chapeau de velours, vêtue d'une robe rayée qui dessinait merveilleusement sa taille fine, Missy était très belle. Elle rougit en apercevant Nekhludov.

— Je vous croyais parti ! — dit-elle.

— Je suis sur le point de partir, — répondit Nekhludov. Les affaires me prennent tout mon temps. Et je ne suis venu ici que pour affaire.

— Je vous en prie, venez voir maman avant de partir. Elle a absolument besoin de vous voir !

Elle sentit qu'elle mentait et qu'il le sentait aussi, et elle devint encore plus rouge.

— Je crains de n'avoir pas le temps ! — répliqua Nekhludov, d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent.

Missy fronça les sourcils, haussa légèrement les épaules, et se retourna vers l'élégant officier avec qui elle causait au moment où Nekhludov était entré, et qui, cognant son sabre aux chaises, s'était précipité vers elle pour lui reprendre des mains sa tasse vide.

— Vous aussi, vous devez vous sacrifier pour notre refuge !

— Mais je ne m'y refuse pas ! Je veux seulement garder tous mes moyens

pour les tableaux vivants ! Vous verrez comme j'y suis remarquable !

Le jour d'Anna Ignatievna était des plus brillants, et la dame était dans le ravissement.

— Mika m'a dit que vous vous intéressiez à nos prisons, — dit-elle à Nekhludov. — Comme je comprends cela ! Mika (c'était son gros mari, Maslinnikov) peut avoir ses défauts, mais vous savez combien il est bon ! Tous ces malheureux prisonniers, ce sont ses enfants. Toujours il me le dit lui-même. Il est d'une bonté…

Elle s'arrêta, faute de trouver un mot assez expressif pour définir la « bonté » de son mari ; et soudain, avec un sourire, elle se tourna vers une vieille dame au visage renfrogné, une dame toute en rubans lilas, qui venait d'entrer.

Après être resté assis quelques instants et avoir échangé quelques paroles insignifiantes, telles qu'il les fallait pour ne pas troubler le charme de cette causerie, Nekhludov se leva et rejoignit Maslinnikov.

— Eh bien ! peux-tu m'accorder un instant ?

— Mais parfaitement. Qu'y a-t-il ?

— Ne pourrions-nous pas nous asseoir dans quelque autre pièce ?

Maslinnikov le fit passer dans un petit cabinet japonais attenant au salon. Tous deux s'assirent près de la fenêtre.

II

— Et maintenant, je suis à toi ! Veux-tu fumer ? Mais attends une seconde, je vais aller chercher un cendrier. Inutile de salir le tapis, n'est-ce pas ?

Maslinnikov se mit à la recherche d'un cendrier, puis, se rasseyant en face de Nekhludov :

— Je t’écoute !

— Eh bien, voilà ! Je suis venu pour affaire. J’ai à te parler de deux choses.

— Va, je t’écoute !

Le visage de Maslinnikov, au mot d’affaires, se rembrunit. Aucune trace n’y resta plus de la joyeuse animation du petit chien à qui son maître a fait la faveur de le caresser.

Du salon arrivaient des bruits de voix. Une voix de femme disait : « Jamais, jamais vous ne me le ferez croire ! » Une voix d’homme, plus loin, racontait une histoire où revenaient sans cesse les noms de « la comtesse Voronzov » et de « Victor Apraxine ». Tout cela accompagné de murmures confus et d’éclats de rire. Et Maslinnikov, écoutant d’une oreille ce qui se disait dans le salon, prêtait distraitement son autre oreille aux explications de Nekhludov.

— D’abord, — dit celui-ci, — j’ai de nouveau à te demander quelque chose pour cette femme dont…

— Ah ! oui, celle qui a été condamnée injustement ! Je sais, je sais !

— Je voudrais te prier de la faire transférer au service de l’infirmerie. On m’a dit que c’était possible. Maslinnikov serra les lèvres et réfléchit un moment.

— Je ne sais pas trop si c’est possible ! — répondit-il d’un air important. — D’ailleurs, je vais m’informer. Demain je te télégraphierai ce qui en est.

— On m’a dit qu’il y avait beaucoup de malades, et qu’on avait besoin de gardes supplémentaires.

— Nous verrons cela, nous verrons cela ! De toute façon je te télégraphierai la réponse.

— Je t’en serai bien reconnaissant ! — dit Nekhludov. Du salon, soudain, s’éleva un grand rire.

— Je parie que c’est encore ce farceur de Victor ! — dit Maslinnikov avec un sourire. Tu ne peux pas te figurer comme il est drôle, une fois en train !

— Quant à l'autre chose dont j'ai à te parler, — reprit Nekhludov, — voici ce que c'est ! Il y a en ce moment dans la prison du gouvernement une équipe de cent trente ouvriers qu'on tient sous clé, simplement, parce que leurs passeports se sont trouvés périmés. Ils sont là depuis plus d'un mois.

Et il exposa le détail de l'affaire.

— Comment donc as-tu appris cela ? — demanda Maslinnikov. — Son visage, tout d'un coup, avait pris une expression d'inquiétude et de mécontentement.

— J'allais voir un condamné ; et, comme je passais dans le corridor, ces malheureux m'ont arrêté pour me prier…

— Et qui était ce condamné que tu allais voir ?

— Un paysan faussement accusé d'incendie, et à qui je me suis occupé de trouver un défenseur. Mais cela n'a rien à faire avec l'objet de ma visite. Ce que je veux savoir de toi, c'est si, effectivement, ces cent trente ouvriers n'ont pas commis d'autre faute que de n'avoir pas leurs passeports en règle, et, dans ce cas…

— Cela regarde le procureur ! — interrompit Maslinnikov d'un ton dépité. — Ah ! ces magistrats, tu peux en parler ! C'est au procureur de visiter les prisons et de voir si les détentions sont légales. On le paie pour cela ! Et lui, il ne fait rien, il joue au whist !

— De sorte que tu ne peux rien y faire ? — demanda Nekhludov, se rappelant que l'avocat l'avait prévenu que gouverneur et procureur se rejetteraient l'un sur l'autre toutes les responsabilités.

— Comment ! si je ne peux rien y faire ? Mais si, parfaitement ! Je vais aussitôt commencer une enquête !

— Tant pis pour elle ! C'est un souffre-douleur ! — s'écria une voix de femme, dans le salon.

Et, de nouveau, il y eut un rire général.

— C'est entendu, mon cher, je ferai ce qu'il y aura à faire ! — reprit Maslinnikov en éteignant sa cigarette entre les gros doigts de sa main. — Et maintenant, hein ? si nous retournions auprès de ces dames ? Mais

Nekhludov l'arrêta sur le seuil du salon :

— On m'a dit que, l'autre jour, dans la prison, deux détenus ont été punis du fouet. Est-ce vrai ?

Maslinnikov devint tout rouge.

— Ah ! on t'a dit cela ? Non, mon cher, décidément, il ne faut plus qu'on te laisse ainsi fourrer ton nez partout ! Tout cela, vois-tu, ce ne sont pas tes affaires. Allons, viens, Annette nous appelle, — dit-il.

Et, le prenant par le bras, il l'entraîna dans le salon.

Mais Nekhludov se dégagea de son étreinte ; sans parler à personne, sans paraître voir personne, il traversa le salon et descendit l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il a ? — demanda Annette à son mari.

— Bah ! c'est un original, il a toujours été comme ça !

Quelqu'un se leva pour sortir, quelqu'un entra, et les papotages reprirent leurs cours. Tout le monde était ravi du sujet de conversation que venait de fournir, si à propos, la visite de Nekhludov. Grâce à elle, le jour de M^me^ Maslinnikov s'acheva brillamment.

Le lendemain, Nekhludov reçut du vice-gouverneur une lettre, écrite sur une épaisse feuille de papier glacé, avec un superbe en-tête armorié. Maslinnikov s'était informé de la possibilité pour la femme Maslov d'être transférée au service de l'infirmerie : suivant toute vraisemblance, la chose pouvait se faire. Au-dessus de la signature, ornée d'un paraphe des plus compliqués, Maslinnikov avait mis : « Ton vieux camarade, qui t'aime bien quand même. »

« Quel sot ! » ne put s'empêcher de se dire Nekhludov, écœuré du ton de condescendance de ce fâcheux « camarade ».

CHAPITRE XVIII

Un des préjugés les plus enracinés et les plus répandus consiste à croire que tout homme a en propre certaines qualités définies, qu'il est bon ou méchant, intelligent ou sot, énergique ou apathique, et ainsi de suite. Rien de tel, en réalité. Nous pouvons dire d'un homme qu'il est plus souvent bon que méchant, plus souvent intelligent que sot, plus souvent énergique qu'apathique, ou inversement : mais dire d'un homme, comme nous le faisons tous les jours, qu'il est bon ou intelligent, d'un autre qu'il est méchant ou sot, c'est méconnaître le vrai caractère de la nature humaine. Les hommes sont pareils aux rivières qui, toutes, sont faites de la même eau, mais dont chacune est tantôt large, tantôt resserrée, tantôt lente et tantôt rapide, tantôt tiède et tantôt glacée. Les hommes, eux aussi, portent en eux le germe de toutes les qualités humaines, et tantôt ils en manifestent une, tantôt une autre, se montrant souvent différents d'eux-mêmes, c'est-à-dire de ce qu'ils ont l'habitude de paraître. Mais chez certains hommes ces changements sont plus rares, et mettent plus de temps à se préparer, tandis que chez d'autres ils sont plus rapides et se succèdent avec plus de fréquence.

À cette seconde classe d'hommes appartenait Nekhludov. Sans cesse, sous l'influence de causes diverses, physiques ou morales, de brusques et complets changements se produisaient chez lui. Et c'était un de ces changements qui venait de s'y produire.

L'impression de joyeux enthousiasme, la conscience comme d'un rajeunissement de tout son être, tous les sentiments qu'il avait éprouvés à la suite de la séance de la cour d'assises et de son premier entretien avec Katucha, tout cela avait désormais disparu, et son dernier entretien avec la jeune femme avait changé tout cela en une profonde épouvante, ou se mêlait, de plus en plus, une répugnance cruelle. Il avait cependant résolu de ne pas abandonner son ancienne maîtresse, et il continuait à se dire qu'au besoin il se marierait avec elle, si, revenant sur son premier mouvement, elle y

consentait : mais cette perspective ne lui apparaissait plus que comme un dur et douloureux sacrifice.

Le lendemain de sa visite à Maslinnikov, il retourna à la prison pour revoir Katucha.

Le directeur lui accorda l'autorisation de la voir, mais dans le parloir des femmes, et non plus au bureau, ni dans la petite salle des avocats où avait eu lieu leur dernière entrevue. Malgré toute sa bonté naturelle, le directeur avait, ce jour-là, vis-à-vis de Nekhludov, un ton et des manières tout autres que les jours précédents : évidemment la visite de Nekhludov à Maslinnikov avait eu pour conséquence de faire prescrire au personnel de la prison une attitude plus réservée à l'endroit d'un visiteur aussi indiscret.

— Oui, vous pourrez la voir un instant, — dit le directeur, — mais, n'est-ce pas ? pour l'argent, vous vous rappellerez ce dont je vous ai prié ?… Quant à son transfert au service de l'infirmerie, — Son Excellence le vice-gouverneur m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, — eh bien ! la chose est possible, et le médecin y consent. Mais c'est elle-même qui n'y consent pas ! Elle dit qu'elle « n'a pas besoin d'aller vider les pots de chambre des galeux ». Ah ! prince, on voit bien que vous ne connaissez pas cette engeance-là !

Nekhludov ne répondit rien, et se dirigea vers le parloir des femmes. Le directeur donna ordre à un gardien d'aller chercher la Maslova.

Le parloir était vide quand Nekhludov y entra. Mais à peine y était-il depuis quelques minutes que la porte du fond s'ouvrit et que la Maslova s'avança vers lui, silencieuse et timide. Elle lui serra la main, s'assit près de lui ; et, sans le regarder, elle dit, presque tout bas :

— Pardonnez-moi, Dimitri Ivanovitch ! Je vous ai mal parlé il y a trois jours.

— Ce n'est pas à moi de vous pardonner… — commença Nekhludov.

— N'importe, mais tout de même il faut que vous me quittiez ! — reprit-elle.

Et dans ses yeux, plus louches qu'à l'ordinaire, Nekhludov lut de nouveau une expression hostile.

— Et pourquoi dois-je vous quitter ?

— Il le faut, voilà tout !

— Comment ! voilà tout ?

Elle ne répondit rien et leva encore sur lui un regard méchant.

— Eh bien, — dit-elle enfin, — voilà ce qui en est ! Il faut que vous cessiez de vous occuper de moi, je vous le dis comme je le pense ! Je ne puis le supporter ! Vous cesserez de vous occuper de moi ! — répéta-t-elle, les lèvres tremblantes. — C'est la vérité vraie ! J'aimerais mieux me pendre !

Nekhludov sentait que dans cette défense entrait une part de haine pour lui, d'impossibilité de lui pardonner l'inoubliable offense ; mais il sentait qu'autre chose encore y entrait, quelque chose de noble et de beau. Et la façon assurée et tranquille dont la jeune femme lui renouvelait sa défense de s'occuper d'elle eut aussitôt pour effet de détruire tous ses doutes, et de le remettre dans la disposition enthousiaste où il s'était trouvé trois jours auparavant.

— Katucha, ce que je t'ai dit, je le maintiens ! — dit-il d'un ton grave et ferme. — Je te prie de consentir à te marier avec moi ! Et, si tu t'y refuses, aussi longtemps que tu t'y refuseras je resterai près de toi, je te suivrai, j'irai avec toi où l'on te conduira !

— Cela, c'est votre affaire, je ne dirai pas un mot de plus ! — répondit-elle.

Et, de nouveau, ses lèvres tremblèrent.

Il se taisait, lui aussi. Il ne se sentait pas la force de parler. Enfin, s'enhardissant :

— Katucha, — lui dit-il, — je vais maintenant aller à la campagne pour régler certaines affaires ; et ensuite j'irai à Saint-Pétersbourg, où je m'occuperai de votre pourvoi ; et, si Dieu le veut, je ferai casser votre condamnation.

— Qu'on la casse ou non, tout m'est égal ! Qu'une chose m'arrive ou une autre, le résultat sera toujours le même !… Elle s'arrêta, et Nekhludov crut voir qu'elle avait peine à retenir ses larmes.

— Eh bien ! — dit-elle après un assez long silence, parlant très vite comme pour cacher son émoi, — eh bien ! avez-vous vu Menchov ? N'est-ce pas que ces gens-là sont innocents ? N'est-ce pas ? C'est évident ! J'en mettrais ma main au feu !

— Oui, je crois bien qu'ils sont innocents !

— Si vous saviez quelle admirable vieille femme !

Il lui raconta en détail tout ce qu'il avait appris au sujet de Menchov. Puis, revenant à elle, il lui demanda si elle n'avait besoin de rien. — Non de rien, absolument ! Il y eut, de nouveau, un silence…

— Ah ! et pour ce qui est de l'infirmerie, — reprit-elle en lui lançant un regard de ses yeux qui louchaient, — eh bien ! si vous le désirez, j'irai ! Et pour l'eau-de-vie aussi, eh bien ! j'essaierai de ne plus en boire !…

Nekhludov, sans rien dire, la regarda dans les yeux. Il vit que ses yeux souriaient.

— Cela est bien, très bien !

Il ne trouva la force de rien dire de plus.

« Oui, oui, elle pourra changer ! » songeait-il. Après les doutes des journées précédentes, il éprouvait à présent un sentiment tout nouveau pour lui, un sentiment de foi dans la toute-puissance de l'amour.

En rentrant dans la chambrée puante, au retour de cette visite, la Maslova ôta sa veste et s'assit sur son lit, les mains appuyées sur les genoux.

La chambrée était presque vide. Seules s'y trouvaient la phtisique, la mère allaitant son enfant, la vieille Menchova et la garde-barrière. La fille du diacre avait été, la veille, reconnue folle et transportée à l'infirmerie. Les autres femmes étaient au lavoir.

La vieille dormait, étendue sur son lit ; les enfants jouaient dans le corridor ; on entendait leurs rires et leurs éclats de voix. La garde-barrière, sans s'interrompre de tricoter le bas qu'elle tenait en main, s'avança vers la Maslova.

— Eh ! bien, tu l'as vu ? — demanda-t-elle.

La Maslova ne répondit rien. Assise sur son lit, elle remuait machinalement ses jambes pendantes.

— Allons, allons, ne pleurniche pas ! — reprit la garde-barrière. — L'essentiel est de ne pas se décourager. Eh ! Katiouchka, allons !

La Maslova continuait à ne pas répondre.

— Les autres sont allées au lavoir. On dit que la quantité de linge à laver est énorme, aujourd'hui.

Au même instant on entendit dans le corridor un grand bruit de pas et de voix, et les habitantes de la chambrée se montrèrent sur le seuil, les pieds nus, chacune portant un pain sous le bras.

Fédosia accourut auprès de la Maslova.

— Eh bien ! quoi, quelque chose de mauvais ? — demanda-t-elle, en levant sur son amie ses clairs yeux bleus d'enfant. — Attends, je vais te préparer ton thé !

— Et alors, — dit la Korableva — il a changé d'avis ? Il ne veut plus se marier ?

— Non, il n'a pas changé d'avis ! C'est moi qui ne veux pas ! Je lui ai déclaré que je ne voulais pas !

— En voilà une sotte ! — déclara la Korableva, de sa voix de basse.

— Elle a bien raison ! — dit Fédosia — Quand on ne peut pas vivre ensemble, à quoi bon se marier ?

— Mais toi-même, ton mari ne va-t-il pas au bagne avec toi ? — demanda la garde-barrière.

— Mon mari, c'est autre chose. Nous étions mariés quand on m'a prise, la loi nous unit. Tandis que lui, à quoi bon se marier, s'il ne vit pas avec elle ?

— Tais-toi, idiote ! À quoi bon ? Mais, s'il se mariait avec elle, il la couvrirait d'or !

— Il m'a dit : « Où l'on t'enverra, j'irai avec toi ! » — dit la Maslova. Il ira, bien sûr ! Mais qu'il vienne, qu'il ne vienne pas, peu m'importe. Ce n'est

pas moi, en tout cas, qui le lui aurai demandé !

— Il part à présent pour Saint-Pétersbourg, — reprit-elle après un silence. — Il va s'occuper de mes affaires. Il est parent, là-bas, avec tous les ministres.

Puis se ravisant encore :

— Mais tout de même je n'ai pas besoin de lui ! Il ferait mieux de me laisser tranquille !

— Voilà une drôle d'histoire ! — dit la Korableva d'un ton distrait. — Et maintenant, hein ! un peu d'eau-de-vie ?

— Non, merci ! répondit la Maslova. — Mais vous, buvez-en, c'est moi qui paierai !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

I

Ayant appris que le pourvoi en cassation de la Maslova serait sans doute examiné au Sénat dans une quinzaine de jours, Nekhludov avait formé le projet d'aller, vers ce moment, à Saint-Pétersbourg, pour y faire les démarches nécessaires, et aussi, en cas de rejet du pourvoi, pour s'occuper de présenter le recours en grâce, ainsi que le lui avait recommandé l'avocat. Mais celui-ci lui avait encore répété que le succès de ce double recours lui paraissait des plus improbables, vu le peu de valeur des motifs invoqués, de sorte que très vraisemblablement la Maslova serait comprise, dans un convoi de forçats qui devait quitter la prison dès les premiers jours de juin. Et comme Nekhludov persistait toujours dans son intention de la suivre partout, fût-ce en Sibérie, il avait résolu d'employer ces quinze jours d'attente à visiter l'une après l'autre ses diverses propriétés, pour mettre ordre, une bonne fois, à toutes ses affaires.

Il se rendit d'abord à Kouzminskoïe. C'était, de toutes ses propriétés, la plus voisine, et aussi la plus grande, celle dont il tirait le plus gros revenu. Il y avait vécu dans sa jeunesse, et à maintes reprises, plus tard, il y était retourné. Il y avait un jour, à la demande de sa mère, amené lui-même l'économe allemand qui maintenant encore y était son gérant, et il avait fait avec lui l'inventaire de la propriété : si bien qu'il connaissait à fond la situation de celle-ci et les rapports qu'y avaient les paysans avec « le bureau », c'est-à-dire avec les propriétaires et leurs représentants, — rapports qui constituaient, au total, une dépendance absolue des paysans vis-a-vis du « bureau ». Nekhludov connaissait tout cela, durant son séjour à l'Université, dans le temps où il professait et proclamait la doctrine d'Henri George ; et c'était précisément sa connaissance de l'état des choses à Kouzminskoïe qui l'avait

déterminé à faire don aux paysans du petit bien de son père, la seule propriété qu'alors il possédât. Plus tard, en vérité, quand, au sortir de l'armée, il s'était mis à dépenser 20.000 roubles par an, cette connaissance de l'origine de sa richesse lui était devenue importune, et il avait fait de son mieux non seulement pour n'y plus penser, mais pour l'oublier. Il prenait l'argent et le dépensait, sans s'inquiéter de savoir d'où il le tenait. Mais la mort de sa mère, le règlement de sa succession, la nécessité d'adopter un régime nouveau pour la gestion de ses biens, tout cela avait réveillé en lui la question de ses droits et devoirs de propriétaire. Depuis un mois déjà, il s'en préoccupait, s'avouant d'ailleurs, en manière de conclusion, que jamais il n'aurait la force de changer l'ordre des choses établi, puisque aussi bien ce n'était pas lui qui gérait ses propriétés, puisqu'il vivait hors de ses terres, et n'avait qu'à en toucher tranquillement les rentes.

Cependant, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la rencontre qu'il avait faite de la Maslova l'avait soudain converti à des sentiments nouveaux. Il ne se dissimulait pas que, s'il accompagnait la Maslova en Sibérie, il aurait à entretenir des relations compliquées et difficiles avec tout un monde de fonctionnaires, vis-à-vis desquels ce serait chose précieuse pour lui de garder une haute position sociale, et, surtout, d'avoir de l'argent. Mais il n'en avait pas moins conscience de l'impossibilité où il était, vis-à-vis de lui-même, de se résigner au maintien d'une situation qu'il jugeait immorale. Et c'est ainsi qu'il s'était arrêté à une sorte de compromis. Il avait résolu de se défaire de ses biens, non pas en les donnant aux paysans, mais en les leur louant à bas prix. Ce n'était point, sans doute, la solution qu'en théorie il voyait au problème : mais c'était du moins un pas vers cette solution : c'était le passage d'une forme d'oppression plus grossière à une forme plus douce. Et c'était, en tout cas, la seule mesure que les circonstances lui permissent de prendre.

Il arriva à Kouzminskoïe vers midi. Sa conception générale de la vie s'était, à son insu, si profondément simplifiée qu'il n'avait pas même eu la pensée de télégraphier à son gérant pour lui annoncer sa visite. En descendant du wagon, il avait loué une carriole et s'était fait conduire à sa propriété. Le cocher, un jeune paysan, vêtu d'une camisole de nankin, se tenait assis de côté sur son siège, ce qui lui rendait encore plus facile de causer avec le barine : et il causait d'autant plus volontiers que ses chevaux, deux bêtes vigoureuses et pleines de santé, couraient le long de la route avec un entrain

endiablé, sans qu'il eût besoin de les stimuler.

Le cocher parlait du gérant de Kouzminskoïe. Il en parlait librement, ne se doutant pas qu'il avait affaire au seigneur du village.

— Il se met bien, le rusé Allemand ! — disait-il, en se retournant sur son siège et en jouant avec son long fouet. — Il vient de se payer une troïka avec des chevaux superbes ; et il va se promener avec sa bourgeoise, où bon lui semble ! L'hiver, pour la Noël, il y avait chez lui un bel arbre, orné comme vous n'en trouverez pas d'autre dans tout le gouvernement ! Ah ! il en a ramassé de l'argent, le gaillard ! Et pourquoi pas ? Il peut tout faire ! On dit qu'il vient d'acheter une propriété !

Nekhludov tenait pour indifférent de savoir comment son gérant administrait son bien ; mais le récit du cocher ne lui en fit pas moins une impression désagréable. Il jouissait de la beauté du jour, du mouvement des nuages gris qui par instants recouvraient le soleil et puis le découvraient de nouveau ; il jouissait du spectacle des champs, au-dessus desquels s'élevaient des troupes d'alouettes, et du spectacle des bois, que déjà revêtait, du haut en bas, une fraîche verdure, et du spectacle des prairies, où l'on venait de lâcher les chevaux et les bœufs ; mais il ne jouissait pas de tout cela aussi pleinement qu'il aurait voulu. Quelque chose le gênait. Et quand il se demandait ce que c'était, les paroles du cocher lui revenaient en mémoire, sur la façon dont son gérant administrait son bien.

Cette impression ne s'effaça que lorsque, arrivé à Kouzminskoïe, il se mit à s'occuper du règlement de ses affaires.

L'examen des registres du « bureau » et les explications d'un commis qui, naïvement, exposait les avantages qui résultaient, pour la propriété, de ce que les paysans avaient fort peu de terres à eux, et enclavées dans les terres seigneuriales, tout cela ne fit que confirmer davantage Nekhludov dans sa résolution de renoncer à exploiter son bien pour son propre compte et de céder toutes ses terres aux paysans. Cet examen des registres et les explications du commis lui prouvèrent, en effet, que, comme par le passé, les deux tiers de ses champs étaient cultivés par ses garçons de ferme avec des appareils perfectionnés, tandis que le troisième tiers était cultivé par les paysans, à qui l'on donnait cinq roubles par arpent. En d'autres termes,

moyennant cinq roubles, le paysan s'engageait à labourer et à semer un arpent, puis à faucher, à lier, à battre, à transporter dans les greniers, c'est-à-dire à faire un travail pour lequel un ouvrier demanderait, au plus bas prix, dix roubles par arpent. On faisait, en outre, payer aux paysans tout ce que leur fournissait le bureau, et en leur comptant tout à un prix fort élevé. Ils travaillaient pour payer le fourrage, le bois, les pommes de terre ; et tout ce dont ils avaient besoin pour vivre, ils l'achetaient au bureau : de sorte que ce n'était pas deux fois, mais environ quatre fois trop peu qu'ils étaient payés.

Rien de tout cela n'était nouveau pour Nekhludov ; mais tout lui semblait nouveau, et il s'étonnait d'être resté si longtemps sans comprendre ce qu'il y avait d'anormal dans un tel état de choses. Le gérant, de son côté, lui démontrait complaisamment les inconvénients et les dangers du projet qu'il avait formé. Il lui disait qu'on serait forcé de donner pour rien tout le matériel de la ferme, dont personne n'offrirait le quart de sa valeur ; il lui affirmait que les paysans gâcheraient la terre, sans profit pour eux-mêmes ni pour les autres. Mais Nekhludov n'en restait que plus convaincu de la beauté de l'acte qu'il allait accomplir en cédant ses terres aux paysans et en se privant de la plus grande partie de son revenu. Aussi décida-t-il de terminer l'affaire immédiatement, avant de repartir. De la vente des semailles, des bêtes et de tout le matériel, il en chargea le gérant, qui eut ordre de l'informer au fur et à mesure. Mais il pria le gérant de rassembler tout de suite, dès le lendemain, les paysans de Kouzminskoïe et des villages voisins, afin qu'il pût leur faire part lui-même de sa résolution, et s'entendre avec eux sur le prix du bail.

Enchanté de l'énergie avec laquelle il avait résisté aux arguments du gérant, et de l'abnégation qu'il mettait à son sacrifice en faveur des paysans, Nekhludov sortit du bureau et alla se promener autour de la maison. Il longea les parterres où l'on avait cessé d'entretenir des fleurs ; il traversa le tennis, envahi par les ronces et la chicorée sauvage ; il s'enfonça dans l'allée de tilleuls où, jadis, il avait l'habitude d'aller fumer son cigare, et où, trois ans auparavant, il avait eu un petit roman de coquetterie avec la jolie M^{me} Kirimov, en visite chez sa mère. Ainsi se passèrent les dernières heures du jour. Quand il eut arrêté le plan du discours qu'il se proposait d'adresser le lendemain aux paysans, il rentra, prit le thé avec le gérant, acheva de régler avec lui les apprêts de la liquidation de sa propriété et enfin, tout à fait tranquille, satisfait, et fier de lui-même, il monta, pour la nuit, dans la

chambre à coucher qu'on lui avait destinée, une chambre toujours réservée aux hôtes de passage.

C'était une petite pièce d'une propreté admirable. Aux murs étaient pendues des vues de Venise ; une glace se dressait entre les deux fenêtres ; et, dans un coin, près du lit à ressorts, on avait mis sur une table une carafe d'eau avec son verre, une bougie, et une paire de mouchettes. Sur la grande table, devant la glace, s'étalait la valise de Nekhludov, dont une des poches contenait, avec le nécessaire de toilette, une demi-douzaine de volumes : des ouvrages de droit et de criminologie russes, allemands, italiens, et un roman anglais. Nekhludov s'était promis de lire ces volumes dans les instants de loisir que lui laisserait l'examen de ses propriétés. Mais quand il les vit, en entrant dans la chambre, il sentit qu'il était à mille lieues d'eux et des questions qu'ils traitaient. C'était tout autre chose qu'il avait en tête.

Au pied du lit était une vieille chaise de bois rouge, avec des incrustations. Cette chaise avait été autrefois dans la chambre de la mère de Nekhludov : sa vue éveilla dans l'âme du jeune homme un sentiment des plus inattendus. Il se surprit à regretter cette maison, qu'on allait démolir, et ce jardin, qu'on ne planterait plus, et ces bois, qu'on couperait, et toutes ces dépendances, ces écuries, ces étables, ces greniers, ces chevaux, ces vaches, qui, bien qu'il n'eût jamais l'occasion de s'en servir lui-même, avaient coûté tant d'efforts et constituaient tant de vie. L'instant d'auparavant encore, il croyait facile et léger de renoncer à tout cela ; mais à présent il le regrettait, et il regrettait aussi les terres, et ce revenu qui aurait pu bientôt lui être si précieux. Et peu à peu s'élevèrent en lui toutes sortes d'arguments dont la conséquence était que ce serait pour lui une folie sans profit de céder ses terres aux paysans, et d'abandonner la gestion de ses biens.

« Ces terres, — disait une voix en lui, — je ne puis les cultiver moi-même ; et, ne pouvant les cultiver moi-même, je ne puis continuer à les exploiter comme je fais. Et puis, je vais sans doute devoir aller en Sibérie, de sorte que je n'ai besoin ni d'une maison, ni de terres. » — « Tout cela est bel et bon, — répondait une autre voix, — mais, d'abord, tu ne vas point passer toute ta vie en Sibérie. Si tu te maries, il peut te venir des enfants. Tu as reçu tes propriétés en bon ordre ; tu dois les laisser de même. On a des obligations envers la terre. De céder, de détruire tout cela est très facile ; mais de fonder,

cela est très difficile. Mais surtout tu dois bien réfléchir à tout l'avenir de ta vie, décider ce que tu feras de toi, et régler en conséquence la question de tes biens. Et il y a encore autre chose que tu dois te demander. Tu dois te demander si c'est vraiment pour la satisfaction de ta conscience que tu agis comme tu agis, ou si ce n'est pas plutôt pour les autres hommes, pour pouvoir te vanter devant eux et te croire supérieur à eux. »

Et Nekhludov se demandait cela ; et il était contraint de s'avouer que l'opinion des autres, la pensée de ce que les autres diraient de lui, avaient une grande influence sur ses résolutions. Et plus il réfléchissait, plus s'augmentait le nombre des questions qui s'offraient à lui ; et plus il avait de peine aussi à y trouver des réponses.

Pour échapper à ses pensées, il se coucha entre les draps frais et essaya de s'endormir, se disant que le lendemain, à tête reposée, il résoudrait ces problèmes dont maintenant il ne parvenait pas à sortir. Mais il resta très longtemps à attendre le sommeil. Par les fenêtres entr'ouvertes, avec l'air vif de la nuit et les rayons de la lune, parvenait jusqu'à lui le croassement des grenouilles, mêlé au chant plaintif des rossignols, au loin dans le parc ; il y avait même un rossignol qui chantait tout prés de lui, sous ses fenêtres, dans un bouquet de sureaux. Et le chant de cet oiseau le fit penser à la musique de la fille du directeur ; et il se rappela ensuite le directeur lui-même, et ensuite la Maslova. Il revit la façon dont ses lèvres tremblaient, pendant qu'elle lui disait : « Il faut que vous me quittiez ! » Soudain il eut l'impression que l'Allemand, son gérant, tombait dans la mare aux grenouilles. Il sentait qu'il avait le devoir de le repêcher ; mais, au lieu de cela, il était tout d'un coup devenu la Maslova, et il criait : « Je suis une condamnée aux travaux forcés, et toi tu es un prince ! »

Il se secoua, releva la tête : « Non, se dit-il, je ne céderai pas ! » Puis il se demanda : « Est-ce bien ou mal, ce que je fais ? Bah ! je le saurai demain ! » Et c'est là-dessus qu'enfin il s'endormit.

II

Le lendemain matin, Nekhludov ne se réveilla qu'à neuf heures. Le jeune commis chargé de le servir, dès qu'il l'entendit remuer, lui apporta ses bottines, plus luisantes qu'elles n'avaient jamais été, posa près de son lit une cruche d'eau de source, fraîche et limpide, et lui annonça que les paysans commençaient à se réunir.

Nekhludov sauta en bas de son lit, et le souvenir lui revint des événements de la veille. Ses sentiments de regret à la pensée de céder ses terres avaient de nouveau disparu sans laisser de trace. Il se trouva même tout surpris d'avoir pu éprouver de tels sentiments. Tout en s'habillant, il se réjouissait de l'acte qu'il allait accomplir, et à sa joie se mêlait, malgré lui, une certaine fierté.

Il voyait, de sa fenêtre, la pelouse du tennis envahie par les chicorées sauvages, sur laquelle se rassemblaient les paysans. Ce n'était pas en vain que les grenouilles avaient croassé la veille : car le temps avait changé dans la nuit. Une petite pluie fine et tiède, sans ombre de vent, tombait depuis le matin, accrochant ses gouttes aux feuilles et aux herbes. L'air qui pénétrait dans la chambre était imprégné à la fois de l'odeur des verdures et de celle de la terre détrempée par la pluie. Nekhludov regardait venir les paysans sur la pelouse. L'un après l'autre ils arrivaient, se saluaient, se plaçaient en cercle, et causaient, appuyés sur leurs bâtons.

Le gérant, un gros homme trapu, vêtu d'une redingote courte avec un collet vert et d'énormes boutons, entra dans la chambre. Il dit à Nekhludov que tout le monde était réuni, mais qu'on pouvait attendre ; et il lui demanda s'il préférait prendre, pour son déjeuner, du café ou du thé.

— Non, merci, allons plutôt arranger l'affaire ! — répondit Nekhludov. Il éprouvait un sentiment plus imprévu encore pour lui que celui qu'il avait éprouvé le soir précédent : un sentiment de timidité et de honte devant la perspective de son entretien avec les paysans.

Il se préparait à réaliser le désir le plus cher des paysans, un désir dont ils n'osaient pas même rêver la réalisation. Il se préparait à leur céder à bas prix toutes les terres du village, à leur offrir ce précieux bienfait. Et cependant, sans qu'il sût pourquoi, il se sentait gêné. Quand il se fut approché des

paysans, et qu'il les vit tous se découvrir devant lui, mettant à nu leurs têtes blondes, noires, grises, et frisées, et chauves, son trouble devint tel que longtemps il ne put parler. La petite pluie continuait à tomber, mouillant doucement les cheveux, les barbes, les poils des caftans. Mais les paysans, sans même y prendre garde, tenaient les yeux fixés sur le barine, attendant ce qu'il allait leur dire ; et lui, il restait immobile au milieux d'eux, embarrassé, ne pouvant parler.

Le pénible silence fut enfin rompu par le gérant, type d'Allemand placide et sûr de lui-même, qui, d'ailleurs, parlait fort bien le russe et se considérait comme un parfait connaisseur du paysan russe. Ce gros homme bien nourri, et Nekhludov, debout près de lui, formaient un contraste saisissant avec les visages ridés et les maigres corps du reste de l'assemblée.

— Écoutez, — dit le gérant, — voici que le prince veut vous faire du bien ! Il veut vous céder les terres, quoique vous ne les méritiez pas !

— Comment ne le méritons-nous pas, Basile Carlitch ? Est-ce que nous ne travaillons pas pour toi ? — répondit un petit paysan roux, beau parleur. — Nous étions très contents de la princesse défunte, — que le Seigneur lui donne le royaume des cieux ! — et le jeune prince, à ce que nous voyons, daigne aussi ne pas nous abandonner !

— Nous sommes pleins de respect pour les maîtres ; seulement la vie est dure, — reprit un autre paysan, un homme au visage épaté, avec une grande barbe.

— Je vous ai convoqués pour vous faire savoir que, si vous le voulez, je vous cède toutes mes terres ! — déclara Nekhludov.

Les paysans restèrent muets comme s'ils ne comprenaient pas les paroles du barine, ou ne pouvaient se décider à y croire. Enfin l'un d'eux s'enhardit à demander :

— Et de quelle façon, s'il vous plaît, nous céder les terres ?

— Je voudrais vous les louer, pour que vous puissiez les avoir à bon marché et en tirer profit.

— Bonne affaire ! — dit un vieux.

— Pourvu seulement que le prix soit dans nos moyens ! — dit un autre.

— Et pourquoi n'accepterions-nous pas la terre ?

— C'est notre métier ! c'est la terre qui nous nourrit !

— Tout cela est commode à dire ! Mais encore nous faudrait-il de l'argent pour payer ! — fit une voix.

— C'est votre faute si vous n'en avez pas ! — déclara l'Allemand. — Vous n'aviez qu'à travailler et à garder votre argent.

— Vous n'avez pas à nous accuser, Basile Carlitch ! — répondit un maigre paysan au nez pointu. — Vous nous demandez pourquoi ? « Pourquoi as-tu lâché ton cheval dans le blé ? » Et nous, nous travaillons, ou bien nous sommeillons après l'ouvrage, et le cheval se sauve dans le blé, et toi tu nous mets à l'amende, tu nous arraches la peau !

— C'est à vous d'avoir plus d'ordre.

— Cela vous est facile à dire, de l'ordre ! Mais nous ne pouvons pas faire plus que nous ne pouvons.

— Mais, je vous le dis toujours, mettez des barrières à vos champs !

— Et vous, donnez-nous du bois ! — dit un petit homme sec qui se cachait derrière un groupe ; — l'été passé, j'ai voulu faire une barrière, j'ai coupé un arbre, et vous m'avez envoyé, pendant trois mois, nourrir mes poux en prison ! Les voilà vos barrières !

— Que dit-il ? — demanda Nekhludov.

— Le premier voleur du village ! — lui répondit, en allemand, le gérant. — Tous les ans il abat nos arbres ! Puis se tournant vers le paysan :

— Cela t'apprendra à respecter le bien d'autrui !

— Avec ça que nous ne vous respectons pas ! — fit un vieillard. — Nous sommes bien forcés de vous respecter, parce que nous sommes dans vos mains, vous nous tirez les boyaux !

— Allons, frère, on ne t'insulte pas, n'insulte pas non plus !

— Comment ! il ne m'insulte pas ? Il m'a cassé la gueule, l'autre année,

et la chose en est restée là ! Au riche on ne fait pas de procès, c'est connu !

— Tu n'as qu'à vivre selon la loi !

Ainsi se poursuivait un tournoi de paroles, imprévu et inutile, ou chacun parlait sans but, et sans même savoir pourquoi il parlait. Nekhludov, impatienté, essaya de ramener l'entretien sur le sujet qu'il avait à cœur :

— Eh bien ! que décidez-vous pour cette cession de mes terres ? Y consentez-vous ? Et quel prix m'offrez-vous pour la location ?

— C'est vous qui êtes le marchand : à vous de fixer le prix !

Nekhludov indiqua un prix. Ce prix était infiniment inférieur à celui qui se payait d'ordinaire ; mais les paysans, naturellement, ne s'en mirent pas moins à marchander et à le trouver trop élevé. Nekhludov s'était attendu à ce que sa proposition fût accueillie avec enthousiasme : mais il s'était trompé, et la satisfaction des paysans, si elle existait, ne se laissait pas voir. Elle devait exister, cependant, et Nekhludov put reconnaître, à un signe certain, que sa proposition était pour les paysans une excellente aubaine, car, lorsque la discussion s'engagea sur la question de savoir qui louerait les terres, si c'était la collectivité entière des paysans ou seulement une société, très peu s'en fallut qu'on ne se battît, Les uns voulaient exclure de l'affaire les paysans indigents, pour être moins nombreux à se partager les profits ; les autres, ceux qu'on voulait exclure, protestaient et se débattaient. Enfin, grâce à l'intervention du gérant, le prix fut arrêté ; on convint des dates du paiement ; les paysans se dispersèrent avec force cris et gestes, et Nekhludov revint au bureau, pour rédiger avec le gérant le projet de contrat.

Tout se trouvait donc arrangé comme l'avait désiré et espéré Nekhludov. Les paysans avaient la terre à trente pour cent de moins qu'on ne la leur faisait payer habituellement, et, si le revenu de Nekhludov était réduit de moitié, il restait encore assez considérable, surtout avec le supplément qu'allait rapporter la vente des bois, de la ferme et du matériel de culture. Ainsi tout semblait parfait, et cependant Nekhludov éprouvait, de plus en plus, un sentiment d'ennui, de tristesse et de gêne. Il avait cru voir que les paysans, en dépit des remerciements que quelques-uns d'entre eux lui avaient adressés, n'étaient pas aussi satisfaits qu'il l'avait espéré : c'était comme s'ils eussent attendu quelque chose de plus. Et il se disait que, en fin de compte, il

s'était privé d'un grand profit sans avoir fait aux paysans un bien équivalent.

Le lendemain matin, après avoir tout réglé avec le gérant, Nekhludov repartit vers la gare, dans la troïka dont lui avait parlé, en termes si émus, son cocher de l'avant-veille. Les paysans qu'il rencontrait continuaient à discuter, à se quereller, à hocher la tête d'un air mécontent. Et il était, lui aussi, mécontent de lui-même. Il était mécontent sans savoir pourquoi ; il avait l'impression d'avoir échoué dans son entreprise, où il avait pourtant pleinement réussi ; et malgré lui il se sentait triste, et un peu honteux.

III

De Kouzminskoïe, Nekhludov se rendit dans la propriété qui lui venait de ses tantes, celle-là même ou, jadis, il avait connu Katucha. Là aussi, comme à Kouzminskoïe, il voulait s'entendre avec les paysans pour la cession de ses terres : et il comptait, par la même occasion, recueillir tous les renseignements qu'il pourrait trouver au sujet de Katucha et de son enfant. Ce dernier était-il vraiment mort, ou sa mère ne l'avait-elle pas abandonné ?

Il arriva d'assez bonne heure au village où était la propriété. Il fut d'abord frappé de voir, en entrant dans la cour, l'état de délabrement de toutes les constructions, et en particulier de la vieille maison seigneuriale. Le toit de fer, autrefois peint en vert, avait rougi sous la rouille, et en plusieurs endroits le vent l'avait soulevé. Les planches qui recouvraient les murs avaient été dérobées sur beaucoup de points, évidemment dans les parties ou elles étaient les plus faciles à enlever ; et l'on voyait sortir du mur des gros clous tout rouillés. Les marches de bois et les auvents des deux perrons avaient pourri et s'étaient brisés ; un grand nombre de vitres, aux fenêtres, avaient été remplacées par des planches ; et tout, à l'intérieur, était sale et humide, depuis l'aile où demeurait l'économe jusqu'aux cuisines et aux écuries. Seul le jardin non seulement ne s'était pas délabré, mais au contraire avait poussé librement ; il était tout en fleurs. Derrière la clôture, comme de grands nuages blancs, Nekhludov voyait s'étaler les branches fleuries des cerisiers, des

pommiers et des pruniers. Le bouquet de sureaux était en fleurs aussi, de la même façon qu'il l'était quatorze ans auparavant, lorsque Nekhludov, jouant aux courses avec la jeune Katucha devant ce bouquet, était tombé et s'était piqué aux orties du fossé. Un mélèze, planté près de la maison par Sophie Ivanovna, et que Nekhludov avait vu pousser, était maintenant devenu un grand arbre et avait pris un air ancien, tapissé du haut en bas d'une mousse verte et jaune. La rivière coulait librement, écumant avec bruit à l'écluse du moulin. Et dans la prairie, sur l'autre rive, paissait le troupeau commun du village.

L'économe, un séminariste manqué, s'avança en souriant au-devant de Nekhludov ; en souriant, il l'invita à entrer, et c'est en souriant qu'il le fit s'asseoir dans le bureau, comme si, par son sourire, il voulait exprimer quelque chose de particulier.

Le cocher qui avait amené Nekhludov repartit, après avoir reçu son pourboire. Un grand silence se répandit autour de la maison. Rapidement passa devant la fenêtre, en courant, une jeune fille aux pieds nus, vêtue d'une chemise brodée ; et derrière elle passa, courant aussi, un paysan chaussé de grosses bottes.

Nekhludov s'assit près de la fenêtre. Le souffle frais du printemps, soulevant ses cheveux sur son front en sueur, lui apportait une bonne odeur de terre nouvellement remuée. De la rivière venait à lui, mêlé aux fracas de l'eau dans l'écluse, le bruit régulier des battoirs frappant le linge. Et Nekhludov se rappelait comment, autrefois, quand il n'était encore qu'un jeune garçon innocent et naïf, il aimait à entendre ce bruit de battoirs sur le linge mouillé, et ce fracas de l'écluse, et comment le souffle printanier venait soulever ses cheveux sur son front ; et non seulement il revoyait en pensée le jeune garçon qu'il avait été, mais il se sentait redevenir ce jeune garçon, avec toute la fraîcheur, toute la pureté, tout le généreux enthousiasme de ses dix-huit ans ; et en même temps, comme cela arrive dans les rêves, il savait que c'était une illusion, il sentait que ce jeune garçon n'existait plus, et une profonde tristesse lui montait au cœur.

— À quelle heure ordonnez-vous qu'on vous serve le dîner ? — demanda l'économe avec un sourire.

— Quand vous voudrez ! Je n'ai pas faim. Je vais maintenant aller faire un tour au village.

— Ne voudriez-vous pas entrer d'abord chez moi ? Tout y est en ordre. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, si à l'extérieur…

— Plus tard, pas maintenant. Mais dites-moi, savez-vous s'il y a ici une femme du nom de Matrena Charina ?

C'était le nom de la tante de Katucha, chez qui celle-ci avait accouché.

— La Charina ? Mais oui, elle est ici, dans le village. Ah ! que d'ennuis elle me donne ! C'est elle qui tient le cabaret. Je la gronde, je la menace de la renvoyer si elle ne me paie pas ; mais, au dernier moment, c'est plus fort que moi, j'ai pitié d'elle. La pauvre vieille ! Et puis elle a de la marmaille avec elle ! — dit l'économe, souriant de cet éternel sourire qui exprimait à la fois son désir d'être aimable envers son maître et sa certitude que celui-ci devait, sur toute chose, être de son avis.

— Et où demeure-t-elle ? Je voudrais aller la voir.

— Au bout du village, de l'autre côté, la troisième maison avant la dernière. À votre gauche vous verrez une maison de briques ; tout de suite après, c'est son cabaret. Mais, du reste, si vous voulez, je vais vous conduire !

— Non, merci, je trouverai bien ! Et vous, pendant ce temps, je vous prierai de rassembler les paysans devant la maison, parce que j'ai à m'entendre avec eux au sujet des terres.

IV

Dans le sentier qui traversait la prairie, Nekhludov rencontra la même jeune paysanne qu'il avait vue, tout à l'heure, passer en courant devant la maison. Elle revenait du village et continuait à courir, remuant très vite ses gros pieds nus. Sa main gauche, pendante, rythmait sa course ; de sa main droite, elle tenait étroitement serré contre sa poitrine un petit coq rouge qui,

balançant sa crête pourpre, et gardant une parfaite apparence de tranquillité, s'amusait tantôt à étendre, tantôt à ramener vers lui une de ses pattes noires. En s'approchant du barine, la jeune fille ralentit son pas ; quand il passa près d'elle, elle s'arrêta, le salua respectueusement ; et puis elle reprit sa course en compagnie de son coq.

Près du puits, Nekhludov dépassa une vieille femme qui marchait, toute courbée, portant un énorme seau d'eau. La vieille, dès qu'elle le vit, déposa son seau et lui fit, elle aussi, un profond salut.

Derrière le puits commençait le village. La journée était claire et chaude, trop chaude même pour la saison ; les nuages s'amassaient et, par moments, couvraient le soleil. La longue rue montante qui formait le village était toute remplie d'une aigre, piquante, mais non déplaisante odeur de fumier, se dégageant à la fois et des chariots qui grimpaient le long de la rue, et des tas de fumier amassés dans les cours, dont les portes étaient grandes ouvertes. Les paysans qui marchaient derrière les chariots, pieds nus, avec des taches de fumier sur leurs chemises et leurs pantalons, considéraient d'un œil curieux le grand et robuste barine, en costume de drap gris doublé de soie, se promenant dans le village avec sa belle canne au pommeau d'argent. Les femmes, pour le regarder, sortaient de leurs maisons ; se le désignant l'une à l'autre, elles le suivaient des yeux. Devant une des portes, Nekhludov fut arrêté, au passage, par un grand chariot qui sortait d'une cour, chargé jusqu'en haut de fumier entassé. Un jeune paysan chaussé de laptis, et très haut sur jambes, s'occupait de faire sortir les chevaux dans la rue. Un poulain gris bleu, déjà, franchissait la porte, lorsque, s'effrayant de Nekhludov, il se rejeta sur sa mère, qui fit un mouvement d'inquiétude et hennit un instant. Tout cela sous les yeux d'un vieux paysan maigre et sec, nu-pieds lui aussi, vêtu d'un pantalon à raies et d'une longue blouse où se dessinaient, par derrière, les os pointus de son épine dorsale. Quand enfin le chariot se trouva dans la rue, le vieillard s'avança sur la porte et s'inclina devant Nekhludov.

— Le parent de nos deux dames défuntes, peut-être ?

— Oui, parfaitement.

— Heureuse arrivée ! Eh bien ! on est venu nous voir ? — poursuivit le paysan, qui aimait à parler.

— Oui… Et vous, comment vivez-vous ? — demanda Nekhludov, ne sachant que dire.

— Comment nous vivons ? Hélas ! tout à fait misérable, notre vie ! — répondit le vieux, visiblement enchanté de cette occasion de causer.

— Misérable ! Et pourquoi ? — fit Nekhludov en s'approchant de la porte.

— Ah ! une triste vie !

Le vieillard, tout en parlant, refoulait Nekhludov à l'intérieur de la cour.

— Vois-tu, j'ai douze personnes dans ma maison ! — poursuivait-il. Et il montrait du doigt deux femmes qui, les manches de leurs chemises retroussées, les jupes relevées jusqu'au-dessus des genoux, se tenaient debout, des fourches en main, sur ce qui restait du tas de fumier.

— Tous les mois, il me faut acheter six livres de farine : et où les prendre ?

— Mais n'as-tu pas ta farine à toi ?

— Ma farine à moi ? — s'écria le vieillard avec un sourire dédaigneux. — Ce que j'ai de terre suffit tout juste pour trois personnes ! À Noël, toute la provision est épuisée !

— Mais alors, comment faites-vous ?

— Il faut bien s'arranger ! Voilà : un de mes fils est en service ; et puis nous empruntons chez Votre Excellence. Si au moins on avait de quoi payer les impôts !

— Combien, les impôts ?

— Dix-sept roubles, rien que pour nous seuls ! Ah ! mon Dieu, je me demande comment je m'en tirerai !

— Ne pourrais-je pas entrer dans ta maison ? — demanda Nekhludov en s'avançant dans la cour, le long du tas de fumier dont la forte odeur lui remplissait les narines.

— Mais sans doute ! — répondit le vieillard.

Puis, d'un mouvement rapide de ses pieds nus, il devança Nekhludov et lui ouvrit la porte de la maison.

Les deux femmes, tout en rajustant leurs fichus sur leurs têtes et en abaissant leurs jupes, regardaient avec une certaine frayeur cet élégant barine, si propre, avec ses boutons de manchettes dorés, et qui faisait mine de vouloir entrer dans leur maison !

Dans la maison, Nekhludov traversa un petit corridor et arriva à l'isba, étroite et sombre, imprégnée d'une forte odeur de mauvaise cuisine ! Près du poêle se tenait une vieille femme dont les manches retroussées mettaient à nu les bras maigres et les mains noires aux veines saillantes.

— C'est notre barine, qui est entré nous faire visite en passant ! — lui dit le vieux.

— Mon humble salut ! — Et la vieille femme, en s'inclinant, ramenait sur ses bras les manches de sa chemise.

— J'ai voulu voir un peu comment vous viviez ! — dit Nekhludov.

— Eh bien ! tu peux le voir, comment nous vivons ! — répondit hardiment la vieille femme, en secouant la tête d'un geste expressif. — L'isba menace de s'écrouler : bien sûr, elle tuera quelqu'un. Mais le vieux trouve que c'est bien ainsi ! Et alors nous vivons, nous menons grand train ! Tu vois, je m'occupe à faire le dîner. Toute la maison, c'est moi qui la nourris !

— Et qu'est-ce que vous allez manger pour dîner ?

— Ce que nous allons manger ? Oh ! nous allons nous en payer ! Premier plat : du pain et du kvass ; deuxième plat, du kvass et du pain !

Et la vieille se mit à rire, ouvrant toute grande sa bouche édentée.

— Non, mais, sans plaisanterie, montrez-moi ce que vous allez manger aujourd'hui !

— Eh bien ! la mère, — dit le vieux, — montre-le-lui ! Sa femme secoua de nouveau la tête.

— Ha ! ha ! on a eu l'idée de venir voir notre nourriture de moujiks ! Ah ! tu es un drôle de barine, je n'en ai jamais vu comme toi ! Tout, il veut tout connaître. Eh bien ! nous allons avoir du pain et du kvass, et puis de la soupe

aux choux, et puis encore des pommes de terre.

— Et c'est tout ?

— Qu'est-ce que tu voudrais encore de plus ? — répondit la vieille femme en souriant d'un air fin, les yeux tournés vers la porte.

Par la porte, restée ouverte, Nekhludov vit que le corridor était plein de monde. Il y avait là des enfants, des jeunes filles, des femmes avec des nouveau-nés sur leur sein ; et toute cette foule, se pressant devant la porte, considérait le singulier barine qui venait s'informer de la nourriture des moujiks. De la venait, sans doute, le sourire malin de la vieille femme, évidemment très fière de la façon dont elle savait se comporter avec un barine.

— Oui, une bien triste vie que la nôtre, on peut le dire ! — reprit le vieux. — Hé ! dites donc, qu'est-ce que vous voulez ici ? — s'écria-t-il, se tournant vers les curieux qui faisaient mine d'entrer.

— Et maintenant, adieu, je vous remercie ! — dit Nekhludov éprouvant un mélange de malaise et de honte dont il préférait ne pas approfondir la cause.

— Merci humblement d'être venu nous voir ! — dit le vieux.

Dans le corridor, la foule, s'écartant vivement devant Nekhludov, le laissa passer, bouchées béantes. Mais dans la rue, tandis qu'il se préparait à poursuivre sa promenade, il aperçut deux petits garçons nu pieds qui marchaient derrière lui. L'un, l'aîné, portait une chemise sale, mais qu'on devinait avoir été blanche ; l'autre avait une chemise rose toute rapiécée. Nekhludov se retourna vers eux.

— Et maintenant où vas-tu ? — lui demanda le petit à la chemise blanche.

— Je vais chez Matrena Charina ! — répondit Nekhludov. — La connaissez-vous ?

Le plus petit des deux garçons se mit à rire. L'autre répondit très sérieusement :

— Quelle Matrena ? Elle est vieille ?

— Oui, une vieille !

— Alors, ça sera, bien sûr, la Séménicha ! C'est à l'autre bout du village ! Nous allons t'y conduire. N'est-ce pas, Fédka, que nous allons le conduire ?

— Et les chevaux ?

— Bah ! ça ne fait rien !

Fédka en convint ; et tous trois ils montèrent la longue rue du village.

V

Nekhludov se sentait très à l'aise avec les deux gamins qui, d'ailleurs, tout le long de la route, le divertissaient de leur bavardage. Le plus petit, l'enfant en chemise rose, ne riait plus, et parlait avec autant d'intelligence et de sérieux que son compagnon.

— Eh bien ! et qui est-ce qui est le plus pauvre, dans le village ? — demanda Nekhludov.

— Le plus pauvre ? Mikail est pauvre, et puis Sémène ! Makarov, mais c'est encore Marthe qui est la plus pauvre !

— Et Anissia, celle-là est encore plus pauvre ! Anissia n'a pas même de vache ! Elle mendie !

— C'est vrai qu'elle n'a pas de vache, — dit l'aîné des deux gamins, — mais chez elle ils ne sont que trois, et chez Marthe ils sont cinq !

— Oui, mais Anissia est veuve !

— Tu dis qu'Anissia est veuve ; mais Marthe, c'est comme si elle était veuve aussi ! Elle n'a tout de même pas son mari !

— Et où est-il, son mari ? — demanda Nekhludov.

— Il nourrit ses poux en prison ! — répondit l'aîné des enfants.

— L'année passée, — interrompit le plus petit, — il avait coupé deux bouleaux : alors on l'a mis en prison. Il y a plus de six mois de ça ; alors sa

femme mendie. Elle a trois enfants, et puis sa mère qu'elle nourrit !

— Et où demeure-t-elle ?

— Tiens, voilà sa maison ! — dit le gamin en désignant du doigt une maison devant laquelle se traînait avec effort, sur deux jambes arquées, un tout petit garçon à la tête blanche.

— Vasska, méchant polisson, veux-tu rentrer bien vite ! — cria, de la maison, une femme encore jeune, vêtue d'une chemise et d'une jupe si sales qu'on les aurait dites toutes couvertes de cendres.

Et s'élançant dans la rue d'un air épouvanté, sans oser lever les yeux sur Nekhludov, elle saisit son enfant et l'emporta dans la maison.

C'était cette même femme dont le mari était en prison, depuis six mois, pour avoir coupé deux bouleaux dans les bois de Nekhludov.

— Eh bien ! et Matrena, est-ce qu'elle est pauvre aussi ? — demanda Nekhludov, comme ils approchaient de l'extrémité du village.

— Comment serait-elle pauvre ? elle vend à boire ! — répliqua d'un ton décidé le petit garçon à la chemise rose.

Devant la porte de Matrena, Nekhludov prit congé de ses deux compagnons. La maison de la vieille femme était petite et ne contenait qu'une seule pièce. Lorsque Nekhludov y pénétra, Matrena était en train de tout mettre en ordre, avec l'aide de l'aînée de ses petites-filles. Deux autres enfants sortirent d'un coin en apercevant le nouveau venu, et vinrent se placer devant la porte, en s'appuyant au linteau d'un air à la fois effrayé et curieux.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? — demanda, d'une voix aigre, la vieille femme, ennuyée d'être dérangée dans son travail, et qui, de plus, comme cabaretière, était tenue à se méfier des figures inconnues.

— Je suis… de la ville… je veux vous parler. La vieille, sans répondre, l'examinait de ses petits yeux. Soudain l'expression de son visage se transfigura.

— Ah ! c'est toi, mon agneau ! Et moi, vieille bête, qui ne te reconnaissais pas ! Et je me disais : C'est, bien sûr, un passant qui va me demander quelque chose ! Pardonne-moi, au nom du Christ !

Elle parlait d'une voix caressante et flûtée.

— Ne pourrais-je pas vous dire quelques mots en particulier ? — demanda Nekhludov, en désignant des yeux la porte, restée ouverte, où se tenaient les enfants, et où venait d'apparaître une maigre jeune femme, portant sur son bras un enfant vêtu de chiffons rapiécés, un malheureux petit être blême et souffreteux, mais qui n'en gardait pas moins un sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce que vous avez à voir ici ? Attendez un peu que je prenne mon bâton ! — cria Matrena, se tournant vers la porte. — Filez bien vite et fermez la porte !

Les trois enfants s'enfuirent. La jeune femme s'éloigna aussi, fermant la porte derrière elle.

— Et moi qui me demandais qui était là ! Et c'était mon jeune barine lui-même, mon oiseau d'or, mon bijou qu'on ne se lasse pas de voir ! Assieds-toi, Votre Excellence, assieds-toi là sur le banc ! — poursuivit-elle, après avoir soigneusement essuyé le banc qu'elle lui indiquait. — Et moi qui pensais que c'était le diable qui venait me tourmenter, et voilà que c'était mon barine, mon bienfaiteur, mon nourricier ! Pardonne-moi, c'est l'âge qui me rend aveugle !

Nekhludov s'assit. La vieille resta debout devant lui, tenant son menton dans sa main droite, et supportant de la main gauche le coude de son bras droit. Et elle poursuivit, de sa voix flûtée :

— Et voilà les années qui passent, Votre Excellence ! Mais beau tu étais, et tu es devenu encore plus beau !…

— Voici ce que c'est ! Je suis venu vous demander un renseignement. Vous souvenez-vous encore de Katucha ?

— Catherine, qui était au château ? — Comment ne m'en souviendrais-je pas ? Elle était ma nièce ! Comment ne m'en souviendrais-je pas ? Ah ! elle m'en a fait verser des larmes, celle-là. ! C'est que, voyez-vous, je sais tout ce qui s'est passé. Hé ! petit père, qui est-ce qui n'a pas péché contre Dieu et contre le tsar ? C'est la jeunesse qui est cause de tout ! Que faire ? Et puis il y en a bien d'autres qui, à ta place, l'auraient abandonnée, tandis que toi,

comme tu l'as récompensée ! Cent roubles, que tu lui as donnés ! Et elle, qu'est-ce qu'elle a fait ? Impossible de lui faire entendre raison ! Ah ! si elle m'avait écoutée, elle serait si heureuse ! Elle a beau être ma parente, vois-tu, je suis bien forcée d'avouer qu'elle n'a pas de tête ! Elle aurait si bien pu rester dans une bonne place que je lui avais moi-même procurée ! Mais non, elle n'a pas voulu s'humilier, elle a insulté son maître ! Est-ce que nous avons le droit d'insulter nos maîtres ? Et alors on l'a renvoyée ! Et dans une autre place, qu'elle a eue ensuite, chez un forestier, une belle place aussi, là non plus elle n'a pas voulu rester.

— Je voulais vous demander si vous aviez entendu parler de son enfant.

— Si j'en ai entendu parler ? Mais c'est ici qu'il est né ! Un beau petit garçon que c'était ! Mais très difficile ! Il ne laissait pas à sa mère un moment de repos ! Alors je l'ai fait baptiser, comme de juste ; et puis, je l'ai envoyé dans un asile. Hé ! quoi ! le petit ange, que serait-il devenu si sa mère était morte ? D'autres font autrement : ils gardent l'enfant, ne le nourrissent pas, et Dieu le reprend. Mais moi je me suis dit : Non, mieux vaut qu'il vive ! Alors, comme on avait de l'argent, je l'ai fait conduire à l'asile.

— Et savez-vous le numéro sous lequel on l'a inscrit ?

— Oui, il y avait bien un numéro. Mais le pauvre petit ange est mort tout de suite en arrivant. Elle me l'a bien dit : « J'étais à peine arrivée à l'asile qu'il est mort ! »

— Qui ça, elle ?

— Mais la femme qui a porté l'enfant ! Elle demeurait à Skorodno. C'était une femme qui faisait toute sorte de commissions de ce genre. On l'appelait Mélanie. Elle est morte à présent. Une femme bien intelligente ! Voici comment elle faisait. Quand on lui apportait un enfant, au lieu de le conduire tout de suite à l'asile, elle le gardait chez elle. Et puis elle le nourrissait ; et, quand on lui en apportait un autre, elle le gardait aussi. Elle attendait d'en avoir trois ou quatre, pour les conduire tous ensemble à l'asile. Mais l'enfant de Catherine, elle ne l'a pas gardé plus de huit jours.

— Et comment était-il ? Un bel enfant ? — demanda Nekhludov d'une voix tremblante.

— Oh ! un enfant trop beau ! Il ne pouvait pas vivre. C'était tout ton portrait ! — ajouta la vieille avec un clignement de ses petits yeux.

— Et de quoi est-il mort ? Sans doute on l'aura mal nourri ?

— Hé ! petit père, comment l'aurait-on bien nourri ? Bien sûr, ce n'était pas son enfant, à cette Mélanie. Le tout était de le conduire en vie jusqu'à l'asile. Et puis, tu sais, elle a rapporté des certificats ! Tout était bien en règle. Voilà une femme qui en avait, de la tête !

À cela se borna tout ce que Nekhludov put apprendre de son enfant.

VI

Quand Nekhludov, après avoir dit adieu à la vieille Matrena, sortit de chez elle, il aperçut les deux gamins, le blanc et le rose, qui l'attendaient dans la rue. D'autres enfants étaient venus se joindre à eux, et aussi quelques femmes, parmi lesquelles il reconnut la malheureuse créature qui portait sur son bras le petit garçon blême vêtu de loques rapiécées.

Le petit continuait à sourire, d'un étrange sourire de ses traits vieillots.

Nekhludov demanda qui était cette femme.

— C'est Anissia, celle dont je t'ai parlé ! — dit un des gamins. — J'ai été la chercher pour que tu la voies. Nekhludov se tourna vers Anissia.

— Comment vivez-vous ? De quoi ? — demanda-t-il.

— De quoi je vis ? De ce qu'on me donne, — répondit Anissia.

Et elle se mit à pleurer.

L'enfant vieillot continuait à sourire, en remuant ses petites jambes, maigres comme des bâtons.

Nekhludov tira son portefeuille de sa poche et donna dix roubles à la mère. Il n'avait pas fait deux pas lorsque vint l'aborder une autre femme avec un enfant au sein : puis une vieille, puis encore une autre. Toutes parlaient de

leur misère et demandaient un secours. Nekhludov distribua entre elles une cinquantaine de roubles qu'il avait sur lui ; et c'est avec un profond sentiment de tristesse qu'il s'en retourna vers le bureau de l'économe.

Celui-ci, venant à sa rencontre avec son éternel sourire, lui annonça que les paysans se rassembleraient à la tombée du soir. Nekhludov, en attendant, alla se promener dans le jardin, par les vieux sentiers que l'herbe avait envahis, et que jonchaient les fleurs blanches et roses des pommiers. Il marchait, et toujours reparaissait devant lui le souvenir de ce qu'il avait vu. Et il songeait, tristement :

« Ces malheureux périssent, faute d'avoir de la terre qui puisse les nourrir, cette terre sans laquelle personne ne peut vivre, cette terre qu'eux-mêmes cultivent pour que d'autres en vendent le produit à l'étranger et s'achètent, en échange, des pelisses, des cannes, des calèches, des bronzes, etc. Quand des chevaux, enfermés dans un pré, ont mangé toute l'herbe qui s'y trouvait, ils maigrissent, et ils meurent de faim si on ne leur donne pas la possibilité de profiter de l'herbe qui se trouve dans le pré voisin : de même il en est de ces malheureux. Et ils meurent sans même s'en apercevoir, accoutumés qu'ils sont à une organisation qui a précisément pour objet de les faire mourir : une organisation qui compte parmi ses principaux éléments le meurtre des enfants, le surmenage des femmes, l'insuffisance de nourriture pour les jeunes et les vieux. Ainsi, peu à peu, ils en viennent à perdre tout à fait de vue le mal qui pèse sur eux. Et alors nous, les auteurs de ce mal, nous en venons à le considérer comme naturel et nécessaire : de sorte que, dans nos facultés, dans nos administrations, et dans nos journaux, nous dissertons à loisir sur les causes de la misère des paysans et sur les divers moyens d'y remédier, tandis que nous laissons subsister, sans y faire jamais la moindre allusion, l'unique cause de cette misère, en continuant à priver les paysans de la terre dont ils ont besoin. »

Tout cela était maintenant si clair pour Nekhludov que, de plus en plus, il s'étonnait d'avoir pu longtemps ne pas le comprendre. Il comprenait avec une évidence parfaite que le seul remède à la misère des paysans était de leur rendre la terre, pour qu'ils s'en nourrissent. Il comprenait que les enfants, en particulier, mouraient parce qu'ils manquaient de lait, et qu'ils manquaient de lait parce que leurs parents n'avaient point de prés pour faire paître leurs

vaches.

Et il se rappela tout à coup les théories d'Henry George et l'enthousiasme qu'il avait eu pour elles ; et il s'étonna d'avoir pu oublier tout cela. « La terre ne saurait être un objet de propriété particulière ; elle ne saurait être un objet de vente et d'achat, pas plus que l'eau, pas plus que l'air, pas plus que les rayons du soleil. Tous les hommes ont un droit égal à la terre, et à tous les biens qu'elle produit. »

Et Nekhludov comprit alors d'où lui venait la honte qu'il éprouvait au souvenir de ses arrangements à Kouzminskoïe. C'est qu'il avait voulu se duper soi-même. Sachant que l'homme n'a aucun droit de posséder la terre, il s'était cependant reconnu ce droit, et il avait fait remise aux paysans d'une partie d'un bien que, dans le fond de son âme, il savait qu'il n'avait pas le droit de posséder.

« Aujourd'hui du moins je ferai autrement, et je déferai ensuite ce que j'ai fait à Kouzminskoïe ! » Et il arrêta aussitôt, dans sa pensée, un nouveau projet, qui consistait à louer ses terres aux paysans, mais de telle façon que le prix qu'ils paieraient pour la location ne serait point pour lui, mais pour eux-mêmes, et leur servirait à payer leurs impôts, comme aussi à défrayer d'autres dépenses d'utilité générale. Ce n'était pas encore l'idéal qu'il avait rêvé ; mais il ne voyait, dans les circonstances présentes, aucune autre combinaison qui s'en approchât davantage. Et puis l'essentiel était qu'il renonçât, pour sa part, à user de son droit légal de possession de la terre.

Quand il revint au logement de l'économe, celui-ci avec un sourire particulièrement empressé, lui annonça que le dîner était prêt, ajoutant qu'il craignait seulement qu'il ne fût un peu brûlé, malgré tous les soins qu'avait apportés à sa préparation sa femme, avec l'aide de la jeune fille qui faisait leur ménage.

La table était couverte d'une nappe grossière ; et sur la table, dans une soupière en vieux Saxe aux anses brisées (dernier vestige de l'ancien luxe du château), fumait une soupe de pommes de terre, faite avec la viande de ce même coq que Nekhludov avait vu. quelques heures auparavant, étendant tantôt l'une, tantôt l'autre de ses pattes noires. Maintenant le coq était dépecé, et Nekhludov voyait ces mêmes pattes nager dans la soupe. Et après la soupe,

ce fut encore le coq qui reparut sur la table, entouré d'une sauce au beurre et au sucre. Et, pour médiocre que fût tout cela, Nekhludov mangeait avec appétit ; à peine s'il faisait attention à ce qu'il mangeait, tout entier à la pensée du nouveau projet qu'il avait formé et qui, aussitôt, avait dissipé son ennui et sa mauvaise humeur.

La femme de l'économe, par la porte entre-bâillée, suivait des yeux la façon dont la jeune fille servait Nekhludov. l'économe, fier des talents culinaires de sa femme, Souriait d'un sourire de plus en plus épanoui.

Après le dîner, Nekhludov força l'économe à s'asseoir à la table. Il éprouvait le besoin de parler, de faire part à quelqu'un, à n'importe qui, des grandes pensées qui agitaient son cœur. Et il exposa à l'économe son projet d'abandonner ses terres aux paysans ; après quoi il lui demanda ce qu'il en pensait. L'économe sourit d'un sourire qui signifiait que lui-même, depuis longtemps, pensait tout cela, et qu'il était bien aise de l'entendre dire ; mais, en réalité, il n'avait absolument rien compris. Et ce n'était point que Nekhludov se fût mal exprimé ; mais le projet de Nekhludov partait d'un désir de renoncer à son intérêt personnel pour l'intérêt des autres ; et, d'autre part, l'économe était profondément convaincu de l'impossibilité qu'il y avait, pour tout homme, à s'occuper d'autre chose que de son propre intérêt. De telle sorte qu'il s'imaginait n'avoir pas bien entendu, en entendant Nekhludov lui dire sa résolution de consacrer tout le revenu de ses terres à constituer un capital commun pour les paysans.

— C'est parfait ! — répondit-il. — Ainsi, vous voulez louer vos terres et en toucher la rente ?

— Mais pas du tout ! Comprenez-moi bien. Je veux leur faire complètement don de mes terres !

— Mais alors, — s'écria l'économe, cessant de sourire, — mais alors vous ne toucherez pas de revenu ?

— Eh bien ! non ! J'y renonce !

L'économe soupira profondément ; mais dès l'instant d'après il se remit à sourire. Maintenant il avait compris. Il avait compris que Nekhludov était un peu fou ; et aussitôt il n'avait plus songé, dans son projet, qu'aux moyens qu'il y aurait pour lui d'en tirer quelque profit. Désormais le projet de

Nekhludov était pour lui une chose admise, une excentricité dont il ne pensait plus même à s'étonner ; et il s'ingéniait à chercher les profits qu'il en pourrait tirer.

Mais quand il découvrit, au bout d'un moment, que le projet de Nekhludov ne pourrait lui être d'aucun profit, il se sentit de nouveau plein de malveillance. Il continua cependant à sourire, pour être agréable à Nekhludov, qui était son maître.

Nekhludov, voyant que l'économe ne le comprenait pas, le laissa, et alla dans le bureau, où, sur une table ancienne toute tachée d'encre et tout entaillée de coups de canif, il écrivit le plan de sa combinaison.

Cependant le soleil s'était couché, tandis que la lune venait d'apparaître. Une nuée de cousins avait envahi la chambre et tournait, bourdonnante, autour du jeune homme. Celui-ci, tout en écrivant, entendait par la fenêtre le bruit des troupeaux qui rentraient, le grincement des portes qui s'ouvraient dans les cours, les voix de paysans qui se rendaient au bureau. Il se hâta d'achever d'écrire et, appelant l'économe, il lui déclara qu'il ne voulait pas que les paysans vinssent au bureau, mais que lui-même irait leur parler dans le village, en tel ou tel endroit qui leur conviendrait ; après quoi, ayant avalé au galop le verre de thé que venait de lui servir l'économe, il prit de nouveau le chemin du village.

VII

Réunis en foule dans la cour du staroste, les paysans s'entretenaient bruyamment ; mais, dès qu'ils aperçurent Nekhludov, ils firent silence, et, comme ceux de Kouzminskoïe, les uns après les autres ils ôtèrent leurs casquettes. Ces paysans étaient beaucoup moins civilisés que ceux de Kouzminskoïe ; presque tous étaient vêtus de caftans cousus par leurs femmes, et portaient des laptis aux pieds. Quelques-uns étaient même pieds nus ; d'autres étaient en bras de chemise, tels qu'ils venaient de rentrer des champs.

Faisant un effort sur lui-même pour vaincre sa timidité, Nekhludov, dès le début de son discours, leur annonça qu'il avait formé le projet de leur abandonner ses terres. Les paysans écoutaient en silence, et sans que leur visage manifestât aucune émotion.

— J'estime en effet, — poursuivit Nekhludov en rougissant, — que tout homme a le droit de profiter de la terre !

— Cela est vrai ! Cela est tout à fait vrai ! — firent quelques voix.

Continuant son discours, Nekhludov leur dit que le revenu de la terre devait être partagé entre tous, et que, par conséquent, il se proposait de leur céder ses terres moyennant une rente qu'ils fixeraient eux-mêmes, et qui servirait à leur constituer un capital social, destiné à leur usage commun.

De nouveau s'élevèrent quelques paroles d'approbation ; mais les visages sérieux des paysans devenaient de plus en plus sérieux, et leurs regards, d'abord fixés sur leur barine, se baissaient vers le sol, comme s'ils eussent craint de faire honte à Nekhludov en lui laissant voir qu'ils avaient pénétré sa ruse et que personne d'entre eux ne serait sa dupe.

Nekhludov parlait cependant aussi clairement qu'il pouvait, et les paysans étaient loin d'être inintelligents ; mais ils ne le comprenaient pas, ni ne pouvaient le comprendre ; et cela pour la même raison qui avait longtemps empêché l'économe de le comprendre. Ils étaient profondément convaincus que tout homme avait pour unique souci de chercher son propre avantage, Pour ce qui était des économes, en particulier, les paysans savaient par expérience, depuis plusieurs générations, que tout économe cherchait toujours son avantage propre aux dépens du leur : et, en conséquence, lorsque l'économe les ressemblait et leur soumettait quelque proposition nouvelle, ils savaient d'avance que ce devait être, uniquement, pour les entortiller dans quelque nouvelle ruse.

— Eh bien, quel prix offrez-vous pour la terre ? — demanda Nekhludov.

— Comment offririons-nous un prix ? Cela nous est impossible ! La terre est à vous, c'est vous qui pouvez tout ! — répondirent des voix dans la foule.

— Mais puisque je vous dis que c'est vous-mêmes qui profiterez de cet argent pour vos besoins communs !

— Nous ne pouvons pas faire cela !

— Tâchez donc de comprendre ! — s'écria l'économe qui était venu derrière Nekhludov, et qui croyait devoir s'entremettre pour aplanir l'affaire. — Vous n'entendez donc pas que le prince vous propose de louer la terre pour de l'argent, mais pour que cet argent vous appartienne, pour qu'il vous constitue un capital dont vous profitiez tous ?

— Nous comprenons parfaitement le prince ! — dit, sans relever les yeux, un petit vieillard édenté, à la mine hargneuse. — C'est comme si cet argent était mis dans une banque, quoi ! Mais nous, en attendant, nous devrons payer à l'échéance ! Et c'est ce que nous ne voulons pas ! Nous avons déjà assez de peine à nous tirer d'affaire sans cela ! Ce serait, pour le coup, notre ruine complète !

— Il a raison ! C'est bien certain ! Nous aimons mieux rester comme par le passé ! — s'écrièrent des voix mécontentes, voire même fâchées.

Mais le mécontentement s'accrut encore, et la résistance, lorsque Nekhludov dit qu'il laisserait, dans le bureau de l'économe, un contrat signé par lui, et que les paysans devraient signer aussi.

— Signer ! Pourquoi irions-nous signer ? Comme nous travaillons maintenant, nous continuerons à travailler ! À quoi bon tout cela ? Nous ne sommes pas des greffiers, nous sommes ignorants !

— Nous ne pouvons pas consentir à cela, parce que nous n'avons pas l'habitude de ces sortes d'affaires ! Que les choses restent plutôt comme elles étaient ! Voilà ce que nous demandons ! Qu'on nous change seulement les semences ! — criaient des voix.

« Changer les semences » signifiait que, jusque-là, c'étaient les paysans eux-mêmes qui devaient fournir le grain dans les champs où ils travaillaient, et qu'ils demandaient maintenant que le grain leur fût fourni par le propriétaire.

— Ainsi, vous refusez ? Vous ne voulez pas que je vous abandonne mes terres ? — demanda Nekhludov, s'adressant à une jeune paysan à la figure luisante, vêtu d'un caftan rapiécé, et pieds nus, qui tenait dans sa main gauche sa casquette déchirée, avec le geste particulier des soldats quand leurs

chefs leur commandent de se découvrir.

— Parfaitement, Excellence ! — répondit le paysan, non déshabitué encore de la discipline militaire.

— C'est donc que vous avez assez de terre ? — reprit Nekhludov.

— Quelle terre ? Nous n'avons pas de terre ! — répliqua l'ancien soldat d'un ton d'amabilité contrainte.

— N'importe ? Vous réfléchirez à ce que je vous ai dit ! — déclara Nekhludov, stupéfait.

Et il leur répéta, une fois de plus, sa proposition.

— C'est tout réfléchi ! Il en sera comme nous l'avons dit ! — répondit le vieillard édenté, la mine toujours hargneuse.

— Je resterai ici jusqu'à demain. Si vous changez d'avis, vous viendrez me le dire !

Les paysans ne répondirent pas.

S'étant convaincu qu'il ne pourrait en rien tirer ce soir-là, Nekhludov revint tristement au château.

— Voyez-vous, prince, — lui dit l'économe avec son sourire empressé, — jamais vous n'arriverez à vous entendre avec eux : cette espèce-là est têtue comme des mulets. Quand elle s'est mis quelque chose en tête, rien au monde ne la fera changer. Et puis ils ont toujours peur de tout. Et pourtant ils ne sont pas bêtes ! Il y en a même là-dedans qui, pour des moujiks, sont très intelligents, par exemple ce vieux qui criait si fort, le plus enragé de tous pour repousser vos offres ! Quand il vient au bureau, et que je l'invite à prendre du thé, il comprend tout, il parle de tout ; c'est un plaisir de causer avec lui. Mais, en assemblée, vous l'avez vu, il devient un autre homme ! Impossible de lui faire entrer une idée dans la cervelle.

— Mais alors ne pourrait-on pas faire venir ici quelques-uns d'entre eux, les plus intelligents ? — demanda Nekhludov. — Je leur expliquerais l'affaire en détail.

— Oui, cela se peut fort bien ! — répondit l'économe.

— Eh bien ! s'il vous plaît, faites-les venir demain matin.

— Rien de plus facile ! Demain matin ils seront ici.

VIII

Au sortir du bureau, Nekhludov se rendit dans la chambre qu'on lui avait préparée pour la nuit. Il y trouva un grand lit très haut, avec un édredon, deux oreillers, et une belle couverture de soie rouge piquée, évidemment prêtée par la femme de l'économe. Celui-ci, après avoir conduit Nekhludov dans la chambre, lui demanda s'il ne voudrait pas, avant de se coucher, finir ce qui restait du dîner. Nekhludov le remercia ; et l'économe le laissa seul, non sans s'être encore excusé de la pauvre façon dont il l'avait reçu.

Le refus opposé par les paysans, qui avait un instant attristé Nekhludov, ne l'attristait plus. Au contraire, et bien que, à Kouzminskoïe, les paysans l'eussent en fin de compte remercié, tandis qu'ici ils lui avaient montré du mécontentement et même de l'hostilité, il se sentait étrangement tranquille et joyeux.

Trouvant étouffante l'atmosphère de la chambre, il sortit dans la cour avec l'intention d'aller vers le jardin ; mais il se souvint de la terrible nuit, de la fenêtre éclairée de l'office, du perron de derrière la maison, et il ne se sentit pas le courage de revoir des lieux qui étaient pour lui trop pleins de ces souvenirs. Il s'assit sur le perron de devant ; et, aspirant le fort parfum des jeunes pousses de bouleaux dont l'air tiède de la nuit était imprégné, longtemps il regarda les taches sombres des arbres, écouta le bruit du moulin et le chant d'un oiseau qui sifflait, tout près, dans un buisson. La lumière s'éteignit aux fenêtres de l'appartement de l'économe ; le croissant de la lune caché sous les nuages reparut, à l'ouest, derrière les granges ; et d'instant en instant des éclairs de chaleur vinrent illuminer le jardin fleuri. Puis se fit entendre un tonnerre lointain ; et une masse sombre, peu à peu, envahit tout un coin du ciel. L'oiseau qui sifflait se tut. Au bruit de l'eau écumant dans l'écluse se mêla le cri effaré des oies ; et bientôt, dans le village et dans la

basse-cour, retentit le chant des coqs, ce chant qu'ils ont l'habitude de faire entendre bien avant l'aube, dans les nuits d'orage.

Un proverbe dit que les coqs chantent de bonne heure dans les nuits joyeuses ; et en effet cette nuit était joyeuse pour Nekhludov : ou plutôt elle était mieux que joyeuse, pleine de bonheur et de ravissement. Son imagination faisait renaître en lui les impressions éprouvées jadis, durant cet été adorable que, jeune et innocent, il avait passé dans ce même endroit ; et il se sentait redevenu pareil à ce qu'alors il avait été. Il se sentait redevenu pareil à ce qu'il avait été pendant toute la partie heureuse et belle de sa vie, quand, à quatorze ans, il priait pour que Dieu lui découvrit la vérité, ou quand, pleurant sur les genoux de sa mère, il lui jurait d'être toujours bon et de ne jamais lui faire de peine. Il se sentait redevenu pareil à ce qu'il avait été quand, avec son ami Nicolas Irtenev, ils avaient résolu de se prêter toujours assistance l'un à l'autre dans la voie du bien, et de consacrer toute leur vie au bonheur des hommes.

Il se rappela ensuite comment, à Kouzminskoïe, une mauvaise tentation lui était venue, qui l'avait porté à regretter sa maison, et ses bois, et sa ferme et ses terres. Et il se demanda si, dans le secret de son cœur, il conservait encore quelque regret de tout cela. Non seulement il n'en conservait plus, mais il ne comprenait plus qu'il eût pu en avoir. Et il revit aussitôt ce qu'il avait vu dans le village, en allant chez Matrena. Il revit la jeune mère sans mari, dont le mari était en prison pour avoir coupé un arbre dans son bois, à lui Nekhludov ; il revit l'affreuse Matrena, qui avait été jusqu'à lui dire que c'était le devoir des jeunes filles de sa classe de se prêter aux amours de leurs maîtres. Il se rappela ce que la vieille lui avait dit de la façon dont les enfants étaient conduits à l'asile, et devant ses yeux reparut l'effrayant enfant vieillot, avec son sourire et ses maigres jambes. Et de cet enfant sa pensée se transporta vers la prison, les têtes rasées, les cellules, la puanteur des corridors, les chaînes ; et en regard de toutes ces misères il vit le luxe stupide de sa propre vie, de la vie des villes.

Le croissant de la lune, cependant, s'était de nouveau dégagé, derrière les granges, et des ombres noires s'allongeaient dans la cour, et le fer des toits brillait doucement.

Et, comme s'il n'avait pu se résigner à ne pas saluer cette lumière,

l'oiseau dans le buisson siffla de nouveau, avec un petit claquement de son bec.

Nekhludov se rappela comment, à Kouzminskoïe, il s'était mis en peine de réfléchir sur sa vie, de penser à ce qu'il ferait et à ce qu'il deviendrait. Il s'était posé des questions qu'il n'avait pu résoudre, tant il voyait de motifs pour et contre, tant la vie lui paraissait compliquée et difficile. Il se posa de nouveau les mêmes questions et s'étonna de les trouver fort simples. Or elles étaient simples pour lui, maintenant, parce qu'il avait cessé de penser à ce qui lui arriverait, ou même de s'y intéresser, pour penser seulement à ce qu'il devait faire. Et, chose surprenante, autant il avait eu de peine à décider ce qu'il devait faire pour lui-même, autant il voyait clairement ce qu'il devait faire pour les autres. Il voyait clairement qu'il devait donner ses terres aux paysans, parce que les paysans en avaient besoin, et parce que lui-même n'avait pas le droit de les posséder. Il voyait clairement qu'il devait ne pas abandonner Katucha, mais au contraire l'aider à persévérer dans les dispositions où il l'avait trouvée la dernière fois : car il avait commis envers elle une faute qu'il devait racheter. Quant à ce qui sortirait de tout cela, il l'ignorait ; mais il savait qu'il avait absolument le devoir d'agir ainsi. Et cette conviction profonde le remplissait de joie.

La masse noire, soudain, avait envahi tout le ciel ; aux éclairs de chaleur avaient succédé de vrais éclairs, illuminant la cour et la maison dévastée ; et un fort éclat de tonnerre retentit au-dessus du jardin. Les oiseaux s'étaient tus ; mais, en revanche, les feuilles des arbres avaient commencé à bruire, et un vent frais s'était élevé qui venait agiter les cheveux de Nekhludov. Une goutte, une seconde tambourinèrent sur le fer du toit ; le vent s'arrêta brusquement, un grand silence se fit, et Nekhludov entendit, au-dessus de sa tête, le roulement prolongé d'un nouvel éclat de tonnerre.

Il rentra dans la maison, le cœur toujours joyeux.

« Oui, oui, — songeait-il, — cela est ainsi ! L'utilité de ma vie, le sens profond de cette vie, le but supérieur en vue duquel nous sommes dans ce monde, je ne les comprends pas ni ne puis les comprendre. Pourquoi ont existé mes tantes ? Pourquoi Nicolas Irtenev est-il mort, et moi suis-je en vie ? Pourquoi ai-je rencontré Katucha ? Pourquoi ai-je été fou et aveugle si longtemps ? De tout cela je ne puis rien savoir : comprendre l'œuvre du

Maître n'est pas en ma puissance. Mais accomplir sa volonté, telle qu'elle est écrite dans mon cœur, cela est dans ma puissance, et je sais que je le dois. Et il n'y aura de repos pour moi que quand je l'aurai accomplie. »

La pluie tombait à verse, battant le toit, gouttant sur les vitres ; de minute en minute, des éclairs illuminaient la cour. Nekhludov rentra dans sa chambre, se déshabilla et se mit au lit, non sans inquiétude au sujet des punaises, car le papier des murs, sale et déchiré, lui en avait fait, dès le premier coup d'œil, soupçonner la présence.

« Oui, me sentir non pas maître, mais serviteur ! » songeait-il : et cette pensée le remplissait de joie. Ses inquiétudes, cependant, n'étaient que trop fondées. À peine eut-il éteint la chandelle que déjà des bêtes lui couraient sur le corps.

« Donner mes terres, aller en Sibérie, — les puces, les punaises, la saleté ! Soit ; puisqu'il faut supporter tout cela, je le supporterai. »

Mais, en dépit de ses belles résolutions, il ne le supporta pas, cette nuit-là. Il se leva, s'assit près de la fenêtre ouverte, et très longtemps il s'attarda à considérer les nuages noirs qui se dissipaient, et le croissant de la lune qui émergeait de nouveau.

IX

Nekhludov ne s'endormit que vers le matin, de sorte que, le lendemain, il se réveilla très tard.

À midi, les sept paysans choisis par l'économe arrivèrent dans le verger, où, sous les pommiers, se trouvaient une table et deux bancs faits de planches posées sur des pieux. Nekhludov eut fort à faire pour décider les sept délégués à remettre leurs casquettes et à s'asseoir sur les bancs.

L'ancien soldat, surtout, s'obstinait à rester debout, tenant devant lui sa casquette rapiécée, avec le geste particulier des soldats pendant un enterrement.

Mais quand le plus âgé de la troupe, un large vieillard d'aspect vénérable, avec une grande barbe grise frisée, dans le genre de celle du Moise de Michel-Ange, et d'épais cheveux gris couronnant un front jaune tout brûlé de soleil, quand celui-là remit son ample casquette, et, après avoir boutonné son cafetan neuf, entra dans un des bancs et s'assit, personne n'hésita plus à suivre son exemple.

Cette formalité achevée, Nekhludov s'assit en face des paysans, sur l'autre banc, et, prenant en main le papier où il avait écrit son projet, il commença à le lire et à l'expliquer.

Soit parce que le nombre de ses auditeurs était moindre, ou parce que la pensée de son entreprise l'empêchait de penser à lui-même, Nekhludov, cette fois-là, n'éprouvait plus aucun embarras. Et, involontairement, il s'adressait de préférence au vieillard à la barbe enroulée, comme s'il eût attendu de lui, plus que des autres, l'approbation ou le blâme. Mais la haute idée qu'il se faisait de lui était, malheureusement, une illusion. Le vénérable vieillard, en vérité, tantôt baissait, d'un air approbateur, sa belle tête de patriarche, tantôt la secouait en signe de méfiance, lorsqu'il voyait ses voisins se comporter de même ; au fond il avait une peine extrême à comprendre non seulement la pensée de Nekhludov, mais jusqu'au sens des mots qu'il disait.

Son voisin comprenait beaucoup mieux les paroles de Nekhludov. C'était un petit vieillard borgne et boiteux, vêtu d'une camisole de nankin reprisée, et ayant aux pieds de vieilles bottes. Il était poêlier de son métier, il le dit à Nekhludov au cours de l'entretien. Ce petit vieux remuait constamment les sourcils, comme s'il se fût efforcé de bien comprendre ; et, au fur et à mesure, il traduisait à sa manière, tout haut, ce qu'il entendait.

Près de lui était assis un autre petit vieillard, musculeux et trapu, avec une barbe blanche et des yeux brillants : celui-là profitait de toutes les occasions pour placer des observations ironiques ou plaisantes : c'était évidemment le bel esprit du village.

L'ancien soldat, lui aussi, semblait comprendre de quoi il s'agissait : mais ses réflexions se bornaient en quelques formules banales, sans doute rapportées de son service militaire, L'auditeur le plus sérieux du groupe était, à beaucoup près, un grand paysan avec un long nez et une petite barbe, vêtu

d'une veste propre et ayant aux pieds des laptis neufs, Il comprenait tout et ne parlait que quand il avait quelque chose à dire.

Quant aux deux autres assistants, l'un d'eux était ce petit vieux sans dents qui, la veille, s'était montré plus opposé à toutes les propositions de Nekhludov ; l'autre était un homme de haute taille, tout blanc, avec de bons yeux. Tous deux, ce jour là, se taisaient, se contentant d'écouter avec grande attention.

Nekhludov commença par exposer ses idées sur la propriété territoriale.

— Je suis d'avis, — dit-il, — qu'on n'a le droit ni de vendre ni d'acheter la terre, parce que, si on en avait le droit, ceux qui ont de l'argent achèteraient toutes les terres et enlèveraient ainsi aux autres le moyen d'en profiter.

— Cela est bien vrai ! — dit, de sa profonde voix de basse, l'homme au long nez.

— Parfaitement ! — déclara l'ancien soldat.

— Ma vieille a pris un peu d'herbe pour nos vaches : on l'a empoignée, et ouste ! en prison ! — dit le bel esprit à la barbe blanche.

— La terre qu'on a est grande comme ce jardin ; et d'en louer d'autre, impossible ! — poursuivit-il. On a élevé les prix de telle façon qu'il n'y a pas à penser à regagner son argent.

— Oui ! — s'écria un autre, — on nous écorche comme on veut. C'est bien pis que du temps des défuntes demoiselles !

— Je pense comme vous sur tout cela ! — dit Nekhludov ; et je considère comme un péché de posséder la terre. Et c'est pour cela que j'ai résolu de me défaire de mes terres !

— Si la chose est possible, nous ne disons pas non ! — fit le vieillard à la barbe frisée, qui, évidemment, avait compris que Nekhludov voulait leur louer ses terres.

— Oui, c'est pour cela que je suis venu. Je ne veux plus profiter de mes terres. Mais encore devons-nous nous entendre sur la façon dont je pourrai vous en faire profiter.

— Tu n'as qu'à donner les terres aux paysans, et voilà tout ! — s'écria

tout à coup le petit vieillard édenté.

Nekhludov, en l'entendant, eut un moment de trouble ; car il sentait dans ses paroles un soupçon sur la loyauté de ses intentions. Mais aussitôt il redevint maître de lui, se rappelant sa résolution de dire jusqu'au bout ce qu'il avait à dire.

— Je vous donnerais bien mes terres, — reprit-il, — mais à qui et comment ?

Personne ne répondit. Seul l'ancien soldat fit entendre un : « Parfaitement ! »

— Écoutez-moi ! — poursuivit Nekhludov. — Si vous étiez à ma place, comment feriez-vous ?

— Comment nous ferions ? C'est bien simple ! Nous partagerions tout entre les paysans.

— Mais c'est certain ! Nous partagerions tout entre les paysans ! — répéta le bon vieillard à la barbe blanche. Et tous, l'un après l'autre, donnèrent leur approbation à cette réponse, qui leur parut pleinement satisfaisante.

— Mais comment faire ce partage ? — demanda Nekhludov. — Aux domestiques, à ceux qui ne cultivent pas, faudra-t-il aussi donner de la terre ?

— Ah ! non, bien sûr ! — déclare l'esprit fort. Mais le grand paysan au long nez ne fut pas de son avis :

— Il faut partager également entre tous ! — déclara-t-il de sa voix de basse, après avoir réfléchi un moment.

— Non ! cela n'est pas possible ! — reprit Nekhludov. Si je partageais également entre tous, tous ceux qui ne travaillent pas pour eux-mêmes, qui ne cultivent pas, ceux-là prendraient leur lot et le vendraient aux riches. Et de nouveau la terre s'accumulerait chez les riches. Et quant à ceux qui cultivent, de nouveau leur famille se multiplierait, et leur terre serait morcelée. De nouveau les riches reprendraient leur pouvoir Sur ceux qui ont besoin de la terre pour vivre.

— Parfaitement ! — s'empressa de déclarer l'ancien soldat.

— Défendre que personne ne vende la terre ! Obliger chacun à la cultiver lui-même ! — fit le poêlier en lançant devant lui un regard irrité.

Mais Nekhludov avait prévu aussi cette objection-là. Il répondit que c'était chose impossible à vérifier si quelqu'un cultivait pour son propre compte ou pour le compte d'autrui. Et, d'ailleurs, le partage égal était impossible.

— L'un de vous aurait de la bonne terre, un autre de l'argile ou du sable. Tous vous voudriez avoir la bonne terre.

Alors le grand moujik au long nez, le plus intelligent des sept, proposa de faire en sorte que tous eussent à cultiver en commun.

— Et celui qui cultivera aura sa part. Et celui qui ne cultivera pas, celui-là n'aura rien ! — déclara-t-il de sa voix de basse nette et résolue.

Nekhludov répondit qu'à cela aussi il avait pensé, mais que, pour que ce projet fût exécutable, tout le monde devrait avoir les mêmes charrues et les mêmes chevaux, ou bien encore que chevaux, charrues, fléaux, et tout ce qu'ils avaient, devrait être commun. Et il ajouta que, pour que cela se fît, il y avait nécessité à ce que tous se missent d'accord.

— Jamais les gens de chez nous ne se mettront d'accord là-dessus, — déclara le petit vieux à la mine hargneuse.

— C'est du coup qu'il y aurait une bataille ! — dit le vieillard à la barbe blanche, avec un rire dans ses yeux. — Les femmes elles-mêmes se flanqueraient des coups.

— Vous voyez bien que la chose n'est pas aussi simple qu'elle paraît d'abord ! — dit Nekhludov. — Et nous ne sommes pas les seuls pour réfléchir à ces questions. Ainsi, il y a un Américain, un nommé George. Eh bien ! voici ce qu'il a inventé, et moi je pense, là-dessus, comme lui.

— Tu es le maître, tu peux faire à ta guise ! Nous serons bien forcés d'en passer par où tu voudras ! — dit le vieillard édenté.

Cette interruption fit peine à Nekhludov, Mais il découvrit, à son grand contentement, qu'il n'était pas le seul à la déplorer.

— Pardon, oncle Sémène, laisse-le d'abord nous expliquer ses idées ! —

dit de sa voix de basse le paysan au long nez, qui était décidément le sage de la troupe.

Nekhludov, rasséréné, commença à leur expliquer la doctrine d'Henry George.

— La terre n'est à personne. Elle n'est qu'à Dieu ! — fit-il.

— C'est bien cela ! Parfaitement ! Voilà qui est bien dit ! — déclarèrent plusieurs voix.

— Toute la terre doit être possédée en commun. Tous ont sur elle un droit égal. Mais il y a de bonne terre et de moins bonne. Et chacun voudrait avoir de la bonne. Comment faire pour égaliser les parts ? Il faut que celui qui exploite une bonne terre partage son surplus avec celui qui en exploite une moins bonne. Et comme c'est chose difficile de déterminer ceux qui doivent payer et à qui ils doivent payer, et comme, dans notre vie de maintenant, l'argent est indispensable, le parti le plus sage est de décider que tout homme qui exploite une terre paiera à la communauté, pour les besoins communs, en proportion de ce que vaut sa terre. De cette façon l'égalité se trouvera obtenue. Si quelqu'un veut exploiter une terre, il paiera plus pour une bonne terre, moins pour une moins bonne. Et s'il ne veut pas exploiter de terre, il ne paiera rien ; et ce sont ceux qui exploitent la terre qui paieront pour lui l'impôt nécessaire aux besoins communs.

— En voilà une forte tête, ce Georgeât ! — s'écria le vieillard représentatif à la barbe enroulée.

— Voilà qui est suivant la justice ! — déclara le poêlier en remuant les sourcils. — Celui qui a la meilleure terre, c'est lui qui paie le plus !

— Pourvu seulement que le prix soit dans nos moyens ! — dit l'homme au long nez.

— Quant au prix, il doit être calculé de façon à n'être ni trop haut ni trop bas. S'il est trop haut, on ne le paie pas, et des vides se produisent ; s'il est trop bas, chacun se met à acheter de la terre aux autres, et de nouveau on recommence à trafiquer de la terre. Voilà ce que dit ce George ; et c'est sur ces principes que je voudrais m'arranger avec vous.

— Parfaitement ! C'est très juste ! Nous le voulons aussi ! — répondirent

les paysans.

— Voilà une tête ! — répéta le vieillard qui ressemblait au Moïse. — Georgeât ! Et de penser qu'il a inventé tout cela !

— Et si, moi, je veux prendre aussi de la terre ? — demanda, en souriant, l'économe.

— La participation est libre : prenez et travaillez ! — répondit Nekhludov.

— Quel besoin as-tu d'avoir de la terre ? Tu es déjà assez repu comme ça ! — dit le bel esprit.

Ainsi se termina la discussion.

Nekhludov répéta une fois encore l'exposé de son projet, en ajoutant qu'il ne demandait pas de réponse immédiate, mais qu'il conseillait aux délégués de s'entendre avec les autres paysans et de venir ensuite lui rapporter la réponse.

Tous les sept en prirent l'engagement, après quoi, se levant du banc, ils s'en retournèrent au village. Longtemps Nekhludov entendit, sur la route, le son de leurs voix animées et vibrantes. Et, jusqu'au soir, des échos lointains de cris et de discussions parvinrent jusqu'à lui, mêlés au fracas monotone de l'écluse du moulin.

X

Le lendemain, les paysans chômèrent : on passa la journée à délibérer sur la proposition du barine. Mais les délibérations restèrent sans résultat, la communauté étant partagée en deux camps : les uns tenaient les propositions du barine pour avantageuses et sans danger ; les autres s'obstinaient à y voir une ruse dont ils ne pouvaient d'ailleurs pénétrer l'objet, mais qui ne leur en semblait que plus dangereuse.

Cependant, le surlendemain, tous se mirent enfin d'accord pour accepter

les conditions de Nekhludov ; et les sept délégués revinrent faire part à celui-ci de cette décision de la communauté. Ce qu'ils ne dirent pas à Nekhludov, c'est que c'est eux-mêmes qui avaient amené l'accord des paysans et avaient achevé de leur ôter toute crainte d'une ruse : ces braves gens avaient cru deviner, et ne s'étaient pas fait faute de proclamer, que le barine agissait ainsi pour le salut de son âme, s'étant mis en tête d'expier ses péchés.

Cette explication fut d'autant plus volontiers admise que les paysans, depuis l'arrivée de Nekhludov, étaient témoins des grandes charités qu'il faisait à tout venant. Nekhludov, en effet, distribuait beaucoup d'argent. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de voir de près la misère des paysans, et l'extrême difficulté qu'ils avaient à vivre, dans les conditions nouvelles où ils se trouvaient. Et, tout en sachant qu'il y avait imprudence pour lui à se dessaisir de son argent, il ne pouvait s'empêcher de le donner, ayant précisément touché à Kouzminskoïe une somme assez forte, pour la vente d'un bois et l'arriéré de son revenu.

Et dès qu'on avait dit que le barine donnait de l'argent à tous ceux qui lui en demandaient, une foule de pauvres gens, surtout des femmes, avaient commencé à venir le trouver, de toute la région, pour le supplier de les secourir. Nekhludov était fort en peine, craignant de ne pouvoir donner indéfiniment, et, d'autre part, n'ayant aucun moyen de décider à qui il devait donner, et à qui refuser. Il ne se sentait pas la force de refuser de l'argent à des gens qui lui en demandaient, et qui, tout au moins, lui paraissaient en avoir tous également besoin. Et son argent s'épuisait, et les mendiants continuaient d'affluer. Un seul moyen s'offrait à lui pour sortir de cette situation : c'était de partir. Aussi résolut-il de le faire le plus vite possible.

Le dernier jour de son séjour, il monta dans les appartements de ses tantes défuntes, pour passer en revue les objets qui y restaient. Dans le tiroir inférieur d'un chiffonnier en bois de rose, orné d'appliques et d'entrées de serrures en bronze ciselé, il découvrit un paquet de vieilles lettres, et, mêlée à elles, une photographie, ou était représenté un groupe debout devant la maison : il y avait là Sophie Ivanovna, Marie Ivanovna, Nekhludov en tenue d'étudiant, et Katucha.

De tous les objets que contenait la maison, Nekhludov ne prit que les lettres et cette photographie. Le reste, meubles, tableaux, tentures et tapis, il

le céda au meunier, qui avait des goûts de luxe, et qui avait promis à l'économe une forte commission s'il parvenait à lui faire avoir tout cela à très bon marché. Il l'eut à meilleur marché encore qu'il ne l'avait espéré.

Et Nekhludov, se rappelant de nouveau le sentiment de regret qu'il avait éprouvé, à Kouzminskoïe, devant la pensée de devoir renoncer à ses propriétés, de nouveau se demanda avec stupeur comment il avait pu éprouver un pareil sentiment. Il n'éprouvait plus maintenant qu'une délicieuse impression de délivrance, où se joignait pour lui le charme de la nouveauté ; une impression semblable à celle que doit éprouver l'explorateur lorsque, au sortir de cruelles épreuves, il entrevoit enfin une terre nouvelle !

CHAPITRE II

I

Lorsque Nekhludov revint de la campagne, la ville lui fit une impression particulièrement déplaisante. Il y arriva le soir, et se rendit aussitôt dans sa maison. Toutes les chambres étaient imprégnées d'une forte odeur de naphtaline, et Agrippine Petrovna et Korneï, tous deux, paraissaient à la fois fatigués et mécontents ; ils s'étaient même querellés, dans l'après-midi, au sujet de leur travail qui, du reste, consistait simplement à étendre, à faire sécher, et à serrer de nouveau les tapis et les vêtements.

La chambre à coucher de Nekhludov n'était pas, relativement, trop en désordre ; mais on avait négligé de la mettre en état pour la nuit, et des coffres se trouvaient placés devant la porte, qui gênaient le passage. Évidemment, Nekhludov, en revenant à l'improviste, avait dérangé la grande entreprise de nettoyage qui, depuis des semaines, se poursuivait dans la maison avec une lenteur extraordinaire.

Et tout cela parut à Nekhludov si stupide et si ridicule, en comparaison de la misère qu'il venait de voir chez les paysans, qu'il résolut de quitter la maison dès le lendemain matin pour s'installer à l'hôtel, laissant Agrippine Petrovna procéder à ses arrangements comme bon lui semblerait.

En effet, le lendemain, il sortit de bonne heure, se choisit deux petites chambres meublées, de l'aspect le plus modeste, dans la première auberge qu'il trouva sur le chemin de la prison ; et, après avoir donné l'ordre d'y faire transporter une malle qu'il avait préparée dès la veille, il se mit en route pour aller chez l'avocat.

La matinée était très froide. Aux orages et aux pluies avaient succédé les gelées qui, d'ordinaire, surviennent au début du printemps. La température

était si fraîche et le vent si pénétrant que Nekhludov, vêtu d'un pardessus trop léger, grelottait, et pressait le pas pour se réchauffer.

Sa mémoire était hantée de ce qu'il avait vu au village : il revoyait ces femmes, ces enfants, ces vieillards, cette misère et cette fatigue qu'il venait de découvrir pour la première fois ; il revoyait, en particulier, le misérable enfant vieillot qui, sur les bras de sa mère, lui avait souri d'un lamentable sourire, en agitant sans cesse ses jambes décharnées ; et, involontairement, il comparaît à ces souvenirs ce qu'il voyait autour de lui. Passant devant les boutiques des épiciers, des bouchers, des marchands de poisson et des marchands de confections, il était frappé de la mine repue de la plupart de ces petits bourgeois, et de la différence de cette mine avec celle des paysans. Également repus lui paraissaient les cochers des voitures de maître, avec leurs énormes cuisses où s'étalaient d'énormes boutons dorés, les portiers en livrée galonnée, les femmes de chambre en tabliers blancs et en cheveux bouclés, et jusqu'aux cochers de fiacre de première classe, étalés sur les coussins de leurs voitures, et occupés à dévisager distraitement les passants. Mais, sous cette mine repue, Nekhludov reconnaissait à présent en eux la même espèce d'hommes qu'il venait de voir à la campagne. Chassés de leur village par le manque de terre, ceux-là avaient su s'adapter aux conditions de la vie des villes ; ils étaient devenus des bourgeois, et jouissaient et s'enorgueillissaient de leur situation ; mais combien d'autres il y en avait qui, chassés pareillement de leur village par le manque de terre, avaient eu moins de chance et se trouvaient dans une condition infiniment plus misérable que celle qu'ils n'avaient pu supporter chez eux ! Tels, par exemple, ces cordonniers que Nekhludov voyait occupés à battre le cuir devant les fenêtres d'un sous-sol ; telles ces maigres et pâles blanchisseuses, aux cheveux en désordre, occupées à repasser le linge devant des fenêtres ouvertes d'où se dégageait une asphyxiante vapeur d'eau de savon ; tels encore deux peintres en bâtiment que Nekhludov croisa dans la rue, marchant pieds nus, et barbouillés de couleur de la tête aux talons. Les manches relevées jusqu'au-dessus des coudes, ils portaient un grand seau tout rempli de couleur et ne cessaient pas de se crier des injures. Leurs visages exprimaient un mélange de lassitude et de mauvaise humeur. Et la même expression se lisait sur les visages des cochers de fiacre de deuxième classe, tremblant de froid sur leurs sièges ; la même expression se lisait sur les visages des hommes, des femmes

et des enfants déguenillés qui, debout au coin des rues, demandaient l'aumône. Mais, nulle part, cette expression n'était aussi frappante que sur les visages qu'apercevait Nekhludov aux fenêtres des cabarets devant lesquels il passait. Autour des tables sales, encombrées de bouteilles et de verres, des groupes d'hommes étaient assis qui criaient ou chantaient, la face mouillée de sueur, les pommettes enflammées. Devant une fenêtre, Nekhludov vit un de ces malheureux qui, les sourcils relevés et la bouche ouverte, regardait fixement devant lui, comme s'il se fût efforcé de se rappeler quelque chose.

« Mais pourquoi sont-ils tous venus se réunir dans la ville ? » — se demandait Nekhludov, tandis qu'il aspirait, malgré lui, avec la fraîcheur du vent, une écœurante odeur de badigeon à l'huile, se dégageant de maisons qu'on venait de bâtir.

Dans une rue, il rencontra des charretiers qui conduisaient des barres de fer et qui faisaient trembler le pavé d'un bruit de ferraille. Ce bruit assourdissant lui donna mal à la tête. Il courait pour dépasser le camion des charretiers, quand, soudain, il entendit son nom, mêlé au fracas des barres de fer.

Il s'arrêta et aperçut devant lui un gros homme élégamment vêtu, au visage luisant et aux moustaches en pointe, qui, assis dans un fiacre de première classe, lui faisait amicalement signe de la main et lui souriait, découvrant des dents d'une blancheur anormale.

— Nekhludov ! C'est toi ?

La première impression de Nekhludov fut toute de plaisir.

— Tiens ! Chembok ! — s'écria-t-il joyeusement. Mais, dès l'instant d'après, il comprit qu'il n'y avait là pour lui aucun motif de se tant réjouir.

C'était ce même Chembok qui était venu le rejoindre chez ses tantes, le lendemain du jour où il avait séduit Katucha. Nekhludov l'avait perdu de vue depuis longtemps ; mais on lui avait dit que Chembok, lui aussi, avait quitté le régiment, et que, malgré son manque de fortune et ses dettes, il continuait, on ne savait comment, à vivre dans la société des gens riches. L'élégance de sa mise et l'expression satisfaite de ses traits prouvèrent à Nekhludov qu'on ne l'avait pas trompé.

— En voilà une chance, de t'avoir rencontré ! Ma parole, il n'y a plus personne en ville ! Eh ! mon cher, tu as vieilli ! — dit l'ancien officier, descendant du fiacre et déployant ses épaules. Figure-toi que je ne t'ai reconnu qu'à ta démarche ! Nous dînons ensemble, n'est-ce pas ? Où peut-on manger convenablement, dans ce pays ?

— Je crains de ne pouvoir pas accepter ! — répondit Nekhludov qui pensait seulement à trouver quelque moyen de prendre congé de son compagnon sans le fâcher. — Et toi, que fais-tu ici ? — reprit-il.

— Moi, mon cher, j'y suis pour affaire ! Pour l'affaire de ma tutelle. Car tu sais que je suis tuteur ? Je gère les biens de Samanov, Tu le connais, Samanov, le richard ? Figure-toi qu'il est ramolli ! Et cinquante-quatre mille déciatines de terre ! — ajouta Chembok avec une fierté toute particulière. — Tout cela était dans un désordre lamentable ! Les paysans s'étaient approprié les terres. Ils ne payaient pas, le déficit était énorme. Eh bien ! moi, en un an de tutelle, j'ai tout remis en état et fait rapporter aux terres 70 % de plus. Hein ! qu'en dis-tu ? — demanda-t-il avec une fierté encore plus marquée.

Nekhludov se rappela qu'on lui avait en effet raconté cette histoire. Chembok, précisément parce qu'il avait mangé toute sa fortune et se trouvait plongé dans les dettes jusqu'au cou, avait été désigné pour gérer, en qualité de tuteur, la fortune d'un vieux millionnaire devenu gâteux.

« Comment prendre congé de lui sans l'offenser ? » — songeait Nekhludov, en considérant ce visage luisant et bouffi, où s'étalaient de superbes moustaches brillantes de cosmétique.

— Eh bien ! où allons-nous dîner ?

— Impossible aujourd'hui, vraiment, — dit Nekhludov en tirant sa montre.

— C'est bien vrai ? Alors, écoute ! Il y a des courses, ce soir. Tu viendras ?

— Non, impossible !

— Mais si, mais si, il faut que tu viennes ! Je n'ai plus de chevaux à moi, mais Grichine me prête un des siens. Sais-tu qu'il y a une écurie superbe ! Ainsi, c'est convenu, tu viendras, et nous souperons ensemble !

— Cela non plus, je ne puis te le promettre ! — répondit Nekhludov avec un sourire.

— Allons ! ce sera pour une autre fois ! Et où vas-tu maintenant ? Veux-tu que je te conduise ?

— Merci ! Je vais chez un avocat, tout près d'ici.

— Ah ! oui, tu passes à présent ta vie dans les prisons ! Tu fais des commissions pour les prisonniers ! Oui, je sais, les Korchaguine m'ont dit cela, — fit Chembok en éclatant de rire. — Tu sais qu'ils sont déjà partis ? Allons ! raconte-moi cette affaire-là !

— Oui, oui, tout cela est vrai ! — répondit Nekhludov. — Mais c'est une affaire assez compliquée et qui ne se raconte pas comme ça dans la rue !

— Ah ! mon vieux, tu resteras donc toujours un original ? Mais n'importe, je t'attends ce soir, après les courses !

— Impossible, vraiment impossible ! Tu ne vas pas m'en vouloir, au moins ?

— Quelle idée ! Et voilà le temps qui s'est mis au froid, n'est-ce pas ?

— Oui, oui !

— Allons ! puisque c'est ainsi, au plaisir de te revoir ! J'ai été bien aise de te rencontrer ! — dit Chembok.

Après quoi, ayant vigoureusement serré la main de Nekhludov, il sauta dans sa voiture d'où il agita avec affectation sa large main gantée de blanc, tandis qu'un sourire amical découvrait de nouveau ses longues dents trop blanches.

« Ai-je donc été ainsi ? » — se demandait Nekhludov, en poursuivant son chemin vers la maison de l'avocat. — « Hélas ! c'est pis encore : car jamais je ne suis parvenu à être ainsi, et j'ai rêvé d'y parvenir, et je me suis imaginé que je passerais ma vie entière de cette même façon. »

II

L’avocat était chez lui ; et, bien que ce ne fut point jour de consultation, il s’empressa de recevoir Nekhludov.

Il lui parla d’abord de l’affaire des Menchov. Il avait étudié le dossier : effectivement l’accusation n’était guère fondée.

— L’affaire n’en est pas moins assez compliquée ! — ajouta-t-il. — Suivant toute probabilité, c’est le cabaretier lui-même qui aura mis le feu à sa grange, afin de toucher sa prime d’assurance. Le fait est qu’il n’y a pas l’ombre de preuves matérielles. La condamnation résulte simplement de l’excès de zèle du juge d’instruction, et de la négligence du substitut du procureur. Mais voilà, le mal est fait, la chose sera difficile à changer ! N’importe ! Si l’on peut seulement obtenir que l’affaire soit jugée à nouveau, et ici, je suis tout à fait sûr de la gagner : et je plaiderai sans demander d’honoraires. Je me suis occupé aussi de cette Fédosia Vergoumov, dont vous m’avez parlé. Tenez, voici son recours en grâce ; si vous allez à Pétersbourg pour la Maslova, vous pourrez emporter ce recours et vous occuper vous-même de le recommander. Faute de quoi, si nous nous en remettons à l’administration, la pièce restera enfouis dans les bureaux et nous aurons perdu notre temps. Faites votre possible, puisque l’affaire vous tient si à cœur, pour trouver accès auprès de personnes ayant de l’influence dans la commission des grâces. Et voilà ! Puis-je vous servir en quelque autre chose ?

— Eh bien ! oui. On m’a raconté…

— Ha ! ha ! à ce que je vois, vous êtes devenu le porte-voix par lequel s’expriment les réclamations de la prison ! — dit l’avocat avec un gros rire. — Mais je vous en préviens, jamais vous ne parviendrez à les recueillir toutes : il y en a trop !

— Non, mais vraiment c’est une affaire monstrueuse ! — reprit Nekhludov ; et il répéta à l’avocat un récit qu’on lui avait fait l’avant-veille, au village.

Un paysan instruit s’était mis à lire tout haut l’Évangile et à l’expliquer à ses camarades. Le pope avait vu là un délit, et l’avait dénoncé. D’où était résultée une enquête : et le substitut du procureur avait rédigé un acte

d’accusation que le tribunal correctionnel avait confirmé.

— N’est-ce pas affreux ? — demanda Nekhludov. — N’est-ce pas monstrueux ?

— Et qu’y a-t-il là qui vous étonne si fort ?

— Mais, tout ! Ou plutôt non : je comprends la conduite du pope, et celle des employés de la police ceux-là n’ont fait que ce qui leur était ordonné. Mais ce substitut qui a rédigé l’acte d’accusation, celui-là était libre de conclure autrement ; et puis, enfin, c’est un homme cultivé !

— Bah ! on voit bien que vous ne le connaissez pas ! On s’imagine couramment que les procureurs, les substituts et tous les magistrats en général sont des hommes d’esprit cultivé et de sentiments libéraux. Oui, ils étaient cela autrefois ; mais maintenant les choses ont bien changé. Les magistrats, désormais, ne sont plus que des fonctionnaires ; uniquement préoccupés de leur avancement. Ils touchent leur paie, ils en désirent une plus forte : et voilà à quoi se bornent leurs principes ! Après cela, ils sont prêts à accuser, à juger, à condamner qui vous voudrez !

— Mais, enfin, il y a des lois ! Ils n’ont pas le droit de déporter un homme simplement parce qu’il lit l’Évangile avec ses amis ?

— Ils ont le droit, non seulement, de le déporter, mais de l’envoyer aux travaux forcés, pour peu que la fantaisie leur vienne de déclarer que cet homme, en commentant l’Évangile, s’est éloigné de l’explication qui lui était imposée, et, par là, à publiquement offensé l’Église. Outrage à la foi orthodoxe, — les travaux forcés !

— Est-ce possible ?

— C’est comme je vous l’affirme ! Je dis toujours aux magistrats, — poursuivit l’avocat, — que je ne puis les voir sans me sentir le cœur plein de reconnaissance pour eux, attendu que, si je ne suis pas en prison, et vous aussi, et tout le monde, c’est par un pur effet de leur complaisance.

— Mais si tout dépend du caprice du procureur et d’autres personnes pouvant, comme lui, suivre la loi ou ne pas la suivre, en quoi donc consiste l’autorité de la justice ?

L’avocat accueillit cette question par un joyeux éclat de rire :

— Voilà bien des problèmes dignes de vous ! Mais, cher Monsieur, tout cela, c’est de la philosophie ! Savez-vous ? venez passer la soirée avec nous un samedi ! Vous rencontrerez chez nous des savants, des hommes de lettres, des artistes. Alors nous pourrons discuter à notre aise ces questions générales. Venez sans faute ! Ma femme sera enchantée de vous revoir !

— Certainement, je ferai mon possible… — répondit Nekhludov, tout en sentant qu’il mentait, et qu’il ferait au contraire son possible pour ne jamais venir aux samedis de l’avocat, et pour ne jamais se trouver dans ce cercle de savants, d’hommes de lettres, et d’artistes.

Le rire de Faïnitzine, en réponse à sa demande, et le ton ironique avec lequel il avait prononcé les mots de « questions générales », achevèrent de faire comprendre à Nekhludov combien sa manière de penser et de sentir différait de celle de l’avocat, et sans doute aussi de celle de ses amis. Malgré le changement qui s’était opéré en lui, il avait l’impression que Chembok lui restait, lui resterait toujours moins profondément étranger que ce Faïnitzin, et tous les « intellectuels » de son entourage.

III

En apercevant les murs de la prison, Nekhludov eut un serrement de cœur. Il se demandait avec effroi dans quelle disposition il allait trouver la Maslova ; mais davantage encore l’effrayait le mystère qu’il sentait en elle, le mystère dont la prison tout entière lui semblait remplie.

Il sonna à la porte principale ; et, lorsqu’un gardien vint au-devant de lui, il lui demanda à voir la Maslova. Le gardien, qui l’avait reconnu, s’empressa de le laisser entrer : il lui dit que la Maslova avait été transférée au service de l’infirmerie.

C’est donc du côté de l’infirmerie que se dirigea Nekhludov. Il trouva là un bon vieux gardien qui, aussitôt, le fit entrer, et le conduisit lui-même à la

section des enfants, où la Maslova était employée.

Un jeune interne, exhalant une forte odeur d'acide carbonique, vint à la rencontre de Nekhludov, dans le corridor, et lui demanda, d'un ton sévère, l'objet de sa visite. Ce jeune interne avait toutes sortes de complaisances pour les malades, ce qui l'exposait sans cesse à des explications désagréables avec les employés de la prison et avec son chef lui-même, le médecin principal. Craignant que Nekhludov sollicitât de lui quelque faveur illégale et, peut-être, désirant montrer qu'il ne faisait d'exception pour personne, il se contraignit à prendre son air le plus sévère.

— Il n'y a pas de femmes ici ; c'est la section des enfants ! — déclara-t-il.

— Je sais : mais on m'a dit qu'il y avait ici une détenue nouvellement transférée en qualité d'infirmière.

— Nous avons, en effet, deux infirmières. Que leur voulez-vous ?

— Je suis en rapports avec l'une d'elles, la femme Maslov, — dit Nekhludov, — et c'est elle que je voudrais voir. Je pars dès demain pour Pétersbourg, où je vais m'occuper de faire casser son jugement. Et puis je serais heureux de pouvoir lui remettre ceci : ce n'est qu'une photographie ! — ajouta-t-il, en tirant de sa poche une enveloppe blanche.

— Soit ! je vais l'appeler ! — fit l'interne, déjà radouci.

Puis, se tournant vers une vieille infirmière en tablier blanc, il lui dit de faire venir la femme Maslov.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir ? ou bien passer dans le parloir de l'infirmerie ?

— Merci ! — répondit Nekhludov.

Et, profitant du changement qu'il constatait dans l'accueil de l'interne, il lui demanda s'il était satisfait du travail de la Maslova.

— Mais oui ! elle ne travaille pas trop mal, surtout si l'on songe à l'endroit d'où elle sort ! — répondit l'interne. — Mais, d'ailleurs, la voici !

La Maslova venait, en effet, d'entrer dans le corridor, amenée par la vieille infirmière. Elle portait, elle aussi, un tablier blanc sur sa robe de toile

rayée, elle avait sur la tête un fichu qui cachait ses cheveux. En apercevant Nekhludov, elle rougit, s'arrêta un instant, comme si elle hésitait, puis fronça les sourcils, baissa les yeux et, d'un pas rapide, s'avança vers lui. Elle ne voulut point, d'abord, lui tendre la main ; elle finit par la lui tendre, et elle rougit plus vivement encore.

Nekhludov ne l'avait plus revue depuis le jour où elle s'était excusée de son emportement contre lui : il espérait la retrouver dans les mêmes sentiments. Mais elle était, cette fois, dans des sentiments tout autres, réservée, renfermée, et, à ce que crut deviner Nekhludov, hostile à son égard.

Il lui répéta ce qu'il venait de dire à l'interne : qu'il partait pour Pétersbourg, qu'il avait tenu à la revoir avant son départ, et qu'il avait apporté quelque chose pour elle.

— Tenez, — poursuivit-il, — j'ai découvert ceci, dans la maison de mes tantes : c'est une vieille photographie. Peut-être aurez-vous plaisir à la revoir. Prenez-la !

Elle releva ses sourcils, noirs, et ses yeux un peu louches se fixèrent sur Nekhludov avec une expression de surprise, comme si elle se demandait : « Pourquoi me donne-t-il cela ? » Puis, sans dire un mot, elle prit l'enveloppe et la cacha sous son tablier.

— J'ai aussi vu votre tante, au village ! — ajouta Nekhludov.

— Ah ! — fit-elle d'une voix indifférente.

— Et comment vous trouvez-vous ici ?

— Très bien, je n'ai pas à me plaindre !

— Le travail n'est pas trop dur ?

— Mais non, pas trop ! Je ne suis pas encore habituée, voilà tout !

— Cela vaut toujours mieux, — n'est-ce pas ? — que votre vie de là-bas ?

— D'où cela, de là-bas ? — s'écria-t-elle, et un flot de sang inonda ses joues.

— Je veux dire là-bas, dans la prison ! — s'empressa de dire Nekhludov.

— Et pourquoi cela vaut-il mieux ?

— J'imagine que les gens, ici, sont meilleurs. Ce ne sont point les mêmes gens que là-bas !

— Là-bas aussi, il y a beaucoup de braves gens ! — reprit-elle sèchement.

— À propos, je me suis occupé de l'affaire des Menchov ! J'ai l'espoir qu'on les relâchera.

— Dieu le veuille ! c'est une vieille femme si extraordinaire ! — dit-elle, répétant sa définition de la vieille détenue ; et son visage s'éclaira d'un léger sourire.

— J'espère aussi qu'à Pétersbourg votre affaire sera examinée bientôt, et que le jugement sera cassé.

— Qu'il le soit, qu'il ne le soit pas, à présent : tout m'est égal !

— Pourquoi dites-vous « à présent » ?

— Pour rien ! — répondit-elle.

Et il crut lire dans ses yeux une interrogation.

Nekhludov s'imagina qu'elle voulait savoir s'il persistait dans ses résolutions, ou s'il avait admis le refus qu'elle lui avait signifié.

— Pourquoi cela vous est égal, — dit-il, — je ne le sais pas : mais pour moi, effectivement, cela ne changera rien à ce que je compte faire. Quoi qu'il vous arrive, je serai toujours prêt à tenir ce que je vous ai promis !

Elle leva de nouveau sur lui ses yeux noirs qui louchaient : et, malgré elle, une joie profonde s'y lisait clairement. Mais seuls ses yeux exprimaient cette joie.

— Vous perdez votre temps à me parler ainsi ! — dit-elle.

— Je vous parle ainsi pour que vous sachiez ce qui est.

— Ce qui a été dit a été dit, je n'ajouterai rien de plus ! — déclara-t-elle avec des traces d'un effort dans sa voix.

À ce moment, un bruit se fit entendre dans la pièce voisine, suivi d'un cri d'enfant.

— On m’appelle ! — dit la Maslova en jetant autour d’elle un regard inquiet.

— Eh bien, adieu !

Elle feignit de ne pas voir la main qu’il lui tendait et, sans se retourner, elle s’enfuit en essayant de contenir la joie profonde qui débordait de son cœur.

« Que se passe-t-il en elle ? Que pense-t-elle ? Que sent-elle ? Veut-elle seulement m’éprouver ? Ou bien ne peut-elle pas, en effet, parvenir à me pardonner ? Ne peut-elle pas me dire ce qu’elle pense et sent, ou bien ne le veut-elle pas ? Est-elle mieux disposée pour moi, ou plus mal, que la dernière fois ? » — se demandait Nekhludov ; et en vain il s’efforçait de répondre à ces questions. Une seule chose lui apparaissait clairement : c’est qu’un grand changement s’opérait en elle, et que, par ce changement, lui-même se trouvait rapproché et d’elle et de Celui au nom de qui il avait agi. Et la pensée de ce rapprochement le remplissait d’un tendre plaisir.

IV

Cependant la Maslova était rentrée dans la salle où elle travaillait, une petite salle avec huit lits d’enfants. Sur l’ordre de la religieuse, elle s’était mise à faire les lits. Tout à coup, ayant trop levé les bras et s’étant trop penchée en arrière, elle fit un faux pas et faillit tomber. Un petit garçon convalescent, assis sur l’un des lits, avec la tête bandée, remarqua son mouvement et éclata de rire : sur quoi la Maslova, impuissante à se retenir davantage, partit, elle aussi, d’un éclat de rire, et si joyeux, si contagieux, que tous les autres enfants y joignirent le leur. La religieuse crut devoir se fâcher.

— Qu’as-tu à rire ainsi ? — dit-elle à la Maslova, — Te crois-tu encore là-bas, d’où tu viens ? Va à la cuisine chercher les portions !

La Maslova cessa de rire, et alla où on l’envoyait. Mais les dures paroles de l’infirmière n’avaient pu, elles-mêmes, réprimer l’élan de sa joie. Plusieurs

fois dans la suite de la journée, se trouvant seule, elle tira de l'enveloppe la photographie que lui avait apportée Nekhludov et y jeta un rapide coup d'œil. Et quand enfin, le soir, après l'appel, elle put rentrer dans la petite chambre où elle couchait avec une autre détenue, elle saisit la photographie et la considéra longuement, s'arrêtant aux moindres détails des visages, des vêtements, des marches du perron. Elle trouvait à cette photographie fanée et jaunie un charme extraordinaire : mais en particulier elle se plaisait à y voir sa propre image, l'image de sa jeune et fraîche figure d'alors, avec des boucles de ses cheveux flottant sur son front. Elle était si profondément plongée dans sa contemplation, qu'elle ne s'aperçut pas même du moment où sa compagne entra dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu regardes là ? C'est lui qui t'a donné cela ? — lui demanda la grosse fille qui venait d'entrer, se penchant par-dessus son épaule. — Tiens, on dirait ton portrait !

— Vraiment, on me reconnaît encore ? — fit la Maslova, souriant de plaisir.

— Et ça, c'est lui ? Et ça, c'est sa mère ?

— Non, c'est sa tante ! Mais, vraiment, est-ce qu'on me reconnaît encore !

— Le fait est que tu es bien changée ! Tu n'as plus du tout la même figure. On voit bien qu'il s'est passé bien des années, depuis ce temps-là !

— Ce n'est point les années qui m'ont changée, c'est autre chose ! — répondit la Maslova ; et du même coup son animation joyeuse s'éteignit tout à fait. Son visage s'assombrit, et une ride parut sur son front.

— Quelle autre chose ? l'a vie n'a pourtant pas été bien dure !

— Non, pas bien dure, — répondit la Maslova en détournant la tête. — Mais, tout de même, le bagne vaut encore mieux.

— Que dis-tu là ?

— C'est ainsi ! Depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin ! Et cela tous les jours !

— Tu n'avais qu'à t'en aller !

— Je l'ai voulu plus d'une fois, jamais je n'ai pu. Mais à quoi bon parler ? — s'écria la Maslova.

Elle se releva en sursaut, cacha la photographie au fond d'un tiroir, et sortit de la chambre, s'efforçant de retenir des larmes de colère.

En considérant la photographie, elle s'était crue redevenue telle qu'elle avait été autrefois : elle pensait à tout le bonheur qu'elle avait eu et à celui qu'elle aurait pu avoir encore. Et voilà que les paroles de sa compagne lui avaient rappelé ce qu'elle était maintenant ! Voilà qu'elle revoyait toute l'horreur de cette vie dont elle avait toujours éprouvé une honte vague, sans vouloir se l'avouer à elle-même !

Le souvenir d'une nuit, en particulier, se dressa vivant devant elle. C'était une nuit de carnaval. La Maslova, vêtue d'une robe de soie rouge très ouverte et toute salie de taches de vin, avec un ruban rouge dans ses cheveux défrisés, fatiguée, abrutie, à demi ivre, à deux heures du matin, après avoir reconduit un visiteur, et avant de se remettre à danser, était venue s'asseoir un instant auprès de la pianiste, une maigre et osseuse créature couverte de boutons. Et la Maslova, tout d'un coup, s'était senti un gros poids sur le cœur : elle avait avoué à la pianiste que la vie qu'elle menait lui était pénible, qu'elle n'avait plus la force de la supporter davantage. La pianiste avait répondu qu'elle aussi était lasse de la vie qu'elle menait ; et comme Claire, s'étant approchée, avait joint ses doléances à celles des deux femmes, toutes trois décidèrent de s'en aller et de changer de vie dès qu'elles le pourraient. La Maslova, renonçant à la danse, allait sortir du salon et remonter dans sa chambre, lorsque de nouveau s'étaient fait entendre, dans le corridor, des voix avinées de clients. Le violoniste avait entamé une ritournelle, la pianiste s'était hâtée de l'accompagner : un petit homme ivre, en habit noir et cravate blanche, avait empoigné la Maslova par la taille ; un gros homme barbu avait empoigné Claire, et longtemps on avait tourné, chanté, bu, crié ! Ainsi s'était passée une année, puis une autre ! Comment changer de vie ?

Et de tout cela l'unique cause était lui, Nekhludov ! Plus forte que jamais, elle sentait s'éveiller sa haine pour lui. Elle aurait voulu pouvoir l'insulter, le frapper. Elle regretta d'avoir, ce jour-là, laissé échapper l'occasion de lui signifier de nouveau qu'elle le connaissait bien, qu'elle ne lui céderait pas, qu'elle ne lui permettrait pas d'abuser d'elle une seconde fois !

Et sa passion était si vive, elle se sentait si exaspérée de douleur et de colère, qu'un désir la saisit de boire de l'eau-de-vie pour se calmer et pour oublier. Malgré le serment qu'elle s'était fait de n'en plus boire, sûrement elle en aurait bu, si elle avait eu le moyen de s'en procurer. Mais l'eau-de-vie était sous la garde de l'infirmier-chef : et de l'infirmier-chef la Maslova avait peur, parce qu'elle savait qu'il avait envie de la posséder.

De sorte qu'elle resta assise sur un banc, dans le corridor ; après quoi, elle rentra dans sa chambre et, sans répondre aux paroles de sa compagne, longtemps elle pleura sur sa vie perdue.

CHAPITRE III

I

Outre le pourvoi en cassation de la Maslova, qui était l'objet principal de son voyage à Saint-Pétersbourg, Nekhludov avait encore à s'y occuper de trois autres affaires, dont deux lui avaient été signalées par Vera Bogodouchovska. Il devait tenter de faire admettre par la commission des grâces le recours en grâce de Fédosia, la jeune prisonnière condamnée pour avoir voulu tuer son mari, et à qui son mari avait pardonné ; au directeur de la gendarmerie, il devait demander la mise en liberté de l'étudiante Choustova ; et il voulait obtenir aussi la permission, pour la mère d'un détenu politique, de voir son fils, gardé au secret.

Depuis sa dernière visite à Maslinnikov et son séjour à la campagne, il se sentait pénétré d'une répugnance profonde pour la société dont il avait fait partie jusqu'alors : il ne pouvait s'empêcher de penser que, pour le bien-être et le divertissement de cette société, des millions d'êtres humains souffraient, et que leur souffrance passait inaperçue aux yeux de cette société qui, du même coup, évitait de se rendre compte de tout ce qu'il y avait, dans sa propre vie, de misérable et de criminel. Mais c'est parmi cette société qu'il avait ses habitudes ; parmi elle se trouvaient ses parents et ses amis ; et puis surtout il songeait que, pour venir en aide à la Maslova et aux autres malheureux dont il avait entrepris de défendre la cause, force lui était de demander l'appui et les services de personnes de cette société, quelque aversion qu'il éprouvât pour elle en général et pour ces personnes-là en particulier.

Ce fut cette dernière considération qui le décida, en arrivant à Pétersbourg, à aller demeurer chez sa tante, la princesse Tcharska, femme d'un ancien ministre. Il savait qu'il s'y retrouverait plongé au centre même de

ce monde aristocratique qui lui était devenu si cruellement étranger : et cette pensée le désolait ; mais il n'ignorait pas non plus qu'il aurait offensé sa tante en n'allant pas demeurer chez elle, et qu'il se serait ainsi privé, pour ses entreprises, d'un concours qui pouvait lui être extrêmement précieux.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on m'a raconté de toi ? — lui demanda la comtesse Catherine Ivanovna, le matin même de son arrivée, tout en s'occupant de lui faire boire son café au lait. — Te voilà devenu un original ! Monsieur pose pour le philanthrope ! Il secourt les criminels ! Il visite les prisonniers ! Ainsi tu fais des enquêtes ?

— Ma foi non, je n'y songe pas !

— Ah ! tant mieux ! Mais alors, ce sera quelque aventure romanesque ? Allons, raconte !

Nekhludov raconta ses relations avec la Maslova, telles exactement qu'elles avaient été.

— Oui, oui, je me rappelle ! Ta pauvre mère m'a vaguement parlé de tout cela, après ton séjour chez les vieilles demoiselles : elles avaient imaginé — n'est-ce pas ? — de te marier avec leur pupille ! Comment donc s'appelait-elle ? Et elle est encore jolie ?

La comtesse Catherine Ivanovna Tcharska était une femme d'une soixantaine d'années, bien portante, gaie, énergique, bavarde. De haute taille et très corpulente, elle avait une petite moustache noire nettement dessinée sur sa lèvre supérieure. Nekhludov l'aimait beaucoup. Depuis l'enfance, il s'était habitué à venir chercher auprès d'elle de l'énergie et de la gaieté.

— Non, ma tante, tout cela est fini ! Je désire seulement lui venir en aide, parce qu'elle a été condamnée injustement, et que c'est moi qui suis coupable de toute sa misère Je me sens tenu de faire pour elle tout ce que je puis.

— Figure-toi qu'on m'a dit que tu voudrais te marier avec elle ?

— Oui, je l'ai voulu, je le veux encore, et c'est elle qui ne le veut pas !

Catherine Ivanovna, qui considérait son neveu d'un air désolé, à ces derniers mots se rasséréna et reprit son sourire.

— Eh bien ! elle est plus sage que toi ! Ah ! mon pauvre enfant, quel

nigaud tu fais ! Et tu te marierais vraiment avec elle ?

— Sans aucun doute !

— Après tout ce qu'elle a été ?

— Surtout après cela ! N'est-ce pas moi qui en suis cause ?

— Écoute, tu es un vrai nigaud ! — déclara la tante en continuant de sourire, — un vrai nigaud, mais c'est pour cela que je t'aime, parce que tu es un vrai nigaud ! — Elle répétait le mot avec insistance, enchantée sans doute d'avoir trouvé un terme qui définît si parfaitement l'idée qu'elle se faisait de son neveu. — Mais, au fait, cela tombe à merveille ! Justement Aline a ouvert un asile de Madeleines repenties ! J'y suis allée, un jour. Quelle horreur ! J'ai dû prendre un bain en rentrant de ma visite ! Mais Aline s'est dévouée à son asile, corps et âme ! Nous la lui confierons, ta protégée ! Si quelqu'un au monde peut la ramener au bien, c'est certainement Aline.

— Mais c'est que, — voyez-vous, — cette malheureuse est en prison, en attendant de partir pour le bagne ! Et précisément je suis venu ici pour essayer de faire casser sa condamnation. C'est une des nombreuses affaires ou j'aurai besoin de votre concours.

— De qui cela dépend-il, son affaire ?

— Du Sénat !

— Du Sénat ? Mais mon cher cousin Léon y est, au Sénat ! Au fait, j'oubliais qu'il est dans la section héraldique. Et, sauf lui, je ne connais personne au Sénat. On n'y trouve que des gens qui viennent Dieu sait d'où, — ou bien encore des Allemands. Des gens de l'autre monde, quoi ! Mais n'importe, j'en parlerai à mon mari. Lui, il les connaît tous. Il connaît tout le monde. Je lui en parlerai. Mais il faudra que tu lui expliques l'affaire toi-même ; moi, jamais il ne me comprend. Quoi que je lui dise, il me répond qu'il ne comprend pas ! C'est un parti-pris, mais qu'y puis-je faire ?

La comtesse fut interrompue dans ses confidences par l'entrée d'un valet de chambre en livrée, qui vint apporter une lettre sur un plateau d'argent.

— Comme cela se trouve ! une lettre d'Aline ! Tu entendras aussi Kiesewetter !

— Qui est-ce, Kiesewetter ?

— Kiesewetter ! Viens chez nous ce soir, tu verras qui c'est ! Il parle si bien que les criminels les plus pervertis se jettent à ses genoux, et pleurent, et se repentent. Ah ! si ta Madeleine pouvait l'entendre, elle se convertirait aussitôt ! Mais toi, viens sans faute ce soir, tu l'entendras ! C'est un homme étonnant !

— C'est que, ma tante, ces choses-là ne m'intéressent pas beaucoup.

— Mais si, je te dis que cela t'intéressera ! Et tu viendras, je le veux, entends-tu ? Et maintenant dis encore ce que tu désires de moi ! Allons, vide ton sac !

— J'ai aussi à m'occuper de l'affaire d'un jeune homme enfermé à la forteresse !

— À la forteresse ! Oh ! là, je puis te donner une lettre pour le baron Kriegsmuth. C'est un très brave homme ! D'ailleurs tu le connais bien ! Il a été camarade de ton père. Il a versé dans le spiritisme ; mais, tout de même, c'est un brave homme ! Que veux-tu demander ?

— Je veux demander qu'on permette à la mère de ce jeune homme de voir son fils. Et j'ai aussi à présenter une requête à Cherviansky, ce qui m'ennuie fort.

— Cherviansky ? Ah ! le vilain homme ! Mais c'est le mari de Mariette. Je puis toujours m'adresser à elle. Elle fera tout pour moi. Elle est si gentille !

— J'ai à réclamer la mise en liberté d'une jeune fille, une étudiante, qui est en prison depuis plusieurs mois sans que personne sache pourquoi.

— Oh ! elle-même doit bien le savoir, pourquoi ! Ces cheveux courts, c'est pain bénit quand elles sont sous clé !

— Je ne sais pas si c'est vraiment pain bénit : mais je sais qu'elles souffrent, comme nous souffririons à leur place. Comment vous, chrétienne, vous qui croyez dans l'Évangile, comment pouvez-vous être ainsi sans pitié ?

— Que dis-tu là ? Cela n'a aucun sens ! L'Évangile est l'Évangile, et ce qui est mauvais est mauvais. Voudrais-tu donc que je fasse profession d'aimer les nihilistes, et surtout les femmes nihilistes, avec leurs cheveux

courts, quand en réalité je ne puis les souffrir ?

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas les souffrir ?

— Quel besoin ont-elles de se mêler de ce qui n'est point leur affaire ?

— Mais voici, par exemple, Mariette : vous admettez, vous-même, qu'elle ait le droit de s'occuper des affaires de son mari !

— Mariette, c'est autre chose. Mais qu'une Dieu sait quoi, une fille de pope quelconque, veuille nous faire la leçon à tous !

— Non pas nous faire la leçon, mais secourir le peuple !

— On n'a pas besoin d'elles pour savoir les besoins du peuple !

— Hé bien ! ma tante, vous vous trompez ! Les besoins du peuple augmentent, et la vérité est que nous ne les connaissons pas. J'ai pu m'en rendre compte par moi-même, car je reviens de la campagne. Trouvez-vous cela juste, que les paysans peinent jusqu'au-delà de leurs forces et n'aient pas de quoi se nourrir à leur faim, tandis que nous vivons dans l'oisiveté et le luxe ? — poursuivit Nekhludov, que la bienveillance de sa tante entraînait peu à peu à vouloir lui faire part de toutes ses pensées.

— Que souhaites-tu donc ? Souhaites-tu que je travaille et me prive de manger ? Mon cher, tu finiras mal !

— Et pourquoi ?

Cependant un haut et robuste vieillard venait d'entrer dans la salle à manger. C'était le mari de la comtesse Tcharska, l'ancien ministre.

Il baisa galamment la main de sa femme.

— Ah ! Dimitri, bonjour ! — dit le vieux général en tendant à Nekhludov sa joue fraîchement rasée. — Depuis quand es-tu arrivé ?

— Non, il est impayable ! — dit à son mari la vieille comtesse. — Il veut que j'aille à la rivière battre mon linge, et que je ne me nourrisse que de pommes de terre ! Tu n'imagines pas quel nigaud il est devenu ! Mais tu feras bien, tout de même, de faire tout ce qu'il te demandera. À propos, on dit que M^me^ Kamenska est si désespérée qu'on craint pour sa vie : tu devrais aller lui faire une visite !

— Oui, c'est affreux ! — répondit le mari.

— Et maintenant, allez causer de vos affaires dans le fumoir. Moi, j'ai à écrire des lettres.

À peine Nekhludov était-il sorti de la salle à manger qu'elle lui cria d'y revenir auprès d'elle.

— Et à Mariette, veux-tu que je lui écrive ?

— Oui, s'il vous plaît, ma tante !

— Mais je laisserai en blanc l'explication de ce que tu as à demander à son mari au sujet de ta nihiliste. Et elle ordonnera à son mari de faire ce que tu lui demanderas, et il le fera. Mais, tu sais, ne crois pas que je sois sans pitié ! Elles sont toutes des monstres, tes protégées : mais je ne leur veux pas de mal. Que Dieu les garde ! Et maintenant, à ce soir. Ce soir, sans faute, tu viendras ! Tu entendras Kiesewetter ! Et puis, tu prieras avec nous ! Cela te fera beaucoup de bien. À ce soir, n'est-ce pas ?

II

Le comte Ivan Mikaïlovitch Tcharsky, l'ancien ministre, était un homme de convictions rigoureuses.

Ses convictions avaient consisté, dès la jeunesse, en ceci : il était convaincu que, de même que l'oiseau se nourrit de vers, est vêtu de plumes, et vole dans l'espace, de même lui, naturellement, il devait se nourrir des mets les plus raffinés, être vêtu de la façon la plus élégante, rouler dans les calèches les plus chères et attelées des chevaux les plus rapides. Tout cela, le comte Ivan Mikaïlovitch le considérait comme lui étant dû et comme devant toujours être prêt pour lui. Et il avait encore une autre conviction : il était convaincu que, plus il toucherait d'argent au Trésor public, plus il aurait de décorations et de titres, plus il serait admis dans la familiarité de personnes d'un rang supérieur au sien, et mieux cela vaudrait pour lui et pour l'univers entier.

En comparaison de ces dogmes fondamentaux, tout le reste apparaissait au comte Ivan Mikaïlovitch comme nul et sans intérêt. Que le reste allât d'une façon ou de l'autre, cela lui importait peu. Et c'est en se conformant à ces convictions que le comte Ivan Mikaïlovitch avait vécu à Pétersbourg pendant quarante ans, au bout desquels il avait été placé à la tête d'un ministère.

Il avait dû cet honneur aux qualités que voici : d'abord il savait comprendre le sens des règlements et autres actes officiels, et il savait aussi rédiger lui-même de tels actes, sans y mettre en vérité de pensée ni de style, mais sans y mettre non plus de fautes d'orthographe ; en second lieu, il était éminemment représentatif, pouvant à la fois, suivant les circonstances, donner l'impression de la dignité, de la hauteur et de l'inaccessibilité, ou celle de la bienveillance et de l'humilité ; en troisième lieu, il avait l'avantage d'être absolument affranchi de tous principes étrangers à ses fonctions, tant moraux que politiques, ce qui lui permettait de tout approuver lorsque cela était convenable, et, lorsque cela était convenable, de tout désapprouver. Encore devons-nous ajouter que, en changeant d'opinion d'après le cours des convenances, il savait s'arranger de façon à ne pas se mettre en contradiction trop manifeste avec lui-même, et cela parce que, dans toutes ses opinions, il se préoccupait uniquement du bon plaisir de ses supérieurs, sans jamais s'inquiéter de ses conséquences pour le bien de la Russie ou de l'humanité.

Quand il avait été placé a la tête d'un ministère, tous ses subordonnés, et la plupart des autres personnes qui le connaissaient, et lui-même plus encore, avaient eu la certitude qu'il se montrerait un homme politique tout à fait remarquable. Mais lorsque, après un certain temps, on dut constater qu'il n'avait rien changé, rien amélioré, et lorsque, d'après les lois de la lutte pour la vie, d'autres hommes tels que lui, sachant comprendre et rédiger des actes officiels, lui marchèrent sur les talons et se trouvèrent prêts à le remplacer, on fut unanime à s'apercevoir que, loin d'être un homme d'une intelligence exceptionnelle, c'était au contraire un homme des plus bornés, en dépit de sa vanité. On s'aperçut qu'il n'y avait rien en lui qui le distinguât des autres médiocrités vaniteuses et bornées qui aspiraient à le remplacer. Mais lui, après comme avant son ministère, il garda toujours la conviction qu'il avait le droit de toucher, d'année en année, un traitement plus fort, de recevoir plus de titres et de décorations, et de voir s'élever sa situation sociale. Cette

conviction était en lui si profonde, que personne n'avait le courage de la contrarier ; et le fait est que, d'année en année, le comte Ivan Mikaïlovitch touchait un traitement plus fort, sous prétexte de faire partie de conseils, commissions, comités, comme aussi à titre de récompense pour ses services passés ; d'année en année, il avait le droit de faire coudre à ses habits de nouveaux galons, et d'y attacher de nouvelles croix ou étoiles d'émail ; et personne peut-être, à Pétersbourg, n'avait des relations aussi étendues.

Il écouta les explications de Nekhludov avec la même gravité et la même attention qu'il mettait autrefois à écouter les rapports de ses chefs de bureau. Les explications entendues, il dit à son neveu qu'il allait lui donner deux lettres de recommandation. Une de ces lettres serait pour le sénateur Wolff, de la section de cassation. « On dit bien des choses sur son compte, — ajouta Ivan Mikaïlovitch, — mais, dans tous les cas, c'est un homme très comme il faut. Il m'a de l'obligation et fera ce qu'il pourra. » La seconde lettre serait pour un membre influent de la commission des grâces, devant laquelle allait être présenté le recours de Fédosia. L'histoire de cette dernière, telle que la raconta Nekhludov, parut intéresser très vivement l'ancien ministre. « Si Sa Majesté me fait l'honneur de m'inviter à une de ses prochaines petites réunions du jeudi, déclara-t-il, peut-être trouverai-je l'occasion de glisser un mot sur cette affaire. »

Ayant reçu de son oncle ces deux lettres, et de sa tante un billet pour Mariette Chervianska, Nekhludov se mit aussitôt en route pour commencer ses démarches.

Il se rendit tout d'abord chez Mariette. Il l'avait connue jeune fille, et savait que, après une enfance assez pauvre, elle s'était mariée avec un fonctionnaire très actif et très ambitieux, qui avait su se créer déjà une haute situation. Il savait en outre que ce mari de Mariette avait une réputation des plus suspectes ; et son embarras était extrême à la pensée de devoir solliciter l'appui d'un homme qu'il méprisait. Cet embarras se doublait encore, pour lui, d'un sentiment plus personnel. Il craignait que, au contact de ce monde dont il avait résolu de sortir, le goût, ou tout au moins l'habitude ne lui revînt d'une vie facile et superficielle. Il avait éprouvé ce sentiment, déjà, en arrivant chez sa tante. Il se rappelait comment, dans son entretien avec elle, il s'était laissé aller à traiter les questions les plus graves sur un ton ironique et,

badin.

D'une façon générale, au reste, Pétersbourg faisait de nouveau sur lui l'impression amollissante et grisante qu'il en avait ressentie autrefois. Tout y était si propre, si commode, on y sentait une telle absence de scrupules intellectuels et moraux, que la vie y semblait plus légère que partout ailleurs.

Un cocher d'une propreté admirable le conduisit, dans une voiture d'une propreté admirable, sur un pavé propre et poli, à travers des rues élégantes et propres, jusqu'à la maison où demeurait Mariette.

Devant le perron, il vit une paire de chevaux anglais attelés à un landau sur le siège duquel était assis, d'un air digne et grave, un cocher qui ressemblait à un Anglais, avec des favoris sur la moitié des joues. Un portier vêtu d'une livrée éclatante ouvrit la porte du corridor ; Nekhludov aperçut, debout, au pied de l'escalier, un valet de pied également en somptueuse livrée, avec des favoris soigneusement peignés. Ce valet resta immobile, sans paraître remarquer l'arrivée de Nekhludov ; mais un valet de chambre s'avança et dit, d'une voix solennelle :

— Le général ne reçoit pas. La générale ne reçoit pas non plus. La générale vient de donner des ordres pour sortir.

Nekhludov, tirant de son portefeuille une carte de visite, s'était approché d'une petite table, dans l'antichambre, et s'apprêtait à écrire quelques mots au crayon, lorsque soudain le valet de pied fit un mouvement, le suisse se précipita vers le perron en criant : « Avances ! » et le valet de chambre, se redressant, les mains à la couture de son pantalon, suivit des yeux une jeune femme, mince et de petite taille, qui descendait l'escalier d'un pas rapide, sans paraître se préoccuper beaucoup des exigences de sa dignité.

Mariette était coiffée d'un grand chapeau orné d'une plume noire ; elle portait une pèlerine noire sur une robe noire, et, tout en marchant, achevait de boutonner une paire de gants noirs. Son visage était caché sous une voilette.

En apercevant Nekhludov, elle souleva sa voilette, découvrant un très joli visage avec de grands yeux brillants. Et, après avoir un instant considéré le visiteur :

— Ah ! le prince Dimitri Ivanovitch ! — s'écria-t-elle d'une voix

familière et gaie.

— Comment ! vous vous souvenez encore de mon nom ?

— Et vous, avez-vous donc oublié que ma sœur et moi nous avons été amoureuses de vous pendant tout un été ? — répondit-elle en riant. — Mais comme vous êtes changé ! Quel dommage que je sois obligée de sortir ! Du reste, nous pouvons toujours entrer un moment dans le petit salon… fit-elle d'un ton hésitant.

Elle leva les yeux sur l'horloge de l'antichambre.

— Hélas ! non, c'est impossible ! Je vais chez les Kamensky, pour le service funèbre. Quelle horrible chose, n'est-ce pas ?

— Qu'est-il donc arrivé à ces Kamensky ?

— Comment ! vous ne savez pas ? Leur fils vient d'être tué en duel. Une dispute avec Posen. Leur fils unique ! C'est affreux ! La mère est folle de désespoir. Non, impossible de rester ici : mais venez demain, ou ce soir ! — reprit-elle ; et, de son pas léger, elle se dirigea vers la porte.

— Ce soir, malheureusement, je ne pourrai pas ! Mais voilà, je venais vous voir pour une affaire ! — dit Nekhludov en s'avançant avec elle sur le perron.

— Pour une affaire ? Et laquelle ?

— Voici une lettre de ma tante à ce sujet !

Et Nekhludov lui tendit la petite enveloppe, cachetée d'un énorme sceau.

— Oui, je sais, la comtesse Catherine Ivanovna s'imagine que j'ai de l'influence sur mon mari ! Comme elle se trompe ! Je ne puis rien sur lui et ne veux pas me mêler de ses affaires. Mais, naturellement, pour la comtesse et pour vous, je suis prête à me départir de mes principes. Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

— D'une jeune fille enfermée à la forteresse ! Elle est malade, et on l'a arrêtée par erreur.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Choustov, Lydie Choustov. Vous trouverez tous les renseignements

dans la note que j'ai jointe à la lettre.

— Allons ! je vais essayer de m'en occuper ! — dit Mariette, pendant qu'elle mettait le pied sur le marchepied de l'élégante voiture neuve, dont le vernis étincelait au soleil. Elle s'assit, ouvrit son parasol. Le valet de pied monta sur le siège et fit signe au cocher qu'on était prêt. La voiture s'ébranla ; mais au même instant, Mariette, de la pointe de son parasol brusquement refermé, toucha le dos du cocher ; les chevaux, après avoir redressé la tête sous la pression du mors, s'arrêtèrent, soulevant sur place leurs jambes fines.

— Mais vous reviendrez me voir, et, cette fois, d'une façon désintéressée ? — dit-elle, en souriant d'un sourire dont elle connaissait la puissance. Après quoi, comme si elle jugeait la représentation terminée, elle rouvrit son parasol, abaissa la voilette, et de nouveau fit un signe au cocher.

Nekhludov ôta poliment son chapeau pour prendre congé. Les chevaux frappèrent le pavé de leurs sabots nerveux ; et la voiture s'éloigna d'un pas rapide, glissant légèrement sur ses roues silencieuses.

III

Se rappelant le sourire qu'il venait d'échanger avec Mariette, Nekhludov faisait toute sorte de réflexions intérieures : « Tu n'auras pas encore tourné la tête, se disait-il, que déjà cette vie t'aura repris tout entier ! » Et il songeait de nouveau aux difficultés et aux dangers qu'offraient pour lui ses démarches auprès de personnes d'un monde qui, désormais, ne pouvait plus être le sien.

Au sortir de chez Mariette, il se rendit d'abord au Sénat. On l'introduisit dans une grande pièce où se tenaient une foule d'employés, tous extrêmement propres et polis. Ces employés lui apprirent que le recours de la Maslova avait été envoyé, pour être examiné, à ce même sénateur Wolff pour qui il avait une lettre de son oncle.

— Il y aura séance du Sénat cette semaine, mercredi prochain, — lui dit-

on ; — mais l'ordre du jour est si chargé que l'affaire de la Maslova sera sans doute remise à une séance suivante. Cependant vous pouvez toujours demander qu'on en avance la discussion.

Dans ce bureau du Sénat, pendant que Nekhludov attendait quelques renseignements, il entendit parler, de nouveau, du malheureux duel ou avait succombé le jeune Kamensky. Ce fut là que, pour la première fois, il connut les détails d'une histoire qui faisait alors l'occupation de toute la ville. La chose avait pris naissance dans un restaurant où les officiers mangeaient des huîtres et, suivant leur habitude, buvaient beaucoup. L'un d'eux s'étant permis quelques appréciations blessantes sur le régiment où servait Kamensky, celui-ci l'avait traité de menteur : l'officier ainsi traité l'avait souffleté ; et, le lendemain, le duel avait eu lieu. Kamensky avait reçu une balle dans le ventre ; il était mort deux heures après. Son adversaire et les témoins avaient été arrêtés, et mis en prison pour plusieurs semaines.

Du Sénat, Nekhludov se fit conduire à la commission des grâces, où il espérait voir un haut fonctionnaire, le baron Vorobiev, pour qui son oncle lui avait donné une lettre. Mais le portier lui fit savoir, d'un ton sévère, qu'on ne pouvait voir le baron qu'à de certains jours. Nekhludov laissa la lettre qu'il avait pour lui, et se rendit chez le sénateur Wolff.

Celui-ci venait de finir son déjeuner. Suivant sa coutume, il stimulait sa digestion en fumant des cigares et en marchant de long en large dans son cabinet. Nekhludov le trouva occupé à ces deux exercices. Vladimir Efimovitch Wolff était effectivement un homme « très comme il faut » ; il mettait cette qualité au-dessus de toutes les autres, et rien n'était plus légitime de sa part, car c'est uniquement à cette qualité qu'il devait sa brillante carrière et l'accomplissement de ses ambitions. C'était elle qui lui avait permis de faire un riche mariage, lequel lui avait valu, à son tour, le titre de sénateur, et un emploi de dix-huit mille roubles. Cependant, non content d'être un homme « très comme il faut », il se considérait aussi comme un type de droiture chevaleresque. Mais cette droiture ne consistait pas, suivant lui, à ne pas rançonner en secret les particuliers. Il ne croyait nullement déroger à sa droiture en recevant, et en sollicitant au besoin, toute sorte de cadeaux, de commissions et de pots-de-vin. Il ne croyait pas non plus déroger à sa droiture en trompant la femme qu'il avait épousée pour son argent, et

qu'il savait amoureuse de lui. Personne, au contraire, n'était plus fier de la sage organisation de sa vie de famille. La famille de Wolff était formée de sa femme, de la sœur de celle-ci, dont il s'était approprié la fortune, sous prétexte d'en devenir l'administrateur, et d'une fille, personne peu jolie, timide, douce, menant une vie isolée et triste, et dont les seules distractions étaient d'assister à des réunions pieuses chez Aline et chez la vieille comtesse Tcharska.

Le sénateur Wolff avait aussi un fils, un fort garçon qui, à quinze ans, avait déjà de la barbe comme un homme, et qui, vers le même âge, avait commencé à boire et à courir les filles. À vingt ans, son père l'avait chassé de chez lui parce qu'il n'arrivait pas à terminer ses études et parce que le bruit de son inconduite devenait compromettant. Plus tard, il avait payé pour son fils une dette de 230 roubles ; et il en avait encore payé une de 600 roubles, mais, cette fois, en lui déclarant que ce serait la dernière. Le fils, loin de s'amender, avait fait de nouveau une dette de mille roubles : son père lui avait alors fait savoir qu'il cessait tout à fait de le considérer comme son fils. Et depuis ce moment il vivait comme s'il n'avait pas eu de fils ; et personne, chez lui, n'osait lui parler de son fils. Et cela ne l'empêchait pas d'être pleinement convaincu que personne ne savait comme lui s'organiser une vie de famille.

Wolff reçut Nekhludov avec le sourire aimable et un peu moqueur qui était sa façon habituelle d'exprimer ses sentiments d'homme « comme il faut » à l'égard du reste de l'humanité.

— Je vous en prie, — dit-il après avoir lu la lettre du comte Ivan Mikaïlovitch, — prenez la peine de vous asseoir. Quant à moi, je vous demanderai la permission de continuer à marcher. Trop heureux de faire connaissance avec vous, et, naturellement, aussi de pouvoir être agréable au comte Ivan Mikaïlovitch, — poursuivit-il après avoir exhalé une épaisse colonne de fumée bleue, et tout en ayant soin de bien tenir son cigare, pour empêcher la cendre de tomber sur le tapis.

— Je voudrais vous prier seulement de faire hâter l'examen du pourvoi, — dit Nekliludov, — pour que, si la femme Maslov doit aller en Sibérie, son départ puisse se faire le plus tôt possible.

— Oui, oui, par les premiers paquebots de Nijni-Novgorod, oui, je sais — déclara Wolff avec son éternel sourire, en homme sachant toujours d'avance ce dont on voulait lui parler. — Vous dites que la condamnée s'appelle…?

— Catherine Maslov.

Wolff s'approcha de son bureau et ouvrit un carton plein de papiers.

— La Maslova, c'est bien cela ! Parfaitement, j'en parlerai à mes collègues. Nous discuterons l'affaire mercredi.

— Puis-je le télégraphier à mon avocat ?

— Comment ! vous avez un avocat pour cette affaire ? C'est bien inutile ! Mais enfin, oui, vous pouvez lui télégraphier.

— Je crains que les motifs de cassation ne soient insuffisants — dit Nekhludov ; — mais le procès-verbal même des débats prouve assez que la condamnation est le résultat d'un malentendu.

— Oui, oui, cela est possible ; mais le Sénat n'a pas à s'occuper du fond de l'affaire, — répondit sévèrement Wolff, en surveillant la cendre de son cigare. — Le Sénat doit se borner à examiner la légalité de la procédure.

— Mais ici le cas est, me semble-t-il, si exceptionnel…

— Sans doute, sans doute ! Tous les cas sont exceptionnels. Enfin, nous ferons ce qu'il y aura à faire. Voilà tout !

La cendre tenait toujours, mais commençait à trembler au bout du cigare.

— Et vous ne venez que rarement à Pétersbourg ? — poursuivit Wolff en allant déposer la cendre dans le cendrier. — Quelle horrible chose que cette mort du jeune Kamensky, un garçon charmant ! Fils unique ! La mère est folle de désespoir, — ajouta-t-il, répétant presque mot pour mot ce que disait alors la ville entière.

Nekhludov se leva pour prendre congé.

— Si cela vous convient, venez déjeuner avec moi un de ces jours ! — lui dit Wolff en lui tendant la main.

L'heure était déjà si avancée que Nekhludov, remettant au lendemain la suite de ses démarches, rentra chez lui, c'est-à-dire chez sa tante.

IV

Il y avait, ce soir-là, six personnes à table chez la comtesse Catherine Ivanovna : le comte, la comtesse, leur fils, — un jeune officier de la garde, maussade, hargneux, et qui mangeait avec les coudes sur la table, — Nekhludov, la lectrice française, et l'intendant du comte.

La conversation, naturellement, tomba tout de suite sur la mort du jeune Kamensky, Tout le monde excusait Posen, qui avait défendu l'honneur de l'uniforme. Seule, la comtesse Catherine Ivanovna, avec sa façon de parler libre et irréfléchie, se montra sévère pour le meurtrier.

— S'enivrer, et puis tuer de charmants jeunes gens, jamais je n'excuserai cela ! — déclara-t-elle.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ! — fit son mari.

— Oui, je sais ! Toi, jamais tu ne comprends ce que je veux dire ! — répondit la comtesse, se tournant vers Nekhludov comme pour le prendre à témoin. — Tout le monde me comprend, excepté mon mari. Je dis que je plains la mère de celui qu'il a tué, et que je ne puis admettre que, ayant tué Kamensky, cet homme ne tire de là, par la suite, que des agréments.

À ce moment le fils de la comtesse, qui jusqu'alors n'avait rien dit, intervint pour prendre la défense de Posen. Assez grossièrement, il s'attaqua aux paroles de sa mère, et se mit en devoir de lui démontrer qu'un officier était tenu d'agir comme avait agi Posen, ajoutant que, s'il eût agi d'une autre façon, le conseil des officiers l'aurait exclu du régiment.

Nekhludov, sans prendre part à l'entretien, écoutait ces divers propos. En sa qualité d'ancien officier, il comprenait — et trouvait plus naturelles qu'il n'osait se l'avouer — les affirmations du jeune Tcharsky ; mais, d'autre part, il ne pouvait se défendre, devant le cas de cet officier ayant tué un de ses camarades, de songer à celui d'un jeune homme qu'il avait vu dans la prison, et qui était condamné aux travaux forcés pour un meurtre commis au cours

d’une querelle.

Dans les deux cas, la cause première du crime avait été l’ivresse. Le jeune paysan avait tué sous l’effet d’une surexcitation anormale : et pour l’en punir, on l’avait séparé de sa femme et de ses enfants, on lui avait mis les fers aux pieds, on lui avait rasé la moitié de la tête, on s’apprêtait à l’envoyer aux travaux forcés ; tandis que l’officier qui, dans des conditions analogues, avait commis le même crime, celui-là était aux arrêts dans une jolie chambre, mangeait de bons dîners, buvait de bons vins, lisait librement tous les livres qu’il voulait lire, et très prochainement serait mis en liberté et reprendrait son ancienne vie, où il avait chance de rencontrer désormais plus d’égards que par le passé.

Nekhludov ne résista pas à dire tout ce qu’il pensait. La comtesse Catherine Ivanovna, d’abord, fit mine de l’approuver ; mais au bout d’un instant elle se tut, comme les autres convives ; et Nekhludov eut l’impression que, en parlant comme il avait parlé, il avait fait quelque chose comme une inconvenance.

Après le dîner, les convives passèrent dans le grand salon, à qui l’on avait, pour la circonstance, donné l’aspect d’une salle d’école. On y avait placé des rangées de bancs et de chaises ; au fond de la salle, sur une petite estrade, on avait mis une chaise et une table destinées au conférencier. Et déjà les invités arrivaient en grand nombre, ravis de pouvoir entendre le fameux Kiesewetter.

La rue, devant la maison, se remplissait d’équipages somptueux. Dans le salon, richement orné, des dames entraient, vêtues de soie, de velours, de dentelles, avec des coiffures apprêtées et des tailles artificiellement amincies. Avec elles arrivaient quelques hommes, militaires et civils, en grande tenue ; et Nekhludov vit avec stupeur, parmi cette brillante assistance, cinq hommes du peuple : deux domestiques, un boutiquier, un artisan et un cocher.

Kiesewetter, un petit homme trapu et grisonnant, monta sur l’estrade et commença son discours. Il parlait en allemand, et une jeune fille maigre, avec un lorgnon sur le nez, traduisait ses paroles au fur et à mesure.

Il disait que nos péchés sont si grands, et que le châtiment en est si grand et si inévitable, que c’est pour nous chose impossible de vivre tranquilles

dans l'attente de ce châtiment.

« Chères sœurs et chers frères, pensons un moment à nous-mêmes, à notre vie, à la façon dont nous agissons, à la façon dont nous irritons la colère de Dieu, dont nous ajoutons à la souffrance du Christ : et nous comprendrons qu'il n'y a pas pour nous de pardon, pas d'issue, pas de salut, que nous sommes infailliblement perdus. La perdition la plus terrible, des tourments éternels nous sont réservés, — ajoutait-il d'une voix tremblante. — Comment nous sauver ? Mes frères, comment nous sauver de cet incendie effroyable ? Il a déjà embrasé notre maison, et toute issue nous manque ! »

Il se tut, et de véritables larmes coulèrent le long de ses joues. Depuis huit ans déjà, invariablement, toutes les fois qu'il arrivait à ce passage de celui de ses discours qui lui plaisait le plus, il éprouvait un spasme dans la gorge, et des larmes coulaient sur ses joues. Dans la salle, des sanglots se firent entendre. Les grasses épaules nues de la comtesse Catherine Ivanovna étaient secouées d'un frisson saccadé. Le cocher considérait l'orateur avec un mélange d'étonnement et d'épouvante, comme il aurait considéré un homme que ses chevaux auraient, par accident, écrasé. La fille de Wolff, vêtue avec un luxe voyant, s'était précipitée à genoux et se cachait le visage dans les mains.

Cependant l'orateur releva la tête et fit apparaître sur ses lèvres un sourire pareil à ceux qui servent aux acteurs pour exprimer le retour de l'espérance. Et, d'une voix humble et douce, il reprit :

« Mais le salut existe. Il est à notre portée, sûr, léger, joyeux. Ce salut, c'est le sang du Fils de Dieu répandu pour nous. Son martyre, son sang répandu nous sauvent de la perdition. Mes frères et mes sœurs, remercions Dieu qui a daigné sacrifier son fils unique à la rédemption des péchés de l'homme ! Son sang trois fois béni… »

Pendant ce discours la gêne de Nekhludov était devenue si intolérable que, à ce moment, profitant de l'émotion générale, il sortit sur la pointe des pieds et remonta dans sa chambre.

CHAPITRE IV

I

Le lendemain matin, Nekhludov achevait à peine de s'habiller, quand le valet de chambre lui apporta la carte de l'avocat Faïnitzine. Celui-ci s'était mis en route aussitôt après avoir reçu son télégramme. Il demanda à Nekhludov le nom des sénateurs devant lesquels l'affaire serait portée.

— On dirait vraiment qu'on les a choisis exprès pour représenter les types différents du sénateur ! — s'écria-t-il. — Wolff, c'est le fonctionnaire pétersbourgeois ; Skovorodnikov, c'est le juriste savant ; et Bé, c'est le juriste pratique. C'est sur lui que nous pouvons le plus compter. Eh ! bien, et à la commission des grâces ?

— Je vais précisément, de ce pas, chez le baron Verobiev. Hier, je n'ai pas pu réussir à être reçu.

— Savez-vous pourquoi ce Vorobiev est baron ? — demanda l'avocat, en réponse à l'intonation ironique avec laquelle Nekhludov avait prononcé ce titre étranger de « baron », accouplé à un nom de famille aussi foncièrement russe. — C'est l'empereur Paul qui a donné ce titre à son grand-père, qui le servait comme valet de chambre. Ce valet lui ayant rendu quelques petits services d'ordre intime, l'empereur l'a nommé baron, faute d'oser lui donner un titre russe, ce qui aurait risqué de faire crier. Et depuis lors nous avons des barons Vorobiev ! Et il faut voir comme le gaillard est fier de son titre ! D'ailleurs un aigrefin sans pareil. J'ai une voiture à la porte : voulez-vous que je vous conduise ?

Sur le perron, le portier remit à Nekhludov un billet qu'un valet de chambre venait d'apporter pour lui. Le billet était de Mariette, qui écrivait ceci :

« Pour vous faire plaisir, j'ai agi tout à fait contre mes principes : j'ai intercédé auprès de mon mari pour votre protégée. Il se trouve que cette personne peut être relâchée immédiatement. Mon mari a écrit au commandant. Venez donc maintenant me faire une visite désintéressée. Je vous attends. — M. »

— Comment ? s'écria Nekhludov. — voilà une femme qu'ils tiennent enfermée au secret depuis sept mois ; et ils découvrent à présent qu'elle n'a rien fait ! Et il a suffit d'un mot pour la faire mettre en liberté !

— Mais il n'y a pas là de quoi vous étonner ! — dit en souriant l'avocat. — Vous devriez plutôt vous réjouir d'avoir déjà réussi dans cette démarche !

— Eh bien ! non, j'ai beau faire, ce succès me remplit d'amertume. Est-ce possible que les choses se passent ainsi ? Pourquoi la tenait-on en prison ?

— Si vous vous mettez à approfondir les choses, vous ne parviendrez qu'à vous faire souffrir.

Le baron Vorobiev, cette fois, recevait. Dans la première pièce où entra Nekhludov, se tenait un jeune employé en petite tenue, avec un cou d'une longueur excessive et une pomme d'Adam très saillante.

— Votre nom ? — demanda-t-il à Nekhludov. Nekhludov se nomma.

— Ah ! parfaitement ! Le baron vient de parler de vous. Vous allez être reçu aussitôt.

L'employé entra dans la pièce du fond et en sortit au bout d'un instant, en compagnie d'une vieille dame toute vêtue de noir, qui pleurait sans pouvoir s'arrêter.

— Prenez la peine d'entrer ! — dit le jeune employé à Nekhludov en lui désignant la porte du cabinet du baron.

Celui-ci était un homme de taille moyenne, maigre et musculeux, les cheveux blancs coupés court. Assis dans son fauteuil devant un énorme bureau, il regardait devant lui d'un air satisfait. Son visage rouge s'éclaira d'un sourire bienveillant en apercevant Nekhludov.

— Ravi de vous voir ! Votre mère et moi avons été d'excellents amis. Je

vous ai vu tout enfant, et, plus tard, officier. Allons, asseyez-vous, dites-moi en quoi je puis vous servir !

Nekhludov lui raconta l'histoire de Fédossia.

— Fort bien, fort bien ! Je vois ce que c'est ! — dit le vieillard. — C'est en effet bien touchant. Avez-vous rédigé un recours en grâce ?

— Oui, j'en ai préparé un ! — répondit Nekhludov en tirant le papier de sa poche. — Mais j'ai voulu vous voir pour vous prier d'accorder à cette affaire une attention spéciale.

— Et vous avez fort bien fait ! Je m'occuperai de l'affaire moi-même. L'histoire est vraiment très touchante, — poursuivit le baron en gardant sa mine la plus épanouie. — Je vois la chose. Cette malheureuse était une enfant, son mari l'aura affolée par sa grossièreté ; et puis tous les deux se seront repentis et pris d'amour l'un pour l'autre. Oui, je m'occuperai moi-même de l'affaire.

— Le comte Ivan Mikaïlovitch m'a d'ailleurs promis que, de son côté, il demanderait…

Mais à peine Nekhludov eut-il prononcé ces mots que le visage du baron changea d'expression.

— Au reste, — déclara-t-il froidement à Nekhludov, — déposez votre recours dans les bureaux, et je ferai ce que je pourrai !

Nekhludov sortit et se rendit dans les bureaux, pour déposer la requête. Là encore, comme au Sénat, il vit une foule de fonctionnaires, d'employés, de gardiens, tous remarquablement propres et polis.

« Combien il y en a, et comme ils ont l'air bien nourris, et comme ils sont luisants, et cirés, et vernis ! Mais à quoi peuvent-ils bien servir ? » — se demandait Nekhludov en les considérant.

II

L’homme entre les mains duquel était placé le sort des prisonniers détenus à la forteresse était un vieux général qu’on disait un peu abruti, mais qui n’en avait pas moins derrière lui des états de service des plus brillants : il possédait une quantité innombrable de décorations, dont il dédaignait d’ailleurs de porter les insignes, à l’exception d’une petite croix blanche attachée à sa boutonnière. Il avait gagné cette croix au Caucase, pour avoir forcé de jeunes paysans russes, placés sous ses ordres, à tuer des milliers de gens du pays, qui défendaient leurs libertés, leurs maisons, et leurs familles. Il avait ensuite servi en Pologne, où il avait de nouveau forcé de jeunes paysans russes à commettre les mêmes actes, ce qui lui avait valu de nouveaux honneurs ; et puis il avait encore servi quelque part ailleurs, où il s’était distingué de la même façon. Maintenant, vieux et fatigué, il occupait cet emploi d’inspecteur de la forteresse. Il remplissait les devoirs de sa charge avec une rigueur inflexible, les considérant comme la chose la plus sacrée qu’il y eût au monde.

Les devoirs de sa charge consistaient à maintenir au secret, dans de sombres cellules, des détenus politiques des deux sexes, et à les y maintenir de telle façon que, dans l’espace de dix ans, la moitié d’entre eux mouraient infailliblement : quelques-uns perdaient la raison, d’autres devenaient phtisiques, et un grand nombre se tuaient, en se laissant mourir de faim, ou en s’ouvrant les veines avec un morceau de verre, ou bien en se pendant aux barreaux d’une fenêtre.

Le vieux général savait tout cela, et tout cela se passait sous ses yeux ; mais tous ces accidents ne l’émouvaient pas plus que ceux que produisaient la foudre, les inondations, etc. La seule chose qui l’intéressât était d’obéir au règlement qui lui était imposé. Ce règlement devait, avant tout, être exécuté : peu importaient, dès lors, les conséquences qui en résultaient. Une fois par semaine, pour se conformer au règlement, le vieux général faisait le tour de toutes les cellules, et demandait aux prisonniers s’ils n’avaient pas quelque requête à lui présenter. Les prisonniers, souvent, lui présentaient des requêtes : il les écoutait tranquillement, sans rien répondre ; et jamais il n’en tenait aucun compte, sachant d’avance que toutes ces requêtes demandaient des choses qui n’étaient pas d’accord avec le règlement.

Au moment où Nekhludov se présenta chez le vieux général, celui-ci était

assis dans un petit salon dont toutes les fenêtres avaient leurs rideaux baissés, de façon qu'on s'y trouvait en pleine obscurité. Il était occupé à faire tourner un guéridon, en compagnie d'un jeune peintre, frère d'un de ses subordonnés. Les doigts minces et frêles du jeune artiste s'entremêlaient aux doigts épais, ridés, en partie ossifiés, du vieux général. Le guéridon était en train de répondre à une question posée par le général, et qui consistait à savoir si les âmes se reconnaissaient l'une l'autre, après la mort.

C'était l'âme de Jeanne d'Arc qui parlait, ce jour-là, par l'intermédiaire du guéridon. Elle venait déjà de dire : « Les âmes se reconnaissent », et elle avait commencé à dicter le mot suivant lorsque, soudain, elle s'était arrêtée. Elle avait dicté, du mot suivant, les trois premières lettres, un p, un o, et un s. Et elle s'était arrêtée, en réalité, parce que le général aurait voulu que la lettre suivante fût un l, tandis que l'artiste désirait que ce fût un v. Le général voulait que Jeanne d'Arc dît que les âmes se reconnaissaient après (posl) leur purification ; l'artiste désirait faire dire par Jeanne d'Arc que les âmes se reconnaissaient d'après la lumière (po svitu) qui se dégageait d'elles.

Le général, fronçant d'un air maussade ses énormes sourcils blancs, considérait fixement ses mains, espérant toujours que le guéridon allait se décider à écrire un l ; l'artiste, le visage tourné vers le coin de la pièce imprimait machinalement à ses lèvres le mouvement nécessaire pour prononcer la lettre v. C'est sur ces entrefaites qu'un soldat, servant de valet de chambre au vieux général, vint remettre à celui-ci la carte de Nekhludov. Le général fronça encore davantage les sourcils, fort ennuyé d'être dérangé ; puis, après une minute de silence, il mit son lorgnon sur son nez, lut la carte en la tenant au bout de son bras étendu, se leva avec un douloureux effort, et se frotta lentement les reins et les jambes.

— Fais entrer dans mon cabinet !

— Que Votre Excellence ne s'inquiète pas ! Je finirai seul ! — dit l'artiste. — Je sens que le fluide revient !

— C'est cela, finissez seul ! — répondit le général, de son ton sévère ; et il passa dans son cabinet, traînant avec peine ses vieilles jambes enflées.

— Heureux de vous voir ! — dit-il à Nekhludov en lui désignant une chaise près de son bureau. — Il y a longtemps que vous êtes à Pétersbourg ?

Nekhludov répondit qu'il venait d'arriver.

— Et la princesse, votre mère, va toujours bien ?

— Ma mère est morte, Votre Excellence.

— Pardonnez-moi ! J'en suis bien désolé ! Savez-vous que j'ai servi avec votre défunt père ? Nous avons été des amis, des frères. Et vous, êtes-vous au service ?

— Non, pas en ce moment !

Le général hocha la tête en signe de désapprobation.

— J'ai une prière à vous adresser, général, — reprit Nekhludov.

— Ah ! très bien ! En quoi puis-je vous servir ?

— Si ma prière ne vous paraît pas recevable, je vous demanderai de m'excuser. Mais je me crois tenu à vous la présenter.

— Hé bien ! qu'est-ce que vous désirez ?

— Parmi les détenus confiés à votre garde, se trouve un certain Gourkevitch : or sa mère demande l'autorisation de le voir ; et, si cela est impossible, elle demande tout au moins l'autorisation de lui envoyer des livres.

Le général avait écouté cette requête sans donner le moindre signe de satisfaction ni de mécontentement : il s'était borné à pencher la tête, et à prendre l'attitude de la réflexion. En réalité, cependant, il ne réfléchissait pas le moins du monde et ne s'intéressait nullement aux paroles de Nekhludov, sachant d'avance que le règlement lui défendait d'en tenir aucun compte. Il n'écoutait que par politesse.

— C'est que tout cela, voyez-vous, ne dépend pas de moi ! — répondit-il. — Pour ce qui est des visites, un décret impérial en règle les conditions. Et pour ce qui est des livres, nous avons ici une bibliothèque, et les prisonniers ont le droit d'être autorisés, s'il y a lieu, à y prendre des livres.

— Oui, mais ce Gourkevitch voudrait avoir des ouvrages scientifiques : il voudrait s'occuper.

— Ne croyez pas cela ! Ce n'est pas du tout pour s'occuper ! C'est par

insubordination, voilà tout !

— Mais cependant ces malheureux doivent désirer s'occuper, dans leur triste situation…, — fit Nekhludov.

— Ils se plaignent toujours ! — répondit le général. — C'est que nous les connaissons bien, allez !

Il parlait toujours d'eux comme d'une race d'hommes tout à fait spéciale.

— Et la vérité est qu'ils ont ici des commodités que vous chercheriez vainement dans d'autres forteresses, — poursuivit-il.

Sur quoi il se mit à décrire en détail ces « commodités » ; on aurait pu croire, à l'entendre, que le principal objet de la détention des prisonniers dans la forteresse était de leur procurer un séjour agréable.

— Autrefois, c'est vrai, on les traitait d'une façon assez rigoureuse : mais à présent ils sont traités aussi bien que possible. Ils ont à manger de trois plats, et toujours un plat de viande : des côtelettes ou du hachis. Le dimanche, nous leur donnons encore un plat de plus : un entremets. Fasse Dieu qu'un jour toute la Russie puisse se nourrir comme eux !

Suivant l'habitude des vieillards, le général, une fois lancé sur son sujet, ne s'arrêta plus avant d'avoir répété jusqu'au bout ce qu'il répétait sans cesse.

— Quant aux livres, — disait-il, — nous mettons à leur disposition des ouvrages religieux, et puis aussi de vieux journaux. Nous avons une bibliothèque fort bien fournie. Mais ils ne lisent que rarement. D'abord, souvent, ils font mine de s'intéresser à la lecture : mais au bout de peu de temps ils rendent les livres sans y avoir touché. Écrire, aussi, ils le peuvent. Nous leur donnons des ardoises pour qu'ils puissent s'amuser à écrire dessus. Ils peuvent écrire, effacer, et écrire de nouveau. Mais cela non plus, ils ne le font pas. Non, ce n'est que dans les premiers temps qu'ils rêvent de « s'occuper » ; plus tard ils engraissent et deviennent de plus en plus inertes.

Nekhludov écoutait cette voix éraillée, considérait ces membres engourdis, ces yeux aux paupières enflées sous les énormes sourcils, ce crâne dégarni, cette petite croix blanche à la boutonnière ; et sans cesse il comprenait davantage l'inutilité de rien expliquer à un tel homme.

Il se leva, ayant grand'peine à cacher le mélange de répulsion et de pitié que lui inspirait cet affreux vieillard. Et celui-ci, de son côté, n'était pas fâché de pouvoir faire un peu la leçon au fils de son ancien camarade.

— Adieu, mon enfant ! — poursuivit-il. — Ne prenez pas ce que je vous dis en mauvaise part, je ne vous le dis que par pure amitié : mais ne vous mêlez pas des affaires de nos prisonniers ! Ne vous imaginez pas qu'il y en ait, parmi eux, d'innocents ! Tous, les uns comme les autres, ce sont des misérables ; et nous les connaissons bien, nous savons ce qu'ils valent… Et puis, croyez-moi, reprenez du service ! L'empereur a besoin de tous les hommes de valeur… la patrie aussi. Songez un peu à ce qui arriverait si moi, si tous les hommes de notre espèce, nous ne servions pas ?

Nekhludov poussa un soupir, s'inclina très bas, serra la grosse main ossifiée du vieillard, et sortit de la chambre.

Le général, reste seul, se frotta longuement les reins et se traîna dans le petit salon où, pendant son absence, le jeune artiste avait écrit la réponse dictée par l'esprit de Jeanne d'Arc. Le général lut, à travers son lorgnon : « se reconnaissent l'une l'autre d'après la lumière qui se dégage de leur corps astral ».

— Ha ! — s'écria le général, clignant des yeux avec satisfaction. Mais soudain un doute le saisit.

— Cette lumière n'est donc pas la même pour tous ? — demanda-t-il ; et, de nouveau, entremêlant ses doigts avec ceux de l'artiste, il s'installa auprès du guéridon.

Devant le perron, en sortant, Nekhludov appela son cocher.

— Ah ! patron, ce qu'on s'ennuie ici ! — dit le cocher. — Pour un peu je serais parti sans vous attendre.

— Oui, vraiment, on s'y ennuie ! — répondit Nekhludov en soupirant. Après quoi, assis dans la voiture, il essaya de se distraire en observant le jeu des nuages gris, sur le ciel, et les eaux étincelantes de la Néva, sillonnée de barques et de bateaux à vapeur.

III

Le lendemain, mercredi, était le jour où devait être examinée l'affaire de la Maslova. Nekhludov arriva de bonne heure au Sénat. Devant l'entrée, il se rencontra avec l'avocat, qui venait également d'arriver. Ils montèrent ensemble l'énorme et solennel escalier jusqu'au second étage. Dans la première pièce où ils entrèrent, un suisse, tout en les débarrassant de leurs cannes et de leurs manteaux, leur dit que les quatre sénateurs étaient déjà là : le dernier était arrivé une minute avant eux. Faïnitzine, — qui s'était mis en habit et en cravate blanche, — fit passer Nekhludov dans une pièce voisine, contre les murs de laquelle étaient rangées de grandes armoires d'une forme quelque peu extraordinaire, Un vieillard d'aspect patriarcal se trouvait là à ce moment, un grand vieillard aux longs cheveux blancs : deux valets, respectueusement, l'aidaient à se défaire de son manteau et à se diriger vers l'une des armoires, où, soudain, Nekhludov le vit s'engouffrer.

Faïnitzine, cependant, ayant aperçu un de ses collègues, également en habit et en cravate blanche, courut à lui, laissant à Nekhludov tout le loisir d'examiner les autres personnes qui remplissaient la salle. Il y avait là une quinzaine d'hommes, et deux dames, dont une toute jeune, avec un lorgnon, l'autre déjà grisonnante. On devait examiner, ce jour-là, une affaire de diffamation par voie de la presse : de là venait cette affluence d'un public qui, d'ordinaire, ne se dérangeait guère pour assister aux séances de la section de cassation.

L'huissier, un bel homme rubicond, vêtu d'un imposant uniforme, s'approcha de Faïnitzine pour lui demander dans quelle affaire il allait plaider. Pendant qu'il notait sur un papier la réponse de l'avocat, la porte de l'armoire s'ouvrit, et Nékhludov en vit sortir le vieillard à l'aspect patriarcal, mais non plus en veston et en pantalon gris, comme il y était entré : il avait échangé ses vêtements habituels contre un uniforme bariolé qui lui donnait l'air d'un gigantesque oiseau.

Lui-même, d'ailleurs, était sans doute gêné de ce déguisement, car c'est presque en courant qu'il sortit de la salle.

— C'est Bé, un homme respectable ! — dit l'avocat à Nékhludov en le rejoignant. Et il se mit à lui expliquer l'affaire qu'on allait juger.

Cependant la séance ne tarda pas à s'ouvrir. Avec le reste du public, Nekhludov, pénétra dans la salle d'audience, une salle moins grande et d'une ornementation plus simple que celle de la cour d'assises où avait siégé Nekhludov, mais d'ailleurs disposée de la même façon. Même séparation entre le public et les juges ; mêmes tableaux sur les murs ; et quand l'huissier annonça : « La Cour ! » tous se levèrent pour saluer les sénateurs en grand uniforme, qui, s'asseyant devant la table, firent de leur mieux pour se donner une mine sérieuse et solennelle.

Ces sénateurs étaient au nombre de quatre. Il y avait d'abord celui qui faisait fonction de président, Nikitine, un grand homme glabre, avec un visage mince et des yeux d'acier ; puis Wolff, rasé de frais, et montrant ses belles mains blanches ; puis Skovorodnikov, un petit vieux gros et lourd, le visage tout grêlé de petite vérole ; enfin Bé, le vieillard à la mine patriarcale. Derrière, les sénateurs entrèrent, sur l'estrade, le greffier et le substitut du procureur, — ce dernier un homme encore jeune, maigre, sec, avec un teint sombre et une profonde expression de tristesse dans les yeux. En dépit de l'étrange costume qu'il portait, Nekhludov reconnut en lui, aussitôt, un de ses meilleurs amis de l'Université.

— Ce substitut ne s'appelle-t-il pas Sélénine ? — demanda-t-il à son avocat, qui était venu s'asseoir près de lui sur les bancs du public.

— Oui, eh bien ?

— Je le connais beaucoup, c'est un homme de haute valeur.

— Et un substitut extrêmement remarquable, très actif, déjà très influent. C'est à lui que vous auriez dû vous adresser, — dit l'avocat.

— Oh ! celui-là agira toujours uniquement d'après sa conscience ! — dit Nekhludov, se rappelant les éminentes qualités de piété, de probité, de noblesse de son ancien condisciple.

— D'ailleurs, ce serait trop tard, maintenant ! — répondit Faïnitzine ;

après quoi il se remit à écouter religieusement la discussion de l'affaire.

Nekhludov se mit à l'écouter aussi ; et de toutes ses forces il essaya de comprendre ce qui se passait devant lui. Mais, de nouveau, il en était empêché par ce fait que, au lieu de discuter le fonds du procès, on faisait porter tout le débat sur des incidents accessoires. Le procès avait pour cause un article de journal dénonçant les escroqueries du président d'une société d'actionnaires. L'important, en bonne justice, eût été de savoir si vraiment ce président volait ses mandataires, et, dans ce cas, comment on pouvait mettre fin à ses vols. Mais de tout cela, dans la discussion, pas un mot ne fut dit. On débattit uniquement la question de savoir si, d'après un certain paragraphe du code, le directeur du journal avait eu le droit d'imprimer l'article, et si, n'en ayant pas le droit, il avait commis, en l'imprimant, une diffamation, ou une calomnie, ou encore une calomnie doublée de diffamation.

Deux choses seulement frappèrent Nekhludov : il observa d'abord que Wolff, qui, quelques jours auparavant, lui avait déclaré que le Sénat ne s'occupait jamais que des vices de procédure, mettait au contraire une grande chaleur à invoquer des arguments de fonds pour faire casser la condamnation du directeur du journal ; et il observa aussi que Sélénine, d'ordinaire si froid, mettait une égale chaleur à soutenir la thèse contraire. Il crut même remarquer, dans cette chaleur du substitut, comme une certaine hostilité à l'égard de Wolff qui, lui-même, finit sans doute par éprouver une impression analogue, car, sur une réplique de Sélénine, il rougit, tressaillit, fit un geste de dépit et n'ajouta plus rien.

La discussion se trouvant ainsi terminée, les sénateurs se retirèrent pour délibérer. L'huissier vint prévenir Faïnitzine que l'affaire de la Maslova allait être jugée dans quelques instants.

IV

Dès que les quatre sénateurs se furent assis dans leur salle de délibérations, Wolff, avec beaucoup de chaleur, se mit à exposer les motifs

qui devaient faire casser le jugement porté contre le directeur du journal.

Le président, homme fort peu bienveillant en général, était encore, ce jour-là, particulièrement mal disposé. Déjà pendant que l'affaire était discutée en séance publique, il avait arrêté son opinion, et maintenant, sans écouter Wolff, il restait plongé dans ses pensées. Ses pensées tournaient autour du fait que, la veille, il avait raconté dans ses mémoires la façon dont c'était Velianov, et non pas lui, qui avait été nommé à un poste depuis longtemps convoité par lui. Ce président Nikitine était en effet très profondément convaincu de ce que son opinion sur les divers hauts fonctionnaires qu'il avait eu l'occasion de connaître constituerait, pour l'histoire, un document des plus importants. Dans le chapitre qu'il avait écrit la veille, il appréciait avec une extrême sévérité la conduite de quelques-uns de ces hauts fonctionnaires qui l'avaient, suivant son expression, empêché de sauver la Russie de la ruine, ce qui voulait dire simplement qu'ils l'avaient empêché de toucher un plus gros traitement ; et il se demandait à présent s'il s'était assez clairement expliqué pour que la postérité pût voir tout cela, grâce à lui, sous un jour tout à fait nouveau.

— Sans doute, sans doute ! — répondait-il à Wolff quand celui-ci avait l'air de s'adresser à lui : mais il n'entendait pas un mot de ce qu'il disait.

Bé, non plus, n'entendait rien de ce que disait Wolff. La mine absorbée, il dessinait des armoiries sur un papier placé devant lui. Ce Bé était un libéral de la vieille espèce. Il conservait pieusement les traditions de l'école de 1860 ; seules ses opinions politiques parvenaient à le faire dévier de son impartialité. Et c'est ainsi que, dans l'affaire de diffamation, il refusait de voir autre chose qu'une atteinte à la liberté de la presse. Quand Wolff eut fini de parler, le vieillard releva un instant la tête, développa sa manière de voir en quelques mots très nets, et, abaissant de nouveau sa tête blanche, se remit à dessiner des armoiries.

Skovorodnikov, assis en face de Wolff, et qui passait tout son temps à mettre dans sa bouche les poils de sa moustache et de sa barbe, s'interrompit un moment dans cette opération pour déclarer, d'une voix haute et grinçante, que, en l'absence de tout vice de procédure, le jugement ne lui paraissait pas pouvoir être cassé. Le président se rangea du même avis ; et le jugement fut proclamé valable.

Wolff était furieux, d'autant plus furieux qu'à diverses allusions il avait bien senti, chez ses collègues comme chez le substitut, des doutes sur son désintéressement. Mais, en homme « comme il faut », il sut à merveille cacher sa mauvaise humeur, et prenant tout de suite un autre dossier, il se mit à lire les pièces de l'affaire de la Maslova. Ses trois collègues, après avoir sonné pour demander du thé, engagèrent la conversation sur un événement qui, alors, partageait avec le duel de Kamensky l'attention de tout Pétersbourg. Un fonctionnaire des plus importants, chef de section dans un ministère, avait été arrêté comme coupable d'attentats à la pudeur particulièrement monstrueux.

— Quelle horreur ! — disait Bé d'un ton de dégoût !

— Que trouvez-vous là de si horrible ? — demanda Skovorodnikov, tout en mouillant avec sa langue le papier d'une cigarette qu'il venait de rouler. — Je viens de lire, ces jours-ci, une étude d'un auteur allemand qui demande que le mariage d'un homme avec un autre homme puisse être considéré comme légal.

— Impossible ! — dit Bé.

— Je vous apporterai l'article la prochaine fois ! — répondit Skovorodnikov ; et, sans broncher, il cita des phrases entières de l'article, dont il indiqua aussi le titre, la date, et le lieu de publication.

— On dit qu'il va être envoyé, en qualité de gouverneur, quelque part dans le fond de la Sibérie ! — dit, Nikitine.

— Ce sera parfait ! Je vois déjà l'archiprêtre venant au-devant de lui avec tout son clergé ! — fit Skovorodnikov, qui, après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette, s'était remis à mâcher le poil de sa barbe et de sa moustache.

C'est alors que l'huissier, entrant dans la salle de délibérations, vint dire aux sénateurs que l'avocat Faïnitzine désirait assister à l'examen du pourvoi de la Maslova.

— Voici en quoi consiste cette affaire de la Maslova, c'est tout un roman ! — dit Wolff ; et il raconta à ses collègues ce qu'il savait des relations de Nekhludov avec la Maslova.

Les sénateurs, qui avaient hâte de s'en aller, auraient infiniment préféré

régler cette affaire entre eux, en un tour de main. Mais la demande de l'avocat ne pouvait pas, décemment, être repoussée ; ils se résignèrent donc à quitter leur salle de délibérations pour revenir en séance publique.

Ce fut encore Wolff qui, de sa voix fluette, développa les motifs de cassation du jugement de la Maslova ; et de nouveau il le fit avec une partialité visible, en laissant voir son désir que le jugement fût cassé.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ? — demanda le président en se tournant vers Faïnitzine.

Faïnitzine se leva, et, après avoir redressé le plastron blanc de sa chemise, il se mit à prouver, point par point, avec une précision et une clarté remarquables, que les débats de la cour d'assises avaient présenté six détails contraires à la loi ; puis, en quelques mots, il se permit de toucher au fonds de l'affaire, pour établir l'incohérence et l'injustice manifestes du verdict de la cour d'assises. À la suite de ce discours, débité d'un ton à la fois respectueux et ferme, la cassation du jugement paraissait inévitable ; et Nekhludov fut d'autant plus convaincu du gain de sa cause que l'avocat, se tournant vers lui pendant qu'il parlait, lui avait adressé un sourire de satisfaction. Mais un coup d'œil jeté ensuite sur le visage des sénateurs lui montra que Faïnitzine était seul à sourire et à être enchanté. Les sénateurs et le substitut, en effet, étaient loin de sourire et d'être enchantés : ils avaient la mine ennuyée d'hommes qui perdaient leur temps, et tous semblaient dire à l'avocat : « Parle toujours ! Nous en avons entendu bien d'autres que toi ! »

Aussitôt que Faïnitzine eut achevé de parler, le président donna la parole au substitut du procureur : mais celui-ci se borna à déclarer, en quelques mots, que les divers motifs de cassation invoqués n'étaient pas sérieux, et que le jugement devait être maintenu : sur quoi les sénateurs se levèrent et passèrent dans leur salle de délibérations.

Là, de nouveau, les avis se partagèrent. Wolff insistait pour la cassation ; Bé, qui seul s'était pleinement rendu compte de la nature de l'affaire, insistait dans le même sens, présentant à ses collègues un vivant tableau de l'inintelligence des jurés et de la négligence des magistrats. Nikitine, au contraire, toujours partisan de la stricte légalité, était opposé à la cassation. Tout dépendait donc de la voix de Skovorodnikov. Or celui-ci se déclara

opposé à la cassation, et cela, simplement, parce que la résolution de Nekhludov de se marier, par devoir, avec la Maslova, l'avait choqué au plus haut degré.

Ce Skovorodnikov était matérialiste, darwiniste ; toute manifestation du sentiment du devoir, et plus encore du sentiment religieux, lui faisait l'effet non seulement d'une absurdité révoltante, mais aussi de quelque chose comme une injure personnelle. Et voilà pourquoi, sans même s'interrompre de fourrer sa barbe entre ses dents, il déclara ne rien voir dans l'affaire que la légalité du jugement, et l'insuffisance des motifs invoqués pour la cassation.

Le pourvoi de la Maslova fut donc rejeté.

V

— Mais c'est horrible ! — s'écria Nekhludov en s'avançant vers l'avocat, après la lecture de l'arrêt. Une condamnation d'une injustice évidente ! Et eux qui la confirment, sous prétexte qu'elle ne contient pas de vice de forme !

— C'est un parti-pris chez eux ! — répondit l'avocat.

— Et Sélénine aussi, opposé à la cassation ! C'est horrible ! — répéta Nekhludov. — Que faire, maintenant ?

— Présenter un recours en grâce ! Présentez-le vous-même pendant que vous êtes ici ! Je vais vous le rédiger.

À ce moment le sénateur Wolff, avec toutes ses croix sur son uniforme, entra dans la salle et s'approcha de Nekhludov :

— Que faire, mon cher prince ? Les motifs de cassation étaient insuffisants ! — dit-il en soulevant ses étroites épaules. Après quoi il se hâta d'entrer dans une des armoires, pour se dévêtir.

Derrière Wolff arriva Sélénine : il reconnut aussitôt son ancien ami.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici ! — lui dit-il en lui souriant

des lèvres, tandis que ses yeux gardaient leur expression de tristesse.

— Je ne savais pas que tu étais procureur général !

— Substitut du procureur, — rectifia Sélénine. Et que fais-tu ici ?

— Ici ? J'y suis venu dans l'espoir d'y trouver de la justice et de la pitié pour une malheureuse femme injustement condamnée.

— Quelle femme ?

— Mais celle que vous venez de condamner de nouveau !

— Ah ! oui, la Maslova ! — se rappela Sélénine. — Son pourvoi n'avait aucun fondement.

— Ce n'était pas de son pourvoi qu'il s'agissait, mais d'elle-même. Elle est innocente, et on la punit sans raison.

Sélénine soupira.

— Oui, c'est possible, mais…

— Ce n'est pas seulement possible, c'est tout à fait certain !

— Comment le sais-tu ?

— Je faisais partie du jury qui l'a condamnée. Je sais que nous avons commis une erreur dans notre verdict. Sélénine réfléchit un instant.

— Tu aurais dû signaler l'erreur tout de suite ! — reprit-il.

— Je l'ai signalée.

— On aurait dû l'inscrire dans le procès-verbal ! C'eût été un motif de cassation.

— Mais l'examen de l'affaire elle-même suffisait pour montrer que le verdict du jury était incohérent ! — fit Nekhludov.

— Oh ! le Sénat n'a pas à s'occuper de cela ! S'il se permettait de casser un jugement au nom de la justice, non seulement il risquerait bientôt d'accroître la part de l'injustice, — répondit Sélénine, en songeant à Wolff et à l'affaire jugée précédemment, — mais les décisions des jurés perdraient toute leur raison d'être.

— Je sais seulement que cette femme est innocente, et qu'elle vient de perdre tout espoir d'échapper à son monstrueux châtiment. La justice suprême a confirmé l'injustice !

— Mais non, elle ne l'a pas confirmée, puisqu'elle n'avait pas à s'en occuper ! — répéta Sélénine avec une ombre d'impatience dans la voix. Puis, évidemment désireux de changer de sujet : — On m'a dit hier que tu étais ici. La comtesse Catherine Ivanovna m'avait invité, l'autre soir, à venir entendre chez elle le nouveau prophète. J'y serais allé si j'avais pu penser que tu y serais !

— J'y étais, en effet, mais j'en suis parti écœuré !

— Pourquoi écœuré ? C'est, en tout cas, la manifestation d'un sentiment religieux, si étrange et si pervertie qu'elle soit !

— Allons donc ! Une monstrueuse folie ! — déclara Nekhludov.

— Mais non, mais non ! La seule chose bizarre et fâcheuse, c'est que nous soyons assez ignorants des enseignements de l'Église pour considérer comme une nouveauté ce qui n'est que l'exposition des dogmes fondamentaux de notre foi ! — fit Sélénine, d'un ton embarrassé, se rappelant qu'il avait jadis émis devant Nekhludov de tout autres idées.

Nekhludov le considéra avec une attention mêlée de surprise. Sélénine soutint son regard. Mais Nekhludov crut sentir, au fond de ses yeux tristes, comme une malveillance.

— D'ailleurs, nous reparlerons de tout cela ! — ajouta Sélénine, après avoir fait signe à l'huissier qu'il allait avoir à lui parler. — Car nous nous reverrons, il le faut absolument ! Mais où te rencontrer ? Moi, tu me trouveras toujours chez moi à l'heure du dîner.

Il indiqua son adresse à Nekhludov et lui serra affectueusement la main :

— Hein ! combien d'eau a coulé sous les ponts depuis notre dernier entretien ! — ajouta-t-il avant de s'éloigner.

— Oui, je viendrai te voir, si je puis ! — répondit Nekhludov. Mais au fond de son cœur il sentait que, de l'un des hommes qu'il chérissait et estimait le plus au monde, cette brève rencontre avait fait à jamais pour lui un

étranger, sinon un ennemi.

CHAPITRE V

I

En sortant du Sénat, Nekhludov et l'avocat marchèrent ensemble le long du trottoir. L'avocat raconta à Nekhludov l'aventure de ce haut fonctionnaire dont avaient parlé entre eux les sénateurs ; il lui dit comment, au lieu d'être envoyé au bagne, comme il aurait dû l'être suivant le code, ce haut fonctionnaire allait être mis à la tête d'un gouvernement. Puis, en passant devant une place, il expliqua à Nekhludov qu'une souscription avait été organisée pour élever, sur cette place, un certain monument, mais que le monument n'était toujours pas là, et que les éminents personnages qui présidaient à la souscription avaient mis dans leurs poches tout l'argent recueilli. Il ajouta, à propos de l'un de ces personnages, que sa maîtresse avait perdu des millions aux courses. Tel autre, toujours suivant l'avocat, aurait vendu sa femme pour une forte somme ; et innombrables auraient été les escroqueries commises par telles et telles personnes, qui, bien loin d'être en prison, continuaient à occuper des situations très en vue. Ces récits, — dont la source était évidemment inépuisable, — semblaient procurer à l'avocat une satisfaction personnelle : ils lui permettaient, en effet, de croire lui-même et de faire croire que les moyens employés par lui pour gagner de l'argent étaient pleinement légitimes et innocents, en comparaison des moyens employés par les plus hauts représentants de l'aristocratie et des pouvoirs publics. Aussi sa surprise fut-elle extrême quand il vit que Nekhludov, sans écouter la fin d'une de ses anecdotes, prit congé de lui et sauta dans un fiacre pour retourner chez sa tante.

Mais c'est que Nekhludov était plein de tristesse. Sa tristesse venait, avant tout, de ce que la décision du Sénat eût confirmé la peine monstrueuse infligée à la Maslova. Tristement aussi il songeait que cette décision du Sénat

allait rendre plus dure, pour lui, la réalisation de son projet d'unir sa destinée à celle de la Maslova. Et toutes ces histoires que l'avocat lui débitait si complaisamment achevaient encore de le désoler, en lui montrant partout le triomphe du mal, sans compter que, malgré lui, il revoyait toujours le froid et malveillant regard de ce Sélénine, jadis si franc, si affectueux, et si bon.

Quand il arriva chez sa tante, le portier lui remit avec une nuance de dédain une lettre qu'une « femme », — comme disait le portier, — était venue apporter pour lui. Cette lettre était de la mère de la Choustova. Cette personne remerciait en termes émus le « bienfaiteur », le « sauveur » de sa fille, et elle le suppliait de ne pas quitter Pétersbourg sans venir la voir. C'était, ajoutait-elle, dans l'intérêt de Vera Bogodouchovska.

Après toutes les déceptions éprouvées durant son séjour à Pétersbourg, Nekhludov se sentait profondément découragé. Les projets qu'il avait formés quelques jours auparavant lui paraissaient à présent aussi irréalisables que ces rêves de jeunesse où, jadis, il s'était plu à s'abandonner. En rentrant dans sa chambre, il tira des papiers de son portefeuille ; et il était en train de dresser une liste de ce qui lui restait à faire avant de repartir, lorsqu'un valet de chambre vint lui dire que la comtesse le priait de descendre au salon pour prendre le thé.

Nekhludov replaça ses papiers dans son portefeuille et descendit au salon. Par la fenêtre de l'escalier, sur son chemin, il aperçut le landau de Mariette, arrêté devant la maison : et soudain il eut l'impression que son cœur s'égayait. Un désir le prit d'être jeune, et de sourire.

Mariette, coiffée cette fois d'un chapeau clair, et vêtue d'une robe claire, était assise sur une chaise près du fauteuil de la comtesse, une tasse de thé en main, et parlait à demi-voix, tout illuminée de l'éclat de ses beaux yeux rieurs. Au moment où Nekhludov entra dans le salon, elle venait de dire quelque chose de si comique, et d'un comique si inconvenant, — Nekhludov le reconnut à la nature de son rire, — que l'excellente comtesse Catherine Ivanovna avait été prise d'une joie folle, qui secouait son gros corps des pieds à la tête, tandis que Mariette, avec une délicieuse expression de malice, la considérait, penchant un peu sur le côté son charmant visage énergique et léger.

— Tu me feras mourir de rire ! — s'écriait la vieille comtesse entre deux éclats.

Nekhludov, après les avoir saluées, s'assit près d'elles. Et aussitôt Mariette, ayant remarqué l'expression sérieuse de ses traits, et désirant lui plaire, — ce qu'elle désirait, sans trop savoir pourquoi, depuis le premier moment où elle l'avait revu, — changea tout à fait non seulement son expression extérieure, mais aussi toute sa disposition intérieure. Elle devint aussitôt sérieuse, mélancolique, mécontente de sa vie, pleine d'aspirations vagues, et tout cela très sincèrement, sans la moindre hypocrisie comme sans le moindre effort. D'instinct, pour plaire à Nekhludov, elle se mit dans une disposition intérieure pareille à celle où, d'instinct, elle sentait que Nekhludov se trouvait à ce moment.

Elle l'interrogea sur le succès de ses démarches. Il lui dit comment ses efforts avaient échoué au Sénat, et mentionna, à ce propos, sa rencontre avec Sélénine.

— Ah ! quelle âme pure ! Voilà vraiment un chevalier sans peur et sans reproche ! Quelle âme pure ! — s'écrièrent les deux dames, se plaisant à employer une épithète que tout Pétersbourg, évidemment, avait admise pour désigner le jeune substitut.

— Il est marié : comment est sa femme ? — demanda Nekhludov.

— Sa femme ? Oh ! c'est… mais ne jugeons personne. Le malheur est qu'elle ne comprend pas son mari. Et ainsi, lui aussi a été pour le rejet du pourvoi ? — poursuivit Mariette avec une sincère compassion. — Mais c'est affreux ! Comme je plains cette malheureuse !

Et, du fond de son cœur, elle poussa un soupir.

Nekhludov, ému de son chagrin, se hâta de changer de conversation. Il parla à Mariette de la Choustova qui, par son entremise, venait enfin de sortir de la forteresse. Après l'avoir remerciée de cette entremise, il s'apprêtait à dire combien c'était chose horrible de penser que cette pauvre fille et toute sa famille eussent souffert si longtemps, et cela simplement parce que personne n'avait élevé la voix pour eux : mais Mariette ne le laissa point poursuivre, et elle-même, dans des termes semblables à ceux dont il allait se servir, elle exprima toute son indignation.

La comtesse Catherine Ivanovna vit tout de suite que Mariette coquetait avec son neveu, ce qui, du reste, l'amusa fort.

— Sais-tu quoi ? — demanda-t-elle à Nekhludov. — Viens avec nous demain soir, chez Aline ! Kieswetter y sera. Et toi, ne manque pas de venir aussi ! — ajouta-t-elle en se tournant vers Mariette.

— Figure-toi que Kieswetter t'a remarqué ! — poursuivit-elle en s'adressant de nouveau à Nekhludov. — Il m'a dit que toutes les idées que tu m'avais exposées, et dont je lui faisais part, étaient à ses yeux un excellent signe, et que certainement tu ne tarderais pas à venir au Christ. Je compte sur toi pour demain soir ! Mariette, dis-lui, toi aussi, que tu viendras et que tu comptes sur lui !

— C'est que d'abord, chère comtesse, je n'ai aucun droit de donner des conseils à Dimitri Ivanovitch, — répondit Mariette, en lançant à Nekhludov un regard qui signifiait qu'elle était pleinement d'accord avec lui sur la manie évangélique de la bonne vieille dame. — Et puis aussi c'est que, vous savez, je n'aime pas beaucoup…

— Oui, je sais que tu es toujours différente des autres, et que tu as une façon à toi de penser sur tout.

— Comment, une façon à moi ? Mais j'ai la foi la plus simple et la plus banale, la foi de la paysanne la plus ignorante ! — fit-elle, en souriant. — Mais surtout, c'est que, demain, je suis forcée d'aller au Théâtre-Français !

— Ah ! — Et toi, à propos, la connais-tu, cette fameuse… comment donc ? — demanda la comtesse à Nekhludov.

Mariette lui souffla le nom d'une célèbre actrice française.

— Il faut absolument que tu ailles la voir. Elle est étonnante !

— Qui dois-je aller voir d'abord, à votre avis : l'actrice, ou le prophète ? — demanda Nekhludov avec un sourire.

— Tu es méchant d'interpréter si mal mes paroles !

— Je crois que mieux vaut aller voir d'abord le prophète, et ensuite l'actrice ; sans quoi on risquerait de perdre toute confiance dans les prophéties ! — reprit Nekhludov.

— Riez, moquez-vous ! vous ne me ferez pas changer de sentiment. Autre chose est Kiesewetter, autre chose le théâtre. Point n'est besoin, pour faire son salut, d'avoir la mine lugubre et de pleurer tout le temps. Avoir la foi, cela suffit ; et l'on n'en est que plus à l'aise pour jouir de la vie.

— Mais, ma tante, savez-vous que vous prophétisez mieux que le meilleur prophète ?

— Et vous, — demanda Mariette, — savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez venir demain soir me voir dans ma loge !

— Je crains bien de n'avoir pas le temps…

La conversation fut interrompue par l'entrée du valet de chambre, annonçant à la comtesse la visite du secrétaire d'une œuvre de bienfaisance dont elle était présidente.

— Oh ! c'est le plus ennuyeux des hommes ! Je vais aller le recevoir un instant dans le petit salon, et je reviendrai aussitôt bavarder encore avec vous. Et toi, Mariette, en attendant, bourre-le de thé ! — Sur quoi, de son pas viril, la comtesse sortit du salon.

Mariette ôta un de ses gants, mettant à nu une petite main assez plate, mais toute chargée de bagues.

— Puis-je vous servir ? — demanda-t-elle à Nekhludov en mettant la main sur la théière d'argent.

Son visage avait pris une expression encore plus grave et plus triste.

— Je vais vous faire un aveu ! — dit-elle. — Rien au monde ne m'est plus pénible que de penser que des personnes à l'estime desquelles je tiens me confondent avec la position où je suis forcée de vivre.

Peu s'en fallut qu'elle ne pleurât, en prononçant ces mots. Et bien que ces mots, à les considérer de près, n'eussent qu'une signification assez vague, ils parurent à Nekhludov pleins de profondeur, de franchise, et de bonté, — tant avait d'empire sur lui le regard qui accompagnait les paroles de la fraîche, jolie, et élégante jeune femme !

Nekhludov, sans lui répondre, la regardait, ne pouvant détacher ses yeux de son visage.

— Vous croyez peut-être que je ne vous comprends pas, et ce qui se passe en vous ? Car, naturellement, je sais ce qui vous est arrivé. Tout le monde le sait ici. Mais personne ne vous comprend, et moi je vous comprends, et je vous approuve, et je vous admire !

— En vérité, il n'y a pas lieu de m'admirer : je n'ai encore rien fait !

— N'importe ! Je comprends vos sentiments et ceux de cette personne… C'est bien, c'est bien, je ne vous en parlerai plus ! — interrompit-elle, croyant apercevoir un léger mécontentement dans les traits de Nekhludov. — Et ce que je comprends aussi, — reprit-elle, avec la seule pensée de se conquérir le cœur du jeune homme, — c'est que, ayant vu toute l'horreur et toutes les souffrances de la vie des prisons, vous ayez eu le désir de venir en aide à ces malheureux, victimes de l'égoïsme et de l'indifférence des hommes… Je comprends que vous ayez projeté de donner votre vie pour ces malheureux. Moi-même, j'aurais volontiers donné la mienne. Mais à chacun sa destinée !

— N'êtes-vous donc pas satisfaite de votre destinée ?

— Moi ? — s'écria-t-elle, comme stupéfaite de ce qu'on pût lui faire une telle question. — Oui, j'ai le devoir d'en être satisfaite, et je le suis. Mais il y a toujours en moi un ver rongeur, et je suis forcée de faire un effort pour le recouvrir de terre.

— Il ne faut pas le recouvrir ! Il faut croire à cette voix qui parle en vous ! — dit Nekhludov, complètement subjugué.

Bien souvent, dans la suite, Nekhludov se rappela avec honte tout cet entretien ; bien souvent il souffrit en revoyant l'air de respectueuse attention avec lequel Mariette l'avait écouté, quand il lui avait ensuite raconté ses visites dans la prison et ses impressions au contact des paysans.

Lorsque la comtesse revint au salon, Mariette et Nekhludov causaient comme des amis intimes, seuls à se comprendre l'un l'autre parmi une foule étrangère ou hostile.

Ils s'entretenaient de l'injustice des puissants, des souffrances des faibles, de la misère du peuple ; mais, en réalité, leurs yeux, sous le murmure des paroles, ne cessaient de s'entretenir d'un tout autre sujet. « Pourras-tu

m’aimer ? » demandaient les yeux de Mariette. « Je le pourrai ! » répondaient les yeux du jeune homme. Et, tout au long des nobles pensées qu’exprimaient leurs lèvres, le désir physique les attirait l’un vers l’autre.

Mariette, avant de partir, dit encore à Nekhludov combien elle aurait toujours de plaisir à le servir dans ses projets : elle lui demanda de venir, sans faute, la voir dans sa loge au théâtre, le lendemain soir, lui assurant qu’elle aurait à lui parler « d’une affaire des plus importantes ».

— Qui sait, ensuite, quand nous nous reverrons ! — dit-elle en soupirant, et en baissant les yeux sur sa main couverte de bagues. — C’est entendu, n’est-ce pas, vous viendrez ?

Nekhludov promit qu’il viendrait.

Cette nuit-là, Nekhludov resta très longtemps sur son lit sans pouvoir s’endormir. Toutes les fois qu’il se rappelait la Maslova, et le rejet de son pourvoi, et son projet de la suivre partout, et la façon dont il avait renoncé à ses terres, il voyait se dresser devant lui, comme une réponse à ces pensées, la fine et délicieuse figure de Mariette. Il l’entendait lui dire en soupirant : « Dieu sait quand nous nous reverrons ! » Et il revoyait son sourire, il le revoyait si nettement, si vivement que lui-même, dans la nuit, se surprenait à sourire. Et il se demandait, malgré lui, s’il avait eu raison de s’engager à partir pour la Sibérie, s’il avait eu raison de se priver de toute sa fortune.

Il se le demandait ; et les réponses qui lui venaient à l’esprit, dans cette claire nuit de Pétersbourg, étaient étrangement vagues et confuses. Tout s’embrouillait dans sa tête. Il évoquait ses anciens sentiments, ressuscitait devant lui ses anciennes pensées : mais ces sentiments, ces pensées, avaient perdu sur lui leur ancien pouvoir.

— « Je me suis encore forgé là des rêves avec lesquels je ne pourrai pas vivre ! » — songeait-il. Et, se sentant pressé de questions auxquelles il n’était pas en état de répondre, il éprouvait une impression de tristesse et de découragement telle que depuis longtemps il n’en avait pas éprouvé. Et quand, à l’aube, il put enfin s’endormir, ce fut de ce lourd et lugubre sommeil dont, jadis, il s’endormait après des nuits passées à jouer aux cartes.

II

Le premier sentiment de Nekhludov, quand il se réveilla le lendemain matin, fut une vague impression d'avoir, la veille, commis quelque vilaine action.

Il rassembla ses souvenirs : non, de vilaine action il n'en avait point commis, mais il avait eu de vilaines pensées, ce qui, à ses yeux, était pire encore. Et Nekhludov se demanda avec effroi comment il avait pu, même pour quelques instants, prêter l'oreille à de telles pensées. Si nouveau, si pénible que lui fût ce qu'il avait résolu de faire, il savait que la vie qui en résulterait était désormais la seule possible pour lui ; et si facile que lui fût de revenir à son ancienne vie, il savait que ce serait, pour lui, cesser de vivre. Ses hésitations de la veille ne lui firent plus l'effet que de ces derniers mouvements de paresse de l'homme qui, s'éveillant, s'étire encore dans son lit et se renfonce sous les couvertures, tout en sachant que le moment est venu où il doit se lever pour une affaire très importante et très bonne.

Il se leva en hâte, et se rendit dans le faubourg qu'habitait la mère de la Choustova.

Le logement des Choustov était au second étage. Suivant les indications du concierge, Nekhludov traversa de sombres couloirs, grimpa un escalier sombre et fatigant, et pénétra dans une cuisine trop chauffée, que remplissait une insupportable odeur de mauvaise graisse. Une vieille femme, les manches retroussées, en tablier et avec des lunettes sur le nez, se tenait debout près du fourneau et mêlait quelque chose dans une casserole.

— Que désirez-vous ? — demanda-t-elle d'une voix méfiante, en regardant par-dessus ses lunettes.

Mais Nekhludov n'avait pas fini de se nommer que déjà le visage de la vieille femme avait pris une expression de plaisir un peu intimidé.

— Ah ! prince ! — s'écria-t-elle, tandis qu'elle essuyait ses mains sur son tablier, — quelle honte de vous avoir fait monter ce sombre escalier ! Vous, notre bienfaiteur ! Je suis sa mère ! Vous êtes notre sauveur ! — poursuivit-

elle, s'efforçant d'approcher de ses lèvres la main de Nekhludov, qu'elle avait saisie dans les siennes. — Je me suis permis d'aller chez vous hier. C'est ma sœur qui a insisté pour que je le fasse. Ma fille est ici ! Par ici, daignez prendre la peine de me suivre !

Elle conduisit Nekhludov, par une porte étroite, dans un petit corridor mal éclairé, et sans cesse elle essayait de rajuster ses cheveux dénoués, ou de réparer le désordre de sa mise.

— Ma sœur, la Kornilova…, — disait-elle, — sans doute vous aurez entendu parler d'elle. Elle a été impliquée dans une affaire… Une personne très intelligente.

Ouvrant une porte qui donnait sur le corridor, la mère de la Choustova fit entrer Nekhludov dans une petite chambre où, devant une table, était assise sur un divan une jeune fille courte et trapue, vêtue d'une veste d'indienne rayée, avec des cheveux blonds légèrement bouclés qui entouraient un visage rond, d'une pâleur extrême. En face d'elle était assis un jeune homme à la moustache naissante, vêtu d'une blouse russe aux rebords brodés. Le jeune homme, plié en deux sur sa chaise, parlait avec tant d'animation que ni lui ni la jeune fille ne s'aperçurent d'abord de l'arrivée de Nekhludov.

— Lydie ! C'est le prince Nekhludov, qui a daigné…

La pâle jeune fille eut un tressaillement nerveux. Rejetant derrière son oreille, d'un geste machinal, une boucle de ses cheveux blonds, craintivement elle fixa ses yeux gris sur le nouveau venu.

— Enfin vous voici libre ! — dit Nekhludov, en lui souriant et en lui tendant la main.

— Oui, enfin ! — répondit la jeune fille. Et, découvrant toute une rangée de dents blanches, sa bouche s'ouvrit en un bon sourire d'enfant. — C'est ma tante qui a désiré vous voir. Petite tante ! — s'écria-t-elle en se tournant vers une porte.

— Vera Efremovna a été bien tourmentée de votre arrestation ! — dit Nekhludov.

— Ici, asseyez-vous plutôt ici ! — interrompit Lydie, en désignant du doigt la chaise de paille d'où venait de se lever le jeune homme. Mon frère !

— ajouta-t-elle, en réponse au regard jeté par Nekhludov sur son compagnon.

Celui-ci serra la main du nouveau venu avec le même bon sourire qui avait éclairé le visage de sa sœur ; puis il s'assit près de la fenêtre, où vint le rejoindre un collégien de quinze ou seize ans.

— Vera Efremovna est très amie avec ma tante ; mais moi, je ne la connais presque pas ! — dit la jeune fille.

En cet instant sortit de la chambre voisine une femme d'une quarantaine d'années, au visage agréable et intelligent.

— Comme vous êtes bon d'être venu ! — s'écria-t-elle en s'asseyant sur le divan près de sa nièce. — Eh ! bien, et Verotchka ? Vous l'avez vue ? Comment supporte-t-elle sa situation ?

— Elle ne se plaint pas, — répondit Nekhludov.

— Ah ! je la reconnais bien là ! Quelle grande âme ! Tout pour les autres, rien pour elle !

— Le fait est qu'elle ne m'a rien demandé pour elle : elle ne s'est occupée que de votre nièce. Elle s'affligeait surtout, m'a-t-elle dit, de l'injustice monstrueuse de cette arrestation.

— Une injustice monstrueuse, en effet ! La malheureuse a souffert pour moi.

— Mais pas du tout, petite tante ! — s'écria Lydie. J'aurais pris ces papiers sans vous !

— Permets-moi de savoir mieux que toi ce qui en est ! — poursuivit la tante. — Voyez-vous, — dit-elle à Nekhludov, — tout cela est venu de ce qu'une certaine personne m'a priée de prendre en dépôt ses papiers, et de ce que moi, n'ayant pas de logement à moi, je les ai laissés à ma nièce. Et voilà que, cette même nuit, la police est venue ici, a pris les papiers, l'a prise aussi ; et on l'a gardée jusqu'à maintenant, parce qu'elle ne voulait pas dire de qui elle tenait ces papiers.

— Et je ne l'ai pas dit ! — déclara vivement Lydie, portant la main sur une boucle de ses cheveux, qui, pourtant, ne s'était pas dérangée.

— Mais je ne dis pas que tu l'aies dit ! — fit la tante.

— Si on a pris Mitine, ce n'est pas à cause de moi ! — reprit Lydie en rougissant et en promenant autour d'elle un regard inquiet.

— Mais tu n'as pas besoin de nous dire cela, Lydotchka ! — dit la mère.

— Et pourquoi ? Je veux en parler, au contraire ! — déclara Lydie. Elle ne souriait plus. Elle était toute rouge et enroulait ses cheveux autour de son doigt, tout en continuant à lancer de divers côtés des coups d'œil inquiets.

— Je ne l'ai pas dit ! — reprit-elle, — je me suis bornée à me taire. Quand ils m'ont interrogée sur ma tante et sur Mitine, je n'ai rien répondu, et j'ai déclaré que je ne répondrais rien. Alors ce… Kirilov…

— Kirilov, c'est un gendarme, — fit la tante, s'adressant à Nekhludov.

— Alors ce Kirilov, — reprit Lydie en s'agitant et en soupirant, — se mit à me raisonner. « Tout le monde est sûr que vous parlerez ! » me dit-il. « Et cela ne pourra nuire à personne, au contraire. Si vous parlez, vous délivrerez des innocents qui, sans cela, risquent de souffrir injustement. » Mais moi, tout de même, je n'ai rien dit. Alors il m'a dit : « Eh bien ! soit, ne dites rien, mais au moins ne niez pas ce que je dirai ! » Et il s'est mis à citer des noms, et il a cité le nom de Mitine. Et figurez-vous que, le lendemain, j'apprends que Mitine est pris ! « Voilà, — me dis-je, — c'est moi qui l'ai livré ! » Et cette pensée m'a tellement torturée, tellement torturée, que j'ai bien cru que je deviendrais folle.

— Mais c'est prouvé, que tu n'es pour rien dans son arrestation ! — dit la tante.

— Oui, mais moi je ne le savais pas. Et toujours je pensais : je l'ai livré ! J'allais de long en large, dans la cellule, et je pensais : je l'ai livré ! je l'ai livré ! Je me couchais, je me couvrais la tête, et une voix me criait à l'oreille : tu l'as livré ! tu as livré Mitine ! Et j'avais beau savoir que c'était de l'imagination, impossible de ne pas écouter. C'était affreux ! — s'écria Lydie, de plus en plus animée, tout en continuant à enrouler autour de son doigt et puis à dérouler une boucle de ses cheveux blonds.

— Lydotchka, calme-toi ! — répétait la mère, en lui touchant le bras.

Mais Lydotchka ne parvenait pas à se calmer.

— Et ce qu'il y a de plus affreux… — commença-t-elle.

Elle poussa un soupir, se leva du divan sans achever sa phrase, et s'enfuit hors de la chambre. Sa mère la suivit.

— Pour les jeunes gens, cet emprisonnement cellulaire est une chose terrible, — dit la tante, en allumant une cigarette.

— Pour tout le monde, j'imagine ? — répondit Nekhludov.

— Non, pas pour tout le monde ! Pour les véritables révolutionnaires, plusieurs me l'ont dit, c'est au contraire un repos, une sécurité. Les malheureux vivent dans l'angoisse, dans la privation, dans la crainte, craignant à la fois et pour eux, et pour les autres, et pour l'œuvre. Et puis, un beau jour, on les prend, et tout est fini, toute responsabilité cesse, ils n'ont plus qu'à rester étendus et à se reposer. J'en connais qui, en se voyant pris, ont éprouvé une joie réelle. Mais pour les jeunes, comme Lydotchka, surtout pour les innocents, le premier choc est terrible. La suite, en comparaison, n'est rien. La privation de la liberté, les mauvais traitements, le manque d'air et de nourriture, tout cela n'aurait aucune importance et se supporterait facilement s'il n'y avait pas ce choc moral qu'on ressent quand on se trouve emprisonné pour la première fois.

La mère de Lydie, revenant près de Nekhludov, lui annonça que sa fille était souffrante et avait dû se mettre au lit.

— Sans motif aucun, ils ont perdu cette jeune vie ! — dit la tante. — Et je souffre plus encore à la pensée que, malgré moi, j'ai été la cause de cet affreux malheur.

— Mais non, rien n'est perdu ! l'air de la campagne la remettra.

— Sans vous, en tout cas, elle aurait certainement péri ! — reprit la tante en se tournant vers Nekhludov, — Mais, au fait, j'oublie de vous dire une des raisons pour lesquelles je désirais vous voir. C'était pour vous prier de remettre cette lettre à Vera Efremovna ! L'enveloppe n'est pas fermée, vous pourrez lire la lettre, et la déchirer si vos opinions ne vous permettent pas d'en approuver le contenu. Mais je n'y ai rien écrit de compromettant.

Nekhludov prit la lettre, et, ayant dit adieu aux deux dames, il sortit. Dans la rue, avant de serrer la lettre dans son portefeuille, il cacheta l'enveloppe,

bien résolu à faire la commission dont l'avait chargé la tante de Lydie Choustova.

III

Nekhludov aurait bien volontiers quitté Pétersbourg ce soir-là : mais il avait promis à Mariette d'aller la voir au théâtre ; et, bien qu'il se rendît compte que son devoir était de ne pas y aller, il résolut d'y aller, se mentant à soi-même, c'est-à-dire se disant que son devoir était de tenir la promesse donnée. Et il se disait encore que, une dernière fois, il aurait là l'occasion de revoir ce monde qui, naguère, avait été le sien et qui désormais lui serait étranger. « Je veux affronter une dernière fois ses séductions, le regarder en face une dernière fois ! » songeait-il, tout en sentant que cette pensée n'était pas chez lui tout à fait sincère.

Se levant de table aussitôt le dîner fini, il mit son habit et se rendit au théâtre, où il arriva longtemps après le lever du rideau. On jouait l'éternelle Dame aux Camélias, où la fameuse actrice française venait montrer au public, une fois de plus, la façon dont doivent mourir les femmes poitrinaires.

Les contrôleurs, à la porte du théâtre, accueillirent Nekhludov avec des égards tout particuliers quand ils surent par quelle haute personnalité il avait été invité, et ils s'empressèrent de le faire conduire à la loge de Mariette. Le valet de chambre de celle-ci, debout devant la loge en livrée de gala, salua Nekhludov d'un air de connaissance et l'introduisit.

Tous les yeux, dans la salle, étaient fixés sur une actrice osseuse, laide, et déjà âgée, qui, vêtue de soie et de dentelles, déclamait un monologue d'une voix heurtée et affectée. Lorsque Nekhludov entra dans la loge, et pendant que deux souffles d'air, l'un chaud, l'autre frais, le frappaient au visage, un des spectateurs se retourna vers lui et fit un « chut » indigné pour réclamer contre le bruit de la porte, qui troublait son recueillement. Dans la loge, Mariette avait près d'elle deux hommes et une dame, une grosse dame en robe rouge avec un énorme chignon. Des deux hommes, l'un était le mari de

Mariette, que Nekhludov voyait pour la première fois. Il était grand et bien fait, la poitrine bombée, avec un visage froid et dur au grand nez busqué. L'autre homme était un petit blondin trapu, avec une moustache grise entre deux favoris. Gracieuse, fine, élégante, dans un décolleté qui laissait voir très bas ses solides et musculeuses épaules, Mariette était assise sur le devant de la loge. Elle se retourna, elle aussi, au bruit de la porte, et, désignant à Nekhludov une chaise placée derrière elle, elle lui sourit d'un sourire familier qui lui parut plein de signification. Son mari, avec le calme qu'il apportait à toutes ses actions, fit au nouveau venu un léger signe de tête : après quoi il jeta sur sa femme un coup d'œil satisfait, le coup d'œil du possesseur d'une belle et élégante jeune femme.

Quand le monologue s'acheva, le théâtre s'ébranla sous la fureur des applaudissements. Aussitôt Mariette se leva, et, retenant d'une main sa jupe de soie, elle passa dans le fond de la loge pour présenter Nekhludov à son mari. Celui-ci, sans cesser de sourire des yeux à sa femme, tendit la main au jeune homme, lui dit avec calme qu'il était ravi de le connaître ; et ce fut la fin de leur entretien.

— J'aurais dû partir ce soir ; et sans la promesse que je vous avais faite je serais parti ! — dit Nekhludov en se tournant vers Mariette.

— Si vous n'avez pas de plaisir à me voir, — répondit celle-ci, devinant de nouveau sa pensée, — vous aurez du moins le plaisir de voir et d'entendre une actrice sublime. Comme elle était belle, n'est-ce pas, dans cette dernière scène ? — demanda-t-elle en se retournant vers son mari.

— Je vous avouerai que tout cela ne m'émeut pas beaucoup, — fit Nekhludov ; — j'ai vu aujourd'hui tant de vraie misère que…

— Allons, asseyez-vous là et racontez-moi tout ! Le mari écoutait distraitement la conversation, en souriant d'un sourire de plus en plus ironique.

— Je suis allé chez la malheureuse créature qu'on a enfin mise en liberté, après l'avoir si longtemps tenue en prison. Une créature à jamais anéantie !

— C'est la femme dont je t'ai parlé ! — dit Mariette à son mari.

— Ah ! oui, j'ai été bien heureux de pouvoir la faire relâcher ! —

répondit le mari, tout en se levant pour aller fumer une cigarette au foyer.

Nekhludov restait assis, attendant toujours que Mariette lui dît ce « quelque chose » qu'elle avait à lui dire. Mais elle ne lui disait rien, ne cherchait pas à lui rien dire, et elle plaisantait, elle parlait de la pièce qui, croyait-elle, devait tout particulièrement intéresser Nekhludov.

Et celui-ci vit bientôt qu'en réalité elle n'avait eu rien à lui dire, mais qu'elle avait simplement désiré se montrer à lui dans tout l'éclat de sa toilette de soirée, avec ses épaules nues et le grain de beauté qu'elle avait sur l'une d'elles. Et cette découverte lui inspira un mélange de plaisir et de répugnance. Le plaisir venait du charme extérieur répandu sur tout cela ; mais Nekhludov apercevait en même temps ce qui se trouvait sous ce charme extérieur, et c'était cela qui le répugnait. Il jouissait du spectacle de Mariette ; mais en même temps il se disait que cette jolie femme était une menteuse, qu'elle s'accommodait à merveille de vivre avec son coquin de mari, et que tout ce qu'elle lui avait dit la veille était faux, et que tout ce qu'elle voulait était de le forcer à s'éprendre d'elle. Et cela même lui était à la fois odieux et agréable. À plusieurs reprises il se leva de sa chaise pour prendre congé, et se rassit de nouveau. Mais quand enfin le mari revint dans la loge, avec une forte odeur de tabac dans ses épaisses moustaches, quand il jeta sur Nekhludov son regard ironique, le jeune homme n'y tint plus, et, profitant de ce que la porte était restée ouverte, il s'élança dans le corridor.

Comme il passait par la Perspective Newsky, pour rentrer chez sa tante, il aperçut devant lui une femme de haute taille, très bien faite, et vêtue avec une élégance voyante. Tous ceux qui passaient se retournaient vers elle et la regardaient : Nekhludov, pressant le pas, l'atteignit et la regarda à son tour. C'était une créature toute fardée, mais avec de beaux traits. Elle sourit à Nekhludov, et ses yeux brillèrent. Et aussitôt, irrésistiblement, Nekhludov se rappela Mariette : la vue de cette créature lui produisit le même mélange de séduction et de répulsion qu'il venait d'éprouver tout à l'heure, dans la loge.

Il s'enfuit, furieux contre lui-même, et courut jusqu'à la Morskaïa, où, sur le quai, il se mit à marcher de long en large, au grand étonnement des sergents de ville.

« C'est le même sourire que m'a adressé Mariette quand je suis entré dans

la loge, — se disait-il, — et les deux sourires ont la même signification. La seule différence est que cette femme-ci parle franchement et ouvertement, tandis que l'autre feint d'avoir d'autres pensées, d'éprouver des sentiments supérieurs et plus raffinés. Le fond est le même : mais celle-ci dit vrai, tandis que l'autre ment ! »

Nekhludov se rappela ses relations avec la femme de son ami, et une foule de souvenirs honteux s'offrirent à lui. « Terrible, se dit-il, cette persistance de la bête dans l'homme ! Mais quand elle est à découvert, et que tu la reconnais pour ce qu'elle est, tu restes le même que tu étais avant, soit que tu y cèdes ou que tu y résistes ; tandis que quand cette animalité se cache sous des dehors soi-disant poétiques, quand, au lieu de t'apparaître dans sa bassesse, elle prétend t'inspirer du respect, c'en est fait de toi tout entier ! La bête, en toi, supprime l'homme, et tu cesses de pouvoir distinguer le bien du mal. Voilà ce qui est plus affreux que tout le reste ! »

Nekhludov, à présent, voyait cela aussi clairement qu'il voyait, devant lui, les palais, la forteresse, le fleuve, les bateaux, les fiacres. Et de même que, cette nuit-là, il n'y avait point de ténèbres sur la ville, mais que tout y était éclairé d'une triste et confuse lumière, de même Nekhludov avait l'impression que toutes les ténèbres de l'inconscience s'étaient dissipées dans son âme, cédant la place à une lumière décolorée et triste. Il comprenait que tout ce qui passait pour important et pour bon n'était en réalité, que néant ou que honte, et que tout cet éclat, tout ce luxe de la vie moderne recouvrait des vices vieux comme le monde, des vices qui provenaient du fonds le plus bestial de la nature humaine.

Nekhludov aurait voulu oublier, ne plus voir cette découverte : mais il ne le pouvait plus. Et un étrange sentiment naissait en lui, où la joie de la certitude s'accompagnait d'une crainte douloureuse.

CHAPITRE VI

Aussitôt rentré dans la ville qu'il habitait, Nekhludov se rendit à la prison pour annoncer à la Maslova que son pourvoi avait été rejeté, et qu'elle avait à se préparer au départ pour la Sibérie. Il avait dans sa poche le recours en grâce qu'il s'apprêtait à lui faire signer.

Mais il ne comptait guère sur cette grâce, et même, — chose étrange à dire, — il avait cessé de la désirer. Sa pensée s'était déjà accoutumée à l'idée du départ pour la Sibérie, de la vie parmi les forçats et les déportés ; et il avait peine à se représenter ce qu'il ferait de lui-même et de la Maslova si le recours en grâce se trouvait adopté. Il se rappelait une phrase de l'auteur américain Thoreau disant que, dans un pays où régnait l'esclavage, le seul endroit convenant à l'honnête homme était la prison. Tout ce qu'il avait vu à Pétersbourg était bien fait pour lui remettre cette phrase en mémoire.

Le gardien de l'infirmerie, l'ayant aussitôt reconnu, vint au-devant et lui déclara que la Maslova ne se trouvait plus là.

— Et où est-elle ?

— De nouveau dans la section de femmes !

— Mais pourquoi l'y a-t-on ramenée ?

— Bah ! vous savez, Excellence, c'est une espèce comme ça ! — répondit le gardien avec un sourire méprisant. — Elle a fait des siennes avec un infirmier ! Alors le médecin chef l'a mise à la porte !

Jamais Nekhludov n'aurait cru que la Maslova, et ses propres sentiments pour elle, lui tinssent si à cœur. Mais le fait est que les paroles du gardien furent pour lui comme un coup de massue. Il éprouva un sentiment pareil à celui qu'on éprouve en recevant la nouvelle d'un grand malheur survenu à l'improviste. Une cruelle souffrance l'envahit, qui lui ôta d'abord toute réflexion.

Lorsque, peu à peu, il reprit conscience, il s'aperçut que ce qui dominait

en lui était la honte. Il rougit de ce qu'avait eu de ridicule sa joie à la pensée d'un soi-disant changement dans l'âme de la Maslova. Toutes les belles paroles qu'elle lui avait dites pour repousser son sacrifice, ses reproches, ses larmes, tout cela n'avait donc été qu'une comédie, jouée par une misérable créature pour l'abuser et se faire valoir près de lui ! Il avait maintenant l'impression que, déjà dans son dernier entretien avec elle, il avait aperçu en elle le signe de cette perversité, dont, désormais, il ne pouvait plus douter. Et toutes ces pensées et tous ces souvenirs se pressaient en lui pendant qu'il s'éloignait de l'infirmerie.

« Mais que dois-je faire maintenant ? se demandait-il. Suis-je encore lié à elle ? Ou bien plutôt sa conduite ne m'a-t-elle pas délivré de tout lien ? »

Mais, à peine s'était-il posé cette question, qu'il comprit que, en abandonnant de nouveau la Maslova, ce n'était pas elle, c'était lui-même qu'il punirait. Et cette idée l'épouvanta.

« Non ! ce qui est arrivé, loin de pouvoir modifier ma résolution, ne peut avoir d'effet que de la renforcer. Cette femme, en agissant de la sorte, s'est conformée au caractère que lui ont donné les circonstances de sa vie. Qu'elle ait « fait des siennes » avec un infirmier, c'est affaire à elle ! Mais mon affaire, à moi, est d'accomplir ce qu'exige de moi ma conscience. Et ma conscience exige que je sacrifie ma liberté pour racheter mon péché. Quoi qu'il arrive, je me marierai avec elle, et je la suivrai partout où elle ira ! » Il se répétait cela avec une obstination mêlée de malveillance, tout en marchant à grands pas le long des corridors.

Parvenu à la porte de la grande salle, il pria le gardien de faction de dire au directeur qu'il désirait voir la Maslova. Le gardien, qui plusieurs fois déjà lui avait parlé, lui fit part, en réponse, d'une grande nouvelle : le « capitaine » avait été mis à la retraite, et venait d'être remplacé par un autre directeur, infiniment plus sévère.

— Ah ! la vie va devenir bien plus dure, maintenant ! — ajouta le gardien. Et il courut prévenir le nouveau directeur.

Celui-ci ne tarda pas à rejoindre Nekhludov. C'était un homme grand et maigre, avec un visage maussade aux pommettes saillantes.

— On ne peut pas voir les détenus en dehors des heures de visite

réglementaires ! — dit-il à Nekhludov sans le regarder.

— C'est que je voudrais faire signer un recours en grâce !

— Vous n'avez qu'à me le remettre !

— J'ai absolument besoin de voir un instant la détenue Maslova. On me laissait toujours la voir, jusqu'ici !

— Bien des choses qui se sont faites jusqu'ici ne se feront plus ! — dit le directeur, en levant brusquement les yeux sur Nekhludov.

— Mais j'ai une autorisation du gouverneur ! — insista Nekhludov, tirant son portefeuille.

— Permettez ! — dit alors le directeur. Il prit la feuille dans ses longues mains osseuses, et la lut lentement.

— Veuillez passer au bureau ! — fit-il.

Le bureau était vide. Le directeur s'assit devant une table et se mit à feuilleter des papiers qui s'y trouvaient : évidemment, il se proposait d'assister à l'entretien. Nekhludov lui ayant demandé s'il pourrait voir aussi une détenue politique, la Bogodouchovska, le directeur répondit d'un ton bref que c'était impossible. « Les visites aux détenus politiques sont interdites ! » déclara-t-il ; et de nouveau il se plongea dans la lecture de ses papiers. Nekhludov, qui avait dans sa poche une lettre pour la Bogodouchovska se sentit dans la situation d'un suspect, pouvant être fouillé et retenu en prison.

Lorsque la Maslova entra dans le bureau, le directeur releva la tête, et, sans regarder Nekhludov ni elle, se borna à dire : « Vous pouvez causer ! » Après quoi il se replongea dans ses papiers.

La Maslova était vêtue de son ancien costume de prison, avec sa veste blanche et son fichu sur la tête. En apercevant l'expression froide et hostile du visage de Nekhludov, elle rougit, et, saisissant un pli de sa veste, elle baissa les yeux. Son attitude confirma, pour Nekhludov, le récit du gardien.

Il voulait, de tout son cœur, la traiter de la même façon que les fois précédentes. Mais quand il essaya de lui tendre la main, la chose lui fut impossible, tant il avait, désormais, d'aversion pour elle.

— Je vous apporte une mauvaise nouvelle ! — lui dit-il d'une voix calme,

mais sans la regarder ni lui tendre la main. — Votre pourvoi est rejeté.

— Je le savais d'avance ! — répondit-elle tout bas.

En toute autre circonstance, Nekhludov lui aurait demandé pourquoi elle disait cela ; mais cette fois il se borna à la regarder. Et il vit que ses yeux étaient pleins de larmes.

Et, loin de l'attendrir, cette vue ne fit que l'irriter contre elle.

Le directeur se leva, se mit à marcher de long en large.

Nekhludov, malgré son irritation, crut devoir exprimer à la Maslova le regret que lui inspirait le rejet du pourvoi.

— Ne vous désespérez pas ! — dit-il. — On peut encore compter sur le recours en grâce, et…

— Oh ! ce n'est pas cela qui… — répondit-elle, en fixant sur lui, plaintivement, ses yeux mouillés de larmes.

— Et qu'est-ce donc ?

— Vous êtes allé à l'infirmerie, et on vous a dit…

— Bah ! cela ne regarde que vous ! — répliqua Nekhludov, d'un ton sec, en fronçant les sourcils. La mention qu'elle venait de faire de l'infirmerie avait réveillé en lui le misérable sentiment de son orgueil offensé. « Moi, un homme du monde, avec qui la jeune fille la plus aristocratique aurait été heureuse de se marier, je me suis offert à épouser cette créature, et elle, ne pouvant attendre, s'est amusée à faire des siennes avec un infirmier ! » Il se disait cela ; et il la regardait avec des yeux méchants.

— Tenez, il faut que vous signiez ceci ! — fit-il, en posant sur la table une grande feuille de papier qu'il venait de tirer de son portefeuille. La Maslova essuya ses larmes avec le bout de son fichu, et, s'asseyant près de la table, lui demanda où elle devait signer.

Il lui indiqua l'endroit ; pendant qu'elle écrivait, il se tint debout devant elle, considérant son dos penché sur la table, et que secouaient par instants des sanglots contenus.

Et dans son âme recommença la lutte des bons et des mauvais sentiments,

de son orgueil offensé et de sa pitié pour elle, qu'il voyait souffrir. Et ce dernier sentiment finit par l'emporter.

Songea-t-il d'abord à la plaindre, ou bien se rappela-t-il d'abord ses propres fautes, et notamment des fautes du genre de celle qu'il reprochait à la malheureuse ? Le fait est que, à la fois, il se sentit coupable, et il la plaignit.

Elle cependant, ayant achevé d'écrire, et après avoir frotté sur sa jupe ses doigts tachés d'encre, elle se leva et le regarda.

— Quoi qu'il vous arrive et quoi que vous fassiez, rien ne changera ma résolution ! — lui dit Nekhludov.

La pensée qu'il lui pardonnait renforçait encore en lui sa pitié pour elle ; et il éprouvait un impérieux besoin de la consoler.

— Ce que j'ai dit, je le ferai ! Où qu'on vous envoie, j'irai avec vous !

— Inutile ! — l'interrompit-elle ; et elle rougit de nouveau.

— Et pensez bien à ce dont vous aurez besoin pour la route !

— Je n'ai besoin de rien. Merci !

Le directeur s'approcha d'eux. Nekhludov, sans attendre son observation, prit congé de la Maslova et sortit, éprouvant un sentiment que jamais encore il n'avait éprouvé, un sentiment de calme profond et de profond amour pour l'humanité. « Je le vois désormais, se disait-il fièrement, rien de ce que fera la Maslova ne pourra changer mon attachement pour elle ; Qu'elle fasse des siennes avec les infirmiers, cela est son affaire : la mienne est de l'aimer, et non pas pour moi-même, mais pour elle et pour Dieu ! »

Or voici comment, en réalité, la Maslova avait « fait des siennes » avec l'infirmier. Un jour que l'infirmière l'avait envoyée chercher du thé pectoral à la pharmacie, située à l'extrémité d'un corridor, elle avait rencontré là l'infirmier Oustinov, un homme de haute taille, au visage bourgeonné, et qui depuis longtemps la poursuivait de ses galanteries. Cet homme l'avait empoignée : elle s'était défendue ; et elle s'était arrachée à lui d'une façon si vive qu'il était allé se cogner contre une étagère, brisant deux des bouteilles qui s'y trouvaient. Au même instant le médecin chef passait dans le corridor.

Entendant le bruit du verre brisé, et voyant la Maslova qui s'enfuyait, toute rouge et les cheveux en désordre :

— Eh bien ! la petite mère, si tu te mets à faire du tapage ici, j'aurai vite fait de te faire partir. De quoi s'agit-il ? — demanda-t-il à l'infirmier en le regardant sévèrement par-dessus ses lunettes. L'infirmier, avec un sourire plat, commença un long récit, où il rejetait tous les torts sur la Maslova. Le médecin, d'ailleurs, ne le laissa pas achever ; et le soir même, sur sa demande, la Maslova fut renvoyée de l'infirmerie.

Le fait de ce renvoi la chagrinait assez peu : mais la raison alléguée pour la renvoyer l'agitait au contraire d'autant plus que, désormais, la pensée de tout contact charnel avec un homme lui faisait horreur. Rien au monde ne l'humiliait ni ne la désolait aussi fort que de se dire que, en raison de son passé, tout homme pouvait se croire en droit de la posséder, Et lorsqu'elle s'était approchée de Nekhludov, dans le bureau, elle avait eu le ferme dessein de se justifier devant lui de l'injuste accusation portée contre elle. Mais, dès les premiers mots qu'elle lui avait dits, elle avait senti qu'il ne la croirait pas, que toutes les excuses ne serviraient qu'à confirmer ses soupçons ; et ses larmes lui étaient descendues dans la gorge, et elle s'était tue.

La Maslova continuait à s'imaginer que, comme elle l'avait dit à Nekhludov lors de sa seconde visite, elle ne lui pardonnait pas, et le haïssait. Mais en réalité, et dès cette seconde visite, elle s'était remise à l'aimer. Et elle l'aimait d'un tel amour que, inconsciemment, elle faisait tout ce qu'elle devinait qu'il désirait qu'elle fît : elle avait cessé de boire, de fumer, de penser aux hommes ; et c'était encore pour plaire à Nekhludov qu'elle avait consenti à prendre du service à l'infirmerie. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait uniquement parce qu'elle devinait qu'il le désirait. Et si, toutes les fois, elle lui déclarait ne pas vouloir de son sacrifice, cela provenait d'abord de ce que, ayant été très fière de la façon dont elle avait repoussé son offre la première fois, elle trouvait un plaisir d'amour-propre à persévérer dans son attitude ; mais cela provenait aussi, cela provenait de plus en plus de ce qu'elle sentait que son mariage avec Nekhludov serait pour celui-ci une source de souffrance. Et de toutes ses forces elle se jurait qu'elle n'accepterait pas son sacrifice ; mais en même temps le cœur lui saignait à la pensée qu'il la méprisait, qu'il la croyait destinée à rester toujours telle

qu’elle avait été, et que jamais il ne se rendrait compte du changement qui s’était fait en elle. L’idée que Nekhludov la soupçonnait d’avoir eu des rapports avec l’infirmier la tourmentait infiniment davantage que la nouvelle du rejet de son pourvoi, ou que la perspective de son prochain départ pour la Sibérie.

CHAPITRE VII

La Maslova pouvait être désignée pour faire partie du premier convoi, de telle sorte que Nekhludov n'avait pas de temps à perdre pour régler ses affaires avant son départ. Mais les affaires qu'il avait à régler étaient en si grand nombre qu'il sentait bien que, quelque temps qui lui restât encore pour s'en occuper, jamais il ne pourrait en finir avec elles.

Sa situation, à ce point de vue, était tout autre que par le passé. Auparavant, en effet, il était en peine de trouver à s'occuper ; et toutes ses occupations avaient toujours un seul et unique objet, qui était Dimitri Ivanovitch Nekhludov ; ce qui n'empêchait pas toutes ses occupations de lui paraître alors mortellement ennuyeuses. Maintenant, au contraire, ses occupations n'avaient plus pour objet lui-même, mais autrui ; et cependant elles l'intéressaient et le passionnaient, et leur nombre était infini. Les affaires qui l'occupaient à ce moment se divisaient en quatre catégories : c'était lui-même, avec ses habitudes d'ordre un peu pédantesques, qui les avait ainsi divisées, et qui, en conséquence, avait classé dans quatre portefeuilles différents les papiers qui s'y rapportaient.

La première catégorie comprenait toutes les affaires relatives à la Maslova. De ce côté, Nekhludov se voyait provisoirement dans l'impossibilité d'agir, tout étant subordonné à l'accueil que devait recevoir le recours en grâce.

La seconde catégorie comprenait les diverses affaires relatives à la fortune de Nekhludov. Dans le village qui lui venait de ses tantes, et dans un autre village plus petit, Nekhludov avait fait don de ses terres aux paysans, n'exigeant d'eux, en échange, que le paiement d'une rente destinée à leurs propres besoins généraux. Mais, à Kouzminskoïe il avait laissé les choses dans l'état où elles étaient quand il en était parti, c'est-à-dire que la rente de la terre devait y être payée à lui-même. Restait seulement, pour lui, à fixer les termes du paiement de cette rente, et à savoir quelle partie de la somme il devait garder pour lui, et quelle partie il devait remettre aux paysans. Là

encore, Nekhludov se voyait forcé d'attendre, ignorant à combien de frais allait l'entraîner son voyage en Sibérie, dont l'hypothèse lui semblait tous les jours plus probable.

La troisième catégorie comprenait les secours aux prisonniers qui, sans cesse en plus grand nombre, s'adressaient à lui. Le nombre de ces malheureux était devenu si grand que Nekhludov avait une difficulté extrême à pouvoir s'occuper de chacun d'eux en particulier, sans compter que le peu de succès de ses premières démarches n'était pas pour l'encourager à les continuer. Et, de plus en plus, il se trouvait amené à se préoccuper d'une question plus générale qui, dès son entrée dans la prison, avait commencé à frapper son esprit.

Cette question était de savoir pourquoi et comment avait pu être créée l'étonnante institution qu'on appelait le tribunal criminel, et qui avait pour conséquences les prisons, les bagnes, les forteresses, le sacrifice de milliers d'êtres humains.

De ses relations personnelles avec les prisonniers, des renseignements fournis par l'avocat et par l'aumônier de la prison, et aussi de statistiques judiciaires patiemment consultées, Nekhludov avait tiré la conclusion que l'ensemble des détenus appelés « criminels » pouvait se repartir en cinq espèces d'hommes.

À la première espèce appartenaient des détenus tout à fait innocents, victimes d'erreurs judiciaires : tel le faux incendiaire Menchov, telle la Maslova, et d'autres. Au dire de l'aumônier, le nombre de ces hommes était assez restreint, environ sept pour cent ; mais leur situation était, en revanche, particulièrement digne d'intérêt.

La seconde espèce comprenait des hommes condamnés pour des crimes qu'ils avaient commis dans des circonstances exceptionnelles, telles que la fureur, la jalousie, l'ivresse, etc., pour des crimes que les juges de ces hommes, très vraisemblablement, auraient commis comme eux dans les mêmes circonstances. Ces détenus-là étaient, en proportion, très nombreux : la moitié environ du total des détenus, d'après ce que Nekhludov avait pu calculer.

Dans le troisième groupe se trouvaient des hommes condamnés pour

avoir accompli des actes qui, à leurs yeux, n'avaient rien de coupable, mais qui passaient pour des crimes aux yeux des hommes chargés de rédiger et d'appliquer les lois. Tels des détenus accusés de vente prohibée d'eau-de-vie de contrebande, de vol d'herbe ou de bois dans les propriétés privées ou publiques, etc.

La quatrième classe de criminels comprenait tous ceux qui avaient été condamnés, simplement, parce qu'ils étaient d'une valeur morale supérieure à la moyenne de la société. Tels les membres de diverses sectes religieuses, tels aussi les Polonais, les Tcherkesses, condamnés pour avoir défendu leur indépendance ; tels les détenus politiques, condamnés pour insubordination à l'autorité.

Enfin la cinquième espèce d'hommes était faite de malheureux à l'égard desquels la société était infiniment plus coupable qu'ils n'étaient eux-mêmes coupables à l'égard de la société. C'étaient des hommes que la société avait abandonnés, qu'avait abrutis une incessante oppression, des hommes du genre du jeune garçon aux balais, et de cent autres misérables que les conditions de leur vie avaient conduits, pour ainsi dire systématiquement, à commettre l'acte considéré comme criminel. Il y avait dans la prison beaucoup de voleurs et de meurtriers qui appartenaient à cette catégorie, Nekhludov rattachait aussi à la même catégorie ces hommes foncièrement et naturellement pervertis qu'une nouvelle école nomme les « criminels-nés », et dont l'existence constitue le plus fort argument de ceux qui soutiennent la nécessité des codes et des châtiments. Ces représentants du soi-disant « type criminel » étaient, eux aussi, pour Nekhludov, des malheureux envers qui la société avait plus de torts qu'ils n'en avaient envers elle ; mais, au lieu d'être coupable envers eux seuls, la société l'avait été aussi envers leurs parents et leurs grands-parents, ce qui rendait sa responsabilité envers eux encore plus lourde.

Nekhludov eut, par exemple, l'occasion de connaître, dans la prison, un voleur récidiviste nommé Ochotin. Fils naturel d'une prostituée, élevé dans les asiles de jour et de nuit, et n'ayant certainement jamais rencontré, jusqu'à trente ans, aucun homme doué de sentiments moraux, cet Ochotin avait fini par s'affilier à une bande de voleurs, et le vol était devenu son unique métier. Mais il avait, avec cela, une sorte de génie comique qui lui attirait la

sympathie de tous ceux qui le rencontraient. Tout en demandant des secours à Nekhludov, il ne pouvait s'empêcher de railler et lui-même, et ses compagnons, et les juges, et toutes les lois humaines et divines.

Un autre détenu, un certain Fédorov, avait tué et enfoui en terre un vieillard, pour lui voler quelques roubles. Celui-là était un paysan dont le père, contre toute justice, avait été ruiné par un riche voisin. Lui-même, d'une nature ardente et passionnée, toujours avide de jouissances, pas une seule fois dans sa vie il n'avait vu des hommes s'occupant d'autre chose que de jouir, et pas une fois il n'avait entendu dire qu'il y eût, pour l'homme, un autre objet au monde que le plaisir.

Ces deux détenus frappèrent vivement Nekhludov. Il eut l'impression que l'un et l'autre auraient pu être utilisés pour le bien, et que leur criminalité provenait simplement de ce que la société avait toujours refusé de s'occuper d'eux. Et si ceux-là, avec tous leurs vices, lui étaient sympathiques, plusieurs autres, parmi les détenus, le dégoûtaient par leur abrutissement ou par leur cruauté. Mais dans ceux-là non plus il ne parvenait pas à reconnaître le fameux « type criminel » dont parlait l'école italienne ; il ne voyait en eux que des êtres qui lui étaient personnellement antipathiques, pareils en cela à bien d'autres personnes qu'il avait eu l'occasion de rencontrer non pas dans les prisons, mais dans les salons, en habit, en grand uniforme, ou en robe de dentelles.

Telles étaient les différentes espèces d'hommes dont l'ensemble constituait la masse des criminels. Et la quatrième des affaires qui préoccupaient Nekhludov était d'arriver à savoir pourquoi tous ces hommes étaient mis en prison et torturés en toute manière, tandis que d'autres hommes semblables à eux, et même très inférieurs à quelques-uns d'entre eux, étaient laissés en liberté et chargés de les juger et de les condamner. Nekhludov avait eu d'abord l'espoir de trouver une réponse à ces questions dans les livres ; et il s'était empressé d'acheter tous les ouvrages qui traitaient du sujet. Avec la plus grande attention, il avait lu les écrits de Lombroso, de Garofalo, de Ferri, de Maudsley, de Tarde, et de leurs confrères en criminologie. Mais cette lecture n'avait été pour lui qu'une source d'amères déceptions. La même chose lui était arrivée qui arrive d'ordinaire à tout homme se mettant à étudier une science non pas afin de jouer un rôle parmi les savants, non pas afin de

pouvoir écrire, discuter, enseigner, mais afin de trouver une réponse à certaines questions simples, pratiques et vitales : la science qu'il s'était mis à étudier répondait à mille questions diverses extrêmement subtiles et savantes, mais à la question qui l'occupait elle ne donnait point de réponse. Cette question était cependant la plus simple de toutes. Il se demandait comment et de quel droit quelques hommes enfermaient, torturaient, déportaient, battaient, tuaient d'autres hommes, alors qu'ils étaient eux-mêmes pareils à ces hommes qu'ils torturaient, battaient et tuaient. Mais au lieu de répondre à cette question, les savants dont il consultait les ouvrages se demandaient, les uns, si la volonté humaine est libre ou non, d'autres, si un homme peut être déclaré criminel, simplement, sur le vu de la forme de son crâne, d'autres si l'instinct de l'imitation ne joue pas un grand rôle dans la criminalité. Et les savants se demandaient encore ce que c'était que la moralité, ce que c'était que la dégénérescence, ce que c'était que le tempérament, ce que c'était que la société, etc. Et ils étudiaient aussi l'influence exercée sur la criminalité par le climat, par l'alimentation, par l'ignorance, par l'hypnotisme, par la passion, etc.

Tous ces ouvrages rappelaient à Nekhludov la réponse que lui avait faite, autrefois, un petit garçon qui revenait de l'école. Nekhludov lui avait demandé s'il savait épeler : « Parfaitement ! avait répondu l'enfant. — Eh bien ! épelle-moi le mot museau ! — Mais quel museau ? Un museau de chien ou un museau de bœuf ? » s'était écrié le petit garçon d'un air entendu. C'était de la même façon que les auteurs consultés par Nekhludov répondaient à l'unique question qui le préoccupait.

Il continuait à les lire, mais en désespérant de plus en plus d'y trouver profit. Il n'attribuait cependant encore cette absence de réponse qu'au caractère superficiel de la science criminologique ; et il s'interdisait, jusque-là, d'admettre pleinement pour son compte une réponse plus radicale, qui toutefois, dans les derniers temps, s'offrait à son esprit avec plus en plus d'évidence.

CHAPITRE VIII

I

Le départ du convoi de forçats dont faisait partie la Maslova ayant été définitivement fixé au 5 juillet, Nekhludov résolut de partir le même jour. Il en avertit sa sœur, qui, la veille du départ de son frère, vint en ville avec son mari. La sœur de Nekhludov, Nathalie Ivanovna Ragojinska, était plus âgée que lui de dix ans et avait eu une grande influence sur son éducation. Enfant, elle l'avait beaucoup aimé ; et plus tard, jusqu'à son mariage, une parfaite égalité de sentiments et d'idées les avait encore plus fortement liés l'un à l'autre. La jeune fille était alors amoureuse de Nicolas Irtenev, l'ami et confident favori de son frère.

Puis le frère et la sœur s'étaient tous deux dépravés. Nekhludov avait été dépravé par sa vie mondaine ; sa sœur l'avait été par son mariage. Elle avait épousé un homme qu'elle aimait d'un amour tout sensuel, mais qui n'avait aucun goût pour ce que son frère et elle avaient jadis considéré comme l'idéal du bien et du beau. Et non seulement son mari n'avait aucun goût pour cet idéal, mais il était même incapable de le comprendre. Cette aspiration vers la perfection morale, ce désir de se rendre utile aux hommes, tout ce qui avait rempli le cœur de Nathalie, son mari interprétait tout cela de la seule façon qui fût à sa portée, en le mettant sur le compte d'un raffinement d'égoïsme joint à un désir maladif d'étonner et de se faire admirer.

Ragojinski était un homme sans fortune et de petite naissance ; mais sa platitude naturelle, son esprit d'intrigue, et surtout le don qu'il avait de plaire aux femmes, lui avaient permis de faire, dans la magistrature, une assez brillante carrière. Il avait déjà près de quarante ans lorsque, à l'étranger, il avait fait la connaissance de Nekhludov, était parvenu à se faire aimer de Nathalie, et s'était marié avec elle, presque contre le consentement de la

mère, qui regardait ce mariage comme une mésalliance.

Nekhludov, bien qu'il essayât de se dissimuler à soi-même ce sentiment, détestait son beau-frère. Il le détestait pour la vulgarité de son âme, pour son étroitesse d'esprit et sa suffisance ; mais, plus encore, il détestait en lui le fait que sa sœur eût pu se prendre d'un amour aussi égoïste pour cette basse nature, et que cet amour eût pu étouffer tout ce qu'il y avait en elle de noble et de beau. Jamais Nekhludov ne pouvait se rappeler sans souffrir que Natacha était devenue la femme de ce gros homme au crâne luisant. Les enfants même qu'elle en avait eus, il ne pouvait se contraindre à les aimer tout à fait. Et toutes les fois qu'il apprenait que de nouveau elle était enceinte, il avait malgré lui l'impression que de nouveau elle s'était contaminée de quelque vilaine maladie, au contact de cet homme qui le dégoûtait.

Cette fois-là, les Ragojinski étaient venus en ville sans leurs enfants. Lorsqu'ils se furent installés dans les meilleures chambres du meilleur hôtel, Nathalie Ivanovna sortit et se fît conduire dans l'ancienne maison de sa mère ; puis, n'y ayant pas trouvé Dimitri, et ayant appris d'Agrippine Petrovna que Dimitri n'y demeurait plus, elle se rendit aussitôt à l'auberge où il s'était logé. Mais là non plus elle ne put le trouver. Un domestique crasseux, venant au-devant d'elle dans un lugubre corridor, éclairé au gaz toute la journée, lui déclara que « le prince » n'était pas chez lui.

Nathalie Ivanovna dit au domestique qu'elle était la sœur de Nekhludov et lui demanda de la laisser entrer dans l'appartement qu'il occupait, pour lui écrire un mot.

Avant de se mettre à écrire, cependant, elle ne put s'empêcher d'examiner avec curiosité les deux petites pièces habitées par son frère. Partout elle retrouvait la propreté et l'ordre méticuleux qu'elle avait jadis connus chez lui : mais la simplicité de l'installation l'étonnait et lui faisait peine. Elle fut enchantée de revoir du moins sur le bureau, surmontant une liasse de papiers, le vieux presse-papier de marbre orné d'un chien de bronze ; et, d'un gros volume à couverture verte elle eut plaisir à voir sortir les deux extrémités d'un coupe-papier d'ivoire qu'elle-même, jadis, avait donné à son frère.

L'inspection achevée, elle écrivit un billet à Nekhludov, le priant de venir la voir le plus tôt possible. Après quoi, elle regagna sa voiture et se fit

ramener chez elle.

Deux choses intéressaient particulièrement Nathalie Ivanovna au sujet de son frère. Elle voulait savoir ce que c'était au juste que ce mariage avec Katucha, dont tout le monde parlait jusque dans la petite ville où elle demeurait. Et elle voulait aussi avoir des renseignements exacts sur cet abandon de terres aux paysans, dont on parlait peut-être plus encore, et que, volontiers, on représentait comme ayant un caractère politique des plus dangereux.

Le mariage avec Katucha, par certains côtés, plaisait assez à Nathalie. Elle goûtait la résolution montrée par son frère en cette circonstance, le retrouvant là tout entier et s'y retrouvant elle-même, tels qu'ils avaient été pendant leur jeunesse. Mais, d'autre part, elle ne pouvait penser sans effroi que son frère allait épouser une créature aussi abominable ; et ce second sentiment avait même fini par prendre le pas, en elle, sur le premier, de sorte qu'elle était décidée à faire tout son possible pour détourner son frère de son projet de mariage, sans se dissimuler d'ailleurs que la chose serait des plus difficiles.

Quant à la seconde affaire, la remise des terres aux paysans, celle-là lui était au fond plus indifférente ; mais son mari, au contraire, s'en était fort ému, et avait exigé qu'elle insistât auprès de Nekhludov pour le faire revenir sur sa décision. Ignace Nicéphorovitch Ragojinski disait que cette décision de Nekhludov était le comble de l'illégalité, de la légèreté, et aussi de la vanité, car elle ne pouvait s'expliquer que par une véritable manie de se singulariser et d'attirer sur soi l'attention du monde.

— Quel sens y a-t-il à donner des terres aux paysans en les forçant à payer pour eux-mêmes ? — répétait-il. — Si Dimitri tenait absolument à se débarrasser de ses terres, il pouvait les vendre par l'entremise de la Banque des Paysans. Cela, du moins, aurait eu un sens ! Mais, au reste, l'ensemble de sa conduite dénote un état d'esprit anormal ! — ajoutait le gros finaud, se plaisant déjà à entrevoir la possibilité d'une interdiction, qui lui aurait livré la tutelle des biens de son beau-frère.

II

Ayant trouvé sur sa table le billet de sa sœur, Nekhludov s'empressa de se rendre chez elle. Elle était seule, dans une grande pièce servant de salon ; son mari faisait la sieste dans la chambre à coucher. Nathalie Ivanovna était vêtue d'une robe de soie noire serrée à la taille, avec un ruban rouge autour du col ; ses cheveux noirs, relevés, étaient coiffés à la dernière mode. On voyait qu'elle faisait tout au monde pour se rajeunir et pour plaire ainsi à son mari.

En apercevant son frère, elle courut à sa rencontre, d'un pas rapide qui faisait siffler sa jupe de soie. Le frère et la sœur s'embrassèrent, puis, en souriant, se regardèrent dans les yeux. Ce mystérieux échange de regards se fit entre eux, où les âmes se laissent voir dans toute leur vérité ; mais, dès l'instant suivant, à cet échange de regards succéda un échange de paroles, où déjà la vérité ne se retrouvait plus.

Nekhludov n'avait plus revu sa sœur depuis la mort de sa mère.

— Tu as engraissé et rajeuni ! — lui dit-il.

Les lèvres de Nathalie frémirent de plaisir.

— Et toi, tu as maigri !

— Ignace Nicéphorovitch n'est pas là ? — demanda Nekhludov.

— il se repose un peu. Il n'a pas dormi cette nuit… Tu sais que je suis allée chez toi ?

— Oui, j'ai trouvé ta lettre. J'ai été forcé de quitter notre maison. C'était trop grand, j'y étais trop seul, je m'ennuyais. Tous les meubles, tout ce qui est dans la maison, m'est désormais inutile : prends tout cela pour toi, tu en feras ce que tu voudras !

— Oui, Agrippine Petrovna m'en a déjà parlé. Je te remercie infiniment. Mais…

En cet instant, le valet de chambre de l'hôtel apporta le service à thé, sur un plateau d'argent. Nekhludov et sa sœur se turent jusqu'à ce qu'il fût

reparti.

— Eh bien ! Dimitri, je sais tout ! — reprit Nathalie en levant brusquement les yeux sur son frère.

Nekhludov ne répondit pas.

— Mais est-ce que vraiment tu peux avoir l'espoir de ramener cette créature au bien, après la vie qu'elle a menée ? — lui demanda sa sœur.

Il ne disait toujours rien, songeant à la façon dont il pourrait lui expliquer sa conduite sans la mécontenter. Il se sentait l'âme plus remplie que jamais d'une joie tranquille, et d'un désir de vivre en paix avec tous les hommes.

— Je n'ai pas à la ramener au bien, mais à y revenir moi-même ! — dit-il enfin.

Nathalie Ivanovna poussa un soupir.

— Mais tu as pour cela d'autres moyens que de te marier !

— Sans doute, mais je crois que celui-là est le meilleur, sans compter qu'il m'ouvre l'accès d'un monde où je puis me rendre utile.

— Je suis sûre que ce mariage fera ton malheur ! — dit Nathalie.

— Je n'ai pas non plus à m'occuper de mon bonheur,

— Oui, je comprends ! Mais elle, si elle a du cœur, un tel mariage ne peut pas la rendre heureuse : elle ne peut pas le souhaiter.

— Aussi, ne le souhaite-t-elle pas !

— Mais enfin… la vie…

— Eh bien ?

— La vie exige autre chose.

— La vie n'exige rien, sinon que nous fassions notre devoir ! — répondit Nekhludov, en considérant le beau visage de sa sœur où les années commençaient à tracer des rides autour des yeux et de la bouche.

— Je ne te comprends pas ! — fit-elle.

« La pauvre chérie, comme elle a changé ! » songeait Nekhludov ; et

mille souvenirs d'enfance lui revenaient à l'esprit, et un grand flot de tendresse lui inondait le cœur.

C'est à ce moment qu'il vit sortir de la pièce voisine, portant comme toujours la tête haute et la poitrine en avant, son beau-frère Ignace Nicéphorovitch. Le gros homme souriait complaisamment ; et Nekhludov voyait luire à la fois les verres de son lorgnon, son crâne chauve, et sa barbe noire. — Comme je suis heureux de vous voir ! — s'écria-t-il d'un ton affecté. Il avait d'abord essayé de tutoyer son beau-frère, mais, devant le peu de succès de sa tentative, s'était trouvé forcé de revenir au « vous ».

Les deux hommes se serrèrent la main, et Ignace Nicéphorovitch se laissa doucement tomber sur une chaise.

— Je n'interromps pas votre entretien ?

— Pas du tout ! — je ne cache à personne ce que je dis ni ce que je fais !

Dès que Nekhludov avait revu ce visage vulgaire, ces mains poilues, dès qu'il avait entendu ce ton de voix suffisant et protecteur, son sentiment d'universelle douceur s'en était allé d'un seul coup.

— Oui, nous parlons de son projet, — dit Nathalie. — Veux-tu du thé ?

— Je veux bien, avec plaisir ! Et de quel projet s'agit-il ?

— De mon projet d'aller en Sibérie, en compagnie d'une femme condamnée aux travaux forcés et devant laquelle je suis coupable ! — déclara Nekhludov.

— J'ai même entendu dire que, non content de l'accompagner, vous étiez encore décidé à faire davantage pour elle !

— Parfaitement ! À l'épouser, si seulement elle consent !

— En vérité ! Eh bien ! je vous serais fort obligé de m'expliquer un peu les motifs de votre conduite. J'avoue ne pas les comprendre.

— Les motifs, c'est que cette femme… c'est que son premier pas dans la voie du vice…

Nekhludov ne parvenait pas à trouver d'expression convenable ; et il n'en était que plus irrité.

— Le motif de ma conduite, — dit-il enfin, — c'est que je suis le coupable, et que c'est elle qui est condamnée !

— Oh ! si on l'a condamnée, allez, il y a toute probabilité qu'elle-même n'est pas non plus innocente !

— Pardon ! Elle l'est, et complètement !

Et Nekhludov, avec une agitation inutile, raconta toute l'histoire du procès de la Maslova.

— Oui, je vois ce que c'est ! Tout vient de la négligence du président et de l'irréflexion des jurés. Mais, pour ce genre de choses, il y a le Sénat.

— Le Sénat a rejeté le pourvoi.

— C'est, alors, que les motifs de cassation n'étaient pas suffisants ! — répondit Ignace Nicéphorovitch. — Le Sénat, évidemment, n'a pas à examiner les affaires au fond. Mais si vraiment il y a eu erreur judiciaire, on aurait dû présenter un recours en grâce.

— Nous l'avons présenté déjà, mais sans aucun espoir de succès. On fera une enquête au ministère, le ministère s'adressera au Sénat, le Sénat répondra par un refus. Et, suivant l'usage, l'innocent sera condamné !

— Permettez ! permettez ! — fit Ignace Nicéphorovitch avec un sourire condescendant. — En premier lieu, le ministère ne s'adressera nullement au Sénat. Il demandera le dossier de l'affaire, et, s'il constate une erreur, il donnera ses conclusions en conséquence. Et puis, en second lieu, ce n'est nullement l'usage que l'innocent soit condamné. Ce sont les coupables qui sont condamnés, — poursuivit le gros homme de son ton tranquille, avec son éternel sourire satisfait.

— Eh bien ! moi, je me suis convaincu du contraire ! — affirma Nekhludov, de plus en plus malveillant pour son beau-frère. Je me suis convaincu que près de la moitié des gens que condamnent les tribunaux sont innocents.

— Et dans quel sens entendez-vous cela ?

— Ils sont innocents dans le sens le plus ordinaire du mot, comme cette femme est innocente d'avoir empoisonné le marchand ; comme est innocent

un homme que j'ai vu ces jours-ci, et qui est condamné pour un meurtre qu'il n'a pas commis ; comme sont innocents un fils et une mère accusés d'un incendie dont le seul auteur est l'incendié lui-même !

— Oui, sans doute, il y a toujours eu et il y aura toujours des erreurs judiciaires. La justice humaine ne saurait prétendre à être infaillible.

— Mais la grande majorité des condamnés sont innocents parce que, ayant été élevés dans de certains milieux, ils n'ont pas considéré comme criminels les actes qu'ils ont commis.

— Permettez ! Tout voleur sait que le vol n'est pas une bonne action, qu'il ne doit pas voler, que c'est chose immorale de voler ! — fit Ignace Nicéphorovitch, avec un sourire légèrement ironique qui acheva d'exaspérer Nekhludov.

— Pas du tout, il ne le sait pas ! On lui dit de ne pas voler ; mais il voit que son patron lui vole son travail, que les fonctionnaires lui volent son argent…

— Savez-vous que ce que vous dites est tout simplement de l'anarchisme ! — interrompit, de son ton le plus calme, Ignace Nicéphorovitch.

— Peu m'importe comment s'appelle ce que je dis, mais je dis ce qui est ! — poursuivit Nekhludov. — Cet homme sait que les fonctionnaires le volent ; il sait que nous, les propriétaires, nous le volons en exploitant pour notre profit ce qui devrait être la propriété commune. Et quand, ensuite, cet homme prend dans nos forêts quelques branches de bois mort pour allumer son feu, nous le mettons en prison et nous lui faisons croire qu'il est un voleur.

— Je ne vous comprends pas, ou plutôt, si je vous comprends, j'ai le regret de ne pouvoir pas être d'accord avec vous ! La terre doit forcément appartenir à un maître. Si vous la partagez aujourd'hui en parties égales, demain elle reviendra de nouveau aux plus laborieux et aux mieux doués…

— Mais aussi personne ne vous parle de partager la terre en parties égales ! La terre ne doit appartenir à personne, elle ne doit pas être un objet de vente et d'achat.

— Le droit de propriété est naturel à l'homme. Sans lui, personne n'aurait de goût à cultiver la terre. Supprimez le droit de propriété, et nous retournons aussitôt à l'état sauvage ! — dit avec autorité Ignace Nicéphorovitch.

— C'est absolument le contraire qui est vrai ! Alors seulement la terre cessera d'être inutile, comme elle l'est maintenant.

— Écoutez, Dimitri Ivanovitch, ce que vous dites est tout à fait insensé. Est-ce que c'est chose possible, à notre époque, de supprimer le droit de propriété ? Je sais que, depuis très longtemps, vous avez ce dada ! Mais, permettez-moi de vous le dire franchement…

Le visage d'Ignace Nicéphorovitch, soudain, avait pâli, et sa voix s'était mise à trembler. Évidemment cette question, au contraire des précédentes, le touchait de près.

— Je vous conseillerais, en toute sincérité, de réfléchir encore un peu à cette affaire avant de mettre en pratique vos idées là-dessus !

— Vous voulez parler de mon affaire personnelle ?

— Oui, j'estime que nous tous, qui occupons une certaine situation, nous devons admettre la responsabilité qui résulte pour nous de cette situation. Nous devons maintenir les conditions de vie où nous sommes nés, que nous avons reçues de nos parents, et que nous avons le devoir de transmettre à nos descendants…

— Je considère comme étant de mon obligation…

— Permettez ! — fit Ignace Nicéphorovitch sans se laisser interrompre. Ni mon intérêt ni celui de mes enfants n'entrent pour rien dans ce que je vous dis. Le sort de mes enfants est assuré, et, quant à moi, j'espère bien pouvoir gagner ma vie tant que je vivrai. C'est donc sans aucune arrière-pensée égoïste, et d'une façon toute théorique, par pure conviction, que je vous engage à réfléchir encore, à lire, par exemple…

— De grâce, laissez-moi donc m'occuper moi-même de mes affaires, et ne vous mêlez pas non plus de m'indiquer ce que je dois lire ! — s'écria Nekhludov, pâlissant à son tour. Il sentit que ses mains devenaient froides, qu'il n'était plus du tout maître de lui. Il se tut, et se mit à boire sa tasse de thé.

— Mais où sont tes enfants ? — demanda Nekhludov à sa sœur, après s'être un peu calmé.

Nathalie répondit que les enfants étaient restés avec leur grand'mère ; et, ravie de voir que la querelle de Nekhludov avec son mari avait tourné court, elle se mit à raconter comment ses enfants jouaient au voyage, avec leurs poupées, tout à fait de la même façon que Nekhludov, dans son enfance, avait joué avec son nègre et cette grande poupée qu'il appelait la « Française »

— Tu te souviens encore de cela ? — dit Nekhludov avec un sourire.

— Oui, et figure-toi qu'ils jouent tout à fait de la même façon !

L'impression pénible s'était effacée. Nathalie, rassurée, mais ne voulant pas parler, devant son mari, de choses qu'elle et son frère étaient seuls à comprendre, transporta la conversation sur le grand événement de Pétersbourg, le duel où avait été tué le jeune Kamensky.

Ignace Nicéphorovitch désapprouva très vivement le préjugé qui empêchait de traiter le duel comme un meurtre ordinaire. Cette désapprobation suffit, de nouveau, pour indigner Nekhludov, et la querelle recommença sur cet autre terrain.

Ignace Nicéphorovitch sentait que Nekhludov le méprisait ; et il avait à cœur de lui prouver l'injustice de ce mépris. Nekhludov, de son côté, était exaspéré de ce que son beau-frère se mêlât de ses affaires, tout en reconnaissant, du reste, au fond de son cœur, qu'il en avait le droit, en sa qualité de proche parent. Mais surtout il était agacé de l'assurance et de la suffisance avec lesquelles son beau-frère admettait comme raisonnables des principes qui lui paraissaient maintenant, à lui Nekhludov, le dernier mot de l'absurdité.

— Alors, qu'auriez-vous voulu que l'on fît ? — demanda-t-il.

— Mais que l'on condamnât le meurtrier de Kamensky aux travaux forcés, comme un assassin ordinaire !

— Et quel avantage y auriez-vous trouvé ?

— Cela aurait été juste !

— Comme si l'organisation judiciaire d'à présent avait rien à voir avec la justice ! — fit Nekhludov.

— Et quel autre objet croyez-vous qu'elle ait ?

— Elle a pour unique objet de maintenir un ordre de choses favorable à une certaine classe sociale.

— Voilà qui est nouveau pour moi ! — répondit en souriant Ignace Nicéphorovitch. — Ce n'est point là le rôle qu'on attribue d'ordinaire à la justice !

— En théorie, non ; mais en pratique cela est ainsi, j'ai pu m'en convaincre par moi-même. Nos tribunaux ne servent qu'à maintenir la société dans son état présent ; et de là vient qu'ils persécutent et punissent également ceux qui sont au-dessous du niveau commun et ceux aussi qui sont au-dessus, et qui essaient d'élever la société à leur niveau.

— Je ne puis vous laisser dire que les magistrats condamnent des hommes supérieurs au niveau commun ! Les hommes que nous condamnons sont, pour la plupart, le rebut de la société !

— Et moi, je connais des forçats qui sont incomparablement supérieurs à leurs juges !

Mais Ignace Nicéphorovitch, en homme qui n'avait pas l'habitude de se laisser couper la parole, continuait de parler, sans écouter Nekhludov, à la grande indignation de celui-ci.

— Et puis je ne peux pas non plus vous laisser dire, — poursuivait-il, — que les tribunaux aient pour objet de maintenir l'état de choses présent. Les tribunaux ont un double objet : d'abord de corriger…

— Jolie, la correction qui résulte du régime des prisons ! — s'écria Nekhludov.

— En second lieu, de mettre hors d'état de nuire ces êtres dépravés et abrutis qui sont une menace pour la vie sociale.

— Et je vous dis, moi, que les tribunaux ne remplissent ni l'un ni l'autre de ces deux objets ! De punitions raisonnables, il n'y en a que deux, les deux seules qu'on employait autrefois : le fouet et la mort !

— En vérité, voilà ce que je ne me serais pas attendu à vous entendre dire !

— Mais parfaitement ! De faire souffrir un homme pour l'empêcher de recommencer une action qui lui a valu de souffrir, cela est raisonnable ; et de couper la tête à un homme qui est dangereux pour les autres hommes, cela aussi a un sens. Mais quel sens y a-t-il à s'emparer d'un homme déjà dépravé par la paresse et le mauvais exemple, pour l'enfermer dans une prison où la paresse devient pour lui une obligation, et où les mauvais exemples l'entourent de toutes parts ? Ou bien quel sens y a-t-il à le transporter aux frais de l'État — on m'a dit que cela ne coûtait pas moins de cinq cents roubles par homme, — du gouvernement de Toula dans celui d'Irkoutsk, ou de celui de Koursk…

— N'empêche que les hommes redoutent ces voyages aux frais de l'État, et que sans ces voyages et sans les prisons nous ne serions pas tranquillement assis ici, comme nous le faisons aujourd'hui !

— N'empêche que, avec vos prisons, vous ne sauriez prétendre à protéger la société ; car ces hommes que vous mettez en prison en sortent, tôt ou tard ; et le régime auquel vous les soumettez n'a pour effet que de les rendre plus dangereux.

— Vous voulez dire que notre système pénitentiaire a besoin d'être perfectionné ?

— Mais pas du tout ! ce serait peine inutile. À vouloir perfectionner les prisons, on perdrait encore plus d'argent qu'on en perd aujourd'hui à répandre l'instruction publique, et ce serait encore les pauvres gens qui seraient forcés de payer.

— Mais alors que voulez-vous qu'on fasse ? Qu'on tue tout le monde ? Ou bien que, comme l'a proposé récemment un homme d'état éminent, on crève les yeux aux criminels ? — demanda Ignace Nicéphorovitch avec un sourire contraint.

— Ce serait cruel, mais au moins cela aurait un sens ! Tandis que ce que l'on fait à présent est cruel et n'a aucun sens.

— Mais c'est que je fais partie moi-même de ces tribunaux dont vous

parlez ainsi ! — dit en pâlissant Ignace Nicéphorovitch.

— Cela, c'est affaire à vous ! Je me borne à signaler ce que je ne comprends pas.

— Il y a bien des choses que vous ne comprenez pas ! — fit Ignace Nicéphorovitch d'une voix tremblante.

— J'ai vu, à la cour d'assises, comment un substituts'est évertué à faire condamner un malheureux garçon qui, chez tout homme un peu honnête, n'aurait provoqué que de la pitié.

— Je ne ferais pas le métier que je fais, si je n'étais pas convaincu de sa légitimité ! — répondit Ignace Nicéphorovitch, et il se leva.

Nekhludov crut voir que quelque chose brillait sous le lorgnon de son beau-frère. « Mon Dieu, j'espère que ce ne sont pas des larmes ! » songea-t-il. Or, effectivement, c'étaient des larmes, des larmes de dépit et d'humiliation. S'approchant de la fenêtre, Ignace Nicéphorovitch tira son mouchoir, essuya son lorgnon, et, du même coup, s'essuya les yeux. Puis il s'assit sur le divan, alluma un cigare, et ne dit plus rien.

Nekhludov se sentit tout triste et tout honteux à la pensée d'avoir, à ce point, blessé son beau-frère et sa sœur ; et d'autant plus, que, partant le lendemain, il savait qu'il n'aurait plus l'occasion de les revoir. Il prit congé d'eux après quelques paroles banales et rentra chez lui.

« Ce que je lui ai dit est peut-être vrai, — se dit-il ; — mais en tout cas je n'aurais pas dû lui parler ainsi. Décidément, le changement qui s'est fait en moi n'est pas encore bien profond pour que j'aie pu m'irriter si fort, et humilier à ce point Ignace Nicéphorovitch, et faire tant de peine à ma pauvre Natacha ! »

CHAPITRE IX

I

Le convoi des déportés devait partir de la gare le lendemain à trois heures. Nekhludov se promit de se trouver devant la porte de la prison dès midi, pour le voir sortir, et pour l'accompagner jusqu'au chemin de fer.

En rangeant ses papiers, avant de se coucher, il mit la main sur son journal, et ne put s'empêcher d'en relire les dernières phrases. Au moment de son départ pour Pétersbourg, il avait écrit : « Katucha ne veut pas de mon sacrifice, mais s'obstine dans le sien. Elle m'enchante par ce changement intérieur qui me paraît — j'ai peur de trop le croire — s'accomplir en elle. J'ai peur de le croire, mais j'ai l'impression qu'elle ressuscite. » Au-dessous, la fois suivante, Nekhludov avait écrit : « J'ai eu aujourd'hui à supporter un grand coup ; j'ai appris que Katucha s'était mal conduite à l'infirmerie. Et sur-le-champ j'ai ressenti une souffrance terrible ; jamais je n'aurais pensé que la chose dût me faire tant souffrir. J'ai traité la malheureuse avec haine et dégoût, et puis je me suis rappelé combien de fois moi-même avais commis, fût-ce en pensée, le péché pour lequel je la haïssais ; et dès cet instant je me suis haï moi-même, et je l'ai plainte, et j'ai éprouvé une impression de bien-être. » Nekhludov prit sa plume et ajouta, à la date du jour : « J'ai vu Katucha ce matin, et de nouveau, par égoïsme, j'ai été dur et méchant pour elle. Pour Natacha aussi j'ai été méchant et j'ai parlé à son mari comme en aucun cas je n'aurais dû lui parler. De tout cela me reste un grand poids sur le cœur. Mais que faire ? Demain commence pour moi une vie nouvelle. Adieu, mon ancienne vie, et pour toujours ! »

À son réveil, le lendemain matin, son premier sentiment fut un vif repentir de sa conduite à l'égard de son beau-frère. « Impossible de laisser les choses dans cet état ! — se dit-il ; — je vais retourner chez lui, et lui faire

mes excuses. »

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'en aurait pas le temps, s'il voulait assister à la sortie du convoi. Ayant achevé, en grande hâte, d'emballer ses effets, et les ayant fait porter à la gare par le garçon de l'hôtel, il sauta dans un fiacre pour se rendre à la prison.

On était au plus fort des chaleurs de juillet. Les pavés, les pierres des maisons, le fer des toits, n'ayant pu se refroidir pendant la nuit brûlante, mêlaient leur rayonnement à l'éclat du soleil, et achevaient de rendre l'air presque irrespirable. Aucun souffle de vent, sauf par instants de soudaines bouffées qui lançaient dans les yeux des nuages de poussière. La plupart des rues étaient désertes ; çà et là de rares passants rasaient les murs, en quête d'un peu d'ombre. Dans une rue, cependant, Nekhludov vit un groupe d'ouvriers paveurs assis en plein soleil, au milieu de la chaussée, et travaillant à enfoncer des pavés dans le sable chaud.

Quand Nekhludov arriva devant la prison, il en trouva la porte encore fermée. À l'intérieur, depuis quatre heures du matin, on s'occupait de compter et de passer en revue les déportés qui allaient partir. Il y avait là 623 hommes et 64 femmes qui se tenaient debout, rangés deux par deux, et non pas à l'ombre, mais en plein soleil. Devant la porte, comme toujours, un factionnaire, l'arme au bras. Sur la petite place, Nekhludov vit une vingtaine de chariots, destinés à porter les effets des détenus, comme aussi à conduire à la gare les quelques détenus infirmes ou malades. Il vit encore, dans un coin un groupe de pauvres gens, des parents et des amis, attendant la sortie des déportés pour les revoir une dernière fois, et, si possible, leur donner des vivres ou de l'argent.

Nekhludov se joignit à ce groupe et resta devant la porte pendant près d'une heure. Enfin il entendit, à l'intérieur de la prison, des bruits de chaînes, des ordres donnés à voix haute, des toussaillements, et le murmure confus d'une foule piétinant sur place. Cela dura cinq minutes, pendant lesquelles sans cesse des gardiens se montraient sur la porte et rentraient de nouveau.

Puis, soudain, les deux battants de la porte s'ouvrirent, le bruit des chaînes devint plus fort, et un détachement de soldats, vêtus de sarraux blancs, vint former un large demi-cercle des deux côtés de la place. Puis, sur

un nouvel ordre, deux par deux, commencèrent à sortir les déportés. D'abord, ce furent les condamnés aux travaux forcés, tous uniformément vêtus de blouses grises, coiffés de bonnets plats sur leurs têtes rasées, chacun avec un sac sur le dos : ils traînaient leurs jambes chargées de fers et, de leur seule main libre, tenaient l'extrémité du sac qui pendait sur leur dos. Ils sortirent en agitant le bras, d'un pas ferme et décidé, comme s'ils s'entraînaient pour une longue marche ; mais, après avoir fait une dizaine de pas, ils s'arrêtèrent et doublèrent leurs rangs. À leur suite venaient d'autres hommes vêtus de blouses pareilles et également rasés, mais n'ayant pas de fers aux pieds, et retenus par une chaîne qui reliait leurs menottes. C'étaient les condamnés à la déportation. Puis, dans le même ordre, venaient les femmes : d'abord les condamnées aux travaux forcés, en blouses grises avec des fichus sur la tête ; en second lieu, les déportées ; et enfin les femmes qui partaient de leur plein gré, pour suivre leurs maris, — celles-là vêtues de leurs robes de paysannes. Plusieurs des femmes portaient des enfants sur leurs bras.

D'autres enfants marchaient à pied, disséminés entre les rangs, comme de jeunes poulains dans un troupeau de chevaux. Les hommes s'avançaient en silence, échangeant à peine une parole de loin en loin. Des rangs des femmes, au contraire, s'élevait un bruit de voix ininterrompu.

Nekhludov crut bien reconnaître la Maslova, au moment où elle sortait : mais il ne tarda pas à la perdre de vue de nouveau ; il ne vit rien qu'une masse confuse de créatures vêtues de gris, toutes pareilles, toutes également privées d'apparence humaine.

On avait déjà compté les déportés dans la cour de la prison ; mais on les compta une seconde fois à mesure qu'ils sortaient et doublaient leurs rangs. Quand le recensement fut achevé, l'officier qui dirigeait le convoi cria un ordre : et un certain tumulte se produisit dans la foule. Les malades, hommes et femmes, sortirent des rangs et se précipitèrent vers les chariots, ou ils s'installèrent à côté de leurs sacs. Nekhludov aperçut, dans ces chariots, pêle-mêle, des mères allaitant leurs enfants, des petits garçons et des petites filles, et quelques détenus malades, à la mine hargneuse et sombre.

Quelques autres détenus vinrent, tête nue, demander à l'officier du convoi la permission de monter dans les chariots. L'officier fit mine d'abord de ne pas entendre ; se détournant, il s'occupait de rouler une cigarette ; mais

soudain Nekhludov le vit se retourner, la main levée, vers un des détenus qui s'approchaient de lui.

— Je t'en donnerai, moi, des voitures ! Tu feras la route à pied ! — cria l'officier.

Seul, un long vieillard tout tremblant, un forçat, fut admis à faire la route en voiture. Il ôta son bonnet, fit le signe de la croix, déposa son sac sur l'un des chariots, et longtemps il essaya vainement d'y grimper lui-même, ne parvenant pas à lever assez haut ses maigres jambes chargées de fers, jusqu'à ce qu'enfin une vieille femme, du chariot, l'aida à monter en lui prenant les bras.

Quand tous les chariots furent remplis, l'officier se découvrit, essuya avec son mouchoir son front, son crâne chauve et son gros cou rouge, et fit le signe de la croix.

— En avant ! marche ! — commanda-t-il.

Les soldats mirent le fusil sur l'épaule ; les détenus, ôtant leurs bonnets, se signèrent ; un cri s'éleva des rangs des femmes ; et le cortège, entouré de soldats en sarraux blancs, s'ébranla, soulevant la poussière à chaque mouvement des jambes enchaînées. En tête, derrière les soldats, s'avançaient les condamnés aux travaux forcés, puis venaient les déportés, puis les femmes. Et derrière le cortège des piétons, rangés quatre à quatre, se traînaient lentement les chariots, sur l'un desquels Nekhludov vit assise une femme tout emmitouflée, qui, sans arrêt, hurlait et sanglotait.

II

Le cortège était si long que, quand les chariots se mirent en mouvement, les premiers rangs avaient déjà tourné le coin de la rue. Après avoir attendu quelques instants encore, Nekhludov remonta dans sa voiture et ordonna au cocher d'avancer lentement, de façon à pouvoir retrouver la Maslova et lui demander si elle avait reçu les effets qu'il lui avait envoyés. La chaleur s'était

encore accrue. Les déportés marchaient d'un pas très rapide, soulevant un nuage de poussière qui planait autour d'eux. En arrivant en face des rangs des femmes, Nekhludov reconnut tout de suite la Maslova. Elle se trouvait dans la seconde rangée, en compagnie de la Beauté, de Fédosia et d'une femme enceinte qui semblait avancer avec beaucoup de peine. La Maslova, elle, s'avançait d'un pas alerte, portant son sac sur son dos, et regardant droit devant elle, d'un air à la fois calme et résolu. Nekhludov descendit du fiacre et s'approcha d'elle, pour lui parler ; mais un sous-officier, qui marchait de ce côté du convoi, accourut vers lui :

— Défense de s'approcher des prisonniers ! — cria-t-il.

Puis, en reconnaissant Nekhludov, que tout le monde connaissait dans la prison, le sous-officier porta la main à son képi, et, d'un ton plus respectueux :

— Vraiment, Excellence, cela nous est défendu de la façon la plus formelle. À la gare, vous pourrez leur parler, mais ici c'est impossible !

Nekhludov s'écarta, et, après avoir ordonné au cocher de le suivre, se mit à marcher sur le trottoir en vue du convoi. Partout, sur son passage, celui-ci était l'objet d'une attention mêlée de crainte et de sympathie. Des voitures, les têtes se penchaient pour considérer curieusement les déportés. Les passants s'arrêtaient, et regardaient de tous leurs yeux l'effrayant spectacle. Quelques-uns s'approchaient et donnaient des aumônes, que recevaient les gardiens du convoi. D'autres, comme hypnotisés, suivaient les prisonniers aussi loin qu'ils pouvaient.

Nekhludov marchait du même pas rapide dont marchaient les détenus ; et, bien qu'il fût légèrement vêtu, sans cesse la chaleur lui devenait plus pénible. Enfin il n'y tint plus ; après un quart d'heure de marche, il rejoignit sa voiture, y monta et dit au cocher d'aller en avant. Mais, dans la voiture, la chaleur lui parut plus insupportable encore. Il s'efforça de penser à son entretien de la veille avec son beau-frère, mais ce souvenir, qui l'avait tant agité quelques heures auparavant, ne parvenait même plus à l'intéresser. Toute sa pensée restait sous le coup du terrible spectacle auquel il venait d'assister. Et, surtout, il étouffait de chaleur.

Sur une petite place, à l'ombre des arbres, il vit deux collégiens debout auprès d'un marchand de glaces ambulant : l'un d'eux, ayant déjà vidé son verre, léchait avidement la petite cuiller de corne ; l'autre épiait les mouvements du marchand, occupé à remplir de glace jaune le verre qu'il tenait en main.

— Savez-vous où l'on pourrait boire quelque chose, près d'ici ? — demanda Nekhludov au cocher, se sentant pris soudain d'une soif cruelle.

— À deux pas, il y a un café, un beau café ! — répondit le cocher ; et, tournant le coin d'une rue, il conduisit Nekhludov devant une maison ornée d'une grande enseigne.

Le patron du café, debout près du comptoir, en manches de chemise, et deux garçons vêtus de blouses sales, après avoir examiné avec curiosité ce client inconnu, lui offrirent leurs services. Nekhludov demanda de l'eau de seltz et s'assit dans le fond de la salle, devant une petite table recouverte d'une nappe graisseuse.

Deux hommes étaient assis à une table voisine, buvant du thé. L'un d'eux était brun et trapu, avec une nuque grasse et couverte de cheveux noirs qui ressemblait à celle d'Ignace Nicéphorovitch. Cette ressemblance fit de nouveau songer Nekhludov à son entretien de la veille et à son désir de revoir encore son beau-frère et sa sœur avant son départ. « Si j'y allais ? — se dit-il. — Mais non, je manquerais le train. Mieux vaut écrire une lettre ! » Il demanda une plume, de l'encre, et du papier, et, tout en buvant à petites gorgées l'eau fraîche et pétillante, il se mit à penser à ce qu'il allait écrire. Mais ses idées se brouillaient, sans qu'il pût arriver à trouver une phrase.

« Chère Natacha, je ne puis te quitter sous la pénible impression de mon entretien d'hier avec Ignace Nicéphorovitch… » — commença-t-il. Mais que dire ensuite ? Demander pardon pour ses paroles de la veille ? Mais ces paroles étaient l'expression de sa pensée, et son beau-frère serait capable de croire qu'il se rétractait. Et puis, vraiment, cette façon de se mêler de ses affaires ! Non, impossible d'écrire ! Et, sentant une fois de plus se raviver sa haine pour cet étranger, incapable de le comprendre, Nekhludov mit dans sa poche la lettre commencée, paya, et remonta dans le fiacre pour rejoindre le convoi.

La chaleur était si atroce que les pavés et les murs des maisons semblaient exhaler un souffle torride. En mettant la main sur le rebord verni de la voiture, Nekhludov ressentit une réelle impression de brûlure.

Le cheval se traînait d'un pas lourd sur le pavé poussiéreux ; le cocher somnolait ; et Nekhludov lui-même, assommé par la chaleur, regardait devant lui sans penser à rien. À un tournant de rue, en face d'une porte cochère, il aperçut soudain un groupe d'hommes debout, parmi lesquels se trouvait un des soldats du convoi, le fusil au bras. Il fit signe au cocher de s'arrêter.

— Qu'y a-t-il ? — demanda-t-il au portier de la maison.

— C'est un des prisonniers !

Nekhludov descendit de voiture et s'approcha du groupe. Sur les pierres inégales des pavés, tout contre le trottoir, gisait, la tête plus bas que les pieds, un détenu, un petit homme au visage rouge avec une barbe rousse. Étendu sur le dos, les paumes des mains grandes ouvertes, il soulevait par saccades sa large poitrine, soupirait, et semblait regarder le ciel de ses yeux immobiles, tout injectés de sang. Autour de lui se tenaient un sergent de ville à la mine soucieuse, un colporteur, un postillon, un commis de boutique, une vieille femme avec une ombrelle, et un petit garçon portant un panier vide.

— Ils les ont affaiblis en les tenant emprisonnés, et voilà qu'ils les font marcher en pleine chaleur ! — dit le commis, en se tournant vers Nekhludov.

— Il va mourir, bien sûr ! — disait la vieille femme, d'une voix plaintive.

— Vite, lui découvrir la poitrine ! — criait le postillon. De ses gros doigts tremblants, le sergent de ville se mit en devoir de dénouer le ruban qui fermait la chemise, de façon à découvrir le cou veineux et rouge du détenu. Il était évidemment ému et attristé, mais il n'en jugea pas moins indispensable de gourmander l'assistance.

— Allons, circulez ! Qu'est-ce que vous faites là ? Vous empêchez l'air de venir jusqu'ici !

— Le médecin est tenu de les passer tous en revue avant le départ de la prison, et les prisonniers malades doivent être mis en voiture ! Et voilà qu'ils l'ont forcé à faire la route à pied ! — poursuivait le commis, enchanté de pouvoir montrer sa connaissance du règlement.

Le sergent de ville, ayant achevé de découvrir la poitrine du détenu, se redressa et promena les yeux autour de lui.

— Allons, je vous dis, circulez ! Ce n'est pas votre affaire, vous n'y pouvez rien ! — dit-il, se tournant vers le soldat, comme s'il faisait appel à son approbation.

Mais le soldat restait à l'écart, considérant ses bottes, et paraissait tout à fait indifférent à l'émoi du sergent de ville.

— Ceux dont c'est l'affaire ne font pas leur devoir ! De laisser périr les gens, est-ce que c'est dans la loi ?

— Un détenu, oui, mais c'est toujours un homme ! — disaient des voix dans le groupe, sans cesse plus nombreux.

— Relevez-lui la tête et donnez-lui de l'eau ! — dit Nekhludov.

— J'ai déjà envoyé chercher de l'eau ! — répondit le sergent de ville.

Puis, soulevant le détenu par les bras, il parvint avec effort à lui mettre la tête sur le rebord du trottoir.

— Qu'est-ce que cela signifie ? — cria tout à coup une voix impérieuse et rude. Et l'on vit accourir, d'un air irrité, un officier de paix, vêtu d'un uniforme tout brillant, et chaussé de hautes bottes plus brillantes encore. — Qu'on circule, hein ! tout de suite ! — reprit-il en s'adressant à la foule, avant même de voir ce qui se passait.

Quand il aperçut, gisant sur les pierres, le malheureux détenu, il fit un signe de tête comme pour exprimer qu'il en avait vu bien d'autres, et, s'adressant au sergent de ville, il lui demanda comment l'accident était arrivé.

Le sergent de ville raconta que, au passage du convoi, ce détenu était tombé, et que l'officier avait donné l'ordre de le laisser là.

— Hé bien, voilà tout ! Il faut le porter au poste ! Qu'on aille chercher un fiacre !

— Tout de suite, dès que le portier sera revenu ! — dit le sergent de ville en portant la main à son képi.

Cependant le commis avait de nouveau commencé à parler de la

chaleur…

— Est-ce ton affaire, à toi ? Passe ton chemin ! — déclara l'officier de paix, en jetant sur lui un regard si sévère que le commis se tut aussitôt.

— Il faut lui faire boire de l'eau ! — répéta Nekhludov.

Sur lui aussi l'officier de paix jeta un regard sévère ; mais, reconnaissant un homme bien mis, il n'osa rien dire. Lorsque le portier revint avec un seau d'eau, l'officier de paix ordonna au sergent de ville de faire boire le détenu. Le sergent de ville releva de nouveau la tête du malheureux et s'efforça de lui verser de l'eau dans la bouche ; mais le mourant refusa d'avaler l'eau, et celle-ci se répandit sur sa barbe, mouillant sa veste et sa chemise tout imprégnée de poussière.

— Verse-lui le seau sur la tête ! — ordonna l'officier de paix.

Le sergent de ville ôta au détenu son bonnet et renversa l'eau du seau sur son crâne chauve, entouré d'épais cheveux roux.

Les yeux du malheureux s'agrandirent, comme épouvantés, mais son corps demeura immobile. Le long de son visage l'eau coulait, mêlée de poussière ; mais sa bouche continuait à pousser de pénibles soupirs, et soudain un grand frisson le secoua des pieds à la tête.

— Voici justement un fiacre ! Qu'on l'y mette ! — cria l'officier de paix, en désignant la voiture de Nekhludov. — Allons, toi, hé ! approche !

— Je ne suis pas libre ! — répondit le cocher.

— C'est mon fiacre, — dit Nekhludov, — mais vous pouvez le prendre. Je paierai pour le tout ! — ajouta-t-il en s'adressant au cocher.

— Allons, ouf ! et plus vite que ça !

Le sergent de ville, le portier et le soldat soulevèrent le mourant, le portèrent dans le fiacre, et l'installèrent sur les coussins. Mais il était hors d'état de se tenir assis : sa tête se renversa en arrière et tout son corps roula sur la banquette.

— Qu'on l'étende ! — ordonna l'officier de paix.

— Soyez tranquille, Votre Noblesse, je le conduirai comme ça ! —

déclara le sergent de ville. Il s'assit dans la voiture et empoigna sous les bras le détenu, que le soldat lui allongeait les jambes.

L'officier de paix aperçut, sur le pavé, le bonnet du détenu ; il le ramassa et en coiffa la tête mouillée, qui sans cesse retombait d'une épaule sur l'autre.

— Marche ! — commanda-t-il.

Le cocher fouette son cheval et, en compagnie du soldat, rebroussa chemin dans la direction du poste de police. Le sergent de ville, dans la voiture, essayait vainement de redresser la tête du détenu, qui retombait aussitôt sur l'une des épaules. Nekhludov, à pied, suivit la voiture.

III

Dès que la voiture se fut arrêtée devant la porte du poste de police, plusieurs sergents de ville l'entourèrent et empoignèrent par les bras et les jambes le détenu, qui était mort durant le trajet. Dix minutes après, quand Nekhludov arriva, on était en train de monter le cadavre à l'infirmerie.

Celle-ci était une petite pièce malpropre, meublée de quatre lits, sur deux desquels des malades se trouvaient couchés : un phtisique, et un homme qui avait la tête et le cou bandés. Sur l'un des deux autres lits on déposa le mort. Un petit homme, avec des yeux brillants, et des sourcils sans cesse en mouvement, d'un pas rapide s'approcha du lit, examina le mort, puis Nekhludov, et éclata de rire. C'était un fou, gardé là en attendant d'être transféré dans une maison de santé.

— Ils veulent me faire peur ! — dit-il. — Mais non, ils n'y parviendront pas !

Après un instant, Nekhludov vit entrer un officier de paix et un infirmier.

L'infirmier, s'approchant à son tour du lit, saisit la main jaune, encore tiède et molle, du mort, la souleva et la laissa retomber.

— Il a son compte ! — déclara-t-il avec un signe de tête ; ce qui ne

l'empêcha pas, pour se conformer au règlement, de mettre à nu la poitrine, encore mouillée, du mort et d'y appliquer scrupuleusement son oreille. Tous se taisaient. L'infirmier se redressa, fit de nouveau un signe de tête et, l'une après l'autre, ramena les deux paupières sur les yeux bleus du mort, restés grands ouverts.

— Vous ne me faites pas peur, non, vous ne me faites pas peur ! — répétait pendant tout ce temps le fou, en crachant à terre.

— Eh bien ? — demanda l'officier de paix.

— Eh bien, il faut le conduire dans la salle des morts ! — déclara l'infirmier.

— Qu'on le descende à la salle des morts ! — ordonna l'officier. — Et toi, viens au bureau pour faire ton rapport ! — dit-il au soldat qui n'avait pas cessé de se tenir debout, près du dépôt confié à sa garde.

Quatre sergents de ville prirent le mort et le redescendirent au rez-de-chaussée. Nekhludov se préparait à les suivre, lorsque le fou l'arrêta.

— Vous n'êtes pas de connivence avec eux, n'est-ce pas ? Eh bien ! donnez-moi une cigarette !

Nekhludov lui donna une cigarette. Le fou, tout en remuant sans cesse les sourcils, se mit à lui raconter toutes les persécutions qu'on lui faisait subir.

— Ils sont tous contre moi, et, par l'intermédiaire de leurs médiums, ils me torturent jour et nuit !

— Excusez-moi ! — dit Nekhludov et, sans attendre la fin du récit, il sortit de la chambre, désirant voir ce que l'on faisait du mort.

Les sergents de ville avaient déjà traversé toute la cour et s'étaient arrêtés devant la porte d'une cave. Nekhludov voulut les rejoindre, mais l'officier de paix l'en empêcha.

— Que demandez-vous ?

— Rien, — répondit Nekhludov.

— Vous ne demandez rien ? Eh bien ! allez-vous-en !

Nekhludov rebroussa chemin et rejoignit son fiacre. Le cocher dormait

sur le siège : Nekhludov le réveilla et lui dit d'aller à la gare.

Mais il n'avait pas fait cent pas quand il rencontra, accompagnée de nouveau par un soldat du convoi, une télègue sur laquelle était entendu un autre détenu, déjà mort. Le détenu gisait sur le dos : Nekhludov put l'examiner à loisir. Autant le premier mort avait une figure insignifiante, autant celui-ci était beau de corps et de visage. C'était un homme dans toute la fleur de ses forces. Sous son crâne, rasé par moitié, il avait un petit front énergique qui bombait au-dessus de la racine du nez. Ses lèvres, déjà bleues, souriaient à l'ombre d'une fine moustache, et, sur le côté rasé de sa tête, apparaissait une oreille d'un dessin très pur. L'expression du visage était à la fois calme, austère, et bonne. Et non seulement ce visage montrait quelles possibilités de vie morale avaient été perdues dans cet homme, mais les fines attaches de ses mains et de ses pieds enchaînés, l'harmonie générale et la vigueur des membres, tout cela montrait aussi quelle belle et forte et précieuse créature humaine il avait été. Et voilà qu'on l'avait tué, et non seulement personne ne le regrettait comme homme, mais personne ne regrettait même un aussi admirable instrument de travail, vainement perdu ! Car Nekhludov voyait bien, dans les yeux des sergents de ville qui l'accompagnaient, que l'unique sentiment provoqué en eux par cette mort était l'ennui de la fatigue et des tracas qu'elle allait leur valoir.

Il poussa un grand soupir, et poursuivit tristement son chemin vers la gare.

IV

Quand Nekhludov arriva à la gare, tous les prisonniers étaient déjà installés dans des wagons aux fenêtres grillées. Sur le quai se tenaient une vingtaine de personnes venues pour dire adieu à des parents ou à des amis ; elles attendaient qu'on leur permît de s'approcher des wagons.

Les gardiens du convoi couraient en tous sens, d'un air préoccupé. Dans le trajet à travers la ville, cinq prisonniers étaient morts de chaleur : trois

avaient succombé en route, et les deux autres étaient morts dans la gare[1]. Mais ce qui préoccupait les gardiens du convoi, ce n'était pas que ces cinq hommes confiés à leurs soins fussent morts, tandis que la moindre précaution aurait suffi pour les maintenir en vie. De cela, ils ne s'inquiétaient point : ils s'inquiétaient d'avoir à remplir toutes les formalités exigées par les règlements en pareille circonstance, d'avoir à déposer ces morts entre les mains des autorités compétentes, d'avoir à mettre de côté les objets qui leur appartenaient, d'avoir à rayer leurs noms sur la liste des prisonniers conduits à Novgorod ; et tout cela leur causait de grands embarras, que l'écrasante chaleur rendait plus pénibles encore.

Ils couraient donc de droite et de gauche, l'air préoccupé, et ils avaient décidé de ne laisser personne s'approcher des wagons avant qu'ils eussent fini de tout mettre en règle. Nekhludov obtint cependant la permission de s'approcher : il l'obtint en donnant un rouble à l'un des sous-officiers du convoi, qui lui demanda seulement de ne pas rester trop longtemps, de façon à n'être pas vu par l'officier principal.

Le train était formé de dix-huit wagons, qui tous, à l'exception du wagon réservé aux officiers, étaient absolument bondés de prisonniers. En passant devant les fenêtres de ces wagons, Nekhludov entendit partout des bruits de chaînes, des querelles, des conversations mêlées de gros mots ; mais nulle part on ne parlait des compagnons tombés au cours du trajet. Les conversations et les querelles portaient surtout sur les sacs des prisonniers, sur le choix des places, sur la possibilité de trouver à boire.

Nekhludov eut la curiosité de jeter un coup d'œil à l'intérieur d'un des wagons. Il vit debout, dans le passage central, deux gardiens occupés à débarrasser les prisonniers de leurs menottes. À tour de rôle, les prisonniers tendaient leurs mains ; l'un des gardiens ouvrait, avec une clé, le cadenas qui retenait les menottes, l'autre ôtait les menottes et les emportait.

Après les wagons réservés aux hommes, Nekhludov arriva devant ceux où étaient enfermées les femmes. Dans le premier de ces wagons, il entendit une voix éraillée qui gémissait, sur un rythme monotone : « Oh ! petit père ! Oh ! petit père ! »

Le sous-officier avait dit que la Maslova devait se trouver dans le

troisième wagon. À peine Nekhludov se fut-il approché de la fenêtre de ce wagon qu'il sentit venir à lui une épaisse odeur de transpiration qui l'obligea, un moment, à détourner la tête. Le wagon bourdonnait de voix criardes et perçantes. Sur tous les bancs, des femmes étaient assises, les cheveux à nu, les vestes déboutonnées, le visage rouge et inondé de sueur : elles bavardaient, vociféraient, avec force gestes. L'approche de Nekhludov eut vite fait, cependant, d'attirer leur attention. Celles qui étaient assises le plus près de la fenêtre se turent, brusquement, puis appelèrent la Maslova qui se trouvait placée de l'autre côté du wagon, ayant près d'elle la blonde et souriante Fédosia. Dès qu'elle eut aperçu Nekhludov, la Maslova se leva, replaça sur ses cheveux noirs le fichu qu'elle venait d'ôter, et, souriant de tout son visage rouge et animé, elle courut à la fenêtre, dont elle saisit dans ses mains les gros barreaux de fer.

— Voilà une chaleur ! — dit-elle d'un air tout joyeux.

— Avez-vous reçu les effets ?

— Oui, je vous remercie !

— Vous n'avez besoin de rien ? — demanda Nekhludov, à demi assommé par l'épouvantable chaleur qui venait du wagon.

— Non, merci, je n'ai besoin de rien !

— Demande donc si on ne pourrait pas avoir à boire ! — murmura timidement Fédosia.

— Ah ! oui, nous boirions volontiers ! — répéta la Maslova.

— Est-ce qu'on ne vous a pas donné d'eau ?

— Si, une cruche pleine, mais nous avons tout bu !

— J'en parlerai tout à l'heure au gardien, — dit Nekhludov. — Et maintenant nous ne nous reverrons plus qu'à Nijni-Novgorod !

— Est-ce que vous y allez aussi ? — s'écria la Maslova, feignant de n'en rien savoir. Et ses yeux se fixèrent sur Nekhludov avec une joie profonde.

— Oui, je vais partir par le train suivant !

La Maslova ne répondit rien ; elle soupira et baissa les yeux.

— Est-ce que c'est vrai, barine, que douze prisonniers sont morts en chemin ? — demanda une des détenues, une vieille paysanne aux traits accentués.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il y en eût douze ; mais moi-même j'en ai vu emporter deux, — répondit Nekhludov.

— Oui, on dit qu'il y en a douze. Est-ce qu'on ne va rien leur faire, à ces bourreaux ?

— Et parmi les femmes, il n'y a pas eu d'accident ? — demanda Nekhludov.

— Nous autres femmes, nous avons la vie plus dure ! — répondit en riant une autre détenue. — Mais voilà qu'il y a une femme qui a imaginé d'accoucher, en arrivant ici. Tenez, l'entendez-vous gémir ? — ajouta-t-elle en désignant du doigt le wagon voisin.

— Vous m'avez demandé si je n'avais besoin de rien, — dit la Maslova en s'efforçant de contenir son sourire joyeux. — Eh bien ! ne vous occupez pas de nous faire avoir de quoi boire ; mais peut-être pourriez-vous dire aux chefs du convoi qu'on transporte cette malheureuse à l'hôpital, car elle est sûre de mourir si on la force à continuer la route !

— Oui, je vais en parler !

Et Nekhludov s'éloigna, pour céder la place au mari de Fédosia, qui venait enfin d'être admis à s'approcher du wagon. Mais longtemps il dut courir sur le quai sans trouver personne à qui s'adresser. Les gardiens du convoi semblaient plus affairés d'instant en instant. Les uns s'occupaient de placer des prisonniers, d'autres d'acheter des provisions pour la route ou d'installer leurs effets dans les wagons ; d'autres encore s'empressaient auprès d'une dame, la femme d'un officier, qui s'apprêtait à partir avec son mari. Pas un n'avait le loisir d'écouter Nekhludov.

Le second coup de cloche était sonné déjà quand Nekhludov aperçut enfin le chef du convoi. Le gros officier, essuyant la sueur qui lui coulait du front, donnait des ordres à un adjudant.

— Vous avez besoin de quelque chose ? — demanda-t-il à Nekhludov.

— Il y a une femme qui accouche, dans un des wagons ; et j'ai pensé que…

— Elle accouche ? Fort bien ! laissez-la faire ! — dit l'officier, en courant rejoindre son wagon, de ses grosses jambes courtes.

Au même instant le conducteur du train mit son sifflet à la bouche. Un dernier coup de cloche suivit le coup de sifflet, et l'on entendit de grands cris d'adieu s'élever à la fois des wagons et du quai. Nekhludov, debout sur le quai, vit se traîner devant lui, l'un après l'autre, les lourds wagons, aux fenêtres desquels s'écrasaient entre les barreaux les crânes rasés des prisonniers. Puis apparut le premier wagon des femmes, puis un autre, puis le wagon où se trouvait la Maslova. La jeune femme était encore debout devant la fenêtre. Elle jeta à Nekhludov un dernier regard, accompagné d'un triste sourire dont il fut tout remué.

1. ↑ À Moscou, il y a quelques années, cinq prisonniers sont morts de l'excès de la chaleur, dans le trajet entre leur prison et la Gare de Novgorod. (Note de l'auteur.)

CHAPITRE X

I

Nekhludov avait encore deux heures à attendre jusqu'au départ du train qui devait le conduire à Nijni-Novgorod. La pensée lui vint tout d'abord de profiter de ce temps pour aller revoir sa sœur ; mais les impressions de la matinée l'avaient tant ému et fatigué qu'il ne se sentait plus la force de bouger. Il entra dans la salle d'attente, s'assit sur un canapé, et là, au bout d'un instant, il s'endormit, la tête appuyée sur un coussin.

Il dormait depuis plus d'une heure lorsqu'un bruit de chaises le réveilla en sursaut.

Il se redressa, se frotta les yeux, se rappela où il était, et revit les scènes diverses auxquelles il venait d'assister.

Il revit le convoi des déportés, les deux hommes morts, les wagons aux fenêtres grillées, et les femmes enfermées dans ces wagons, et le triste sourire que lui avait adressé Katucha à travers les barreaux. Le spectacle qu'il avait en face de lui était bien différent de ces souvenirs : une table chargée de bouteilles, de vases, de flambeaux et de fleurs, des garçons en habit sommeillant autour de la table, et, dans le fond de la salle, devant un comptoir également encombré de bouteilles et de vases, des dos de voyageurs achetant des provisions.

Quand il eut achevé de reprendre ses sens, Nekhludov observa que toutes les personnes assises dans la salle considéraient avec curiosité quelque chose qui était en train de se passer devant la porte d'entrée. Tournant les yeux de ce côté, il vit un groupe d'hommes qui portaient sur une chaise une dame toute couverte de châles.

Le premier des porteurs était un valet de chambre : Nekhludov se souvint aussitôt de l'avoir déjà vu. Et il reconnut également l'homme qui marchait derrière la chaise, un portier en livrée, avec une casquette galonnée. Près de la chaise se tenait une élégante femme de chambre portant un sac de voyage, un certain objet rond dans un étui de cuir, et plusieurs ombrelles. Et Nekhludov aperçut de l'autre côté, en tenue de voyage, le vieux prince Korchaguine, avec ses lèvres épaisses et son cou d'apoplectique. Missy était là aussi, et son frère Mitia, et un jeune diplomate bien connu de Nekhludov, le comte Osten, possesseur d'un cou interminable et d'un petit visage toujours souriant. Osten causait avec Missy, qui semblait s'amuser beaucoup de ses plaisanteries. Et Nekhludov vit aussi le médecin, fumant sa cigarette avec son air habituel de mauvaise humeur.

Cet imposant cortège ne faisait que traverser la grande salle, pour se rendre dans le petit salon réservé aux dames ; il s'attira, sur son passage, une curiosité mêlée de respect. Mais, dès l'instant suivant, le vieux prince revint dans la salle, s'assit devant la table, appela un garçon et lui donna des ordres. Puis Missy et Osten arrivèrent à leur tour, et tous deux allaient également s'asseoir près de la table lorsque Missy aperçut, à l'entrée, une personne de connaissance et courut à sa rencontre.

Cette personne était Nathalie Ivanovna, la sœur de Nekhludov. S'avançant en compagnie d'Agrippine Petrovna, elle tournait les yeux de tous côtés, en quête de quelqu'un. Elle vit en même temps son frère et Missy. Et, comme Nekhludov s'était approché d'elle, elle lui dit, après avoir serré la main de la jeune fille :

— Enfin, je te trouve ! Je commençais à me décourager !

Nekhludov serra les mains de Missy et d'Osten, embrassa sa sœur, et l'on se mit à causer. Missy raconta que leur maison de campagne avait brûlé, ce qui les obligeait à aller passer quelques semaines chez une tante qui demeurait sur la ligne de Nijni-Novgorod. Osten, à ce propos, raconta gaiement des histoires d'incendies.

Mais Nekhludov, sans l'écouter, se tourna vers sa sœur :

— Comme je suis heureux que tu sois venue !

— Je te cherche depuis deux heures, — dit-elle. — Avec Agrippine

Petrovna, nous avons exploré toute la ville sans pouvoir mettre la main sur toi.

Elle désigna, d'un mouvement de tête, la grosse gouvernante qui, vêtue d'un waterproof et coiffée d'un chapeau à fleurs, se tenait modestement un peu à l'écart, pour ne pas gêner la conversation.

— Figure-toi que je me suis endormi, ici, sur un canapé ! Comme je suis heureux que tu sois venue ! — répéta-t-il. — J'avais précisément commencé une lettre pour toi !

— Vraiment ? — demanda-t-elle d'un air inquiet. — Et que m'écrivais-tu ?

Missy, voyant que le frère et la sœur commençaient un entretien intime, crut devoir s'éloigner avec son cavalier. Nekhludov conduisit sa sœur près de la fenêtre ; ils s'assirent sur un banc de velours vert, où se trouvaient déposés une valise, un plaid et un carton à chapeau.

— Eh bien ! oui, hier, en sortant de chez vous, j'ai pensé à revenir sur mes pas pour faire des excuses à ton mari, — dit Nekhludov ; — mais j'ai craint qu'il ne prît mal la chose. J'ai été méchant, hier, pour ton mari ; et cela me tourmente.

— Je savais, j'étais sûre que tu n'avais pas eu de mauvaise intention ! — répondit Nathalie Ivanovna. — Tu sais que…

Et des larmes lui montèrent aux yeux, et elle étreignit fiévreusement la main de son frère. Nekhludov comprit aussitôt le sens de la phrase qu'elle n'avait pas achevée. Elle voulait dire que, tout en aimant son mari plus que le monde entier, elle l'aimait bien aussi, lui, son frère, et que toute division entre eux la faisait cruellement souffrir.

— Merci, je te remercie ! Ah ! si tu savais ce que j'ai vu aujourd'hui ! — reprit-il, se rappelant soudain les deux prisonniers morts. — Deux hommes tués !

— Comment cela, tués ?

— Tués, oui, certainement. On leur a fait traverser toute la ville, par cette chaleur, et deux d'entre eux sont morts d'insolation.

— Impossible ! Comment ? Aujourd'hui ? Tout à l'heure ?

— Oui, tout à l'heure ! J'ai vu leurs cadavres.

— Mais pourquoi les a-t-on tués ? Qui les a tués ? demanda Nathalie Ivanovna.

— Qui ? Ceux-là qui les ont fait marcher de force, sous ce soleil ! — répliqua Nekhludov d'un ton agacé, sentant que sa sœur considérait tout cela d'un autre œil que lui.

— Seigneur Dieu ! est-ce possible ? — demanda Agrippine Petrovna, qui n'avait pu s'empêcher d'écouter.

— Oui, nous n'avons pas la moindre idée de ce que l'on fait subir à ces malheureux ; et cependant nous aurions le devoir de nous en informer ! — poursuivit Nekhludov en tournant involontairement les yeux sur le vieux prince qui, une serviette au cou, se bourrait de jambon sans penser à rien d'autre. Mais soudain le vieillard releva la tête et aperçut Nekhludov.

— Nekhludov ! — cria-t-il. — Vous ne voulez pas vous rafraîchir ? Pour le voyage, c'est indispensable !

Nekhludov remercia d'un signe de tête.

— Eh bien, que vas-tu faire ? — reprit Nathalie Ivanovna.

— Ce que je pourrai ! Je sens en tout cas que je dois faire quelque chose. Et ce que je pourrai, je le ferai !

— Oui, oui, je te comprends. Et avec eux, — dit-elle, en désignant Korchaguine, — est-ce que tout est fini ?

— Tout, et, à ce que j'imagine, sans regret de part ni d'autre.

— C'est dommage, grand dommage ! J'aime tant Missy ! Enfin, je n'ai rien à dire ! Mais pourquoi veux-tu te lier de nouveau ? — demanda-t-elle timidement ; — pourquoi pars-tu ?

— Je pars parce que je le dois ! — répondit Nekhludov d'un ton sérieux et sec, comme s'il eût voulu couper court à l'entretien.

Mais aussitôt il se reprocha cette attitude à l'égard de sa sœur. « Pourquoi ne pas lui dire tout ce que je pense ? — songea-t-il. — Je sais bien

qu'Agrippine Petrovna nous écoute ; mais, bah ! qu'elle entende aussi ! »

— Tu me parles de mon projet de mariage avec Katucha ! — s'écria-t-il d'une voix frémissante. — Eh bien ! c'est vrai que j'ai formé ce projet, et dès le premier jour où je l'ai retrouvée ; mais elle, nettement et résolument, elle a refusé de se marier avec moi ! Elle ne veut pas de mon sacrifice ! Elle préfère se sacrifier elle-même ; car son mariage, dans la situation où elle est, aurait pour elle bien des avantages. Mais moi, je ne puis pas admettre qu'elle se sacrifie ! Et maintenant je pars avec elle ; et où elle ira, j'irai ; et de toutes mes forces j'essaierai de l'aider, d'adoucir son sort !

Nathalie Ivanovna ne répondit rien. La vieille gouvernante, hochant la tête d'un air désolé, regardait tour à tour Nekhludov et sa sœur.

En cet instant, sur la porte du salon des dames, se montra de nouveau le solennel cortège. Le beau valet de chambre Philippe et le portier à la casquette galonnée emportaient la vieille princesse pour la mettre dans son wagon. Parvenue au milieu de la salle, la vieille dame arrêta les porteurs, fit signe à Nekhludov de s'approcher d'elle, et lui tendit craintivement sa main blanche chargée de bagues, comme pour l'inviter à ne la serrer qu'avec précaution.

— Quelle épouvantable chaleur ! — dit-elle. — C'est un supplice pour moi ! ce climat me tue.

Quand elle eut fini de se plaindre du climat et de sa santé, elle fit signe aux porteurs de se remettre en route.

— Vous viendrez nous voir à la campagne, sans faute, n'est-ce pas ? — dit-elle encore à Nekhludov, en retournant vers lui son long visage, avec un sourire de ses fausses dents.

Nekhludov s'avança sur le quai. Le cortège de la princesse se dirigeait à droite, vers les wagons de première classe. Nekhludov alla de l'autre côté, en compagnie de Tarass, le mari de Fédosia, portant son sac sur l'épaule. Un commissionnaire les suivait, tenant en main le bagage de Nekhludov.

— Tiens, voici mon compagnon de route ! — dit Nekhludov à sa sœur en lui désignant Tarass, dont il venait de lui raconter l'histoire.

— Comment ? Est-ce que tu vas voyager là-dedans ? — demanda

Nathalie Ivanovna en voyant son frère s'arrêter devant une voiture de troisième classe, et faire signe au commissionnaire d'y monter ses valises.

— Mais oui, cela m'est plus agréable, et puis je tiens à être avec ce brave homme ! — répondit-il. — Écoute encore ceci ! — reprit-il après un instant de silence. — Mes terres de Kouzminskoïe, je ne les ai pas données aux paysans ; de telle sorte que, si je meurs, elles reviendront à tes enfants.

— Dimitri, par grâce, ne me parle pas de cela ! — dit Nathalie Ivanovna.

— Et si je me marie… eh ! bien, tout de même… comme je n'aurai pas d'enfants…

— Je t'en supplie, ne me parle pas de cela ! — répéta Nathalie Ivanovna. Mais Nekhludov vit dans ses yeux que ce qu'il venait de lui dire lui avait fait plaisir.

À l'autre extrémité du wagon, un groupe de curieux s'était formé devant le coupé où venait d'entrer la princesse Korchaguine. Mais presque tous les voyageurs s'étaient déjà installés à leurs places ; quelques attardés couraient, enjambaient les marches ; les conducteurs fermaient les portières. Nekhludov entra dans le wagon et se mit à la fenêtre.

Nathalie Ivanovna restait debout sur le quai, en compagnie d'Agrippine Petrovna. Gênée de se trouver là avec son élégante toilette et son chapeau à la dernière mode, elle cherchait évidemment un sujet de conversation, et ne le trouvait pas. Elle ne pouvait pas demander à son frère de lui écrire, car depuis longtemps déjà toute correspondance régulière avait cessé entre eux. Et puis c'était comme si l'entretien sur la question d'argent et d'héritage avait achevé de rompre ce qui restait entre eux de relations fraternelles. Ils se sentaient désormais, définitivement, étrangers l'un à l'autre.

Et ainsi Nathalie Ivanovna fut heureuse, au fond de son cœur, quand le train s'ébranla et qu'elle put dire à son frère, avec un signe de tête et un sourire : « Adieu, adieu, Dimitri ! » Et, dès que le train se fut éloigné, elle ne pensa plus qu'a la façon dont elle raconterait à son mari tous les détails de sa conversation.

Nekhludov, lui aussi, bien qu'il n'éprouvât pour sa sœur que de bons sentiments, bien qu'il n'eût absolument rien à lui cacher, s'était senti gêné

devant elle et avait eu hâte d'en être séparé. Il avait conscience que rien ne subsistait plus de cette Natacha qui lui avait jadis été proche. Sa sœur, désormais, ne pouvait plus lui apparaître que comme l'esclave d'un gros homme noir qui le dégoûtait. Il avait vu trop clairement que le visage de la jeune femme ne s'était animé et illuminé que quand il lui avait parlé de ce qui intéressait son mari, de la remise de ses terres aux paysans, de sa succession. Et une profonde tristesse lui remplissait le cœur.

II

Dans le grand wagon de troisième classe, plein de voyageurs et exposé au soleil depuis le matin, la chaleur était si insupportable que Nekhludov, à peine assis, dut se relever et se tenir debout sur la plate-forme extérieure. Mais, là encore, on étouffait ; et Nekhludov ne put respirer librement que lorsque le train eut fini de se pousser parmi les maisons et fut parvenu au plein air des champs.

— Assassins ! assassins ! — se disait-il, se rappelant son entretien avec sa sœur au sujet des prisonniers. Et, de toutes les impressions qu'il avait éprouvées depuis le matin, une seule le hantait : il revoyait, avec une précision et une intensité extraordinaires, le beau visage du second mort, avec ses lèvres souriantes, son front sévère, et sa petite oreille finement dessinée, apparaissant sous le crâne rasé d'un côté.

« Mais ce qui est particulièrement affreux, — se dit-il, — c'est que ces infortunés ont été tués sans que l'on puisse savoir qui les a tués. Ils ont été conduits à la gare, comme tous les autres prisonniers, sur un ordre écrit de Maslinnikov. Mais Maslinnikov, évidemment, s'est borné à remplir une formalité ; on lui a apporté à signer une pièce rédigée dans les bureaux ; l'imbécile y a apposé son plus beau paraphe, sans même s'inquiéter de ce qui y était écrit ; et, pour rien au monde, il ne consentirait à se croire responsable des accidents qui viennent d'arriver. Encore moins pourra-t-on en rendre responsable le médecin de la prison, qui a passé en revue les déportés avant

leur départ. Celui-là a ponctuellement rempli ses obligations professionnelles ; il a mis à part et fait monter en voiture les prisonniers malades, et, sans doute, il n'a point prévu qu'on ferait marcher le convoi en plein midi, par cette chaleur, en foule compacte. Le directeur ? Le directeur n'a fait, lui aussi, qu'exécuter les ordres de ses chefs ; comme ceux-ci le lui ordonnaient, il a fait partir, à la date fixée, un nombre déterminé de prisonniers : tant d'hommes, tant de femmes. Impossible, également, d'accuser le chef du convoi : on lui a ordonné d'aller chercher des prisonniers dans un certain endroit et de les conduire dans un certain autre : c'est ce qu'il a fait, du mieux qu'il a pu. Il a dirigé le convoi aujourd'hui comme la fois dernière ; et lui non plus ne pouvait guère prévoir que des hommes robustes et valides, comme les deux que j'ai vus, ne supporteraient pas la fatigue et mourraient en chemin. Personne n'est coupable ; et cependant ces infortunés ont été tués, et tués par ces mêmes hommes qui ne sont point coupables de leur mort !

« Et cela provient, — se dit ensuite Nekhludov, — de ce que tous ces hommes, gouverneurs, directeurs, officiers de paix, sergents de ville, tous ils estiment qu'il y a des situations dans la vie où la relation directe d'homme à homme n'est pas obligatoire. Car tous ces hommes, depuis Maslinnikov jusqu'au chef du convoi, s'ils n'étaient pas fonctionnaires, auraient eu vingt fois l'idée que ce n'était pas chose possible de faire marcher un convoi par une telle chaleur ; vingt fois en chemin ils auraient arrêté le convoi ; et, voyant qu'un prisonnier se sent mal, perd le souffle, ils l'auraient fait sortir des rangs, l'auraient conduit à l'ombre, lui auraient donné de l'eau ; et, en cas d'accident, ils lui auraient témoigné de la compassion. Mais ils n'ont rien fait de tout cela, ils n'ont pas même permis à d'autres de le faire : et cela parce qu'ils ne voyaient pas devant eux des hommes, et leurs propres obligations d'hommes à leur égard, mais seulement leur service, c'est-à-dire des obligations qui, à leurs yeux, les dispensaient de tout rapport direct d'homme à homme. »

Nekhludov était si plongé dans ses réflexions qu'il ne s'était pas aperçu que le temps avait changé : le soleil s'était couvert d'épais nuages bas ; et du fond de l'horizon, à l'ouest, arrivait peu à peu une nuée grise qui déjà se répandait, sur les champs et les bois, en une pluie pressée. Un souffle de pluie, déjà, remplissait l'air. Par instants, la nuée se sillonnait d'un éclair, et

au fracas des wagons en marche se mêlait le fracas d'un tonnerre lointain. Et sans cesse la nuée se rapprochait, et de larges gouttes de pluie, chassées par le vent, venaient s'étaler sur le veston de Nekhludov. Il passa de l'autre côté de la plate-forme, et, aspirant de tous ses poumons la fraîcheur du vent et l'odeur bienfaisante de la terre avide de pluie, il considéra les jardins, les bois, les champs de seigle jaunes, les champs d'avoine encore verts, et les taches noires de plants de pommes de terre. Tout, subitement, s'était comme garni d'une couche de laque, le vert était devenu plus vert, le jaune plus jaune, le noir plus noir.

— Encore ! encore ! — s'écriait involontairement Nekhludov, partageant l'allégresse des champs et des jardins au contact de la pluie.

Et en effet la pluie se fit plus forte, mais elle dura peu. La nuée sombre, après s'être en partie déversée, se transporta plus loin. Et sur le sol mouillé ne tombèrent plus que de petites gouttes molles et espacées. Le soleil reparut, tout s'illumina de nouveau ; et à l'horizon, du côté de l'ouest, se montra un petit arc-en-ciel où dominaient les teintes violettes.

« À quoi donc pensais-je tout à l'heure ? — se dit Nekhludov, quand tous ces changements eurent pris fin et que le train se fut enfoncé dans une profonde tranchée, ne permettant plus de contempler les champs. — Ah ! oui, je pensais à la façon dont ce directeur, ce chef du convoi, dont tous ces fonctionnaires, hommes pour la plupart bons ou inoffensifs, se trouvaient transformés en des hommes méchants ! »

Et Nekhludov se rappela l'indifférence avec laquelle Maslinnikov avait écouté le récit de ce qui se passait dans la prison ; il se rappela la sévérité du directeur, la dureté du chef du convoi, qui laissait souffrir sans assistance une femme en couches.

« Tous ces hommes sont évidemment impénétrables au sentiment de l'humanité, comme sont impénétrables à la pluie les pierres de cette tranchée, — songeait-il en considérant les revêtements de pierre le long desquels l'eau gouttait jusqu'aux rails du wagon. — Et peut-être est-ce chose indispensable de creuser des tranchées et de les revêtir de pierres, mais on souffre à voir cette terre privée de la pluie qu'elle attend, cette terre qui aurait si bien pu, elle aussi, produire du blé, de l'herbe, des buissons et des arbres ! Et de

même il en est avec les hommes ! Tout le mal vient de ce que les hommes croient que certaines situations existent où l'on peut agir sans amour envers les hommes, tandis que de telles situations n'existent pas. Envers les choses, on peut agir sans amour : on peut, sans amour, fendre le bois, battre le fer, cuire des briques ; mais dans les rapports d'homme à homme l'amour est aussi indispensable que l'est par exemple la prudence dans les rapports de l'homme avec les abeilles. La nature le veut ainsi, c'est une nécessité de l'ordre des choses. Si l'on voulait laisser de côté la prudence quand on a affaire aux abeilles, on nuirait aux abeilles et on se nuirait à soi-même. Et pareillement il n'y a pas à songer à laisser de côté l'amour quand on a affaire aux hommes. Et cela n'est que juste, car l'amour réciproque entre hommes est l'unique fondement possible de la vie de l'humanité. Sans doute un homme ne peut pas se contraindre à aimer, comme il peut se contraindre à travailler ; mais de là ne résulte point que quelqu'un puisse agir envers les hommes sans amour, surtout si lui-même a besoin des autres hommes. L'homme qui ne se sent pas d'amour pour les autres hommes, qu'un tel homme s'occupe de soi, de choses inanimées, de tout ce qui lui plaira, excepté des hommes ! De même que l'on se saurait manger sans dommage et avec profit que si l'on éprouve le désir de manger, de même on ne peut agir envers les hommes sans dommage et avec profit si l'on ne commence point par aimer les hommes. Permets-toi seulement d'agir envers les hommes sans les aimer, comme tu as fait hier envers ton beau-frère, et il n'y a point de limite à ce que ta dureté pourra faire de mal. Oui, oui, c'est ainsi ! Oui, cela est vrai ! » — se répétait Nekhludov, joyeux à la fois d'avoir retrouvé un peu de fraîcheur après l'épouvantable chaleur qui l'avait accablé, et d'avoir fait un pas de plus vers la solution du problème moral qui le préoccupait.

CHAPITRE XI

I

Le wagon où se trouvait Nekhludov était aux trois quarts rempli de voyageurs. Il y avait là des domestiques, des artisans, des ouvriers de fabrique, des bouchers, des juifs, des employés, des femmes du peuple ; il y avait aussi un soldat, et aussi deux dames, une mère et sa fille. La mère portait un énorme bracelet à chacun de ses poignets nus : elle était accompagnée d'un homme au visage dur, vêtu comme un bourgeois riche.

Toute cette population, après s'être fort agitée, au départ, pour se placer et se mettre à l'aise, se tenait maintenant tranquillement assise. Les uns mangeaient, d'autres fumaient, et des conversations animées s'engageaient entre voisins.

Tarass, le mari de Fédosia, était assis à droite, vers le milieu du wagon, gardant en face de lui une place pour Nekhludov. Le visage rayonnant de bonheur, il causait avec un autre paysan, assis sur le même banc, un homme, vêtu d'une large camisole de drap et qui était — Nekhludov l'apprit ensuite — un jardinier revenant d'un congé. Nekhludov s'apprêtait à aller reprendre sa place, lorsque, dans le couloir central, ses yeux tombèrent sur un vieillard à barbe blanche qui s'entretenait avec une jeune femme en costume de paysanne. Cette jeune femme avait près d'elle une petite fille de sept ans, vêtue d'une chemisette neuve, avec deux nattes de cheveux presque blancs, et qui, en balançant ses jambes, trop courtes pour atteindre jusqu'au plancher, ne cessait pas de remuer les lèvres. Involontairement Nekhludov s'arrêta devant ce groupe, et aussitôt le vieillard, après avoir relevé les pans de sa blouse, qui traînaient sur le banc, lui dit, d'une voix engageante :

— Je vous en prie, asseyez-vous !

Nekhludov le remercie et s'assit près de lui. La paysanne, après s'être tue un moment, reprit le récit qu'elle venait d'interrompre. Elle racontait la façon dont elle avait été reçue, en ville, par son mari, à qui elle était allée tenir compagnie pendant quelques semaines.

— Je suis arrivée le samedi saint, et maintenant voici que je m'en retourne au village ! — disait-elle. — À la Noël, si Dieu le permet, nous nous reverrons de nouveau !

— Voilà qui est heureux ! — fit le vieillard en se retournant vers Nekhludov. — C'est fort heureux qu'ils puissent se revoir de temps à autre, car sans cela, jeune comme il est et vivant seul en ville, le mari courrait bien des risques de se débaucher.

— Oh ! mon petit père, mon mari n'est pas de cette espèce-là ! Ce n'est pas lui qui fera jamais des bêtises ! Il est innocent et doux comme une jeune fille ! Tout son argent, jusqu'au dernier sou, il l'envoie au pays. Et de voir sa fille, ce qu'il en a eu de bonheur, impossible de vous dire ce qu'il en a eu de bonheur !

La petite fille, qui écoutait l'entretien sans cesser de balancer les jambes et de remuer les lèvres, promena sur le vieillard et sur Nekhludov ses calmes yeux bleus, comme pour confirmer les paroles de sa mère.

— Il est sage, et Dieu le récompensera ! — reprit le vieillard. — Et cela non plus, il ne l'aime pas ? — ajouta-t-il en désignant des yeux un couple d'ouvriers assis de l'autre côté du couloir. Le mari, renversant la tête en arrière, avait approché de ses lèvres une bouteille d'eau-de-vie et buvait à grosses gorgées, pendant que sa femme le regardait faire, tenant en main le sac d'où elle venait de tirer la bouteille.

— Non, mon homme ne boit jamais ! — répondit la paysanne, heureuse d'avoir une nouvelle occasion de faire l'éloge de son mari. — Des hommes comme lui, petit père, la terre n'en produit pas beaucoup ! Si vous saviez comme il est bon ! — dit-elle encore, en s'adressant à Nekhludov.

— Voilà qui est parfait ! — répondit le vieillard, mais sans pouvoir s'empêcher d'accorder toute son attention à la scène qui se passait de l'autre côté du couloir. L'ouvrier, après avoir bu, avait passé la bouteille à sa femme qui, tout heureuse, s'était, à son tour, mise à boire de l'eau-de-vie. Et soudain

le mari, voyant fixée sur lui l'attention de Nekhludov et du vieillard, se tourna vers eux :

— Eh bien ! quoi ! messieurs ? C'est parce que nous buvons ? Comment nous travaillons, personne ne le voit : mais quand nous buvons, tout le monde nous voit ! J'ai travaillé mon compte, et maintenant je bois, et ma femme fait comme moi. Et ce que pensent les autres de cela, je ne m'en soucie pas !

— Oui, oui, sans doute, — disait Nekhludov, ne sachant que répondre.

— C'est comme je le dis ! Ma femme est une forte tête ! Je suis content d'elle, et elle aussi de moi. Est-ce vrai, ce que je dis, Marie ?

— Tiens, reprends la bouteille, j'ai assez bu ! — répliqua la femme. — Tu es encore là à dire des sottises !

— Voyez-vous comment elle est ? — reprit l'ouvrier. — Une forte tête, mais quand elle commence à geindre, elle grince comme une charrette dont on a oublié de graisser les roues ! Marie, est-ce vrai ce que je dis ?

La femme haussa les épaules, avec un gros rire.

— Tenez, voilà comment elle est ! Une tête sans pareille ! Mais quand une puce la mord, impossible de la retenir ! C'est vrai, ce que je dis ! Vous, monsieur, je vois bien que vous me prenez pour un ivrogne ! Eh bien ! quoi ? — j'ai bu un coup de trop, que voulez-vous que j'y fasse ?

Sur quoi l'ouvrier allongea ses jambes, mit sa tête sur l'épaule de sa femme, et s'endormit.

Nekhludov resta quelque temps encore avec le vieillard, qui lui raconta sa propre histoire. Il lui dit que, de son état, il était poêlier, qu'il travaillait depuis cinquante-trois ans, qu'il avait réparé une quantité innombrable de poêles, et que maintenant il se préparait à prendre un peu de repos. Il avait laissé ses enfants à l'ouvrage ; et lui, il s'en allait au pays pour revoir ses frères.

Quand il eut fini son récit, Nekhludov se leva et se dirigea vers la place que le mari de Fédossia lui avait gardée.

— Eh bien ! barine, vous ne voulez donc pas vous asseoir ? Tenez, nous allons retirer ce sac pour vous mettre plus à l'aise ! — dit le jardinier assis en

face de Tarass, en fixant sur Nekhludov un bon regard souriant.

— Pour être à l'étroit, on n'en est que plus proche ! — reprit Tarass de sa voix flûtée ; et, soulevant comme une plume son énorme sac, il le posa à terre entre ses jambes.

L'excellent homme aimait à dire de lui-même que, quand il n'avait pas bu, il ne savait pas parler, mais que, quand il avait pris un verre, il trouvait tout de suite un flot de paroles. Et en effet Tarass était à l'ordinaire très silencieux ; mais dès qu'il avait bu, — ce qui ne lui arrivait d'ailleurs que rarement, — il devenait volontiers bavard. Il parlait alors avec facilité et même avec élégance, et tout ce qu'il disait s'imprégnait de cette charmante douceur qu'exprimaient aussi ses bons yeux bleus et le sourire toujours attaché à ses lèvres.

Ce jour-là, ayant un peu bu avant de se mettre en route, il était particulièrement en verve. L'approche de Nekhludov, d'abord, avait interrompu son discours ; mais, après qu'il se fût bien installé, avec le sac entre ses jambes, et qu'il eût mis ses deux grosses mains sur ses genoux, il continua de raconter au jardinier tous les détails de l'histoire de sa femme, et pourquoi on l'avait condamnée, et pourquoi il se rendait en Sibérie. Son récit intéressait vivement Nekhludov, qui ne connaissait de cette histoire que ce que la Maslova lui en avait rapporté. Tarass, malheureusement, se trouvait déjà trop loin du début pour que Nekhludov pût décemment l'inviter à recommencer. Il apprit du moins de quelle façon les choses s'étaient passées après l'empoisonnement, quand les parents de Tarass avaient découvert le crime de Fédosia.

II

— Toute la faute vient de moi, et c'est pour mon châtiment que je raconte la chose ! — dit Tarass, en se tournant vers Nekhludov d'un air repentant. — Le malheur vient d'avoir trop parlé ! Donc, mon frère, tout s'est tout de suite trouvé découvert. Alors voilà que la vieille dit à mon père : « Va, — qu'elle

lui dit, — chez le chef de police ! » Mais mon père, voyez-vous, est un vieux qui craint Dieu. « Fais plutôt la paix, vieille ! — qu'il dit. — La pauvre femme n'est encore qu'un enfant. Elle-même n'a pas su ce qu'elle faisait. Avoir pitié d'elle, voilà ce qu'il faut faire ! Peut-être qu'elle se repentira ! » Mais, bah ! ma mère n'a rien voulu entendre. — « C'est cela, — qu'elle a dit, — tu veux que nous la gardions ici pour qu'elle nous empoisonne, nous aussi, comme des araignées ! » Et alors elle alla s'habiller, mon frère, et la voilà partie pour chez le chef de police. Et celui-là, tout de suite, a flairé une bonne affaire ! Il est arrivé chez nous et a emmené Fédosia !

— Eh bien ! — Et toi ? — demanda le jardinier.

— Moi, vois-tu, j'étais là à avoir des coliques, et à vomir ! Tout mon ventre était sens dessus dessous, impossible de dire un seul mot. Et tout de suite on a attelé la télègue, pour conduire Fédosia au bureau de police. Et elle, mon frère, elle a aussitôt tout avoué ! Elle a dit et où elle s'était procuré le poison, et comment elle avait préparé les beignets. « Mais, — qu'on lui dit, — pourquoi as-tu fait cela ? — Mais, — qu'elle répond, — pour me débarrasser de lui ! J'aime mieux la Sibérie que de vivre avec lui ! » — Elle voulait dire : « avec moi ! » — ajouta le paysan avec un sourire. — Enfin, la voilà qui s'accuse de tout. L'affaire était claire : en prison ! Et puis voilà qu'arrive le temps de la moisson. Ma mère est toute seule chez nous, et puis bien vieille, à peine capable de faire la cuisine. Alors, voilà que mon père s'en va chez l'ispravnik : rien à faire ! Il va chez un autre fonctionnaire, il va en trouver cinq l'un après l'autre : tous refusent de l'écouter. Nous allions déjà renoncer, quand nous tombons sur un employé, un finaud sans pareil. « Donnez-moi cinq roubles ! — qu'il nous dit, — moi, je vous la ferai sortir de prison ! »

Nous nous sommes entendus pour trois roubles. Eh bien, mon frère, il a fait comme il le disait ! Je commençais déjà à aller mieux ; je suis parti moi-même la chercher à la ville ; je mets les chevaux à l'auberge, je prends le papier, je cours à la prison. — « Qu'est-ce qu'il te faut ? — Voilà, que je dis, ma femme est ici enfermée chez vous ! — As-tu un papier ? » — qu'on me dit. Je donne le papier. On le regarde. — « Allons, qu'on me dit, entre ! » — Je m'assois sur un banc. Et puis, voilà qu'arrive un supérieur : — « C'est toi, qu'il me dit, qui t'appelle Vergounov ? — C'est moi. — Eh bien, attends

encore un peu ! » — Au bout d'une heure, une porte s'ouvre ; on m'amène Fédosia, avec ses habits de chez nous. — « Eh bien ! que je lui dis, partons ! — Tu es venu à pied ? — Non, les chevaux sont à l'auberge. » — Nous retournons à l'auberge, je paie pour le fourrage, je mets dans la voiture l'avoine qui restait. Elle s'assied, tout enveloppée de son grand fichu, et nous voilà en route. Elle ne dit rien, je ne dis rien non plus. Mais, en approchant de la maison, la voilà qui me dit : — « Et ta mère, est-elle toujours en vie ? — Oui ! que je lui réponds. — Et ton père, est-il toujours en vie ? — Oui ! — Tarass, qu'elle me dit alors, pardonne-moi ! Je n'ai pas su moi-même ce que je faisais ! » — Et moi je lui réponds : — « Il n'y a pas de quoi parler, il y a longtemps que j'ai tout pardonné. » — Et puis nous ne nous sommes plus rien dit. En arrivant à la maison, la voilà qui se jette aux pieds de ma mère. — « Dieu te pardonne ! » — que dit la vieille. Mon père l'embrasse et dit : « Ce qui est passé est passé. Vis maintenant comme tu le dois. Tu viens à temps pour nous aider. Le blé, Dieu merci, a bien poussé ! mais à présent il faut faire la moisson. Demain matin, avec Tarass, tu iras faucher ! » Et depuis ce moment-là, mon frère, elle s'est mise au travail. Et ce qu'elle travaillait, ce n'est pas croyable ! Nous avions alors trois arpents de terre que nous louions. Et le blé et l'avoine, grâce à Dieu, avaient poussé en abondance. Moi je fauche, elle fait les gerbes. Et la voilà qui devient si adroite à l'ouvrage que toute la maison en est étonnée. Et un courage ! Nous rentrons à la maison, les doigts sont engourdis, les bras sont fatigués ; moi je pense à respirer : mais elle, avant la soupe, la voilà qui court à la grange, pour faire des liens pour le lendemain. Tu l'aurais vue, que tu aurais eu de la peine à y croire !

— Et pour toi, est-ce qu'elle est devenue plus douce ? — demanda le jardinier.

— Ne m'en parle pas ! Elle s'est tellement attachée à moi que nous étions tous les deux comme une seule âme. Tout ce que je pense, elle le pense aussi ! La vieille mère elle-même, qui n'est pourtant pas commode, elle dit aussi : « Notre Fédosia, on nous l'a changée, ce n'est plus du tout la même femme ! » Un jour, en allant tous les deux chercher les gerbes, je lui demande : « Dis-moi, Fédosia, comment une telle idée a-t-elle pu te venir ? — Eh bien ! voilà, qu'elle me dit : je m'étais mis en tête que je ne pourrais pas vivre avec toi. Plutôt mourir, que je me disais ! — Et maintenant ? — Maintenant, qu'elle me dit, c'est toi qui es mon cœur ! »

Tarass s'arrêta et hocha la tête avec un sourire joyeux.

— Et puis, voilà qu'un jour, — reprit-il en soupirant, nous revenons des champs, je trouve l'ispravnik qui nous attend devant la porte. Il vient chercher Fédosia pour le jugement. Et nous, nous ne pensions même pas qu'on allait la juger !

— Bien sûr, ce sera le diable qui l'aura tentée ! — fit le jardinier. — L'homme, à lui seul, n'aurait pas l'idée de perdre ainsi son âme ! C'est comme chez nous, il y a un garçon…

Et le jardinier commença un récit, mais au même instant le train ralentit sa marche.

— On s'arrête, — dit le jardinier — Allons nous rafraîchir !

Ainsi l'entretien se trouva coupé. Nekhludov, suivant Tarass et le jardinier, sortit du wagon, pour se promener de long en large sur les planches mouillées du quai de la petite gare.

III

Au moment où il descendait du wagon, Nekhludov aperçut, dans la cour de la gare, plusieurs équipages de luxe, attelés de magnifiques chevaux ; et quand il fut descendu sur le quai, il vit qu'un rassemblement s'était formé devant un des wagons de première classe. Au centre du rassemblement apparaissait une haute et corpulente vieille dame, vêtue d'un Waterproof, avec un chapeau garni d'énormes plumes ; elle était accompagnée d'un long jeune homme aux jambes trop maigres, en costume de cycliste, et d'un grand chien tenu en laisse. Autour d'eux s'empressaient un valet de pied portant des manteaux sur le bras, une femme de chambre, et un cocher. Tout ce groupe, depuis la grosse dame jusqu'au cocher, exprimait un mélange extraordinaire de confiance en soi et de satisfaction. On sentait aussitôt des personnes repues, bien portantes, ravies d'être au monde. Et autour du groupe n'avait pas tardé à s'amasser un cercle de curieux, respectueusement attirés par le

spectacle de la richesse. Il y avait là le chef de gare en casquette rouge, un gendarme, une jeune paysanne qui vendait des petits pains, un employé du télégraphe, une dizaine de voyageurs sortis de leurs wagons.

Dans le jeune homme en costume de cycliste, Nekhludov reconnut le plus jeune frère de Missy. Et la grosse dame, non plus, ne lui était pas inconnue : c'était la tante de Missy, chez qui les Korchaguine venaient passer l'été. Le conducteur du train ouvrit la porte du wagon et, avec mille signes de déférence, la tint ouverte jusqu'à ce que le valet de chambre Philippe et un employé de la gare eussent achevé de faire descendre la vieille princesse, dans sa chaise de malade. Les deux sœurs s'embrassèrent ; Nekhludov entendit échanger plusieurs phrases, en français, sur la question de savoir si l'on ferait monter la princesse dans la calèche ou dans le coupé ; et le cortège se mit en marche, avec les deux dames en tête, et, en queue, les deux femmes de chambre, toutes chargées d'ombrelles, de châles, et de porte-manteaux.

Effrayé à la pensée de devoir de nouveau rencontrer les Korchaguine et de nouveau leur faire ses adieux, Nekhludov s'abrita derrière un poteau jusqu'à ce que le cortège fut sorti de la gare. La vieille comtesse, son fils, Missy et le médecin allaient maintenant en tête ; le prince marchait au second rang avec sa belle-sœur. Et, parmi des fragments de phrases en français, qui parvenaient aux oreilles de Nekhludov, il y en eut un qui, ainsi que cela arrive souvent, se trouva le frapper sans qu'il sût pourquoi, et longtemps resta fixé dans son souvenir, avec l'intonation de voix qui l'accompagnait. C'était une phrase du prince parlant de quelqu'un à sa belle-sœur :

— Oh ! il est du grand monde, du vrai grand monde ! — disait le vieux Korchaguine, de sa voix sonore et pleine de suffisance, au moment où il passait devant la porte de sortie, respectueusement salué par une double rangée d'employés et de commissionnaires.

Au même moment apparut sur le quai, venant de l'extrémité opposée de la gare, un groupe d'ouvriers en sabots, avec des sacs sur le dos. D'un pas égal et décidé, les ouvriers s'avancèrent vers le premier wagon qui se trouva devant eux, et s'apprêtèrent à y pénétrer ; mais aussitôt un conducteur accourut pour les en empêcher. Les ouvriers reprirent leur marche et, non sans s'être cette fois un peu bousculés, parvinrent, à monter dans le deuxième wagon ; mais là encore, sans doute, il n'y avait point de place pour eux, car

de nouveau le conducteur leur ordonna de descendre, en leur distribuant toute sorte d'injures. Alors les ouvriers se dirigèrent sur un troisième wagon, celui-là même où se trouvait Nekhludov. De nouveau le conducteur vint leur dire qu'ils eussent à chercher ailleurs ; mais Nekhludov, qui avait assisté à la scène, leur dit qu'ils trouveraient parfaitement à se caser dans le wagon. Ils y montèrent donc, et Nekhludov y monta à leur suite.

Dans le wagon, les ouvriers s'avançaient le long du couloir, en quête de places où ils pussent s'installer, lorsque le bourgeois et les deux dames qui l'accompagnaient, considérant sans doute l'entrée de ces ouvriers comme un affront personnel, s'opposèrent violemment à leur admission et leur intimèrent l'ordre de décamper au plus vite. Aussitôt les ouvriers se remirent en marche le long du couloir, cognant leurs sacs aux banquettes, aux cloisons, et aux portes. On voyait que, très sincèrement, ils se sentaient coupables, et qu'ils étaient prêts à errer ainsi de wagon en wagon jusqu'au bout du monde, en quête de places où ils pussent s'installer. Ils étaient au nombre de vingt : parmi eux se trouvaient des vieillards et des adolescents ; mais tous avaient le même visage desséché et tanné, tous portaient, dans le regard de leurs yeux creusés, le même mélange de fatigue et de résignation.

— Où courez-vous, tas de crapule ? Vous êtes montés ici, arrangez-vous pour y rester ! — leur cria le conducteur, s'avançant à leur rencontre de l'autre extrémité du wagon.

— Voilà encore des nouvelles ! — dit en français la jeune dame, bien convaincue que son élégant français lui vaudrait l'attention et l'estime de Nekhludov. Quant à la vieille dame aux bracelets, sa mère, celle-là se bornait à renifler, à se boucher le nez, à froncer les sourcils, et à émettre de rapides exclamations sur le désagrément d'avoir à voyager en compagnie d'affreux moujiks qui sentaient mauvais.

Cependant les ouvriers, avec le soulagement et la joie d'hommes venant de sortir sains et saufs d'un terrible danger, s'étaient décidément arrêtés dans le couloir et commençaient à se caser, secouant d'un mouvement d'épaules, pour les faire tomber sur les bancs, les lourds sacs qu'ils portaient sur le dos.

Le jardinier, qui venait de rencontrer un ami dans un autre wagon, avait quitté la place qu'il occupait d'abord en face de Tarass, de sorte que, tant à

côté de Tarass qu'en face de lui, trois places se trouvaient libres dans le compartiment. Aussi trois des ouvriers se hâtèrent-ils de s'y asseoir ; mais, quand Nekhludov s'approcha d'eux, la vue de son élégant costume les troubla si fort que tous trois, instinctivement, se levèrent pour chercher place ailleurs. Nekhludov dut insister beaucoup pour qu'ils consentissent à se rasseoir : lui-même resta debout, appuyé au rebord de l'une des banquettes.

IV

L'un des trois ouvriers, — un homme grand et sec, âgé d'une cinquantaine d'années, — après s'être rassis, échangea un regard méfiant avec un camarade plus jeune, assis en face de lui. Tous deux étaient évidemment surpris et quelque peu inquiets de ce que Nekhludov, au lieu de les insulter et de les chasser, ainsi que cela convenait à un barine, leur eût cédé sa propre place. Ils ne parvenaient pas à s'ôter de l'esprit que quelque chose de mauvais allait sans doute en résulter pour eux.

Mais quand ils s'aperçurent qu'il n'y avait là aucun dessein de leur nuire, et que Nekhludov s'entretenait le plus simplement du monde avec Tarass, ils se rassurèrent, et celui d'entre eux qui était assis près de Tarass tint absolument à se transporter sur l'autre banquette, pour permettre à Nekhludov de s'asseoir aussi. Et d'abord le vieil ouvrier parut fort embarrassé, renfonçant aussi loin qu'il pouvait, sous la banquette, ses pieds chaussés de sabots, de façon à ne pas gêner le barine ; mais bientôt il s'enhardit et se mit à causer si familièrement avec Nekhludov que plusieurs fois, pour marquer l'importance de ce qu'il disait, il lui appuya sur le genou sa grosse main calleuse.

Il dit à Nekhludov comment il s'appelait, de quel village il était ; il lui raconta que ses compagnons et lui rentraient chez eux après avoir travaillé pendant deux mois et demi dans une tourbière. Il rapportait une somme de dix roubles et avait déjà touché cinq roubles le mois précédent. Pour ces quinze roubles, il avait fait un travail qui consistait à entrer tous les jours dans

l'eau jusqu'aux genoux et à y rester, sans interruption, depuis le matin jusqu'à l'heure du repas.

— Ceux qui ne sont pas habitués, ceux-là ont d'abord quelque peine à s'y faire, — disait-il, — mais une fois que tu t'y es endurci, fini de souffrir ! Si seulement la nourriture était mangeable ! Dans les premiers temps, pas moyen de rien avaler ! Mais ensuite les gens ont eu pitié de nous, et la nourriture est devenue excellente, et le travail alors est devenu léger.

Il raconta encore qu'il travaillait ainsi à la journée depuis plus de vingt ans, et que toujours il avait donné chez lui l'argent qu'il gagnait : d'abord à son père, puis à son frère aîné ; maintenant, il le donnait à un cousin chargé de famille et qui avait beaucoup de peine à se tirer d'affaire. Cependant, sur les soixante roubles qu'il gagnait par an, il s'en réservait deux ou trois, pour « s'amuser », pour acheter du tabac et des allumettes.

— Et puis, vous savez, on est pécheur, et à l'occasion on ne se refuse pas un petit verre d'eau-de-vie ! — ajouta-t-il en souriant d'un air familier.

L'ouvrier parla aussi de ses compagnons mariés, dont les femmes restaient au village et vivaient de l'argent qu'ils leur envoyaient. Il dit comment, ce jour-là, avant de les congédier, le contremaître leur avait à tous payé la goutte ; il dit qu'un de leurs compagnons était mort et qu'ils en ramenaient un autre qui était très malade.

Le malade dont il parlait était assis dans le compartiment voisin. C'était un tout jeune homme, maigre et pâle, avec des lèvres bleues. Évidemment il avait pris les fièvres en travaillant dans l'eau. Nekhludov s'approcha de lui ; mais le jeune homme leva sur lui un regard à la fois si sévère et si plein de souffrance que Nekhludov, n'ayant pas le courage de le fatiguer de ses questions, engagea simplement le vieil ouvrier à acheter, pour lui, un peu de quinine. Il écrivit sur un papier le nom de ce remède. Il voulait aussi donner de l'argent ; mais l'ouvrier s'y refusa avec énergie.

— J'ai vu bien des barines, — dit-il en s'adressant à Tarass, pendant que Nekhludov avait le dos tourné, — mais un barine comme celui-là, je n'en ai pas encore vu ! Non seulement il ne cherche pas à vous tourmenter, mais il se met debout pour vous céder sa place ! Ça prouve bien, mon frère, que, des barines, aussi, il y en a de toutes les espèces !

Et Nekhludov, pendant ce temps, considérait les membres secs et musculeux de ces hommes, leurs grossiers vêtements, leurs visages fatigués ; et de toutes parts il se sentait entouré d'une humanité nouvelle, ayant des intérêts sérieux, des joies et des souffrances sérieuses. Il se sentait en présence d'une vraie vie humaine. — Le voici, le grand monde, le vrai grand monde ! — se disait-il, en se rappelant la phrase française du prince Korchaguine, et tout le misérable monde de ces Korchaguine, avec la vanité et la bassesse de leurs intérêts. Et, plus profondément que jamais, Nekhludov éprouvait le sentiment joyeux du voyageur qui vient de découvrir une terre nouvelle, une terre fertile en fleurs et en fruits.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Le convoi de prisonniers dont faisait partie la Maslova avait traversé plus de cinq mille verstes. Jusqu'à Perm, le convoi avait voyagé en chemin de fer et en bateau à vapeur ; et la Maslova était restée en compagnie des criminels de droit commun. Mais, à Perm, Nekhludov avait pu obtenir qu'elle fût admise dans la section des condamnés politiques. L'idée de ce transfert lui avait été suggérée par Véra Bogodouchovska, qui faisait partie du même convoi.

Le voyage, jusqu'à Perm, avait été très pénible pour la Maslova, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral. Physiquement, elle avait eu à souffrir du manque d'air, de la saleté, de la puanteur, et de la persécution que lui avaient fait subir toute sorte de répugnants insectes, acharnés contre elle ; moralement, elle avait souffert, peut-être plus encore, de la persécution que lui avaient fait subir des hommes non moins répugnants que ces insectes, et non moins acharnés contre elle. À toutes les étapes, elle avait eu à repousser d'ignobles instances qui ne lui avaient pas laissé un moment de repos, et dont le souvenir maintenant lui soulevait le cœur. Entre les prisonniers et les prisonnières, et les gardiens du convoi, et même les chefs, s'étaient établies, suivant l'usage, des relations d'un cynisme si éhonté, que toute femme, en particulier toute jeune femme, avait à se tenir jour et nuit sur ses gardes, pour peu qu'elle ne fût point disposée à se mettre au ton de la corruption générale, et à en profiter.

Rien n'était plus fatigant que cet état continu d'alarme et de résistance, sans compter que la Maslova était infiniment plus exposée encore que ses compagnes aux propositions galantes des prisonniers et des gardiens, tant à cause du charme extérieur de toute sa personne qu'à cause de ce qu'on savait de sa vie passée. Et le refus obstiné qu'elle opposait à ces propositions était volontiers considéré comme un affront, de sorte que, tous les jours, elle avait senti la malveillance grandir autour d'elle. Sa situation aurait même fini par devenir intolérable, si elle n'avait pas eu, pour se consoler, la société de

l'excellente Fédosia, et aussi celle de Tarass, le mari de Fédosia, qui, en apprenant la façon dont se trouvait mise à l'épreuve la vertu de sa femme, pour pouvoir la mieux protéger, avait renoncé à sa liberté, et, depuis Nijni-Novgorod, s'était fait admettre parmi les prisonniers.

La situation de la Maslova s'était heureusement fort améliorée, et en toute façon, lorsque la jeune femme avait obtenu d'être transférée dans la section des condamnés politiques. Non seulement, en effet, les condamnés politiques étaient mieux logés et mieux nourris que les condamnés de droit commun, non seulement la Maslova trouvait chez ses nouveaux compagnons moins de rudesse et de grossièreté, mais son transfert parmi eux l'avait délivrée de toute agression galante, et lui avait permis de recommencer à oublier ce passé que sans cesse, jusque-là, on avait pris soin de lui remettre en mémoire. Et ce n'était pas tout. Son transfert avait eu encore pour elle un autre avantage précieux : il lui avait fourni l'occasion de faire connaissance avec certaines personnes qui n'avaient point tardé à exercer sur elle une influence décisive.

La faveur sollicitée pour elle par Nekhludov consistait d'ailleurs simplement à loger, durant les étapes, avec les condamnés politiques ; d'une étape à l'autre, elle continuait à faire la route à pied, comme le reste des condamnés de droit commun. Et c'est ainsi que, depuis Tomsk, elle avait fait toute la route à pied. Avec elle marchaient deux condamnés politiques : Marie Pavlovna Chétinin, la belle jeune fille aux yeux bleus que Nekhludov avait vue dans le parloir de la prison, le jour de sa visite à Véra Bogodouchovska, et un nommé Simonson, un petit homme noir, avec de grands yeux profondément creusés. Marie Pavlovna faisait la route à pied parce qu'elle avait cédé sa place, dans la voiture, à une condamnée de droit commun qui était enceinte ; Simonson faisait la route à pied parce qu'il considérait comme injuste, pour lui, de profiter d'un privilège fondé sur la distinction des castes sociales. Ces trois prisonniers avaient à se lever plus tôt que les autres condamnés politiques et, sitôt levés, à rejoindre le cortège des condamnés de droit commun. Ainsi ils étaient arrivés jusqu'à une étape où un nouvel officier de police avait pris la direction du convoi.

La matinée de septembre était humide et sombre. La neige alternait avec la pluie ; par instants soufflait une bise glacée. Tous les prisonniers du convoi

qui devaient marcher à pied, quatre cents hommes et une cinquantaine de femmes, remplissaient la cour de l'étape. Les uns se pressaient autour du chef du convoi, qui leur distribuait la paye de la journée ; les autres achetaient des provisions aux marchandes qu'on avait autorisées à pénétrer dans la cour. Celle-ci était toute bourdonnante du bruit des voix ; les prisonniers comptaient leur argent, bavardaient, se querellaient entre eux ou avec les marchandes.

La Maslova et Marie Pavlovna, — toutes deux vêtues de courtes pelisses et chaussées de bottes, avec un fichu sur la tête, — sortirent de la pièce où elles avaient passé la nuit et se dirigèrent vers l'endroit de la cour où, à l'abri du vent, s'étaient rangées les marchandes, étalant devant elles leurs diverses denrées : des pains frais, des poissons, des pâtés, des tranches de bœuf, des œufs, du lait ; l'une d'elles avait même apporté un petit porc rôti.

Simonson, vêtu d'une veste de caoutchouc et chaussé de galoches, — car il était végétarien et n'admettait point qu'on pût utiliser ni la chair ni le cuir des animaux, — était dans la cour de l'étape, lui aussi, attendant l'ordre du départ. Debout près de la porte de sortie, il inscrivait sur son calepin une réflexion qui lui était venue. Voici cette réflexion :

« Si un microbe pouvait observer et étudier un ongle humain, il en tirerait la conclusion que cet ongle fait partie d'un ensemble inorganique. Et de même nous raisonnons quand, après avoir étudié l'écorce extérieure du globe, nous affirmons que la terre est un être inorganique. »

La Maslova s'occupait à caser dans son sac les œufs, le hareng et le petit pain qu'elle venait d'acheter, et Marie Pavlovna s'occupait à en régler le paiement avec la marchande, lorsqu'un mouvement soudain se produisit dans la cour. Les gardiens venaient de se ranger près de l'officier, et l'on allait procéder aux formalités qui, tous les matins, précédaient le départ.

Suivant l'usage quotidien, les prisonniers furent comptés ; on examina l'état de leurs chaînes, on mit les menottes à ceux qui devaient marcher deux par deux. Mais, tout à coup, rompant la monotonie habituelle de ces formalités, un cri de colère se fit entendre, poussé par l'officier, et aussitôt suivi des pleurs d'un enfant. Puis, dans toute la cour, un profond silence ; et, des l'instant suivant, un murmure confus se répandait à travers la foule. La

Maslova et Marie Pavlovna coururent s’informer de ce qui se passait.

CHAPITRE II

Dès qu'elles se furent approchées du groupe formé au milieu de la cour, elles virent ceci : l'officier, un gros homme aux longues moustaches blondes, essuyait de la main gauche son poing droit, tout rouge de sang et, la mine furieuse, ne cessait pas de crier des injures à un prisonnier qui, debout devant lui, couvrait, d'une main, son visage meurtri et sanglant, tandis que de l'autre main il serrait contre lui une petite fille enveloppée dans un châle, et pleurant et hurlant de toutes ses forces. Le prisonnier avait la moitié de la tête rasée : c'était un homme long et maigre, vêtu d'une veste trop courte et d'un pantalon qui lui découvrait les chevilles.

— Je l'apprendrai à raisonner ! — disait l'officier entremêlant d'injures chacun de ses mots. — Allons ! mets l'enfant par terre ! et hâte-toi de reprendre tes menottes !

Ce forçat avait obtenu d'avoir les mains libres, les jours précédents, pour pouvoir porter sa petite fille, dont la mère était morte du typhus à l'une des étapes. Mais ce jour-là le nouvel officier, qui se trouvait être de mauvaise humeur, avait exigé qu'on lui remît les menottes. Le forçat avait protesté : l'officier, agacé, lui avait asséné un coup de poing sur l'œil.

De l'autre côté de l'officier se tenait un énorme forçat à barbe noire, qui, avec une menotte à une de ses mains, regardait d'un air maussade tour à tour l'officier et son malheureux compagnon. L'officier, cependant, tout en continuant à vociférer des injures, répétait aux gardiens l'ordre d'emmener l'enfant et de mettre les menottes au père. Dans la foule, le murmure devenait sans cesse plus fort.

— On lui a laissé les mains libres depuis Tomsk ! — disait une voix enrouée aux derniers rangs. — Ce n'est pas un petit chien, c'est un enfant.

— La petite fille va périr ! — disait une autre voix. — Ce n'est pas dans la loi.

— Quoi ? Quoi ? — cria l'officier, se retournant comme si une bête l'avait mordu. — Je t'apprendrai, moi, à parler de la loi. Qui a parlé ? Est-ce toi ? Est-ce toi ?

— Tout le monde a parlé, parce que… — dit un prisonnier debout au premier rang.

— Quoi ?… Alors c'est toi ?

Et l'officier se mit à frapper devant lui, au hasard des coups.

— Ah ! vous vous révoltez ? Je vais vous montrer, moi, comment on se révolte. Je vous tuerai comme des chiens, et les chefs me remercieront d'avoir réglé votre compte ! Allons, qu'on emmène l'enfant !

La foule se tut. Un des gardiens saisit l'enfant, qui hurlait sans interruption ; un autre mit les menottes au prisonnier, qui, humblement, tendait sa main.

— Qu'on donne cette enfant à garder aux femmes ! — dit l'officier au gardien, fort embarrassé de l'encombrant fardeau.

La petite fille, le visage tout rouge sous ses larmes, se débattait furieusement, essayant de retirer ses mains du châle qui l'enveloppait. À ce moment, Marie Pavlovna traversa la foule et s'approcha de l'officier.

— Monsieur, — dit-elle, — si vous me le permettez, je porterai l'enfant.

— Qui es-tu, toi ? — demanda l'officier.

— Je suis de la section des condamnés politiques.

Le joli visage de Marie Pavlovna, avec ses yeux bleus et ses cheveux noirs, agit évidemment sur l'officier, qui avait déjà remarqué la jeune fille l'instant d'auparavant. Il la regarda encore, puis baissa les yeux d'un air gêné.

— Cela m'est égal, portez-la tant que vous voudrez ! Vous avez beau jeu, vous autres, à plaindre ces misérables. S'ils se sauvent, ce n'est pas vous qui aurez à en répondre !

— Comment voulez-vous qu'on se sauve, avec un enfant dans les bras ? — demanda Marie Pavlovna.

— Je n'ai pas à discuter avec vous ! Prenez l'enfant, si vous voulez, et en

route !

— Puis-je donner l'enfant ? — demanda le gardien.

— Oui ! et plus vite que ça !

— Viens sur mon bras ! — dit Marie Pavlovna à l'enfant, en essayant de la prendre des mains du gardien.

Mais la petite fille ne voulait pas aller sur d'autres bras que ceux de son père. Elle continuait à se débattre et à pousser des cris.

— Attendez, Marie Pavlovna ! Moi, elle me connaît, et peut-être consentira-t-elle à ce que je la prenne ! — dit la Maslova, en tirant de son sac le petit pain blanc.

L'enfant, en effet, connaissait la Maslova, Dès qu'elle l'aperçut, elle cessa de crier et se laissa prendre.

Il y eut de nouveau un silence. Les portes de la cour s'ouvrirent, le convoi sortit et, devant les portes, se mit en rangs. On compta, une seconde fois, les prisonniers. La Maslova, tenant l'enfant sur son bras, échangea quelques mots avec Fédosia, placée à quelques rangs devant elle.

Soudain Simonson, qui avait assisté sans rien dire à toute la scène, s'avança, d'un pas décidé, vers l'officier, déjà installé dans sa voiture.

— Vous avez mal agi, Monsieur l'officier ! — lui dit Simonson.

— Rejoignez votre rang ! Ce n'est pas votre affaire !

— Mon affaire est de vous dire ce qui est ; et je vous répète que vous avez mal agi ! — reprit Simonson, en regardant fixement l'officier sous ses épais sourcils noirs

— On est prêt ? En avant, marche ! — cria l'officier, après s'être détourné de Simonson avec un haussement d'épaules. Le convoi s'ébranla et se mit en marche, le long de la route boueuse, que bordait sur les deux côtés un fossé rempli d'eau.

CHAPITRE III

Après la vie corrompue et honteuse que la Maslova avait menée depuis huit ans, d'abord en compagnie des prostituées, puis en compagnie des criminels, la vie qu'elle menait à présent en compagnie des condamnés politiques ne pouvait manquer de lui paraître agréable, malgré tout ce qu'avaient de pénible les conditions spéciales où elle se trouvait. Les vingt verstes qu'elle faisait à pied les jours de marche, les fréquents repos (car le convoi avait un jour de repos après deux jours de marche), la bonne nourriture, la possibilité de dormir dans un bon lit, tout cela lui rendait des forces et la rajeunissait, tandis que, d'autre part, la société de ses nouveaux compagnons lui révélait des sources d'intérêt et de plaisir dont elle n'avait, jusqu'alors, jamais soupçonné l'existence.

Non seulement, en effet, elle n'avait point connu jusque-là de personnes aussi « extraordinaires » (suivant son expression) que ces révolutionnaires dont elle partageait à présent la vie, mais elle ne s'était pas même douté qu'il y eût au monde de semblables personnes. Et, d'abord, elle avait trouvé étranges les motifs qui faisaient agir ces personnes ; mais très vite elle les avait compris, et, avec sa nature de paysanne, elle s'était mise de tout son cœur à les admirer. Elle avait senti, tout au moins, que ces personnes avaient pris le parti du peuple contre l'autorité ; et, comme elle savait que ces personnes appartenaient elles-mêmes à la classe qui constituait l'autorité, l'idée qu'elles avaient sacrifié, pour le peuple, leurs privilèges, leur liberté, et leur vie, rendait plus vive encore son admiration pour elles.

Elle admirait tous ses nouveaux compagnons. Mais plus que tous les autres elle admirait Marie Pavlovna ; et non seulement elle l'admirait, mais elle s'était prise pour elle d'une véritable passion, où le respect se mêlait à l'enthousiasme. Elle avait été frappée, dès le premier jour, de voir comment cette belle jeune femme, riche, instruite, noble, fille d'un général, se donnait l'apparence d'une simple paysanne, distribuant à d'autres tout l'argent et tous les effets que lui envoyait son père, et s'habillant non seulement sans aucun

luxe, mais d'une façon qui semblait destinée à cacher le plus possible sa beauté naturelle. Et plus tard encore, lorsqu'il n'y avait pas une seule des qualités de Marie Pavlovna dont la Maslova ne fût émerveillée, aucune de ces qualités ne l'émerveillait autant que l'absence complète de toute coquetterie. Non que Marie Pavlovna ne se rendît pas compte de sa beauté ; elle s'en rendait compte, et la Maslova crut même deviner que la conscience d'être belle lui faisait plaisir ; mais, loin de se réjouir de l'impression que sa beauté faisait sur les hommes, elle la redoutait, éprouvant une véritable répulsion pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à de l'amour.

C'est ce que savaient ses compagnons ; et ceux même qui se sentaient attirés vers elle faisaient en sorte de n'en rien laisser voir ; la coutume était, dans le parti, de se comporter envers elle comme si elle eût été un homme, au lieu d'être la charmante jeune fille qu'elle était ; mais, en dehors de son parti, maintes fois des hommes l'avaient poursuivie de leurs galanteries, et maintes fois elle avait dû recourir à la force de ses deux poings pour se mettre à l'abri de leur insistance.

— Un jour, — racontait-elle en riant à la Maslova, — voilà qu'un monsieur m'aborde dans la rue, me saisit par le bras, et à aucun prix ne veut me lâcher. Alors je l'ai secoué, et de telle façon qu'il a eu peur, et qu'il s'est sauvé de toutes ses jambes !

Elle raconta également à la Maslova comment elle était devenue révolutionnaire. Depuis l'enfance, elle s'était senti peu de goût pour la vie des riches, et au contraire un goût très fort pour la vie des petites gens ; toujours on l'avait grondée parce qu'elle passait ses journées à l'office, à la cuisine, à l'écurie, au lieu de rester au salon.

« Et moi, je m'amusais avec la cuisinière, et avec les dames je m'ennuyais ! Et tous les jours je découvrais davantage combien était stupide la vie qu'on voulait me faire mener. Ma mère était morte pendant que j'étais encore toute petite ; mon père ne s'occupait pas de moi. À dix-neuf ans je me suis enfuie de la maison, avec une amie, et nous nous sommes engagées comme ouvrières dans une fabrique. »

Elle n'était restée dans cette fabrique, d'ailleurs, que quelques semaines ; elle était allée ensuite demeurer à la campagne, puis était revenue en ville,

s'était occupée de propagande, et avait fini par être arrêtée et condamnée aux travaux forcés. Marie Pavlovna n'ajoutait pas, mais la Maslova n'avait pas tardé à apprendre d'autre part qu'elle avait été condamnée aux travaux forcés pour s'être déclarée l'auteur d'un meurtre que, en réalité, elle n'avait point commis.

Où qu'elle fût, dans quelque condition qu'elle se trouvât, Marie Pavlovna ne pensait jamais à elle-même, et jamais ne pensait qu'aux moyens de rendre service à autrui. Un des révolutionnaires qui faisaient partie du convoi, Novodvorov, disait d'elle, en plaisantant, qu'elle s'était consacrée tout entière au « sport de la bienfaisance ». Et c'était vrai. De même que l'unique préoccupation du chasseur est de lever du gibier, de même l'unique objet de la vie de cette jeune fille était de découvrir l'occasion de rendre service. Et ce « sport » était devenu pour elle une habitude, était devenu le fond de sa nature. Et elle le pratiquait si simplement que tous ceux qui la connaissaient avaient fini par ne plus s'en étonner, et par en profiter comme d'une chose toute simple.

Quand la Maslova s'était jointe au groupe des condamnés politiques, Marie Pavlovna avait d'abord éprouvé pour elle un certain dégoût. Et la Maslova, qui s'en était tout de suite aperçue, s'était aussi aperçue que la jeune fille, faisant effort sur soi, lui témoignait encore plus d'égards qu'aux autres. Ces égards, que lui témoignait une créature qui lui paraissait supérieure non seulement à elle-même, mais au reste des hommes, ces égards avaient si profondément touché la Maslova que de toute son âme elle s'était livrée à la jeune fille, adoptant aveuglément toutes ses idées, et à son insu, ne rêvant plus rien que de lui ressembler.

Et cette affection passionnée avait touché Marie Pavlovna ; et elle aussi s'était prise d'amitié pour la Maslova. Elles avaient, au reste, pour les unir, un sentiment commun : toutes deux éprouvaient la même aversion pour l'amour sexuel. La seule différence était que la Maslova éprouvait cette aversion parce qu'elle avait mesuré toute l'horreur de l'amour sexuel, tandis que Marie Pavlovna l'éprouvait parce que, sans connaître l'amour sexuel, elle le considérait comme une chose à la fois incompréhensible et laide, un obstacle à la réalisation du haut idéal humain qu'elle s'était formé.

CHAPITRE IV

La profonde influence exercée par Marie Pavlovna sur la Maslova provenait, ainsi, de ce que la Maslova aimait Marie Pavlovna. Mais une autre influence s'exerçait en même temps sur la jeune femme, l'influence de Simonson. Et celle-là provenait de ce que Simonson était amoureux de la Maslova.

Tous les hommes vivent et agissent en partie d'après leurs propres idées, en partie d'après les idées d'autrui. Et une des principales différences entre les hommes consiste dans la mesure différente où ils s'inspirent de leurs propres idées et de celles d'autrui. Les uns se bornent, le plus souvent, à ne se servir de leurs propres pensées que par manière de jeu ; ils emploient leur raison comme on fait tourner les roues d'une machine, quand on a ôté la courroie qui les relie l'une à l'autre ; et dans les circonstances importantes de la vie, et même dans le détail de leurs actes les plus ordinaires, ils s'en remettent à la pensée d'autrui, qu'ils nomment « l'usage », la « tradition », les « convenances », la « loi ». D'autres, au contraire, en plus petit nombre, considèrent leur propre pensée comme le principal guide de leur conduite et s'efforcent, autant qu'ils peuvent, de n'agir que d'après les avis de leur raison à eux. C'est à cette seconde espèce d'hommes qu'appartenait Simonson. Il ne prenait jamais conseil que de sa propre pensée ; et, ce qu'il avait décidé qu'il devait faire, il le faisait.

Sa raison lui avait affirmé, pendant qu'il était encore au collège, que la fortune possédée par son père, riche magistrat, était acquise injustement ; et aussitôt il avait déclaré à son père que cette fortune devait être restituée au peuple. Puis, comme son père, loin de vouloir l'écouter, l'avait grondé, il avait quitté la maison paternelle et renoncé à jouir jamais d'aucun des avantages de sa condition.

Il avait ensuite décidé, toujours en ne s'inspirant que de sa raison, que

tout le mal qui existait en Russie avait pour unique cause l'ignorance du peuple ; et en conséquence, sitôt sorti de l'Université, il s'était fait nommer maître d'école dans un village et s'était mis à expliquer, aussi bien à ses élèves qu'à tous les paysans, ce qu'il estimait qu'ils devaient savoir.

Il avait été arrêté et jugé.

Au moment de comparaître devant le tribunal, il avait décidé que les juges n'avaient pas le droit de le juger ; et tout de suite il leur avait dit. Et comme les juges, sans admettre sa thèse, continuaient à vouloir le juger, il avait pris le parti de ne pas leur répondre ; en effet il n'avait plus dit un mot jusqu'à la fin du procès. Reconnu coupable, il avait été condamné à la déportation dans une petite ville du gouvernement d'Archangelsk.

Là, il s'était constitué une doctrine religieuse, qui depuis lors, le dirigeait dans toute sa conduite. Cette doctrine consistait à admettre que tout, dans l'univers, était vivant, que la mort n'existait pas, que tous les objets qui nous paraissent inanimés n'étaient que des parties d'un grand ensemble organique ; et que, par suite, le devoir de l'homme était d'entretenir la vie de ce grand organisme dans toutes ses parties.

Il en concluait que c'était chose criminelle d'attenter à la vie sous quelque forme que ce fût : il n'admettait donc ni la guerre, ni les prisons, ni le meurtre des animaux.

Il avait aussi une théorie à lui sur le mariage et les relations sexuelles. Il considérait ces relations comme inférieures, et disait que la préoccupation de faire des enfants (l'amour, pour lui, se réduisait à cela) avait pour effet de nous détourner d'un objet autrement utile et digne de nos soins, qui était de secourir les êtres déjà vivants, et de rendre ainsi plus parfaite la vie de l'univers. Les hommes supérieurs, d'après lui, en évitant les relations sexuelles, devenaient pareils à ces globules du sang dont la destination est de venir en aide aux parties faibles, malades de l'organisme. Et, depuis qu'il s'était avisé de cette théorie, il y conformait ses actes, après avoir agi tout autrement durant sa jeunesse.

L'amour qu'il éprouvait à présent pour la Maslova aurait eu de quoi le mettre en désaccord avec ses principes ; mais il avait décidé que ce n'était pas là un désaccord véritable, car il entendait bien n'aimer jamais la Maslova que

d'un amour tout fraternel ; et il se disait même qu'un tel amour, loin de l'entraver dans sa mission de bienfaiteur de l'humanité, ne pourrait, au contraire, que l'y encourager.

Et non seulement il ne s'en remettait qu'à sa propre raison pour trancher toutes les questions théoriques, mais en pratique aussi il ne prenait jamais conseil que de lui-même. Sur tous les détails de la vie pratique, il avait des théories à lui, qu'il suivait obstinément ; il en avait sur le nombre d'heures qu'on devait consacrer au travail et sur le nombre d'heures, qu'on devait consacrer au repos, et sur la façon dont on devait se nourrir, et sur la façon dont on devait se vêtir, et sur le meilleur mode d'éclairage, de chauffage, etc.

Avec tout cela ce Simonson était, par nature, d'une timidité extrême. Jamais il ne cherchait à se mettre en vue, à se faire valoir, à imposer ses opinions à autrui. Mais, quand il avait décidé qu'il devait faire certaine chose, personne au monde ne pouvait l'empêcher de la faire.

Tel était l'homme qui, de tout son cœur, était devenu amoureux de la Maslova. Celle-ci, avec son flair de femme, avait tout de suite deviné chez lui ce sentiment ; et l'idée qu'elle avait pu inspirer de l'amour à un homme aussi « extraordinaire » l'avait rehaussée à ses propres yeux. Quand Nekhludov lui avait offert de se marier avec elle, elle avait bien compris que c'était par grandeur d'âme, et pour réparer sa faute passée : tandis que Simonson l'aimait telle qu'elle était maintenant, et l'aimait simplement parce qu'il l'aimait.

Et elle se disait que, pour l'aimer ainsi, Simonson devait la considérer comme une femme différente des autres, ayant des qualités morales que les autres n'avaient pas. Ce qu'étaient ces qualités morales qu'il pouvait lui attribuer, elle ne parvenait pas à le deviner ; mais afin de justifier la haute opinion qu'il devait avoir d'elle, elle s'efforçait, par tous les moyens, de faire naître en elle les sentiments les meilleurs qu'elle était capable d'imaginer : de sorte que, sous l'influence de Simonson, elle s'efforçait de devenir aussi parfaite que sa nature le lui permettait.

La chose avait commencé depuis longtemps déjà. Dans la cour de la prison, la Maslova avait été frappée de l'insistance avec laquelle la fixaient les bons et naïfs yeux bleus de ce prisonnier en veste de caoutchouc. Et dès

lors elle avait compris que cet homme, qui la regardait d'une façon aussi bizarre, devait être lui-même un personnage bizarre ; et elle avait remarqué l'extraordinaire contraste, dans un même visage, de l'austère sévérité qu'exprimaient les sourcils froncés avec la douceur enfantine qui se lisait dans les yeux.

Plus tard, à Tomsk, quand elle avait obtenu d'être transférée parmi les condamnés politiques, elle avait revu son étrange amoureux. Et, bien que pas une parole n'eût été échangée entre eux à ce moment, la façon dont ils s'étaient regardés l'un l'autre avait suffi pour les unir, dès lors, d'une amitié spéciale. Aussi bien n'y avait-il pas eu entre eux, les jours suivants non plus, d'entretien intime ; mais la Maslova sentait que, lorsque Simonson parlait en sa présence, ses discours s'adressaient à elle, et que c'était pour elle qu'il s'efforçait de parler aussi lentement, aussi clairement que possible. Et elle l'écoutait avec joie ; et lui, il ne se lassait pas de parler pour elle, surtout pendant les longues marches qu'ils faisaient à pied, derrière le convoi des condamnés criminels.

CHAPITRE V

Dans le long trajet du convoi depuis son départ de la prison jusqu'à Perm, Nekhludov n'avait pu voir la Maslova que deux fois ; il l'avait vue d'abord à Nijni-Novgorod, dans le parloir de la prison, à travers une grille, et une seconde fois à Perm, également dans un parloir de prison. Les deux fois, il l'avait trouvée silencieuse et froide. Quand il lui avait demandé si elle n'avait besoin de rien, elle lui avait répondu d'un ton sec et contraint, qui lui avait rappelé la façon malveillante dont elle l'avait accueilli naguère dans la prison. Et il s'était fort affligé de cette disposition hostile, ne sachant pas qu'elle provenait surtout de l'irritation produite chez la Maslova par les continuelles instances dont elle était l'objet de la part des prisonniers et des gardiens du convoi. Il craignait que, sous l'influence des conditions pénibles et immorales où elle se trouvait, elle ne retombât dans son ancien état de découragement, comme aussi de haine pour elle-même et les autres. Il craignait que de nouveau elle ne se remît à le détester, que de nouveau, elle ne cherchât l'oubli dans le tabac et l'eau-de-vie. Mais il n'avait rien pu faire pour lui venir en aide, les chefs du convoi s'étant strictement opposés à ce qu'il la vît. Et c'est seulement lorsqu'il avait obtenu le transfert de la Maslova dans la section des condamnés politiques, alors seulement il avait pu découvrir combien ses craintes étaient peu fondées. Car, dès la première entrevue en tête à tête qu'il avait eue avec elle, à Tomsk, il l'avait retrouvée telle qu'elle était lors de ses dernières visites à la prison. Loin de paraître gênée en l'apercevant, ou de prendre devant lui une attitude contrainte et sournoise, elle l'avait accueilli avec une joie sincère, le remerciant avec insistance de tout ce qu'il avait fait et faisait pour elle.

Nekhludov avait même constaté que le changement qui s'était produit en elle commençait à se refléter jusque dans son apparence extérieure. Au bout de deux mois de marche, elle avait maigri, sa peau s'était hâlée, les rides sur ses tempes et autour de sa bouche s'étaient accentuées ; et ni dans son vêtement, ni dans sa coiffure, ni dans ses attitudes, aucune trace ne restait

plus de son ancienne coquetterie. Et la vue de ce changement causait à Nekhludov un plaisir sans cesse plus vif.

Il éprouvait maintenant pour la Maslova un sentiment que jamais encore il n'avait éprouvé. Ce sentiment n'avait rien de commun avec son premier enthousiasme juvénile, ni avec le grossier désir sensuel qu'il avait ressenti plus tard, ni non plus avec le sentiment à la fois noble et égoïste qu'il avait éprouvé lorsque, en retrouvant Katucha, il avait résolu de réparer sa faute envers elle et de l'épouser. Ce sentiment était le même mélange de pitié et de tendresse que, à plusieurs reprises, il avait éprouvé dans la prison : mais avec cette différence que, jusque-là, il n'avait éprouvé ce sentiment que par intervalles, et en s'y efforçant, tandis qu'à présent il l'éprouvait d'une façon naturelle et constante. À quoi qu'il pensât désormais, quoi qu'il fît, son cœur était rempli de ce mélange de tendresse et de pitié pour la Maslova.

Et ce sentiment nouveau, comme jadis son premier amour, avait ouvert dans l'âme de Nekhludov les sources de pitié et de tendresse que la nature y avait mises, mais dont l'issue s'était trouvée fermée pendant de longues années.

Depuis le commencement de son voyage à la suite du convoi, en effet, Nekhludov se sentait dans un état d'exaltation sentimentale qui le contraignait, en quelque sorte malgré lui, à s'intéresser aux pensées et aux émotions de toutes les personnes qu'il voyait, depuis les cochers et les gardiens du convoi jusqu'aux directeurs de prisons et aux officiers de police.

Le transfert de la Maslova dans la section des condamnés politiques avait fourni à Nekhludov l'occasion de faire connaissance avec bon nombre de ces condamnés, et notamment avec les cinq hommes et les quatre femmes qui faisaient partie de la même chambrée que la Maslova. Et ces relations de Nekhludov avec les condamnés politiques avaient complètement modifié son opinion sur eux, comme aussi sur le parti révolutionnaire russe pris en général.

Depuis le début du mouvement révolutionnaire en Russie, Nekhludov avait éprouvé pour les représentants de ce mouvement un sentiment d'aversion et de malveillance. Il avait détesté, surtout, la cruauté et la

dissimulation des moyens employés par eux dans leur lutte contre l'autorité, leurs conspirations, leurs attentats criminels ; et il avait été indigné aussi de la suffisance, du contentement de soi, de l'insupportable vanité qu'il savait être autant de traits communs à la plupart des révolutionnaires. Mais, lorsqu'il connut ces révolutionnaires de plus près, lorsqu'il apprit la façon dont ils étaient traités par l'autorité, il comprit que ces hommes ne pouvaient pas être différents de ce qu'ils étaient.

Car pour affreuses et absurdes que fussent les tortures infligées à ceux qu'on est convenu d'appeler les criminels de droit commun, ces tortures, avant et après le jugement, gardaient du moins une apparence de légalité ; tandis que, dans la façon dont on traitait les détenus politiques, cette apparence même faisait défaut. Nekhludov, au reste, l'avait bien vu déjà à Pétersbourg, dans l'aventure de la Choustova ; mais mieux encore il le voyait à présent, en écoutant les récits des compagnons de Katucha. Il voyait que la façon dont on traitait ces malheureux ressemblait tout à fait à la façon dont on pêche le poisson dans les étangs ; après avoir tiré le filet, on jette sur le bord tout le poisson qu'on a pu attraper ; et puis on garde les grosses pièces, sans s'inquiéter du fretin, qu'on laisse mourir sur le sable. De même on procédait dans la pêche aux révolutionnaires ; on empoignait au hasard, par centaines, des personnes dont beaucoup étaient manifestement innocentes et hors d'état de nuire à l'autorité ; on les gardait, souvent pendant des années, dans les prisons, où elles devenaient phtisiques, ou perdaient la raison, ou se tuaient ; et on les gardait ainsi, simplement, parce qu'on n'avait pas de motif pour les relâcher, ou parce qu'on trouvait plus commode de les avoir sous la main, en vue de certains témoignages qu'elles pouvaient fournir. Le sort de ces personnes, innocentes même au point de vue strictement légal, dépendait du caprice, du loisir, de l'humeur d'un officier de police, ou d'un procureur, ou d'un juge d'instruction, ou d'un gouverneur, ou d'un ministre. Suivant qu'un de ces fonctionnaires voulait « faire du zèle », ou bien préférait vivre tranquille, il arrêtait en masse les jeunes gens suspects de s'occuper de politique, ou bien il les laissait tous libres ; et, les ayant fait arrêter, il les gardait en prison ou les relâchait. Et pareillement, c'était l'arbitraire seul des gouverneurs et des ministres qui décidait ce qui devait advenir ensuite de ces détenus ; pour les mêmes délits, les uns étaient déportés au bout du monde, d'autres tenus en cellule, d'autres envoyés aux travaux forcés, d'autres

condamnés à mort, et d'autres encore relâchés, lorsqu'une dame élégante leur faisait la grâce de s'occuper d'eux.

On agissait envers ces malheureux comme on agit envers des ennemis, en temps de guerre ; et eux, de leur côté, ils employaient dans leur lutte les mêmes procédés qu'on employait contre eux. Et de même que, en temps de guerre, officiers et soldats se sentent autorisés par l'opinion générale à commettre des actes qui, en temps de paix, sont tenus pour criminels, de même les révolutionnaires, dans leur lutte, se regardaient comme couverts par l'opinion de leur cercle, en vertu de laquelle les actes de cruauté qu'ils commettaient étaient nobles et moraux, étant commis par eux au prix de leur liberté, de leur vie, de tout ce qui est cher à la plupart des hommes. Ainsi s'expliquait, pour Nekhludov, ce phénomène extraordinaire que des personnes excellentes, incapables non seulement de causer une souffrance, mais même d'en supporter la vue, pussent se préparer tranquillement à la violence et au meurtre, et professer la sainteté de tels actes, considérés comme moyens de défense, ou encore comme instrument utile à la réalisation d'un idéal de bonheur pour l'humanité. Et quant à la haute idée que les révolutionnaires se faisaient de leur œuvre, et, par suite, d'eux-mêmes, cette idée découlait tout naturellement de l'importance que leur attribuaient leurs adversaires et de la cruauté exceptionnelle qu'ils apportaient à les combattre : sans compter que les malheureux étaient obligés d'avoir d'eux-mêmes cette haute idée, et qu'elle contribuait à leur donner la force de supporter la vie de souffrance qui leur était faite.

À les connaître de plus près, Nekhludov s'était convaincu qu'ils n'étaient ni de ténébreux malfaiteurs, comme le croyaient certaines personnes, ni non plus de parfaits héros, comme l'imaginaient d'autres personnes, mais simplement des hommes ordinaires, parmi lesquels se trouvaient, de même que partout, des hommes bons, d'autres méchants, et une majorité d'hommes médiocres. Des hommes se trouvaient parmi eux qui étaient devenus révolutionnaires parce que, très sincèrement, ils se regardaient comme tenus de lutter contre le mal ; d'autres s'y trouvaient qui étaient devenus révolutionnaires pour des motifs égoïstes, par ambition ou par vanité ; mais la plupart étaient devenus révolutionnaires sous l'effet d'un sentiment que Nekhludov comprenait bien et avait lui-même éprouvé, pendant qu'il faisait la guerre contre les Turcs, le sentiment qui pousse les jeunes gens à désirer le

danger, à s'exposer à des risques, à varier de la fièvre d'un jeu la monotonie de leur vie.

La principale différence que Nekhludov découvrait entre les condamnés politiques et l'ordinaire des hommes consistait en ce que l'obligation morale, telle que l'entendaient ces condamnés, était plus haute qu'elle ne l'est pour l'ordinaire des hommes. Pour eux, en effet, le devoir n'impliquait pas seulement la résistance aux fatigues et aux privations, et la franchise, et le désintéressement, mais aussi le sacrifice de tous les biens, et de la vie même, au profit de l'œuvre commune. De là venait que, parmi les révolutionnaires, ceux qui étaient naturellement supérieurs au niveau moyen représentaient des types très remarquables d'élévation morale ; tandis que, chez ceux d'entre eux qui étaient naturellement inférieurs au niveau moyen, cette infériorité s'accusait avec un relief tout particulier, par son contraste avec l'idéal moral que ces hommes professaient. Et c'est ainsi que Nekhludov s'était pris d'une très vive affection pour quelques-uns des déportés qui faisaient route avec la Maslova, tandis que pour quelques autres, au contraire, il éprouvait une indifférence mêlée d'antipathie.

CHAPITRE VI

De tous les condamnés politiques qui faisaient partie de la même chambrée que la Maslova, aucun ne plaisait autant à Nekhludov qu'un jeune phtisique nommé Kriltzov. Nekhludov avait fait connaissance avec lui dès Ekatherinenbourg ; et très souvent, depuis lors, il avait eu l'occasion de s'entretenir avec lui. Un jour même, pendant un repos du convoi, il avait passé la journée presque tout entière en sa compagnie, et Kriltzov, mis en humeur de causer, lui avait raconté toute son histoire.

Son histoire était, d'ailleurs, fort courte, du moins jusqu'au moment de son arrestation. Il avait perdu de très bonne heure son père, riche propriétaire des environs de Kiev, et avait été élevé par sa mère, dont il était l'unique enfant. Au collège, puis à l'université, il avait fait de brillantes études ; il avait eu le premier rang dans tous les concours, et passait, dès l'âge de vingt ans, pour un mathématicien d'une haute valeur. Ses professeurs l'engageaient à aller encore suivre des cours à l'étranger, pour devenir professeur d'université. Mais Kriltzov hésitait. Il aimait une jeune fille, voisine de campagne de sa mère. Il songeait à se marier avec elle et à vivre dans ses terres. Or, pendant qu'il se demandait ainsi ce qu'il devait faire, ses camarades de l'université l'avaient prié de leur donner de l'argent pour ce qu'ils appelaient « l'œuvre commune ». Et lui, il n'ignorait pas que « cette œuvre commune » était une œuvre révolutionnaire ; et cette œuvre ne l'intéressait en aucune façon ; mais il n'en avait pas moins donné l'argent, par un sentiment de camaraderie, et un peu aussi par fierté, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait eu peur. L'argent avait été saisi par la police ; on avait trouvé un papier indiquant que c'était Kriltzov qui l'avait donné ; et celui-ci avait été arrêté et mis en prison.

Il racontait tout cela à Nekhludov, assis sur sa haute couchette, une couverture sur les genoux, fixant dans le vide, devant lui, le regard fiévreux de ses grands yeux noirs.

— Dans la prison où l'on m'avait mis, — disait-il, — le régime était relativement peu sévère. Non seulement nous pouvions nous faire des signaux, mais nous pouvions même nous rencontrer dans les corridors, bavarder, partager entre nous nos provisions et notre tabac, et, le soir, chanter en chœur. J'avais une belle voix, et ces chants du soir me plaisaient beaucoup. Sans la pensée du chagrin de ma mère, que mon arrestation désespérait, j'aurais été parfaitement heureux. J'avais fait connaissance de plusieurs figures très intéressantes, et notamment du célèbre Petrov, qui, plus tard, s'est tranché la gorge avec un morceau de verre. Mais je n'étais toujours pas révolutionnaire, et ne me sentais nullement disposé à le devenir.

« Un jour, on amena dans la prison et l'on me donna pour voisins deux jeunes gens qui, envoyés en Sibérie pour avoir distribué des proclamations polonaises, avaient essayé de s'enfuir durant le trajet du convoi. L'un d'eux était un Polonais, Lozinski ; l'autre, nommé Rosenberg, était d'origine juive. Ce Rosenberg n'était encore qu'un enfant. Il prétendait avoir dix-sept ans, mais on voyait bien qu'il en avait à peine quinze. Petit, maigre, avec des yeux noirs pleins de feu, remuant, bavard, et, comme tous les Juifs, très bon musicien. Sa voix n'avait pas encore mue, et c'était un bonheur de l'entendre chanter.

« Tous deux passèrent en jugement quelques jours après leur arrivée à la prison. On vint les prendre le matin ; le soir, en rentrant, ils nous apprirent qu'on les avait condamnés à mort. Personne ne s'était attendu à cela. Ils avaient bien essayé de résister, quand on les avait rattrapés, mais ils n'avaient blessé personne. Et puis jamais l'idée ne nous serait venue que l'on pût condamner à mort un enfant, comme était ce Rosenberg. Aussi fûmes-nous d'avis, dans toute la prison, que la condamnation n'avait eu pour objet que de les effrayer et ne recevrait pas son exécution. L'émotion que nous avait causé cet événement finit donc par se calmer, et notre vie recommença comme par le passé.

« Mais voilà qu'un soir le gardien s'approche de moi et m'annonce, en grand mystère, que les ouvriers sont venus préparer la potence. Je restai d'abord sans comprendre. La potence ? Quelle potence ? Et le vieux gardien paraissait si ému que, en relevant les yeux sur lui, je compris tout. J'aurais voulu faire des signaux, prévenir mes camarades, mais je craignis que mes

deux voisins ne m'entendissent. D'ailleurs mes camarades devaient être prévenus, eux aussi, car, dans les corridors et les cellules, un silence de mort s'était fait tout à coup. Personne n'eut l'idée, ce soir-là, de chanter, ni même de parler.

« Vers dix heures, le vieux gardien vint de nouveau à moi et m'apprit que le bourreau allait arriver de Moscou. Il me dit cela, et s'éloigna. Je le rappelais, pour lui demander d'autres renseignements, lorsque j'entendis Rosenberg me crier de sa cellule : « — Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi l'appelez-vous ? » Je lui répondis que c'était pour avoir du tabac ; mais évidemment Rosenberg se doutait de quelque chose, car il me demanda ensuite, d'une voix agitée, pourquoi on n'avait pas chanté et pourquoi on ne disait rien. Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, mais je sais que je fis semblant de m'endormir, pour couper court à cet entretien.

« Je ne dormis point, cependant, de toute la nuit. Une nuit épouvantable ! Jamais je ne pourrai en oublier l'horreur. Je restai immobile sur mon lit, guettant le moindre bruit, tremblant comme si c'était moi-même qui dusse être pendu. Au petit jour, j'entendis s'ouvrir les portes du corridor, et des pas nombreux se rapprocher de nous. Je me levai, je courus au judas de ma cellule. Le corridor n'était éclairé que d'une petite lampe. Je vis passer, d'abord, le directeur de la prison. C'était un gros homme toujours content de lui, et portant la tête haute ; mais, ce jour-là, il était pâle, sombre, et marchait les yeux baissés. Derrière lui venait un officier de police, suivi de deux gendarmes. Ces quatre personnes passèrent devant ma cellule, pour s'arrêter quelques pas plus loin. Et j'entends l'officier qui s'écrie, d'une voix singulière : « Lozinski, levez-vous, mettez une chemise blanche ! » Puis, un grand silence ; puis j'entends une porte s'ouvrir, j'entends les pas de Lozinski sortant de sa cellule. Par mon judas, je ne pouvais voir que le directeur. Il se tenait là, pâle et défait, tirant ses moustaches sans relever la tête. Et tout d'un coup je le vois qui recule, comme épouvanté. C'était Lozinski qui venait de passer devant lui pour s'approcher de la porte de ma cellule. Un beau jeune homme, ce Lozinski ! Vous savez, de ce charmant type polonais : un front large et droit, de fins cheveux blonds sortant de la casquette, et de beaux yeux bleus comme des yeux d'enfant. Un garçon plein de santé et de vie, une vraie fleur humaine ! Il s'était arrêté devant mon judas, de telle sorte que je pouvais voir son visage tout entier. Un visage terrible à voir, à la fois souriant et

sombre ! « Kriltzov, avez-vous une cigarette ? » Je voulais lui passer une cigarette, lorsque le directeur, avec un empressement fébrile, tira son étui et le lui présenta. Lozinski prit une cigarette, l'officier lui donna du feu ; et il se mit à fumer, la mine pensive. Et soudain, relevant la tête, comme s'il s'était rappelé quelque chose : « C'est injuste ! je n'ai rien fait de mal. Je… » Un frémissement secoua sa jeune gorge blanche, de laquelle je ne pouvais détacher mes yeux ; et il se tut.

« Au même instant, j'entends Rosenberg qui, dans sa cellule, se mettait à crier de sa voix perçante de juif. Lozinski jeta sa cigarette et s'écarta de ma porte. Et ce fut Rosenberg qui se plaça devant elle. Son visage d'enfant, avec ses petits yeux noirs, était rouge et couvert de sueur. Il avait revêtu, lui aussi, une chemise propre. Son pantalon était trop large : il ne cessait pas de le relever, de ses deux mains : et tout son corps ne cessait pas de trembler.

« Il approcha de mon judas son visage hagard : « Anatole Petrovitch, n'est-ce pas que c'est vrai, que le médecin m'a ordonné de la tisane ? Je suis malade, je veux encore boire de la tisane ! » Personne ne lui répondait ; et lui, il jetait des regards suppliants tantôt sur moi, tantôt sur le directeur. Ce qu'il voulait dire, avec sa tisane, jamais je ne l'ai su.

« De nouveau, l'officier éleva la voix, cette fois d'un ton sévère : « Allons, pas de plaisanteries ! en avant ! » Mais Rosenberg, évidemment, était hors d'état de comprendre ce qu'on voulait de lui. Il se mit d'abord à courir dans le corridor. Puis il s'arrêta, et j'entendis ses supplications entremêlées de sanglots. Puis les sons devinrent plus lointains, toujours plus lointains ; la porte du corridor se referma, et je n'entendis plus que, par instants, les cris de détresse du petit Rosenberg.

« Et on les pendit. Un gardien, qui avait assisté à la scène, me raconta que Lozinski s'était fort bien laissé faire, mais que Rosenberg s'était longtemps débattu, de sorte qu'on avait dû le porter sur l'échafaud et lui mettre de force la tête dans le nœud coulant. Ce gardien était un petit homme, abruti par la boisson. « On m'avait dit que c'était terrible à voir, barine ! Eh bien ! pas du tout ! Aussitôt qu'ils ont eu le cou dans le nœud, ils ont fait deux fois un mouvement d'épaules. Alors le bourreau a resserre le nœud, et tout a été fini ! Rien de terrible, je vous assure ! »

Longtemps Kriltzov resta silencieux, après avoir achevé ce récit. Nekhludov voyait que ses mains tremblaient, et qu'il faisait effort pour retenir ses sanglots.

— C'est depuis ce jour-là que je suis devenu révolutionnaire ! — reprit-il quand il se fut calmé. Et il raconta en quelques mots la fin de son histoire.

Il s'était affilié au parti des « populistes », et était devenu le chef d'un groupe qui se proposait pour objet de terroriser le gouvernement, de façon à ce que celui-ci renonçât au pouvoir et fît appel au peuple. Au nom de son groupe, il s'était rendu à Pétersbourg, avait voyagé à l'étranger, était revenu à Kiev, puis à Odessa, et partout avait pu agir sans être inquiété. Un homme en qui il avait toute confiance l'avait dénoncé ; on l'avait arrêté, tenu en prison pendant deux ans, et enfin condamné à mort ; mais sa peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Dans la prison, il était devenu phtisique. Et maintenant, dans les conditions ou il se trouvait, c'est à peine s'il avait encore quelques mois à vivre. Il le savait, et n'en montrait nul chagrin. Il disait à Nekhludov que, si on lui avait rendu une seconde vie, il l'aurait employée de la même façon, pour travailler à renverser un ordre de choses qui permettait tant d'injustice et de cruauté.

Et l'histoire de ce malheureux, et toute sa personne, avaient achevé d'expliquer à Nekhludov bien des choses que, jusque-là, il ne comprenait pas.

CHAPITRE VII

Le matin où, dans la cour de l'étape, avait eu lieu la querelle entre l'officier de police et le père de la petite fille, Nekhludov, qui avait couché à l'auberge, s'était éveillé moins tôt que d'ordinaire : et il avait eu encore, sitôt levé, à écrire de nombreuses lettres, de sorte qu'il était parti trop tard pour pouvoir rejoindre le convoi en chemin, comme il l'avait fait les jours précédents. Quand il était arrivé au village où se trouvait l'étape suivante du convoi, déjà le soir commençait à tomber.

Nekhludov se fit d'abord conduire à l'auberge du village. Après avoir changé de linge et de vêtement, — car le brouillard l'avait trempé jusqu'aux os, — il s'assit dans une grande salle propre et avenante, toute décorée d'images pieuses et de portraits de la famille impériale. Il but, coup sur coup, plusieurs verres de thé, subit sans trop d'impatience le bavardage de l'hôtesse, une grosse veuve à la gorge débordante, et se prépare à sortir pour aller demander à l'officier du convoi la permission de s'entretenir avec la Maslova.

Pendant les six derniers jours, cette permission lui avait été refusée. Il avait pu échanger quelques paroles avec la Maslova et ses compagnons sur la route, mais pas une fois on ne l'avait laissé entrer dans l'étape, Cette sévérité provenait de ce qu'on attendait la visite d'un haut fonctionnaire, un inspecteur des prisons. Mais l'inspecteur était enfin venu, ou plutôt il avait passé près du convoi, sans même daigner s'arrêter au passage. Et Nekhludov espérait que l'officier qui avait pris la direction du convoi ce jour-là l'autoriserait, comme ses prédécesseurs, à pénétrer dans la chambrée des condamnés politiques.

L'hôtesse offrit à Nekhludov de le faire conduire en voiture jusqu'à l'étape, qui était située à l'autre bout du village : mais Nekhludov préféra s'y rendre à pied. Un jeune garçon d'auberge aux larges épaules, chaussé d'énormes bottes fraîchement goudronnées, fut chargé de lui tenir compagnie pour lui montrer le chemin. Le brouillard était devenu si épais, à la tombée de

la nuit, que Nekhludov ne voyait pas son guide, qui cependant marchait à deux pas de lui : il entendait seulement le clapotis de ses grosses bottes s'enfonçant dans la boue gluante et profonde. Au sortir de la longue rue du village, où par endroits des lumières brillaient aux fenêtres, l'obscurité se fit plus complète encore : mais bientôt Nekhludov aperçut, devant lui, les feux des lanternes attachées à la porte de l'étape. Et les deux taches rouges sans cesse se rapprochèrent, apparurent plus nettes, jusqu'à ce qu'enfin Nekhludov pût distinguer les poteaux qui formaient l'enceinte, et la guérite du factionnaire, et la sombre figure de ce factionnaire lui-même, debout près de la porte, le fusil au bras.

Le factionnaire lança dans les ténèbres son réglementaire : « Qui vive ? » et, en découvrant que les nouveaux venus n'appartenaient pas au convoi, il leur cria, d'un ton sévère, qu'aucun étranger n'était admis dans l'étape, ni même n'avait le droit de s'arrêter le long de l'enceinte. Mais le guide de Nekhludov ne s'alarma point de cette sévérité :

— Eh ! bien, vrai, en voilà un ogre ! — dit-il. — Fais donc signe à ton caporal, nous allons l'attendre ici !

Le soldat, se retournant vers la porte, appela quelqu'un ; et puis il se remit en faction, considérant la façon dont le jeune garçon d'auberge essuyait, avec une poignée de feuilles, les bottes de Nekhludov, où la boue s'était déposée en couches épaisses. Derrière le mur d'enceinte, on entendait un bourdonnement confus de voix entremêlées de rires.

Après trois minutes d'attente, Nekhludov vit un guichet s'ouvrir dans la porte : et des ténèbres surgit, pleinement éclairé par le reflet des lanternes, un vieux sous-officier en uniforme, qui demanda ce qu'on lui voulait. Nekhludov lui remit sa carte de visite, qu'il tenait en main, et le pria d'aller dire au chef de convoi qu'il désirait lui parler pour affaire personnelle.

Le vieux sous-officier était moins sévère que son subordonné ; mais il était, en revanche, extrêmement curieux. Il tint à savoir pourquoi Nekhludov désirait parler à l'officier, et d'où il venait, et qui il était : encore que, sans doute, il flairât simplement la possibilité d'un pourboire, en échange de sa complaisance. Il ne se décida à aller porter la carte que lorsque Nekhludov lui eût promis de le récompenser s'il parvenait à le faire admettre auprès de

l'officier de convoi. Alors il hocha la tête, et partit en courant.

Pendant que Nekhludov et son guide continuaient à attendre, devant la porte, le guichet s'ouvrit de nouveau, pour livrer passage à toute une troupe de femmes portant des paniers, des sacs, des cruches et des bouteilles. Elles parlaient, sans arrêt, et très vite, avec leur sombre accent sibérien. Toutes étaient vêtues de pelisses courtes, qui leur donnaient un air de petites bourgeoises de la ville plutôt que de paysannes ; mais elles avaient des fichus sur la tête, et leurs jupes étaient relevées très haut, découvrant leurs mollets jusqu'au niveau des genoux. À la lumière des lanternes, elles examinèrent avec curiosité Nekhludov et son guide. Et l'une d'elles, visiblement ravie de retrouver là le garçon d'auberge aux larges épaules, se mit tout de suite à l'accabler d'injures, par manière de plaisanterie, à la sibérienne.

— Hé toi, cochon, qu'est-ce que tu fais là, vilaine bête ! — lui dit-elle.

— Je conduis un étranger ! — répondit, le jeune homme. — Et toi, qu'est-ce que tu es venue apporter !

— Du fromage blanc. Et on m'a encore dit de revenir demain matin.

— Et on ne t'a pas gardée à coucher ! — demanda malicieusement le garçon d'auberge.

— Qu'est-ce qui te prend, tête de porc ! — répondit en riant la jeune femme. — Allons, rentre au village avec nous, tu nous tiendras compagnie !

Le garçon dit alors quelque chose qui fit rire non seulement toutes les femmes, mais jusqu'au solennel factionnaire lui-même. Puis, se retournant vers Nekhludov :

— Vous croyez que vous trouverez votre chemin sans moi, pour revenir ? Vous ne vous égarerez pas ?

— Mais non, mais non, sois tranquille !

— Quand vous aurez dépassé l'église, la troisième porte à droite après la grande maison à deux étages ! Et puis, tenez, voici mon fouet !

Et il remit à Nekhludov un long et mince bâton qu'il tenait en main ; après quoi, il s'enfonça dans les ténèbres en compagnie des femmes, avec un bruyant clapotis de ses énormes bottes.

Nekhludov entendait encore les rires et les voix des femmes, lorsque le vieux sous-officier, avec un sourire caressant, vint lui annoncer que l'officier consentait à le recevoir.

CHAPITRE VIII

L'étape était disposée comme le sont presque toutes les étapes, sur le chemin de la Sibérie. Au centre d'une cour entourée de piquets, se dressaient trois bâtiments tout en rez-de-chaussée ; dans l'un, le plus grand, — avec des fenêtres grillées, — logeaient les prisonniers ; dans l'autre, les gardiens ; dans le troisième étaient installés les bureaux, et c'est lui aussi qui servait de demeure au chef du convoi.

Les fenêtres des trois bâtiments étaient, ce soir-là, vivement éclairées ; et ces lumières, vues du dehors, suggéraient l'idée qu'à l'intérieur, autour d'elles, devait régner un chaud et tranquille bien-être. Deux lanternes étaient en outre allumées devant chaque perron : et il y avait encore cinq lanternes allumées dans la cour.

Le sous-officier conduisit Nekhludov, par un sentier fait de planches enfoncées dans la boue, jusqu'au perron du plus petit des trois bâtiments. Là, il lui fit monter trois marches, et entra avec lui dans une antichambre toute remplie d'une étouffante odeur de charbon. Près du poêle, un soldat en chemise de grosse toile, penché en deux, soufflait de toutes ses forces dans un samovar. En apercevant Nekhludov, il se redressa et courut jusqu'à la porte de la pièce voisine.

— Le voici, Votre Excellence !

— Eh bien, fais entrer ! — répondit une voix irritée.

— Veuillez prendre la peine d'entrer ! — dit le soldat à Nekhludov ; et, tout de suite, il se remit à souffler dans le samovar.

Dans la pièce où entra Nekhludov, une grande salle à manger qu'éclairait une lampe suspendue au plafond, le chef du convoi était assis devant une table déjà à demi desservie. C'était le même gros homme rouge à la longue moustache blonde, qui, le matin, avait démoli d'un coup de poing le visage du forçat. Pour se mettre à l'aise, il avait déboutonné sa veste à brandebourgs,

et, sous sa chemise déboutonnée, montrait à découvert son cou et sa poitrine. La salle à manger, trop chauffée, était remplie d'une insupportable odeur de tabac et d'eau-de-vie.

En apercevant Nekhludov, l'officier se souleva de sa chaise.

— Qu'y a-t-il à votre service ? — demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, il cria vers l'antichambre :

— Bernov ! Eh ! bien, et ce samovar, est-ce pour aujourd'hui ?

— Tout de suite, Votre Excellence !

— Attends un peu, je t'en donnerai, moi, des tout de suite !

— Voici, Votre Excellence ! — dit humblement le soldat en apportant le samovar.

Quand l'officier eut mis le thé dans le samovar, il tira du buffet un flacon de cognac et une boîte de biscuits. Puis, se retournant de nouveau vers Nekhludov :

— En quoi puis-je vous servir ?

— Je voudrais vous demander l'autorisation de m'entretenir avec une prisonnière, — dit Nekhludov, toujours debout.

— Une « politique » ? C'est défendu par la loi ! — déclara l'officier.

— Cette femme n'est pas une condamnée politique, — dit Nekhludov.

— Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc !

Nekhludov s'assit.

— Elle n'est pas une condamnée politique, — reprit-il ; — mais, sur ma demande, l'autorité supérieure lui a permis de loger avec les « politiques ».

— Ah ! oui, je sais ! — fit l'officier. — Une petite, brune ? Très gentille, ma foi ! Eh ! bien, soit, vous pourrez la voir. Voulez-vous fumer ?

Il tendit à Nekhludov un paquet de cigarettes et poussa vers lui un verre qu'il remplit de thé :

— Merci ! Je voudrais…

— La soirée est longue, vous aurez bien le temps ! Je vais la faire appeler.

— Est-ce que, au lieu de la faire appeler, je ne pourrais pas la voir dans sa chambrée ? — demanda Nekhludov.

— Dans la section des politiques ? C'est défendu !

— On m'a déjà plusieurs fois laissé y entrer. Si l'on craint que j'apporte quelque chose d'interdit, on n'a qu'à me fouiller, on verra que je n'ai rien.

— C'est bon, c'est bon, je m'en fie à vous ! — dit l'officier, tout en versant du cognac dans le verre de Nekhludov. — Vous ne voulez pas de cognac ? À votre aise ! Quand on vit dans cette maudite Sibérie, c'est un vrai plaisir de rencontrer un homme du monde. Notre service, voyez-vous, est bien dur. Et le plus malheureux, c'est que, pour la plupart des gens, un officier de police est toujours un personnage grossier, mal élevé, ignorant ! On ne se doute pas qu'il y a parmi nous des hommes d'une toute autre espèce !

Le visage rouge de l'officier, son haleine d'ivrogne, l'énorme chaton de sa bague, et surtout son mauvais rire, causaient à Nekhludov un profond dégoût. Mais, ce soir-là, comme durant tout le temps de son voyage, il se trouvait dans cette situation d'esprit sérieuse et recueillie où il ne se permettait point de juger à la légère qui que ce fût, et où il croyait devoir parler à chacun de ce qu'il jugeait qu'il avait à lui dire. Quand il eut fini d'entendre les doléances de l'officier, il lui dit, gravement :

— J'estime que, dans votre service, vous pouvez trouver une consolation en travaillant à adoucir les souffrances des prisonniers.

— Quelles souffrances ? Ah ! on voit bien que vous ne connaissez pas cette espèce-là !

— Est-ce donc une espèce différente des autres ? — demanda Nekhludov. — Ce sont des gens pareils à nous. Et quelques-uns, parmi eux, sont condamnés injustement.

— Sans doute, il s'en trouve de toutes les sortes. Et je les plains bien, croyez-moi ! D'autres ne leur passent rien, tandis que moi, je fais tout mon possible pour adoucir leur sort. Souvent je m'expose à souffrir moi-même pour leur épargner une souffrance. Encore du thé ? — demanda-t-il, en s'en

versant un verre. — Qu'est-ce que c'est, au juste, cette femme que vous voulez voir ?

— C'est une malheureuse créature ! On l'a condamnée injustement pour meurtre. Une femme pleine des plus hautes qualités !

L'officier secoua la tête.

— Oui, il y en a de très gentilles. À Kazan, laissez-moi vous raconter ça, j'en ai connu une, une nommée Emma. Elle était Hongroise d'origine, mais elle avait des yeux de Persane, — poursuivit-il, en souriant à ce souvenir. — Et du chic, comme une vraie comtesse…

Nekhludov l'interrompit pour revenir à son sujet.

— J'estime que vous avez le pouvoir d'améliorer beaucoup la situation de ces malheureux. Et j'ai la conviction que vous trouveriez une grande source de plaisir…

L'officier considérait Nekhludov de ses yeux luisants. Il attendait avec impatience qu'il eût fini son sermon, pour reprendre, à son tour, l'histoire de sa Hongroise aux yeux de Persane.

— Oui, c'est bien vrai, vous avez bien raison, — interrompit-il. — Et je ne me fais pas faute de les plaindre, je vous assure. Mais, pour en revenir à cette Emma, dont je vous parlais, savez-vous ce qu'elle a fait ?

— Je n'ai aucune envie de le savoir ! — déclara Nekhludov d'un ton cassant. — Et je vous dirai, en toute franchise, que, après avoir jadis mené une vie fort immorale, j'en suis arrivé aujourd'hui à éprouver une véritable horreur pour ce genre d'aventures galantes avec des femmes !

L'officier considéra Nekhludov avec inquiétude.

— Alors, vraiment, vous ne voulez plus de thé ?

— Non, merci !

— Bernov ! — cria l'officier, — conduis ce Monsieur à Vakoulov, et dis-lui de le laisser entrer dans la chambre des « politiques ». Il pourra y rester jusqu'au couvre-feu !

CHAPITRE IX

Accompagné par le soldat, Nekhludov se retrouva de nouveau dans la sombre cour, où luisaient, de place en place, les feux rouges des lanternes.

— Où vas-tu ? demanda un gardien, debout sur le perron du bâtiment central.

— Dans la cinquième salle, — répondit le soldat.

— On ne passe pas par ici, c'est fermé ! Il faut faire le tour.

— Et pourquoi est-ce fermé ?

— Le gardien-chef est sorti et a emporté la clef.

— Eh ! bien, faisons le tour ! Venez par ici !

Le soldat conduisit Nekhludov vers un autre perron, à travers un véritable marécage de boue. On entendait toujours, à l'intérieur du bâtiment, le même bruit continu de voix et de rires. Et à peine Nekhludov fut-il entré qu'à ce bruit se mêla pour lui le son des chaînes remuées, en même temps qu'une lourde puanteur emplissait ses narines.

Ces deux sensations, le son des chaînes et la puanteur, étaient devenues familières à Nekhludov depuis qu'il fréquentait le monde des détenus ; mais, ce soir-là comme dès le premier jour, elles agissaient sur lui d'une façon irrésistible, lui donnant une étrange impression d'étouffement à la fois physique et moral.

Dans le corridor du bâtiment central, le premier spectacle qui s'offrit aux yeux de Nekhludov fut celui d'une femme qui, les jupes relevées, était assise sur le cuveau à ordures. Sans la moindre gêne, cette créature s'entretenait avec un homme debout devant elle, un forçat à tête rasée, une chaîne au pied. Le forçat, en apercevant Nekhludov, cligna de l'œil, et dit :

— Le tsar lui-même ne peut pas s'empêcher d'en faire autant, quand l'envie lui vient !

La femme, tranquillement, se redressa et rajusta sa jupe.

Sur le corridor donnaient les portes des chambrées. D'abord se trouvait la chambre des condamnés accompagnés de leur famille ; puis c'était la chambre des célibataires ; et, à l'extrémité du corridor, deux petites salles servaient de logement aux condamnés politiques. Cette étape, construite pour loger cent cinquante personnes, en contenait, ce soir-là, près de quatre cents. Les prisonniers y étaient si à l'étroit qu'ils encombraient tout le corridor. Les uns étaient assis ou couchés par terre ; d'autres marchaient de long en large, tenant en main des verres de thé.

De ce nombre était Tarass, le mari de Fédosia. Il vint au-devant de Nekhludov et le salua affectueusement. Son bon visage était tout couvert de taches bleues ; et un bandeau cachait l'un de ses yeux.

— Que t'est-il arrivé ? — lui demanda Nekhludov.

— Eh bien, voilà ! j'ai eu une affaire ! — dit Tarass en souriant.

— Ils sont tous enragés pour se battre ! — dit le gardien qui accompagnait Nekhludov.

— Et tout cela pour ces rosses de femmes ! — ajouta un prisonnier qui s'était arrêté au passage. — Encore bienheureux de garder un œil, le mari de Fedka !

— Et Fédosia n'a pas eu de mal ? — demanda Nekhludov.

— Oh ! pas du tout, elle va très bien ! C'est pour elle que je porte ce thé ! — dit Tarass ; et il entra dans la salle.

Nekhludov jeta un coup d'œil dans cette salle par la porte entr'ouverte. Elle était pleine d'hommes et de femmes, couchés sur les lits, et sur le plancher, entre les lits. Mais la salle suivante, celle des célibataires, était plus remplie encore, au point que les prisonniers s'y tenaient couchés à plusieurs sur un même lit. Au milieu de la salle, un groupe entourait un vieux forçat, qui paraissait distribuer quelque chose autour de lui. Le gardien expliqua à Nekhludov que c'était l'ancien du convoi, qui répartissait entre les prisonniers les sommes gagnées par eux aux cartes. Et, en effet, à peine le groupe eut-il aperçu le gardien que toutes les voix se turent, toutes les mains se baissèrent, tous les yeux prirent une expression mêlée de crainte et de

malveillance.

Nekhludov reconnut, dans ce groupe, le forçat Fedorov, qui l'avait autrefois particulièrement intéressé dans la prison ; le forçat avait passé son bras autour du cou d'un jeune prisonnier blond, imberbe, et comme enflé, un petit être vicieux et répugnant, en compagnie duquel on le voyait toujours. Un autre forçat, qui se tenait là aussi, chauve et sans nez, avait été présenté à Nekhludov comme une des illustrations du convoi ; on racontait que, s'étant enfui du bagne, il avait tué son compagnon pour le manger. Ce misérable, debout à l'entrée du corridor, regardait Nekhludov d'un air hardi et moqueur, sans le saluer, comme faisaient la plupart des autres prisonniers.

Si familier que lui fût devenu ce spectacle, depuis plusieurs mois, Nekhludov ne pouvait jamais se trouver en présence de cette foule des condamnés sans éprouver, comme ce soir-là, un cruel sentiment de honte et presque de remords, le sentiment de sa propre culpabilité à l'égard de ces malheureux. Et cette honte et ce remords lui étaient d'autant plus cruels qu'ils s'accompagnaient, chez lui, d'un sentiment non moins invincible d'horreur et de répulsion. Il savait que, dans les conditions où ces malheureux s'étaient trouvés placés dès l'enfance, ils avaient dû fatalement devenir ce qu'ils étaient ; et cependant il ne pouvait s'empêcher de les mépriser et de les haïr, et de ressentir pour eux un dégoût profond.

— En voilà un dont les poches seraient bonnes à fouiller ! — dit une voix éraillée derrière Nekhludov, au moment où celui-ci s'approchait déjà de la porte de la salle voisine.

Et la foule des condamnés éclata de rire.

CHAPITRE X

Devant la porte des chambres réservées aux condamnés politiques, le gardien qui avait accompagné Nekhludov le quitta, en lui promettant de venir le chercher au moment du couvre-feu. À peine s'était-il éloigné que Nekhludov vit accourir vers lui, aussi vite que le lui permettait la chaîne qu'il traînait au pied, un forçat qui, se penchant à son oreille, lui dit, d'un air mystérieux :

— Il faut que vous interveniez, barine ! Ils ont tout à fait entortillé le petit. Ils l'ont soûlé. Aujourd'hui déjà, à l'appel, il s'est présenté sous le nom de Karmanov. Vous seul pouvez intervenir ! Nous, si nous essayions, ils nous tueraient !

Et, après avoir rapidement murmuré ces paroles en lançant autour de lui des regards effrayés, le forçat s'enfuit, se perdit dans la foule qui remplissait le corridor.

L'affaire dont il parlait consistait en ceci : un forçat nommé Karmanov avait décidé un jeune déporté, qui lui ressemblait de visage, à changer de nom avec lui, de telle sorte que c'était le forçat qui allait subir la déportation, et seulement pendant deux ans, tandis que le jeune garçon le remplacerait au bagne, sa vie durant.

Déjà, la semaine précédente, le même prisonnier avait prévenu Nekhludov des préparatifs de cette substitution, en lui demandant d'intervenir, s'il le pouvait, pour empêcher un crime aussi monstrueux. Ce prisonnier était d'ailleurs, pour Nekhludov, qui l'avait remarqué depuis le départ de Tomsk, une des figures les plus curieuses du convoi. C'était un paysan d'une trentaine d'années, grand et robuste, avec un nez épaté et de petits yeux ; il était condamné aux travaux forcés pour tentative de vol et d'assassinat. Il s'appelait Macaire Diévkin. Il avait raconté à Nekhludov que le crime pour lequel il était condamné était bien réel, mais n'avait pas été accompli par lui, Macaire : le crime avait été accompli par quelqu'un qu'il ne

désignait que du nom de Lui, mais qui était évidemment le diable en personne.

Un jour, certain étranger était venu chez le père de Macaire et avait loué, moyennant deux roubles, un traîneau pour se rendre à un village situé à quarante verstes de là. Le père avait chargé son fils de conduire le traîneau. Et Macaire avait attelé son cheval, il s'était habillé et s'était mis en route. On s'était arrête dans une auberge, à mi-chemin, pour boire du thé. L'étranger avait appris à Macaire qu'il allait se marier avec une jeune fille du village où il se rendait, et qu'il portait sur lui, dans un portefeuille, cinq cents roubles, toute sa fortune. Dès qu'il avait appris cela, Macaire était sorti dans la cour de l'auberge, avait pris une hache et l'avait cachée sous la paille, au fond du traîneau.

« Aussi vrai que je crois en Dieu, barine, — racontait-il, — je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette hache. C'est Lui qui m'a dit : prends la hache ! et moi je l'ai prise. On remonte en traîneau, on repart ; rien de mauvais ! À la hache, je n'y pensais plus. Nous approchons du village : encore six verstes. Il y a une côte à monter, à travers un bois ; je descends, pour ne pas fatiguer le cheval ; et voilà que Lui, il me murmure de nouveau à l'oreille : « Hé bien, à quoi penses-tu ? Au haut de la côte, une fois sorti du bois, il y aura du monde ; c'est le village qui commence. Et il emportera son argent ! Allons, pas de temps à perdre, c'est le moment ! » Je me penche vers le traîneau, comme pour arranger la paille, et la hache me saute, d'elle-même, dans la main. Et voilà que l'homme se retourne : « Qu'est-ce que tu fais ? » qu'il me dit. Alors je lève la hache ; mais l'homme, un gaillard solide, s'élance à terre et me saisit la main. « Misérable, qu'il me dit, qu'est-ce que tu fais là ? » Et il me jette dans la neige ; et moi, je ne résiste pas, je me laisse faire. Il me lie les mains avec son mouchoir, me met dans le traîneau, me conduit tout droit chez le staroste. On me fourre en prison. On me juge. Tout le village me donne un certificat, comme quoi je suis un honnête homme, et qu'on n'a jamais rien eu à me reprocher. Le patron chez qui je servais me donne, lui aussi, un bon témoignage. Mais je n'avais pas les moyens de m'offrir un avocat ; j'en ai eu pour quatre ans de travaux forcés. »

Et voici que ce même homme, pour sauver un de ses compagnons, venait, à deux reprises, de révéler à Nekhludov un secret qui lui pesait sur la

conscience : s’exposant ainsi à perdre la vie, car il savait que les prisonniers, s’ils découvraient son indiscrétion, l’étrangleraient infailliblement !

CHAPITRE XI

Les condamnés politiques occupaient deux petites salles, précédées d'une antichambre qui donnait sur le corridor. Dans cette antichambre, Nekhludov trouva Simonson, qui, accroupi près du poêle avec une bûche de sapin dans la main, paraissait très préoccupé d'allumer le feu.

En apercevant Nekhludov, il déposa un instant sa bûche pour lui tendre la main, sans se relever de sa position accroupie.

— Je suis heureux de ce que vous soyez venu, j'ai précisément besoin de causer avec vous ! — dit-il, avec sa mine sérieuse, regardant Nekhludov droit dans les yeux.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda Nekhludov.

— Je vous le dirai plus tard. En ce moment, je suis occupé !

Et Simonson, reprenant sa bûche, se remit à surveiller le feu, qu'il s'était chargé d'allumer d'après une méthode rationnelle de son invention.

Nekhludov allait entrer dans la première des deux chambres, lorsqu'il vit sortir, de l'autre chambre, la Maslova, portant dans un torchon un énorme paquet d'ordures et de poussière, qu'elle se préparait à jeter dans le poêle. Elle avait sa veste blanche, et des sabots aux pieds. Sa tête était couverte d'un fichu blanc, qui lui cachait la moitié du visage ; et, pour balayer plus à l'aise, elle s'était retroussée en relevant très haut les bords de sa jupe. Quand elle vit Nekhludov, elle rougit ; puis aussitôt elle mit à terre son paquet, s'essuya les mains en les frottant à sa jupe, et s'avança vers Nekhludov d'un air très animé.

— Vous faites le ménage ? — lui dit Nekhludov en lui serrant la main.

— Oui, j'ai repris mon ancien métier, — répondit-elle avec un sourire. — Et ce qu'il y a de saleté, ici, vous ne pouvez pas vous en faire l'idée ! Voilà plus d'une heure que nous balayons !

Elle se tourna vers Simonson.

— Eh bien, et le plaid, est-il sec ?

— Presque sec ! — répondit Simonson, en jetant sur la Maslova un regard qui frappa Nekhludov.

— Je viendrai le chercher dans un instant, et je vous apporterai encore d'autres choses à sécher, — lui dit la Maslova. Puis, s'adressant à Nekhludov :

— Tout le monde est réuni là ! — dit-elle, en lui désignant la première chambre.

Nekhludov ouvrit la porte de cette chambre et entra.

C'était une petite pièce oblongue, éclairée par une lampe de métal. Il y faisait plutôt froid, au contraire des autres salles ; mais on y respirait une insupportable odeur de poussière, de tabac et d'humidité. La lampe éclairait vivement le milieu de la pièce, laissant dans l'ombre les couchettes disposées le long des murs ; et c'est à peine si l'on distinguait les figures des condamnés assis sur ces couchettes.

Dans cette chambre se trouvaient réunis tous les condamnés politiques du convoi, à l'exception de Simonson et de deux autres hommes, qui avaient la charge de l'approvisionnement, et qui étaient allés chercher le souper.

Il y avait là Véra Efremovna Bogodouchovska, encore plus maigre et plus jaune qu'elle n'était dans la prison, avec ses énormes yeux effrayés et sa veine gonflée sur le front. Vêtue d'une veste grise, elle était assise devant un journal déplié, et s'occupait à entonner du tabac dans des tubes de papier à cigarettes.

Il y avait là une autre condamnée politique que Nekhludov connaissait, et qu'il aimait beaucoup, Émilie Rantzev. Préposée aux soins domestiques de la chambrée, elle excellait à revêtir celle-ci d'un charme tout particulier de douceur et d'intimité, même dans les conditions les plus difficiles. Assise, sous la lampe, les manches relevées, elle travaillait, de ses belles mains fines et légères, à laver et à essuyer les tasses et les soucoupes. Jeune encore, mais

sans être jolie, son visage intelligent et bon avait le privilège de se transfigurer complètement quand elle souriait, et de prendre alors une expression joyeuse, vaillante, vraiment belle. C'est avec un de ces aimables sourires qu'elle accueillit Nekhludov.

— Nous vous croyions reparti pour la Russie ! — lui dit-elle.

Dans un coin, Nekhludov entrevit Marie Pavlovna, tenant sur ses genoux une fillette blonde qui ne cessait point de marmotter quelque chose, de sa douce voix d'enfant.

— Comme c'est bien que vous soyez venu ! Avez-vous vu Katia ? — demanda la jeune fille à Nekhludov. — Voici que notre petite famille s'est accrue d'un membre nouveau ! — ajouta-t-elle en montrant la fillette.

Anatole Kriltzov était là aussi. Maigre et pâle, il se tenait assis sur sa couchette, les jambes repliées sous lui, les mains enfoncées dans les manches de sa pelisse. De ses grands yeux creusés de phtisique, il regardait Nekhludov. Celui-ci allait s'approcher de lui, lorsque, sur son chemin, il rencontra un jeune homme roux et crépu, qui, tout en fouillant dans son sac, causait avec une jolie jeune femme qui lui souriait de toutes ses dents. Nekhludov s'empressa d'aller, d'abord, serrer la main de ce jeune homme ; non point qu'il eût pour lui une affection spéciale, mais au contraire parce que c'était le seul des condamnés politiques du convoi qui lui fût profondément et invinciblement antipathique : et il considérait la nécessité de le saluer comme un devoir pénible, dont il avait toujours hâte de se délivrer. Le jeune homme, Novodvorov, leva sur lui ses petits yeux, qui brillaient sous les verres de son lorgnon, et lui tendit sa main étroite et longue.

— Eh ! bien, êtes-vous toujours content de votre voyage ? — demanda-t-il avec une nuance visible d'ironie.

— Mais oui, cela m'intéresse beaucoup ! — répondit Nekhludov, affectant de n'avoir pas senti l'intention blessante que révélait la question de Novodvorov. Et il s'empressa de rejoindre Kriltzov.

Il affectait une mine indifférente ; mais la vérité est que les paroles de Novodvorov, et son évident désir de lui être désagréable, avaient brusquement détruit la disposition optimiste où il s'était senti depuis plusieurs jours. Il éprouvait maintenant une impression de gêne mêlée de

tristesse ; et peu s'en fallait qu'il ne regrettât d'être venu.

— Et la santé ? — demanda-t-il à Kriltzov, en serrant sa main glacée et tremblante de fièvre.

— Merci, je vais assez bien. Mais je suis tout mouillé, et pas moyen de me réchauffer ! — dit Kriltzov, s'empressant de cacher sa main dans la manche de sa pelisse. — Sans compter que, dans cette chambre, il fait un froid de chien ! Deux carreaux sont cassés ; on aurait bien dû prendre la peine de les remplacer ! Et il désignait du doigt à Nekhludov deux vitres qui manquaient, dans la fenêtre grillée.

— Et vous, — reprit-i|, — pourquoi n'êtes-vous pas venu, tous ces jours passés ?

— On ne m'a pas laissé entrer. C'est aujourd'hui seulement que le nouvel officier s'est montré plus traitable.

— Traitable ? Ah ! bien oui, vous pouvez en parler ! Demandez donc à Macha ce qu'il a fait ce matin !

Marie Pavlovna, sans se lever de sa place, à l'autre extrémité de la salle, raconta à Nekhludov la scène qui avait eu lieu au sujet de la petite fille.

— Je suis d'avis que nous avons le devoir de signer une protestation collective, — s'écria, de sa voix tranchante, Véra Efremovna, en promenant de l'un à l'autre de ses compagnons son regard effrayé. — Déjà Vladimir Simonson a dit son fait à cette brute, mais j'estime que cela ne suffit pas.

— À quoi bon protester ? — dit Kriltzov, avec une grimace ennuyée. On sentait que, depuis longtemps déjà, le manque de simplicité de Véra Bogodouchovska l'agaçait, lui causait une véritable souffrance nerveuse.

— Vous cherchez Katia ? — poursuivit-il en se retournant vers Nekhludov. — Elle est toujours à travailler ! Elle a déjà fini de nettoyer nos effets, elle brosse maintenant les manteaux des femmes. Il n'y a que les puces dont elle n'arrivera jamais à nous débarrasser : les sales bêtes nous mangent, que c'est une pitié ! Et Macha, que fait-elle là-bas, dans son coin ? — demanda-t-il en essayant de se redresser pour regarder du côté de Marie Pavlovna.

— Elle est en train de peigner sa fille ! — dit Émilie Bantzev.

— Pourvu au moins qu'elle ne répartisse pas entre nous les poux qu'elle lui aura enlevés ! — reprit Kriltzov.

— Non, non, n'ayez pas peur, je fais les choses consciencieusement. D'ailleurs, la voici tout à fait propre ! — dit Marie Pavlovna. — Tenez, Émilie, prenez-la près de vous ! moi, je vais aller maintenant aider Katia.

La Rantzeva prit l'enfant, l'attira sur ses genoux avec une sollicitude maternelle, et lui donna un morceau de sucre.

Marie Pavlovna sortit ; et, au même instant, les deux condamnés qui étaient allés chercher le souper rentrèrent dans la salle.

CHAPITRE XII

Un des deux condamnés qui venaient d'entrer était un homme encore jeune, petit et sec, avec une pelisse courte et de hautes bottes. Il marchait d'un pas léger et rapide, portant à chaque main une grande théière pleine d'eau bouillante, et tenant sous chaque bras un pain enroulé dans une serviette.

— Ah ! et voici que notre prince lui-même a reparu ! — dit-il en posant les théières près des tasses soigneusement préparées par la Rantzeva. — Nous avons acheté des choses extraordinaires ! — poursuivit-il, après avoir ôté sa pelisse et l'avoir lancée, par-dessus les têtes, dans le coin de la pièce où était son lit. — Markel vous rapporte du lait et des œufs. Un vrai régal, quoi ! Et Émilie va nous servir tout cela, en l'embellissant encore de son esthétique propreté ! — ajouta-t-il avec un sourire à l'adresse de la Rantzeva.

Toute l'apparence extérieure de cet homme, ses mouvements, le son de sa voix, ses regards, tout chez lui exprimait un mélange de courage et de gaîté. Et, au contraire, son compagnon avait un aspect sombre et triste. C'était, lui aussi, un homme de petite taille, mais osseux, avec un visage gris aux mâchoires saillantes. Il était vêtu d'un vieux manteau ouaté et portait des galoches par-dessus ses bottes. Quand il se fut débarrassé du panier et du pot qu'il tenait en main, il salua froidement Nekhludov d'un signe de tête, en fixant sur lui ses larges yeux verts.

Tous deux, ces condamnés politiques, étaient sortis du peuple. Le premier, Nabatov, était un paysan ; le second, Markel, un ouvrier de fabrique. Mais, tandis que Markel n'était devenu révolutionnaire qu'à trente-cinq ans, Nabatov l'était presque depuis son enfance. À l'école de son village, il avait montré de telles dispositions qu'on l'avait envoyé au collège ; et là encore il avait toujours occupé les premières places. Il en était sorti avec une médaille d'or ; mais, au lieu d'entrer ensuite à l'université, il avait résolu de revenir dans le peuple, estimant que son devoir était de partager avec ses frères ce qu'il avait appris. Il s'était fait nommer greffier dans un grand village, avait

prêté aux paysans ou leur avait lu toute sorte de livres, avait organisé chez eux une société de secours mutuels, et n'avait point tardé à être arrêté. On l'avait relâché, après huit mois de prison, mais dès lors la police avait eu l'œil sur lui. Lui, cependant, à peine remis en liberté, était allé dans un autre gouvernement, s'était fait nommer maître d'école dans un village, et avait recommencé son apostolat. Arrêté de nouveau, condamné à deux ans de prison, il n'avait fait que se fortifier dans ses convictions.

Au sortir de son second emprisonnement, il avait été déporté dans le gouvernement de Perm. Il y était resté sept mois, au bout desquels, pour avoir refusé de prêter serment au nouvel empereur, il avait été mis en prison de nouveau, et condamné à la déportation dans le gouvernement de Iakoutsk, au fond de la Sibérie. Ainsi il avait passé la moitié de sa vie dans les prisons ou l'exil. Mais toutes ces épreuves, loin de l'aigrir, lui avaient donné sans cesse plus d'entrain et plus d'énergie.

C'était un homme d'une résistance extrême, plein de santé physique et morale. En quelque lieu qu'il se trouvât, toujours il était également actif, vaillant, et gai. Jamais il ne regrettait le passé, jamais il ne cherchait à prévoir l'avenir : toutes les forces de son intelligence, de son habileté, de son sens pratique, il les appliquait au moment présent. Quand il était en liberté, il s'employait à poursuivre l'objet qu'il s'était proposé, c'est-à-dire l'instruction des paysans. Quand sa liberté lui était enlevée, il s'employait tout entier à améliorer, dans la mesure du possible, les conditions de la vie, aussi bien pour lui que pour son entourage.

Vivre pour autrui était d'ailleurs, chez lui, une nécessité naturelle. N'ayant pour son propre compte aucun besoin, pouvant parfaitement se passer de manger comme de dormir, c'était au profit des autres qu'il dépensait, d'instinct, son activité de robuste paysan. Et en toutes choses il était resté un vrai paysan : aisé, adroit de ses mains, infatigable, honnête sans effort, attentif aux sentiments et aux pensées de chacun.

Sa vieille mère, paysanne illettrée et superstitieuse, vivait encore ; et Nabatov, toutes les fois qu'il était remis en liberté, allait la voir. Il l'aidait dans tous les soins domestiques, il allait au cabaret avec ses anciens condisciples de l'école du village, il les accompagnait aux champs, il fumait avec eux des cigarettes, il se battait à coups de poings avec eux, sauf à leur

expliquer, entre deux parties, comment ils étaient dupes de leur ignorance et de leur faiblesse.

Tout en rêvant de toute son âme une révolution au profit du peuple, il n'admettait point que cette révolution transformât le peuple en autre chose que ce qu'il était, ni même qu'elle modifiât beaucoup les conditions de sa vie : il espérait simplement que la révolution rendrait les paysans maîtres du sol, qu'elle les débarrasserait des propriétaires et des fonctionnaires. La révolution, suivant lui, et en cela il différait absolument d'avis avec Novodvorov, — la révolution ne devait point rompre complètement avec le passé, renouveler de fond en comble les mœurs et les habitudes, mais seulement mieux répartir le vénérable et précieux trésor des traditions nationales.

Paysan, il l'était jusque dans son attitude à l'égard de la religion. Jamais il ne s'inquiétait des problèmes métaphysiques, des principes premiers, de la vie future. Il répétait volontiers que Dieu était pour lui, comme pour Laplace, une hypothèse dont il ne voyait pas la nécessité. Peu lui importait de savoir de quelle façon l'univers avait commencé ; et le darwinisme, que la plupart de ses compagnons prenaient fort au sérieux, n'était à ses yeux qu'une fantaisie aussi gratuite que la création du monde en six jours.

Quant à la vie future, jamais non plus il n'y pensait : mais au fond de son cœur il portait une croyance qu'il avait héritée de ses parents, une croyance commune à tous les hommes qui vivent en contact avec la terre. Il croyait que de même que, dans le monde animal et végétal, rien ne périt et tout se transforme, de même l'homme ne périt point ; il ne fait que changer de vie. Il croyait cela, et de là venait qu'il regardait toujours la mort sans crainte ni colère. Mais il n'aimait pas à réfléchir sur cette croyance, et moins encore à en parler. Il n'aimait qu'à travailler ; et toujours il s'occupait de questions pratiques, et s'efforçait d'amener ses compagnons à faire comme lui.

D'une toute autre espèce était son compagnon, l'ouvrier Markel. Celui-là était entré dans une usine dès l'âge de quinze ans ; et dès l'âge de quinze ans il avait commencé à fumer et à boire pour étouffer le sentiment d'humiliation qui était en lui. Ce sentiment était né en lui certain soir de Noël, où la femme

du maître de l'usine l'avait invité à une fête offerte aux enfants de ses ouvriers. Markel et ses camarades avaient eu, en cadeau, qui un sifflet, qui une pomme, qui une noix dorée, tandis qu'on avait donné aux enfants du maître de l'usine des jouets merveilleux, qui devaient coûter au moins cinquante roubles chacun.

Markel avait cependant continué, pendant vingt ans, à mener la vie ordinaire de l'ouvrier. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il avait fait connaissance avec une étudiante révolutionnaire, qui s'était engagée comme ouvrière pour se livrer à la propagande. Cette jeune femme lui avait prêté des brochures et des livres, s'était mise à discuter avec lui, lui avait ouvert les yeux sur sa position, et sur les causes de cette position, et sur les moyens de l'améliorer.

Quand Markel avait vu la possibilité de s'affranchir lui-même et d'affranchir les autres de la cruelle oppression dont il souffrait depuis l'enfance, l'injustice de cette oppression lui était apparue encore plus vivement ; et, à son désir d'affranchissement s'était joint un profond désir de vengeance contre ceux qui l'avaient injustement opprimé.

La possibilité de l'affranchissement pour lui-même et les autres, on lui avait assuré qu'elle viendrait de la science. Et Markel s'était passionnément évertué à acquérir la science. La science ne lui avait-elle pas déjà révélé l'injustice de la position où il se trouvait ? Elle seule, évidemment, lui permettrait maintenant de faire cesser cette injustice. Et la science, en outre, avait à ses yeux pour avantage de l'élever au-dessus des autres hommes, ce qui avait toujours été sa secrète ambition. Aussi avait-il cessé de fumer et de boire, pour consacrer à l'étude tous ses instants de loisir.

La révolutionnaire continuait à correspondre avec lui et admirait de plus en plus l'étonnante ardeur avec laquelle il se repaissait des connaissances les plus diverses. Et le fait est qu'en deux ans Markel avait appris la géométrie, l'algèbre, l'histoire, avait lu toute sorte d'ouvrages de critique et de philosophie, mais surtout s'était assimilé toute la littérature socialiste contemporaine.

La-dessus, la révolutionnaire avait été arrêtée : on avait trouvé chez elle des lettres de Markel, et celui-ci, à son tour, avait été arrêté. Dans le gouvernement de Vologda, où il avait été déporté, il avait fait connaissance

avec Novodvorov, avait lu encore une foule de livres, avait appris une foule de choses, qu'il avait oubliées au fur et à mesure, et était devenu sans cesse plus ardent dans son socialisme. Autorisé, après quelques mois, à revenir dans son pays, il s'était mis à la tête d'une grève qui avait abouti à l'incendie d'une usine et à l'assassinat du directeur. De nouveau il avait été arrêté ; et il allait maintenant en Sibérie, condamné à la déportation pour le reste de sa vie.

En matière de religion, il se montrait aussi radical qu'en matière d'économie politique. S'étant convaincu de la fausseté des croyances où il avait été élevé, et étant parvenu à s'en affranchir, d'abord avec crainte, puis avec enthousiasme, il éprouvait comme un désir de se venger de tous ceux qui l'avaient tenu dans l'erreur. Il ne cessait point de parler avec haine des popes, et de railler amèrement les dogmes religieux.

Il avait des habitudes d'ascète ; et, comme tous ceux qui ont été entraînés au travail depuis l'enfance, il était adroit de ses mains et infatigable aux exercices physiques ; mais, au contraire de Nabatov, il méprisait ces exercices, et le travail manuel sous toutes ses formes. À l'étape comme en prison, il cherchait à se créer le plus de loisirs possible, afin de pouvoir continuer à s'instruire, ce qui lui paraissait sans cesse davantage la seule occupation honorable et utile. Il était en train d'étudier, en ce moment, le premier tome du Capital de Marx ; il cachait le volume, au fond de son sac, et veillait sur lui comme sur le plus précieux des trésors.

Pour ses compagnons, il se montrait indifférent et réservé, sauf pour Novodvorov, à qui il s'était passionnément attaché, et dont il tenait toutes les opinions, sur tous les sujets, comme l'essence même de la vérité.

La femme lui apparaissait comme le principal obstacle à l'œuvre d'émancipation sociale, et au libre développement de l'intelligence : aussi éprouvait-il pour les femmes un mépris absolu. Il faisait cependant exception pour la Maslova, en qui il voyait un exemple typique de l'exploitation des classes inférieures par les supérieures. Il lui témoignait, en toutes circonstances, beaucoup d'égards ; et c'est pour le même motif qu'il ne manquait pas une occasion de faire voir à Nekhludov toute l'antipathie qu'il avait pour lui.

CHAPITRE XIII

Le poêle avait fini par s'allumer tout à fait, la salle s'était réchauffée, le thé était versé dans les verres et les tasses, et l'on avait étalé, près du thé, toutes les friandises du souper : du pain blanc et du pain de seigle, des œufs durs, du beurre, de la tête de veau et des pieds de veau. Tout le monde s'était rapproché de la couchette qui servait de table, et l'on buvait et l'on mangeait, et l'on bavardait. Assise sur un coffre, la Rantzeva remplissait son emploi de dame de la maison. Seul Kriltzov ne s'était point mêlé au groupe ; il avait ôté sa pelisse mouillée pour s'envelopper dans un plaid qu'on venait de lui faire sécher ; et, étendu sur sa couchette, il causait amicalement avec Nekhludov.

Après le froid et l'humidité de la route, après la saleté et le désordre qu'on avait trouvés en arrivant à l'étape, après la peine qu'on avait dû se donner pour tout mettre en ordre et pour préparer le souper, ce souper, et le thé chaud, et la bonne chaleur de la salle mettaient tous les condamnés dans une disposition d'esprit joyeuse et bienveillante.

Les cris, les injures, le grossier vacarme des condamnés de droit commun, qu'ils entendaient de l'autre côté du mur, fortifiaient encore en eux, par contraste, cette agréable sensation de bien-être et d'intimité. Ils avaient l'impression d'être comme isolés sur une île, au milieu de l'océan ; et cette impression les exaltait, leur causait une sorte d'ivresse intellectuelle, où ils oubliaient tout à fait l'horreur de leur situation pour se laisser aller librement à leurs rêves.

Et puis, ainsi que cela arrive toujours entre de jeunes hommes et de jeunes femmes, surtout quand ils se trouvent forcés de vivre en commun, toute sorte de liaisons sentimentales s'étaient établies entre eux, conscientes ou inconscientes, ouvertes ou cachées. Tous, ou du moins presque tous, ils étaient amoureux. Novodvorov était amoureux de la jolie et souriante Grabetz. C'était une jeune étudiante, d'humeur fort peu réfléchie, et parfaitement indifférente aux problèmes révolutionnaires. Mais elle avait cédé à l'influence de son temps, s'était compromise dans certain complot, et

avait été condamnée à la déportation. Et de même que, à l'université, sa principale préoccupation avait été de se faire faire la cour par les étudiants, de même elle ne s'était point préoccupée d'autre chose depuis son emprisonnement. À présent elle était toute heureuse, parce que Novodvorov s'était épris d'elle, et qu'elle même était devenue amoureuse de lui.

Véra Efremovna Bogodouchovska, très sentimentale, et qui avait passé toute sa vie à aimer sans espoir, soupirait secrètement tantôt pour Nabatov, tantôt pour Novodvorov. Et c'était aussi quelque chose comme de l'amour qu'éprouvait Kriltzov à l'égard de Marie Pavlovna ; ou plutôt il l'aimait très réellement, à la façon dont les hommes aiment les femmes ; mais, connaissant ses opinions au sujet de l'amour, il s'ingéniait à cacher son sentiment sous des dehors d'amitié et de reconnaissance.

Nabatov, lui aussi, était amoureux. Une étrange liaison s'était formée entre lui et Émilie Bantzev : une liaison d'ailleurs tout innocente, car, de même que Marie Pavlovna était, de toute son âme, une véritable jeune fille, de même la Rantzeva était le type de la femme, de l'épouse parfaite.

À seize ans, encore en pension, elle s'était éprise de Rantzev, qui était alors étudiant à l'université de Pétersbourg. Trois ans après, elle s'était mariée avec lui. Puis Rantzev, pour avoir pris part à des troubles universitaires, avait été déporté ; elle avait interrompu ses études de médecine pour le suivre ; et, comme il était devenu révolutionnaire, elle l'était tout de suite devenue aussi. Si son mari n'avait pas été à ses yeux le plus beau, le plus intelligent et le meilleur de tous les hommes, elle ne l'aurait pas aimé et ne se serait pas mariée avec lui. Mais l'ayant aimé et s'étant mariée avec lui parce qu'il était, à ses yeux, le plus beau, le plus intelligent et le meilleur des hommes, elle eût jugé monstrueux de concevoir la vie autrement que lui. Et lui, d'abord, il avait conçu la vie comme devant être consacrée à l'étude : de sorte que, elle aussi, elle avait considéré l'étude comme l'occupation idéale, et s'était mise à étudier la médecine. Puis son mari était devenu révolutionnaire : elle était devenue révolutionnaire. Elle était aussi capable que chacun de ses compagnons d'expliquer comment le régime social actuel était injuste, et comment tout homme avait le devoir de lutter contre lui, pour le remplacer par un régime nouveau, où la personnalité humaine pourrait se développer librement, etc. Et elle croyait de tout son cœur que c'étaient là ses

propres sentiments et pensées ; mais, en réalité, elle pensait seulement que ce que pensait son mari était la vérité ; et son unique rêve, son unique plaisir, était de s'unir pleinement à l'âme de son mari.

À la suite de nouveaux troubles où elle avait pris part, on l'avait séparée de son mari et de son enfant ; et cette séparation lui avait été très cruelle. Mais elle la supportait avec fermeté, sachant qu'elle la supportait et pour son mari, et pour cette œuvre qui était certainement digne de tous les sacrifices, puisque son mari se sacrifiait pour elle. En pensée, elle restait toujours avec son mari ; et de même qu'elle n'avait aimé personne avant lui, elle ne pouvait aimer désormais personne autre que lui. Mais l'affection pure et dévouée de Nabatov la touchait et lui faisait plaisir. Lui, homme essentiellement moral, et habitué à vaincre ses désirs, il s'efforçait de traiter Émilie comme une sœur ; et cependant dans ses rapports avec elle, transparaissait par instants quelque chose de plus que l'affection d'un frère pour une sœur ; et ce quelque chose les inquiétait tous deux et leur faisait secrètement plaisir.

Ainsi personne, dans le groupe, n'était affranchi des préoccupations amoureuses, à l'exception de Marie Pavlovna et de l'ouvrier Markel.

CHAPITRE XIV

Attendant le moment où, après le souper, il pourrait s'entretenir en particulier avec Katucha, comme il faisait toujours quand il venait passer la soirée à l'étape, Nekhludov restait assis près de Kriltzov et causait avec lui.

Il lui raconta, entre autre chose, la façon dont il avait été abordé par le forçat Macaire, et tout ce qu'il savait de l'histoire de ce malheureux. Kriltzov l'écoutait avec attention, fixant obstinément sur lui ses grands yeux brillants.

— Oui, c'est ainsi ! — dit-il tout à coup. — Je pense souvent à ce qu'il y a d'étrange dans notre situation. Nous allons en Sibérie avec ces gens-là : que dis-je ? c'est pour ces gens-là que nous y allons. Et cependant non seulement nous ne les connaissons pas, mais nous ne cherchons même pas à les connaître. Et eux, pour comble, ils nous détestent et nous considèrent comme leurs ennemis. N'est-ce pas affreux ?

— Il n'y a là rien d'affreux ! — déclara Novodvorov, qui s'était rapproché du lit de Kriltzov. — Les masses sont toujours grossières et incultes, elles n'ont jamais de respect que pour la force ! — poursuivit-il de sa voix sonore. — Aujourd'hui, c'est le gouvernement qui détient la force : ces gens-là respectent le gouvernement et nous détestent. Demain, si c'est nous qui prenons le pouvoir, ce sera nous qu'ils respecteront…

Au même instant on entendit, dans la salle voisine, des coups frappés sur le mur, des bruits de chaînes, des cris et des hurlements. On battait quelqu'un, qui appelait au secours.

— Les entendez-vous, ces bêtes féroces ? Quel rapport voudriez-vous qu'il y eût entre elles et nous ? — dit tranquillement Novodvorov.

— Des bêtes féroces, dis-tu ? — Or, voici justement que Nekhludov vient de me raconter ce qu'a fait un de ces hommes !

Et Kriltzov, d'un ton irrite, répéta le récit de Nekhludov, disant comment le forçat Macaire avait risqué sa vie pour sauver un de ses compagnons.

— Est-ce là le fait d'une bête féroce ? — demanda-t-il ?

— Sentimentalité ! — fit Novodvorov avec son sourire ironique. — Comme si nous pouvions comprendre les pensées de ces gens-là et les motifs de leurs actes ! Ce que tu prends pour de l'héroïsme, c'est peut-être simplement de la haine pour un autre forçat !

— Et toi, jamais tu ne veux voir rien de bien chez les autres ! — s'écria Marie Pavlovna, qui tutoyait tous ses compagnons.

— Pourquoi verrais-je ce qui n'existe pas ?

— Comment ne pas admirer un homme qui s'expose volontairement à une mort affreuse ?

— J'estime, — déclara sèchement Novodvorov, — que, si nous voulons accomplir notre œuvre, la première condition doit être de ne pas rêver et de voir toujours les choses comme elles sont.

Markel, fermant le livre qu'il lisait sous la lampe, s'était rapproché, lui aussi, et recueillait pieusement toutes les paroles de l'homme qu'il avait pris pour son maître. Et Novodvorov poursuivait, d'un ton résolu et solennel, comme s'il faisait une conférence.

— Notre devoir, — disait-il, — est de tout faire pour le peuple, mais de ne rien attendre de lui. Le peuple doit être l'objet de nos efforts, mais il ne saurait collaborer avec nous, aussi longtemps du moins qu'il restera dans son état présent d'inertie. Rien ne serait plus illusoire que d'espérer du peuple le moindre concours, jusqu'au jour où s'accomplira son évolution intellectuelle, l'évolution à laquelle nous le préparons.

— Quelle évolution ? — demanda Kriltzov, se relevant sur sa couchette. — Nous faisons profession de lutter contre le despotisme ; mais est-ce qu'une telle façon d'agir n'est pas un despotisme aussi révoltant que celui que nous prétendons détruire ?

— Où vois-tu là du despotisme ? — répondit, sans s'émouvoir, Novodvorov. — Je dis seulement que je connais la voie que doit suivre le peuple pour se développer, et que je puis lui indiquer cette voie.

— Mais qui te permet d'affirmer que cette voie que tu lui indiques est la

bonne ? — N'est-ce pas au nom des mêmes principes qu'a été organisée l'Inquisition ? N'est-ce pas au nom des mêmes principes que la Révolution Française a commis ses crimes ? Elle aussi, elle croyait avoir trouvé dans la science l'indication de la seule voie qui fût bonne à suivre.

— Le fait que d'autres se sont trompés ne prouve pas nécessairement que je doive me tromper aussi. Et puis il n'y a pas d'analogie à établir entre les niaiseries des idéologues et les données positives de la science économique…

La forte voix de Novodvorov remplissait toute la salle. Personne n'osait l'interrompre.

— À quoi bon toujours se quereller ? — dit Marie Pavlovna quand il eut fini.

— Et vous, quel est votre avis là-dessus ? — demanda Nekhludov à la jeune fille.

— Je suis d'avis qu'Anatole a raison, et que nous n'avons pas le droit d'imposer nos idées au peuple !

— Voilà une singulière façon de comprendre notre rôle ! — fît Novodvorov. Et, allumant une cigarette, il s'éloigna, d'un air fâché.

— C'est plus fort que moi, je ne puis pas causer avec lui sans me mettre hors de moi ! — murmura Kriltzov à l'oreille de Nekhludov.

Et Nekhludov ne put se défendre de penser qu'il éprouvait, lui aussi, le même sentiment.

CHAPITRE XV

Malgré la considération qu'avaient pour Novodvorov tous ses compagnons, malgré toute sa science et la haute opinion qu'il avait de lui-même, Nekhludov le regardait précisément comme le type de ces révolutionnaires qui, étant naturellement au-dessous du niveau moyen, ne pouvaient que perdre à se trouver dans le milieu où ils se trouvaient. Il reconnaissait que, au point de vue intellectuel, Novodvorov était bien mieux doué que la moyenne des révolutionnaires ; mais il sentait que sa vanité et son égoïsme, devenus excessifs sous l'effet des circonstances de sa vie, avaient depuis longtemps stérilisé son intelligence.

Toute l'activité révolutionnaire de Novodvorov, — et bien que celui-ci sût toujours la justifier éloquemment, en lui prêtant les motifs les plus admirables, — apparaissait à Nekhludov comme uniquement fondée sur l'ambition, le désir de dominer et de se faire valoir. Doué d'une aptitude extraordinaire à s'assimiler et à exprimer clairement les idées d'autrui, Novodvorov, d'abord, s'était sans peine imposé à l'admiration de tous, dans les milieux où cette aptitude est particulièrement appréciée. Au collège, puis à l'université, ses maîtres et ses condisciples avaient rendu hommage à sa supériorité ; et il s'était senti parfaitement satisfait. Mais quand, ses études achevées, cette situation avait pris fin, il n'avait pu se résigner à y renoncer ; et c'est pour dominer de nouveau, dans une autre sphère, qu'il avait brusquement changé d'opinions : de libéral progressiste qu'il avait été jusque-là, il était devenu ardent révolutionnaire.

L'absence complète, en lui, des qualités morales et esthétiques qui produisent le doute et l'hésitation lui avait permis de prendre vite, dans le parti révolutionnaire, cette place de chef qu'il convoitait par-dessus toute chose. Dès qu'il avait arrêté une résolution, jamais il ne doutait, jamais il n'hésitait ; et, par suite, il avait toujours la certitude de ne pas se tromper. Tout lui paraissait simple, clair, incontestable. Et, avec l'étroitesse de ses vues, le fait est que toutes ses idées étaient simples et claires, car, comme il

aimait à le répéter, on n'avait qu'à être logique pour discerner infailliblement le vrai du faux.

Sa confiance en lui-même était si grande que personne ne pouvait l'approcher sans subir sa domination ou sans être forcé de lui résister. Et, comme il avait affaire surtout à des jeunes gens, qui prenaient sa confiance en lui-même pour de la profondeur de pensée, la plupart de ses compagnons s'étaient soumis à sa domination, de sorte qu'il n'avait point tardé à obtenir une énorme popularité dans les cercles révolutionnaires.

Il prêchait la nécessité de préparer par tous les moyens une révolution qui devait lui permettre de s'emparer du pouvoir et de convoquer une Assemblée Constituante. Il avait déjà rédigé le programme de réformes qu'il dicterait à cette assemblée ; et il était pleinement convaincu que ce programme résoudrait définitivement toutes les questions, et que rien ne pourrait s'opposer à sa réalisation.

Ses compagnons le craignaient, ils estimaient sa hardiesse et sa décision ; mais ils ne l'aimaient pas. Et lui, de son côté, il n'aimait personne. Tout homme qui avait quelque qualité personnelle lui apparaissait comme un rival ; et volontiers, s'il l'avait pu, il aurait ôté aux autres hommes toutes leurs qualités, simplement pour les empêcher de détourner de son propre mérite l'attention publique. Il n'avait de complaisance que pour ceux qui s'inclinaient devant lui. C'est ainsi que, dans le trajet du convoi, il ne faisait bonne mine qu'à l'ouvrier Markel, qui avait aveuglément adopté toutes ses idées, et à deux femmes qu'il devinait éprises de lui, Véra Efremovna et la jolie Grabetz.

En principe, Novodvorov était partisan de l'émancipation de la femme ; mais, en fait, il regardait toutes les femmes comme des créatures stupides et ridicules, à l'exception de celles dont il était amoureux, et qu'il tenait alors pour des êtres extraordinaires dont lui seul avait su juger la perfection. Il avait ainsi aimé, tour à tour, un grand nombre de femmes ; et deux fois même il avait vécu maritalement avec des maîtresses : mais, les deux fois, il avait quitté ses maîtresses, ayant constaté que ce qu'il éprouvait pour elles n'était pas le véritable amour. Il se préparait, maintenant, à contracter une nouvelle union avec la Grabetz.

Il méprisait Nekhludov, parce que celui-ci, suivant son expression, « faisait des manières » avec la Maslova ; mais, en réalité, il le méprisait et le haïssait parce que, loin de partager ses idées sur les moyens de remédier aux défauts de la société, Nekhludov avait sur ce point une idée à lui, traitant les questions sociales « en prince », c'est-à-dire en imbécile. Et Nekhludov se rendait compte de ces sentiments de Novodvorov à son égard ; et il sentait, à son grand chagrin, que, malgré les dispositions bienveillantes où il se trouvait pour le moment, rien au monde ne pouvait l'empêcher d'éprouver, lui aussi, à l'égard de cet homme, un mélange de mépris et de malveillance.

CHAPITRE XVI

On avait fini de souper et de prendre le thé. Nekhludov s'apprêtait à aborder la Maslova, lorsqu'il entendit, dans la salle voisine, la voix du gardien-chef. Puis un grand silence se fit, dans la salle et dans le corridor. La porte s'ouvrit, et le gardien-chef entra avec deux gardiens pour procéder à l'appel du soir. Il compta, un à un, tous les condamnés politiques, lisant leurs noms sur une liste, tandis que l'un des gardiens les touchait du doigt.

L'appel achevé, le gardien-chef se tourna vers Nekhludov et lui dit, avec un mélange de respect et de familiarité :

— Maintenant, prince, vous devez vous en aller. On n'a pas le droit de rester ici après le couvre-feu.

Mais Nekhludov, qui savait ce que ces paroles signifiaient, s'approcha du vieillard et lui glissa dans la main un billet de trois roubles, qu'il tenait tout prêt.

— Allons, je ne peux pas vous forcer ! Restez encore un moment !

Le gardien-chef allait sortir, lorsque entra dans la salle un autre gardien, en compagnie d'un prisonnier, grand et maigre, avec une large tache bleue sur l'œil.

— Je viens chercher la petite ! — dit le prisonnier.

— Ah ! voilà papa ! — s'écria une légère voix d'enfant, et une petite tête blonde apparut derrière le groupe formé par la Rantzeva, Marie Pavlovna et Katucha, qui toutes trois travaillaient à coudre une robe neuve pour la fillette, avec l'étoffe d'un jupon de la Rantzeva. — Viens, petite, viens te coucher ! — disait doucement le forçat.

— Elle se trouve bien ici ! — répondit Marie Pavlovna, considérant avec pitié le visage meurtri du pauvre homme. — Laissez-la-nous !

— La dame me fait une robe neuve, une belle robe rouge, papa ! — fit

l'enfant, en montrant à son père l'ouvrage d'Émilie Rantzev.

— Veux-tu dormir chez nous ? — lui demanda celle-ci en la caressant.

— Je veux bien. Mais je veux que papa dorme aussi avec moi.

La Hantzeva sourit, d'un de ces bons sourires qui la rendaient belle.

— Ton père est forcé d'aller dormir dans l'autre salle ! Mais il nous permettra bien de te garder prés de nous, n'est-ce pas ? — dit-elle en se tournant vers le père.

— Arrangez-vous comme vous voudrez ! — déclara le gardien-chef ; et il sortit avec les trois gardiens.

À peine les gardiens étaient-ils sortis que Nabatov s'approcha du père de la petite fille et lui dit, en lui posant sa forte main sur l'épaule :

— Dis donc, frère, est-ce vrai que Karmanov veut changer de nom avec un déporté ?

Le tranquille visage du forçat prit soudain une expression sombre, et ses yeux s'abaissèrent.

— Nous n'avons entendu parler de rien ! Dieu sait quels mensonges on invente ! — répondit-il. Puis, sans relever les yeux : — Eh bien, Aniutka, reste donc à faire la princesse avec les belles dames ! — ajouta-t-il ; et il sortit précipitamment.

— Il sait tout : ce que vous a dit ce Macaire est certainement vrai ! — dit Nabatov en s'adressant à Nekhludov.

Et là-dessus tous se turent, craignant de voir recommencer les querelles.

⁂

Simonson, qui de toute la soirée n'avait rien dit et était resté étendu sur sa couchette, se leva tout à coup, d'un mouvement décidé. Se frayant un chemin

à travers les groupes, il s'approcha de Nekhludov.

— Pouvez-vous, maintenant, m'accorder un instant d'entretien ?

— Mais, sans doute ! — lui répondit Nekhludov ; et il se leva pour le suivre.

En voyant Nekhludov se lever, la Maslova rougit. Brusquement elle détourna la tête.

— Voici de quelle affaire j'ai à vous parler ! — commença Simonson, après avoir conduit Nekhludov dans la petite antichambre. Cette antichambre était, à ce moment, toute remplie de l'effrayant vacarme que faisaient les condamnés de droit commun, dans le corridor et dans la salle voisine. Nekhludov, assourdi, fronça les sourcils ; mais Simonson, évidemment, n'entendait rien.

— Connaissant vos rapports avec Catherine Mikaïlovna, — poursuivit-il, en fixant ses bons yeux ronds droit dans les yeux de Nekhludov, — je me crois tenu…

Mais, ayant dit cela, il dut s'interrompre, parce qu'au même moment, tout contre la porte, deux voix se mirent à crier ensemble, se disputant :

— On te dit que ce n'est pas moi, cochon ! — criait l'une d'elles.

— Rends-le moi, sale bête ! — criait l'autre. Tout à coup Marie Pavlovna se montra dans l'antichambre.

— Est-ce que cela a le sens commun, de venir causer ici ? — dit-elle. — Entrez plutôt dans notre chambre, je crois qu'elle est vide.

Elle introduisit Simonson et Nekhludov dans la seconde des deux salles, une petite pièce carrée, où couchaient les femmes de la section. La pièce, cependant, n'était pas vide : la Bogodouchovska s'y trouvait, étendue sur son lit, la tête tournée contre le mur.

— Elle a la migraine ; elle dort, et ne vous entendra pas ! Moi, je m'en vais, — dit Marie Pavlovna.

— Au contraire, tu me feras plaisir en restant, — fit Simonson. — Je n'ai de secrets pour personne, mais surtout je n'en ai pas pour toi !

— Soit, comme tu voudras, — fit Marie Pavlovna, et, s'asseyant sur un des lits, avec ses mouvements d'une grâce enfantine, elle s'apprêta à écouter l'entretien des deux hommes.

— Voici en quoi consiste l'affaire dont je veux vous parler, — répéta Simonson. — Connaissant vos rapports avec Catherine Mikaïlovna, je me crois tenu de vous mettre au courant de mes propres rapports avec elle.

— Qu'est-ce à dire ? — demanda Nekhludov, saisi d'une brusque frayeur.

— Le fait est que je voudrais me marier avec Catherine Mikaïlovna…

— Vraiment ? — s'écria Marie Pavlovna en levant sur Simonson ses beaux yeux bleus.

— Et j'ai résolu de lui demander si elle consentirait à devenir ma femme, — poursuivit Simonson.

— Que puis-je y faire ? Cela ne dépend que d'elle ! — déclara sèchement Nekhludov.

— Oui, mais je sais qu'elle ne me répondra pas sans votre permission.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, aussi longtemps que ne sera pas tranchée la question de vos rapports avec elle, Catherine Mikaïlovna ne voudra prendre aucun parti.

— Pour ce qui me touche, — dit Nekhludov, — la question est toute tranchée. J'ai voulu faire ce que je croyais mon devoir ; et puis j'ai essayé aussi d'adoucir autant que possible la situation de la Maslova ; mais, à aucun prix, je ne voudrais m'imposer à elle, ni la gêner dans ses décisions.

— Sans doute, mais elle ne veut pas de votre sacrifice !

— Il n'y a là nul sacrifice !

— Je sais que sa résolution sur ce point est inébranlable !

— Mais alors, à quoi bon vouloir vous entretenir avec moi ? — demanda Nekhludov.

— Il faut que, vous aussi, vous reconnaissiez que vous renoncez à vous

occuper d'elle !

— Comment pourrais-je reconnaître que je ne dois pas faire ce que j'estime être mon devoir ? La seule chose que je puisse lui dire, c'est que, bien que moi-même je ne sois pas libre vis-à-vis d'elle, elle est tout à fait libre, elle, vis-à-vis de moi !

Simonson resta quelques minutes sans répondre, réfléchissant.

— Soit, — reprit-il — je lui dirai cela. Mais, au moins, ne croyez pas que je sois amoureux d'elle ! Je l'aime comme j'aimerais une sœur, une amie qui aurait beaucoup souffert et que je voudrais consoler. Je ne désire rien d'elle, rien que de pouvoir lui venir en aide, adoucir sa posi…

Malgré l'émotion qui l'étreignait lui-même, Nekhludov ne put s'empêcher de sentir que la voix de Simonson était toute tremblante.

— Adoucir sa position, — reprenait Simonson. — Elle ne veut pas accepter votre aide, mais peut-être consentira-t-elle à accepter la mienne. Si elle y consent, je demanderai à être envoyé dans la ville où elle fera sa peine. Quatre ans, c'est vite passé ! Je vivrai près d'elle, et peut-être parviendrai-je à lui rendre la vie moins dure…

De nouveau il s'arrêta, tout prêt à sangloter.

— Que puis-je vous dire ? — fit Nekhludov. — Je suis heureux qu'elle ait trouvé un protecteur tel que vous…

— Ah ! voilà ce que je voulais savoir ! — s'écria Simonson. — Je voulais savoir si, connaissant mes sentiments pour Catherine Mikaïlovna, connaissant à quel point je souhaite son bien, vous regarderiez comme un bien pour elle son mariage avec moi ?

— Eh bien, oui ! — répondit Nekhludov d'un ton résolu.

— C'est à elle seule que je pense ! Je désire seulement que cette âme souffrants trouve un peu de repos ! — dit alors Simonson, en regardant Nekhludov d'un regard si humble, si suppliant, si enfantin, que jamais personne aurait pu s'attendre à trouver un tel regard chez un homme d'ordinaire aussi sombre et aussi réservé.

Puis, soudain, il se rapprocha de Nekhludov, lui saisit la main, lui sourit

timidement, et le baisa sur les joues.

— Je vais lui dire tout cela, je vais lui dire tout cela ! — lui dit-il ; et il sortit de la chambre.

CHAPITRE XVII

— Hé bien ! — dit Marie Pavlovna quand Simonson fut sorti, — hé bien voilà ! Il est amoureux, follement amoureux ! Qui se serait attendu à cela, à ce que Vladimir Simonson devint amoureux, tout comme le plus banal des collégiens ? C'est stupéfiant ! Et je dois même dire que j'en suis un peu fâchée ! — ajouta-t-elle à demi sérieusement.

— Mais elle, Katia ? Que croyez-vous qu'elle pense de tout cela ? — demanda Nekhludov.

— Elle ?

Et Marie Pavlovna s'arrêta pour réfléchir un instant, comme si elle cherchait à formuler sa réponse le plus clairement possible.

— Elle ? Voyez-vous, son passé ne l'empêche pas de garder une des natures les plus droites que je connaisse… Elle a des sentiments plus délicats que nous toutes… Elle vous aime, elle vous aime beaucoup ; et elle serait très heureuse de pouvoir vous rendre au moins un service négatif, en vous empêchant de vous embarrasser d'elle. À ses yeux, son mariage avec vous serait une chute affreuse, pire que tout son passé ; et je suis convaincue que, par suite, jamais elle n'y consentira. Votre présence ici est pour elle une cause continue d'épouvante.

— Mais alors que me conseillez-vous ? De disparaître ? — demanda Nekhludov.

Marie Pavlovna sourit de son doux sourire.

— Eh bien, oui, en partie !

— Et comment pourrais-je disparaître en partie ?

— Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à votre première question, — reprit-elle, cherchant évidemment à détourner l'entretien. — Je voulais vous dire que Katia doit certainement s'être rendu compte de cet amour exalté que

Simonson éprouve pour elle, bien que lui, jamais, ne lui en ait parlé. Comme vous savez, je ne m'entends pas beaucoup à ces questions-là ; mais j'ai l'impression que ce sentiment n'est rien d'autre que l'amour le plus ordinaire, malgré tous les beaux semblants dont il est revêtu. Vladimir prétend que son amour est tout platonique, qu'il a pour effet de relever en lui l'énergie, au lieu de la rabaisser. Mais, moi, je sens bien que, au fond, ce n'est rien de tout cela, que c'est simplement un désir physique, comme celui qui attire Novodvorov vers Lubka Grabetz…

Et Marie Pavlovna allait s'étendre sur ce thème, qui lui était cher ; mais Nekhludov l'interrompit.

— Enfin, que me conseillez-vous de faire ? — demanda-t-il.

— Je crois que vous devriez tout d'abord parler de tout cela avec Katia. S'expliquer à fond, c'est toujours la meilleure méthode. Entendez-vous avec Katia ! Voulez-vous que je vous l'envoie ici ?

— Oui, je vous en prie ! — dit Nekhludov.

Et Marie Pavlovna sortit.

D'étranges sentiments agitaient l'âme de Nekhludov, — pendant qu'il restait seul dans la petite chambre, entendant près de lui le souffle régulier de Vera Efremovna, et, plus loin, le vacarme incessant des condamnés de droit commun. Ce que venait de lui dire Simonson avait pour avantage de l'affranchir de l'obligation qu'il avait prise sur lui, et qui, bien souvent, dans les derniers temps encore, lui avait semblé effrayante et lourde. Et cependant ce que venait de lui dire Simonson non seulement lui était désagréable, mais le faisait souffrir comme jamais peut-être il n'avait souffert.

Et sa souffrance provenait de mille causes diverses dont lui-même n'avait que vaguement conscience. Elle provenait, par exemple, de ce que la proposition de Simonson avait enlevé à sa conduite envers Katucha le caractère exceptionnel qu'elle avait eu jusqu'alors à ses propres yeux et aux yeux du monde. Car, si un autre homme, et un homme tel que celui-là, n'ayant aucune obligation vis-à-vis de la jeune femme, consentait à unir sa destinée à la sienne, c'était donc que le sacrifice accompli par lui, Nekhludov,

n’avait rien eu de si héroïque ! Et la souffrance de Nekhludov avait aussi pour cause la simple jalousie : il s’était tant accoutumé à la pensée d’être aimé de Katucha que la possibilité qu’elle aimât un autre homme le torturait comme une déception. Et Nekhludov souffrait aussi de voir détruits ses projets et ses plans : il avait longuement préparé la façon dont il vivrait près de Katucha, dont il lui tiendrait compagnie et veillerait sur elle jusqu’à l’expiration de sa peine ; si maintenant elle se mariait avec Simonson, sa présence auprès d’elle deviendrait inutile, et il aurait à donner à sa vie un nouvel objet. Ainsi toute sorte de tristes pensées se pressaient en lui, lorsque la porte s’ouvrit, et que Katucha entra dans la chambre. Le vacarme, dans la salle voisine, devenait sans cesse plus assourdissant : évidemment quelque chose d’anormal devait s’y passer.

D’un pas rapide, sans lever les yeux, Katucha s’avança près de Nekhludov.

— Marie Pavlovna m’a dit que vous aviez à me parler ! — murmura-t-elle d’un air embarrassé.

— Oui, Katucha, j’ai à te parler ! Assieds-toi ! Vladimir Ivanovitch vient d’avoir avec moi un entretien à ton sujet.

Elle s’était assise, avait posé ses mains sur ses genoux, et était parvenue à se donner une apparence de calme ; mais aussitôt que Nekhludov eut nommé Simonson, elle tressaillit, et devint toute rouge.

— Et que vous a-t-il dit ? — demanda-t-elle.

— Il m’a dit qu’il voulait se marier avec toi.

Le visage de la jeune femme se contracta, comme sous l’effet d’une vive souffrance. Mais elle ne dit rien, et se contenta de baisser de nouveau les yeux.

— Il me demande mon consentement, ou tout au moins mon avis, — reprit Nekhludov. — Et moi je lui ai dit que tout dépendait de toi, que toi seule devais décider.

— Eh ! pourquoi tout cela ? — s’écria-t-elle en fixant sur Nekhludov ce pénétrant regard de ses yeux un peu louches, qui, de tout temps, avait fait sur lui une impression profonde.

Tous deux restèrent ainsi, une courte minute, à se regarder dans les yeux. Et ce regard leur apprit plus de choses à l'un et à l'autre que bien des paroles.

— C'est toi seule qui dois décider ! — répéta Nekhludov.

— Qu'ai-je à décider ? — s'écria-t-elle. — Tout est décidé depuis longtemps !

— Non non, Katucha, tu dois décider si tu acceptes la proposition de Vladimir Ivanovitch !

— Est-ce que je puis me marier, moi, un gibier de bagne ? Pourquoi irais-je encore perdre la vie de Vladimir Ivanovitch ? — dit la jeune femme d'une voix frémissante.

— Mais, si tu l'aimes ? — fit Nekhludov.

— Eh ! laissez-moi, mieux vaut ne pas parler ! — répondit-elle ; sur quoi, se levant, elle s'enfuit hors de la chambre.

CHAPITRE XVIII

Rentrant dans la grande salle, après son entretien avec Katucha, Nekhludov trouva tout le monde en émoi. Nabatov, qui allait partout, observait tout, s'informait de tout, venait de faire une découverte extrêmement intéressante pour ses compagnons. Il avait découvert, sur un mur, une inscription provenant du révolutionnaire Petline, qui avait été condamné, deux ans auparavant, aux travaux forcés à perpétuité. On croyait que ce Petline était déjà depuis longtemps en Sibérie ; et voici que l'inscription laissée par lui sur le mur prouvait qu'il avait fait partie d'un convoi tout récent.

L'inscription était rédigée ainsi :

« Je suis passé par ici le 17 août 18…, avec un convoi de condamnés de droit commun. Nevierov devait partir avec moi ; mais il s'est pendu à Kasan, dans un accès de folie. Moi, je vais bien, de corps et d'esprit, et suis plein d'espoir dans l'avenir de notre cause. — PETLINE. »

On échangeait des conjectures sur les motifs du retard apporté au départ de Petline, et surtout sur les motifs du suicide de Nevierov. Seul Kriltzov se taisait, avec une mine recueillie, fixant dans le vide, devant lui, ses yeux enfiévrés.

— Mon mari m'a dit que déjà, dans la forteresse, Nevierov commençait à voir des fantômes ! — dit la Rantzeva.

— Oui, un poète, un fantaisiste ! Ces gens-là ne supportent pas le régime de la solitude ! — déclara Novodvorov d'un ton méprisant. — Moi, quand on m'a mis en cellule, je me suis sévèrement interdit de laisser travailler mon imagination ! Je me suis fixé un emploi du temps, que j'ai suivi avec une précision ponctuelle. Aussi ai-je très bien supporté la cellule !

— Supporter la cellule ? La chose ne vaut même pas qu'on s'en vante ! Moi, bien souvent, je me suis senti heureux quand on m'a fourré en cellule !

— s'écria Nabatov avec un bon sourire, s'efforçant évidemment de faire diversion et de chasser le souffle de tristesse qu'il voyait répandu autour de lui. — En liberté, on s'inquiète de tout, on se demande si on ne va pas se faire du tort à soi-même, et en faire aux autres, et compromettre le succès de l'œuvre ; tandis que, une fois en cellule, on ne se sent plus responsable de rien : on peut respirer librement. On n'a plus qu'à rester assis et à fumer des cigarettes.

— Tu as connu intimement Nevierov ? — demanda Marie Pavlovna à Kriltzov, dont le visage s'était de nouveau contracté, et dont les mains avaient recommencé à trembler, depuis les paroles de Novodvorov.

— Nevierov, un fantaisiste ? — fit Kriltzov, élevant autant qu'il pouvait sa voix essoufflée. — Nevierov, vois-tu, c'était un de ces hommes dont on dit que la terre en produit peu de pareils ! C'était un homme admirable, un homme transparent à force de franchise ! incapable non seulement de mentir, mais de cacher la moindre de ses pensées. Et une peau si fine que la moindre égratignure le blessait jusqu'à l'âme. Tous les nerfs à fleur de peau… Oui, une nature délicate, riche, une belle nature. Ah ! celui-là n'était pas comme… Mais à quoi bon parler !

Il se tut un moment, mais on voyait que l'irritation grandissait en lui.

— Les hommes de l'espèce de Nevierov, — reprit-il sur un ton amer et malveillant, — se demandent avec angoisse ce qui vaut le mieux, si mieux vaut instruire d'abord le peuple et ne changer qu'ensuite les formes de sa vie, ou si mieux vaut changer d'abord les formes de sa vie ; ils se demandent par quel moyen ils doivent lutter, si c'est par la propagande pacifique ou par le terrorisme. Et voilà pourquoi on les appelle des « fantaisistes » ! Tandis que ceux qui les appellent ainsi, ceux-là ne se demandent rien, ils ne discutent rien, ils ne s'inquiètent pas de savoir si leur action ne va pas coûter la vie à des dizaines, des centaines d'hommes, et de quels hommes ! Au contraire, que les meilleurs périssent, c'est ce qu'ils désirent ! Et en effet les meilleurs périssent ! Herzen disait que la proscription des Décabristes avait eu pour effet d'abaisser le niveau social de la Russie. Et ensuite on a proscrit Herzen, et ceux de son temps. Maintenant ce sont les Nevierov qu'on excommunie.

— On ne parviendra pourtant pas à supprimer tout le monde ! — dit

Nabatov. — Quelques-uns se trouveront toujours encore là, pour le règlement final !

— Non, pas un seul ne restera si nous laissons faire ces gens-là ! — s'écria Kriltzov, de plus en plus furieux.

— Émilie, donne-moi une cigarette !

— Tu n'es pas bien, ce soir ! — lui dit Marie Pavlovna. — Je t'en prie, retiens-toi de fumer !

— Laisse-moi ! — répliqua-t-il avec colère ; et il alluma une cigarette. Mais, dès la première bouffée, il se remit à tousser et à étouffer. Il resta quelques instants à reprendre haleine, puis, s'animant de nouveau :

— Ce n'est pas ainsi, non, ce n'est pas ainsi que nous avions conçu l'œuvre. Nous raisonnions, nous cherchions les meilleures méthodes, tandis que…

— Eux aussi sont pourtant des hommes ! — risqua la Rantzeva.

— Non, ce ne sont pas des hommes, ceux qui peuvent agir et penser de cette façon… On devrait les exterminer comme des punaises, les faire sauter… Oui, voilà ce qu'on devrait… parce que…

Il commençait une nouvelle phrase, lorsque soudain son visage devint d'un rouge vif, en même temps qu'un terrible accès de toux le renversa sur son oreiller. Et l'on vit couler de ses lèvres un flot de sang.

Nabatov se précipita dans le corridor, pour demander de la neige. Marie Pavlovna, s'approchant de Kriltzov, lui présenta un flacon de gouttes de valériane ; mais lui, les yeux fermés, il repoussa le flacon de sa main décharnée ; et, longtemps il se tint immobile, sans parvenir à rattraper son souffle.

Quand enfin la neige et des compresses d'eau froide l'eurent suffisamment remis pour permettre à ses compagnons de le dévêtir et de le coucher, Nekhludov prit congé et sortit dans le corridor, ou le gardien-chef l'attendait depuis longtemps.

⁂

Les condamnés de droit commun avaient à présent fini leur vacarme, et la plupart dormaient. Non seulement ils dormaient sur les couchettes et sous les couchettes, et sur le plancher, et devant les portes ; mais beaucoup d'entre eux, n'ayant point trouvé de place à l'intérieur des salles, s'étaient couchés dans le corridor, nus, avec leurs sacs sous leurs têtes, et couverts de leurs vêtements en guise de couvertures.

Les salles et le corridor résonnaient de ronflements. Et partout, sur le sol, s'étalaient d'étranges figures humaines, à demi cachées sous les grands manteaux. Seuls ne dormaient pas quelques forçats, qui, dans un recoin du corridor, jouaient aux cartes, à la lueur d'une chandelle. Et Nekhludov vit encore un autre homme qui ne dormait pas, un vieux forçat, qui, assis tout nu sous la lampe, cherchait des poux dans ses vêtements. En comparaison de la puanteur fétide de ce corridor, Nekhludov eut l'impression d'avoir respiré l'air le plus pur dans la salle réservée aux condamnés politiques.

Il finit cependant par se frayer un chemin jusqu'à l'extrémité du corridor, s'avançant avec précaution, pour ne pas écraser les dormeurs qui barraient le passage. Trois prisonniers, qui sans doute n'avaient pu trouver de place même dans le corridor, s'étaient couchés devant l'entrée, sous le cuveau à ordures. L'un d'eux était un idiot, que Nekhludov avait déjà souvent rencontré ; un autre était un petit garçon de dix ans ; il dormait comme dorment les enfants, les deux mains à plat sous la joue, et, du cuveau plein d'excréments, le liquide empesté suintait sur lui.

Dans la cour de l'étape, Nekhludov s'arrêta, et, déployant sa poitrine, longtemps il aspira avec délice l'air glacé de la nuit.

CHAPITRE XIX

Le ciel, si noir deux heures auparavant, s'était maintenant parsemé d'étoiles ; les flaques de boue avaient gelé en beaucoup d'endroits : et ainsi Nekhludov n'eut pas trop de peine à regagner son auberge. Il frappa à la fenêtre : le garçon aux larges épaules vint lui ouvrir et le fit entrer.

À droite, dans le corridor, Nekhludov entendit le ronflement des cochers, dans une pièce sans lumière ; devant lui, dans la cour, il entendit le bruit continu, régulier, d'une troupe de chevaux mangeant de l'avoine. À gauche, il vit ouverte la porte de la grande salle, où une lampe brûlait devant l'image sainte ; et une étrange odeur s'exhalait de cette salle, une odeur d'eau-de-vie et de sueur mélangées.

Nekhludov monta dans sa chambre, ôta son manteau, et s'étendit sur un divan, avec son oreiller de peau sous la tête. Et là, tout enveloppé dans son plaid de voyage, il revit en imagination les spectacles divers où il venait d'assister. Mais surtout il revit, avec une intensité extraordinaire, le spectacle du petit garçon dormant la tête posée sur les mains, près du cuveau à ordures qui suintait sur lui.

L'entretien qu'il venait d'avoir avec Simonson et Katucha l'avait bouleversé : il sentait qu'un événement s'était produit dans sa vie, un événement imprévu et d'une extrême gravité. Mais il sentait aussi que cet événement nouveau était trop grave et trop imprévu pour qu'il pût encore y penser de sang-froid ; et, par tous les moyens, il s'efforçait de n'y point penser, chassant aussitôt tous les souvenirs qui pouvaient se rapporter à sa propre situation et à celle de la jeune femme. Et avec d'autant plus d'intensité il se représentait le sommeil des prisonniers dans le puant corridor, mais surtout l'innocent sommeil du petit garçon, étendu entre les deux forçats.

Autre chose est de savoir que quelque part, très loin, certains hommes s'occupent à en torturer d'autres, à leur infliger toutes les variétés de la

souffrance et de l'humiliation, et autre chose est d'assister, durant trois mois, au spectacle de cette torture, de voir journellement infliger ces souffrances et ces humiliations. C'est ce dont se rendait compte à présent Nekhludov. Vingt fois, au cours de ces trois mois, il s'était demandé : « Est-ce moi qui suis fou, et qui vois des choses que les autres ne voient pas ; ou bien est-ce les autres qui sont fous, ceux qui font ou tolèrent les choses que je vois ? » Or les autres hommes étaient si absolument unanimes non seulement à tolérer ces choses qui étonnaient Nekhludov, mais à les considérer comme importantes et nécessaires, qu'il ne pouvait admettre que tous ils fussent fous ; et, d'autre part, il ne pouvait admettre qu'il fût fou lui-même, car ses idées lui semblaient tout à fait claires et suivies. De sorte qu'il ne savait toujours pas à quelle solution il devait s'arrêter.

Du moins se représentait-il sans cesse plus nettement la signification générale de ce qu'il avait vu, durant ces trois mois. Et voici sous quelle forme il se la représentait :

Il avait l'impression, d'abord, que, entre tous les hommes qui vivaient en liberté, la magistrature et l'administration choisissaient les plus ardents, les plus éveillés, en un mot les plus vivants, mais aussi les moins prudents et les moins rusés ; et que ces hommes, sans être plus coupables ni plus dangereux que ceux qui restaient en liberté, se voyaient enfermés dans des prisons, des étapes, des bagnes, où on les maintenait durant des années dans l'oisiveté, loin de la nature, de la famille, du travail, c'est-à-dire en dehors de toutes les conditions normales de la vie humaine.

En second lieu, Nekhludov avait l'impression que ces hommes, dans les prisons, étapes, etc., se voyaient soumis à toute une série d'humiliations, — chaînes aux pieds, menottes, tête rasée, costume de prison, — qui n'avaient d'autre objet que de détruire en eux ce qui constitue les principaux mobiles de la vie morale pour la grande moyenne des hommes, c'est-à-dire le souci du respect d'autrui, la honte, le sentiment de la dignité humaine.

En troisième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en exposant ces hommes à un danger constant de maladie ou de mort on les plaçait dans cette disposition d'esprit où l'homme le meilleur et le plus moral se trouve porté, par l'instinct de conservation, à commettre et à justifier les actes les plus cruels et les plus immoraux.

En quatrième lieu, Nekhludov avait l'impression qu'en obligeant ces hommes à ne subir jour et nuit d'autre compagnie que celle d'êtres foncièrement dépravés, — assassins, voleurs, incendiaires, — on les obligeait à subir eux-mêmes l'épidémie de cette dépravation.

Et Nekhludov se disait encore que, en traitant ces hommes comme on le faisait, en se livrant à leur égard à toutes sortes de mesures monstrueuses, en séparant les parents des enfants et les maris des femmes, en offrant une prime à la dénonciation, etc., c'était comme si l'on eût cherché à prouver à ces hommes que toutes les formes de la violence, de la cruauté, de la bestialité, non seulement n'étaient pas défendues, mais étaient même recommandées par la loi, quand elles rapportaient un profit : d'où ressortait la conclusion que toutes ces choses étaient tout particulièrement permises à des hommes privés de leur liberté, et se trouvant dans le pire dénûment.

« On dirait, en vérité, songeait Nekhludov, que cet ensemble de mesures a été inventé à dessein pour propager de la façon la plus sûre, chez les hommes les plus vivants de la nation, la dépravation et le vice ; et cela de manière à ce que la dépravation et le vice se répandissent ensuite dans la nation tout entière. Tous les ans, des milliers d'êtres humains se trouvent ainsi pervertis, dépouillés de leurs sentiments naturels, contraints à la pratique des actions les plus monstrueuses ; et quand on a achevé de les pervertir, on les relâche, pour qu'ils puissent propager dans la nation entière les germes malfaisants dont on les a imprégnés. »

Déjà dans la prison où il avait retrouvé Katucha, et plus tard sur tout le trajet du convoi, à Perm, à Ekaterinenbourg, à Tomsk, à toutes les étapes, Nekhludov avait vu se produire les effets de ce qu'il ne pouvait considérer autrement que comme un vaste plan de démoralisation nationale. Il avait vu des natures simples, moyennes, pénétrées des traditionnelles notions morales du paysan et du chrétien, il les avaient vues se dépouiller par degré de ces notions, pour acquérir en échange d'autres notions qui consistaient surtout à admettre la légitimité de toute violence et de tout déshonneur. Devant le spectacle des traitements infligés aux prisonniers, ces natures en étaient venues à tenir pour des mensonges tous les principes de justice et de charité que leur religion leur avait enseignés ; et elles en avaient conclu qu'elles-

mêmes pouvaient se dispenser de suivre ces principes.

Chez un grand nombre des prisonniers du convoi, Nekhludov avait observé des exemples de cette dépravation : chez Fédorov, chez Macaire, et même chez Tarass, qui, après deux mois de cohabitation avec les forçats, avait fini par prendre beaucoup de leurs habitudes de sentir et de s'exprimer. Nekhludov l'avait entendu, notamment, parler avec admiration du vieux forçat qui se vantait d'avoir tué et mangé son compagnon de fuite. Et il songeait que, sous l'effet de ces traitements infligés aux prisonniers, le paysan russe arrivait, en quelques mois, au même état de perversion où se trouvaient amenés, après des siècles de pourriture morale, les intellectuels qui glorifiaient et prêchaient les doctrines de Nietzsche.

Et Nekhludov lisait bien, dans les livres, que cet ensemble de mesures dont il voyait la conséquence trouvait sa justification dans la nécessité où l'on était d'écarter de la société certains membres dangereux, ou encore de les effrayer, ou encore de les corriger. Mais rien de tout cela n'avait aucun rapport avec la réalité. Au lieu d'écarter de la société les membres dangereux, on ne faisait qu'y propager la dépravation. Au lieu d'effrayer ces membres, on ne faisait que les encourager, en leur donnant l'exemple de la cruauté et de l'immoralité, et d'ailleurs en leur assurant une vie de paresse et de débauche qui leur plaisait assez pour qu'une foule de vagabonds sollicitassent comme une faveur d'être mis en prison. Au lieu de corriger ces membres dangereux, on ne faisait que les contaminer, systématiquement, de tous les vices.

« Mais alors, pourquoi fait-on tout cela ? » se demandait Nekhludov, et il ne trouvait toujours pas de réponse.

Et ce qui l'étonnait le plus, c'est que tout cela ne se faisait point d'une manière provisoire, par suite d'un malentendu, mais se faisait d'une manière continue et réfléchie, et depuis de longs siècles, avec cette seule différence que, jadis, on arrachait les narines aux prisonniers et qu'on les conduisait sur des radeaux, tandis qu'à présent on leur mettait des menottes, on leur crevait les yeux à coups de poings, et on les faisait voyager en bateau à vapeur.

Nekhludov trouvait aussi des auteurs pour lui dire que les mesures qui l'indignaient résultaient simplement de l'insuffisance des lieux de détention,

et d'une mauvaise organisation qui n'allait point tarder à être améliorée. Mais cette réponse-là non plus ne le satisfaisait point : car il sentait trop que le mal qui le révoltait ne dépendait pas seulement de l'insuffisance du nombre des prisons, ni de tel ou tel défaut d'organisation. L'expérience lui prouvait que ce mal grandissait d'année en année, malgré les soi-disant progrès de la civilisation. Il savait que, cinquante ans auparavant, les convois de prisonniers n'offraient pas au même degré le spectacle de l'abrutissement et de la dépravation, bien qu'on n'eût pas alors de chemins de fer ni de bateaux à vapeur pour les conduire à travers la Russie. Et il ne pouvait lire sans un mélange de dégoût et d'inquiétude ces descriptions de prisons modèles, rêvées par les sociologues, où les condamnés seraient éclairés, chauffés, nourris, fouettés et exécutés à l'électricité.

Et Nekhludov s'indignait de penser que des juges et des fonctionnaires touchaient tous les ans de grosses sommes, extorquées au peuple, simplement pour lire, dans des livres écrits par d'autres juges et fonctionnaires comme eux, les moyens d'expédier certains hommes dans des endroits lointains, de façon à en être débarrassés pendant quelque temps, mais de façon aussi à ce que ces hommes périssent à coup sûr, moralement, sinon physiquement. Et, à mesure qu'il étudiait de plus près les prisons et les étapes, Nekhludov comprenait que tous les vices répandus parmi les prisonniers, l'ivrognerie, le jeu, la violence, l'impudicité, que tous ces vices n'étaient nullement la manifestation d'un prétendu « type criminel », inventé par des savants au service de l'autorité, mais qu'ils étaient la conséquence directe de l'aberration monstrueuse en vertu de laquelle certains hommes s'étaient arrogé le droit de juger et de punir d'autres hommes. Nekhludov comprenait que le cannibalisme du vieux forçat n'avait pas eu son origine au bagne, ni dans le désert, mais bien dans les ministères, les commissions, et les chancelleries. Il comprenait que ce qui se passait au bagne n'était que l'aboutissement de ce qui se passait dans ces sphères supérieures, et que des hommes comme son beau-frère, par exemple, n'avaient rien à faire avec la justice ni avec le bien de la nation, qu'ils se vantaient de servir, mais que leur unique préoccupation était d'acquérir les roubles qu'on leur payait pour accomplir ces basses besognes, d'où résultait tant de souffrance et de dépravation.

« Au fait, est-ce que tout cela ne serait pas vraiment la conséquence d'un malentendu ? Est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger pour garantir à tous ces

fonctionnaires leurs traitements et même pour leur offrir une prime, à la condition qu'ils s'abstinssent désormais de ces néfastes besognes que les malheureux se croient tenus d'accomplir pour gagner leur argent ? » Ainsi songeait Nekhludov ; et c'est au milieu de ces songeries que le sommeil vint enfin le prendre, au petit jour, en dépit des punaises qui, depuis qu'il s'était couché, couraient autour de lui comme des fourmis dans une fourmilière.

CHAPITRE XX

Le lendemain matin, vers neuf heures, quand Nekhludov se réveilla, la corpulente hôtesse lui remit une enveloppe qu'avait apportée pour lui, depuis deux heures déjà, un des soldats attachés à l'étape. C'était un billet écrit par Marie Pavlovna.

La jeune fille annonçait à Nekhludov que l'accident arrivé la veille à Kriltzov était beaucoup plus sérieux qu'on ne l'avait cru. « Nous avons eu l'idée de le faire rester ici un jour ou deux et d'y rester avec lui ; mais on ne nous l'a point permis ; de telle sorte que nous l'emmenons avec nous ; mais nous avons bien peur. Ne pourriez-vous pas obtenir que, si son état le force à rester à S… (c'était l'étape suivante du convoi), un de nous soit autorisé à rester près de lui ? Si, par hasard, cette autorisation était de nouveau refusée, et si vous jugiez que, en devenant la femme de Kriltzov, je pourrais avoir la permission de rester près de lui, je n'ai pas besoin de vous dire que je consentirais fort bien à cette formalité. »

Nekhludov fit atteler sa voiture et se hâta de préparer sa valise. Il n'avait pas encore fini de boire son second verre de thé quand il entendit, sur le sol gelé de la route, sonore comme le pavé, retentir le bruit des roues de la troïka qui venait le chercher. Il paya sa note, monta dans la voiture, et dit au cocher d'aller aussi vite que possible, afin de rejoindre au plus tôt le convoi.

Et le fait est qu'après une heure de bon trot il vit devant lui, sur la route, la file noire des voitures qui emmenaient, avec les bagages de tout le convoi, les prisonniers malades et les condamnés politiques. L'officier, comme la veille, était parti en avant pour diriger et surveiller la marche des piétons. Derrière les voitures, et tout autour d'elles, sur les deux côtés de la route, des soldats marchaient d'un pas vif et gai, en hommes qui avaient bu un bon coup avant de partir.

Les voitures étaient en grand nombre, au moins une vingtaine. Dans les dernières, celles que Nekhludov rencontra d'abord, se trouvaient entassés, six

par six, les condamnés de droit commun ; dans les premières se tenaient, trois par trois, les condamnés politiques. Novodvorov voyageait en compagnie de Markel et de la Grabetz ; Émilie Rantzev et Nabatov avaient près d'eux la femme enceinte à qui Marie Pavlovna avait cédé sa place. Enfin, dans une troisième voiture, Nekhludov vit Kriltzov étendu sur une couche de paille, avec des coussins sous la tête ; près de lui était assise, sur le rebord de la voiture, Marie Pavlovna.

Nekhludov ordonna à son cocher de s'arrêter, descendit de sa voiture, et s'approcha de celle où était Kriltzov. Les soldats qui entouraient la voiture lui firent signe d'avoir à s'écarter ; mais il était accoutumé déjà à ne tenir aucun compte de ce genre d'avertissements ; et en effet les soldats, après leur première protestation, le laissèrent marcher près de la voiture aussi longtemps qu'il voulut.

Enveloppé dans sa pelisse et coiffé de sa casquette de peau d'agneau, avec un mouchoir noué autour de la bouche, Kriltzov semblait avoir encore maigri et pâli. Ses yeux, seuls vivants dans tout son visage, brillaient d'un éclat qui les faisait paraître agrandis démesurément. Sans cesse secoué par les cahots de la voiture, il regardait devant lui avec une expression de vive souffrance ; et quand Nekhludov lui demanda comment il se sentait, il se borna à fermer un instant les yeux, puis tourna la tête d'un air irrité. Toutes les énergies de son être, évidemment, il les concentrait à supporter les chocs de la voiture.

Marie Pavlovna, dès qu'elle avait aperçu Nekhludov, lui avait adressé un regard où il avait lu clairement toute son inquiétude ; mais, aussitôt après, elle s'était mise à lui parler du ton le plus calme et le plus enjoué qu'elle pouvait.

— Une bonne nouvelle ! — s'était-elle écriée, assez haut pour dominer le bruit des roues. — Figurez-vous que l'officier aura eu honte ! Il a fait enlever les menottes au père de la petite fille, ce matin, et l'a autorisé à porter son enfant. Moi, c'est Véra qui a consenti à me céder sa place ! Et voilà comment je roule en voiture, tandis qu'elle marche à pied, devant nous, avec Simonson et Katia.

Puis il y eut plusieurs minutes de silence ; et tout à coup Kriltzov,

repoussant le mouchoir qui lui couvrait la bouche, prononça quelques mots que ni Marie Pavlovna, ni Nekhludov ne parvinrent à entendre. Le malade les regarda alors d'un regard impatienté, et de nouveau ferma les yeux, faisant effort sur lui-même pour ne point tousser. Marie Pavlovna se pencha sur lui, tendit son oreille ; et Kriltzov, se redressant, murmura :

— Maintenant je me sens beaucoup mieux ! Si je ne prends pas froid, je suis tiré d'affaire !

Puis, se tournant vers Nekhludov avec un pénible sourire :

— Eh ! bien, et où en est le problème des trois corps ? Avez-vous trouvé une solution ?

Nekhludov le regardait avec anxiété, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire ; mais Marie Pavlovna lui expliqua que les savants appelaient ainsi un problème concernant les relations astronomiques du soleil, de la terre, et de la lune, et que Kriltzov, la veille déjà, avait imaginé par plaisanterie de comparer à ce problème celui des relations sentimentales de Nekhludov, de Simonson et de la Maslova. Kriltzov fit un signe de tête pour confirmer l'explication de la jeune fille.

— La solution ne dépend pas de moi ! — dit Nekhludov.

— Vous avez reçu mon billet ? Vous ferez ce que je vous ai demandé ? — demanda Marie Pavlovna.

— Comptez sur moi ! — répondit Nekhludov.

Puis, croyant voir que le visage de Kriltzov se contractait de nouveau, comme si cet entretien où il ne pouvait prendre part l'eût importuné, Nekhludov s'écarta et regagna sa voiture. L'allusion de Kriltzov lui avait remis en mémoire sa propre situation, qu'il s'était, depuis la veille, efforcé d'oublier ; et un désir lui était venu de rejoindre au plus vite Katucha, pour avoir avec elle un entretien décisif. De nouveau il ordonna au cocher de faire trotter ses chevaux, et c'est avec un serrement de cœur qu'il aperçut devant lui, après deux ou trois verstes de course, le fichu bleu qui couvrait la tête de la Maslova. La jeune femme marchait à l'arrière du convoi, en compagnie de Véra Efremovna et de Simonson, qui paraissait en train d'expliquer quelque chose à ses deux compagnes, avec force gestes de ses longs bras maigres.

Quand Nekhludov les eut rejoints, les deux femmes le saluèrent en souriant, et Simonson ôta sa casquette avec un empressement tout particulier. Mais Nekhludov, en les voyant ainsi réunis, ne se sentit pas le courage de leur parler. Au moment de faire arrêter sa voiture, il se ravisa : et il ne tarda pas à dépasser le convoi, qui se traînait le long de la route avec son accompagnement ordinaire de cris, de rires, et de bruits de chaînes.

La route que suivait sa voiture le conduisit dans une sombre forêt, où des bouleaux et des mélèzes offrirent à ses yeux les mille nuances diverses du jaune de leurs feuilles. Puis la forêt disparut ; des deux côtés de la route s'étendirent d'immenses champs ; et, dans le lointain, Nekhludov aperçut les coupoles et les croix dorées d'un monastère.

Cependant le jour s'était brusquement égayé, les nuages s'étaient dispersés, le soleil avait surgi au-dessus des champs ; et le givre, et la boue gelée de la route, et les coupoles et les croix brillaient doucement ; et cette lumière faisait paraître plus immense encore l'étendue des plaines, jusqu'à la ligne bleue des montagnes barraient l'horizon.

Enfin la troïka entra dans un grand village, faubourg de la ville où se rendait Nekhludov. La rue de ce village était pleine de passants, russes et étrangers, montrant une variété extraordinaire de costumes et de coiffures. Des groupes bavardaient, se querellaient, riaient, devant la porte des boutiques, des hôtelleries et des cabarets. Des chariots se traînaient lourdement, ou se tenaient arrêtés au milieu du chemin. Tout faisait sentir le voisinage de la ville.

Après s'être redressé sur son siège, de façon à se montrer sous l'aspect le plus avantageux, le cocher fouetta ses chevaux, et réussit à leur faire traverser en courant la longue rue du village, malgré cette foule qui la remplissait. La troïka ne s'arrêta que sur la rive d'un fleuve, qui séparait le village de la ville, et que l'on traversait sur un large bac.

Le bac se trouvait alors au milieu du fleuve, s'avançant vers la rive où était Nekhludov. Une vingtaine de chariots étaient là qui l'attendaient ; mais les deux hommes qui conduisaient le bac firent signe au cocher de Nekhludov qu'il pourrait faire entrer sa voiture avant toutes les autres. Et quand le bac

fut rempli, ils fermèrent la barrière qui y donnait accès, sans s'inquiéter des protestations des nombreux charretiers dont les voitures n'avaient put trouver place.

Et, lentement, le bac se mit à glisser à la surface de l'eau, sans autre bruit que celui des vagues se brisant sur ses bords, et, par moments, celui des sabots de chevaux frappant le plancher.

CHAPITRE XXI

Nekhludov se tenait debout au bord du bac, les yeux fixés sur l'eau rapide du fleuve. Son imagination lui représentait, tour à tour, deux images : l'image de Kriltzov, agonisant sur la paille de la voiture avec son regard irrité, et l'image de Katucha, marchant d'un pas alerte le long de la route, en compagnie de Wladimir Simonson.

Et l'une de ces deux images, celle de Kriltzov ne se résignant pas à la mort, était effrayante et lamentable ; l'autre image, celle de Katucha ayant trouvé pour l'aimer un homme tel que Simonson, et marchant dans la voie du bien du même pas alerte dont elle marchait le long de la route, cette image-là n'avait en soi rien que de gai et de réconfortant. Et cependant les deux images étaient pour Nekhludov également cruelles, et il ne parvenait pas à les chasser de son esprit, et elles s'y mêlaient, pour produire une impression totale de lourde tristesse.

De la ville, le vent apporta le son argentin d'une cloche, annonçant quelque office. Le cocher de Nekhludov et tous les autres passagers se découvrirent et firent le signe de la croix. Seul un petit vieillard en haillons resta couvert et se tint immobile, les mains derrière le dos.

— Eh bien, et toi, le vieux, tu ne pries pas ? — demanda le cocher de Nekhludov après avoir remis sa casquette. — Tu n'es donc pas baptisé ?

— Prier ? Et qui prierais-je ? — fit le vieillard loqueteux, en s'avançant vers le cocher et en le fixant dans les yeux.

— Voilà une question ! Et Dieu, tu n'y crois donc pas ?

— Et toi, tu le connais ? Tu sais où il est ?

Il y avait quelque chose de si sérieux et de si dur dans l'expression du vieillard, que le cocher, évidemment, se sentit quelque peu intimidé. Mais un cercle s'était formé autour de lui, de sorte qu'il poursuivit l'entretien, afin de paraître avoir le dernier mot.

— Où est Dieu ? Imbécile, tout le monde sait qu'il est au ciel !

— Tu l'y as vu, peut-être ? Tu as été au ciel ?

— Pour y avoir été, je n'y ai pas été ! Mais tout le monde sait qu'on doit prier Dieu.

— Personne n'a jamais vu Dieu ! C'est son Fils Unique, siégeant au sein du Père, qui l'a dit ! — reprit le vieillard, de sa voix sévère, en fronçant les sourcils.

— Alors, comme ça, tu n'es pas chrétien ? Tu es un idolâtre ? — demanda le cocher. Il se détourna et cracha, en signe de mépris.

— De quelle religion es-tu, petit père ? — demanda au vieillard un charretier qui se tenait là, à côté de ses chevaux.

— De religion, je n'en ai aucune. Je ne crois en personne qu'en moi, — répondit le vieillard, avec son regard courroucé.

— Et comment peut-on croire en soi-même ? — demanda Nekhludov, de plus en plus intrigué par l'étrange personnage.

— C'est la seule manière de ne pas se tromper !

— Mais alors d'où vient qu'il y ait tant de religions diverses.

— Cela vient de ce que l'on croit dans les autres ! Et moi aussi, j'ai cru dans les autres, et j'ai erré comme dans une forêt ; je me suis tellement embrouillé que j'ai cru que jamais je ne retrouverais mon chemin. Des vieux-croyants et des nouveaux-croyants, et des sabbatistes, et des chlistes, et des popovistes, et des non-popovistes, et des skoptzy ! j'en ai vu, et de toutes les sortes. Et pas une religion qui ne prétende être la seule bonne ! Des religions, il y en a beaucoup, mais l'Esprit est un. Il est le même en moi, et en toi, et en eux ! Et cela veut dire que chacun doit croire dans l'Esprit qui est en lui, et qu'ainsi tout le monde pourra se trouver réuni !

Le vieillard parlait d'une voix sans cesse plus haute, en promenant son regard autour de lui, comme s'il voulait se faire entendre du plus grand nombre possible de personnes.

— Y a-t-il longtemps que vous prêchez ainsi ? — lui demanda Nekhludov.

— Moi ? Oh ! très longtemps ! voilà vingt-trois ans qu'on me persécute !

— Et comment cela ?

— Oui, comme on a persécuté le Christ, on me persécute ! On m'arrête, on me traîne devant les juges, les prêtres, les scribes et les pharisiens ; on me met dans des maisons de fous. Mais on ne peut rien me faire, parce que je suis libre. — Comment t'appelles-tu ? — qu'on me demande. On se figure que je porte un nom ; mais je n'en porte aucun, j'ai renoncé a tout ; je n'ai ni nom, ni pays, ni patrie, je n'ai rien, je n'ai que moi ! — Comment on m'appelle ? Un Homme ! — Et quel âge as-tu ? — Moi, que je réponds, je ne compte pas mon âge, et d'ailleurs je n'ai pas d'âge, parce que l'Esprit qui est en moi a toujours existé et existera toujours. — Et ton père ? qu'on me dit, et ta mère ? — Non, non, je leur dis : chez moi, il n'y a ni père ni mère, excepté Dieu et la terre. Dieu, c'est mon père ; la terre, c'est ma mère. — Et le tsar, qu'on me dit, tu ne le reconnais pas ? — Pourquoi ne le reconnaîtrais-je pas ? Il règne de son côté et moi du mien ! — Tiens, qu'on me dit, impossible de parler avec toi ! — Mais, que je leur réponds, je ne te demande pas de parler avec moi. Et alors ils se mettent à me martyriser.

— Mais maintenant, où vas-tu ? — demanda Nekhludov.

— Je vais où Dieu me conduira. Je travaille ; et quand je ne trouve pas à travailler, je mendie ! — répondit le vieillard, en même temps qu'il promenait autour de lui un regard de triomphe.

Déjà le bac abordait à l'autre rive. Nekhludov tira son porte-monnaie, et offrit au vieillard une pièce d'argent. Mais le vieillard refusa de la prendre.

— De ça, je n'en reçois pas ! Je ne reçois que du pain ! — dit-il.

— Excuse-moi !

— Je n'ai pas à t'excuser. Tu ne m'as pas offensé. Et d'ailleurs personne ne peut m'offenser ! — dit le vieillard en ramassant son sac déposé à ses pieds.

La foule, sur le bac, de nouveau s'agitait. On tirait les Voitures, on attelait les chevaux.

— Vous avez de la bonté de reste, barine, pour aller faire la conversation

avec des gens comme ça ! — dit à Nekhludov le cocher, en sortant du bac. — Si on devait les écouter tous, ces vagabonds !

CHAPITRE XXII

Quand la voiture fut arrivée sur le quai, le cocher se tourna de nouveau vers Nekhludov :

— À quel hôtel allez-vous ?

— Je ne sais pas. Quel est le meilleur hôtel ?

— Le meilleur, c'est la Sibérie. Mais chez Dukov on est bien aussi.

— Mène-moi ou tu voudras !

Le cocher fouetta ses chevaux, et la voiture s'engagea dans les rues de la ville. Cette ville était pareille à toutes les villes : on y voyait les mêmes maisons aux toits plats, la même grande église, les mêmes boutiques, — qui, dans la rue élégante, devenaient des magasins, — les mêmes passants et les mêmes sergents de ville. La seule différence était que la plupart des maisons étaient construites en bois, et que les rues n'étaient point pavées.

Dans la plus animée de toutes ces rues, le cocher arrêta sa troïka devant le perron d'un hôtel ; mais l'hôtel était comble, et l'on dut se remettre en route pour en chercher un autre.

Enfin Nekhludov parvint à se loger. Pour la première fois depuis deux mois, il retrouva ses anciennes habitudes de propreté et de bien-être. Non que la chambre qu'il loua dans l'hôtel de Dukov fût d'un luxe particulier, mais du moins elle était habitable ; et sa vue lui causa un vrai soulagement, au sortir de chambres d'auberge qu'il avait habitées les nuits précédentes. Avant de penser à toute autre chose, il avait hâte de se défaire de ses poux, qui l'avaient persécuté avec une ténacité extraordinaire durant tout son voyage d'étape en étape. Aussi, lorsqu'il eut installé ses effets, s'empressa-t-il de se faire conduire dans une maison de bains, où il passa plus d'une heure à se nettoyer. Puis, revenu à l'hôtel, il revêtit son costume de ville, une chemise empesée, un pantalon de drap gris, une redingote et un pardessus, afin de se rendre chez le gouverneur.

Un fiacre, attelé d'un vigoureux petit cheval khirguize, le mena au trot jusque dans la cour d'une grande et belle maison, devant laquelle se tenaient deux factionnaires et des sergents de ville. La maison était entourée d'un jardin ou, parmi les troncs dénudés des bouleaux et des trembles, apparaissait la sombre verdure des sapins.

Le gouverneur était souffrant, et ne recevait pas. Mais Nekhludov pria le valet de chambre de lui porter sa carte ; et le valet revint, avec un sourire aimable, lui annoncer que Son Excellence l'invitait à entrer.

L'antichambre, le valet, l'escalier, le salon au parquet cire, tout cela ressemblait aux maisons de Pétersbourg, mais avec plus de grandeur et moins de propreté. Nekhludov n'eut point, d'ailleurs, à attendre longtemps dans l'énorme salon : à peine s'y était-il assis qu'on le pria de passer chez le gouverneur.

Ce fonctionnaire, vêtu d'une robe de chambre jaune, une cigarette en main, était occupé à boire du thé dans un verre garni d'argent. C'était un gros homme sanguin, chauve, avec un nez rouge, et des veines saillantes sur le front.

— Veuillez m'excuser, prince, de vous recevoir en robe de chambre ; mais mieux vaut vous recevoir dans cette tenue que de ne pas vous recevoir du tout ! — dit-il en souriant, tandis qu'il se renfonçait dans son grand fauteuil. — Je suis souffrant, et forcé de garder la chambre. Et qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de vous voir dans notre lointain royaume ?

— J'accompagne un convoi de prisonniers où se trouve une personne qui me touche de près, — répondit Nekhludov ; — et c'est précisément à cette personne que se rapporte une des deux requêtes que je voudrais présenter à Votre Excellence.

Le gouverneur étendit les jambes, but une gorgée de thé, secoua la cendre de sa cigarette dans un cendrier de malachite ; et, fixant sur Nekhludov ses petits yeux humides et brillants, il se mit à l'écouter avec la plus vive attention. Deux fois seulement il l'interrompit pour lui offrir un verre de thé et pour l'inviter à fumer.

Ce général appartenait à l'espèce de ces fonctionnaires intelligents qui, par nature, sont enclins à juger possible d'introduire dans leur profession une part d'humanité et de tolérance. Mais, comme la nature lui avait donné aussi un grand fonds de bonté et de sagesse, et il n'avait point tardé à sentir la vanité des efforts qu'il avait faits dans ce sens ; et, pour échapper à la conscience de la contradiction intérieure où il se trouvait, il s'était adonné sans cesse davantage à l'habitude de boire de l'eau-de-vie. Cette habitude était devenue chez lui si forte qu'après trente-cinq ans de service dans l'armée et dans l'administration il était devenu ce que les médecins appellent un « alcoolique ». Il était tout imprégné d'eau-de-vie, au point qu'un petit verre d'alcool ou de vin suffisait à le mettre en état d'ivresse. Mais, par ailleurs, il ne pouvait s'empêcher de boire ; et ainsi, tous les jours de sa vie, à l'approche du soir, il se trouvait absolument ivre.

Il s'était cependant si bien adapté à cette situation que jamais on ne le voyait tituber, et que jamais non plus on ne l'entendait dire des choses incohérentes : encore que, même s'il eût dit de telles choses, la haute position qu'il occupait n'eût permis à personne de s'en apercevoir. Mais c'était seulement le matin, à l'heure où Nekhludov s'était présenté chez lui, c'était alors seulement qu'il ressemblait à un homme sensé et était capable de bien comprendre ce qu'on lui disait.

Les autorités supérieures dont il dépendait n'ignoraient point ses habitudes d'intempérance. Mais elles savaient aussi qu'il était plus intelligent que la plupart de ses collègues, et plus cultivé, bien que sa culture se fût arrêtée à la date où il avait été envahi par l'ivrognerie. On savait qu'il était hardi, adroit, représentatif ; on savait que, même ivre, il était capable de garder de la tenue. Et, en raison de tout cela, on l'avait laissé avancer de grade en grade, jusqu'à ce poste de gouverneur qu'il occupait à présent.

CHAPITRE XXIII

Nekhludov raconta au gouverneur comment la prisonnière qui l'intéressait avait été injustement condamnée, et comment elle avait signé, avant de partir pour la Sibérie, un recours en grâce adressé à l'empereur.

— Parfait ! — fit le gouverneur, après l'avoir soigneusement écouté. — Et alors ?

— On m'a promis que le recours en grâce serait examiné le plus rapidement possible, et que la décision impériale nous parviendrait ici même, dans le courant de ce mois…

Sans cesser de tenir les yeux fixés sur Nekhludov, le gouverneur étendit vers la table sa grosse main aux doigts courts, pressa un timbre et se remit à écouter en silence.

— Alors, je voudrais demander à Votre Excellence, si la chose est possible, de faire en sorte que l'on garde ici cette prisonnière jusqu'au moment où l'on connaîtra la réponse à son recours en grâce…

Nekhludov fut interrompu par l'entrée d'un valet de chambre, en grande tenue militaire.

— Va donc demander si Anna Vassilievna est levée ! — dit le gouverneur au valet de chambre, — et apporte encore du thé !

Puis, se retournant vers Nekhludov :

— Et ensuite ?

— Ma seconde requête, — poursuivit Nekhludov, — concerne un condamné politique qui fait partie du même convoi.

— Ah ! bah ! — dit le gouverneur, avec un signe de tête aimablement grondeur.

— Ce malheureux est très malade, il est mourant. On va sans doute le

laisser ici à l'infirmerie. Et une de ses compagnes, une condamnée politique, voudrait avoir la permission de rester prés de lui.

— Elle n'est pas sa parente ?

— Non, mais elle est prête à se marier avec lui, si elle peut, à ce prix, obtenir l'autorisation de lui tenir compagnie.

Le Gouverneur, sans rien dire, continuait à considérer Nekhludov de ses yeux brillants, comme s'il avait cherché à l'intimider par la force de son regard. Quand Nekhludov se tut, attendant sa réponse, il se leva de son fauteuil, alla prendre un livre dans sa bibliothèque, le feuilleta rapidement, et passa quelques minutes à y lire un passage qu'il suivait du doigt.

— Cette femme, à quoi est-elle condamnée ? — demanda-t-il enfin en relevant les yeux.

— Aux travaux forcés.

— Eh ! bien, la situation du condamné ne serait nullement modifiée par l'effet de son mariage.

— Mais, c'est que…

— Permettez ! Si même cette femme se mariait avec un homme libre, elle devrait continuer à subir sa peine. La question est de savoir si c'est elle ou lui qui est condamné à la peine la plus forte ?

— Tous deux sont condamnés à la même peine, les travaux forcés à perpétuité.

— Eh bien, voilà une affaire réglée ! — dit en souriant le gouverneur. — Leur mariage ne saurait rien changer, ni pour lui ni pour elle. Lui, s'il est malade, on pourra le garder ici, et, naturellement, on fera tout ce qui sera possible pour améliorer son état ; mais elle, si même elle se mariait avec lui, elle serait forcée de suivre le convoi…

— La générale est levée et vient de descendre pour le déjeuner ! — annonça le valet de chambre.

Le gouverneur hocha la tête et poursuivit :

— Au reste, je vais encore y songer. Comment s'appellent ces

condamnés ? Tenez, voudriez-vous inscrire leurs noms, là, sur ce papier ?

Nekhludov inscrivit les noms.

— Et cela non plus, je ne puis pas le permettre ! — dit le gouverneur lorsque Nekhludov lui eut demandé pour lui-même l'autorisation de voir le malade. Ne croyez pas, au moins, que je vous soupçonne ! — reprit-il, — mais je vois ce qui en est. Vous vous intéressez à ces gens-là, vous voulez leur rendre service, et puis vous avez de l'argent. Or, ici, chez nous, tout est à vendre. On me dit souvent : vous devriez essayer de déraciner la vénalité ! Mais comment la déracinerais-je, quand, du haut en bas, tout le monde se vend ? Et puis, allez donc surveiller des fonctionnaires sur une étendue de 5.000 verstes ! Chacun d'eux est un petit tsar, tout comme moi ici ! — ajouta le gouverneur avec un gros rire. — Oui, je vois ce que c'est ! sur tout votre trajet, vous avez été admis à voir les condamnés politiques, vous avez donné des pourboires, et on vous a laissé passer ? C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai !

— Je comprends que vous ayez fait cela : vous avez fait ce que vous deviez faire. Vous vouliez voir un condamné politique, vous employiez les moyens nécessaires pour le voir. Et l'officier de police ou le gardien du convoi, lui, vous laissait entrer moyennant un pourboire, parce que sa solde ne lui permettait pas de faire vivre sa famille sans de petits suppléments du genre de ceux-là. Il avait raison, et vous aussi ; et à votre place ou à la sienne, j'aurais fait la même chose. Mais, à ma place à moi, je ne puis me permettre la moindre infraction à la règle ; et cela d'autant plus que, par nature, je serais plus tenté de me montrer indulgent. Je suis chargé d'une mission que l'on m'a confiée sous des conditions déterminées : je dois justifier cette confiance. Et voilà, c'est tout ce que je puis vous dire sur l'affaire en question ! Mais, maintenant, à votre tour, racontez-moi un peu ce qui se passe chez vous, dans votre Europe, à Pétersbourg, à Moscou ?

Et le gouverneur pressa Nekhludov de questions diverses, moins encore pour s'informer vraiment que pour montrer à la fois son importance et son affabilité.

— Et ici ? Où logez-vous ? Chez Dukov ? On n'y est pas mal, mais cela ne vaut pas l'Hôtel de Sibérie ! Mais, dites donc, — ajouta le gouverneur au

moment où Nekhludov allait prendre congé, — dites donc, vous allez venir dîner avec nous ! À cinq heures ! N'est-ce pas ? Vous parlez anglais ?

— Oui, je parle anglais.

— Hé bien, voilà qui s'arrange à merveille ! Figurez-vous que nous avons en ce moment ici un Anglais, un voyageur. Il a obtenu l'autorisation, à Pétersbourg, de visiter nos prisons et nos étapes sibériennes. Et précisément il dîne avec nous ce soir. Venez sans faute, vous nous obligerez ! Et, en même temps, je vous rendrai réponse au sujet de cette femme, qui attend sa grâce, et puis au sujet de votre malade. Je verrai s'il n'y a pas moyen de faire quelque chose pour eux !

CHAPITRE XXIV

Ayant pris congé du gouverneur, Nekhludov se rendit à la poste. Il se sentait plus en veine d'activité qu'il ne s'était senti depuis bien longtemps.

Le bureau de poste occupait une grande salle voûtée, humide et sombre. Derrière des grillages, une dizaine d'employés étaient assis, la plupart bavardant entre eux, tandis que, dans l'espace réservé au public, une foule impatiente se pressait et se bousculait. Près de la porte, un vieil employé passait tout son temps à frapper d'un timbre d'innombrables enveloppes, qu'un de ses collègues lui tendait au fur et à mesure.

Nekhludov n'eut pas à attendre longtemps. Dans ce bureau comme presque partout, sa tenue de barine lui valut un tour de faveur, et un des employés qui bavardaient lui fit aussitôt signe qu'il pouvait s'approcher. Nekhludov donna sa carte ; l'employé, respectueusement, lui remit le volumineux courrier qui se trouvait, pour lui, à la poste restante.

Dans ce courrier étaient plusieurs lettres chargées, et d'autres lettres, et quelques livres, brochures, et journaux. Pour jeter au moins un premier coup d'œil sur tout cela, Nekhludov s'assit sur un banc de bois, à côté d'un soldat qui restait là à attendre, un registre en main. Parmi les enveloppes des lettres, une d'elles surtout l'intrigua, une grande enveloppe avec un cachet rouge des plus imposants. Il ouvrit l'enveloppe, regarda la signature de la lettre ; et aussitôt il sentit que le sang lui affluait au visage et que son cœur battait à se rompre. La lettre portait la signature de Sélénine, l'ancien ami de Nekhludov, maintenant procureur au Sénat ; et à la lettre était joint un papier officiel. C'était la réponse au recours en grâce de la Maslova.

Quelle était cette réponse ? Un refus ? Nekhludov brûlait de le savoir, et cependant il n'osait se décider à lire la lettre qui allait le lui apprendre. Enfin il trouva la force de déchiffrer les quelques lignes que lui écrivait Sélénine ; et il poussa un soupir de soulagement. La grâce de la Maslova était accordée !

« Cher ami, — écrivait Sélénine, — notre dernier entretien m'a laissé une

impression profonde. Tu avais raison, au sujet de la Maslova. J'ai étudié son affaire de près, et je me suis aperçu que sa condamnation résultait d'une erreur évidente. Impossible, malheureusement, de songer à faire casser l'arrêt : de sorte que je me suis adressé à la commission des grâces, j'ai appris avec joie que la requête de ta protégée s'y trouvait déjà. Et j'ai pu, Dieu merci, obtenir satisfaction. Je t'envoie ci-jointe la copie du décret ; je te l'envoie à l'adresse que vient de me donner la comtesse Catherine Ivanovna. Quant au décret lui-même, il a été envoyé à la Maslova dans la ville où a été prononcé le jugement ; mais j'imagine qu'on l'aura fait suivre, et qu'il ne tardera pas à être remis à ta protégée. Je m'empresse, en tout cas, de t'annoncer cette bonne nouvelle, et je te serre la main affectueusement. — Ton SÉLÉNINE. »

Le décret dont Sélénine envoyait à Nekhludov la copie était rédigé ainsi :

« Chancellerie de Sa Grandeur Impériale. Bureau des grâces. Sur l'ordre de Sa Grandeur Impériale, la nommée Catherine Maslov est informée que Sa Grandeur Impériale, ayant pris connaissance de sa requête, a daigné changer la condamnation à quatre ans de travaux forcés, encourue par elle, en celle de quatre ans de déportation dans un gouvernement quelconque des frontières de la Sibérie. »

Heureuse, bienheureuse nouvelle ! Elle réalisait tout ce que Nekhludov pouvait souhaiter pour Katucha, et pour lui-même aussi. Mais il songea ensuite que ce changement dans la situation de Katucha allait modifier les conditions de ses rapports avec elle. Aussi longtemps qu'elle restait condamnée aux travaux forcés, le mariage qu'il se proposait de contracter avec elle était une union toute fictive et n'avait de sens qu'en ce qu'il allégerait le sort de la condamnée. Mais, à présent, le mariage devenait une chose plus sérieuse, à présent rien n'empêchait plus Nekhludov et Katucha de mener la vie commune, ainsi que doivent le faire un mari et une femme. Et Nekhludov, à cette pensée, se sentait ressaisi de son ancienne frayeur. Il se demandait avec angoisse s'il était prêt pour cette vie commune ; et force lui était de se répondre qu'il n'y était point prêt.

Et puis le souvenir lui revint des relations de Katucha avec Simonson. Les paroles qu'elle lui avait dites la veille, que signifiaient-elles ? Et si vraiment elle consentait à se marier avec Simonson, ce mariage serait-il un bien pour

elle ? Serait-il un bien pour lui, Nekhludov ?

Toutes ces questions se pressaient en lui, et il ne savait qu'y répondre : de sorte qu'il eut recours, une fois de plus, à son procédé ordinaire. « Je déciderai tout cela plus tard, tout à l'heure ! — se dit-il ; — à présent je dois avant tout chercher à revoir Katucha, à lui communiquer l'heureuse nouvelle, et à hâter les formalités de sa libération. » La copie que venait de lui envoyer Sélénine y suffirait, sans doute, en attendant la notification officielle du décret.

Et Nekhludov, sortant du bureau de poste, se fit conduire à la prison où devaient être internés les prisonniers du convoi.

CHAPITRE XXV

Bien que le gouverneur lui eut formellement interdit l'entrée de la prison, Nekhludov savait par expérience que ce qu'on ne pouvait pas obtenir des autorités supérieures s'obtenait, au contraire, sans trop de peine, des autorités inférieures. Aussi espérait-il que le directeur de la prison l'autoriserait à pénétrer auprès de la Maslova, pour lui annoncer l'acceptation de son recours en grâce. Et il espérait pouvoir, en même temps, s'informer de la santé de Kriltzov et lui faire part, ainsi qu'à Marie Pavlovna, du résultat de son entretien avec le gouverneur.

Le directeur de la prison était un homme grand et trapu, de figure imposante, avec de longues moustaches et un collier de barbe. Il fit à Nekhludov un accueil sévère, et lui déclara tout de suite que l'accès de personnes étrangères auprès des détenus n'était possible qu'avec l'autorisation du gouverneur. Et comme Nekhludov lui disait que, même dans les grandes villes, sur le parcours du convoi, on l'avait laissé entrer chez les prisonniers, le directeur répondit d'un ton sec :

— Cela est fort possible, mais moi, je ne puis pas vous laisser entrer !

Et son ton signifiait, aussi clairement que possible :

— Vous autres, messieurs de la capitale, vous vous figurez que vous allez nous étonner et nous embarrasser ; mais point ! et nous, en Sibérie, nous vous ferons voir que nous connaissons assez la règle pour vous en remontrer au besoin ! Nekhludov lui présenta la copie du décret graciant la Maslova ; mais cela non plus ne fit pas le moindre effet sur ce terrible homme. Non seulement il se refusa avec obstination à laisser franchir à Nekhludov les portes de la prison, mais il ne voulut pas même lui dire si le convoi était arrivé. Et, Nekhludov lui ayant ingénument demandé si la copie qu'il venait de recevoir pourrait suffire pour la mise en liberté de la Maslova, il sourit à cette question d'un sourire si méprisant que Nekhludov eut honte lui-même de sa naïveté. Le directeur poussa cependant la condescendance jusqu'à lui

promettre qu'il ferait part à la Maslova de l'acceptation de son recours en grâce, ajoutant même, en signe d'une faveur toute spéciale, qu'il ne la retiendrait pas, fût-ce pendant une heure, dès que ses chefs lui auraient transmis l'ordre de la relâcher.

Et ainsi Nekhludov, sans avoir rien pu obtenir, remonta dans son fiacre et regagna son hôtel.

Il apprit, en revanche, de la bouche même du cocher, que le convoi était arrivé depuis près d'une heure. Et il apprit aussi, de la même source, le motif de l'inflexible sévérité du directeur de la prison. Cette sévérité provenait de ce que, dans la prison encombrée, s'était déclarée une épidémie de typhus.

— Rien d'étonnant à cela ! — déclarait le cocher en se retournant sur son siège. — Il y a deux fois plus de prisonniers que la prison ne devrait en contenir. Aussi ça chauffe-t-il, tous ces jours-ci ! Il en meurt plus de vingt par jour !

CHAPITRE XXVI

L'insuccès de la démarche de Nekhludov auprès du directeur de la prison n'avait pas calmé la fièvre d'activité qu'il ressentait ce jour-là. Au lieu de remonter dans sa chambre, comme il en avait eu d'abord l'intention, il résolut de retourner au palais du gouverneur, afin de demander, dans les bureaux, si l'on n'avait pas encore reçu avis de la grâce de la Maslova. Il fit la route à pied, trop heureux d'avoir trouvé un nouveau prétexte pour se distraire de la pensée qui le tourmentait ; et quand il apprit, dans les bureaux, qu'aucun avis n'était encore venu, il fut trop heureux de pouvoir passer plus d'une heure à écrire des lettres. Il écrivit à Sélénine, à sa tante, à son avocat, leur disant son inquiétude d'un retard qui n'avait, cependant, rien que de naturel.

Les lettres finies, il regarda sa montre et fut ravi de découvrir qu'il avait à peine le temps de refaire sa toilette, s'il ne voulait pas arriver en retard chez le gouverneur.

Mais voici que de nouveau, dans la rue, l'importune pensée prit possession de lui. Comment Katucha accueillerait-elle sa commutation de peine ? Où se fixerait-elle ? Que ferait Simonson ? Et que pensait-elle de lui, quels sentiments éprouvait-elle pour lui ?

Nekhludov se rappela le changement qui s'était produit en elle. Il se rappela ses visites à la prison, le sourire qu'elle lui avait adressé par la fenêtre grillée du wagon, en partant avec le convoi. « Il faut oublier tout cela, l'extirper de moi ! » — se dit-il ; et de nouveau il s'ingénia à ne point penser à la jeune femme. « Bientôt je la reverrai, tout se décidera ! » Et il se mit à combiner la façon dont il pourrait insister auprès du gouverneur pour obtenir la permission d'entrer dans la prison.

Le dîner du gouverneur, organisé avec le luxe habituel de ce genre de fêtes, fit ce soir-là un plaisir tout particulier à Nekhludov, après les longs mois où il avait dû se priver non seulement de tout luxe, mais des

commodités les plus élémentaires.

La femme du gouverneur, ancienne demoiselle d'honneur de la cour de Nicolas, était une grande dame pétersbourgeoise de la vieille école, parlant parfaitement le français et ne parlant le russe qu'assez imparfaitement. Elle se tenait très droite, et, dans ses mouvements, s'efforçait de ne jamais éloigner ses coudes de sa taille. À son mari elle témoignait une considération tranquille et quelque peu méprisante ; mais pour ses hôtes elle était d'une amabilité extrême, sans négliger toutefois de proportionner ses faveurs au degré de leur importance.

Elle reçut Nekhludov comme un homme de son monde, l'entourant de ces légers et insensibles hommages qui firent que, une fois de plus, il eut la pleine conscience de ses perfections et se sentit pleinement satisfait. Elle lui donna à entendre, très discrètement, qu'elle connaissait les sentiments un peu singuliers, mais d'autant plus honorables, qui l'avaient amené en Sibérie ; et il comprit qu'elle le tenait pour un homme exceptionnel. Et ces légers hommages, et l'atmosphère de bien-être et de luxe qui remplissait la maison du gouverneur, tout cela eut pour conséquence que Nekhludov s'abandonna tout entier au plaisir de pouvoir manger un excellent dîner, en compagnie de personnes aimables et distinguées. Il eut l'impression de se retrouver dans un milieu qui lui était familier, dans son véritable milieu, comme si tout ce qu'il avait vu autour de lui pendant les derniers temps n'eût été qu'un rêve, dont il venait soudain de se réveiller.

Outre le général, sa femme, son gendre et sa fille, il y avait à table un riche marchand possesseur de mines d'or, un chef de bureau retraité, et le voyageur anglais dont le gouverneur avait parlé, le matin, à Nekhludov. Et avec chacun de ces trois invités Nekhludov fut ravi de faire connaissance.

Le voyageur anglais se trouva être un homme roux et plein de santé, parlant fort mal le français, mais très éloquent dès qu'il pouvait librement s'exprimer en anglais. Il savait beaucoup de choses, il avait vu beaucoup de choses : il intéressa énormément Nekhludov en lui parlant de ses souvenirs rapportés d'Amérique, de l'Inde, du Japon et de la Sibérie.

Le jeune marchand possesseur de mines d'or, fils de paysans, vêtu d'un habit à la dernière mode avec des boutons de brillants sur le plastron de sa

chemise, se trouva être, lui aussi, un homme charmant. Il avait la passion des livres, sacrifiait de grosses sommes pour des œuvres charitables, et se tenait soigneusement au courant de tous les progrès de l'opinion libérale en Europe. Nekhludov fut ravi de le connaître. Il le jugea intéressant à la fois parce qu'il causait très agréablement, et parce qu'il représentait un phénomène social nouveau et tout à fait sympathique : le phénomène d'une greffe heureuse de la civilisation européenne sur le tronc vigoureux de la nature russe.

Le chef de bureau en retraite était un petit homme tout enflé, avec de rares cheveux frisés un à un, des yeux bleus toujours humides, un ventre pointu et un bon sourire. Il parlait peu et manquait d'éclat, mais le gouverneur l'estimait parce qu'il avait montré dans ses fonctions une certaine honnêteté ; et davantage encore l'estimait la femme du gouverneur, pianiste distinguée, parce qu'il était excellent musicien et jouait avec elle des morceaux à quatre mains. Et si bienveillante était la disposition d'esprit où se sentait Nekhludov, qu'il fut ravi de faire connaissance même avec ce petit chef de bureau retraité.

Encore aucun de ces trois convives ne produisit-il à Nekhludov une impression aussi charmante que le jeune et aimable couple de la fille du gouverneur et de son mari. La fille du gouverneur n'était pas jolie, mais toute sa figure exprimait une douceur ingénue. Elle n'avait de pensée au monde que pour ses deux enfants. Son mari, qu'elle avait épousé par amour, et un peu contre le gré de ses parents, était un ancien lauréat de l'Université de Moscou. Modeste, timide, et ne manquant point d'intelligence, il se délassait de la monotonie du service en s'occupant de statistique : personne n'était renseigné comme lui sur le mouvement de la population étrangère en Sibérie.

Tout ce petit monde accueillit Nekhludov avec une politesse et des prévenances d'autant plus marquées que très sincèrement ils étaient eux-mêmes enchantés de le voir, ayant rarement l'occasion de rencontrer des figures nouvelles. Le gouverneur, qui s'était mis en grande tenue militaire, avec une croix blanche sur la poitrine, s'entretint tout de suite avec lui comme avec un vieil ami. Il lui demanda, sitôt assis, ce qu'il avait fait depuis le matin. Mais comme Nekhludov, profitant de l'occasion, lui répondait qu'il avait appris, à la poste, la grâce de la condamnée à qui il s'intéressait, et comme de nouveau il insistait, à ce propos, pour être admis à la voir dans la

prison, le gouverneur fronça les sourcils et fit mine de ne pas avoir entendu. Évidemment il n'aimait pas qu'on lui parlât affaires pendant qu'il mangeait.

— Encore un peu de ce vin ? — dit-il, en français, au voyageur anglais.

L'Anglais, tendant son verre, raconta qu'il avait visité, dans la journée, la cathédrale et deux fabriques ; il ajouta qu'il serait heureux de pouvoir visiter la grande prison des déportés.

— Hé bien, voilà qui se trouve à merveille ! — s'écria le gouverneur en se tournant vers Nekhludov. — Vous irez ensemble ! Je vais vous signer un laissez-passer.

— Ne voudriez-vous pas visiter la prison le soir, le soir même ? — demanda Nekhludov au voyageur.

— Oui, je voulais précisément vous prier de m'autoriser à visiter la prison ce soir ! — dit l'Anglais au gouverneur. — Tous les déportés sont dans leurs chambres, je pourrai voir leur vie telle quelle est vraiment.

— Ha ! ha, le gaillard, il veut voir la fête dans toute sa splendeur ! — fit le gouverneur, qui, jusque-là, avait fort bien dissimulé son état d'ivresse. — Ha ! ha ! Eh bien, il la verra ! J'ai écrit vingt fois à Pétersbourg pour réclamer : on ne m'a pas écouté. Peut-être se décidera-t-on à agir, quand on aura lu les mêmes réclamations dans la presse étrangère !

Puis l'entretien changea. On parla de l'Inde, de l'expédition du Tonkin, dont les journaux russes s'occupaient alors ; on parla de la Sibérie, et le gouverneur cita quelques exemples extraordinaires de l'universelle corruption des fonctionnaires sibériens.

Vers la fin du dîner, la conversation s'alourdit, ou du moins Nekhludov trouva qu'elle s'alourdissait. Mais, après le dîner, lorsqu'on fut passé au salon pour prendre le café, la maîtresse de la maison eut l'idée d'interroger le voyageur anglais sur Gladstone ; et Nekhludov eut l'impression que les réponses de l'Anglais étaient pleines de sens. Après le bon dîner, après le bon vin, assis dans un bon fauteuil, en compagnie de bonnes gens d'une éducation parfaite, Nekhludov se sentait de plus en plus à l'aise. Et, lorsque la maîtresse de la maison, sur la prière de l'Anglais, s'assit au piano avec le chef de bureau retraité et se mit à jouer la Symphonie en ut mineur de Beethoven,

Nekhludov éprouva un sentiment de satisfaction de soi-même que depuis bien longtemps il n'avait plus éprouvé. C'était comme si, soudain, il avait de nouveau reconnu tout ce qu'il valait.

Le piano était excellent ; et Nekhludov, qui connaissait par cœur la symphonie de Beethoven, dut s'avouer que rarement il l'avait entendue aussi bien jouée. Au milieu de l'admirable andante, il eut peine à se retenir de pleurer. Il s'attendrit sur lui-même, sur Katucha, sur sa sœur Nathalie, qui l'avait tant aimé !

Après avoir remercié l'hôtesse de la jouissance artistique qu'elle lui avait procurée, il s'était levé pour pendre congé, lorsque la fille du gouverneur s'approcha de lui et lui dit, en rougissant :

— Vous avez eu la bonté de vous intéresser à mes enfants ; voulez-vous les voir ?

— Elle s'imagine que c'est un grand bonheur pour tout le monde de voir ses enfants ! — dit la mère, avec un sourire indulgent pour le manque de tact de sa fille. — Le prince n'a aucune envie de les voir.

— Mais pardon ! au contraire, j'en serai très heureux ! — protesta Nekhludov, profondément touché de ce rayonnement d'amour maternel. — Au contraire, je vous supplie de me les laisser voir !

— Elle emmène le prince pour lui faire admirer ses moutards ! — s'écria en riant le gouverneur, du fond du salon, où il était occupé à jouer au whist avec son gendre et le possesseur de mines d'or. — Allons, mon ami, acquittez-vous, de cette corvée !

Cependant la jeune femme, visiblement émue à la pensée qu'on allait porter un jugement sur ses enfants, sortit en hâte du salon, entraînant Nekhludov derrière elle. Dans une grande chambre toute tendue de blanc, et éclairée d'une lampe dont un abat-jour sombre adoucissait la lumière, deux petits lits d'enfant étaient dressés côte à côte ; et près deux se tenait assise une nourrice en pèlerine blanche, avec une bonne grosse figure de Sibérienne. Elle se leva pour saluer sa maîtresse.

La jeune mère, aussitôt entrée, se pencha sur l'un des lits.

— Ceci, c'est ma Katia ! — dit-elle, en écartant le rideau pour laisser voir le charmant visage aux longs cheveux d'une petite fille de deux ans, qui dormait tranquillement, la bouche ouverte. — Elle est jolie, n'est-ce pas ? Et pensez qu'elle n'a que deux ans !

— Délicieuse !

— Et voici Vaska, comme l'appelle son grand'père ! Un tout autre type ! Un vrai Sibérien ! n'est-ce pas ?

— Oui, un garçon superbe ! — dit Nekhludov en regardant un bébé tout joufflu et tout rouge.

La mère, debout près de lui, souriait doucement.

Et soudain Nekhludov se rappela les chaînes, les têtes rasées, les coups de poings sur les yeux, Kriltzov mourant, Katucha. Et il ressentit une affreuse souffrance. Et il regretta de n'avoir point, lui aussi, un bonheur comme celui qu'il voyait, si calme et si pur !

Ayant encore loué de son mieux la beauté des deux enfants, il revint avec la mère au salon, où l'Anglais l'attendait pour se rendre avec lui à la prison, comme c'était convenu. On se dit adieu, on échangea des souhaits et des remerciements ; et Nekhludov, en compagnie de l'Anglais, sortit de l'hospitalière maison du gouverneur.

Le temps avait changé. Une neige serrée tombait par rafales et avait couvert déjà le pavé de la cour, les arbres du jardin, les marches du perron, le dessus de la voiture, le dos des chevaux. Nekhludov monta dans la voiture avec son compagnon et ordonna au cocher de se rendre à la prison.

CHAPITRE XXVII

La neige avait eu beau orner toutes choses d'un joyeux voile blanc, elle avait eu beau en orner le toit, le perron, la cour de la prison : celle-ci, avec ses deux lanternes rouges et son factionnaire, n'en gardait pas moins un aspect sinistre.

Le directeur à la mine imposante vint lui-même recevoir les visiteurs, sur le pas de la porte. À la lumière des lanternes, il lut soigneusement le laisser-passer que le gouverneur avait remis à Nekhludov au sortir de table ; puis, se bornant à hausser les épaules en signe de résignation au caprice de son chef, il invita les deux visiteurs à le suivre jusque dans son bureau. Arrivé là, il leur demanda ce qu'ils voulaient voir.

Nekhludov lui dit que, avant toute autre chose, il désirait avoir un entretien avec la Maslova, ajoutant que son compagnon, d'autre part, désirait poser quelques questions sur le régime de la prison, de manière à pouvoir, ensuite, visiter les salles avec plus de profit.

Le directeur ordonna à un gardien d'aller chercher la Maslova et de l'amener au bureau.

— Combien de personnes la prison peut-elle contenir ? — demanda l'Anglais, par l'intermédiaire de Nekhludov. — Combien de personnes contient-elle en ce moment ? Combien d'hommes ? Combien de femmes ? Combien d'enfants ? Combien de forçats, de déportés, de suivants libres ? Combien de malades ?

Nekhludov traduisait, au fur et à mesure, les questions de l'Anglais et les réponses du directeur ; mais il eût été absolument hors d'état de dire ce que signifiaient ces questions et ces réponses, car la perspective de son entretien avec Katucha l'avait anéanti. Et quand, au milieu d'une phrase qu'il traduisait, quand il entendit un bruit de pas dans le corridor, et quand la porte s'ouvrit, et quand, ainsi que cela s'était passé bien d'autres fois depuis trois mois, — mais cette fois-ci, sans doute, serait la dernière, — quand il vit

entrer un gardien conduisant derrière lui, vêtue de blanc, avec son fichu sur la tête, Katucha, quand il vit Katucha, ce fut comme si tout le sang de ses veines avait brusquement cessé de couler.

« Je veux vivre, je veux avoir une famille, des enfants, je veux prendre une part de bonheur ! » murmura à ce moment en lui une voix que depuis longtemps il n'avait plus entendue.

Il se leva, il fit quelques pas au-devant de Katucha. Celle-ci n'avait encore rien dit ; mais elle était toute rouge, animée, et le regardait avec une expression dont il fut froissé. C'était une expression qu'il ne lui avait encore jamais vue, un mélange de résolution froide et d'ardente passion. Elle rougissait et elle pâlissait ; ses doigts enroulaient et déroulaient le bord de sa veste ; et tantôt elle le regardait bien en face, tantôt elle baissait timidement les yeux.

— Tu sais la nouvelle ? — demanda Nekhludov.

— Oui, on me l'a apprise. Mais voilà, j'ai maintenant décidé… Je vais me marier avec Vladimir Ivanovitch…

Elle parlait très vite, sans s'arrêter. Évidemment elle avait préparé d'avance les phrases qu'elle disait.

— Comment ? avec Vladimir Ivanovitch ? — commença Nekhludov.

Mais elle l'interrompit :

— Eh ! bien, quoi ? Puisqu'il le veut, que je vive avec lui…

Elle s'arrêta, comme épouvantée. Puis, se reprenant :

— Puisqu'il veut bien que je vive près de lui ! Que puis-je souhaiter de mieux ? Peut-être lui ferai-je plaisir ? Peut-être arriverai-je à me rendre utile ?… Que puis-je…

De deux choses l'une : ou bien elle s'était prise d'amour pour ce Simonson, et vraiment elle n'avait plus besoin du sacrifice de Nekhludov ; ou bien elle continuait à l'aimer, lui, Nekhludov, et c'était pour le dégager de son fardeau qu'elle unissait sa vie à celle de Simonson.

Clairement, Nekhludov se rendit compte de cette alternative. Et il eut honte. Il se sentit rougir.

— Si tu l'aimes… dit-il.

— Moi, voyez-vous ? jamais je n'ai connu des hommes de cette espèce-là ! Comment ne pas les aimer ? Et puis, Vladimir Ivanovitch, il est si différent des autres !

— Sans doute ! — reprit Nekhludov d'une voix tremblante. — C'est un homme excellent, et je crois…

Mais elle l'interrompit de nouveau, comme si elle eût craint qu'il dît ce qu'il allait dire. Ou peut-être était-ce elle-même qui tenait à lui dire tout.

— Non, non. Il faudra que vous nous pardonniez de ne pas faire ce que vous voulez…, — murmura-t-elle. — C'est que vous, vous avez besoin de vivre !

Ce qu'il venait de se dire, ce qu'il s'était dit déjà dans la chambre des enfants, chez le gouverneur, voici que Katucha le lui répétait !

Mais déjà il avait cessé de se dire cela. De tout cela nulle trace déjà ne restait plus en lui : il avait de nouveau d'autres sentiments et d'autres pensées. Il avait honte, il avait peur, l'angoisse l'étreignait.

— Et ainsi tout est désormais fini entre nous ? — demanda-t-il.

— Mais oui, c'est à croire que oui ! — répondit-elle avec un étrange sourire.

— Je serais pourtant bien heureux de pouvoir te rendre service…

— Nous n'avons besoin de rien ! (Elle regarda Nekhludov dans les yeux, en prononçant ce nous.) Je vous dois déjà assez comme ça ! Sans vous…

Et elle voulut ajouter quelque chose ; mais soudain sa voix faiblit. Elle baissa la tête et ne dit plus rien.

— Je ne sais pas qui de nous deux doit le plus à l'autre. Dieu réglera nos comptes ! — reprit Nekhludov.

— Oui, oui, c'est cela, Dieu nous voit ! — murmura-t-elle.

— Are you ready ? (Êtes-vous prêt ?) — demanda l'Anglais.

— Tout de suite ! — répondit Nekhludov. Puis, s'efforcant de contenir son angoisse, il interrogea Katucha sur la santé de Kriltzov.

Katucha, elle aussi, s'était ressaisie. D'un ton presque tranquille, elle dit ce qu'elle savait : que Kriltzov avait beaucoup souffert dans le trajet, et que, dès l'arrivée, il avait été envoyé à l'infirmerie. Marie Pavlovna avait demandé la permission de le soigner, mais on lui avait répondu que c'était impossible.

— Et maintenant je vais retourner là-bas ! — ajouta-t-elle, en voyant que l'Anglais s'impatientait.

— Ne nous disons pas encore adieu, je vous reverrai ! — dit Nekhludov en lui tendant la main.

— Non, adieu, adieu ! — lui répondit Katucha d'un ton résolu.

Et alors leurs yeux se rencontrèrent : et dans le regard des yeux un peu louches de Katucha, dans son triste sourire, dans la façon dont elle dit le mot adieu, Nekhludov comprit clairement que, des deux explications possibles de sa conduite, c'était la seconde qui seule était vraie. Il comprit qu'elle l'aimait, que de tout son cœur elle l'aimait, comme le soir où il l'avait embrassée au sortir de l'église. Et il comprit qu'elle s'était dit qu'en se mariant avec lui elle lui imposerait un sacrifice, elle perdrait sa vie : tandis qu'en se mariant avec Simonson elle le délivrait.

Elle serra la main qu'il lui tendait, se retourna brusquement, et sortit.

L'Anglais aurait voulu procéder de suite à la visite des salles. Mais en voyant l'émotion qui faisait trembler les mains de Nekhludov, il eut un scrupule et fit mine de devoir d'abord noter certains détails dans son carnet de poche. Nekhludov s'assit sur un banc de bois, à l'écart. Son cœur était plein de honte et de désespoir. Il se tint là quelques minutes, sans pensée.

— Eh bien ! Messieurs, voulez-vous que maintenant nous parcourions les chambres ? — demanda le directeur.

Nekhludov se leva en sursaut. L'Anglais referma son carnet, et l'on se

mit en marche.

CHAPITRE XXVIII

I

Après avoir traversé un sombre et puant corridor, d'autant plus puant que des ordures s'y étalaient librement sur le plancher, Nekhludov et l'Anglais, sous la conduite du directeur, pénétrèrent dans la première salle des condamnés aux travaux forcés. Ils y virent environ soixante-dix prisonniers, dont la plupart s'étaient déjà couchés pour la nuit. On avait rapproché tous les lits, l'un contre l'autre, au milieu de la salle : de sorte que les prisonniers étaient couchés côte à côte.

À l'arrivée des visiteurs, tous se relevèrent brusquement avec un grand bruit de chaînes ; et Nekhludov fut frappé de l'éclat de leurs crânes, nouvellement rasés.

Deux d'entre eux, cependant, ne se levèrent pas. L'un était un tout jeune homme, rouge et tremblant de fièvre ; l'autre, plus âgé, ne cessait point de gémir.

L'Anglais demanda si le jeune prisonnier était malade depuis longtemps déjà. Il n'était malade que depuis le matin ; mais l'autre prisonnier souffrait depuis longtemps d'une maladie d'estomac, et l'on attendait d'avoir une place libre à l'infirmerie pour l'y envoyer.

— Puis l'Anglais pria Nekhludov de vouloir bien traduire aux prisonniers quelques mots qu'il avait à leur dire ; et il lui apprit, du même coup, que, tout en voyageant surtout en Sibérie pour y étudier le régime de la déportation, il s'était aussi chargé de répandre parmi les déportés la bonne parole évangélique.

— Je voudrais leur dire que Christ est mort pour les sauver. Qu'ils croient

en lui, et ils seront sauvés ! Et voici le livre où cela est écrit !

Il pria Nekhludov de traduire ce petit discours : après quoi il tira de sa poche un paquet de Nouveaux Testaments, reliés en carton de diverses couleurs. Et aussitôt une foule de grosses mains aux ongles noirs se tendirent vers lui, se repoussant l'une l'autre. Il distribua entre elles quelques exemplaires du petit livre, et sortit pour passer dans une autre salle.

Dans la seconde salle, même scène. Même manque d'air, même puanteur. Comme dans la première salle, une image pieuse pendait entre les fenêtres, ayant vis-à-vis d'elle le cuveau aux ordures. Comme dans la première salle, une soixantaine d'hommes étaient couchés côte à côte, qui se levèrent en sursaut à l'approche des visiteurs. Mais, cette fois, il y eut trois hommes qui ne purent se lever : deux se redressèrent un peu sur leur couchette ; le troisième ne jeta pas même un coup d'œil sur les nouveaux venus. L'Anglais pria Nekhludov de répéter son discours et distribua de nouveau quelques évangiles.

Dans la salle suivante, il y avait également trois malades. L'Anglais demanda au directeur pourquoi on ne réunissait pas tous les malades dans une seule pièce. Mais le directeur répondit que c'étaient les malades eux-mêmes qui ne le voulaient pas. Leur maladie, au reste, n'était pas contagieuse ; et l'infirmier les visitait et leur donnait tous ses soins.

— Oui, voilà bien deux semaines qu'on n'a pas vu le bout de son nez ! — murmura une voix.

Sans rien répondre, le directeur passa dans une autre salle. Et dans cette salle, et dans la suivante, et dans toutes les salles, le même spectacle s'offrit aux visiteurs et la même scène eut lieu. Même spectacle et même scène dans les chambres des déportés, dans celles des condamnés à l'emprisonnement. Partout Nekhludov et son compagnon virent les mêmes hommes, affamés, inoccupés, malades, plats, sournois, plus pareils à des bêtes qu'à des créatures humaines.

Au bout d'environ une demi-heure, l'Anglais, qui d'ailleurs avait épuisé sa provision d'évangiles, renonça à faire traduire par Nekhludov son allocution. Évidemment l'horreur de ce qu'il voyait et surtout l'écrasante puanteur avaient eu pour effet de déprimer toute son énergie. Et il passait

machinalement de chambre en chambre, se contentant de répondre ! All right ! à tous les renseignements que lui fournissait le directeur sur le nombre des prisonniers et la qualité de leurs peines.

Et Nekhludov, lui, allait comme dans un rêve, sans rien voir, sans rien entendre, sans trouver la force de partir ni de rester ; et de minute en minute il se sentait plus honteux et plus désespéré.

II

Dans une des dernières salles qu'on visita, Nekhludov fit cependant une rencontre qui le secoua de sa torpeur. Il vit là, parmi des déportés, le même étrange petit vieillard qu'il avait eu pour voisin, le matin, sur le bac.

Ce petit vieillard, vêtu d'une chemise en lambeaux et d'un pantalon rapiécé, pieds nus, se tenait assis à terre dans un coin et braquait sur les visiteurs un regard sévère. Son visage ridé paraissait plus concentré encore et plus animé que sur le bac. Et, tandis que tous les prisonniers de la salle, à l'entrée du directeur, s'étaient redressés d'un seul mouvement et avaient sauté sur leurs pieds, le vieillard continuait à rester assis. Ses yeux luisaient, et ses sourcils se fronçaient de colère.

— Allons, debout ! — lui cria le directeur.

Mais le vieillard haussa les épaules et sourit avec dédain.

— Ce sont tes valets qui se mettent debout devant toi ! Mais moi, je ne suis pas ton valet. Tu as la marque, là, sur ton front !… — poursuivit le vieillard d'une voix exaltée.

— Qu'est-ce que c'est ? — dit le directeur sur un ton de menace.

— Je connais cet homme ! — intervint Nekhludov. C'est un original. Pourquoi est-il en prison ?

— Hé ! c'est la police qui vient de nous l'envoyer pour vagabondage ! Nous la supplions de ne plus envoyer personne, mais c'est comme si on

chantait ! — fit le directeur.

— Et toi aussi, à ce que je vois, tu appartiens à l'armée de l'Antéchrist ! — dit le petit vieux, s'adressant à Nekhludov.

— Non, je ne suis ici qu'en visiteur ! — répondit Nekhludov.

— Ah ! ah ! Tu es venu voir comment l'Antéchrist torture les hommes ? Eh bien, regarde, vois ! Il les a pris, il les a enfermés en cage, de quoi composer toute une armée ! Le devoir des hommes est de gagner leur pain à la sueur de leur front : et lui, l'Antéchrist, il les tient enfermés, il les nourrit sans travail, comme des porcs, pour en faire des porcs !

— Que dit-il ? — demanda l'Anglais.

Nekhludov lui répondit que le vieillard accusait le directeur et ses pareils de tenir enfermés des êtres humains contre toute justice.

— Demandez-lui donc comment, à son avis, on doit se comporter avec ceux qui n'observent pas la loi ! — dit en souriant l'Anglais.

Nekhludov traduisit la question.

Le vieillard se mit à rire, découvrant quelques dents, noires et cassées.

— La loi ! — s'écria-t-il avec mépris, — ah ! oui, tu peux en parler ! Il a commencé par s'emparer de la terre, il a dépouillé les hommes de toutes leurs richesses, il a supprimé tous ceux qui lui résistaient ; et ensuite il a écrit la loi, pour dire qu'on ne devait ni tuer ni voler ! Je te certifie bien qu'il ne l'aurait pas écrite avant, sa loi !

Quand Nekhludov lui eut traduit cette réponse imprévue, l'Anglais sourit de nouveau.

— Mais enfin, — dit-il, demandez-lui comment on doit se comporter aujourd'hui à l'égard des voleurs et des assassins !

— Tu lui répondras, — dit le vieillard à Nekhludov qui lui avait transmis la question, — tu lui répondras qu'il doit commencer d'abord par effacer lui-même de son front la marque de l'Antéchrist, et qu'il aura assez d'ouvrage, s'il le fait, pour n'avoir plus le temps de s'occuper des voleurs ni des assassins ! Allons, répète-lui ça dans sa langue !

— Il est bien amusant ! — dit l'Anglais en entendant cette réponse. Et il sourit encore, et sortit de la chambre.

Nekhludov était resté en arrière ; le vieillard, s'adressant à lui, poursuivit son discours :

— Fais ton affaire à toi, et ne t'inquiète pas des autres. C'est Dieu seul qui sait qui punir et qui récompenser. Nous, nous n'en savons rien !

Puis, comme s'il avait renoncé à vouloir convertir Nekhludov :

— Mais non, — lui cria-t-il, — je n'ai rien à te dire. Va-t'en, passe ton chemin. Tu as assez vu maintenant comment les esclaves de l'Antéchrist donnent des créatures humaines en pâture aux poux. Va-t'en maintenant t'amuser ailleurs !

III

Lorsque Nekhludov rejoignit ses compagnons dans le corridor, l'Anglais était arrêté devant la porte entr'ouverte d'une pièce sombre, et demandait au directeur à quoi elle servait. Le directeur répondit que c'était l'endroit où l'on déposait les morts.

— Oh ! vraiment ! — fit l'Anglais, quand Nekhludov lui eut traduit cette réponse. Et il dit qu'il serait bien heureux de pouvoir entrer.

Le directeur fit apporter une lampe, et introduisit les deux visiteurs dans la chambre des morts. C'était une grande chambre carrée, toute pareille aux autres. Dans un coin étaient entassés des sacs, dans un autre coin on avait rangé une pile de bûches ; au milieu, sur des couchettes, quatre cadavres gisaient.

Le premier de ces cadavres, vêtu d'une chemise et d'un pantalon, avait une petite barbe pointue et la moitié de la tête rasée. Le froid avait déjà engourdi les membres : les mains, qui évidemment avaient été jointes sur la poitrine, s'étaient séparées ; et pareillement les pieds nus, disjoints,

s’écartaient en fourche. Près de lui était étendue une vieille femme en veste et en jupe blanches, avec une toute petite natte de cheveux, un visage jaune tout ridé, et un nez camard. Et, près de cette vieille femme, on avait placé le cadavre d’un homme qui portait autour du cou un foulard bleu. Ce foulard bleu frappa Nekhludov, qui eut l’impression de l’avoir vu quelque part déjà.

Il s’approcha, examina le cadavre de près. Une barbiche noire, frisant un peu, un nez droit et solide, un grand front blanc, des cheveux bouclés, clairsemés au sommet de la tête. Nekhludov reconnaissait tous ces traits bien connus, et ne parvenait pas en croire ses yeux. La veille encore, il avait vu le même visage tout animé de passion, tout contracté de souffrance : maintenant il le voyait immobile et calme, revêtu d’une beauté qui lui faisait peur.

Oui, c’était là Kriltzov, ou du moins c’était toute la trace qu’avait laissée sa vie corporelle !

« Pourquoi a-t-il souffert ? Pourquoi a-t-il vécu ? Est-il enfin arrivé maintenant à savoir la vérité ? — se demandait Nekhludov en considérant le cadavre. Et il se répondait aussitôt qu’il n’y avait point de vérité, qu’il n’y avait rien, rien que la mort. De toute son âme, il enviait Kriltzov, qui ne souffrait plus.

Sans même penser à prendre congé de l’Anglais, qui examinait la salle funèbre avec un intérêt tout particulier, Nekhludov se fit conduire hors de la prison, afin de pouvoir méditer plus à l’aise, dans sa chambre, sur tout ce qui s’était passé durant cette soirée.

CHAPITRE XXIX

Arrivé dans sa chambre, Nekhludov se mit à marcher de long en large, fiévreusement. Il avait l'impression que son affaire avec Katucha était finie, à jamais finie. À jamais il avait cessé d'être utile à Katucha. Et cette pensée le remplissait de tristesse et de honte. Mais il avait aussi l'impression que cette pensée n'avait plus désormais le droit de l'occuper, et qu'il avait maintenant à régler une autre affaire qui non seulement n'était pas finie, mais qui s'imposait à lui avec une force impérieuse.

Il se sentait en présence de quelque chose d'effroyablement mauvais, qu'il avait le devoir de détruire, et qu'il ne savait pas comment il pourrait détruire. C'était ce quelque chose de mauvais qui l'avait jadis perdu lui-même, qui avait perdu Katucha, et qui venait maintenant de perdre le cher et admirable Kriltzov, dormant, là-bas, avec son foulard bleu.

Et Nekhludov revoyait les centaines d'hommes parqués, dans un air empesté, par d'indifférents gouverneurs, procureurs, directeurs de prison. Il revoyait les regards irrités du petit vieillard bravant « les valets de l'Antéchrist ». Il revoyait, dans la chambre des morts, le beau visage de cire de Kriltzov. Tout cela, toute la vie qui l'entourait lui faisait l'effet d'un horrible cauchemar. Et de nouveau il se demandait si c'était lui-même, Nekhludov, qui était fou, ou bien si ceux-là étaient fous qui se tenaient pour sages et toléraient une telle vie.

Après avoir longtemps marché, il se jeta sur le divan ; et, machinalement, il ouvrit un des petits évangiles de l'Anglais, que celui-ci lui avait donné, et qu'il avait déposé sur la table en vidant les poches de sa pelisse.

« Il y a des gens qui prétendent qu'on peut trouver là-dedans une réponse à tout », songeait-il, en ouvrant le petit livre, au hasard des pages. Et il lut. Il était tombé sur un chapitre de l'évangile de saint Mathieu, le chapitre XVIII.

1. En ce temps-là, les disciples vinrent à Jésus et lui dirent : « Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? »

2. Or Jésus, ayant appelé un enfant, le mit au milieu d'eux, et dit :

3. « Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

4. « Celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

— Oui, c'est bien ainsi ! — se dit Nekhludov en se rappelant comment lui-même n'avait goûté la paix et la joie de la vie que dans la mesure où il s'était fait petit, où il avait été pareil à un enfant.

Et il lut ensuite :

5. « Et celui qui recevra un tel enfant en mon nom, c'est moi qu'il recevra.

6. « Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou une grosse meule et qu'on le jetât au fond de la mer. »

Nekhludov cessa de lire : « Que peut bien vouloir dire celui qui recevra ? et aussi : en mon nom ? » se demanda-t-il, sentant que ces paroles n'avaient aucune signification pour lui. « Et que viennent faire ici cette meule au cou, et ce fond de la mer ? Non, tout cela n'est point pour moi ! Cela n'est pas clair, cela n'a pas de sens ! »

Il se rappela que plusieurs fois déjà, dans sa vie, il avait essayé de lire les évangiles et que toujours l'obscurité des passages de ce genre l'avait dérouté.

Il reprit le livre, cependant, et lut les quatre versets suivants. Jésus y parlait des « scandales », de la condamnation de certains hommes « à la géhenne du feu », de certains anges appartenant à certains enfants et qui voient « la face du Père dans les cieux ».

« Quel dommage que tout cela soit si peu clair et si mal composé ! — songeait-il, — car on sent, au fond, quelque chose de beau qu'on aimerait à entendre mieux dit. » Et il se remit à lire :

11. « Sachez que le fils de l'homme est venu racheter et sauver ceux qui périssent !

12. « Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et que l'une

d’elles se soit égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans la montagne pour s’en aller chercher celle qui s’est égarée ?

13. « Et, s’il parvient à la retrouver, je vous le dis, en vérité, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont point égarées.

14. « Et de même, ce n’est pas la volonté de votre Père, qui est aux cieux, qu’aucun de ses petits périsse. »

— Oui, sans doute, ce n’était pas la volonté du Père qu’ils périssent ! Mais cela ne les empêche pas de périr par centaines, par milliers ! Et nul moyen de les sauver ! — pensa Nekhludov.

Il lut encore quelques versets.

21. Alors Pierre, s’étant approché, lui dit : « Maître, combien de fois devrai-je pardonner à mon frère qui m’aura offensé ? Devrai-je lui pardonner jusqu’à sept fois ? »

22. Et Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu’à sept fois, mais jusqu’à septante fois sept fois !

23. « Car il en est du royaume des cieux comme d’un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs !

24. « Quand il eut commencé à compter, on lui en amena un qui lui devait dix mille talents ;

25. « Et, parce qu’il n’avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu’il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu’il avait afin que la dette fut payée.

26. « Et, ce serviteur, tombant à ses pieds, se prosternait devant lui et lui disait : — Seigneur, aie patience envers moi, et je te paierai tout !

27. « Alors le maître de ce serviteur, ému de pitié, le laissa aller et lui remit sa dette.

28. « Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers ; et, l’ayant saisi, il l’étranglait en disant : rends-moi ce que tu me dois !

29. « Et son compagnon de service, tombant à ses pieds, le supplia en

disant : Aie patience envers moi et je te paierai !

30. « Mais le serviteur ne voulut pas avoir patience, et, s'en étant allé, il fit jeter son compagnon en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.

31. « Ses autres compagnons de service, voyant ce qui s'était passé, en furent très attristés ; et ils vinrent rapporter à leur maître ce qui s'était passé.

32. « Alors le maître fit venir le serviteur et lui dit : — Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'as supplié.

33. « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ? »

— Serait-ce donc cela ? — s'écria tout à coup Nekhludov après avoir lu ces paroles. — La réponse que je cherche serait donc là ?

Et la voix intime de tout son être lui répondit : Oui, c'est cela, ce n'est rien que cela !

Et le même phénomène se produisit chez Nekhludov qui se produit souvent chez les personnes accoutumées à la vie spirituelle. Une pensée, qui d'abord leur a paru étrange, paradoxale, fantaisiste, soudain s'éclaire à leurs yeux des résultats de toute une expérience jusque-là inconsciente, et devient aussitôt pour elles une simple, claire, évidente vérité. Ainsi s'éclaira soudain, aux yeux de Nekhludov, la pensée que l'unique remède possible au mal dont souffraient les hommes consistait en ce que les hommes se reconnussent toujours comme ayant une dette envers Dieu, et, par suite, comme n'ayant nul droit de juger ni de punir les autres hommes. Il comprit soudain que l'effroyable mal dont il avait été témoin dans les prisons et les convois, et que la tranquille assurance de ceux qui produisaient ce mal ou qui le toléraient, que tout cela provenait uniquement d'une cause très simple. Tout cela provenait de ce que les hommes avaient entrepris une chose impossible ; étant mauvais eux-mêmes, ils avaient entrepris de corriger le mal. Des hommes vicieux prétendaient corriger des hommes vicieux. Or, étant vicieux, ils ne pouvaient que propager le vice, au lieu de le corriger ; étant corrompus, ils répandaient autour d'eux leur propre corruption. La réponse que Nekhludov cherchait avec angoisse sans pouvoir la trouver, c'était la même réponse qu'avait faite Jésus à Pierre : la réponse était qu'on devait pardonner toujours, non pas sept fois, mais septante fois sept fois.

— Mais non ! Impossible d'admettre que la chose soit aussi simple ! — se disait Nekhludov. Et cependant il savait, dès lors, avec une évidence absolue, que c'était là l'unique réponse, et non seulement au point de vue théorique, mais au point de vue pratique et immédiat. La chose lui semblait encore étrange et incroyable, habitué comme il l'était à des opinions opposées, mais il sentait, il savait, qu'elle était hors de doute.

L'objection ordinaire, qui consistait à demander ce qu'on devait faire des voleurs et des assassins, n'avait plus depuis longtemps aucun sens pour lui. Cette objection n'aurait eu de sens, en effet, que si les châtiments avaient fait diminuer le nombre des crimes, s'ils avaient corrigé les criminels ; mais l'expérience avait prouvé à Nekhludov que c'était le contraire qui se produisait. Depuis tant de siècles que les hommes s'acharnaient à punir le crime, l'avaient-ils supprimé, l'avaient-ils même atténué ? Loin de l'avoir supprimé, loin de l'avoir même atténué, ils avaient contribué activement à le développer, aussi bien en dépravant les prisonniers par les condamnations qu'ils leur faisaient subir qu'en ajoutant à la somme des crimes de ces prisonniers, — aux crimes des voleurs et des assassins, — leurs propres crimes, ceux de ces criminels que sont les conseillers de cours, les procureurs, les bourreaux, les juges d'instruction, les policiers et les garde-chiourme.

Et Nekliludov comprit soudain que cela devait être fatalement ainsi. Et il comprit que, si la société et l'ordre social continuaient à exister, ce n'était point grâce aux magistrats avec leur cruauté, mais au contraire malgré eux, et parce que, à côté d'eux, les hommes continuaient à avoir pitié l'un de l'autre et à s'aimer l'un l'autre.

L'Évangile avait enfin parlé au cœur de Nekhludov, s'était révélé à lui comme à tout homme qui consent à le lire. Et Nekhludov résolut d'en lire encore quelques pages. Il prit le Discours sur la Montagne, qui, de tout temps, l'avait beaucoup touché. Mais, cette fois, en le lisant, il découvrit que ce discours n'était pas simplement un recueil de nobles pensées et d'images émouvantes, exposant un idéal moral à peu près irréalisable. Il s'aperçut que le Discours sur la Montagne ne contenait que des préceptes tout à fait clairs, simples, pratiques, faciles à appliquer, et dont l'application aurait aussitôt pour conséquence de créer une société humaine absolument nouvelle,

supprimant toute violence et toute injustice, et, dans la mesure permise à la faiblesse humaine, inaugurant sur la terre le Royaume des Cieux.

Ces préceptes étaient au nombre de cinq :

Le premier consistait à dire que l'homme non seulement ne devait pas tuer un autre homme, son frère, mais ne devait pas s'irriter contre lui, ne devait pas l'accuser, le mépriser ; et que, s'il s'était querelle avec un autre homme, il devait se réconcilier avec lui avant d'offrir aucun don à Dieu, c'est-à-dire avant de s'unir à Dieu par la prière du cœur.

Le second précepte consistait à dire que l'homme non seulement ne devait point s'abandonner à la sensualité, ne devait point profaner la beauté de la femme en faisant d'elle un instrument de son grossier plaisir, mais qu'il devait, s'étant marié avec une femme, se considérer comme uni à elle pour toujours.

Le troisième précepte consistait à dire que l'homme ne devait rien promettre sous serment, n'étant maître ni de lui-même, ni de quoi que ce fût.

Le quatrième précepte consistait à dire que l'homme non seulement ne devait point exiger œil pour œil, mais qu'il devait, quand on l'avait frappé sur une joue, tendre l'autre joue ; qu'il devait pardonner les offenses, les supporter avec résignation, ne rien refuser de ce que les autres hommes exigeaient de lui.

Et le cinquième précepte consistait à dire que l'homme non seulement ne devait point haïr ses ennemis, ni lutter contre eux, mais qu'il devait les aimer, les aider, les servir.

Nekhludov s'étendit sur le divan et se mit à rêver. Se rappelant toute la misère et toute la laideur de la vie actuelle des hommes, il songea à ce que deviendrait cette vie si les hommes consentaient à appliquer les préceptes qu'il venait de lire. Et tout son découragement disparut : un flot d'enthousiasme inonda son âme. Il sentit qu'après toute une vie de souffrances à travers les ténèbres il venait d'apercevoir soudain la douce, la reposante, la bienfaisante lumière.

Il ne dormit point, cette nuit-là. Tout entier à la joie de la découverte qu'il venait de faire, il lut avidement les Évangiles, d'un bout à l'autre. Et, ainsi que cela arrive à tous ceux à qui le sens général des Évangiles s'est enfin révélé, il s'étonna, en lisant, de comprendre pleinement la signification de paroles que maintes fois il avait lues comme de simples images et sans y attacher d'importance. Comme une éponge, dans un vase, aspire toute l'eau qu'elle peut contenir, il aspirait tout ce qu'il y avait pour lui d'utile, d'important, de grave, de joyeux dans ce livre. Et tout ce qu'il y lisait lui paraissait lui avoir été depuis longtemps familier ; car ce qu'il y lisait confirmait, expliquait des choses que depuis longtemps il pressentait, mais qu'il n'osait pas reconnaître pour vraies. Et maintenant il les reconnaissait pour vraies, et il y croyait.

Et non seulement il reconnaissait et croyait qu'en suivant les préceptes des Évangiles les hommes pourraient s'élever au plus haut degré de bonheur dont ils sont capables : il reconnaissait et croyait aussi que mieux valait, pour un homme, ne rien faire du tout que de ne pas appliquer ces préceptes ; il reconnaissait et croyait que ces préceptes représentaient l'unique raison d'être de la vie humaine, et qu'en y manquant l'homme commettait une faute, qui entraînait aussitôt son châtiment à sa suite.

Cette conclusion résultait pour Nekhludov de tout le livre ; mais, avec une clarté et une force particulières, il la trouvait exprimée dans la parabole des vignerons. Les vignerons s'étaient imaginés que le jardin qu'on leur avait donné à cultiver n'appartenait pas à leur maître, mais à eux-mêmes ; que tout ce qui était dans ce jardin, c'était pour eux, et que leur seul devoir était de faire servir ce jardin à leur propre jouissance : oubliant leur maître, et tuant ceux qui venaient leur rappeler leurs obligations envers lui.

« Ainsi nous faisons tous », — songeait Nekhludov. — « Nous vivons dans la croyance que nous sommes nous-mêmes les maîtres de notre vie, et que celle-ci ne nous a été donnée que pour notre plaisir. Or c'est une croyance insensée, évidemment insensée. L'homme n'est pas venu au monde de son plein gré : quelqu'un doit l'y avoir envoyé, et pour quelque motif. Mais nous, nous avons décidé d'oublier cette évidence et de nous imaginer que nous n'avions à vivre que pour notre plaisir. Et nous nous étonnons, après cela, de souffrir et de nous sentir mal à l'aise, comme si ce n'était point

la conséquence fatale de notre situation d'ouvriers se refusant à accomplir la volonté de leur maître. Et la volonté de notre maître, elle est exprimée dans ce petit livre.

« Cherchez le Royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. Et nous, c'est le surcroît que nous cherchons, et nous nous étonnons de ne pouvoir le trouver !

« Oui, c'est bien cela qu'a été ma vie ! Mais désormais cette vie est finie, et une autre commence ! »

Et en effet, de cette nuit commença pour Nekhludov une vie nouvelle : et nouvelle non seulement parce que, cessant de penser tout à fait à lui-même, il s'efforça de ne plus vivre que pour servir les autres, mais nouvelle, surtout, parce que tout ce qui lui arriva depuis cette nuit, tout ce qu'il vit, tout ce qu'il fit, eut désormais à ses yeux une autre signification que par le passé.

Comment se terminera cette nouvelle période de sa vie, c'est ce que l'avenir montrera.

12 décembre 1899.

FIN

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE
- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI
- Chapitre XII
- Chapitre XIII
- Chapitre XIV
- Chapitre XV
- Chapitre XVI
- Chapitre XVII
- Chapitre XVIII

DEUXIÈME PARTIE
- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI

TROISIÈME PARTIE

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX